

CGA

-

Autopsy



Table des matières

Remerciements.....	4
Préface.....	5
Préambule - L'origine de CGA.....	7
Chapitre 1 - Mon enfance en Algérie.....	10
Chapitre 2 - Souvenirs d'Hammaguir (Algérie)	88
Chapitre 3 - Une rencontre avec les tribunaux militaires.....	109
Chapitre 4 - Un militaire en pays lorrain	113
Chapitre 5 - Grève, mon coup de gueule	130
Chapitre 6 - Le racisme, colère et déception.....	138
Chapitre 7 - Escapade spirituelle dans une institution catholique.....	151
Chapitre 8 - Naître au mauvais endroit	181
Chapitre 9 - Le sens du commandement	188
Chapitre 10 - Ma révolte (silencieuse).....	218
Chapitre 11 - Rancune ou rancœur ?.....	221
Chapitre 12 - Un certain point de vue.....	225
Annexe 1 - Souvenirs, souvenirs d'un écolier en Algérie	227
Annexe 2 - Sauver les meubles.....	236
Annexe 3 - Explications de l'institution militaire	245
Annexe 4 - Souvenirs de croisières.....	258
Annexe 5 - Un incident peu banal.....	262
Annexe 6 - La Guyane et ses bagnes.....	267
Annexe 7 - Historial du bagne de l'île de Ré.....	286
Annexe 8 - La Côte d'Ivoire	290
Annexe 9 - Conclusion d'un périple en Espagne, Portugal et Maroc	297
Annexe 10 - Étude comparative entre la France, l'Italie, l'Autriche et la Hongrie	307
Annexe 11 - Terres Australes Françaises, la Nature, les blessures engendrées par l'Homme et les remèdes apportés pour panser les plaies.....	309
Annexe 12 - Mes impressions, mes observations de la Martinique.....	353
Annexe 13 - Retour sur un voyage avec ma fille Camille.....	356
Annexe 14 - Bilan de mon séjour en Guadeloupe	358
Annexe 15 - Partez en cargo !.....	363

Annexe 16 - Un moyen de transport particulier.....	374
Annexe 17 - Conseil d'un voyageur invétéré	384

Remerciements

Je profite de ce chapitre pour remercier chaleureusement ma mère, Nathalie Duchesne (née Bouchet) pour m'avoir transmis l'intégralité des écrits de son père Claude Bouchet (à savoir mon grand-père) me permettant de réaliser cet ouvrage.

J'adresse des remerciements tout particuliers à mon frère Louis Duchesne, pour le temps qu'il a pris à transposer les images des manuscrits de notre grand-père en des documents textuels numériques, grâce aux logiciels à sa disposition.

Je remercie toutes les personnes qui m'ont apporté leur soutien dans la réalisation de ce livre en étant disponibles pour répondre à mes questions et doutes. Je pense bien entendu à ma compagne Jeanne mais aussi à sa mère Sylvie Labatut, pour la correction de la préface.

Enfin, je remercie tout particulièrement mon grand-père CGA pour ses écrits autobiographiques qui sont à la fois précis et empreints d'une immense sensibilité. Je lui suis infiniment reconnaissant et souhaite partager cet ouvrage avec le plus grand nombre.

Préface

Connait-on réellement une personne ? Ou encore plus important, un proche parent ? À ces questions simples, les réponses semblent être d'une immense complexité.

Il existe bien entendu la somme de ses faits et gestes, mais notre interprétation, à partir de nos expériences personnelles, ne peut que se perdre dans notre propre subjectivité. Pouvons-nous comprendre (au sens étymologique latin *cum prehendere*, qui signifie « saisir, prendre ensemble ») un être avec qui nous avons partagé tant de moments ? Ne prendrions-nous pas le risque de le renfermer dans une case symbolisée par notre carcan de pensée et notre réflexion trop étriquée ? Quand bien même nous réussirions à percer certains mystères de notre hôte, n'aurions-nous pas seulement été capables de percevoir la partie visible de l'iceberg, dont la face immergée nous sera à jamais inaccessible ?

J'en finis avec cette longue introduction rhétorique. S'il est des personnages énigmatiques, mon grand-père en fait à coup sûr partie. J'en veux pour preuve le nom éponyme CGA que ma famille et moi-même lui attribuons. Derrière son visage sévère, son caractère atypique et sa vie solitaire fragilisée par l'excès du tabac et de l'alcool, se cache un être d'une immense pudeur et d'une sensibilité exacerbée. Brimé et privé de parole lors de son enfance, il a néanmoins ce besoin de dialoguer et de partager ses pensées, comme si ces privations n'avaient que renforcé sa loquacité silencieuse. En témoigne sa prolifique production littéraire et son désir d'être lu par tous.

Mais pour que les mots aient un sens, il faut laisser place au temps long. À l'inverse des réactions spontanées dont les paroles sont souvent prononcées sans contrôle intellectuel sérieux, l'écriture est un art qui laisse la place à la réflexion. Chaque phrase est pesée et corrigée au travers d'un processus rigoureux avant d'être gravée sur papier. Je ne sais qui de la passion des livres ou de son état d'esprit a pris le pas sur l'autre ; force est de constater que mon grand-père excelle dans cette discipline narrative.

À travers ses relations, parfois épistolaires, mon grand-père a su transmettre ses passions à ceux qui l'entourent. Son amour de la langue française, son goût prononcé pour l'Histoire, son engouement pour les collections (faisant de moi-même un philatéliste amateur par ailleurs), son engagement écologique, sa sensibilité musicale mais aussi sa rigueur intellectuelle et scientifique sont autant d'atouts indispensables dans un parcours académique et personnel.

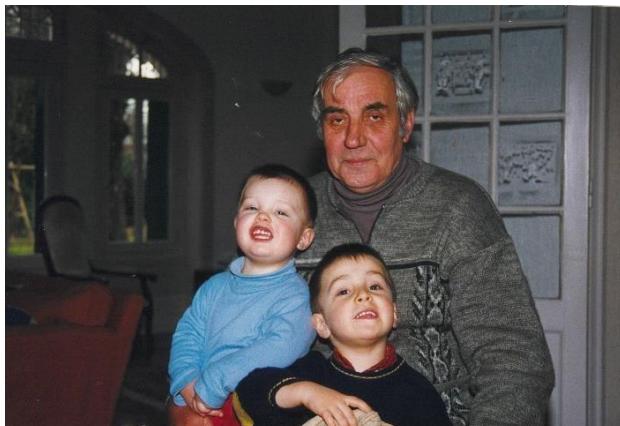
Il a participé à sa manière à briser les plafonds de verre inconscients de la société, me permettant alors de toujours viser l'excellence.

Je lui suis très reconnaissant d'avoir bien voulu coucher sur papier ses pensées et réflexions, rassemblées dans cet ouvrage autobiographique. Pour ceux qui le connaissent ou l'ont connu, ces quelques lignes vous permettront d'entrer dans son intimité et de le découvrir un peu mieux peut-être. Pour les autres, la beauté des mots employés teintés d'humour ne peut que vous envoûter ! La promesse de l'aube de la vie de mon grand-père, à laquelle s'ajoute un parcours professionnel riche ainsi que ses prises de positions sur divers sujets sociaux et finissant par ses expériences de voyage sont si délicatement racontés qu'ils pourraient faire pâlir nos plus illustres écrivains !

L'on pourrait croire que par sa posture, mon grand-père est parfois à l'écart des événements ; il n'en est rien ! Bien au contraire, son analyse juste et fine provient de ce pas de recul nécessaire qui lui permet de produire un discours objectif. Par ce processus, il prouve que l'on peut être hors du monde pour mieux le comprendre et le décrire ; et au bout du compte, en faire encore mieux partie.

Je ne sais pas si l'on connaît profondément une personne un jour. Peut-être nous ne nous connaissons pas correctement nous-même. Les contextes changent aussi vite que les Hommes. Néanmoins, même si notre jardin secret continue de prospérer, mon grand-père nous invite à entrer dans le sien et à y cueillir quelques fleurs.

Antoine Duchesne, 14 novembre 2024



Mon grand-père, mon grand frère Louis (trois ans, à droite) et moi (deux ans)

Préambule - L'origine de CGA

Tout le monde sait, ou devrait savoir, que ce sont les initiales de mes trois prénoms (Claude, Gérard, Antoine)¹. Cela n'explique pas pourquoi mes petits-enfants, entre autres, me désignent sous cette appellation.

Cela commence par une petite anecdote qui perdure dans le temps et me marque à vie. Il faut remonter dans les années 1981-82. J'étais alors dans mon régiment à Bitche (Meurthe-et-Moselle) avec le grade de Capitaine. Jusque-là rien d'exceptionnel. Pour mieux comprendre il me faut mettre le contexte en place.

Bitche est une très petite ville perdue dans la forêt vosgienne. Les distractions étaient rares. Il m'arrivait alors de « descendre », de temps en temps, à Strasbourg (70 kilomètres) pour changer d'air et pour cela j'allais en boîte de nuit. J'arrête tout de suite les mauvaises langues. D'une part je n'aime pas beaucoup ces lieux. D'autre part je n'ai jamais été un « dragueur né ». Mon but n'était pas d'essayer de trouver une âme sœur. Il me fallait un changement d'air, voire autre chose que des militaires mais aussi regarder comment était organisée et marchait la « boîte à musique ». Cela mérite une autre explication. Bien qu'ayant mon travail spécifique à la caserne (Officier Mécanicien du Régiment) mon patron avait décidé, je ne sais à partir de quels critères, de me désigner comme directeur du cercle du régiment. En d'autres termes, responsable du bar du lieu que j'avais transformé en petite cafétéria, pour les nombreux célibataires voire famille des cadres. Il m'arrivait, au moins une fois par an, d'y organiser des « pince-fesses » (traduire de petites soirées dansantes) avec les moyens du bord. Or dans ce domaine je n'ai jamais eu la science infuse et encore moins de formation. Quand on m'a intronisé responsable du « bouiboui » régimentaire mes arguments ont été balayés par mon chef qui a conclu « Vous vous démerdez ». Là c'est une question d'habitude. Mes années de carrière m'avaient forgé à ce genre de « Système D ». À défaut de guide il a bien fallu que je me prenne par la main. J'en reviens donc à ma boîte de nuit où, en dehors de ce que j'ai déjà expliqué je prenais auprès des serveurs, voire du patron, certains « tuyaux » pour essayer de les appliquer à mes propres normes même si les buts n'étaient pas identiques. En attendant cela ne m'empêchait pas de boire un coup et à l'occasion de faire quelques danses.

Le décor étant mis en place j'en arrive à l'histoire du sujet abordé.

Un jour j'étais donc au comptoir du bar de « la boîte à Neuneu » que

¹ Comme expliqué, CGÀ est un acronyme dont les lettres correspondent aux trois prénoms de mon grand-père. Le « C » pour Claude (son prénom), le « G » pour Gérard (à savoir le prénom de son frère décédé quand il était encore nourrisson), et le « À » pour Antoine (Antoine Bosredon, son grand-père maternel décédé lors de la Première Guerre Mondiale). Lire « Les chemins de la mémoire » pour plus d'informations.

j'entends quelqu'un crier « Mon Capitaine venez boire un coup avec nous ? ».

Me retournant je m'aperçois que mon apostropheur était un Adjudant de mon régiment. J'accepte bien sûr sa gentille invitation mais lui fais remarquer auparavant que je tiens à rester incognito dans cette foule de pékins.

- Comment je vous appelle me demande-t-il ? Bouchet ?
- Certainement pas (connaissant les gens je ne tenais pas que nos relations professionnelles prennent un caractère de copinage).

Faisant un petit tour d'horizon dans ma petite tête je lui propose me m'appeler CGA en dehors de toutes relations militaires. Il a pris note sans me demander ce que ce sigle voulait dire.

Les années sont passées et j'en arrive au mariage de Nathalie.

Je m'en souviens comme si c'était d'hier. Je peux même citer le lieu.

J'étais chez mon ex belle-mère, dans sa maison près de la Porte du Pin (où est décédé mon beau père). L'avant-veille du mariage ou peut-être le jour même (ça m'échappe) JP² vient me trouver et me pose la question.

- Comment je vous appelle ? Papa ?
- Certainement pas. Je ne suis pas ton père.
- Beau papa alors ?
- Encore moins c'est ton père qui risque d'être vexé (allusion à beau).
- Par votre prénom ?!
- Pas question.
- Grand père ?
- On n'en est pas encore là.

Je me mets à la place de mon interlocuteur. Il ne savait plus où naviguer. Quant à moi je n'avais pas la réponse. Je terminais le sujet en disant que le lendemain je ferais part de ma décision.

La chose a été faite après un petit raisonnement nocturne. On m'appellera CGA.

Le fait établi, on en est resté là sans aucun problème jusqu'au jour où arrive le premier né de la famille Duchesne.

JP revient me voir.

- On vous appelle Grand Père, Papy ?

² « JP » fait référence à Jean-Philippe Duchesne, mon père. Il l'appelle souvent comme cela.

- Rien de cela.

On me dit original. Je confirme la règle et j'en reste là. CGA est valable pour tout le monde.

Certes certains étrangers peuvent s'étonner de l'appellation. Je peux ajouter que quelques vieux camarades me désignent maintenant ce vocable.

Voilà l'histoire. Elle vaut ce qu'elle vaut, mais vous voilà renseignés sur l'origine de l'étiquette qui marque la bête.

Montauban, juillet 2007



*Visite du musée Bourdelle à Montauban avec ma fille
Nathalie et son époux Jean-Philippe, en 2022*

Chapitre 1 - Mon enfance en Algérie³

Prologue

J'arrive à la soixantaine. Depuis une décennie, je me pose beaucoup de questions à mon sujet. Je ne vois pas pourquoi des personnes ont des attitudes bizarres à mon égard. Je me demande si leurs réactions sont dues à mon maintien qui peut être parfois répulsif, à mon visage affichant une sévérité qui n'a rien d'attirant, à des propos souvent mal formulés, à une voix dure aux intonations ne se prêtant pas à un quelconque dialogue ou tout simplement à mon caractère un peu trop rigoriste. D'un autre côté, je reconnaissais que j'ai du mal à assimiler des prises de position que je ne partage pas, et cela quel qu'en soit le domaine. À un certain moment je me sens « mis sur la touche » avec tendance à me culpabiliser. Que puis-je mettre en cause ? Mes principes obtus ? Une personnalité particulière ? Une autorité abusive ? Une sensibilité peu visible ? Suis-je dans mon genre un petit dictateur, un donneur d'ordres, un incorruptible, un prétentieux quelque peu orgueilleux, que sais-je encore ? Un tas d'hypothèses jamais confirmées.

Avant de pouvoir apporter une réponse je constate déjà quelques résultats. Je ne sais si j'ai beaucoup d'ennemis mais je ne possède pas beaucoup d'amis. Et parmi ces derniers, il y en a qui ont trouvé en moi quelques points positifs qui leur permettent d'en tirer certains profits personnels. Je ne sais pas si je suis très fréquentable mais il est certain que je ne fréquente que très peu de monde. La majorité du temps je ne suis accompagné que par ma solitude, fait qui m'est en grande partie imputable, car je suis peu enclin à favoriser un quelconque rapprochement. Mon mode de vie est donc, d'un côté un choix, d'un autre il semble faire partie de mon individualité originelle. J'ai été, et suis encore, très critique dans mes analyses. Ne pas voir dans ce seul mot un dénigrement car il existe des critiques qui mettent en valeur, au même titre qu'une qualité devient souvent défaut quand elle est poussée à l'extrême. Avoir sur les autres un avis négatif ou positif ne m'empêche pas d'essayer d'avoir ma propre opinion sur moi-même. La chose n'est pas aisée. On ne peut être juge et partie. Je ne suis pas le genre de type à sublimer l'autoflagellation. Je voudrais néanmoins, si ce n'est me comprendre, du moins savoir, pourquoi dans ma vie, à certaines périodes, on m'a évité, montré du doigt, noirci, calomnié et mis à l'index.

³ Le vrai nom de cette partie de l'autobiographie de mon grand-père CGA s'appelle Autopsy - de 1942 à 1960. J'ai pris la liberté, pour l'aspect plus littéraire de cet ouvrage, de lui donner ce titre.

Pour cela il me faut faire un retour en arrière en essayant d'être le plus honnête pour tenter d'en tirer l'origine de ce phénomène. Est-ce possible ?

Le titre de mon pensum n'a pas été choisi au hasard. Comme pour un cadavre, que l'on découpe, que l'on dissèque, on fait une autopsie qui permettra de connaître les causes du décès. Je vais essayer de faire le nécessaire pour mettre en évidence les raisons qui pour moi, ont influencé mes « ratages » dans ma vie familiale et professionnelle, m'ayant conduit dans une vie d'Hermite. Pour cela je vais bousculer mes souvenirs, me référer à certains documents en ma possession.

Je suis certain que l'on vient sur terre avec une identité propre. Par la suite, celle-ci peut être modifiée, modelée voire déformée par l'éducation, la religion, la scolarité, les fréquentations, les difficultés de la vie courante. En fait celui qui meurt n'a plus rien de ressemblant au bébé qu'il a été, même si ses fondements initiaux restent à la base de son cursus.

Voilà arrivé le moment de prendre les choses à leur début. Je vais passer en revue tout ce qui me semble important, pouvant expliquer ma face cachée tout en restant au plus près de la vérité et en relatant les événements qui ont marqué ma jeunesse, mon adolescence. J'arrêterais ce récit à la date du premier novembre 1960 marquant le début d'une période particulière de ma vie qui pourra, à l'occasion, faire l'objet d'écrits spéciaux.



*Moi, à dix ans, photo
d'identité N°1*

Le réseau familial

Avant d'attaquer le corps de mon sujet il me faut remonter, plus haut, dans la hiérarchie familiale. Sans avoir fait une quelconque étude sur le sujet, il me semble, par intuition, que dès sa conception, le bébé possède sa propre identité, héritant par le jeu sublime de la nature, certaines particularités de ses descendants. Je reste persuadé que pendant son séjour dans le ventre maternel, il subit les influences de l'atmosphère extérieure. Pour moi, l'enfant issu d'un viol ne peut avoir les mêmes caractéristiques que celui né d'un acte d'amour ; de même je crois que l'ambiance familiale, que les événements ou problèmes environnementaux ont une incidence sur le caractère du petit être avant même qu'il ne mette les pieds sur terre. Partant, sauf erreur de ma part, de ces principes qui me semblent fondamentaux et avant de tirer une conclusion sur mon propre cas, il me paraît nécessaire de faire un résumé succinct concernant le caractère et la vie de mes parents, et de l'influence qu'ils ont eu sur leurs enfants. Le legs involontaire de l'hérédité, en fonction du terrain réceptif de chaque individu, a tracé dès le départ une vie peut être originale.



Mon père, ma mère au mariage de ma sœur à Sidi-bel-Abbès le 29 décembre 1951

Le côté paternel

Le siècle avait sept ans quand naquit mon père. La date est importante car elle situe le personnage dans un contexte de vie qui nous est de nos jours inconnu. La vie était plus dure que celle que nous connaissons et n'offrait pas les facilités qui nous semblent indispensables. Les mentalités, pendant la période qui nous sépare, ont évolué très rapidement et le saut des générations, en un temps très court, a fait subir des contrecoups qui ont fortement marqué les caractères en favorisant de multiples incompréhensions dans les noyaux familiaux et des heurts dans

les promiscuités.

Je ne connais pas grand-chose de sa jeunesse. Ce que je sais c'est qu'il était en désaccord complet avec ses parents et son frère cadet, allant même à les bousculer très fermement dans certaines circonstances. Cela démontre déjà un caractère vif, emporté, se rebellant contre certains faits qui n'étaient pas à sa convenance, à tort ou à raison. Il faut dire que le ménage parental était plus que bancal. Son père, chef cantonnier (ceci étant dit pour le situer dans le domaine du travail. Il avait une place stable et sûre que les nombreux paysans de l'époque ne possédaient pas) avait de gros défauts qu'il ne m'appartient pas de dire ici. Quant à sa mère, elle avait eu une vie très mouvementée qui mérite un livre complet. Le suicide de son père, peu banal par l'emploi du moyen, démontre à lui seul la fragilité des liens du couple. Il semblerait que mon père ait été le pilier le plus solide de cette famille. Contrairement aux autres membres, avec leur caractère faible, il s'imposait par sa dureté de vue, par sa droiture, sa fermeté. La famille Bouchet, était en moyenne de petite taille. Mon père avec ses 1,75 mètres faisait figure de géant. Avec la vivacité de son naturel parfois violent, allié à une stature plus imposante que celle de ses proches, peut-être aussi avec une vision plus réaliste de la vie, il s'imposait, ne supportant pas une quelconque résistance, fort de sa conviction. Cette attitude devait perdurer dans son propre ménage. C'est peut-être pour fuir une vie familiale assez piteuse, où manquaient certains repaires, qu'il optait pour la vie militaire, plus rigoureuse, qui canalisait mieux les effluves autoritaires qui lui collaient à la peau.



Mon père et moi lors de vacances en France en 1957

Avant de revêtir la tenue militaire, après son certificat d'études primaires où, il me semble, il avait dû être brillant (j'ai toujours été étonné par son savoir), il s'était dirigé vers le charronnage. À l'époque les enfants à onze ou douze ans se devaient avoir une vie active. Le travail du bois semble avoir été sa passion. Était-ce pour la création ou peut-être pour maîtriser la matière ? Jusqu'à la fin de sa vie, il a manié le rabot, le ciseau, le compas, plutôt par passion que par besoin. À cette époque l'âge avait fait quelques dégâts. Ses doigts s'étaient recroquevillés, sa vue avait baissé et quelques éclats de grenades restés dans la chair (souvenirs de l'Indochine) le gênaient quelque part. Si je précise ce détail c'est que je me heurte, pour ma compréhension, à un paradoxe. Dans un corps qui ne paraissait n'être fait que de nerfs, avec un caractère vif comme l'éclair, je l'ai vu souvent de fois caresser le bois avec amour, avec des gestes lents et doux, sauf quand il se tapait sur les doigts, moment douloureux pour ceux qui sont les piliers de la religion catholique où la Vierge et son fils Jésus Christ en prenaient pour leur grade (propos interdits pour des oreilles chastes et religieuses). Ce qui est frappant c'est de s'apercevoir comment une même personne peut contenir en même temps, une fougue proche parente de la violence et un amour inavoué.

C'est ainsi que j'ai connu mon père. Homme fait d'une pièce, en apparence, rugueux, froid, rarement accessible (du moins on me l'a laissé croire) ne laissant peu paraître ses émotions. Il était aussi dur avec lui-même qu'avec les autres, préférant donner au bois les caresses que l'on aurait pu attendre dans certaines circonstances. Les enfants savent également analyser les personnes qui les entourent. À défaut de paroles, d'encouragements, je m'étais habitué au moindre geste de la main à observer le mouvement d'un doigt, le plissement du front, la crispation des mâchoires, l'éclat du regard pour savoir s'il s'agissait d'une réprobation ou d'une indulgence. Les paroles étaient inutiles, mais ces moments de silence imposés par des signes n'ont jamais servi d'explication et encore moins permis un échange qui aurait pu être un tremplin à une meilleure compréhension tant sur le fond que sur la forme.

J'ai essayé en quelques mots de faire le tour de la personnalité de mon père, tel que j'ai pu le voir de ma fenêtre. Il y a certainement des côtés qui m'ont échappé. Il était très secret et s'exprimait très peu et encore moins se confiait. Néanmoins il a su imposer sa loi, incontournable, dans son foyer. D'après mes lignes on pourrait croire que je veuille détruire une personnalité qui a été pour moi un exemple malgré tout. Peut-être m'a-t-il transmis certains de ses gènes sans l'avoir vraiment voulu. Ma conclusion apportera une réponse hypothétique.

Le côté maternel



*Ma mère et moi âgé d'un mois à
Bizerte en 1942*

La naissance de ma mère eut lieu trois ans après celle de mon père. Elle avait quatre ans quand son propre père fut tué quelques mois après la déclaration de la guerre en 1914. Sa mère (ma grand-mère Valentine que j'ai toujours considérée comme une sainte femme) restait seule, sans ressources, avec deux enfants à charge. Au moment de son malheur, elle était délaissée par sa belle-famille et très peu aidée par sa propre famille. De petits boulots en petits boulots, avec un mode de vie qui était proche de la misère, tant bien que mal, elle avait pu amener ma mère à avoir un minimum d'instruction lui permettant de savoir lire et écrire. Je ne suis pas sûr qu'elle ait atteint le niveau du certificat d'études. Ma grand-mère ne pouvant subvenir aux besoins de ses deux enfants confiait son ainée (ma mère) aux bons soins des étrangers, souvent dans la famille. Mais rien n'étant gratuit, la fillette servait de bonne, effectuant les basses besognes. Ma mère se plaisait à dire, avec une certaine fierté, qu'elle sortait « du cul de la vache ». C'était quelque part pour elle la référence qui expliquait qu'elle n'avait, jusqu'à son mariage, connu ni luxe ni confort. Elle reconnaissait que pendant les années passées au service des autres elle avait appris beaucoup de choses, entre autres, cuisine, couture, broderie, matières dans lesquelles elle excellait. Consolation seulement, car elle avait peu apprécié ces difficiles moments de son existence, même si la méthode forgeait fermement le caractère d'une adolescente. Dure au travail, habile de ses doigts, dévouée, n'ayant pour ainsi dire pas connu un père, échappant par la force des choses à l'amour maternel, elle était devenue, comme l'on disait alors, une jeune fille bonne à marier, possédant les qualités requises pour faire une épouse honnête et

une bonne mère de famille. Ce qui ne gâtait rien, elle était en plus relativement jolie. Les prétendants ne devaient pas manquer. L'élu de son cœur fut mon père. Les deux tourtereaux, habitant le même village se connaissaient depuis longtemps. Se mariant à l'âge de 19 ans, elle abandonnait son milieu quelque peu concentrationnaire pour fonder sa propre famille. Il ne faut pas croire qu'elle cherchait dans le mariage une planche de salut. Au contraire, je suis certain, et ce jusqu'à leur mort, que le lien qui unissait les deux êtres était sérieux et solide (même si, beaucoup plus tard certaines langues, dans certaines circonstances, ont essayé d'ébranler mes convictions, sans effet).

Je ne donnerais pas le Bon Dieu sans confession à ma mère mais j'arrive à comprendre que les événements qui avaient marqué ses vingt premières années lui aient façonné un caractère froid et rigide, où les gestes doux n'avaient pas leur place, où les principes passaient avant tout. Il faut lui pardonner car personne ne lui a montré l'exemple. Dommage pour ses enfants qu'elle ait pris son modèle comme référence. Mais il ne faut pas se tromper, je ne l'ai compris que beaucoup plus tard, sa carapace cachait un grand cœur. Seule la manière de le faire comprendre manquait.

Le couple parental et ses méthodes d'éducation



*Ma mère, mon père et ... moi à
Oran en 1946*

Maintenant que j'ai fait les présentations, avec une perception personnelle qui n'engage que moi, il est intéressant, toujours à ma sauce, d'analyser la fusion des deux fortes personnalités. Même si c'est un peu

caricatural, l'essentiel des tempéraments, à mon avis, a été formaté. On pourrait penser qu'ils pouvaient s'opposer. Eh ! bien non. Pour comprendre, il faut se référer au contexte de l'époque. Depuis de longs siècles l'homme dans un ménage était le maître absolu. Les décisions, en tout, lui appartenaient. La loi était pour lui. Il ne faut pas se voiler la face. De nos jours on se révolte contre les pratiques des musulmans, vis à vis du sexe féminin. Certes la France n'a connu une telle attitude extrême. Mais il y a cinquante ans encore, les relations entre mari et épouse n'étaient pas très éloignées du concept que l'on qualifie de macho aujourd'hui. Il en était de même dans ma famille. Le seul chef c'était le père. C'était la règle du moment. Sa femme lui devait une soumission complète. Comme partout, le ménage avait son petit règlement intérieur où les articles étaient souvent imposés par l'homme. À la maison les règles incontournables ne devaient pas être violées sous peine de sanctions sévères et immédiates. Chacun de mes parents s'entendait à merveille à ce sujet. En ce qui concerne mon père, il n'a jamais levé la main sur moi, il n'a jamais élevé la voix. Ce ne fut pas toujours le cas pour mon frère et ma sœur. Leur exemple me servait de leçon. Dire qu'il était content de mon comportement serait beaucoup s'avancer. Les seuls indices apparents de colère me faisaient revenir dans le chemin imposé sans qu'un mot soit prononcé. Le paternel sachant pertinemment qu'il était violent quand on contrevenait aux règles imposées et qu'il contenait mal sa force, surtout quand il était en colère, avait délégué les pouvoirs de représailles à ma mère. Celle-ci avait beaucoup de méthodes pour essayer de me faire redresser la barre. Par exemple.

Elle me prévenait une fois, deux fois, à la troisième fois le déluge tombait (là je n'ai pas grand-chose à dire car j'avais été assez averti). Pour une faute plus bénigne j'allais au piquet (la punition n'était pas trop pénible physiquement). Si mon forfait était jugé plus grave, la sanction était plus conséquente et douloureuse. Comme mon père, ma mère n'élevait jamais la voix. Mais sa main était plus leste que sa langue. Pour ne pas se faire mal elle-même (car elle n'allait pas de main morte, c'est le cas de le dire) elle armanit son bras d'une belle cravache (parfois appelée nerf de bœuf). Instrument fait de corde très fortement tressée, enfermée dans une gaine de bon cuir magnifiquement cousu à la main qui portait une non moins magnifique couture apparente ce qui ne faisait qu'augmenter le plaisir (si l'on peut dire). Le dessus de la ceinture de mon corps ne servait jamais de réceptacle, les fesses et les cuisses restaient le lieu privilégié pour assouvir la justice maternelle. La cravache ne se déplaçait jamais pour rien et les zébrures me rappelaient leur bon souvenir. Il n'était pas question d'exprimer ma douleur par des cris, car plus ils étaient perçants, plus la séance durait. Il fallait assumer les brûlures du cuir sans qu'un son ne sorte de la gorge. Je ne dis pas qu'on se fait au système, mais si je ne maîtrisais toujours pas la gravité des bêtises que j'avais pu faire, je connaissais la conduite à tenir pour que la danse que l'on m'imposait soit la plus courte possible. Ma mère avait quand même des moments de mansuétude. La cravache était postée toujours à la même place, visible de tous et toujours à portée de main. Alors parfois, pour éviter une volée, elle me faisait suivre

son doigt qui me désignait la position du redresseur du tort. Ce seul fait me rassurait un peu tout en me faisant comprendre la limite à ne pas dépasser. Je peux dire que ce moyen appliqué a, non seulement marqué ma peau, mais aussi mon esprit et j'ai encore, à l'heure où j'écris, du mal à assimiler les coups, car je ne suis pas sûr d'avoir toujours compris la relation entre mes fautes et l'ampleur de la correction. Mon instrument de torture m'a suivi jusqu'à Saint-Maurin en 1960, puis il a disparu subitement, peut-être parce qu'il n'y avait plus d'enfants. Si je m'en souviens bien notre dernière rencontre avait eu lieu quand j'avais quatorze ans. Et là il y a peut-être une explication. À partir de cet âge-là j'ai dû devenir un garçon sérieux, la suite de mes écrits le fera peut-être apparaître. Ce qui me fait dire qu'auparavant je ne devais pas être un petit saint. Il se pourrait que les représailles parentales étaient justifiées, mais j'ai toujours été contre les moyens employés, souvent disproportionnés à la faute. J'en dirais un peu plus sur le sujet car j'ai eu la chance d'avoir une mère experte qui possédait la science des supplices (en exagérant un peu sur le terme).

Mon père n'était pas toujours absent pendant mes séances de danse dont j'étais souvent l'initiateur mais toujours l'artiste principal sous la haute direction d'une main experte. Il assistait à la séance, spectateur froid semblant être étranger. Je ne peux savoir ce qu'il pensait mais ce qui est sûr, à ma connaissance, il n'a jamais désavoué sa femme, du moins devant moi. Je serais poussé à croire qu'il était en quelque sorte rassuré que l'autorité soit entre bonnes mains.

Quelles étaient les règles essentielles à respecter à la maison ?



Ma mère, ma grand-mère Valentine, ma sœur, mon frère et le chat à Oran en 1947

Les préceptes coutumiers qui sont toujours d'actualité (heureusement), c'est à dire, bonjour, au revoir monsieur et madame, merci etc.... mais aussi une certaine forme de galanterie, autrement dit les bonnes manières comme, laisser son siège à une dame, aider les vieilles personnes ...

Et puis il y avait les principes propres, qui, il faut le dire, ont quelques liens (à quelques nuances près avec ce que l'on appelle le savoir-vivre (qui malheureusement a tendance à être oublié) que l'on emploie dans les réceptions. Garder les mains sur la table, manger la bouche fermée et ne pas parler la bouche pleine, ne pas « s'avachir » sur son assiette...

Certes il y a une différence entre l'occasionnel et le quotidien, encore faut-il en connaître les règles essentielles. Ainsi, pour être sûr qu'en tout moment et en tout lieu on puisse être présentable, les leçons étaient permanentes.

Il n'était pas question de s'asseoir à table avant que le chef de famille ait posé son auguste fessier sur sa chaise. Il était le président de la tablée et lui revenait le droit de tracer sur le dos du pain, au couteau, le signe de croix, symbole et remerciement à Dieu pour avoir donné le pain quotidien, pratique transmise depuis des générations, en voie d'extinction. Le premier servi était le primat de la famille, la mère faisant généralement le service par ordre d'ancienneté. La maîtresse de maison composait le repas en fonction des goûts du chef. Pas question de faire des plats suivant les aspirations de chaque participant. Comme chacun le sait les préférences varient en fonction des individus, peu ou prou âgés, et si les mets offerts n'étaient pas appréciés par tous il ne fallait pas attendre une compensation. Ce n'était pas la peine de demander le pourquoi des choses. La réponse était immédiate. « Si tu ne veux pas manger c'est que tu n'as pas faim. Dans ce cas ce n'est pas la peine de rester à table, tu peux aller au lit de suite ». En effet plus rien ne suivait même si le dessert était attractif. La soudure entre les parents était étanche. Jusqu'au lendemain, il n'était pas question d'avaler quoique ce soit. Une fois, j'ai cru pouvoir profiter de leur sommeil pour aller fureter dans le garde-manger afin d'assouvir un petit creux stomacal. Mauvais calcul. Ma mère avait l'ouïe fine et m'a surpris en flagrant délit. La menace de la cravache m'a fait réintégrer mon lit en quatrième vitesse. Mes parents pensaient, à juste raison, que le lendemain j'aurais faim. Effectivement le repas suivant j'avalais ce que l'on m'offrait sans mot dire, même en faisant des grimaces, car je savais que je pouvais avoir pour le même motif la même réaction. Je n'étais pas armé pour subir une grève de la faim non volontaire, car il faut bien que je l'avoue aussi, à mon niveau je testais aussi les capacités de mes parents. Mais je n'ai jamais eu gain de cause. Les repas auraient pu être un objet de divergences entre mes parents. Je n'ai jamais aperçu l'ombre d'une querelle à ce sujet. C'était pourtant le seul moment pour la famille de se réunir pendant la journée. Les échanges étaient déjà peu nombreux. Il était d'abord interdit aux enfants de parler sans qu'on les interroge. Force était d'attendre la question éventuelle. C'était assez rare et quand l'occasion se présentait, il fallait faire attention à la réponse. En général l'interrogation n'était pas anodine et les arguments avancés par le répondant devaient être feutrés, car suivant le

niveau du repas on risquait d'aller dans sa chambre sans dessert. Avec l'âge et l'expérience on arrivait à contourner l'obstacle, de temps en temps. Si les enfants devaient rester silencieux à table, les parents, devant un auditoire qui n'avait que ses oreilles à mettre en œuvre, n'avaient que des délibérations banales (manque de confiance ou peut-être secret, rarement considéré comme parties prenantes). Les discussions nous survolaient sans que nous puissions en saisir le fil. Dans le meilleur des cas, même si l'on était court-circuité dans des discours qui nous dépassaient, il fallait attendre que le chef décide de lever la séance. Le plus mauvais des cas était que j'avais à réintégrer ma chambre avant l'heure pour les motifs ci-dessus cités. Mais quand tout se passait bien pour mon cas et que ma chair n'avait pas eu à souffrir de la proximité perverse du cuir de la cravache, voyant s'éterniser une conversation qui s'éternisait sur un sujet où je ne comprenais rien, j'avais trouvé un joint pour quitter la table. Je levais le doigt pour demander l'autorisation de quitter le meuble servant à la restauration, invoquant que mes devoirs m'attendaient, (on ne pouvait bloquer une bonne volonté), sans préciser en fait que ce travail correspondait à une punition scolaire. On en reparlera plus tard. Mon père tenait absolument à ce que l'on mange à heures fixes et précises : midi et 19 heures. L'Algérie vivait à l'heure espagnole (pas étonnant puisque la majorité des européens étaient d'origine de la péninsule ibérique). Ce qui était surprenant c'était de voir que mes parents n'avaient pas suivi ces habitudes qui poussaient à prendre les repas à des heures plus tardives. Soit, ils avaient gardé les coutumes de leurs propres parents, eux issus de Métropole, soit mon père avait adopté les horaires de la caserne. Si pour moi le midi ne me gênait pas, car il y avait école à 13h30 ou 14h, les 19h étaient plus problématiques. Sortant généralement de classe (quand je n'étais pas « collé ») vers 17h30, j'étais autorisé à rester dehors, c'est à dire dans la rue, à proximité de la maison, pour le goûter et m'amuser avec mes camarades voisins. N'ayant pas de montre (c'était un luxe à l'époque pour un gamin) il m'arrivait souvent d'oublier l'heure fatidique, entraîné par le jeu. Il n'était pas question que ma mère vienne me chercher dans la rue et encore moins qu'elle hurle mon prénom au-dessus des toits, comme le faisaient quotidiennement la plupart des voisines pour ramener leur progéniture à la maison au moment du repas. La sanction était généralement proportionnée au retard. S'il ne s'agissait que de quelques minutes, c'était le coin ou la suppression du dessert. Si le quart d'heure était dépassé, mes parents du doigt me montaient le réveil et je suivais la course du même doigt qui désignait ensuite la direction de ma chambre. Je comprenais de suite, car j'en avais l'habitude. Je savais que j'allais suivre un petit jeûne jusqu'au lendemain. Maintenant si par malheur je récidivais le lendemain je me doutais de ce qui allait m'arriver et préparais mes fesses pour une séance de danse avec la cravache comme cavalière. Il n'était pas question de me mettre au régime en permanence, s'ils voulaient se faire obéir il fallait que je reste en vie, mais la punition était complétée par une interdiction de sortie pendant quelques jours, histoire d'être de temps en temps à l'heure. Mon père, suivi par ma mère, exigeait aussi que je marche raide comme un piquet en évitant de mettre les mains dans les poches, ce qui permettait, selon eux, d'éviter une courbure prématurée de la colonne

vertébrale. Je soupçonne fortement mon père d'avoir puisé cette notion dans le règlement purement militaire en faisant sienne cette attitude. Comme j'étais un gamin, qui sans vouloir précisément être désobéissant, j'avais souvent la tête en l'air et bien sûr je contrevenais aux directives. Ma mère avait trouvé un système judicieux qui, il faut le dire, évitait les désagréments des représailles. Elle cousait de temps en temps mes poches, histoire de me rappeler à l'ordre. Cela me gênait un peu car je ne savais pas où mettre mes billes.

Voilà ce que je peux dire sur ma cellule familiale à partir de quelques exemples. Le couple que représentaient mes parents était très soudé dans la façon de mener leur ménage. Il y avait un chef, il y avait une femme soumise. Dans l'enveloppe qui enserrait leur milieu familial il y avait, a priori, une entente presque parfaite. Il existait une confiance réciproque. Je ne veux pas dire que tout était au top. Je me rappelle avoir vu passer des assiettes par la fenêtre dans la seule crise grave dont j'ai souvenance. Par contre je ne me suis jamais aperçu d'une divergence de vue ou une contradiction dans une décision prise en commun (j'aurais pu à l'occasion profiter de ce déséquilibre). J'admire la solidité, apparente, de ce couple, mais tous les résultats n'ont pas été positifs car il en reste de graves séquelles sur leurs enfants. Sont-ils fautifs ? Comme je l'ai dit l'époque conditionne. Il y a aussi l'hérédité acquise. Est-ce suffisant pour excuser. Entre les deux alternatives, il y a peut-être quelque chose à faire en dehors du carcan qui nous est imposé. C'est ce que j'ai essayé de faire à mon niveau, sans avoir pour autant les résultats escomptés, cela fera partie de ma conclusion.

J'ai peut-être dépassé les limites de mon paragraphe. J'ai eu la chance d'avoir un père, même s'il était très peu présent quand j'en avais le plus besoin, car il lui fallait assumer son métier et tous ses aléas. Je ne peux que lui reprocher d'avoir les défauts de ses qualités.

J'ai eu la chance d'avoir une mère, même si elle était très dure peut-être, inflexible certainement, vivant en harmonie avec son mari, naturellement ou par consentement. Allez savoir ? Il faut dire qu'à partir de dix ans j'ai vécu comme un fils unique et qu'à partir de ce moment ma mère a été mon unique tuteur. Je n'étais pas forcément un enfant facile. Les différentes étapes, dépendant forcément des rapports entre parents, vivant en couple ou séparément, ont eu des incidences sur l'éducation et leur façon de la mener. Je n'ai certainement pas été un gamin toujours à la hauteur en ce qui concerne l'obéissance, sans vouloir profiter de certaines situations. Pourtant, les moyens mis en place et l'ingéniosité de représailles ne manquaient pas pour me remettre sur la voie définie par mes parents. J'étais peut-être un enfant dissipé, qui connaissant parfaitement ce qui l'attendait en cas d'effraction aux règles, n'hésitant pas à affronter la colère parentale, même si l'épiderme devait en supporter les conséquences.

Ce paragraphe peut brosser un tableau assez sombre. Les lignes qui vont suivre apporteront un bémol. Au fil du temps le concept d'éducation n'avait pas changé, seules les relations avaient progressé.

C'était le gamin qui avait grandi, s'assagissant peut-être en évoluant. La rigueur était la même et malgré l'âge je n'avais pas intérêt à dévier, car la cravache était toujours présente et prête à l'emploi. Plus le temps passait, plus les rapports avec ma mère devenaient moins rugueux. Je parle souvent de ma mère car c'était avec elle que j'ai le plus longtemps vécu, je le répète, cela peut avoir son importance, mon père étant toujours par monts et par vaux. Je ne veux pas dire par là que l'ambiance était devenue subitement sereine. L'amour maternel ou filial n'était toujours très visible. Mais les relations étaient devenues moins tendues, à la condition que je respecte toujours son autorité. Quant à mon père, quand la proximité le permettait, il restait toujours presque inexistant et peu accessible, son épouse restant toujours l'intermédiaire entre lui et moi.

La suite de mon propos permettra peut-être d'éclaircir le sujet pour mieux cerner le gamin que j'étais et le sexagénaire que je suis devenu.

Ma jeunesse et mon adolescence

Je vais diviser ces étapes de ma vie en trois parties, chacune d'entre elles ayant sa particularité, chacune d'entre elles ayant son importance. Je vais faire ressortir quelques faits qui sont restés ancrés dans ma mémoire parfois en les détaillant et qui mettront peut-être en évidence ma personnalité et ses changements au fil du temps tout en décrivant les attitudes de mes parents suivant l'évolution de mon individualité en fonction des lieux et des événements.

Avant de prendre le sujet à bras le corps, il me paraît utile de raconter en quelques mots, en survolant la situation, les conditions qui avaient poussé mes parents à faire le nécessaire pour me concevoir.

En 1940, mon père était en garnison à Toul (Moselle). Il y avait déjà deux enfants dans la famille, ma mère attendait le troisième. La déclaration de la guerre allait bousculer la vie familiale. Mon père, obligé de suivre le repli des troupes, laissait les siens brutalement, seuls, pour effectuer la débâcle vers le sud de la France. Ma mère, enceinte, tant bien que mal, se débrouillait pour y retrouver le chef de famille. Après bien des périples, tout le monde réussissait à traverser la Méditerranée pour aller s'installer à Tassin. Pendant que mon père rejoignait sa nouvelle affectation en Tunisie, ma mère accouchait du petit Gérard en janvier 1941. Par la suite tout le monde se dirigeait vers la garnison tunisienne. Le malheur devait toucher la famille quelques mois après. Elle devait perdre le dernier-né suite à une toxicose fulgurante. Le petit, enterré à Sousse, était âgé de dix mois. Cette mort avait profondément choqué mes parents. Ma mère, bien des décennies après, en parlait de temps en temps, avec toujours des larmes dans les yeux. Cette disparition brutale n'étant pas supportable, une nouvelle « commande » était effectuée quelque temps après pour remplacer ce frère. Ce mot n'est pas exact, car on ne remplace jamais un enfant, il vaut mieux dire combler un vide.



Mon frère Gérard

Mes dix premières années (de 1942 à 1952)⁴

Un an après le décès, à quelques jours près, j’arrivais à mon tour sur terre, le 11 septembre 1942 vers 11h, à Bizerte, où ma famille était alors installée. Année de guerre particulièrement intense où les Américains, pour chasser Allemands et Italiens occupant la Tunisie, bombardaiient la ville. C’était donc entre deux bombes que je faisais le saut entre le ventre maternel et la terre ferme. L’accouchement fut paraît-il très difficile, nécessitant l’emploi des « fers », ce qui paraît avoir occasionné la légère déformation de ma boîte crânienne, dont la forme ne ressemble en rien à celle de mes frères et sœur. Si, conformément à mes soupçons, je crois aux influences agissant sur le psychique de l’enfant avant même sa naissance, il me semble qu’en la matière avoir été gâté dès le départ. Le mental de mes parents au début de l’action, subissant les restrictions alimentaires, les difficultés de l’accouchement et les conditions environnementales, tout peut déjà être considéré comme des indices expliquant l’ébauche d’un futur comportement.

Trop jeune pour m’en souvenir, mes cinq premières années ne m’ont laissé de trace dans ma mémoire. Je ne peux que me fier aux paroles de ma mère qui rapportait que j’étais un beau bébé (une mère ne pouvait dire autrement). Elle voulait juste signifier qu’au point de vue santé, malgré les conditions de l’époque, j’étais en pleine forme et que cela pouvait se mesurer à la mine et au poids. Ce n’était pas étonnant puisque, paraît-il, je tétait jusqu’à deux ans, âge où il était temps de prendre autre chose que le lait maternel, car les tétines mammaires n’appréciaient plus la proximité d’une dentition en pleine expansion. Ma mère remerciait le ciel néanmoins, pour lui avoir permis d’avoir été une bonne nourrice dans cette période de restrictions alimentaires.

⁴ Dans le texte original, il est écrit « 1942-1952 », le choix du titre est le mien.



*Admirez la coupe de cheveux, Oran
en 1947, photo d'identité N°2*

C'est donc à partir de cinq ans que quelques souvenirs commençaient à être stockés dans mon cerveau. On était alors à Oran dans un petit appartement. Je me souviens qu'alors je commençais à avoir quelques petits problèmes. Ouvrir les yeux m'était très insupportable. Ma mère était contrainte de laisser les pièces dans l'obscurité ou d'atténuer la clarté de l'ampoule électrique par du journal. Je n'ai jamais connu ni les raisons ni les causes de cette faiblesse et si son origine m'échappe, sa disparition m'est également inconnue. Je n'en ai plus jamais entendu parler par la suite et apparemment aucune séquelle ne subsiste. En même temps ou peu de temps après apparaissaient mes problèmes de dentition. Canines et molaires avaient beaucoup de mal à percer mes gencives. Force obligeait de passer par les moyens de l'époque. Les pointes de feu. Filament métallique chauffé au rouge permettant de brûler la chair pour faciliter le passage de la dent. Il me semble encore revoir ma mère me tenant solidement sur le fauteuil du dentiste et avoir en tête cette odeur de viande grillée. Ces petits malheurs bénins en apparence peuvent influer sur le comportement, soit en amplifiant peur et crainte, soit en favorisant une résistance aux maux. En définitive ce sont les problèmes que nous offre la vie et il fallait faire avec. Dès cette époque il y avait un autre phénomène qui apparaissait. Celui des rapports de force avec ma mère. Je crois en avoir une vision précise. Un jour j'ai dû faire une bêtise (que pouvait faire un gamin de cinq ou six ans ?). Il y avait certainement eu désobéissance qui engendrait automatiquement réaction. Ma mère, ne voulant pas arriver aux arguments frappants, avait inventé un système qui tient du supplice chinois. Après m'avoir expliqué le motif de la punition et les conséquences qui en découleraient si je ne tenais compte de ses recommandations, attachait un fil de laine au pied du lit et l'autre à une de mes chevilles. La règle du « jeu » consistait à ne pas casser ce lien et si cela arrivait je recevais la raclée promise. Bien qu'il n'était pas question de rester une journée entière dans cette position, elle me fixait un laps de temps, ce qui m'échappait totalement. Inévitablement ce qui devait arriver arriva. Incapable de juguler mes mouvements le fil ne résistait pas à mes tractions. Conscient de la réaction maternelle je me mettais à pleurer avant même son intervention. Je ne me souviens plus de la suite des événements. Mes pleurs prématurés avaient peut-être attendri ma mère estimant que la compréhension du sujet était déjà une punition suffisante.

Pourtant cette période m'a permis d'amasser quelques bons souvenirs. Aussi loin que je puisse remonter je ne me souviens pas avoir eu de jouets (défaillance de la mémoire ?). Et là, j'avais pour moi tout seul une voiture à pédales et un beau cheval de bois appelé Pompon. Et je l'aimais bien cet animal. Je ne sais ce qu'ils sont devenus à notre départ pour le Congo.



Avec Pompom, mon cheval de bois



Avec ma voiture à pédales

En 1948, la famille quittait l'Algérie pour suivre mon père au Congo français, ancienne colonie d'Afrique Équatoriale pour un séjour de deux ans. Les souvenirs de cette période sont peu nombreux mais frappants. C'est là que j'ai commencé à voir un père impulsif pour ne pas dire violent. Certaines images impétueuses ne m'ont pas échappé. J'ai encore en tête la vision de mon père frappant mon frère (quinze ans) à coup de poing (je crois avoir été à l'origine de la correction). La raison était peut-être justifiée mais de là à en arriver à cette extrémité ? C'est aussi à Brazzaville que mes fesses ont fait pour la première fois la connaissance avec du cuir. La cravache n'avait encore pas fait son apparition, mais un ceinturon en faisait office. Les traces du passage n'étaient pas tout à fait identiques mais les brûlures se ressemblaient beaucoup. Il faut bien que je reconnaisse avoir été un garçon turbulent. Si généralement je me tenais à carreau en présence de mes parents, je me détendais pendant leur absence mettant en porte à faux ma sœur chargée de ma garde. Je me souviens de deux cas précis. Une première fois en faisant je ne sais quoi, j'étais tombé, le menton en avant, sur une pomme d'arrosoir présentant son tube en hauteur. Résultat : la peau avait été ciselée suivant la forme circulaire de l'embouchure avec saignements intensifs et points de suture obligatoires. La deuxième fois, toujours à la suite d'une chute je m'enfonçais dans la gorge un roseau que j'avais en bouche. La réaction parentale, à leur retour, avait dû être assez vive. Je ne me souviens plus des conséquences et des résultats ayant sur le moment mes propres douleurs à supporter. Ce qui

me fait déjà dire que je devais être un bambin qui ne laissait pas aux autres les bêtises qu'il pouvait faire lui-même. La suite en dira un peu plus long. Je ne me souviens pas d'avoir fréquenté une quelconque maternelle. Le seul indice que je possède révèle que je fréquentais le cours préparatoire, où j'ai obtenu le premier tableau d'honneur de ma vie. Il me faudra attendre longtemps avant d'en avoir d'autres, mais ils furent alors nombreux par la suite.



Tableau d'honneur de mars 1949

Le 5 août 1950, le séjour de mon père étant terminé, la famille quittait le Congo sur le paquebot baptisé *Banfora*. Le transit maritime était alors privilégié. J'ai encore en mémoire quelques passages de cette traversée qui devait durer une quinzaine de jours. Un fait m'a particulièrement marqué et pour une fois je n'étais pas en cause. C'était ma sœur qui avait fait les frais de l'opération en ne suivant pas les consignes paternelles qui lui avaient été prescrites. L'affaire se terminait par une gifle aller-retour et ma sœur avait... vingt ans. Ce qui confirme mes dires. Quel que fut l'âge, tant qu'on était sous la coupe parentale (la majorité était alors établie à vingt ans) il n'était aucunement question de passer outre les règles imposées, sous peine de sanction parfois musclée. Il est quand même utile et nécessaire de préciser, pour être honnête, que le pénitent était rarement pris au dépourvu et qu'il était au courant des pénalités qui l'attendaient en cas d'infraction.



Ma mère, mon père, ma sœur et moi dans le jardin devant la case, à Brazzaville en 1950

Études primaires

Année scolaire 1950-1951-Cours élémentaire I

La carrière de mon père se poursuivait. Sa nouvelle mutation, en décembre 1950, l'entraînait à Maison Carrée, petite ville à peu de distance d'Alger. Il était parti seul, laissant sa famille sur place à Sidi-Bel-Abbès. C'était donc dans cette ville où j'étais inscrit à l'école primaire Gaston Julia (mathématicien né ici en 1893). Aucun souvenir particulier concernant cette année scolaire ne me reste en mémoire et aucun document ne m'est parvenu.

Année scolaire 1951-1952-Cours élémentaire II

Je ne me souviens que de peu de chose de cette période, si ce n'est que ma sœur se mariant en décembre 51 quittait la maison. Je me rappelle néanmoins qu'avec ma mère, je rejoignais mon père à Maison Carrée, obligé de changer d'établissement scolaire en cours d'année, et ce pour quelques mois. On habitait alors une maison en tôle ondulée de forme semi-circulaire, ressemblant de loin à un hangar. La ressemblance s'arrêtait là, car elle était très bien aménagée. Je ne sais ce qu'avaient pu être mes résultats scolaires, mais ce que je peux dire c'est que déjà passagèrement en retard en âge, ces changements consécutifs, nécessitant toujours une adaptation, n'arrangeaient pas mes affaires.

Année scolaire 1952-1953-Cours moyen II



Photo envoyée à mon père alors en Indochine

On quittait Maison Carré en juillet 52 pour revenir à Sidi-Bel-Abbès, tandis que mon père rejoignait l'Indochine pour un séjour de deux ans. Compte tenu de mon handicap signalé au-dessus, mon instituteur décidait de me faire sauter la classe de CM1 (la suite dira que cette formule n'avait pas été la meilleure solution). Mon frère s'étant engagé dans l'armée cette année-là s'envolait aussi du noyau familial. Me voilà donc devenu fils unique, j'avais dix ans. Si jusque-là j'avais été le petit dernier, je me voyais d'un coup sous les feux des projecteurs, avec toutes les attentions qui m'étaient dues, sous la haute surveillance maternelle. C'est à partir de cette période que je possède quelques références et quelques souvenirs concernant ma scolarité. Cette année n'avait pas été fameuse, c'était le moins qu'on puisse dire. Les résultats ne s'étaient pas faits attendre. Redoublement.

Année scolaire 1953-1954-Cours moyen II

Comme la précédente ce fut une année désastreuse. Il peut y avoir des explications, mais je ne suis pas sûr qu'elles soient très glorieuses à mon encontre.

Les études ne m'étaient pas très attractives. J'étais plus enclin à m'amuser en classe, à faire le pitre ou l'intéressant. De ce fait, j'étais particulièrement surveillé par M. Vivier, directeur et instituteur. Je n'étais pas près du radiateur au fond de la classe, il n'y en avait pas en Algérie, mais je n'y étais pas très éloigné, place qui n'était pas généralement réservée aux meilleurs élèves. À l'époque la discipline à l'école était très stricte et les instituteurs employaient les moyens adaptés pour la faire respecter. Il ne leur appartenait

pas, à tout prix, de faire travailler les élèves peu consentants. Celui qui ne voulait rien faire pouvait assister aux cours, à la condition de rester dans leur confinement, sans troubler l'ordre. Pour les récalcitrants les sanctions étaient diverses suivant les cas considérés. De temps en temps je passais sur la sellette. Si je ne savais pas mes leçons ou n'avais pas fait mes devoirs, j'allais au piquet, parfois coiffé du fameux bonnet d'âne. Par contre si je troublais la sérénité ambiante, on passait à des moyens de répression plus performants. L'instituteur s'avancait vers moi avec une règle de bois à la main. Je comprenais de suite. Avant qu'on me le demande, je joignais mes doigts, la pointe vers le haut, attendant les dix coups réglementaires qui allaient mettre à rude épreuve les nerfs sensitifs de mes phalanges. J'étais quand même autorisé de changer de mains au milieu de la séance. Le plus dur à la douleur avait quand même du mal à contrôler ses larmes. Parfois le maître, exécré, m'envoyait prendre l'air dans la cour de récréation. Ça c'était la cerise sur le gâteau, car cette sortie était un complément et non pas une substitution de punition. Ce n'était pas amusant d'être dans une cour vide, tout seul, en attendant que le feu de mes phalanges endolories s'éteigne. Par contre j'aimais bien les récréations, à leurs heures normales. Mais c'était encore l'occasion de me faire remarquer. Soit je courrais, alors que c'était interdit, soit je participais à des jeux non autorisés, soit je me battais. Là encore je me faisais interpeller par M. Vivier qui surveillait le bon déroulement de cette détente intercours. Compte tenu du lieu, les punitions variaient. Il y avait toujours le piquet. C'était aussi un rare moment où l'on pouvait tester la qualité de la ceinture retenant la blouse grise que le surveillant portait autour du ventre. Quand je le voyais défaire la boucle je savais où il voulait en venir. Quelques coups appliqués sur mes fesses me calmaient momentanément. La panoplie des sanctions était très étendue. Certaines pourtant avaient un aspect plus pédagogique et si elles n'aiguillonnaient pas mes capacités sensitives, elles n'en restaient pas moins ennuyeuses, pour l'élève médiocre que j'étais.

M. Vivier se rendait bien compte que j'étais entraîné par des éléments encore plus perturbateurs que moi, même si j'étais le premier à être pris en flagrant délit, et que j'avais des capacités pour lesquelles je ne faisais rien pour mettre en œuvre. Il se doutait, bien qu'étant très en retard, je devais encore pouvoir m'en sortir. Il savait aussi que, sans être vraiment un mauvais garnement très influençable, ma mère était seule pour m'éduquer et me suivre. Il la rencontrait de temps en temps, car on habitait à cinquante mètres de l'établissement scolaire où il avait son logement de fonction. À sa façon, je l'ai compris plus tard, il voulait me rendre service, malgré moi. Pour ce faire, il me gardait après les cours pour m'obliger à faire mes devoirs : une « colle quoi » ! Parfois il me donnait une punition écrite, type copier une cinquantaine de fois le verbe X à tous les temps de l'indicatif présent. Une manière déguisée d'inculquer à tout prix des notions que je refusais de mon propre chef.

Si les heures de classe étaient une partie de ma vie d'élève, avec les inconvénients décrits, celle du retour à la maison, compte tenu des circonstances, n'était pas non plus toujours une partie de plaisir. Quand je rentrais avec une petite moue, ma mère me demandait quelques explications. Au tout début je ne me méfiais pas. Je racontais le plus honnêtement possible, faisant parfois dévier la vérité, mes petits déboires

de la journée. Mais je me suis vite aperçu que de ce côté-là je n'avais le droit à aucune clémence. En effet, pour ma mère, il n'était pas question de bafouer une autorité, en particulier la sienne, et dans le cas présent celle du maître. Si j'avais été sanctionné, c'était que je l'avais mérité. Et parfois j'avais le droit à une double dose. C'était à une de ces occasions, je crois, que j'ai subi une de mes dernières punitions qui a marqué fortement mon esprit, au point que j'ai encore en mémoire les gestes de ma mère et la description exacte des lieux. Par contre, je ne me souviens plus du délit que j'avais pu commettre. Elle m'avait simplement dit « attends ». Prostré, je la regardais faire, surpris. D'habitude il ne lui fallait que le temps de saisir la cravache. Étonné je l'ai vu se diriger vers le placard, saisir un petit sac contenant des pois chiches. C'était une première. Je ne comprenais rien, mais je n'allais pas tarder à comprendre le sens de sa démarche. Au coin fait par l'évier et la cloison, elle répandit sur le sol quelques poignées de ce légume sec. M'attendant au pire je me demandais ce qui allait m'arriver. Je n'avais pas eu le temps d'aller plus avant dans mes réflexions. Saisissant la cravache, en cas de rébellion, elle me désignait le coin m'ordonnant de me mettre à genoux. Je m'exécutais en évitant les pois chiches. Ce n'était pas de la manœuvre souhaitée. Il fallait que je m'agenouille sur ces petites billes répandues dans une surface bien délimitée. C'était une autre histoire. Avec une certaine appréhension je faisais ce que l'on me demandait, sachant que derrière moi il y avait ma copine faite de cuir qui me guettait, en m'aïdant de mes mains pour soulager mes genoux qui n'apprécient pas la dureté des graines, qui bien sûr n'étaient pas cuites. Ma mère avait pensé à tout. Une fois installé sous ce coussin improvisé, ordre m'était donné de mettre les mains sur la tête. On peut imaginer le supplice. Un quart d'heure suffit pour comprendre la position inconfortable. Je ne me souviens donc plus de la gravité de ma faute, mais cette action maternelle avait été la dernière marquant ma chair, la suite en donnera la raison.



Dans la cour de la maison, où la verdure est reine

À la sortie de l'école, il y avait une règle incontournable que je devais suivre. Il fallait que je passe obligatoirement à la maison sans m'attarder sur le chemin. Quand je n'arrivais pas à l'heure ma mère savait que j'étais « collé » sans se faire du souci outre mesure. Il n'était pas question de cacher la vérité. Quand j'avais une punition écrite, je n'annonçais pas la couleur, ce qui aurait permis une privation de jeu. À la fin du repas, vers 19h30, je déclarais que j'allais faire mes devoirs, comme un garçon raisonnable. Ma mère ne me suivait pas dans ce domaine (preuve de confiance ou ne se sentait-elle pas à la hauteur ?) ne s'était jamais douté de ma supercherie. J'allais donc dans ma chambre, et assis devant une petite table servant de pupitre j'attaquais hardiment mes longues lignes supplémentaires que l'instituteur ne manquerait de me demander le lendemain. Pris par le temps je ne pouvais entreprendre les devoirs du jour proprement dits. Ce qui voulait dire que je prenais un inévitable retard impliquant évidemment des sanctions à venir. Je n'en voyais jamais la fin. Si ma mère ne suivait les détails de mes devoirs, elle était par la force des choses au courant des résultats acquis, puisque signant régulièrement mon carnet de notes. Et comme celui-ci était le reflet de mon travail et de mon indiscipline, le temps était souvent orageux dans la maisonnée. Je ne voudrais pas clôturer mes désagréments scolaires sans relater un fait qui, le moins que l'on puisse dire, avait été marquant. Un jour, après les heures de cours, la femme du directeur, elle-même institutrice, me gardait pour effectuer une petite « colle ». Que s'était-il passé ? Qu'avais pu faire ou ne pas avoir fait ? Peut-être avais-je été incorrect, ce qui était fort possible ? Je revois la scène comme si elle était d'hier. J'étais sur le palier séparant la classe de son appartement. Je ne sais donc pour quelle raison, elle était rentrée dans une colère noire. Soudain, d'un geste elle retournait le chaton de sa bague, taillé en biseau, et m'assénait une gifle monumentale, laissant sur ma joue une magnifique zébrure sanguinolente. Il était difficile de la cacher à ma mère. Suite à mon compte rendu, je l'ai vue pâlir et, me prenant par la main, elle me traînait jusqu'à l'école. Il y eut une vive explication entre les deux femmes. Ma mère, pourtant pas tendre, n'avait pas apprécié l'ampleur de la correction et surtout le moyen employé. Pour une fois je n'avais pas eu de représailles à retardement. À partir de ce jour les relations avec l'institutrice devaient rester tendues. Cela ne devait rien changer à mon problème scolaire. Mes résultats étaient si brillants que je redoublais une seconde fois. Ma mère de son côté se faisait quand même du souci. Elle en faisait part à ma sœur dans un courrier qu'elle lui adressait le 28 juin 1954. « Quant à Claude, le classement a été meilleur, 13^{ème} sur 23. Je me demande ce qu'a ce petit, qui a pourtant de la bonne volonté ? ». Elle n'avait approfondi sa pensée, car elle s'en était ouvert à moi en prononçant une parole désolée « Qu'est-ce que je vais pouvoir faire de toi ? ».

Quand mes punitions me laissaient assez de liberté, ou pendant les vacances, je passais mon temps dans la rue, unique aire de jeu à ma disposition, à heures programmées par mon autorité. Mes camarades étaient les enfants des voisins immédiats, en grande majorité d'origine espagnole. Les filles n'étaient jamais admises dans notre groupe. Chaque

compagnon qui composait notre équipe de va-t-en-guerre devenait un adversaire potentiel dans les phases de jeu individuel et personne ne se faisait de cadeau. Certaines rencontres, pacifiques au départ, se terminaient par un corps à corps, d'où résultaient plaies et bosses, sans épargner les vêtements. La majorité des jeux étaient violents. Je ne connais pas leurs origines mais les règles étaient spéciales et évoluaient du jour au lendemain. Des esprits créateurs se chargeaient de les modifier. Au tout début je rentrais souvent en pleurs à la maison. Je racontais alors à ma mère qu'un tel ou un tel m'avait frappé ou volé mes billes. Mon attitude de pleurnichard ne lui convenait pas. J'avais le droit à une leçon de la vie que j'ai bien retenue. Ne jamais provoquer mais ne jamais se laisser faire. Défendre son bien et sa peau. Il ne m'avait pas fallu beaucoup de temps pour mettre en œuvre ces préceptes. Parfois, ma mère devait se mordre les doigts de me voir si obéissant dans ce domaine. Les bagarres étaient nombreuses, et si je rentrais avec des balafres ou écorchures, c'était avec une mine réjouie que je racontais que mon vis à vis en avait au moins autant. Une fois cela a failli mal se terminer pour moi. Fort du principe reçu, même les gamins un peu plus grands que moi, ne me faisaient pas peur et ne jugeais pas les disproportions de force. Mal m'en pris. Pendant une empoignade sérieuse (avec Alexis le fils de l'épicier), dont encore une fois la raison m'échappe, mon front heurtait violemment un coin de mur en béton. Résultat, évanouissement et coma de plus d'une demi-heure, avec saignement d'oreille. Les images de mon réveil sont toujours gravées dans ma tête. Je pourrais encore décrire les lieux et l'attitude des personnes présentes. J'étais allongé sur le lit de mes parents. Il y avait là ma mère en pleurs, et à ses côtés, le médecin chef de la Légion, le Lieutenant-Colonel Palhawan, qui n'habitait pas très loin de chez nous et dont je fréquentais de temps en temps le fils. Cet incident qui se terminait bien m'a encore donné une leçon. S'il ne faut jamais attaquer un plus faible que soi, il est nécessaire d'apprécier la force de son antagoniste. Les poings ne résolvent pas tout, et quand on a à faire à plus fort, il existe d'autres moyens qui ont fait aussi leur preuve pour combattre. Les résultats de ma vivacité n'étaient pas seulement visibles sur ma peau. Combien de fois je réintégrais ma base avec des vêtements en lambeaux et des chaussures qui ne tenaient aux pieds que par les lacets. Il n'était pas question pour ma mère de m'acheter pantalon ou chemise à chaque accroc. D'une part les moyens de l'époque ne le permettaient pas et d'autre part on n'était pas l'objet de moqueries quand il y avait des « rustines ». C'était monnaie courante car le seuil de richesse n'était très élevé. J'étais conscient du fait et acceptais sans fausse honte des vêtements raccommodés. Il me semblait pourtant qu'il y avait des limites. Je m'en suis un jour ouvert à ma mère, en la voyant rapiécer pour la dixième fois un pantalon. Celle-ci, certainement lasse de changer mes habits trop souvent, à son goût, sans s'énerver, m'avait répondu « Tu n'as qu'à faire attention et puis tu sais, une reprise mal faite vaut mieux qu'un trou bien fait ». J'ai mis ça dans ma poche et le mouchoir par-dessus. Bonne leçon de philosophie dont j'ai bien retenu le principe qui s'applique au-delà d'un tissu déchiré.

Si j'ai dit que mes compagnons de jeu se situaient dans le voisinage

immédiat, il m'arrivait parfois, avec eux, d'affronter les petits « arabes » qui habitaient très près de chez nous. Pour comprendre la situation il faut que je localise le terrain en remontant quelques décennies en arrière. Il faut savoir qu'avant l'arrivée des Français, Sidi-Bel-Abbès n'existe pas que par la présence d'un marabout, autour duquel gravitaient quelques pauvres demeures. Les années passent, sous l'impulsion de la Légion Étrangère, les Européens afflagent bâti autour du pôle initial une magnifique ville. Les Arabes attirés, surtout pour chercher du travail, s'organisaient avec leurs méthodes et il faut le dire avec des moyens très limités, agrandissant de leur côté l'embryon qui existait depuis des siècles, pour devenir un véritable village dans la ville. Je ne sais pourquoi mais on l'appelait le « Village Nègre ». Pour parfaire la description, je peux ajouter, que la ville moderne et européenne contrastait, avec ses rues propres tracées au cordeau et ses maisons de bonne qualité, avec les maisons des indigènes faites de torchis, de bois et de tôles, imbriquées les unes dans les autres et assises le long de ruelles, boueuses et souvent malodorantes, se dévidant au gré des circonstances, sans orientation précise. Il se trouvait que mon quartier jouxtait le « Village Nègre » et qu'il me fallait faire seulement une centaine de mètres pour y accéder. Si j'ai fait un petit retour en arrière, c'est pour mieux comprendre les petits faits que mes souvenirs d'enfant font revenir à la surface et situer la proximité de la frontière qui séparait mon quartier et le village indigène. D'un côté il y avait les musulmans et de l'autre les chrétiens. On n'en était pas aux guerres de religion mais les idéologies étaient bien marquées, même chez les enfants. Ils n'employaient pas les mêmes mots que les grands, mais il était visible, par les comportements, qu'il y avait une fracture due à de multiples causes. Il était rare que les gamins, d'un côté comme de l'autre franchissent la frontière, sauf pour les petits arabes pour aller à l'école qui se trouvait dans le quartier européen ou pour des jeux qui ressemblaient plutôt à des affrontements de deux communautés, où les coups étaient de la partie et les mystifications de mise. J'ai en mémoire quelques cas précis. Un jour où je m'amusais avec mon chien devant chez moi je vois arriver vers moi deux petits chenapans indigènes de mon âge, qui semblaient se quereller. L'un possédait un bâton, l'autre avait les mains nues. Ce dernier se plaignait de la disproportion des moyens et voulait, me prenant à témoin, que son adversaire se batte sans arme. La situation va paraître cocasse, mais si dans l'affaire il y avait quelqu'un qui allait se faire avoir, c'était bien moi. En effet, l'individu armé, pour complaire à son compère, me demandait de tenir le bâton pendant « qu'il réglait son compte » à son vis à vis. Peu méfiant je saisissais le gourdin sans m'apercevoir, du moins je m'en suis aperçu trop tard, que l'extrémité tendue était enduite de merde. Stupeur en premier lieu et colère ensuite, le temps que je réagisse, les deux voyous s'étaient sauvés en riant aux éclats. Vexé, il n'était pas question de raconter cet exploit à qui que ce soit. Un autre fait m'avait été également très marquant. De temps en temps, on se mettait d'accord avec les petits arabes de la classe pour un match de foot entre les deux communautés. J'ai souvenir de quelques cas concernant ce genre de rencontre. Encore une fois le lecteur va rire. Pour l'un de ces matchs, un camarade avait ramené un ballon de foot (un vrai) tout neuf, reçu pour son anniversaire ou pour Noël. C'était un luxe pour l'époque. Je vais décrire en quelques mots la situation du terrain de foot, qui n'était autre qu'une

rue. Le goudron servait de pelouse et pour les buts des boîtes de conserve vides faisaient l'affaire. Avant le match les tractations avaient été faites. On avait fixé l'emplacement du « stade » et promis d'apporter le ballon. Nos petits adversaires, conformément à nos accords, fixaient le terrain dans la rue de notre quartier, qui allait au « Village Nègre », à quelques mètres de la frontière. En outre, ils choisissaient leur camp, c'est à dire celui qui se trouvait au plus près de chez eux. À l'heure prévue les antagonistes se mettaient en place, le beau ballon trônant au centre du dispositif, en attendant le début de la partie.

De notre côté on s'étonnait de constater que nos adversaires s'étaient regroupés pour se concerter, avant le début du match. Stratégie ou manœuvre ? On allait être bientôt fixé. Celui qui semblait être le chef s'avance vers nous et demande d'effectuer le coup d'envoi. Toujours sans méfiance on acceptait. À un signe prévu d'avance, le centre adverse se saisit du ballon à pleine main, et comme au rugby, le transmet à un de ses collègues en arrière et telle une envolée de moineaux toute l'équipe en courant rejoignait, avec le ballon, leur village tout proche, non sans nous faire des bras d'honneur et nous crier à pleine voix qu'ils nous avaient « niqués ». Force-nous fut d'admettre la réalité des faits. Mortifiés, on se jurait de ne plus se faire avoir pour les prochains matchs, inévitables. Piégés une fois on n'allait pas « se la faire mettre une deuxième ». On se fabriquait alors une balle faite de chiffons cousus renfermant des papiers tassés et de vieux morceaux d'étoffe. Cette fois-ci il n'y avait aucun danger de vol. Effectivement les rencontres suivantes se déroulaient normalement si l'on excepte les coups de pied et poing volontaires à défaut de pouvoir s'emparer du simili ballon. C'était sans compter sur l'esprit inventif de nos camarades musulmans. Une autre fois, ils avaient voulu se montrer galants. Ce jour-là ils fournissaient la balle, et en plus, ils nous laissaient la primeur du coup d'envoi. Mais ils conservaient leur camp. On aurait dû se méfier, et moi le premier, d'une telle bonté. Chose dite, chose faite. Le ballon était bien là, au centre, avec son enveloppe de vieux tissu. Je ne sais si c'était dû à mes compétences, cette fois on m'avait placé au centre. Au signal prévu pour le début du match, je donnais un magnifique coup de pied dans la balle. Celle-ci avait à peine bougé d'un poil, alors que je me tordais de douleur sur le macadam. Je ne regardais pas la fuite de nos minables adversaires qui poussaient des cris de satisfaction en se sauvant dans leurs retranchements, occupé à frotter les phalanges démises de mon gros orteil. Eh oui ! l'enveloppe trompeuse du soi-disant ballon, renfermant une belle pierre aux formes arrondies. Compte tenu de la force de mon coup d'envoi, mes cartilages n'avaient pas résisté au choc. S'il y avait un couillon dans l'affaire, c'était bien moi. Clopin-clopant, je retournais chez ma mère, à quelques dizaines de mètres de là. Voyant mon état, elle s'exclamait « Qu'est-ce t'as encore fait ? » (Avec l'accent). J'expliquais l'incident. Elle avait du mal à retenir son rire aux vues de la situation, mais il y avait plus urgent à faire. Je ne sais si ma mère avait un don ou si elle en avait hérité. La petite prière sur l'orteil accompagnée par moult signes de croix sur le pied blessé avec un peu d'huile d'olive comme lubrifiant, au bout de quelques jours je retrouvais, une démarche normale, sans douleurs. J'aurais pu passer sous silence ces petites anecdotes.

Malheureusement (voire heureusement) ces incidents d'apparence anodine m'avaient profondément marqué, car ils avaient forgé mon caractère. J'avais appris à me méfier de tout et de tous et suis encore souvent enclin à mesurer les risques encourus avant d'entreprendre quelque chose. Ce qui m'amène à prendre un certain recul avant de me décider. Je l'avoue, avec l'âge et l'expérience, malgré tout, je me laisse parfois avoir, pour ne pas dire berné, car la voie du cœur arrive à prendre le dessus sur celle de la raison.

J'ai essayé de faire le tour de mes déboires scolaires, avec leurs complications inhérentes, de faire le point de mes heures de liberté hors de la classe et de la maison, avec leurs conséquences ayant pu avoir une incidence psychologique. Je ne pouvais terminer ce premier semestre 1954, dont la fin marquait la fin de l'année scolaire, sans évoquer une activité parallèle qui avait également eu une grande importance sur certains de mes comportements.

Mes parents étaient nés catholiques. Ils avaient reçu tous les sacrements de cette religion ; baptême, communion, mariage (ils sont passés aussi par l'église avant de rejoindre leur tombeau). Traditions obligeant, ils avaient fait suivre le même cursus à leurs enfants. 1954 marquait l'année de ma communion. Avant d'en arriver à cette conclusion, il avait été nécessaire de suivre le catéchisme comme cela se devait. L'éducation religieuse s'effectuait le jeudi, journée de la semaine alors laissée libre pour les écoliers. Loin de me rebouter, les cours préparatoires à un événement important pour les catholiques, m'attiraient. Pourquoi ?

En premier lieu je trouvais dans ces réunions une atmosphère que je ne connaissais pas. Pour la première fois je pouvais m'exprimer librement, posant des questions, avec la certitude d'en avoir la réponse. Je trouvais dans les mots une douceur à laquelle je n'étais pas habitué et j'étais confronté à des notions que mes parents n'avaient abordées. Quand les premiers préconisaient la réplique, le prêtre prêchait le pardon. Si à l'heure où j'écris ces lignes, je ne suis pas encore prêt à tendre l'autre joue quand on a frappé la première, cette éducation m'avait fait comprendre que si mes parents étaient durs avec moi, il ne fallait pas leur en tenir rigueur, car paradoxalement en me faisant du mal, ils voulaient mon bien. Et quelque part, m'indiquait-on, si je méritais mes sanctions il fallait faire de mon côté mon *mea culpa*. La limite de la nuance n'était pas forcément très perceptible pour un gamin de douze ans, mais il y avait néanmoins un ébranlement interne (je ne pourrais pas dire de mes convictions, étant trop jeune encore pour en avoir) de mon raisonnement de base. Je commençais à voir poindre la notion de la charité, du don de soi, etc. Mais pendant une époque, j'étais confronté à un dilemme Fallait-il que je rende coup pour coup dans la rue ou fallait-il que je tends la main à mon adversaire ? Vaste problème ! Je crois que j'ai joué sur les deux tableaux, suivant les circonstances et les individus.

En second lieu les cours de catéchisme, mixtes, me faisaient fréquenter pour la première fois des camarades qui portaient des robes. Bien sûr cette espèce humaine ne m'était pas inconnue puisque j'avais des

cousines germanines (enfants de la sœur à ma mère habitant près de chez nous). Mais en temps normal ce genre de proximité était rare avec les étranger(e)s.

Enfin, fréquentant les salles où était diffusée la bonne parole, jouxtant le presbytère, je m'éloignais de la rue et tous ses traquenards. J'avais eu la chance d'avoir comme éducateur religieux un homme d'église qui m'avait beaucoup impressionné. Il s'agissait de l'abbé Schmitt. Très jeune, dynamique, talentueux, ayant la manière de faire passer le courant. Bel homme disait ma mère. Si pour la même mission, son patron le curé Vallérino avait pris les rênes, il est certain que les résultats n'auraient été identiques. Plus vieux, avec une barbichette poivre et sel, austère et expéditif, il n'aurait pu rallier, avec la même ardeur, les futurs communiant. J'étais tellement passionné que si on m'avait posé la question « Que veux-tu faire plus tard ? » j'aurais répondu sans hésiter « prêtre et militaire ». Cette volonté m'avait suivi pendant quelques années et puis les événements avaient contrarié l'une de mes aspirations premières. Si j'ai revêtu l'habit militaire par la suite, je ne devais pas être assez-mûr pour la prêtrise, tout en restant fidèle à ma conviction religieuse. Pris dans ce tourbillon, quand les occasions se présentaient, j'abandonnais la rue pour aller servir en temps qu'enfant de chœur, les messes, baptêmes, mariages et enterrements. D'autant loin que je ne me souviens, personne ne m'accompagnait aux offices. Mon père quand il était présent, préférait rester à la maison. Paraît-il qu'avant ma naissance, il allait de temps en temps à l'église, plus pour écouter la musique diffusée par les orgues dont il était très friand, d'après ma sœur, plutôt par plaisir que par conviction religieuse (il était musicien dans sa jeunesse). Il habitait alors à Toul. Il est vrai qu'en Algérie les orgues n'étaient pas très nombreux. Les harmoniums étaient plus fréquents. Ma mère, sans pour autant me freiner, au contraire, évitait de franchir (sauf circonstance particulière) le parvis de l'église. Elle avait un contentieux avec Dieu. Elle ne lui pardonnait pas d'avoir pris son enfant (un retournement complet de la situation interviendra beaucoup plus tard). Le 6 juin, laissant derrière moi mes échecs scolaires, pour cause de communion donc, je revêtais un magnifique costume gris clair, avec des revers de veste en satin et chaussais de beaux souliers. Pour moi la cérémonie était encore mieux qu'un mariage. Quelque part, pour une fois, avec mon brassard de satin (que je possède toujours), et un cierge aussi haut que moi, j'étais en avant de la scène. Je ne me souviens pas du repas qui avait suivi. Il me semble que les agapes avaient eu lieu chez ma tante dont la dernière fille, Rolande, ma cousine germanine donc, faisait sa communion en même temps que moi. Mon père, en Indochine, mes frère et sœur voguant vers leur propre destinée, étaient absents. Il ne me restait plus que ma mère, qui pour l'occasion avait assisté à la messe dans des atours tout neufs. Je recevais pour la circonstance le plus beau cadeau (et ils étaient rares) que l'on avait pu me faire. À partir de ce jour, mon poignet gauche portait une montre. J'avais subitement l'impression d'être devenu un homme. Si je ne maîtrisais pas le temps, je pouvais dorénavant le suivre. Chaque médaille ayant son revers, il n'était plus question d'avoir un quelconque retard. Juin 1954 avait tracé un véritable tournant dans ma vie d'adolescent et la suite le prouvera. Un peu grâce à la religion j'avais pris conscience qu'il me fallait

changer de cap. Il n'était pas question de rattraper le temps perdu (trop tard). Je commençais à me rendre compte de la fragilité de ma position (sans en avoir perçu tous les contours) et des problèmes que je posais à mes parents.



Année scolaire 1954-1955-Cours moyen II

Me voilà reparti pour une troisième année dans cette même classe, avec les mêmes enseignants. Lors de cette nouvelle rentrée, je n'étais pas tout à fait le même gamin que j'avais été auparavant. Sans que cela ait été volontaire ou raisonné, un petit déclic avait déclenché un changement. De toute façon, il fallait faire, quelque chose et le choix était limité. Soit l'année se passait mal, il fallait donc à treize ans trouver une voie qui m'amènerait je ne sais où, n'ayant aucune compétence particulière, soit il me fallait faire en sorte de franchir le pas pour aller en secondaire. J'ai encore en ma possession le carnet de notes qui permet d'avoir une idée un peu plus précise sur le déroulement de cette année. Avant de reprendre mon cartable et mon tablier, les vacances qui précédait la rentrée avaient été studieuses, sous l'impulsion de ma mère qui prenait conscience de mes problèmes. Par courrier elle disait à ma sœur le 3 août 1954 « Claude fait ses cours trois fois par semaine chez l'abbé (gratuits) et le fils Ramos⁵ vient à la maison tous les jours (ce qui a priori n'était pas gratuit) ». À la fin de septembre, mon père, ayant terminé son séjour en Indochine était revenu

Mon baptême, le 6 juin 1954

à la maison pour un congé de fin de campagne s'étalant du 24 septembre au 3 janvier 1955. Ce qui voulait dire que le chef étant là, il fallait me tenir

⁵ Le nom n'est pas certain et le texte originel comportait un point d'interrogation.

un peu plus à carreau. En effet, si j'en juge mes documents, c'était lui qui signait mon carnet de notes dans les premiers mois. À l'issue de sa période de repos, le paternel rejoignait sa nouvelle affectation à Alger, puis à Laghouat (magnifique palmeraie dans le Sahara, au sud de l'Algérois), puis Alger de nouveau, me laissant seul avec ma mère jusqu'aux prochaines vacances d'été. Comment résumer en peu de mots une année scolaire complète. En feuilletant mon carnet, je vais tenter de faire une synthèse. À priori les résultats avaient été relativement bons. Je dis a priori car il semble que les bas étaient aussi fréquents que les hauts. Je relève quelques phrases pertinentes de mon directeur.

- « À besoin de soigner d'avantage son travail ».
- « Leçons pas suffisamment sues ».
- « Une conduite plus sérieuse permettrait d'obtenir de meilleurs résultats ».

Pourtant mon classement était assez satisfaisant. Je naviguais entre la 2^{ème} et 6^{ème} place sur une trentaine d'élèves, avec, certes une petite chute vers la 10^{ème}. Je me demande encore quelles pouvaient être les notations des autres élèves. C'était peut-être pour moi, une incitation à faire encore mieux, puisque j'étais sur la bonne voie.

Sentence finale à la fin de l'année :

- « Doit être admis au concours d'entrée en 6^{ème} pour peu qu'il veuille s'en donner la peine ».

À l'époque la transition entre le primaire et le secondaire ne se faisait pas d'une manière automatique. Il y avait une barrière à franchir. Ceux qui ne réussissaient pas le concours étaient dirigés vers des écoles professionnelles ou vers des métiers manuels ou vers des établissements privés qui offraient plusieurs orientations. Les autres étaient orientés vers des collèges ou lycées pour poursuivre leurs études. En ce qui me concernait, la chance et certainement mon travail aussi, me permettaient, suite à ma réussite à ce concours, de pouvoir prétendre à de meilleures études qui m'amèneraient, peut-être, à rentrer dans l'armée en passant par la grande porte. Mais j'avais un retard considérable en attaquant la 6^{ème} à treize ans. Comme on peut le constater dans les observations de mes maîtres, je n'avais pas toujours un comportement exemplaire. Si je restais quelque peu dissipé, la rue m'attirait de moins en moins. Je peux expliquer cela. Je commençais à mûrir et de ce fait être plus réfléchi. Ma mère de son côté, avec son caractère autoritaire et apparemment peu émotif, raisonnait dans son coin en faisant vibrer ses cordes sensibles. Elle avait dû penser à un certain moment qu'il me fallait un compagnon pour m'accompagner dans ma vie d'enfant unique. Un jour j'ai vu apparaître une bestiole avec quatre pattes. Une espèce d'hybride de berger allemand et de canari (je plaisante bien sûr, ce n'est qu'une caricature). Je veux dire par là que cette chienne, en fait, avait le pelage fauve du chien-loup, des oreilles tombantes... Je ne peux me prononcer sur sa provenance. À priori elle avait été recueillie ou elle s'était donnée. Cette chienne était d'une gentillesse extrême. Elle

s'appelait Fifille. Elle avait vécu peut-être un an avec nous, puis avait disparu, morte peut-être. Son passage ne m'avait pas trop marqué. Entre temps elle avait acquis une petite boule noire, avec quatre pattes aussi. Je crois que c'est à partir de ce moment que j'ai aimé pour la première fois de ma vie. Cet amour devait durer quelques années. Mon départ de l'Algérie devait y mettre fin.

Bien que ce qui va suivre sorte un peu du sujet, je vais réserver une petite place à mon chien, baptisé Toutou. Par la suite je ne pourrais que peu y revenir. C'était aussi un bâtard de pure race, mais il avait su prendre les plus belles qualités de ses deux parents, que je ne connaissais pas. Il avait une tunique uniformément noire et frisée. Il possédait toutes les caractéristiques du caniche, avec une taille un peu plus haute ; souple, vif, intelligent. Il n'éprouvait jamais un mouvement de colère et n'émettait jamais de grognements. Ne serait-ce que par la vue, même pour le plus triste, il inspirait une envie de s'amuser. J'aurais bien aimé le garder avec moi dans ma chambre mais je me heurtais au refus parental. Chacun devait rester à sa place. Les humains à la maison et les animaux dans la cour où leur niche les attendait. Mes parents acceptaient qu'il vienne jusqu'au seuil de la cuisine. Quand, par inadvertance, il dépassait la limite fixée, un mouvement du doigt le rappelait à l'ordre. Alors il reculait jusqu'à ce que la pointe de ses ongles arrive à la jointure de carreau représentant la frontière qu'il ne devait pas franchir. Petit à petit j'étais arrivé à être son seul maître, mais il connaissait aussi l'autorité qui m'était supérieure. On aurait pu en faire un chien de cirque. Il acceptait par plaisir et par jeu de se laisser commander, sans jamais en prendre ombrage. Je lui avais appris à donner la patte, la droite puis la gauche, (parfois en inversant l'ordre. Les mots qu'il entendait suffisaient pour savoir de quelle patte il s'agissait), à marcher sur ses deux pattes arrière, de s'asseoir en tenant le buste droit. Alors qu'il était au sol, il suffisait de la main de lui montrer la poitrine pour que sans élan, d'un bond, il vienne s'y réfugier, à nous de l'attraper « au vol ». En plus d'être le petit dresseur en herbe, je m'en servais comme un compagnon de jeu. Comme avec un gamin de mon âge, je jouais à cache-cache avec lui. Je le positionnais dans un lieu, généralement face à la direction opposée où j'allais me cacher, lui intimant l'ordre de rester assis jusqu'à mon coup de sifflet. J'allais alors m'installer dans une cachette, jamais la même, souvent dans un arbre qu'il n'hésitait pas à escalader si les branches maîtresses s'y prêtaient. De temps en temps il essayait de tricher en tournant la tête pour voir où je me dirigeais. Je le grondais alors. À mon sifflement, comme prévu, la truffe traînant sur le sol il réussissait toujours à me retrouver. Quand il m'arrivait parfois d'avoir un petit « spleen », j'allais sur la terrasse et m'isolais pour jouer du pipeau. Jouer, était un bien grand mot, je n'avais aucune notion de musique. J'improvisais simplement. Je ne me souviens pas avoir eu ce pipeau comme cadeau. Ça devait être le gain d'un jeu de rue. Toutou, comme une ombre me suivait. Il s'asseyait alors en face de moi, écoutant en inclinant sa tête de droite à gauche, suivant les notes. Que voulez-vous que j'aile faire à l'extérieur ? L'amour que je portais à mon chien et l'affection que je recevais en retour me suffisaient amplement. Tout le monde y trouvait son compte. Je tempérais

ma fougue juvénile, j'avais moins de plaies et de bosses et ma mère était rassurée pour ce qui concernait mes fréquentations. S'arrêter là ne serait aller au bout des choses. C'était un chien phénoménal. Vers cette époque mes parents avaient acheté leur première voiture, une 4 CV Renault. Mon père, souvent absent, laissait l'auto à la maison, ce qui incita ma mère à passer le permis de conduire. La France, même à l'heure actuelle, n'a jamais dû connaître un conducteur aussi nul. Elle avait certainement dû soudoyer l'inspecteur lors de l'examen pour obtenir le papier l'autorisant à tenir un volant. Toutou, s'il était encore là, pourrait en témoigner. Le chien nous accompagnait partout. Quand mon père conduisait tout se passait bien. L'animal folâtrait à l'arrière, se sentant en sécurité. Mais quand ma mère devenait chauffeur c'était une autre comédie. Si je n'étais pas très rassuré, l'animal l'était encore moins que moi et il le faisait savoir. Il se réfugiait sous le siège du passager avant et n'arrêtait pas de gémir jusqu'à l'arrivée. J'avais beau lui taper sur les fesses, rien n'y faisait. Ma mère se mettait en colère, car elle n'était pas dupe, mais n'a jamais admis son incompétence pour la conduite automobile. D'ailleurs, ce qui devait arriver arriva bien plus tard après, à Saint-Maurin. Conduisant alors sa Dauphine, après une fausse manœuvre, elle faisait quelques tonneaux, mettant ainsi définitivement hors service sa voiture et se relevant avec quelques côtes cassées.



Ma mère, au volant de notre voiture

Elle n'avait eu besoin de personne pour aller cueillir les pâquerettes et c'était peut-être en courant après les hérissons qu'elle avait fait un excès de vitesse. Comme quoi mon chien avait du nez en montrant son manque de confiance. Il se pourrait que l'on croie que j'affabule en

relatant ces faits. Il n'en est rien. Tout est parfaitement exact. Je reviens un peu sur mon compagnon à quatre pattes. C'était grâce à lui que j'avais pu faire la transition entre une vie dissipée et une autre un peu plus constructive. À sa manière il m'avait fait percevoir une facette de l'amour, comprendre que des caresses, quand elles sont partagées et ce faisant chacun à sa manière, peuvent agir sur le mental. Il est temps maintenant de clore cette parenthèse concernant mon petit camarade à poils, les événements des hommes mettant un terme à cette amitié particulière. Avant de quitter l'Algérie mes parents confiaient le chien à ma grand-mère Valentine restant sur place. Je leur avais bien demandé de le prendre avec nous, mais le refus avait été catégorique, sans que j'en puisse en connaître la raison. Les voies des parents sont souvent aussi impénétrables que celles du Seigneur. Toutou n'avait pas voulu subir la destinée qu'on voulait lui imposer. Deux jours après notre départ il s'était sauvé sans esprit de retour. Peut-être cherche-t-il encore à retrouver son petit maître ?

Pour raconter cette petite histoire j'ai dû sauter quelques années. Je ne pouvais passer sous silence ce passage car il a été un fait marquant qui m'a, à mon avis, tracé une certaine ligne de conduite.



Mes deux chiens, Toutou et Fifille

Il faut maintenant faire un petit retour en arrière pour me remettre dans la peau du gamin qui allait affronter une nouvelle vie en ayant franchi l'étape décisive qui allait le mener vers des études secondaires. Ma mère avait été soulagée de me voir franchir ce seuil. Pour marquer sa satisfaction elle me fit un magnifique cadeau. Un beau vélo tout neuf, avec phare, sonnette, tout y était. Je la soupçonne, en me faisant ce présent, d'avoir un double objectif. Le premier, certes était de récompenser ma réussite, et dans le deuxième elle y voyait mon moyen de locomotion pour aller dans mon futur lycée. Elle avait raison ; autant joindre l'utile à l'agréable.

Pour moi je n'allais pas si loin, à l'époque, dans mes raisonnements. En dehors du plaisir procuré par ce cadeau, j'entrevoyais déjà par ce biais, une petite autonomie, en quelque sorte un début de liberté. Effectivement, d'une



Moi sur ma bicyclette devant la maison

certaine façon, par la suite, ce moyen de locomotion m'avait permis une semi-indépendante très appréciable.

Études secondaires-1^{er} cycle

Année scolaire 1955-1956-Classe de 6^{ème}

Les années se suivaient mais ne se ressemblaient pas. Une fois de plus ma mère et moi faisions nos bagages pour rejoindre mon père dans sa nouvelle affectation qui le menait à Moulay-Ismaël. Ne pas chercher sur une carte non spécialisée, la position de ce lieu. En quelques mots, grossièrement, je vais expliquer la situation de l'endroit, qui était un dépôt de munitions, dont mon père s'était vu attribuer le commandement, situé, disons, à une trentaine de kilomètres au sud d'Oran. J'y reviendrais un peu plus tard pour un descriptif plus détaillé.

Suite à mon entrée en 6^{ème} mon inscription avait été faite à Sidi-Bel-Abbès. Compte tenu du déménagement, mon dossier avait été transféré au cours complémentaire Mazel⁶ à Saint Denis du Sig, petite ville encore plus au sud d'Oran, mais plus proche de notre nouveau domicile. Que dire sur cette année scolaire qui me faisait fréquenter pour la première fois les bancs des

⁶ Ici aussi, le texte original comportait un point d'interrogation, pour marquer le doute quant à la véracité du nom.

grands ? J'avais certainement été un élève moyen, ni mieux ni pire que les autres. Les résultats n'avaient pas dû être trop mauvais car je n'avais jamais été « collé », je ne ramenais pas de punitions à la maison et passais sans problème particulier en 5^{ème}. Je n'ai pas de souvenirs précis de cet établissement scolaire. La seule chose que je puis dire est, que pour la première fois, dans la journée, je quittais les jupons de ma mère, étant demi-pensionnaire.

Par contre les éléments qui gravitaient autour de ma scolarité sont encore profondément inscrits dans ma mémoire. J'en reviens donc à ce dépôt de munitions. Par l'ampleur de son stockage je crois qu'il était assez important. Par ses dimensions il était assez impressionnant. Il se situait sur un grand plateau, isolé de tout. L'origine du nom du lieu m'échappe, mais j'en ai retrouvé trace dans certains livres concernant la conquête de l'Algérie. Sa sécurité était assurée par une petite troupe et une clôture de grillage doublé de barbelés. En dehors des soutes à munitions épargnées sur le terrain, il y avait une zone vie avec les baraques nécessaires à la troupe, les bureaux et un tout petit quartier comportant quelques pavillons pour l'encadrement. Les adeptes y trouvaient un lieu rêvé pour le calme et la tranquillité, apparente seulement. En effet la rébellion née en 1954, s'amplifiait, faisant régner un climat d'insécurité. Compte tenu de la situation du dépôt et de l'intérêt qu'il représentait, la quiétude du dormeur n'était pas de mise. Le qui-vive était permanent. Peu avant notre arrivée, il y avait eu des attentats dans la région. Pour aller du dépôt à la rencontre de la route Oran-Saint Denis du Sig, il fallait traverser une belle forêt de chênes débouchant au bourg appelé Oggaz. C'était dans cette forêt que furent massacrés sauvagement un garde forestier et sa famille dans leur maison de fonction, incendiée. L'atmosphère d'instabilité était permanente. Pour aller à l'école il nous fallait emprunter cette route, propice aux embuscades, matin et soir. Dans le petit bus qui nous transportait, en plus de l'appelé qui conduisait il y avait un autre militaire en arme. Défense symbolique mais comment faire autrement. Pour compléter cet armement illusoire il y avait quelques grenades dans le boîtier à gants du véhicule. Le gamin que j'étais, bien qu'insouciant du danger, se rendait néanmoins compte qu'il n'était pas au cinéma. Merci à Dieu, pendant un an il n'y eut aucun accrochage et, s'il y en avait eu un, je ne serais pas en train d'écrire ces lignes. La clôture du dépôt se situait à peu près à une vingtaine de mètres de notre maison. Cette petite distance ne plaisait pas à mon père, car quelqu'un de bien intentionné pouvait sans mal ouvrir une brèche dans le grillage et arriver sans être vu à la maison où il pouvait faire un carnage. Ne pouvant déménager les infrastructures existantes, il avait commencé par défricher le « no man's land » afin que l'œil puisse balayer un terrain dégagé de tout obstacle. Autre précaution. Il avait stocké dans une armoire une caisse de grenades. Connaissant les dangers potentiels en cas d'invasion des terroristes, fellas ou hors la loi, peu importe le nom, il avait fait l'instruction à ma mère et à moi, pour utiliser ces engins mortels. Tenu de la cuillère, dégoupillage, lancer, simulés, et précaution à prendre. Un véritable cours d'armement. Lui avait toujours à portée de la main sa carabine américaine USM1, ramenée d'Indochine (que j'ai moi-même enterrée profondément dans un lieu précis

à Saint-Maurin, après sa mort). Jusque-là, enfant de treize ans, j'étais habitué à jouer aux cow-boys et aux indiens, voire me parer des vertus de d'Artagnan, mais jamais je n'avais vécu une situation réelle. J'étais loin de tout maîtriser mais quelque part je commençais à prendre conscience des risques encourus. C'était peut-être le moyen d'abandonner petit à petit une insouciance de gamin.

De ce côté-là aussi nous n'avons eu aucun incident pendant notre séjour dans ce coin sensible et isolé. Ce dernier terme pourrait laisser croire que nous vivions en autarcie, confinés dans nos craintes et nos peurs. Il faut se détromper. On vivait avec notre temps et les menaces qu'il comportait. Je passais cette année, heureux. Ma scolarité se passant bien j'étais peu sujet à des représailles. J'avais très peu de camarades de mon âge dans mon environnement. Cela m'importait peu. J'avais peut-être déjà opté pour indépendance solitaire. Je remplissais mon temps libre à jouer avec Toutou et toujours en sa compagnie à chasser les escargots. En la matière je n'avais pas dû être un bon maître. Il avait beau chercher, car il comprenait le mot, mais ne savait pas rapporter les « bêtes à cornes ». À la bonne période j'allais à « la pêche » aux asperges et aux poireaux sauvages que je rapportais fièrement à la maîtresse de maison. De temps en temps, mon père organisait des séances de cinéma pour sa troupe où les familles étaient invitées. Mes parents allaient régulièrement chez un cousin germain à mon père (Aimé Bouchet) qui habitait à Saint-Lucien, petit village à une quinzaine de kilomètres. Pendant que les grandes personnes se racontaient leurs histoires, moi, toujours accompagné par mon chien, je chassais avec mon lance-pierres le pauvre moineau qui se trouvait sur ma trajectoire. Ainsi l'année s'était écoulée. Par les circonstances elle m'avait apporté une maturité un peu trop précoce et m'avait conforté dans ma solitude. Il fallait maintenant se préparer à revenir à Sidi-Bel-Abbès, car une fois encore mon père allait voguer vers d'autres cieux.

Année scolaire 1956-1957-Classe de 5^e Moderne

Profitant des vacances on revenait au point de départ. À l'époque les mutations tenaient peu compte de la scolarité des enfants. Depuis le début juin 1956 mon père avait rejoint son nouveau bureau à Oran. Il devait vivre dans cette ville, comme célibataire géographique, jusqu'au mois d'avril 1958. De retour dans notre maison Bel-Abbésienne, je passais mes heures de liberté tranquillement, alternant mes occupations solitaires en semaine avec les offices religieux du dimanche (que j'avais abandonnés depuis un an), servant de temps à autre comme enfant de chœur. La rue ne m'attirait plus. De toute façon mon absence m'avait fait perdre mes camarades. Il me semble que c'était cette année-là, sans être très sûr, qu'avait eu lieu mon premier voyage en famille en France (j'en avais déjà fait un en 53 ou 54 avec ma sœur). En effet mon père, d'après son statut avait droit, avec les siens, à un déplacement gratuit au pays de leurs ancêtres et ce tous les deux ans. Depuis notre retour du Congo, du fait des multiples déplacements paternels, il n'avait pas été possible d'effectuer ce

voyage. Cette année-là, la décision avait été prise et j'en étais le premier heureux. On embarquait à Oran. Et après une traversée en bateau de vingt-quatre heures, on arrivait en Métropole. J'étais sidéré par le contraste de la verdure du paysage s'étalant sous mes yeux et la couleur sable des champs en Algérie, à cette période estivale. J'étais étonné par la vieillesse des villages aux rues étroites et tortueuses que nous traversons, alors que chez nous les artères étaient larges et tracées au cordeau. J'étais persuadé que notre Mère Patrie était un modèle, mais j'avais oublié que l'Algérie était un pays tout neuf. Mes parents n'hésitaient pas à s'arrêter en cours de route pour visiter châteaux et sites particuliers se trouvant sur un itinéraire qui devait nous conduire jusque chez ma sœur. C'était mes premières vraies vacances. Dépaysement et bonne ambiance assurés. De quoi me mettre en forme pour attaquer la nouvelle année scolaire.



Mon père, à 51 ans, montant dans les arbres de l'Ain



Visite de La Rochelle

Mes habitudes d'écoliers allaient changer et il fallait s'adapter à ma nouvelle situation. Le matin j'enfourchais mon vélo pour me rendre au lycée Laperrine (Général né en 1860 à Castelnaudary, pacificateur du Sahara et fondateur des compagnies sahariennes), situé de l'autre côté de la ville, quelques trois kilomètres à effectuer. La distance à parcourir et le peu de temps libre entre midi et 14h m'obligeait à être demi-pensionnaire. Ce grand établissement scolaire, accueillant un grand nombre d'élèves, m'impressionnait, moi qui jusque-là fréquentais de petites unités. Les cours étaient prenantes et les temps de liberté peu nombreux. Seul l'espace disponible entre les repas et la reprise de la classe en début de l'après-midi permettait d'avoir des échanges avec les autres élèves. Je n'avais pas beaucoup de copains et profitais des moments calmes pour réviser mes leçons ou m'avancer dans mes devoirs. Personne de mon quartier ne fréquentait mon lycée. Les autres garçons devaient soit, aller dans d'autres établissements, soit avoir pris une orientation différente. Cela faisait que volontairement ou pas je restais seul face à moi-même. Comme à l'accoutumée ma mère me laissait toute latitude pour organiser mon emploi du temps. Je n'avais plus à mentir sur mon travail pour éviter des sanctions. Mes résultats étaient excellents au grand contentement de mes

parents. Tous les trimestres, le conseil de discipline du lycée se réunissait pour statuer sur le comportement et faire le suivi des études des élèves. Chaque trimestre ce conseil me délivrait un titre d'encouragement (conformément à l'arrêté du 5 juillet 1890⁷). D'un autre côté, tous les deux mois, étaient distribués des tableaux d'honneur pour les meilleurs élèves. J'avais fait une moisson complète. Avant les vacances les professeurs faisaient une synthèse des résultats obtenus et distribuaient des récompenses aux plus méritants. Pour se faire, les élèves et leurs parents étaient rassemblés dans la grand-cour sous la présidence du proviseur entouré de tous ses adjoints. Quand je dis tous les élèves, il faut comprendre que les « culots » de la classe (pas besoin de leur faire un dessin), évitaient ce genre de réunion. Puis un professeur, juché sur son estrade, appelait le candidat qui était primé. Celui-ci se déplaçait pour aller chercher son dû qui était un livre dont la valeur et la beauté dépendaient de la hauteur du prix attribué. Ma récolte avait été bonne. En effet j'obtenais :

- Le 2^{ème} prix de français.
- Le 1^{er} prix d'orthographe.
- Le 1^{er} prix de géographie.
- Le 1^{er} accessit de récitation.
- Le 1^{er} prix d'histoire.
- Le 5^{ème} accessit de sciences naturelles.

Comme c'était moi qui avais réuni le plus grand nombre de prix j'avais droit au prix d'excellence. Je repartais chez moi avec quelques kilogrammes de livre. De quoi me divertir pendant mes vacances.

Ce n'est pas la peine de préciser que je passais, haut la main, en classe supérieure.

⁷ Un point d'interrogation marque l'incertitude quant à la date énoncée. C'est notamment dans cette circulaire que les élèves sont autorisés à « causer entre eux pendant les repas, dans les mouvements et pendant les exercices gymniques ».

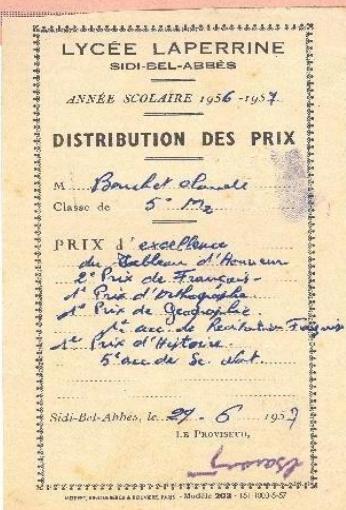
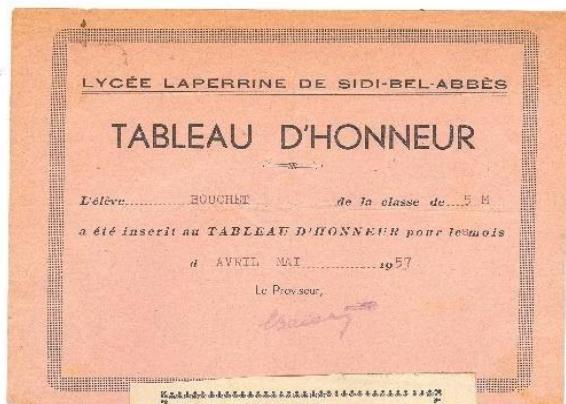


Tableau d'honneur et distribution de prix

Il n'aurait pas été intéressant de traverser une année scolaire sans voir quelques petits problèmes. Le principal concernait ma bicyclette. Il y avait dans le lycée un grand parking à vélo, moyen de déplacement le plus répandu pour des élèves venant de toute la ville, voire un peu plus loin. Certes, par précaution, on attachait bien le cadre et les roues, mais il était difficile à tout cadenasser. Il était fréquent qu'à la sortie des cours de trouver sa monture avec quelques accessoires en moins. Les vols avaient lieu pendant les heures de classe. Au début, en rentrant chez moi, je rendais compte de mes petits déboires à ma mère. Sa réponse était simple. Je n'avais qu'à faire attention à mon vélo. Elle ne voulait rien savoir. Elle en avait de bonnes la *Mama*. Comment pouvais-je être en cours et surveiller ma bécane ? De temps en temps elle (ma mère) consentait à remplacer la pièce manquante, question de sécurité, surtout quand il s'agissait de patins ou câbles de frein. Mais souvent il me fallait débrouiller avec mes propres moyens et donc trouver un système. Quand je le pouvais, et ce n'était pas toujours possible, je faisais des marques particulières ; petite entaille sur les

patins de frein, peinture à l'intérieur de la sonnette, encoche sous la selle. Quant au phare et sa dynamo j'avais abandonné dès le premier vol. Ne m'étant pas indispensables, je ne les avais pas remplacés. D'un autre côté je passais à un système de surveillance. Il n'était pas rare que pendant les cours un élève se fasse mettre à la porte, pour indiscipline ou mauvaise conduite (il revenait l'heure suivante lors du changement de professeur). Je repérais l'individu. À la fin du repas en faisant une petite ronde au parking et à l'issue des cours je faisais le bilan des dégâts éventuels. S'il me manquait quelque chose j'allais jeter un œil sur le vélo de celui qui avait été mis à la porte, mais le lendemain seulement, car le voleur n'était pas fou au point de mettre les pièces volées immédiatement sur sa propre monture. Mes recherches étaient généralement infructueuses, car souvent les pièces volées étaient vendues à d'autres élèves. Pourtant un jour j'étais tombé sur mon prédateur, car mes pièces marquées étaient en sa possession. L'explication verbale avait vite tourné en affrontement physique. Un surveillant mettant fin à notre empoignade, nous amenait manu militari chez le proviseur. Après explication de ma part et aveu de l'autre je récupérais mon bien sans savoir ce qu'était advenu mon adversaire. Comme arriver à trouver un voleur était chose rare je trouvais une autre solution, qui il faut bien l'avouer n'était pas très orthodoxe. À force de vivre dans la jungle on devient soi-même sauvage. Quand cela était nécessaire, pendant un cours, je m'inventais un besoin urgent. Je profitais de l'accord du prof pour aller aux WC pour faire un tour au parking à vélos, en faisant bien attention de ne pas me faire surprendre. Avec une clé à œil (je possédais toujours avec moi une trousse de dépannage avec colle, rustines et petit outillage, dans mon cartable bien sûr) ; je démontais sur un vélo pris au hasard, mais placé à l'abri des vues, la pièce nécessaire qui m'avait été volée, pour la remonter plus tard sur le mien. Je reconnais que mon action, pas très louable, n'était pas conforme à la morale. L'ensemble des élèves était dans ce cas. Il était fort probable que la grande partie du parc de bicyclettes n'avait plus ses pièces d'origine, et celles qui les remplaçaient, venaient de chez le voisin. Rares devaient être les innocents dans le domaine de la substitution. Le moyen de locomotion n'était pas la seule victime des larcins. Il arrivait d'arriver un matin avec une veste et de repartir le soir sans. Elle avait seulement changé de propriétaire. Il en était de même avec les cartables, les stylos, les trousse etc. Je voudrais simplement dire aux parents actuels que les vols ne datent pas d'aujourd'hui.

J'étais donc obligé de vivre sur le qui-vive permanent. Les faits avaient aiguisé mon sens de l'observation, affiné ma méfiance et aussi appris à faire ma propre justice.

Année scolaire 1957-1958-Classe de 4^{ème} Moderne



Tableaux d'honneur de 1957

Cette année, partie sur de solides bases, allait conforter mon ascension sur la bonne voie. Je passerais sous silence les ennuis devenus traditionnels concernant ma bicyclette. Avant d'en arriver aux résultats finaux, il y avait eu un fait que je voudrais signaler, car pour moi il sortait du commun. Les fêtes de Pâques étaient très suivies en Algérie, avec un aspect particulier. Elles favorisaient les rassemblements familiaux donnant lieu à des réjouissances hautes en couleurs. Pour la première fois j'allais avoir la possibilité de servir la messe en dehors de ma paroisse. En effet j'avais été désigné comme enfant de chœur pour participer à cette fête pascale, dans une magnifique cathédrale s'élevant sur la montagne surplombant Oran et sa rade. Au sommet de son clocher, une vierge, Notre Dame de Santa Cruz, les bras tendus, semblait avec ses mains ouvertes prendre sous sa protection la ville et son port. Ce lieu était très vénéré par les Oranais qui venait de tous les coins du département pour des pèlerinages. Je n'étais pas peu fier, dans mon aube immaculée, de participer à cette manifestation religieuse dans ce lieu prestigieux. Mes parents pour une fois m'accompagnaient. Après l'office les participants s'égayaient dans la nature sauvage environnante pour attaquer un repas traditionnel et souvent bien arrosé. Quant à moi, je ne sais qui avait fait quoi pour l'occasion, je me régalaïs avec un bon couscous, mangé sous un arbuste maigrichon, protégeant néanmoins du soleil ardent. Souvenir inoubliable.

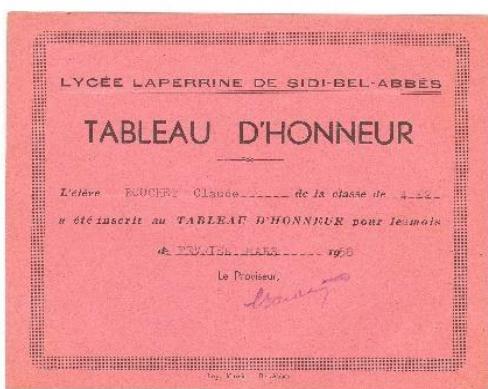
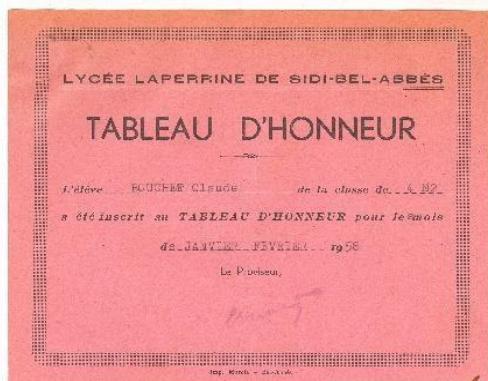
J'étais très content de mon année scolaire qui me propulsait vers la classe supérieure. J'avais glané par-ci, par-là, quelques prix qui, s'ils n'avaient pas été aussi conséquents que ceux de l'année précédente, n'en étaient pas

moins importants. Prix de tableau d'honneur, 1^{er} accessit de français, 3^{ème} accessit d'orthographe, 1^{er} prix d'histoire, e prix de géographie, 1^{er} accessit de sciences naturelles. Ce tableau assez honorable me permettait de passer mes vacances en toute quiétude. Comme déjà souligné, le fait d'avoir un vélo m'autorisait à avoir une disponibilité personnelle sans être sujet à des restrictions imposées par l'emploi du temps de ma mère. Je pouvais me déplacer à ma guise, avec autorisation, bien sûr. Il faut savoir que Sidi-Bel-Abbès était le berceau de la Légion Étrangère. Celle-ci était respectée voire sublimée par la population. Entre autre, elle avait su se donner les moyens d'être à la hauteur de sa réputation. Elle avait construit, pour elle, et par extension pour les militaires et leurs familles de la garnison, une très belle piscine et un cinéma qui équivalaient ceux de la ville. De par ma filiation, j'étais bénéficiaire des prestations offertes. Ainsi pendant les vacances j'allais faire trempette et apprenais du même fait, en autodidacte, à nager. Souvent aussi, j'allais au cinéma où les changements de films étaient fréquents. Toutes ces activités étaient gratuites. Seule était nécessaire une carte justifiant son appartenance à l'armée. On ne pouvait rêver de meilleures occupations. Mais dans les esprits trottaient néanmoins une certaine inquiétude. Bien que la ville, sécurisée par la seule présence de la Légion, la rébellion toujours présente avec ses attentats, moins nombreux que dans les autres villes, était toujours à prendre en compte. Parfois une grenade explosait à droite à gauche dans les lieux publics. Les risques, permanents, n'étaient jamais prévisibles et maintenaient une tension malsaine. Au lycée, au cinéma ou pendant les courses, tout le monde était une cible potentielle pour des terroristes en quête de victimes. Aussi, je ne passais que le minimum de temps pour effectuer l'indispensable. D'ailleurs ma mère se faisait un souci d'encre quand, à l'occasion, j'avais un quelconque retard et si le cas se présentait, j'avais droit, en rentrant, à la soupe à la grimace. Je comprends maintenant.

Par le fait qui suit, je voudrais tracer un trait particulier de ma mère, qui m'a surpris, moi-même, à l'époque. Rares étaient les personnes qui venaient à la maison. Même sa sœur qui habitait à quelques deux cents mètres n'en franchissait le seuil (dans ce cas précis le tempérament de ma tante était à mettre en cause). Pourtant quand l'occasion se présentait, elle savait recevoir. À priori elle ne se liait pas facilement. Méfiance naturelle ou maladive ? Un fait ne m'avait pas échappé. Sa profonde amitié avec une femme arabe. Je ne sais dans quelle condition elle avait rencontré cette dernière. Un jour, je voyais arriver une mouquère à la maison. Elle l'avait embauchée en temps qu'aide-ménagère, comme l'on dit de nos jours, bonne comme l'on disait avant. Son travail principal consistait à faire la lessive et à l'occasion laver les sols de la maison. Elle s'appelait Fléja (prononcer le J comme la jota espagnole). C'était, avec ma vision de gamin, une très belle femme, âgée d'environ la quarantaine. Très typée, avec ses cheveux noirs teints au henné donnant des reflets roux. Elle portait au milieu du front une petite incision bleutée. Quand elle riait, elle laissait apparaître quelques dents en or. De même ses poignets étaient ornés de bijoux or et argent, certainement toute sa richesse. Elle parlait un très bon français. Au départ je la regardais d'assez loin. Mais il y avait une telle complicité avec ma mère, contrariant quelque peu mes dires précédents, qu'on était devenu ami. À un

certain moment elle me considérait presque comme son fils. Je n'étais pas très vieux, mais je me suis toujours demandé, comment ma mère, froide dans ses rapports, malgré les circonstances du moment qui ne se prêtaient pas aux rapprochements communautaires, avait pu se lier d'une réelle amitié avec cette femme musulmane. Certes il y existait le rapport pour le travail demandé, entre le payeur et l'ouvrier. Mais le travail se passait dans une telle simplicité qu'on aurait pu croire que l'une travaillait pour l'autre que par pur plaisir. Ce qui n'était pas évidemment le cas. Ma mère avait une infinie confiance en cette femme. Elle n'hésitait pas à lui confier maison et fils quand elle devait s'absenter. Dans ces cas-là je discutais souvent avec ma bonne mouquière et parfois même elle me faisait la morale et il n'était pas question de profiter de l'absence de ma mère pour faire des bêtises. Ses remontrances fermes mais douces, suivant les consignes reçues, m'obligeaient à l'obéissance. Souvent les deux femmes prenaient le café ensemble. Et comme j'avais une oreille furtive elles parlaient en arabe, en riant à gorge déployée. J'en étais pour mes frais car je ne comprenais rien. En dehors de sa paye, je ne sais à combien elle se montait, Fléja ne repartait jamais les mains vides. Parfois ma mère lui donnait des vêtements qui ne m'allait plus ou qu'elle ne voulait plus mettre. Parfois elle remportait dans son couffin quelques kilogrammes de raisins de table. En effet, notre cour était couverte d'une magnifique treille qui donnait à profusion une multitude de grappes succulentes. Mais aussi elle emportait des morceaux de savon ou quelques paquets de café vert. Là je suis obligé de faire un aparté pour expliquer le pourquoi de ces dons en nature. Lorsque nous sommes partis au Congo, en 1948, la France avait du mal à se remettre des effets de la guerre et les rationnements étaient encore fréquents. Il se peut que mes parents en Afrique Équatoriale aient pu avoir accès à certaines denrées à des prix compétitifs. En rentrant chez nous ils avaient fait une grande provision, en particulier de savon et de café vert. Ayant vécu les restrictions et les privations ils avaient fait le nécessaire pour éviter certaines pénuries possibles. Comme le stock de savon était assez important (quelques décennies après j'en ai encore retrouvé à Saint-Maurin) il n'était pas étonnant que notre mauresque ait pu bénéficier de quelques largesses, bien placées. En ce qui concerne le café, l'intention parentale était la même, mais en quantité plus limitée car la matière était plus périssable. La réserve était néanmoins assez conséquente. Notre brave fatma héritait de temps en temps de quelques petits paquets de graines vertes, à sa plus grande satisfaction. À mon niveau, je ne peux contourner l'épisode du café. Il faisait partie d'une de mes activités que je n'oserais pas dire favorite. Il faut encore se remettre dans le contexte de l'époque. On ne trouvait pas le café avec le conditionnement que nous connaissons de nos jours. On achetait les graines, vertes, torréfiées ou suivant la demande, moulues. Il était très fréquent de voir les clients acheter le café vert, chacun se chargeant de le faire griller à sa convenance. Mes parents, compte tenu de ce que j'ai dit plus haut, n'avaient pas le problème de l'achat puisque le stock était suffisant à la maison. Restait la cuisson. Ils choisissaient parmi les enfants un volontaire pour la manœuvre. Comme j'étais le seul représentant j'étais bon pour la corvée. On me mettait donc devant mon engin de torture. C'était un petit cylindre métallique, percé d'une multitude de trous, posé sur des pieds. Au-dessous il y avait un foyer de charbon de bois qu'il fallait entretenir pour une

cuisson se rapprochant de la perfection. Désigné comme esclave de service, pendant des heures, car il y avait plusieurs fournées, je tournais la manivelle, dans un sens et dans l'autre, du petit cylindre, en faisant en sorte que les graines ne se transforment pas en charbon et que le foyer soit toujours en mesure d'assurer une température suffisante. Et pour en terminer sur le sujet, il m'appartenait de réduire en poudre, quand l'occasion s'en faisait sentir, ces maudites graines. Pour cela, le moulin à café manuel était le seul moyen. Coincé entre les cuisses et mu par les mains, l'appareil ne cessait de me pincer la peau. Certes on peut dire que je sors du sujet. Pourtant il me semble que souligner ce fait permet de mettre en évidence, en dehors de mes activités personnelles, ma participation, volontaire ou pas, à la vie de la famille. Même si cette anecdote peut paraître anodine, elle suffira à démontrer que les tâches dites ménagères, dans mes années qui allaient suivre ne me poserait aucun problème. Après cette longue parenthèse, j'en reviens à Fléja, car je ne peux oublier, ses petits gâteaux arabes et les friandises de sa confection qu'elle ramenait à la maison. Je crois qu'elle était restée avec nous jusqu'à notre départ. Encore un voile qui tombe. En ce qui concernait ma petite personne, j'engrangeais les faits et me préparais ma prochaine rentrée scolaire qui se présentait sous les meilleurs hospices.



Tableaux d'honneur de 1958

Année scolaire 1958-1959-Classe de 3^{ème} Moderne

Avec le recul je peux dire que cette année allait être un peu plus mouvementée que les précédentes, avec un résultat final pas aussi fructueux que souhaité, annonçant une certaine décadence.

Pourtant au fil des mois, je restais sur la bonne lancé. Si le 1^{er} trimestre s'écoulait sans changement particulier, le 2^{ème} et le 3^{ème} allaient me poser quelques problèmes, tout en apportant de petites innovations dans le déroulement normal de ma vie d'étudiant. Je ne sais si j'avais une compétence spéciale ou possédais une motivation particulière, sous l'impulsion de mon professeur d'éducation physique, je m'inscrivais aux cours d'escrime (fleuret). Mes résultats allaient être bons. Dans les compétitions, je tenais la place de 2^{ème} ou 3^{ème} des concurrents de ma catégorie (cadet). En dehors de ces petites performances, j'étais très heureux d'avoir une occupation qui me demandait, comme seul sacrifice, un entraînement en dehors des heures de cours. Parallèlement, mes études se déroulaient dans les meilleures conditions. J'aurais pu être un jeune homme heureux (j'avais alors 17 ans), si un obstacle, fâcheux pour moi, n'était venu bloquer le dernier sursaut d'une année scolaire bien réussie.

Mon père prenait sa retraite le 1^{er} avril 1958. À partir de cette date il avait rejoint le domicile familial. Je voyais parfois mes parents « comploter » à mots couverts. Quelques mois après, j'allais comprendre les motifs de ces dialogues discrets. Deux fois de suite, ils étaient partis en Métropole, me confiant aux bons soins de ma grand-mère. Je me doutais bien qu'ils n'allait pas faire un voyage de noces à retardement. Vers le mois de mars 1959, ils me mettaient enfin au courant de leurs intentions. Ils décrétaient qu'il fallait quitter l'Algérie. Pendant leurs escapades ils avaient prospecté pour choisir un point de chute en France. Suite à plusieurs solutions envisagées, ils décidaient que leur étape prochaine se ferait à Saint-Maurin, petit village du Lot et Garonne, distant d'environ trente kilomètres d'Agen. Ils me faisaient part de leur décision, sans m'en donner les raisons. Je n'ai jamais su quelle était leur motivation, ni pourquoi leur choix s'était arrêté à ce village plutôt qu'un autre. Je suis donc amené à supposer, du moins en ce qui se rapporte à ma première interrogation.

À cette époque, l'Algérie était en pleine effervescence et la fin de la rébellion imprévisible. Mon père prévoyait peut-être l'issue programmée politiquement qui devait inévitablement frapper notre pays. Il avait déjà vécu celle de l'Indochine qui n'avait pas été très glorieuse pour la France, au moins pour ce qui concernait l'abandon des populations civiles. Bien que le contexte algérien n'ait pas été similaire, je suppose qu'il avait vu le vent venir et la tournure des événements. Il pensait certainement plus sage de mettre sa famille à l'abri, sans précipitation, avant que la tragédie n'atteigne la conclusion que nous connaissons. Ce choix, même honorable, ne me convenait pas du tout.

J'étais bien dans ma peau, mes résultats n'inspiraient aucune inquiétude et le pays me convenait. Le fait de quitter ce mode de vie allait m'obliger à affronter une nouvelle existence avec une remise en question complète et inévitable. Atteint moralement, ma fin d'année scolaire allait être le témoin d'un échec précurseur des problèmes qui devaient suivre. La prise de position parentale avait eu lieu pendant le dernier trimestre, mes études proprement dites n'avaient pas subi le contre coup directement. Je récoltais encore une bonne brassée de prix. Prix d'excellence, 2^{ème} prix de géographie, prix de tableaux d'honneur, 1^{er} prix d'orthographe, 1^{er} accessit de français, 2^{ème} accessit d'histoire, 1^{er} accessit de sciences naturelles, 2^e prix d'éducation physique, prix d'anglais. Ça, c'était la bonne facette de l'histoire. Le mauvais côté devait se dévoiler lors de l'examen du BEPC. Le moral n'était plus là. Recalé, j'avais néanmoins la possibilité de me représenter pour un ratrappage. Celui-ci aura bien lieu, mais sur un autre continent. Cet examen ne marquant pas un arrêt à la scolarité je passais dans la classe supérieure. L'aboutissement de cette année scolaire indiquait la fin d'une étape transformant radicalement ma conduite future. Avant de poursuivre mon cheminement, il me semble nécessaire de faire une synthèse sur mes activités extra scolaires passées, qui n'allait plus se renouveler, du fait des changements devant intervenir.

Mes détentes, mes loisirs

Je ne vais pas revenir sur certains détails déjà évoqués (les distractions avec mon chien, les messes, piscine, cinéma etc.). Toutes ces activités ne remplissaient pas à elles seules mes temps de liberté. Depuis mon entrée dans le second cycle scolaire, j'avais abandonné les jeux extérieurs. Je passais la majorité de mes heures disponibles à la maison, sans subir aucune pression, curieux de tout. Mais ce que je ne pouvais apprendre sur le terrain, bien que l'école soit une source de renseignements appréciable, n'était pas compensée par l'éducation de mes parents qui se cachaient derrière des concepts centenaires où certaines questions faisaient partie du tabou. Je trouvais alors une solution m'apportant quelques éclaircissements. Pour ce faire, je n'avais qu'un lieu, qu'un moyen.

L'endroit privilégié était ma chambre, domaine d'où je pouvais m'évader. Ma mère y venait rarement. Bien sûr de temps en temps, elle jetait un regard circulaire pour détecter toute anomalie. Il m'appartenait de faire mon lit et pour limiter les intrusions dans mon petit chez moi, même si je n'avais pas grand-chose à cacher, je prenais en charge le lavage du carrelage. Mon message était bien compris. Je passais dans mon repaire de longues heures à la lecture et à l'écriture. À travers les livres, je percevais la vie, passée et actuelle. L'histoire m'intéressait beaucoup. Outre l'aspect découverte, cette gymnastique intellectuelle favorisait le développement de mes capacités rédactionnelles tout en améliorant mon français. La meilleure preuve se trouvait dans mes résultats scolaires et les prix obtenus dans la matière. Je possède encore les cahiers où je relevais les sentences, dictions, proverbes et bons mots d'esprit qui me servaient pour mes

compositions françaises mais aussi me guidaient, comme une morale, dans l’application des faits quotidiens. Je n’avais pas à aller loin pour trouver mes sources. Ma mère lisait beaucoup et je me servais de sa bibliothèque. En dehors des petits feuilletons « fleur bleue », courants à l’époque et qui ne m’attiraient pas, elle possédait des ouvrages romancés, certes, s’appuyant sur des faits historiques ayant comme auteur Paul Féval ou Zevacco, oubliés aujourd’hui, équivalant, pour moi, à Dumas, qui lui est resté dans la notoriété. D’un autre côté j’avais de quoi assouvir ma passion de lecture, en dévorant les livres qui m’avaient été attribués à titre de récompense. J’aimais aussi écrire, rédiger. Je prenais un malin plaisir à composer de petits poèmes. Bien sûr, je ne voulais pas concurrencer Victor Hugo, mais peut-être lui ressembler un peu. Je m’amusais alors à taquiner la muse. N’ayant pas de sujet particulier à traiter, je prenais une image ou une photo, et laissais voguer mon imagination. Je mettais les mots les uns à la suite des autres pour former des vers, faisant attention aux pieds et à la rime, tout en donnant une logique qui se tienne à mon histoire. Je joins à ces écrits quelques-uns de mes textes qui, par le plus grand des miracles, ont réussi à me suivre⁸. On ne peut donner à ces lignes que la valeur que l’on veut bien leur attribuer.

La salle à manger me servait également de lieu de distraction et de détente. Cette pièce n’avait rien de spécial. Comme toutes celles réservées à cet usage, elle comportait table, chaises, buffet. C’était là que se trouvait le poste radio (appelé TSF à l’époque). Il était posé sur une petite table à deux étages (venant de Brazzaville et détenu à actuellement par l’un des fils à ma sœur). Quant à l’appareil il est en ce moment dans les mains d’Alain, le fils aîné de mon frère. Je passais de grandes heures à écouter les ondes. Bien qu’étant peu âgé, je m’intéressais aux nouvelles concernant la situation en Algérie. Et puis, et surtout, j’écoutais la musique, tout genre confondu. Mon passe-temps consistait à battre la mesure avec mes doigts. J’étais même devenu un prodige en la matière et cette habitude, à l’heure actuelle, est encore présente. Je prends toujours plaisir à suivre chants et mélodies pendant que mes doigts accompagnent le tempo, avec des gestes devenus réflexes⁹. C’était à l’occasion de mes écoutes musicales que je surprenais ma mère à chantonner, accompagnement des airs qui lui rappelaient sa jeunesse ou certains épisodes de sa vie. Les occasions étaient rares pour entendre sa voix chantante en dehors de ces circonstances. Plus tard les cantiques religieux, à la messe seulement, m’en donneront encore un aperçu.

Je crois maintenant avoir fait un tour, si ce n’est complet, du moins explicite, qui permet de mettre en évidence une enfance relativement turbulente et le début d’une adolescence sage et studieuse, annonçant le premier pas d’une vie au trajet solitaire dans sa plus grande partie. Le cours de l’histoire allait modifier quelques paramètres, sans pour

⁸ Lire le recueil intitulé « Jouer avec les mots », regroupant lesdits poèmes.

⁹ Pour ceux qui connaissent CGA, cette anecdote musicale doit faire résonner quelques souvenirs. Car, mon grand-père est doté d’un don « naturel » pour la rythmique, et bien que n’ayant jamais appris la musique, il est capable d’utiliser avec brio n’importe quel ustensile pour battre un accompagnement donnant l’impression de faire partie du corps instrumental.

autant éliminer un isolement imposé, volontaire ou caractériel.

Une question de santé

Je suis convaincu, sans être spécialiste en la matière, que les problèmes de santé peuvent avoir une incidence sur la personnalité d'un enfant, voire d'un adulte. Je ne crois pas, dans mon cas, qu'il faille, pour certaines de mes dérives mettre en accusation une faiblesse de la nature. Je n'ai jamais eu, à ma connaissance, de graves problèmes de santé. Aussi loin que je puisse remonter, j'ai toujours eu une solide constitution. Bien sûr, j'étais amené à supporter quelques maladies passagères, comme les rhumes et bronchites. Dans ce cas l'époque imposait comme remèdes, ventouses et dans les situations un peu plus pointues, les cataplasmes à la moutarde. Parfois, des angines malignes venaient irriter ma gorge. Ma mère n'était pas prise au dépourvu. Armée d'une petite baguette de bois portant à une extrémité un tampon d'ouate trempé dans du bleu de méthylène, elle allait à la « chasse » des petits points blancs qui tapissaient le fond de ma gorge pour les éliminer les uns après les autres, par frottement. L'opération se terminait par une absorption de miel qui adoucissait les muqueuses un peu enflammées. C'était reparti pour un tour, même s'il fallait recommencer le scénario le lendemain et ainsi de suite, jusqu'à extinction de l'affection. Les plus fréquents malaises étaient dus aux « coups de soleil ». « Mahomet », comme appelait ma mère cet astre céleste, ne faisait pas de cadeau quand on était tête nue, situation très fréquente, malgré les nombreux avertissements généralement peu suivis. Là encore il n'y avait aucun secret pour ma mère, qui possédait la parade dans la majorité des cas. Le système, ancien et rudimentaire, se montrait assez actif. Pas besoin de cachets, gélules ou autres médicaments que nous connaissons aujourd'hui, mais n'existant pas à l'époque. Il suffisait d'un verre d'eau, au $\frac{3}{4}$ rempli, fermé par une serviette, type nids d'abeille, pliée en quatre. On retournait le tout sur la tête, le tissu faisant joint entre le cuir chevelu et le contenu du verre, qu'il ne fallait pas renverser pendant la manœuvre de retournement. Au bout d'un moment on voyait poindre des bulles à l'intérieur du verre, comme du Perrier. L'ensemble, serviette, verre et son contenu, étaient déplacés sur la surface de la boîte crânienne, en insistant sur les endroits où les bulles étaient les plus nombreuses et l'on pouvait s'apercevoir que le liquide diminuait rapidement. À la fin de cette intervention qui peut porter à sourire, le patient était généralement soulagé. Dans le cas contraire, la méthode s'avérant inefficace il fallait appeler un professionnel de la médecine. Comme beaucoup, j'étais passé par ces petits inconvénients, sans séquelles apparentes. Par contre, j'ai souvenir de problèmes qui n'avaient rien de viral ou d'origine climatique. Pendant deux années de suite, j'avais été la proie de ce parasite dénommé ténia, plus communément connu sous le nom de ver solitaire. Celui-ci mesure de deux à six mètres et s'élimine par tranches avec les excréments et même en dehors des besoins, par le même orifice, sans être toujours averti. Le plus difficile consiste à se débarrasser de la tête s'accrochant efficacement à l'intestin grêle. Tant que cette dernière n'est

pas éliminée, ce scolex pompe les forces du corps. Sans vouloir incriminer ma mère, l'erreur pouvait venir aussi de la $\frac{1}{2}$ pension, l'une ou l'autre pouvant servir de la viande mal cuite (le porc est souvent incriminé dans ce genre d'affaire), je supportais les désagréments générés par cette infecte bestiole. Sans douleurs, on se sentait comme vidé d'une partie de son énergie. Je ne pourrais dire si c'était dû au fait d'avoir donné abri à ce solitaire invertébré (heureusement pour l'élimination car si le cas avait été contraire...), le développement de ma carcasse était relativement lent. Souvent mes parents faisaient allusion à ma petite taille. C'était vrai. Pendant une certaine période je n'étais pas très haut par rapport au niveau du sol. Plutôt que de longs discours, je transmets mes mensurations que j'ai retrouvées dans mes archives.

- 1952 : 33,5 kg...1,37m (10 ans)
- 1953 : 36kg... 1,43m (11 ans)
- 1956 : 46kg...1,5m (14 ans)
- 1957 : 53kg... 1,61m (15 ans)
- 1958 : 55kg...1,67m (16 ans)

Je ne connais pas les normes idéales, mais il me semble effectivement avoir été au-dessous de la moyenne, pendant une certaine période. Puis, peut-être avait-on mis du fumier de meilleure qualité sous mes pieds, car en 1960, avec mes 69 kilogrammes, j'atteignais le 1,78 mètres, ce qui me paraît plus convenable. Depuis je n'ai pas beaucoup bougé et, en fonction l'origine et de la vieillesse du bois de la toise, j'oscille entre 1,79 et 1,80 mètres. Tant pis pour ceux qui se moquaient de moi, je suis devenu le plus grand de la famille.

Pour en finir avec ce thème, je peux dire que j'ai été souvent l'objet de quolibets. Il paraît qu'à un certain âge j'avais des oreilles disproportionnées (trop grandes) par rapport à mon visage. Ma famille était très taquine, sans méchanceté aucune, ignorant peut-être qu'à un moment, ces réflexions auraient pu me traumatiser, influençant une réaction négative. Heureusement, je n'ai pas été conçu pour m'arrêter à ces observations qui glissaient sur moi comme sur une carapace, sans être pour autant favorable aux moqueries de ce genre. On ne dit jamais à un boiteux qu'il boite. Pourtant je reconnaissais avoir usé de cette méthode. Mais je savais à qui je m'adressais. C'était souvent un prêté pour un rendu, un échange de bons procédés. C'est peut-être une de mes caractéristiques. Encore à l'heure actuelle je n'ai aucun complexe sur ce qui touche mon physique, mon anatomie, ma démarche et je ne sais quoi encore. Je suis comme je suis et ne ferai rien pour changer une partie de mon corps qui déplairait aux autres. Je ne sais pas si, comme dit l'Evangile « Dieu a créé l'homme à son image » (je le plains en ce qui me concerne), mais j'accepte comme il m'a fait. À l'heure où j'écris ces lignes, je fais refaire ma dentition. Ce n'est pas une notion d'esthétique mais une question vitale, car le fait d'avoir des dents malades ou d'avoir des gencives nues nous précipite vers le cercueil un peu plus tôt que prévu. Mais il faut que je reconnaisse que

dans le cas présent il est quand même plus agréable de se présenter avec de fausses dents que faire paraître une bouche édentée qui n'a même pas le pouvoir d'être utile. Il m'arrive donc parfois de contrevénir à ma propre logique, dont je reste la seule application, pour accepter d'allier la nécessité à une certaine forme de préservation de l'esthétique sans pour autant vouloir améliorer un physique que la nature m'a octroyé. Je dis peut-être ça parce que je n'ai pas à me plaindre n'ayant pas d'anomalie grave de naissance, à ma connaissance. Si j'ai fait ce petit détour qui semble être hors sujet, avec quelques débordements, c'est pour simplement signaler qu'il ne faut pas mettre des problèmes de santé en cause pour justifier un quelconque déséquilibre psychologique ou caractériel pouvant me caractériser. Il faut maintenant m'en revenir aux faits.

Une autre vie m'attendait de l'autre côté de la Méditerranée.

Avant de franchir la Grande Bleue il me semble nécessaire de faire un petit point particulier sur les années passées et sur mon état d'esprit, au moment de la césure séparant le vécu et le futur. Ces quelques réflexions agrémenteront le paragraphe suivant.

Dernières vacances en Algérie et rapatriement en Métropole¹⁰

Mon cartable fermé, j'aidais mes parents à faire les caisses pour le déménagement. Je ne le faisais pas d'un cœur gai car l'avenir que l'on me proposait me faisait peur. Prémonition ? Que faire d'autre que de se plier à la volonté parentale ? Dans les cartons que l'on a laissés à ma disposition, j'entassais mes trésors qui se composaient de mes livres et petits souvenirs. Beaucoup d'entre eux ont disparu par la suite, pour X raisons et par personnes interposées.

Avant de franchir définitivement le seuil de la maison, je voudrais encore faire un petit retour en arrière sur la vie passée sous le soleil africain, que je laissais derrière moi. Pendant mes dix premières années j'avais été un garçon dissipé, turbulent dont l'obéissance n'était pas la première des vertus. Celles qui allaient suivre, toujours sur le même continent, montraient un changement de cap dans mon comportement. J'étais devenu un adolescent calme, pondéré, travailleur, sérieux. Avec l'âge, comme on le dit, j'avais « pris du poil de la bête ». Les événements algériens ne permettaient pas un épanouissement comme dans des temps normaux. Les sorties entre jeunes (réunions, bals, cafés...) ne pouvaient avoir lieu ou alors il fallait prendre des risques et les fréquentations devenant quasi inexistantes éliminaient tout échange. De toute façon, si la période s'était montrée plus favorable, il était fort peu probable que mes parents se soient montrés plus coulants pour les sorties. Les faits étant ce qu'ils étaient, on ne pouvait marcher avec des si. En dehors de mon

¹⁰ « Dernières vacances en Algérie et rapatriement en Métropole » est un ajout de titre que j'ai choisi.

environnement familial le monde m'échappait. Comme je l'ai dit, mes accrocs disciplinaires avec ma mère faisaient partie du passé. Pourquoi ?

En dehors de mon parcours scolaire satisfaisant ne nécessitant plus de représailles, je m'étais rendu compte de mon impuissance dans mes rapports de force. Pas question d'aller affronter une autorité qui aurait toujours le dernier mot. Étais-je devenu un mouton pour autant ? Cela m'étonnerait mais il faut avouer que dans la majeure partie des cas je ravalais mon mécontentement, voire mon irritation, pour ne pas faire monter une tension où j'étais, au départ, du côté du perdant. Encore trop jeune, je ne pouvais, comme l'avait fait mon frère à son époque, trouver un moyen pour m'échapper de la volière. J'étais donc soumis mais toujours en respectant mes parents, peut-être une marque de la religion. Avec mes petits moyens je les aidais au mieux, mais je reconnaissais qu'à l'intérieur une petite révolte sommeillait. D'ailleurs mon père, pas plus bête qu'un autre, me disait, peu avant sa mort, que j'étais un révolté. Je le suis encore en ces jours, mais maintenant je le montre au grand jour, ce qui, vous vous en doutez, ne m'a pas permis de me faire beaucoup d'amis. Voilà un des plus grands reproches que je pouvais faire à mes parents dans mes jeunes années. Si je comprenais le sens de la discipline, je n'admettais pas être laissé à l'écart ; avoir des questions sans réponse, ne pas se mêler des conversations, ne jamais pouvoir faire de confidences, ne jamais être mis au courant des projets etc. Comme une quantité négligeable. Si cet aspect des choses me dépassait à dix ans, il n'en n'était pas de même à dix-sept. S'il y avait révolte c'était que la soupape de sécurité ne pouvait pas fonctionner. Alors oui, j'étais un bon garçon, parce que je ne posais aucun problème à mes parents et faisais souvent bonne figure. Il ne faut pas croire que j'avais été malheureux pour autant. Je profitais de la liberté que l'on m'octroyait, même si ses limites restaient assez étroites, et son champ d'action très restreint.

Au mois de juillet (je ne me souviens plus de la date exacte), un dernier tour de clé fermait la porte et la famille partait pour une nouvelle aventure, laissant derrière elle des racines centenaires. Les adieux avec les proches, nombreux, ne m'ont marqué. À Oran, après s'être assuré du chargement de la Dauphine Renault, on montait sur le bateau du non-retour. Pendant que le navire quittait le quai, je restais sur le pont, les yeux fixés sur la côte qui s'éloignait. Si un jour vous voyez ou revoyez le film « Le coup de sirocco », vous observerez une scène où, un jeune homme, incarné par Patrick Bruel, sur le pont d'un bateau, les yeux rivés sur le rivage du pays qu'il abandonnait. Vous pourrez alors, sans commune mesure de ressemblance, me mettre à sa place, dans les mêmes conditions, sans pour autant déceler les larmes qui coulaient de mes yeux. Ne pas m'en demander les raisons exactes. Je crois simplement que la page qui se tournait était irréversible. À l'heure actuelle je comprends mieux le pourquoi que je ne pouvais expliquer avant. Enfin je suivais la voie qu'on me traçait. Quand la nuit et la brume effaçaient ce qui me séparait du passé récent, il fallait, force obligeait, se tourner vers le futur immédiat.

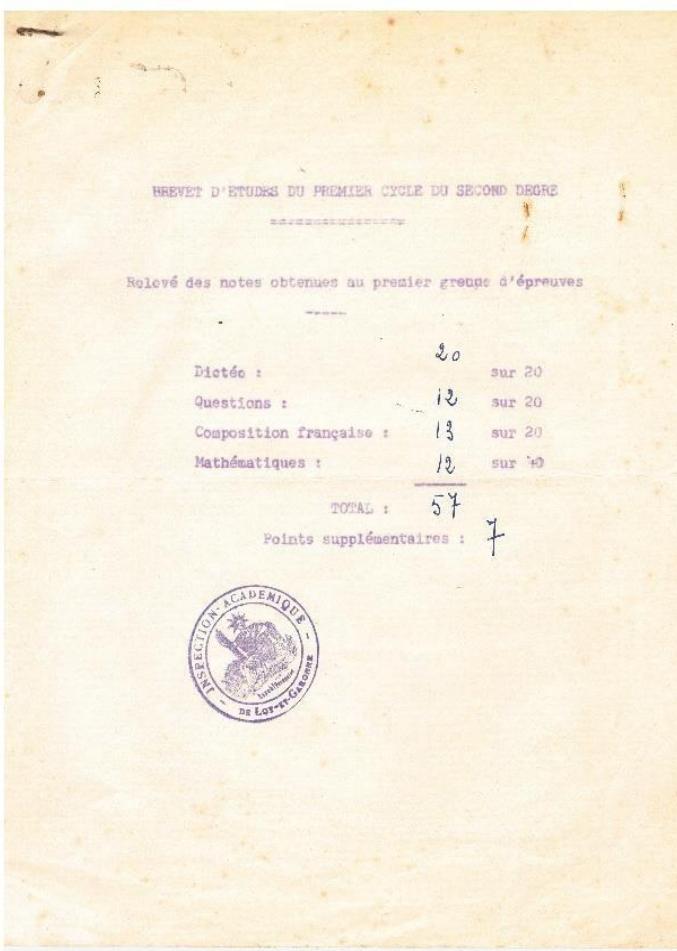
Le débarquement ayant eu lieu à Port-Vendres, le voyage s'était fait d'un trait jusqu'à Saint-Maurin. Je découvrais alors ce qui allait faire partie de

mon quotidien. La région semblait agréable et le petit village ressemblait à ceux découverts dans mes livres, avec ses vieilles maisons, son clocher. Il possédait en outre les vestiges d'un monastère. Quant à ma nouvelle maison, n'ayant eu aucun descriptif auparavant, me surprenait. Elle me paraissait immense ; en fait elle l'était. Beaucoup plus longue que large, sans cachet particulier, maussade. Je me demande encore pourquoi mes parents avaient opté, pour trois personnes, une demeure aussi spacieuse. L'intérieur, peu accueillant, se composait de grandes pièces aux peintures et tapisseries défraîchies, mettant au jour de grandes tâches humides. Au premier étage le sol en parquet m'étonnait, étant habitué aux carrelages.

Le propriétaire précédent, M. Cabrit, ancien boulanger du village, laissait son fournil en même temps que la maison. Pour la première fois également je découvrais un atelier de ce type, avec son four, son pétrin. Peu de temps après j'allais faire meilleure connaissance. En attendant l'arrivée des meubles on bivouaquait avec les moyens du bord. Pour l'eau il n'y avait qu'un robinet à la cuisine et une pompe à bras dans le fournil. Seule une petite ampoule éclairait chichement les pièces. Le chauffage n'existant pas. Certes on était en été, mais l'humidité régnante prenait au corps. Heureusement que chaque pièce possédait une cheminée, de quoi faire un petit feu. Pas de salle de bain. La toilette se faisait dans une cuvette ou un baquet, à tour de rôle. Les WC se trouvaient à l'extérieur, dans une cour ouverte à tout vent. Déjà peiné par un départ dont je n'appréhendais pas la raison, laissant une maison avec un confort correct, j'en trouvais une autre où mes arrière-grands-parents n'auraient pas été dépayrés. Entre temps, il fallait bien manger. J'accompagnais ma mère, histoire de découvrir le village et ses habitants, dans les magasins. Tout le monde nous regardait comme des bêtes curieuses. Comme les nouvelles allaient vite les gens connaissaient notre origine. Peut-être que tout le monde s'attendait à voir débarquer des Noirs ou des Arabes en costumes traditionnels ? Je me demandais où j'étais tombé. On pouvait se poser la question. Heureusement, à tous les niveaux, la situation allait évoluer, le temps aidant. En attendant, il fallait mettre la main à la pâte, surtout quand on fait allusion au fournil. Mon père avait certainement des idées en tête pour modifier les conditions de vie et amener le minimum de confort et d'hygiène correspondant à notre époque. Pour cela, à portée de main, il disposait d'une main-d'œuvre toute désignée. À moi donc d'apprendre à manier la pioche, la pelle et la brouette, moi qui ne me servais jusque-là de crayons et de papier. En plus j'allais bénéficier d'exercices physiques inaccoutumés.

Pendant un mois, du lever du jour à la tombée de la nuit, j'aids mon père dans la démolition du four à pain. Travail de titan. C'était fou les centaines de kilogrammes de gravats qu'on avait dû déblayer (briques, sable, pierres), avec des moyens assez rudimentaires. On n'en voyait pas la fin. Je n'avais aucun moment de disponible dans la journée. Le repas du soir terminé, après m'être débarrassé de la poussière et de la suie qui me déguisaient en ramoneur, je filais au lit sans demander mon reste. Pas besoin de somnifère pour trouver le sommeil, même si la température ambiante de la chambre n'avait rien d'estival. Ces travaux m'intéressaient à plusieurs titres. Je ne m'ennuyais pas, je faisais quelque chose de nouveau et je me sentais enfin utile. Début septembre

le plus gros du déblaiement était effectué. Je passais alors la moitié de la journée à aider, réservant l'autre pour replonger le nez dans mes bouquins. La date de l'examen de rattrapage du BEPC arrivait. Il me fallait donc me remettre à l'œuvre. Mes parents avaient fait suivre mon dossier scolaire au lycée B. Palissy à Agen, où le pensionnat m'attendait à la rentrée scolaire. À mon grand étonnement, compte tenu des circonstances, je réussissais le second round, avec peu de marge, il est vrai, le diplôme sera le seul de toute ma vie. Je passais les derniers jours du mois à préparer, avec ma mère, le trousseau demandé et faire les emplettes utiles à un élève qui n'allait pas tarder à sombrer dans la médiocrité, soulevé par une révolte, cette fois ci visible, qui n'était pas exclusivement de son fait.



Résultats obtenus aux épreuves d'entrée au lycée

Année scolaire 1959-1960-Classe de 2^{ème} Moderne

Me voici donc, début octobre, dans mon nouvel établissement. Un peu perturbé par l'inconnu que je découvrais, après avoir reconnu le dortoir, une quarantaine de lits, repéré celui qui m'était attribué, visité les locaux que j'allais fréquenter au quotidien, j'observais la population qui m'entourait. L'accent du coin me surprenait et je ne savais pas comment, par manque d'habitude, je devais apprécier le « con » qui terminait toutes les phrases. La surprise se trouvait dans les deux camps. Mes vis à vis découvraient en moi un être qui s'exprimait avec des intonations et des formulations qui se différenciaient des leurs¹¹. Les premiers jours se passèrent normalement. Mise en condition, connaissances des programmes, présentation des professeurs etc. Pendant les intercours, je remarquais que des groupes se formaient. Les garçons se rassemblaient en fonction de leur âge, de leur classe, de leur caractère ou par affinité particulière. La majeure partie d'entre eux se connaissait depuis longtemps, fréquentant le même lycée pendant plusieurs années. Longtemps je suis resté tout seul, n'ayant pas de groupe particulier dans lequel m'insérer. Avec mon accent, j'étais un repaire qui n'allait pas tarder à m'attirer des ennuis. Des jeunes de 1^{ère} ou de 2^{ème} venaient me provoquer mettant l'Algérie, alors en guerre, au premier plan. En effet certains d'entre eux avaient, un frère, un cousin, qui y faisait leur service militaire. Ils ne comprenaient pas pourquoi leur famille devait alors se faire tuer pour un pays dont ils n'avaient rien à faire, alors que moi et ma famille venaient se mettre à l'abri, en Métropole. J'étais très sensible à leur raisonnement mais j'avais beau leur expliquer ma position mon message ne passait pas. Comme ces affrontements verbaux devenaient trop fréquents, parfois avec des insultes, et commençaient à m'exaspérer j'en venais aux poings. Évidemment cela se terminait chez le surveillant général avec sanctions à l'appui. Privation de sortie en semaine ou en week-end. Il existait encore deux points en ma défaveur. Beaucoup de personnes savaient que mon père était un ancien officier. Pour ne pas faciliter les choses, les enseignants, globalement sans en faire pour autant une généralité, se disaient antimilitaristes et la période troublée ne jouait pas en ma faveur. Enfin, et cela n'arrangeait pas mon cas, je ne brillais pas dans mes études. Il me faut reconnaître que le niveau scolaire en Métropole s'élevait plus haut que celui de l'Algérie. Le décalage, trop important, ne me permettait pas un rattrapage aisément. Alors je lâchais pied. Hormis le français et l'anglais où je me tenais à hauteur, j'abandonnais les autres matières, me mettant les professeurs à dos. On ne venait plus m'embêter avec les problèmes algériens, mais j'étais tombé trop bas pour pouvoir rebondir, encore fallait-il le vouloir. Si au départ je n'avais pas de camarades, quelques temps après j'arrivais à m'acoquiner avec des individus aussi mauvais que moi. Je me laissais entraîner facilement et pour faire les bêtises je n'étais pas le dernier.

¹¹ CGÀ avait l'accent dit des français algériens, ou en d'autres termes « Pieds Noirs », qui dû à la proximité avec les populations magrébines, fait chanter les phrases et mots, se calquant alors sur les intonations arabes et s'accompagnant souvent de gestes de la main (gestes qu'il garde encore aujourd'hui).

J'atteignais le summum une nuit, dans le dortoir.

Lettre envoyée à mes parents, en date du 3 décembre 1959 :

« Retenu le dimanche 6. Motif : Très mauvaise tenue au dortoir ».

Les détails de mes exactions figurent dans un simili poème (joint¹²) que je mettais en forme pendant mes heures d'études (un bien grand mot). Ce premier trimestre traçait la pente de la ligne qui allait m'amener à une fin sans honneur. Dans ces conditions il était évident que le Père Noël n'allait pas être généreux. Cela ne changeait rien au problème. De toute façon, aucun souvenir des années passées, ne m'est parvenu concernant une fête de Noël et des cadeaux qui s'y rattachent. Croyant faire une erreur sur le sujet, renseignement pris, ma sœur a confirmé le fait, même de son temps. Faut-il jeter la pierre ? Je ne le crois pas, car mes parents, du fait de leur origine modeste et ensuite par les problèmes survenus dans leur vie mouvementée, n'avaient pas dû être habitués à cette festivité. Il est peut-être dommage qu'ils n'aient évolué. Donc cela ne me traumatisait pas outre mesure, heureusement d'ailleurs car, pendant bien des années plus tard, je n'ai pas vu l'ombre d'une bougie plantée sur un arbre de Noël et tous les symboles s'y rattachant. D'un côté, ils m'ont peut-être rendu service sans le savoir.

Je reprenais le chemin du lycée en début d'année 1960, peu motivé et par obligation. Étant un peu mis à l'écart, je ne subissais plus d'agressions. De mon côté, mon genre ne poussant pas à chercher des noises, je n'avais plus de raison d'assumer ma tranquillité par des gestes défensifs ou répressifs. Avec l'accord de mes parents je prenais une direction nouvelle pour occuper mes week-ends. Inscrit à la préparation militaire parachutiste, j'effectuais mes entraînements à la caserne Valence à Agen. Je n'étais pas peu fier de revenir au lycée en treillis camouflé, bottes de saut et béret rouge. Après une mise en condition sérieuse, qui me prenait de nombreux week-ends, je faisais mes quatre sauts en parachute réglementaires, à Cognac, pour obtenir mon brevet. Embarqué sur un avion Nord 2001, à 400 mètres d'altitude, en m'ayant fait quelques frayeurs en passant par la porte de l'avion, pas casse-cou de naissance, j'étais content de m'être surpassé.

¹² Lire « Une nuit mémorable » dans le recueil « Jouer avec les mots ».



Préparation de militaire parachutiste, le 27 mai 1960

Malgré cette activité, et comme mes études ne remplissaient pas mon emploi du temps, j'avais devant moi de nombreuses heures de désœuvrement en dehors des heures de cours, où je faisais surtout de la présence avec un flegme parfait. Le hasard allait me permettre de combler ces lacunes. Avec des camarades, en musardant dans une pièce servant de salle de spectacle, on découvrait sous la plateforme servant de scène, un piano, une contrebasse, une batterie abandonnée là on ne savait pour quelle raison. Or il se trouvait parmi mes copains occasionnels, un adepte du clavier et un autre qui maniait de temps en temps les baguettes. Après autorisation des autorités, mes deux camarades se mettant devant leur instrument respectif, essayaient de mettre leurs connaissances musicales en commun. L'entente étant satisfaisante, les rencontres des nouveaux musiciens se faisaient plus fréquentes. Je les suivais dans leur répétition. Le pianiste (il s'appelait Orzan), maîtrisait le style New Orléans. Le batteur le suivait très bien. De mon côté je ne pouvais m'empêcher de battre la mesure. Dans un coin, je m'essayais à la contrebasse. C'était la première fois que je voyais un tel instrument de près. Prudent au départ, je devenais de plus hardi et possédant le rythme, j'arrivais à suivre mes deux compères malgré mon ignorance musicale. C'était ainsi que je m'intégrais au groupe qui devenait un trio inséparable. Ces moments d'évasion étaient exaltants. J'oubliais tous mes problèmes. Notre public devenait de plus en plus nombreux parmi les élèves. En plus de notre satisfaction personnelle on était heureux de nous sentir entouré, grâce à la magie de la musique. Ce passe-temps allait se poursuivre jusqu'à la fin de l'année. Le Pied Noir du début n'était plus le même. Il avait perdu un peu de son accent. Malgré sa mise à l'index par ses mauvais résultats il était devenu plus sûr de lui. Sa révolte l'ayant placé en quelque sorte au banc des accusés, ses notes ne plaidant pas en sa faveur, l'issue finale était prévisible. La sentence tombait, sans ambiguïté.

« À orienter en raison de son âge et des mauvais résultats ».

Une mise à la porte à peine déguisée. Fin juin je quittais le lycée, sans regret, mais avec devant moi, un énorme trou noir, un avenir qu'il fallait construire de toute pièces, sans diplôme en poche, avec une instruction limitée et aucune capacité pour un métier manuel. J'avais bien ma petite idée, mais il me fallait affronter une coalition, qui, je le croyais, allait me donner du fil à retordre.

En survolant cette dernière année scolaire, je m'aperçois que j'ai peu fait allusion à mes parents. Pourtant ils auraient pu maintes fois intervenir dans mon parcours sans éclat. Mon frère, à mon âge, pour un motif que l'on pourrait appartenir au mien, avait subi une volée de coups de cravache. Rien de semblable à mon encontre. Étonné, sans m'en plaindre pour autant, je passais à côté des actes punitifs sans encombre. Aucune menace, pas l'ombre d'une sanction. Que se passait-il dans la tête de mes parents ? je suis encore obligé de supposer n'ayant pas accès à leurs secrètes pensées. Le fait de ne jamais pouvoir m'exprimer avait aiguisé mon sens de l'écoute et affirmé la sensibilité de mon observation. Aussi j'arrivais parfois à accrocher des bribes de leurs échanges. Par ce biais j'apprenais que des problèmes financiers troublaient leur quiétude. En Algérie, ils possédaient une maison à Sidi-Bel-Abbès, venant d'un héritage maternel et deux appartements, l'un dans la même ville et l'autre à Oran achetés avec les économies récoltées par le couple pendant le séjour en Indochine. En quittant le pays ils avaient loué leurs biens. Les problèmes algériens devenant de plus en plus rudes faisant apparaître une issue des plus pessimistes, les locataires ne payaient plus leur loyer et les fonds prévisibles ne rentraient plus. La maison de Saint-Maurin, achetée à crédit imposait évidemment des remboursements d'emprunt réguliers. Certes mon père avait sa retraite de Capitaine, mais pour qui ne le sait pas, ce n'est pas dans l'armée que l'on fait fortune. Les mensualités agrémentées par les travaux de rénovation de la maison, ponctionnaient fortement la retraite. En étant pensionnaire, j'agrandissais de mon côté le déficit. Ces préoccupations financières pouvaient à elles seules occuper leur esprit pour arriver aux fins de mois. Conscients de leur choix, n'ayant plus vingt ans, ils ne pouvaient se douter que les éléments contrarieraient leurs projets. Il me semblait aussi que la nostalgie du pays paralyssait quelque part leurs réactions. Plus de racines, plus de famille, un climat différent, et pour ne rien arranger, un accueil froid, voire inhospitalier, du moins au début, dans leur nouveau pied à terre. Alors les problèmes scolaires de leur dernier rejeton, sans les laisser insensibles ne devenaient plus prioritaires. La vie de mes parents ne fait pas partie de mon sujet, mais elle peut expliquer les réactions qui en sont inhérentes. En quelque sorte ils lâchaient pied et quelque part ils abdiquaient. Quand je n'étais pas « collé », je rentrais à la maison pour le week-end. Le climat était froid mais non tendu. Mon père vaquait à ses petits travaux, possédant un petit jardin, avec quelques dizaines de pieds de vigne. Il y faisait aussi venir des légumes pour la consommation courante. Ma mère s'attelait à son occupation favorite, la couture et la broderie. Quant à moi je traînais mes chaussures, m'occupant comme je le pouvais, n'ayant encore pu faire de connaissances au village. Le changement de continent ne m'avait pas fait

changer mes habitudes dominicales. Quand je le pouvais, j'assistais à la messe dans la petite église du village. Je me plaçais alors dans la travée de droite, depuis des siècles réservés aux hommes, alors que les femmes occupaient celle de gauche. Ma concentration concentrant sur l'office, n'empêchait pas mon œil attentif de s'arrêter sur une petite jeune fille (quatorze ans à l'époque). Je crois qu'on en reparlera. Vu l'ambiance familiale, à la fin du week-end, je réintégrais le lycée, presque avec plaisir, non pas pour retrouver mes livres, mais surtout pour reprendre, mes activités paramilitaires ou pour faire chanter ma contrebasse.

Le résultat final de mon année scolaire, avec son point de non-retour, aucune réaction n'étant venu entacher, à ma grande surprise mes rapports avec mes parents allaient prendre une tournure peu habituelle. Un conseil familial, réunissant mon père, ma mère et ma « pomme » se réunissait autour de la table de la cuisine de la maison. Il fallait définir mon avenir. Point de ma situation, derrière moi, rien, devant moi, rien. Question ! « Qu'est-ce qu'on fait ? ». Je crois que c'était une première dans ma famille. Quelques soient les données, la décision finale la décision ne m'appartenait pas, mais pour une fois on me demandait mon avis, sans aucune imposition, sans aucune directive. Je ne pourrais dire si l'âge avait une incidence, mais mes parents m'apparaissaient sous un jour nouveau. À la question posée je répondais que je voulais m'engager dans l'armée.

RELEVE DES MOYENNES DES COMPOSITIONS REPROCHÉES AU COURS DE LA DERNIÈRE ANNÉE SCOLAIRE (CLASSE DE 2 ^e)		
	Nouvelle date 29	Mémoires
- Dictée et questions	1	
- Composition Française	6	
- Langue Vivante	Aufklaer : 10,66	
- Mathématiques	5	
- Sciences Physiques	9	
- Sciences Naturelles		
- Histoire	11	
- Géographie		
 Appréciations des professeurs sur les aptitudes du Candidat, la qualité des méthodes de travail acquises pendant la scolarité du Premier Cycle du Second Degré :		
- Français		
- Histoire et Géographie		
- Langue vivante	Elle nécessite et attend, son application lui a permis de faire des peuflés tombés. XMBRATT	
- Mathématiques	Très bon. Travail moyen. Faible S. DEL	
- Sciences (naturelles, physiques)	Très bon - il finira son travail à partie suffisant. G. B.	
 Appréciation du Chef d'Etablissement Remarques insuffisantes en Chem. et French. Necessaire.		
 Agen, le 9 JUIN 1950 L. Baudouin E. Simon		

Notes et appréciations obtenus en classe de seconde

Avant d'aller plus loin, je voudrais préciser une chose. Il était fréquent d'entendre dire, à mon époque, « si ton gosse ne veut rien faire, il n'a qu'à aller dans l'armée ». C'était une façon facile de se débarrasser d'un enfant peu docile, fainéant, enfin d'un individu qui ne s'intégrait pas dans un système présumé normal. Dans mon cas il n'en était pas de même. Je pouvais réunir toutes les caractéristiques pouvant faire de moi le parfait trouffion espérant se refaire une santé dans une vie réputée facile, mais j'avais une vue personnelle sur ce métier. Il s'agissait plus d'une vocation, d'une conviction que d'une solution intermédiaire. De tout jeune j'espérais être militaire. J'envisageais à l'époque de faire les grandes écoles militaires. Mais vu la tournure que ma vie étudiantine prenait à la fin de mon cycle, je corrigeais ma copie, sans pour autant abandonner mes rêves. Les grandes portes se fermant il me restait donc que la solution d'emprunter les petites ouvertures.

La réunion de concertation n'avait pas traîné en longueur. Ma mère restant muette ne pouvait influencer le paternel qui ne réfutait pas mon choix. Il concluait « On s'en occupe dès demain », sans autre commentaire superflus.

Effectivement, un jour ou deux après, j'accompagnais mon père à Agen. Plus précisément à la caserne Toussaint où se trouvait le bureau de recrutement. Je n'étais pas au bout de mes surprises. Un Adjudant-Chef, ayant en charge le service, nous accueillait pour écouter nos désiderata. J'annonçais la couleur en précisant que je voulais m'engager dans les parachutistes, possédant déjà mon brevet pré militaire. Mon père arrêtait net la conversation. « Pas question ». Je restais sidéré. Je n'ai jamais su le pourquoi de son refus. Il avait peut-être ses raisons, sans m'en donner une quelconque explication. Je ne pouvais rien pour le contrer car l'engagement nécessitait l'accord parental, la majorité étant alors à vingt ans. Il n'était pas question pour moi de repartir sur un échec. Le sous-officier, après avoir fait le tour de mes acquis et de mes compétences, nous proposait l'école de sous-officiers de l'artillerie. Mon père n'y voyant aucun inconvénient, j'acceptais, à défaut, la solution proposée. Pour mettre le contrat en application il fallait attendre le 1^{er} novembre. Comme on était, fin juin début juillet, il restait quelques mois à occuper. Ma mère prenait alors le relais pour trouver le moyen de remplir les longues journées, en attendant mon départ pour l'armée. L'intermède qui séparait la fin de mes études et le début de mon métier militaire allait marquer un épisode important.

L'attente de mon début de carrière militaire¹³

Présente depuis un an à Saint-Maurin, ma mère avait eu le temps de faire quelques connaissances, apprenant ainsi qu'à cette période, on

¹³ Titre encore choisi par mes soins.

embauchait dans la région du personnel saisonnier pour la récolte des prunes, qui, une fois sèches, étaient mieux connues sous l'appellation de pruneaux d'Agen. Il se trouvait dans la région un producteur dont la propriété, située au château de Ferrussac, distant de 1,5 kilomètres du village, cherchait de la main d'œuvre pour la saison. Sans me demander mon avis, ma mère, après contact pris avec le responsable du lieu, signant un contrat tacite, me signifiait, sans autre commentaire, que j'allais travailler, là, en attendant mon incorporation. Je ne savais pas exactement ce qui m'attendait, mais avec le recul, je peux dire que cette expérience m'a été très fructueuse humainement, même si une aventure sentimentale secrète devait prendre naissance et se terminer par une conclusion que je qualifierais de négative quelques années après.



À Saint-Maurin

Je prenais donc le chemin de la plantation de pruniers où j'étais inclus dans une équipe, surtout féminine, de personnes d'âges différents. Le travail, au départ, était fatigant pour moi qui n'en avait aucune habitude. Ramassage des fruits à terre, chargement et déchargement des caisses pleines. Tout se passait dans une excellente ambiance et j'étais bien accepté dans le groupe. Par le biais du travail je faisais la connaissance, moins visuelle, de la petite jeune fille que j'avais repérée à la messe. C'était la fille cadette du régisseur du lieu, Michèle Moro. Elle venait de temps en temps dans notre groupe, pour soi-disant nous aider. Indice, j'étais le seul jeune homme de la bande. Parfois elle accompagnait sa mère pour nous porter des rafraîchissements quand la chaleur était un peu trop dure. Pendant près de deux mois, par tous les temps, je parcourrais, quatre fois par jour, la distance me séparant du château, chevauchant le vélo qui me servait déjà de monture à Sidi-Bel-Abbès. Vers la fin août la saison de ramassage se terminait et avec elle la fin de mon contrat. Il me restait encore deux mois devant moi avant mon départ pour l'armée. Emile

Moro¹⁴ allait m'offrir la possibilité de m'occuper jusque-là. Il acceptait de me garder en attendant l'échéance. Sans me flatter, je peux dire qu'il m'avait « à la bonne ». Considéré comme un garçon honnête, travailleur, disponible, sérieux j'avais fait sur lui la meilleure impression. C'était avec joie que je restais avec les ouvriers permanents de l'exploitation, avec lesquels je m'étais lié d'amitié. J'étais considéré alors comme l'un des leurs en participant aux mêmes travaux. Séchage des prunes, ramassage des pommes de terre, récolte des melons, conditionnement des fruits, livraison les marchandises et divers travaux. Tout ce petit monde, ouvriers et régisseur, formait en quelque sorte une colonie italienne. Ces gens avaient quitté leur pays d'origine avant 1940, avec des parents assez âgés, soit pour fuir la misère, soit pour ne pas subir le joug mussolinien.

Certains d'entre eux avaient du mal à assimiler la langue française. En quelque sorte, ils étaient comme moi, des émigrés, chacun à sa manière et pour des raisons différentes. Je me trouvais très bien parmi eux. Ils étaient très simples et accueillants. Ma situation me procurait un avantage supplémentaire, en me déguisant momentanément en ouvrier agricole, ce qui était souhaitable mais non volontaire. Le fait de m'intégrer facilement dans le milieu me permettait de me faire quelques camarades, un peu plus âgés que moi, dans le village. Les vieilles femmes m'appréciaient aussi. Je vais dévoiler un fait. On peut me prendre pour un présomptueux et pourtant, ce n'est que l'exacte vérité. En face de chez nous habitait une dame âgée d'environ quatre-vingt ans. Elle se nommait Bessières ou Bissières. Je la rencontrais souvent sur le pas de sa porte ou dans la rue. Elle était coiffée, en été, d'une grande capeline de paille tressée. Quand on se croisait elle ôtait sa coiffure et me disait, répondant à mon salut « Bonjour M. Claude ». Il me semblait me retrouver au moyen âge en ayant affaire à un paysan passant devant son seigneur. Je n'ai jamais compris pourquoi. Si mes comptes sont bons elle devait être née entre 1875 et 1880. Elle connaissait aussi le grade de mon père et de son temps un militaire de ce niveau était une sommité. Je voulais bien croire qu'il y avait un décalage dans les époques, mais de là à tenir un tel cérémonial devant un garçon de dix-huit ans il y avait un pas. Un jour je lui en ai fait la remarque. Elle me répondit simplement que j'étais un garçon « comme il faut ». L'on me croit si l'on veut. Il faut dire, sans fausse honte, que je tranchais sur les autres jeunes, et là je n'ai besoin de personne pour le faire remarquer, mon analyse personnelle me suffit. En plus d'avoir une réputation de travailleur consciencieux (tout se sait dans un village), j'étais poli avec tous, je ne fréquentais pas les bars du village la nuit et j'étais toujours présent aux cérémonies religieuses, messes, vêpres et processions organisées pour des circonstances particulières, par le prêtre de l'époque, l'Abbé. La campagne (qui a célébré mon mariage, les enterrements de mon père, ma mère, ma grand-mère, le baptême de ma fille Claire et encore quelques cérémonies du genre chez ma sœur). Je n'ai trouvé qu'un point obscur sur ma route. Une dame, pas très très jeune, ne répondait jamais aux bonjours, feignant ne s'apercevoir de rien, comme

¹⁴ Le père de Michèle, ma grand-mère.

bridée par des œillères. Elle semblait comme meurtrie et avait un handicap pour marcher. Elle menait une vie pas très éloignée de la pauvreté et paraît-il avait subi sa vie plutôt que de l'avoir vécue. Elle évitait les habitants du village en général, et se détournait de nous en particulier. Pourtant ma mère faisait des approches, connaissant sa position et sachant ce qui la minait intérieurement, en lui offrant des légumes du jardin, par exemple. Rien n'y avait fait. Elle n'acceptait pas ce qui venait de chez nous. Pour comprendre la situation il faut savoir que Mme Bébengut, son nom, avait un fils qui, outre être son support moral, l'a aidait à vivre. Or son enfant, faisant son service militaire en Algérie, était revenu en France avec une jambe raccourcie au-dessus du genou, ayant sauté sur une mine antipersonnel. En plus d'avoir été blessée dans sa chair, cette femme en voulait aux Pieds-Noirs que nous représentions, ne comprenant pas pourquoi son fils était allé se faire « diminuer » alors que nous, nous étions à l'abri, avec un fils « entier » et en pleine possession de ses moyens. Encore une phase cachée de cette fameuse guerre d'Algérie.

J'aurais pu éviter de parler de ce fait, s'il ne s'était pas trouvé un lien entre cette femme et moi. Son fils Henri, plus âgé de deux ans, était devenu mon meilleur ami de Saint-Maurin. Quand mes occupations de travailleur me le permettaient on se retrouvait. Il n'avait jamais d'argent et moi non plus. Parfois on arrivait à rassembler vingt centimes pour s'acheter au bureau de tabac du village un paquet de cigarettes, (connu sous l'appellation de P4) qui n'en possédait effectivement que quatre.



Fête du village de Saint-Maurin avec des camarades

Le temps passant, le moment de mon départ approchait. Ces vacances un peu spéciales et prolongées avaient fait de moi un autre futur homme. Globalement je laissais derrière moi une idée de marque. Ce qui

peut tendre à prouver que quelque part j'avais une certaine souplesse d'adaptation et une certaine aptitude à me fondre dans une société pas toujours favorable, malgré de multiples préjugés difficiles à combattre, sans pour autant abandonner mes valeurs propres.

Pendant cette période, il ne fallait pas croire que je passais mes heures de liberté entre le travail en semaine et les offices religieux le dimanche à me morfondre. De temps en temps il y avait au village des séances de cinéma. La projection se passait dans une salle prêtée par un café. Ma mère me payait la place. Rares étaient les occasions où mes parents se joignaient à moi. La projection, occupation, peu fréquente dans le village, n'était pas forcément mon objectif premier. En effet, parfois la famille Moro y venait avec leur fille. Il me semble que c'était dans cette période que je commençais à m'occuper des jupons, ciblés à l'occasion. Rien de méchant ; un sourire, un bonjour, une présence. Pour compléter ces moments de détente, le village possédait une petite piscine, chose rare pour l'époque, surtout pour un pour un bourg aussi petit, ce qui permettait les baignades et les trempettes dans les moments ensoleillés des week-ends. À côté de « cette marre aux canards » il y avait un terrain de basket permettant un déroulement physique entre des équipes, qui sans suivre à la lettre le règlement, s'affrontaient pour le simple plaisir. Je faisais partie de l'une d'entre elles. Contrairement à mes camarades du village, un peu plus âgés et n'ayant pas fréquenté le secondaire, il me restait quelques petites notions des règles du jeu. Il arrivait de temps en temps que la fille du régisseur de Ferrussac vienne, en compagnie, tâter la température de l'eau de la piscine, ce qui permettait quelques approches aquatiques. Je terminais souvent mon dimanche après-midi au bar où se trouvait un billard. Malgré le lieu, la boisson ne m'attirait pas. C'était pour moi l'occasion de découvrir en premier lieu un jeu que je ne connaissais pas, en essayant de m'améliorer au fil du temps, profitant des circonstances pour « griller » quelques cigarettes. Mes activités n'échappaient pas à ma mère, et bien que mon père soit un gros fumeur, l'odeur qui s'incrustait dans mes vêtements la mettait sur la voie. En dehors de son nez, elle possédait d'autres repaires. Des miettes de tabac dans mes poches, par exemple. Elle ne m'avait jamais mis au courant de ses trouvailles, jusqu'au jour où, un mégot mal éteint brûlait la poche de mon blouson. Plus question de cacher mes approches tabagiques qui allaient devenir un vice un peu plus tard. Mon père, au courant et mal placé, ne pouvait me faire la morale sur ce sujet. Il m'interdisait simplement de fumer à la maison. Il changera de position peu de temps après.

Un an après mon arrivée à Saint-Maurin, je me sentais bien intégré au village. Cette phase transitoire m'apportait beaucoup. Mais il fallait tourner une page dont le prologue était déjà écrit. Fin octobre je me préparais à remiser mon vélo au garage mettant l'accent sur mon départ prochain. J'avais les poches vides mais l'avenir que j'allais découvrir ne me faisait pas peur.

Pendant les quatre mois passés entre mes fonctions au château et la fin de ma vie de civile, mon travail m'avait permis de gagner quel qu'argent. Dès le début, je remettais l'intégralité de mes gains à ma mère. On peut déjà

voir poindre une fierté dont je ne me suis jamais démis. Je ne concevais pas, alors qu'ayant une possibilité de m'affranchir d'une certaine manière d'une dépendance, de profiter d'une situation. Certes j'étais encore trop petit pour subvenir à mes propres besoins, mais ne pouvais laisser mes parents me nourrir, m'habiller etc. En plus, connaissant leurs problèmes financiers, il m'apparaissait être de mon devoir de les aider. Aussitôt donnés mes gains étaient empochés, sans aucun commentaire. Cela ne m'offusquait nullement puisque je destinais ces sommes aux besoins de la famille, volontairement et sans leçons de moral. Ce qui, par contre, me gênait un peu, était le fait que l'argent de poche me faisait défaut. Mes besoins n'étaient pas nombreux, mais parfois il me fallait quelques pièces, me permettant d'accéder au billard du village, par exemple. Il me fallait quémander quelques pièces, pour pouvoir, avec mon camarade Henri, m'acheter un paquet de cigarettes P4. Je reconnaissais que ma fierté en était un peu émoussée. J'en étais arrivé au point de lui donner tous les billets de mon gain, gardant pour moi la menue monnaie nécessaire à mes modestes moyens. Je n'atteignais pas encore le fond de mes surprises.

Quelques jours avant mon départ, ma mère me convoquait, c'est le mot qui convient, avec un air sentencieux comme elle savait le prendre dans certaines circonstances. Sur la table de la cuisine, elle étalait devant moi une feuille de papier où je reconnaissais son écriture, plutôt un alignement de chiffres. Je m'approchais avec mon air « con », que je n'ai jamais abandonné, attendant la suite des événements. Explications. Depuis que je travaillais elle économisait mon argent en prélevant simplement la somme, dont elle avait jugé le montant, pour mes dépenses de nourriture. Il me semblait normal de participer aux frais. Puis elle mettait dans mes mains une liasse de billets représentant le reliquat, en me précisant que cela m'appartenait. Avec le recul, je comprends le sens de sa démarche. En aucune manière elle ne voulait me nuire, au contraire. Mais n'aurait-il pas été plus simple de m'expliquer le fondement de sa pensée et de me guider sur la voie de l'économie ? En ce qui me concerne, si j'ai bien cerné le problème dans mon for intérieur et le bien-fondé de sa politique, je n'en ai retenu que le côté négatif. Je n'y voyais encore que le penchant autoritaire de son action. Il fallait, d'une façon ou d'une autre, qu'elle tienne les brides. Pris au dépourvu par cet acte inattendu, blessé quelque part, je réservais une réplique à ma manière. Encore une fois, et je n'aurais pas fini d'en parler, il ne faut pas égratigner ma fierté. Cet argent n'était plus à moi, j'en avais fait le deuil volontairement et le fait de l'avoir entre les mains, suivant une procédure aussi peu orthodoxe, me brûlait. Pour m'en débarrasser, en évitant de vexer quiconque, (encore un point de sensibilité me concernant) je trouvais le biais qui allait arranger tout le monde, pour des motifs différents.

La famille suivait les nouvelles du monde, soit par les journaux, soit par la radio avec le vieux poste qui avait suivi le déménagement de l'Algérie. Elle n'avait pas les moyens de s'acheter un poste de télévision technique peu démocratisée à l'époque, dont les prix n'étaient pas accessibles à tous.

Sous un motif quelconque je demandais à mon père de m'accompagner à Agen. J'avais, serrés contre ma peau, les billets de banque remis peu avant par ma mère. Je l'entraînais sur les boulevards, devant les magasins, que l'on appelle de nos jours audiovisuels. Devant les vitrines, guidé par mes questions anodines

(je commençais à maîtriser l'art du contournement), il regardait les postes TV, haussant les épaules, comme pour dire que c'était inaccessible pour lui. Pour la première fois de ma vie, et aussi la dernière, je lui donnais un ordre, par le simple mot « Viens ». Il m'avait suivi, peut-être par curiosité. Dans le magasin nous échangions nos goûts sur la forme, les couleurs. Après avoir eu un aperçu de ses aspirations et en fonction de mon avoir, je passais commande pour un poste, et payais avec une monnaie sonnante et trébuchante. L'appareil arrivait à Saint-Maurin, après mon départ. Je n'ai jamais eu un merci. Peut-être étais-je encore redevable. En fait cela ne m'affectait que très peu. Je n'étais ni plus riche, ni plus pauvre qu'avant. Il me semblait simplement avoir participé, avec mes modestes moyens à la vie communautaire, en évitant d'être « un boulet » trop lourd à porter. C'était peut-être aussi une manière de remercier.

Le 1^{er} novembre : l'heure du départ

L'heure était arrivée pour quitter mon nid. Ma mère avait fait ma petite valise juste assez grande pour contenir un peu de linge de rechange. L'armée allait pourvoir à mon habillement. Je laissais la maîtresse des lieux sur le pas de la porte. Elle n'avait pas voulu m'accompagner à la gare. Pas d'effusion de tendresse particulière, ce n'était pas le genre de la maison. On se faisait la bise, la seule marque de rapprochement qui était plutôt une coutume qu'une marque d'affection qui se pratiquait pour un bonjour, un au revoir, le soir avant d'aller au lit et le matin en sortant de sa chambre. Donc pas de larmes inutiles, pas de mots superflus. Avant de se séparer elle avait pris le temps, en cachette de mon père, de glisser un billet de cinq francs dans ma poche, ce qui correspond à une somme comprise entre trente et cinquante francs actuels (ou entre six ou huit euros). Mon père me déposait à la gare d'Agen, sans m'accompagner sur le quai. C'était à partir de ce moment que je commençais à prendre en compte mon propre destin. Les trains à vapeur existaient encore à cette époque. Dans une volute de fumée âcre, je quittais le Lot et Garonne, pour me diriger vers Châlons sur Marne (devenue Châlons en Champagne), via Bordeaux, et Paris pour affronter un épisode de vie qui allait durer quarante ans.

Je croyais naître une seconde fois. Finies les études (je le croyais), terminée l'ascendance familiale (la suite me montrera que je devrais l'affronter). J'étais comme un jeune chien épris de liberté, sans muselière. J'emportais avec moi un bagage important. Il était constitué d'un héritage génétique, un patrimoine hérititaire donnés à la naissance, et d'une éducation avec ses bons et ses mauvais côtés. Le tout allait accompagner le jeune homme que j'étais pendant de très longues années. La suite des événements devait en concrétiser certains points, en renforcer d'autres et parfois m'obliger à bifurquer pour éviter de faire subir à mon entourage les points négatifs m'ayant laissé, malgré tout, une empreinte profonde.



École d'application de l'artillerie, Châlons-sur-Marne

Epilogue

Afin d'éviter d'avoir à jeter sur le papier un exposé servant de conclusion sèche et rugueuse, j'ai tenté de saisir auparavant les fils conducteurs m'ayant guidé pour une meilleure compréhension de la personne que j'ai pu être en mettant le pied sur terre, pour devenir ce que je suis.

Sans vouloir me répéter, je persiste à penser que l'enfant, avant même sa première vision du monde possède sa propre personnalité, avec ses caractéristiques particulières à nulles autres semblables. En ce qui me concerne, il est évident que je ne peux définir tout seul, ma spécificité dès l'aube de mes jours. J'ai donc privilégié pour essayer de faire le contour de mon enveloppe, une analyse astrologique, assez proche, il me semble, de la réalité, faite par Mme Soleil, personnage réputé dans cette science, à l'échelon national. Je ne suis pas un adepte de cette méthode mais il apparaît quelques fois que les approches, entre les dires et la réalité, sont très voisines. À défaut d'autres bases je ne peux que m'appuyer sur ce qui me semble être le plus vraisemblable. Voici quelques extraits de l'étude de cette dame (décédée à l'heure où j'écris ces lignes), relatifs à ma personnalité (j'aurais l'occasion par la suite de reprendre quelques-uns de ses propos).

« La famille sera extrêmement importante dans votre vie de votre petite enfance. Elle vous suivra tout au long de votre existence et sera très fortement présente dans les bonnes et les mauvaises influences.

Votre gentillesse n'a d'égale que votre timidité. Vous êtes attentif et serviable à votre entourage, présentant la demande avant qu'elle ne soit formulée.

Vous êtes d'une grande gentillesse et servabilité.

Vos affections sont sincères et durables.

On pourra vous reprocher de ne pas être assez expressif.

Vous prouvez votre amour dans les gestes du quotidien plus que par de grandes envolées lyriques.

Vous êtes attentif et généreux envers ceux que vous aimez.

On vous a rarement aidé dans votre jeunesse pour vous adapter à votre environnement.

Sur le plan de la famille, les choses se passeront mieux en vieillissant, car pendant votre jeunesse, l'enfance a été assez dure.

Vous devez avoir plus confiance en vous et à vous valoriser un peu plus. En effet vous êtes trop timide ou effacé.

Même vos proches ont du mal à connaître votre vraie personnalité car vous êtes extrêmement secret.

Attention aux pulsions agressives

Vous devez être vigilant au point de vue de votre caractère, car par moment ou simplement dans la prime jeunesse, vous pouvez développer un instant de rébellion envers tout et n'importe quoi ».

Voilà quelques phrases relevées dans un document qui fait six pages. On en pense ce que l'on veut, mais il y a des similitudes qui peuvent laisser perplexes.

Si j'en juge cette analyse, je suis tenté de dire que je suis venu au monde avec un caractère timide, animé d'une grande sensibilité, ce dont je suis intimement persuadé, ce qui a donné certainement naissance à une susceptibilité aiguë.

Des éléments extérieurs allaient m'amener à évoluer sur certains points, parfois creusant des sillages nouveaux dans ma ligne de conduite, sans ébranler les fondements acquis lors de ma conception. Quelques marches de cette évolution sont encore profondément ancrées dans le sexagénaire que je suis devenu.

Pour étayer mon texte j'ai donc pris quelques passages de mes jeunes années qui, peut-être, peuvent apporter une explication caractérisant l'individu que je suis, obligé de mettre en évidence, les singularités de mon milieu familial, vu de ma « fenêtre », en jugeant quelque part mes parents (qu'on se le dise, à partir de l'âge du raisonnement, chacun est un juge qui s'ignore). Je m'estime encore heureux de pouvoir le faire, car nombreux sont ceux qui n'ont pas de repères, cherchant encore l'origine de leur famille.

Pour terminer cette période je vais essayer de faire un petit récapitulatif caractériel concernant le jeune de 18 ans que j'étais, partant affronter sa vie, tout en apportant quelques détails supplémentaires et complémentaires, sur les causes de mon évolution.

Apports et dérives de l'exercice parental

Dès son plus jeune âge, l'enfant est soumis à des pressions, des contraintes, des poussées et des attirances de tous genres venant de tous les azimuts. Suivant le tempérament il peut y avoir soumission, révolte, rébellion, rejet voire attraction. En ce qui me concerne, je crois avoir été docile et si la révolte (souvent couvant intérieurement), me saisissait parfois, c'était un fait dû à l'incompréhension d'un sujet qui n'avait pas été abordé ou, dans mon esprit, à une injustice.

Je suis obligé de différencier les nuances fondamentales que j'ai pu ressentir, séparant le mode opératoire de chacun de mes parents.

L'éducation maternelle

L'aspect négatif :

Sévérité extrême- Autorité dictatoriale imposant la courbure de l'échine-Communication inexiste-Barrière infranchissable entre l'enfant et le père, avec le cas échéant autorisation pour accéder au chef de famille-Pas d'extériorisation de sensations

L'aspect positif

Cela peut paraître surprenant, voire paradoxal, je n'en ai jamais voulu à ma mère pour les magistrales corrections infligées. Pourquoi ?

Il faut savoir que dès l'âge de raisonner, je savais que contrevénir aux directives issues du règlement intérieur de la maison, impliquait une sanction (le message pour une fois était clair et aussi bien perçu). Ma mère ne se mettait jamais en colère, ne haussait jamais le ton. Elle appliquait froidement la punition, graduée en fonction de la gravité ou de la répétition de la faute. Je savais ce que j'encourrais en franchissant les limites permises. Je n'ai jamais été pris en traître. À moi de prendre mes responsabilités. Pour la petite histoire, je peux rajouter, que pendant les séances de danse dirigées par Mme Cravache, ma mère ne visait que les parties arrière du corps, situées au-dessous de la ceinture, pour éviter d'atteindre la tête (premier objectif d'un moment de colère ou d'humeur incontrôlée). Elle justifiait sa position en précisant que « le cul n'a jamais eu de cervelle ». Je crois que quelque part il y a quelque chose à retenir dans cette philosophie, avec bien sûr les limites qui s'imposent.

Ces petits épisodes, même si j'avais peu apprécié le moyen de transmission des messages, ont laissé un impact dans mon comportement un caractère indélébile, à savoir :

- Ne jamais contourner les lois, quelle que soit l'origine d'où elles sont issues. Dans le cas où on prend le parti de les enfreindre, il faut en accepter les conséquences ou on fait le nécessaire pour les faire changer, avec des moyens légaux, pour éviter de déstabiliser l'univers familial voire, plus haut, le milieu professionnel ou encore plus haut, l'intérêt général. Encore faut-il, pour les rédacteurs des règlements, savoir expliquer ou argumenter les aspirations voulues, souhaitées, même imposées, tout en restant à l'écoute des parties prenantes (quand elles sont en mesure de comprendre et de s'exprimer) qui pourraient émettre une opinion, sans pour autant vouloir affronter et déstabiliser l'autorité. On peut déjà voir, par ces quelques mots, poindre le petit côté révolté de mon personnage. Cette méthode allait me servir beaucoup plus tard. Le côté justice m'a été toujours été très sensible. J'ai accepté, je ne dirais pas avec satisfaction, je n'irais pas jusqu'à là, la réaction maternelle sur mes débordements indisciplinés.

Mais je n'ai jamais admis que l'on puisse m'accuser d'un méfait jamais commis. Cela m'avait été quelque fois accrédité. Sans être blessé sur ma peau, le principe même d'une inculpation non méritée m'offensait horriblement. Question de sensibilité peut-être. C'est encore aujourd'hui une énigme que je n'arrive pas à résoudre, car, par exemple, je ne suis pas apte à connaître de ma position, la raison pour laquelle on donne la place à l'un plus qu'à l'autre et à l'autre plus qu'à moi. Manque de communication, de confiance, émergence d'un certain racisme (mot inadapté dépassant les limites du blanc et du noir). L'injustice chez moi n'a jamais eu bonne audience, même si moi-même ai pu être amené à commettre des actes répréhensibles en la matière, étant fait de la même pâte que les autres hommes. Mais je n'ai jamais mis en avant, pour faire une différence souvent inavouée, une prépondérance professionnelle, familiale ou simplement une distinction sentimentale, en vertu de lois pour les uns et d'attrances affectives pour les autres. Je déborde un peu du sujet initial. Ma mère (on peut lui pardonner quelques dérives), même si son comportement peut être jugé extrême, avait toujours respecté, à quelques nuances près, le cheminement familial tracé, qui n'était pas souvent à mon avantage dans certaines périodes de ma jeunesse.

- Comme l'on peut le voir, je ne tiens aucune rigueur à son encontre, même si je n'ai jamais oublié ses petits supplices corporels, quelque fois « mijotés aux petits oignons ». J'en ai conservé une petite rancœur. J'étais pourtant doué d'une certaine sensibilité me permettant de comprendre des messages, sans en venir aux moyens extrêmes. Mais il se pouvait aussi que des circonstances me fassent abuser de certaines situations. L'intransigeance étant monnaie courante à la maison, et le sachant pertinemment, je récoltais les fruits de ma moisson, en espérant quelques mansuétudes. Rancœur ? Oui, mais rancune, Non. Ce dernier mot implique une nuance de vengeance, sentiment qui n'a jamais, quelqu'un soit les raisons, effleuré ma cervelle. Bien sûr je n'oublie pas. Je conserve en mémoire les mauvais coups que j'ai pu subir et parfois je suis tenté de retourner la balle à l'envoyeur, avec la même intensité que je l'ai reçue, sans en rajouter. Parfois, avec du temps, je voulais simplement faire percevoir l'impact de la peine ou des inconvénients, pour faire remarquer combien ce que l'on a pu faire subir aux autres peut être néfaste à soi- même quand les circonstances sont réversibles. Il n'y a pas très longtemps on m'a fait comprendre que j'étais rancunier, voire intolérant. Comme simple défense, un fait valant une longue explication, j'ai émis une réponse mettant en évidence les services rendus à des personnes qui m'avaient été très proches et qui ne m'avaient pas oublié dans la

distribution des « vacheries ». C'est peut-être la nouvelle définition de la rancune. J'ai, il se peut, involontairement inversé la notion de vengeance. Allez savoir ? Avec moi il faut s'attendre à tout.

J'aurais pu inscrire ce point particulier sous la rubrique négative. Or si le se trouve que le fait de souligner le côté déplaisant de l'injustice m'a permis de virevolter vers un chemin inverse, en essayant de ne pas commettre les erreurs que je peux reprocher aux autres. Et comme l'homme n'est pas parfait, il y a de fortes chances que quelqu'un, quelque part, peut avoir des griefs à mon encontre, à me reprocher dans ce domaine. En écrivant ces lignes je réagis avec quelques dizaines d'années de recul. Simplement pour dire que même si l'on pardonne, on ne peut effacer les inscriptions ancrées dans la mémoire comme des écrits tracés sur une ardoise. De ce côté, par moi considéré comme positif, mon éducation maternelle sans en oublier les aspects sensoriels rarement agréables, m'avait fait percevoir le bien-fondé même si force oblige, du respect les lois. D'un autre côté, sans le savoir, elle avait ancré en moi un sentiment de frustration quand l'injustice pointait son nez. Elle en sera la première victime, bien des années plus tard, quand dans certains passages de ma vie, je me verrais dans l'obligation de la remettre sur « ses rails ». Mais ça c'est une autre histoire.

Je suis né, comme tout le monde, avec une méconnaissance totale de la valeur des biens matériels. Mon éducation ne m'avait pas fait beaucoup évoluer dans ce domaine. Bien sûr en grandissant, je savais qu'il fallait pièces et billets pour obtenir la moindre miette de pain. Je n'ai jamais pris en compte les notions d'avoir, de richesse, tout en étant conscient que sans la monnaie on ne pouvait rien, on n'était rien. Le comptable de la famille était ma mère. Je crois pouvoir dire qu'elle menait bien sa barque et que mon père avait une confiance complète concernant la gestion des moyens du ménage. Je n'ai jamais su, et cela jusqu'à la fin de sa vie (1983), quelles étaient les ressources qu'elle engrangeait, ni les dépenses, ni les factures qu'elle avait à payer. Il faut dire que je ne me suis jamais intéressé à la question. C'était une affaire qui ne concernait pas les enfants. Seuls quelques indices me faisaient percevoir les difficultés du moment. Quand je voyais ma mère, sans un mot, compter et recompter ce qu'elle possédait dans le porte-monnaie, aller dans un placard pour sortir une boîte de métal (son petit coffre dont elle ne m'avait jamais caché l'existence) malheureusement vide, et quand je percevais les plissements de son nez dénotant une certaine perplexité, je devinai que des moments sombres étaient prévisibles à court terme. Il est à souligner qu'en 1960, date à laquelle je quittais la famille, que les chèques, et encore moins les cartes de retrait ou de crédit, n'avaient pas la vogue que nous connaissons. Toutes les transactions se passaient « en liquide ». C'était mon père qui allait à la banque une fois par mois pour retirer la somme prévue pour les trente jours à venir, (ou par mandat), qu'il remettait à la maîtresse de maison. À elle de gérer. Mis à part ces petits signes problématiques que mon observation décelait, je n'ai jamais eu vent des difficultés du ménage et n'en ai jamais ressenti, quand ils existaient, une quelconque retombée

directe. Donc l'argent restait pour moi un moyen sans plus, sans attrait particulier. Même quand l'heure était venue de travailler, alors que j'étais encore sous la coupe parentale, je me débarrassais de l'intégralité de mes gains, sans gêne ni regrets. Pourtant ma mère, sans le laisser paraître m'enseignait le sens de l'économie et par extension celui du gaspillage, les deux notions étant étroitement imbriquées. J'ai déjà fait allusion à sa pratique du ravaudage. Il en était de même dans les autres domaines. Curieux par nature, quand elle cuisinait, j'allais fureter sous les couvercles de la marmite, le nez scrutant les odeurs comme un chien de chasse. Quand je lui disais d'un air scandalisé « encore » ! Elle m'expliquait alors qu'avec des restes on faisait de très bons plats. Il faut dire qu'en dehors de son côté pratique, elle était bonne cuisinière. Et comme si rien n'était, elle continuait sa leçon « Comment veux-tu gagner de l'argent si on jette tout ? ». Pour elle le meilleur moyen de gagner de l'argent était avant tout d'éviter le gaspillage et les dépenses inutiles. Pour elle, devenir « riche » n'était pas simplement le fait de remplir le portefeuille, mais de faire en sorte de ne pas le vider, avec le souci d'économie. J'ai bien retenu son enseignement pour la suite de ma vie. Mais je n'ai jamais pu mettre en application ses principes du temps de notre vie commune. Je n'ai jamais eu d'argent de poche. D'ailleurs mes besoins étaient fort modestes et si j'avais besoin de quelque chose, si ma mère le jugeait utile, elle y pourvoyait. Bien sûr, avec la base inculquée, je faisais attention à limiter les dégâts à ma portée, mais je n'ai pu gérer quelque monnaie ou presque. Si j'avais des pièces dans ma petite tirelire, je le devais à mon père. Quand il venait le week-end ou en permission, il m'envoyait acheter ses cigarettes. C'était devenu une coutume ; il me laissait toujours la monnaie résiduelle. Pas de quoi faire un feu de joie. D'un autre côté, pour mes étrennes ma grand-mère Valentine avait toujours une pièce à me donner, malgré sa position précaire. Il arrivait à force de pouvoir réunir une petite somme qui me servait à offrir un petit cadeau à l'occasion de la fête des Mères. Il m'arrivait parfois d'avoir quelques idées. Ma mère me faisait confiance. Son porte-monnaie était toujours à ma portée. Je n'ai jamais pris un centime pour mes besoins personnels. Il est vrai que de temps en temps je ponctionnais quelque menue monnaie, d'une façon pas trop visible, que je camouflais dans un petit coin de moi seul connu. Cela pouvait durer quelques mois. Quand arrivait le moment où je m'apercevais que ma mère tournait ou retournait son porte-monnaie pour s'assurer qu'il n'avait pas de trou, avec son petit pincement nasal coutumier, annonçant une fin de mois difficile, je sortais fièrement de sa cachette mes petits recels pour les lui remettre intégralement. Parfois les sommes étaient suffisantes pour lui permettre de boucler son budget. J'avais quand même droit à un sourire. Je ne pourrais pas dire s'il était de satisfaction, de soulagement ou de bienveillance. Peu importait, mon but avait été atteint. J'étais heureux de mon coup. C'était ma manière de faire des farces.

Sans sermon particulier, ma mère avait su m'inculquer la notion de la valeur des biens terrestres, la façon de les gérer. Ne pas être dépensier, comment être économique, savoir épargner, suivre sa comptabilité. Valeurs que j'ai emmagasinées et que je perpétue. Avec ces rudiments

fondamentaux à mon sens, d'autres éléments en sont directement découlés. En effet, ma mère n'avait jamais péché par excès de luxe ou par avarice. Elle aimait le beau (la beauté est une relativité qui ne peut être mise en évidence que par les goûts des particuliers qui ne sont pas forcément conformes à ceux des autres). Elle connaissait les limites que ses finances lui imposaient, même si ses aspirations prétendaient à lui faire valoir d'autres horizons. C'est peut-être pour cela, par habitude, (ce qui pourrait être l'inverse, car souvent l'on recherche ce que l'on n'a pas connu), que j'aime la sobriété, sans pour autant tomber dans la médiocrité. Ce petit aparté peut néanmoins prouver que je pouvais être très réceptif, malgré mon jeune âge, sans emploi de moyens coercitifs. Il n'empêche que ce dernier petit enseignement insignifiant en apparence, m'a servi et me sert encore.

L'éducation paternelle

Il va m'être difficile de décrire les différents aspects caractérisant mon père et de parler de son impact sur ma personnalité. Depuis ma naissance jusqu'au retour du Congo, la cellule familiale était restée complète. Puis de 1950, j'avais huit ans, gamin irréfléchi, jusqu'à mon départ pour ma vie professionnelle à 18 ans, je n'ai connu mon père que par épisodes et en pointillé. Même pendant ses moments de présence, il restait inaccessible. Il ne me faisait pas peur, mais je le craignais. La description que m'en faisait ma mère ne m'encourageait à tenter quelques possibles approches et, fort de ce principe, elle se plaisait à jouer le rôle d'intermédiaire, soi-disant pour arrondir les angles. De son côté le pater était peu enclin à aborder avec moi une conversation pouvant intéresser un enfant ou un jeune homme. Avec une vie aussi bien remplie que la sienne, les anecdotes et les récits devaient être nombreux. Il n'était question pour moi de provoquer un étalement de souvenirs. Mon contrôleur maternel intervenait pour dévier mes idées. Je crois avoir compris, plus tard, ses interventions à ce sujet. La nature avait doté mon père d'une apparence froide. L'intonation de sa voix était incisive et les mots lancés avaient une portée qui ne laissait pas place à une réplique. Tout chez lui indiquait naturellement l'autorité et la droiture, provoquant quelque part un côté sécuritaire. Il ne prononçait, vis à vis de moi en tous cas, de mots doux ou n'effectuait de gestes affectifs. Il ne me fallait pas attendre de sa part des paroles d'encouragement ou de félicitations. Je crois avoir, en ce qui concerne ce dernier point, une petite explication qui n'engage que moi.



Ma chambre de Sous-Officier, Mulheim

Ce n'était certainement pas avec ses parents qu'il avait pu connaître une ambiance chaleureuse. L'armée, qui avait été une partie importante de sa vie, n'avait pas dû non plus assouplir un caractère déjà trempé. J'ai retrouvé un écrit d'un ancien officier (J. Pouget) qui cerne le problème relatif à la transmission de sentiments dans le milieu militaire en disant :

« Si vous n'aimez pas vos hommes changez de métier. Mais ce n'est pas en leur faisant des déclarations d'amour que vous les convaincrez. Si vous les aimez, ils le sauront tout de suite. Un coup de pied au cul peut être l'expression du mépris. Il peut aussi être une marque d'estime, d'affection (caricature volontairement exagérée par l'auteur pour marquer l'esprit). Si vous parvenez à expliquer cette contradiction par la logique ou les lois de la psychologie...vous avez compris l'homme ».

Mon père n'a certainement pas connu l'auteur de ces lignes étant décédé avant la parution du livre Bataillon RAS. Mais je suis sûr qu'il était imbibé de cette notion particulière de l'affection et de l'amour pour autrui. J'ai l'impression que par le seul fait de dévoiler un épanchement il avait peur de mettre à nu une certaine sensibilité que l'on aurait pu prendre pour de la faiblesse. À mon stade d'enfant je prenais ce que l'on me donnait en regrettant le manque de proximité. Mais il faut que je reconnaisse aussi avoir déteint. Encore à l'heure actuelle j'ai du mal à exprimer ma satisfaction ou mon émotion par des moyens traditionnels. Je manifeste souvent ma joie ou mon contentement par des brusqueries surprenantes, parfois avec une force qui n'a d'égale que l'intensité du sentiment qui m'anime. Il y a quand même une petite différence, si l'on compare les deux comportements. Si l'un réagissait avec une apparente passivité, l'autre s'extériorise, même avec des gestes peu orthodoxes. Mais des deux côtés il n'existe pas de paroles pouvant faire plaisir ou réconforter. À défaut de prononcer des mots jamais appris, mon père, sans le savoir m'a fait prendre conscience que j'attendais quelque chose de lui concernant la communication. Son silence, sans parler de sentiments, était perçu comme un abandon, un désengagement de sa part, un désintérêt. Les

encouragements et les réprimandes brillaient par leur absence. Ce mutisme contrastait avec l'exubérance maternelle. J'ai regretté par la suite de ne pas avoir eu le courage de franchir, par la force, la barrière que ma mère avait dressée entre le père et l'enfant. Il me semble avoir manqué quelque chose, surtout à la fin de mon adolescence. Pourtant il lui arrivait d'avoir quelques pulsions pouvant ressembler à des approches. Sans me demander mon avis, prenant un damier, il m'imposait de m'asseoir en face de lui. Je n'étais pas généralement enthousiasmé. D'une part je ne possédais pas une expérience suffisante pour atteindre son niveau en la matière, d'autre part je n'ai jamais été disposé à supporter une attention soutenue dans les jeux de réflexion. La patience n'a jamais été une de mes qualités premières. Les parties étaient nombreuses puisque rapides et le vainqueur ne se trouvait pas dans mon camp. Si le fait de satisfaire un plaisir de mon père ne m'était pas forcément pénible, celui d'être volontaire d'office m'était moins agréable. Toujours des impositions et des ordres pour des moments censés être une détente. Je n'aurais plus l'occasion de revenir sur ce sujet. Je vais donc survoler quelques années, car sans le savoir, il vivait ses dernières années. Alors qu'il ne me demandait rien, je le provoquais en duel devant un jeu de dames, quand je venais en permission à Saint-Maurin. Je ne doutais pas de la fin prévisible de la rencontre. Je connaissais la conclusion des joutes, n'ayant jamais fait de progrès dans ce domaine. Je me vengeais ainsi en lui évitant de me désigner puisque j'étais le provocateur, volontaire cette fois-ci. Les cartes l'attiraient aussi. Quand on était assez nombreux à la maison on s'asseyait pour une partie de belote. C'était encore des séances dont je me serais passé. Ma mère était mauvaise joueuse, mauvaise perdante et s'adonnait à des tours de passe-passe appelés tricheries. Bien sûr ses actions n'échappaient à personne et souvent de fois les cartes volaient par-dessus la table avant la fin des parties, dans un climat tendu. C'est peut-être depuis ce temps-là que j'ai pris en horreur les tricheurs et ceux qui n'admettent pas la défaite. Pour moi le jeu est une chose sérieuse, même si c'est un divertissement. On doit faire le nécessaire pour gagner, mais la fin ne justifie pas tous les moyens. Comme quoi, même les choses les plus banales et censées distraire, façonnent également, à leur niveau, des prises de position caractérielles.

Après avoir analysé schématiquement mes comportements et mes réactions en fonction de ceux de chacun de mes parents, ils avaient un point commun qui restera ineffaçable. J'en ai énormément souffert et ne suis pas la seule victime. Ma soeur fait partie du lot. Mon droit à la parole était très limité. On ne me demandait jamais mon avis. On ne permettait pas d'émettre ma façon de penser. Même dans la vie courante les échanges étaient rares. Quand j'étais seul avec ma mère, je pouvais à l'occasion entamer une petite conversation, si elle était disponible ou bien lunée, à la condition de ne pas la contrarier, de ne pas la contrer ou de ne pas me plaindre. Mais quand la cellule familiale se recomposait on atteignait le summum. Les répliques sèches fusaiient « Tais-toi ». Parfois il y avait un complément « Les enfants ne parlent pas à table ». Comme ailleurs, il était difficile de parler ou d'émettre une opinion, un souhait, un besoin, il fallait trouver l'endroit et le moment adéquats. Il n'était pas rare d'entendre

aussi « Tu ne parleras que quand on t'interrogera ». Donc pas question de participer à une conversation, pas question non plus de perturber l'écoute du poste radio, pas question de rompre le silence religieux qui s'installait quand plus personne n'avait rien à dire. Avec l'âge les choses allaient un peu s'améliorer, mais les règles essentielles étaient maintenues même si les remises en place étaient devenues inutiles. L'ambiance mettant en avant la prépondérance des anciens, faisait partie de traditions incontournables, reprenant, en remontant le temps, certains concepts de nos aïeux.

L'impact porté par ces silences imposés a eu, à mon avis, de graves conséquences. L'épanouissement dans ces conditions, ne peut qu'être très limité. Le manque de possibilité d'échanges m'a poussé à me recroqueviller sur moi-même, à devenir secret. La conversation, étant quand même une des propriétés de l'homme, m'étant refusée, j'essayais de trouver des réponses à mes questions dans les lectures. Ne pouvant que difficilement utiliser ma langue, je me servais de ma plume pour m'extérioriser. Et encore ces écrits restaient en vase clos n'ayant pas de correspondant pour me donner la réplique. Enfin, ricochet sérieux, il m'a fallu beaucoup d'années pour avoir la volonté d'affronter un dialogue, une confrontation verbale. Parler en groupe ou en public demande déjà au départ une certaine expérience. Quand on a été façonné à ne rien dire, il n'est pas évident de trouver les mots. La manipulation de la langue et du verbe n'a pas été le seul revers de ce mode d'éducation. En effet, pourvu au départ d'une timidité naturelle, par crainte d'un certain ridicule, je suis toujours resté en arrière, au point où l'on m'a souvent reproché d'être renfermé, réservé, discret. En quelque sorte je n'ai jamais su « me vendre », ou mettre en avant des idées, alors que j'avais des moyens à ma disposition. Bien des années après la disparition de mes parents, j'arrivais à juguler quelques stigmates sans pour autant savoir me mettre en avant, non pas pour me faire valoir, mais pour éviter d'être oublié dans une foule d'anonymes. Ce côté peu agréable a néanmoins développé en moi d'autres aptitudes. Si par la force de l'habitude, j'étais devenu presque muet, il me restait encore dans mes facultés, les horizons offerts par l'oreille et par l'œil. J'avais devant moi assez d'années d'entraînement pour affûter ma capacité d'écoute et aiguiser mon sens de l'observation.

Je crois que c'est le point le plus important retenu à l'encontre de la méthode employée par mes géniteurs pour élever leurs enfants. Je sais que les parents les mieux intentionnés font de leur mieux pour l'éducation de leurs progénitures, ayant moi-même dépassé ce stade. Il n'y a jamais eu de recette miracle en la matière. Tous les espoirs peuvent être permis mais ils sont souvent déçus, d'un côté ou de l'autre de l'échelle. Par contre, en dehors de son propre caractère, sans mettre hors circuit des idées reçues ou transmises, il est important d'être à l'écoute de certaines aspirations. Si je peux avoir une petite consolation, ce qui m'évite de placer mes parents dans une catégorie rassemblant des êtres sortants du commun par leurs rapports autoritaires avec leurs enfants, j'ai trouvé un article paru dans le magazine Psychologie, N°73, relativement récent, qui va dans le sens de ma perception du système. Je cite :

« Itinéraire complexe d'un enfant ordinaire

Ce sont des enfants comme les autres. Mais pour avoir une chance d'être entendus, ils sont obligés de manifester un comportement qui paraît étrange et incompréhensible.

Il existe des parents qui ne voient ni n'entendent le débat moral de leur enfant et se trouvent désarmés lorsqu'il est en situation d'échec. Ils n'ont pas pris l'habitude de dialoguer avec lui d'une façon spontanée, naturelle à propos de tout et de rien. Les grandes personnes engagent entre elles des conversations. Mais, hélas ! en famille, elles n'ont pas le même comportement. Une espèce de séparation de fait. Les parents ne prennent pas l'habitude de parler d'égal à égal avec l'enfant. Ils ne le font pas participer... ».

Les inconvénients résultants de la méconnaissance de ces notions psychologiques fondamentales, s'ils m'ont laissé des traces profondes, m'ont néanmoins apporté le remède et j'ai essayé d'en tirer un enseignement. Même si j'ai toujours du mal à mettre en évidence mon faire valoir, j'ai pris, à revers, ce qui m'incommodait dans le manque de communication parentale en transférant mon expérience, dans mon côté professionnel au moins, en favorisant le contact, le dialogue et l'information et en incluant dans ma prise de décision, avant les ordres, les remarques et les directives, les suggestions de mes collaborateurs les plus proches sans oublier ceux placés au bas de l'échelle qui peuvent aussi des mots à dire.

Dans le même ordre d'idée, mes parents, n'ayant jamais admis un retard, m'ont appris la ponctualité. Mon métier de militaire allait perpétuer également la valeur de l'exactitude. À mon tour persuadé du bienfondé de cette notion, j'avoue ne pas accepter être, comme l'on dit familièrement, « à la bourre » et suis resté très exigeant sur le respect de l'heure. Ce sujet, comme les autres, peut, avec explications et arguments, être compris par des gens censés, sans passer par une expiation automatique servant de fil conducteur pour comprendre une leçon.

Même les situations les plus pénibles permettent de tirer des conclusions pouvant éviter de refaire des erreurs passées, qui, quelque part, ont pu faire souffrir.

Apports et dérives du milieu extérieur

La rue

Endroit idéal pour la découverte des autres. Terrain de jeux mais aussi lieu d'affrontements. J'y ai appris à m'amuser mais aussi à me défendre. C'est là qu'est née ma prudence, voire une méfiance qui est devenue instinctive. À partir de cette expérience, le soupçon toujours présent a transformé en réflexe un geste qui était au départ une précaution. Pour celui qui sait observer, il peut s'apercevoir que quand je sors d'un milieu connu, je suis toujours sur le qui-vive, pas comme quelqu'un qui

essaie de déceler une anomalie, mais d'une façon si naturelle, que c'est devenu un automatisme, sans même me poser une quelconque question. Dans un lieu public, par exemple je choisirais, autant que faire se peut, une place où je peux voir l'ensemble sans avoir derrière mon dos une présence. La prudence m'a aussi prouvé que l'on pouvait éviter bien des ennuis si l'on savait faire une analyse préventive pour adopter un comportement éliminant le maximum de risques. C'est inimaginable de voir combien de petites épreuves enfantines peuvent marquer, en apportant une certaine sagesse.

L'école

Par les détails déjà fournis, le milieu scolaire, indépendamment des études, dans ma période algérienne, ne m'a pas laissé de souvenirs particuliers. En dehors des petits larcins, gênants à l'occasion mais pas très importants dans les faits, cette scolarité ne m'a pas permis d'ouvertures remarquables. Mon épopée d'étudiant en France a été d'une toute autre nature. L'enseignement n'a pas vraiment nourri mon intellect pour les raisons déjà évoquées. J'y ai découvert l'exclusion, la marginalité, nécessitant une certaine force morale, favorisant une forme physique due à mon entraînement paramilitaire, une mise à la porte de mon établissement, situation quand même honteuse dans mon for intérieur. Très formateurs ce genre d'événements, mais pas forcément très rassurants pour un proche avenir encore peu défini.

L'église

La religion a été un élément intermédiaire entre une famille autoritaire et fermée, un espace laïc européen et un islamisme assez conséquent. Pendant les heures passées à fréquenter le milieu catholique, je ne pensais plus aux contraintes familiales et oubliais la violence et autres méfaits de la rue. Je découvrais un autre aspect de la vie, apprenant les fondements de la morale chrétienne. Et puis important, c'était le rare cercle où je pouvais m'assurer que mes cordes vocales n'étaient pas atrophierées. J'échappais aux silences familiaux imposés et à l'écoute silencieuse, tout aussi imposée par les professeurs.

Je crois avoir fait le tour de ces années comprises entre 1942-1960 (âgé de 0 à 18 ans)

En quittant le 1^{er} novembre 1960 le quai de la gare d'Agen avec ma petite valise, j'avais sur le dos un mince bagage, aux contours encore flous, qui n'avait encore trouvé une stabilité psychologique définitive. En fait, je ne connaissais rien de la vie.

Avant de clôturer ce chapitre j'ai encore quelques points à souligner, n'ayant pas trouvé le moment favorable, dans l'échelonnement des mes paragraphes, pour les mettre au jour. Par exemple :

- Je n'ai pas eu d'amis dans cette période.
- Je n'ai jamais eu de passion, mais me fixais toujours un but.

Élevé en fils unique je n'ai jamais appris à partager mais j'ai le sentiment d'avoir toujours tout donné, car de tout temps mon plaisir consistait à faire plaisir, même si cela me posait quelques sacrifices, quitte à me priver moi-même, en ponctionnant sur mon temps, ma liberté et plus tard sur mon compte en banque. Partant du principe que seul un vivant peut rester à l'écoute des autres, j'ai toujours fait le nécessaire pour aider sans pour autant m'immoler sur l'autel du sacrifice.

Si j'avais un petit quelque chose à faire passer, voilà ce que je pourrais dire, avec quelques dizaines d'années d'ancienneté, pour synthétiser mes années entourées de mes parents.

« J'ai souvent compris la rigueur, je l'ai souvent préconisée, à condition d'employer les moyens adaptés pour des personnes susceptibles d'assimiler le message, avant de passer à des moyens plus durs pour celles qui ne veulent comprendre. Encore faut-il, pour le prédicateur, utiliser tous les moyens, pour vaincre et convaincre, en panachant la fleur et le bâton. Faut-il aussi savoir, écouter, entendre, peser et soupeser, pour le récepteur, et savoir transmettre pour l'émetteur, ces deux fonctions étant souvent communes à la personne qui possède une autorité et une responsabilité ».

Montauban, 2001



*Mon grand-père : Claude Bouchet,
photo d'identité N°3*

Chapitre 2 - Souvenirs d'Hammaguir (Algérie)

Un nouveau départ

Le 18 février 1966

Je grelotte sur la base aérienne militaire de Istres en attendant mon avion. Le vent glacial balaye la piste en cette matinée de février. Je suis un peu anxieux. Cette journée marque une étape importante dans ma vie professionnelle et va certainement laisser une empreinte du côté psychologique. Ce n'est pas la première fois que j'embarque dans un avion mais j'ai des petites crispations d'estomac. L'attente est longue dans un hall presque désert où quelques personnes prennent leur mal en patience. Certaines sont en civil, d'autres, comme moi, portent leur tenue militaire. Pendant que le froid engourdit mes membres, mes paupières ont du mal à rester ouvertes. La fatigue de mon voyage en train de nuit porte ses marques. Enfin l'oiseau métallique fait son apparition, moteurs au ralenti, il s'arrête à proximité. On nous invite alors à grimper dans la carlingue. Chacun, sur un signe d'un membre de l'équipage qui répartit la charge, prend place sur les banquettes de toile qui longent les flancs de l'appareil. Après la fermeture de la porte l'avion se dirige doucement au bout de la piste. Le pilote fait un point fixe bruyant et lance, moteurs à plein régime, sa machine qui prend progressivement de l'altitude, direction l'Algérie. Le temps clair me permet de découvrir la côte qu'on laisse derrière nous peu de temps après. Puis c'est l'immensité de la Méditerranée qui se déroule sous les ailes comme un tapis bleuté. Pendant de longues heures ça sera notre seul paysage. À l'intérieur de l'avion l'atmosphère est bruyante et fraîche. Il faut dire que ce modèle d'aéroplane ne date pas d'hier. Fabriqué aux USA pendant les années 1940, il a fait le débarquement de Normandie, puis la campagne d'Indochine, puis la guerre d'Algérie avant d'entreprendre des vols plus pacifiques. Il a pour nom Dakota (modèle DC3 ou DC7 je ne m'en souviens plus). Rustique, il n'a pas été étudié pour le transport des passagers et le confort n'a pas été le souci premier du constructeur. Les parachutistes et le matériel ont été pendant longtemps son seul chargement. Blotti sur ma banquette, une couverture sur les jambes, il ne me reste plus qu'à laisser filer le temps, ce qui me permet de faire le point sur les circonstances qui ont fait que je sois assis à la place que j'occupe ce jour.

Retour en arrière

À la sortie de l'école de sous-officiers d'artillerie de Châlons sur Marne (aujourd'hui Châlons en Champagne), j'ai été muté à Müllheim, en Allemagne, petite garnison frontalière. Pendant près de six ans j'ai occupé au 32^{ème} régiment d'artillerie lourde, la fonction de chef de poste radar, ayant été formé dans cette spécialité dès mon entrée dans l'armée. Les premières années ont vite passé. Ma vie alternait entre les manœuvres et mes études pour obtenir mes certificats militaires. En quatre ans, j'ai obtenu tous les sacrements nécessaires pour avoir un déroulement de carrière sans problèmes. Les étapes ayant été franchies avec un succès rapide, dont je suis encore le premier à en être étonné, ma vie commençait à devenir monotone. J'avais bien fait des demandes de mutation, sans résultat. Il me fallait donc trouver un biais pour sortir d'une routine lassante. Plutôt que de continuer à passer par la voie hiérarchique pour obtenir un changement de garnison, avec l'accord de mes chefs, je demandais un rendez-vous à la direction du personnel à Paris, ce qui me fut accordé. Sur place j'exposais ma situation, en argumentant mes désiderata, au Colonel qui me recevait. La partie n'était pas gagnée d'avance. Après m'avoir écouté patiemment, l'officier supérieur me fit part de son problème. En tant que radariste je possédais l'étiquette de spécialiste rare. Effectivement le nombre de représentants était limité dans l'armée de terre et les ressources peu nombreuses. Il n'était pas question pour lui de former un personnel dans une branche pour le faire dévier par la suite. Après réflexion ce brave Colonel me fit entrevoir une possibilité. Ayant compulsé ses dossiers il me proposa une place de radariste au Sahara. On peut deviner l'espoir qui éclairait mes prunelles. Revoir l'Algérie ! Mais il y avait un mais. Cela aurait été trop beau. Le radar que l'on me proposait de servir n'avait ni la même conception, ni la même mission que celui de ma formation initiale. Cela demandait une remise à niveau qui pouvait prendre du temps. Le Colonel était gêné de créer un trou dans mon régiment (qu'il aurait à combler) mais il lui fallait trouver à tout prix quelqu'un, rapidement, pour la place libre en Algérie. Il me fit la proposition suivante. Il me mutait dans un délai très bref à la condition de ne pas demander un stage de recyclage. Je pris une petite minute de réflexion. Je ne savais pas trop ce qui m'attendait mais pour moi un radar restait un radar. Après tout je verrais bien. Je fais donc la promesse de ne rien demander et remplissais un papier en conséquence. C'était ainsi que quelques jours après je recevais mon avis de mutation, à ma plus grande joie, avec néanmoins un peu d'inquiétude, n'ayant aucune idée précise sur mon avenir proche. Enfin le vin étant tiré il fallait le boire. Et avant tout !

Le 17 février 1966, le train m'éloignait de l'Allemagne pour m'amener à Istres le lendemain, avec un minuscule paquetage.

Les heures passant l'autre rive de la Méditerranée est atteinte. Après sept ans d'absence je retrouvais l'Algérie, mais vue sous un autre angle. Sans pouvoir me situer avec exactitude, je savais que je survolais l'Oranie, avec ses villes, villages et champs. L'avion ne vole pas très haut et sa faible vitesse permet d'observer quelques détails. Ensuite est venu le

désert et ses immensités dénudées mais pas tout à fait inhospitalière, car parfois, on distingue une caravane ou un troupeau de gazelles effarouchées par le bruit des moteurs. Enfin, on nous demande de boucler nos ceintures. On arrive à Colomb Béchar (aujourd'hui simplement Béchar, Colomb ayant une connotation européenne). En abandonnant l'abri de la carlingue on est plaqué au sol par une chaleur étouffante, aveuglé par une luminosité intense. La tenue d'hiver appréciable au départ est vite devenue désagréable à porter. Je n'ai pas le temps de m'apitoyer sur mon sort. Je monte dans le véhicule qui est venu me chercher. La journée étant assez avancée on me montre l'endroit où je dois passer la nuit en attendant les rendez-vous du lendemain pour prises de contact et directives concernant mon travail. Fatigué mais content d'être arrivé, il me semble être dans un autre monde. Tout ici est grandiose. Le ciel, la terre, la caserne. Il faut le dire. Je suis un peu déboussolé.



Retour à Hammaguir

Des retrouvailles particulières¹⁵

Du 19 février 1966 au 08 juin 1967

Je n'ai pas tenu de journal concernant mon séjour en Algérie. Il serait donc imprudent de ma part d'essayer de suivre une chronologie. Cela n'a pas beaucoup d'importance. Je vais donc reporter mes faits et gestes le plus marquant sans tenir compte des dates.

Le lendemain de mon arrivée, je suis reçu par le Capitaine Sinou (que je devais avoir connu en France je ne sais plus à quelle occasion). C'est le grand chef des radaristes du site. Il ne sait pas trop quoi faire de moi. Me garder à Béchar ou m'envoyer à Hammaguir, base annexe (il y avait des radars dans chaque place) ? En attendant la conclusion de sa réflexion, j'attends dans une pièce. Au bout de quelque temps, son adjoint,

¹⁵ Titre choisi par mes soins, initialement uniquement « du 19 février 1966 au 08 juin 1967 » était mentionné.

le Capitaine Jacquot, me prend en main. Ce Capitaine n'est pas non plus un inconnu. J'avais été son instructeur radar à Châlons un an ou deux auparavant (les radaristes peu nombreux restaient une grande famille dont chaque membre devait inévitablement se retrouver dans la spécialité un jour ou l'autre). Ayant statué sur mon cas, on me donne Hammaguir comme destination, où ce dernier Capitaine devient mon chef direct. Ce qui n'est pas pour me déplaire. Je reste deux ou trois jours à Béchar pour les formalités, compléter mon paquetage, prendre contact avec les différents services et découvrir ce qui allait être ma base logistique arrière. La caserne est installée sur une zone immense. Les bâtiments sont propres et clairs. Les arbres sont peu nombreux et ceux qui existent sont rabougris. Elle est bâtie à l'extérieur d'une ville où les Européens sont encore nombreux. Située à environ 600 kilomètres, à vol d'oiseau, au sud d'Oran, Béchar est construite autour d'une très belle oasis. C'est l'aboutissement de la ligne de chemin de fer venant du nord. La base militaire dont le nom qui m'échappe accueille le C.I.E.E.S (Centre Interarmées d'Essais et d'Expérimentation du Sahara). Comme l'indique son appellation toutes les armées sont représentées. Aviation, marine, armée de terre avec entre autres un groupe d'artillerie (le 702 GAL) des détachements de la Légion Étrangère, les services du matériel et de l'intendance, des gendarmes et que sais-je encore. Une véritable usine qui emploie beaucoup de monde. Depuis des lustres, voire à partir de la conquête, la ville a été un point stratégique militaire. Sans pouvoir fixer une date, peut-être entre les années 50 et 60, la base est devenue un centre d'essais pour armement moderne. Timide au départ elle devait prendre de plus en plus d'ampleur, ce qui a nécessité pour des raisons de commodité et de sécurité de décentraliser une partie de ses activités à Hammaguir. Pendant ces quelques jours je n'ai pas eu le temps de faire une connaissance approfondie des lieux et de la ville. En effet, dès la première occasion on m'a fait embarquer dans un camion faisant une liaison sur Hammaguir, mon point de chute distant de 120 kilomètres, plein sud. Pendant mon voyage ma première impression a été l'émerveillement. Un paysage gigantesque, aride, magnifique dans sa nudité, étincelant entre le bleu cru du ciel et l'ocre du sol. Seule la route étroite au revêtement usé indique la présence de l'homme. Pas d'âmes vivantes sur une centaine de kilomètres, si ce n'est parfois un serpent qui se tortille sur le goudron brûlant. Le premier indice de civilisation se présente au détour d'une sinuosité. Quelques vieilles maisons nichées au creux d'un petit tapis de verdure que l'on pourrait croire né d'une génération spontanée. Ce petit hameau, Abadla, est construit le long d'une saignée naturelle creusée dans le sol depuis des millénaires et où seules de minuscules flaques d'eau révèlent la présence d'un oued appelé Guir. Bien que presque toujours à sec ce petit cours d'eau recèle dans son lit une humidité suffisante pour assurer aux fellahs une récolte de blé et de pommes de terre. Mais attention à sa colère quand il se transforme en torrent, arrachant tout sur son passage, y compris l'unique pont routier qui relie les deux rives mal définies et mouvantes. Peu après avoir abandonné cette petite tâche verte on arrive à un embranchement. À gauche la route s'enfonce vers la solitude saharienne pour retrouver les dunes de sables tout droit on se

dirige vers Hammaguir. À ce point se trouve un minuscule point de contrôle où somnolent quelques légionnaires censés monter la garde. Les formalités sont toujours presque inexistantes. La physionomie suffit comme passeport. Vingt kilomètres plus loin on débouche, encore un miracle dans ce désert, sur un îlot de bâties bordées par de grands arbres. On se demande comment est-ce possible, après plus de cent kilomètres de solitude de trouver un véritable village planté en plein désert. La seule entrée de la base est gardée par un poste de police occupé encore par des légionnaires dont la mission principale est la sécurité (garde, rondes, patrouilles).

Hammaguir

Ce lieu a été créé de toute pièces par les Français, semblant sortir du néant. Sans eau cela n'aurait pas été possible. Il a fallu la chercher loin, très loin dans la profondeur de la terre. Les hommes et leur science ont réussi à dompter la nature pour remonter à la surface un liquide abondant et indispensable à la vie. On trouve sur la base toutes les commodités ; mess, réfectoires, infirmerie. Il y a même une magnifique piscine et un cinéma. Celui-ci a la particularité d'être à ciel ouvert. Il a la forme d'une arène, comme celle des Romains, où les marches placées en fer à cheval, servent de banc pour les spectateurs. Le personnel est logé dans des baraquements type « fillode » (du nom du constructeur). Les murs et le toit sont constitués de parois métalliques entre lesquelles un isolant permet une protection contre la chaleur. L'intérieur est compartimenté par des chambres pouvant accueillir deux personnes. Le tout est climatisé et le couloir central possède une fontaine réfrigérante. Il faut vraiment être de mauvaise foi pour se plaindre. C'est un petit paradis perdu dans un environnement hostile.

Le nom de cette cité n'a pas été choisi au hasard. Il est issu du mot hamada qui désigne un désert de roche et de cailloux par opposition à l'erg qui est un désert de sable, et du nom de l'oued Guir. En effet la base se trouve sur la partie caillouteuse du Sahara. Autour de la base, le terrain est pratiquement plat. Rien ne cache le soleil de son lever à son coucher. Parfois en traversant cette immense étendue, sans être averti par un signe quelconque, on tombe sur un canon qui rappelle qu'il y a des millénaires qu'une rivière coulait là. Sorti de la mémoire des hommes, ce cours d'eau a subi les transformations de la nature. Seuls de rares arbustes, malingres et épineux, s'abritant dans un lit vide, semblent par leur présence évoquer le passé luxuriant d'une végétation depuis longtemps disparue. Si les hommes n'ont pu survivre dans cet univers sans eau, sans avoir la possibilité d'arracher du sol la moindre nourriture, si les gros mammifères ont fui l'hostilité d'une peu généreuse nature, la vie existe néanmoins derrière ou sous les cailloux. Prédateurs et proies se suivent et se poursuivent, les uns le jour, les autres la nuit, parfois en fonction de l'opportunité, continuant le cycle infernal du mangeur et du mangé.

Scorpions, lézards, serpents, gerboises, hérissons, ourdades, gangaïs (perdreaux), divers insectes, fennec (renards des sables), parfois gazelles en transhumance, et j'en oublie. Même invisible la vie reste présente. Il m'est même arrivé, après le débordement du Guir et la fuite des eaux, d'apercevoir des enfants fouillant le sable du cours d'eau. M'approchant, je les regardais, étonné, de les voir sortir des petits poissons réfugiés dans la fraîcheur profonde. Ces derniers étaient munis de petites pattes leur servant à gratter le sol pour s'enfoncer au fur et à mesure que l'humidité se faisait rare, en attendant les hypothétiques ondées. Tous ces animaux ont leurs défenses particulières pour lutter contre le manque d'eau et la soif et leurs manières pour économiser leurs forces afin d'éviter les pertes inutiles en mouvements, grands consommateurs d'énergie. Tout est surprenant dans cette région. L'horizon sans fin, le sol qui réfléchit les ardeurs d'un soleil qui n'a pas d'ennemi pour atténuer ses effets, la désolation cachant une grande richesse de vie, les températures qui franchissent les graduations du thermomètre allant de 50°C aux environs de 0°C suivant les saisons. C'est prenant et envoûtant, mais aussi dangereux pour l'homme qui doit se méfier des effets pervers du climat et se protéger de certains animaux, parfois les plus petits, dont l'art du camouflage et de la dissimulation ont tendance à les faire oublier. Je suis persuadé qu'à la fin de mon séjour je n'ai pas su être un observateur suffisamment averti car il me semble avoir laissé derrière moi un monde encore inconnu. Il est dommage que l'on ne soit pas assez curieux et attentif quand on est jeune.

Mes occupations professionnelles

La base proprement dite est aussi appelée zone vie. En effet c'est là qu'est logés, nourris et administrés le personnel. Son activité principale, pour laquelle elle a été créée, se répartit dans des petits centres dénommés Points. Par exemple c'est au point 5 que j'allais exercer mon savoir-faire. En cet endroit stationnent paisiblement trois radars pointant vers le ciel leur antenne parabolique. Il y a aussi un bâtiment servant de PC qui centralise les renseignements émis par les radars. Dans cette même bâtisse se trouve une petite pièce tenant lieu de salle de repos et de chambre pour la garde. Le tout est enfermé par une enceinte grillagée. Pas un arbre, pas un brin d'herbe. Le personnel n'est pas nombreux sur ce site. Trois personnes par radar (un sous-officier d'active¹⁶ et deux appelés). Trois ou quatre personnes d'active travaillent au PC. Armée de terre et aviation se côtoient. C'est sur le terrain que je fais la découverte de « mon engin de torture ». Jusque-là, j'étais radariste dans l'artillerie de campagne appelée aussi sol-sol. Je servais un matériel dont le but consistait à repérer des mortiers ennemis. Les servants étaient toujours en plein air, une tente de fortune protégeant modestement des intempéries. Maintenant je sers

¹⁶ D' « active », dans le langage militaire, désigne un personnel militaire ayant un contrat permanent, de type CDI, par opposition aux réservistes et aux jeunes effectuant leur service militaire (les « appelés »).

toujours dans l'artillerie mais dans la spécialité sol-air avec pour but de localiser les avions. La première différence essentielle séparant les deux types de matériel, en dehors de la spécificité de la mission, s'appelle confort. Ici les radars sont enfermés dans des shelters climatisés avec éclairage ambiant réglable à volonté où l'opérateur peut travailler avec tous ses aises. Cet aspect, bassement terre à terre, tout satisfaisant qu'il puisse être et j'en reconnaiss les bienfaits, n'a pas été mon souci premier. Ce n'est pas le tout d'avoir un bel engin, encore faut-il savoir s'en servir. Tout est nouveau pour moi et comme promis, il faut me débrouiller par mes propres moyens pour me mettre à niveau. Il m'a donc fallu me pencher sur la documentation technique ou faire appel aux collègues pour me former. Avec le temps, de la patience et la bonne volonté environnante je suis arrivé à faire le tour de mes préoccupations. L'expérience viendra affiner mes connaissances plus tard. Le but prioritaire était de faire de moi rapidement un exploitant efficace. On peut se poser la question suivante. Que viennent faire des radars de défense contre avion dans un ciel réputé ami ? Il me faut donc expliquer l'existence de la base d'Hammaguir. Elle a été le premier centre de la politique spatiale française. C'est de là qu'est partie la première fusée, Véronique, (grosse comme un tuyau de poêle) portant en son sein une petite guenon, dont j'ai oublié le nom. Avec les avancées technologiques les études et expériences furent plus poussées. Quand je suis arrivé on en était au stade de fusées ou missiles plus conséquents. Environ à deux kilomètres du Point 5 se trouve le Point 0. Une autre appellation ne pouvait lui aller mieux. En effet c'est sur emplacement où se trouve le portique de lancement qui ressemble beaucoup à celui de Kourou. De cette position partent les gros engins. Les renseignements me manquent mais il me semble que les ancêtres de nos missiles nucléaires voire l'aïeul d'Ariane (appelé Diamant) ont fait leurs premiers pas. Les fusées ayant trois étages, chaque radar a la charge de suivre un étage particulier tout le long de leur trajectoire jusqu'au point de chute. À moi revient le suivi du premier étage. C'est la mission la plus courte mais la plus essentielle. Il n'est pas question de manquer mon coup, (il n'y en a qu'un) au départ. Les autres attendent les séparations successives pour suivre les étages les concernant. Si pour une raison ou une autre ils n'ont pu prendre la fusée au départ ils peuvent toujours se reporter à moi pour prendre en compte leur cible. Sur la dizaine de tirs qui ont eu lieu pendant mon séjour je n'ai pas failli à ma tâche. Disons que le matériel est bon. L'ensemble des renseignements recueillis par les trois radars est collecté au PC qui à l'aide de tables traçantes inscrivent les différents paramètres balistiques de la course de chaque étage et leur point de chute. Ces derniers sont communiqués à différents Points répartis dans le Sahara pour la récupération des éléments de la fusée pour, à mon être soumis à des études de matériaux. En ce qui me concerne, mon travail ne demande que quelques minutes, les premières du lancement, mais la tension nerveuse est extrême. Les simulateurs n'existant pas, l'entraînement se joue sur le réel. Le danger n'est pas inexistant. Le point de lancement est très près de mon endroit de travail. Il arrive parfois que le missile ne veuille pas partir où qu'il fasse seulement un petit bon, s'écrasant à proximité du départ. Vu la toxicité du carburant de

propulsion il est recommandé d'avoir son masque à gaz à portée de la main. Dans mes campagnes de tirs il y a eu plusieurs alertes mais je n'ai jamais vu de crash. On peut se demander ce que je pouvais faire de mon temps après mes minutes de travail effectif. Il faut savoir qu'il y a un travail de préparation avant un lancement. Vérification minutieuse du matériel. Et puis il y a les heures d'attente innombrables. Les tirs peuvent être reportés, jour après jours, nous laissant sur le qui-vive. Parfois le lancement est éminent, le début du décompte effectué, nous laissant crispé devant nos commandes en attendant un départ arrêté au dernier moment. Alors entre deux alertes qui peuvent s'étager sur des semaines on occupe son temps comme l'on peut. Si l'on transpire ce n'est pas à cause du travail mais par le fait de la chaleur. Cela dit, il y a de quoi faire, même si l'on prend le temps de le faire. Le tout est d'être prêt pour le moment crucial. La journée commence à 6h00 du matin et se termine à 13h00 pour éviter les grandes chaleurs. Pendant la période, les tirs ont souvent lieu la nuit. Au départ on se rassemble devant les bâtiments où des camionnettes nous transportent sur le lieu du travail distant de deux kilomètres. Une fois arrivé, chacun vogue à sa tâche tranquillement. Il y a rarement urgence. C'est l'entretien du matériel qui demande le plus de temps. Bien que le désert soit de cailloux le sable n'est pas inexistant. Il sait parfaitement s'incruster là où on l'attend le moins. Il faut donc périodiquement ôter compartiments et coffrets, l'un après l'autre, nettoyer et dépoussiérer, pour éviter les pannes. Parfois les branchements et débranchements successifs suffisent à créer des problèmes qui n'existaient pas. Tous les jours vers 9h00, il y a un petit casse-croûte copieux qui réunit l'ensemble du personnel autour d'une tranche de pâté ou du barbecue où cuisent quelques brochettes. Avant d'aller manger l'apéritif bien frais annonce la fin du travail qui parfois n'a pas commencé. Puis, laissant une petite garde sur place, composée d'appelés non armés, tout le monde remonte en camionnette pour rejoindre le cantonnement où nous attend le repas. En règle générale l'après-midi et les soirées sont libres. Mais il arrive quelques fois que les nuits soient compromises par des alertes concernant de possibles tirs de fusées ...



En poste à Hammaguir

Mes distractions

Comme l'on peut s'en douter les loisirs dans ce coin perdu, dépourvu de jupons, sont des denrées rares. Les moyens mis en place par le commandement sont peu nombreux. On peut citer la piscine, très appréciée et chaque soir projection d'un film (changé tous les jours). Les séances se font dans l'amphithéâtre, à ciel ouvert. Lorsque l'on décide d'aller au spectacle, il ne faut pas oublier de prendre une couverture, car la chute brutale de la température est saisissante et si le mercure ne tombe pas sous le zéro, il ne fait pas bon être en petite tenue après avoir subi les +50°C dans la journée. Cette séance récréative attire beaucoup de monde. Il faut dire que la télévision et les jeux vidéo que nous connaissons ne sont pas très démocratisés à cette époque. Mis à part ces divertissements organisés il reste les distractions personnalisées. Sauf travail particulier, les après-midis sont libres et chacun occupe son temps à sa manière. En règle générale, après le déjeuner, quand la nature étouffe sous le soleil, une petite sieste s'impose. À de rares exceptions, toutes les chambres sont occupées par deux personnes. Il est indispensable qu'une certaine harmonie règne entre elles. Pendant mon séjour j'ai côtoyé deux camarades, les départs occasionnant les changements. J'ai eu la chance de bien m'entendre avec chacun d'eux. Après la petite somme, chacun se trouve une occupation. Lecture, musique, écriture ou hobby particulier. L'ambiance dans le bâtiment est bon enfant. Le plus âgé des occupants a à peine trente ans. En ce qui me concerne, je fais comme les copains dans la majeure partie de mes temps de liberté. Je passe beaucoup d'heures à écrire à ma fiancée ou à faire des projections sur l'avenir. Mais ce passe-temps ne suffit pas pour remplir la demi-journée. Grâce à un Sergent d'aviation, passionné par l'archéologie, j'ai trouvé un dérivatif qui allait me combler jusqu'à la fin de mon séjour. Je pars souvent avec lui dans le désert de cailloux entourant la base, à la recherche de vestiges préhistoriques. Ce gars-là, en liaison avec le musée de l'Homme, connaît son affaire et est pour moi un guide précieux. Il connaît les coins, car plus ancien sur le site et plus compétent que moi, où les chances de découvertes sont plus importantes. Ce genre d'expédition n'est pas à prendre à la légère. On ne peut partir sans autorisation, passage obligé pour avoir un véhicule. Les dangers sont nombreux et comme nous n'avons pas de radio il faut donner le point de notre prospection. Ensuite il est nécessaire de prendre les précautions minimum et indispensables. Eau, essence. Les sérums anti venin ne sont pas disponibles et transportables en pleine chaleur. Il faut donc être prudent et porter des chaussures assez hautes type « pataugas ou rangers », car serpents et scorpions n'aiment pas être dérangés dans le trou et apprécient peu les étrangers sur leur passage. Le coin favori de mon copain est l'ancien lit d'une rivière disparue depuis des lustres. Il y a découvert en creusant des potiches de terre cuite, transmises à Paris. Grâce à lui, j'ai pu voir une peinture rupestre, très bien conservée, dans une grotte qui devait se trouver à proximité de la surface de l'eau de la rivière. Il m'a donné la signification des nombreuses petites rondelles, en œuf d'autruche, percées en leur centre que l'on trouve, pour un œil expert, dans des endroits

particuliers qui devaient être les lieux de rassemblement de personnes. Ces petites pièces en coquille d'après lui servaient de monnaie. Ce qui prouve que les autruches habitaient bien le Sahara et que les hommes connaissaient le commerce. Il m'a beaucoup aidé à reconnaître les silex taillés servant d'armes ou d'outils. Les trouver n'est pas une chose facile. Dans des milliers de kilomètres carrés il faut tomber avec bonheur sur la petite pointe de flèche ou sur une tête de hachette. Outre la difficulté d'identifier une pierre façonnée par l'homme parmi des millions de cailloux, la méthode de prospection est, elle aussi, préhistorique. Il n'est pas question de fouiller le sol à main nue sans s'exposer aux piqûres d'animaux. C'est donc muni d'un bâton que l'on tire, que l'on pousse, que l'on soulève les pierres pour dénicher celles qui nous intéressent. Les récoltes ne sont jamais impressionnantes et rentrer bredouille est courant. Mais qu'elle joie lorsque l'on rentre avec une trouvaille aussi mince soit-elle ! J'ai beaucoup apprécié cette chasse au trésor malgré le soleil et les risques. En dehors de cette joie et de ses récompenses, le calme pesant de la solitude, parfois percée par le cri d'un oiseau effarouché, la découverte de petits animaux inconnus que l'on surprend, les couleurs, tout est prenant et surprenant. Ce genre de distraction n'est pas quotidien mais il comble les moments des week-ends où le désœuvrement prolongé reste souvent la seule occupation. À la fin de mon séjour je suis rentré en France avec ma petite collection de pierres taillées. Beaucoup de pièces ont disparu dans mes périples familiaux. Grâce à Camille¹⁷, certaines ont été sauvées et sont encore, aux dernières nouvelles dans un cadre que ma fille possède. Je suis très heureux de ce sauvetage, car, outre une certaine valeur sentimentale qui me rattache à un passé déjà lointain, elles représentent d'innombrables heures de recherche où la passion a pris le pas sur l'inactivité.



Un moment de détente

¹⁷ La benjamine des trois filles de CGA.

Cela est bien joli mais pas suffisant pour combler les lacunes que le travail nous laisse. Des petites sorties collectives sont parfois organisées. Par exemple, la visite à Beni-Abbès, située à plus de cent kilomètres plus au sud où la hamada et l'erg se rencontrent. Petite ville où le père de Foucault a été accueilli, où les habitants se font rares. Certains déplacements permettent d'aller à la rencontre des nomades, peuple transhumant, d'une hospitalité exemplaire. Ces rencontres ne sont pas fréquentes car la base n'est pas située sur la route traditionnelle des caravanées, même si l'on voit de temps en temps, à l'horizon, ces vaisseaux du désert. Il arrive parfois que quelques hommes montés sur leur dromadaire s'aventurent jusqu'à nous, en quête d'eau. Ces sorties sont exceptionnelles car les lieux de visite à proximité immédiate sont très limités. Il me faut donc encore trouver autre chose pour essayer de combler à tout prix les creux de l'emploi du temps.

Je n'ai pas besoin de trop me casser la tête pour trouver des solutions. Pour varier les plaisirs je saisir toutes les alternatives se présentant en me portant volontaire pour toutes sortes de missions. Celles-ci me dirigent souvent vers la Métropole. Je ne me souviens plus des dates exactes de mes déplacements, ni la cause correspondant à chacun d'eux, en particulier. Ce sont souvent pour des raisons de convoyage, si l'on peut dire ainsi ou plus précisément assurer un encadrement. Il s'agit de raccompagner des libérables en fin de service sur le territoire français ou à l'inverse d'amener en Algérie des jeunes appelés. Dans un sens on part de Colomb Béchar en avion, direction Istres, et dans l'autre sens il m'est arrivé d'embarquer à Marseille sur un bateau et de débarquer à Oran pour prendre le train jusqu'à Colomb Béchar. Ce dernier mode de transport m'a permis de revoir la gare de Sidi-Bel-Abbès de ma jeunesse et d'emprunter le passage à niveau souvent de fois traversé pour aller au lycée. Par la même occasion je me suis rendu compte de l'état des Chemins de Fer Algériens, héritiers de la présence française. Les wagons sont délabrés. Le point de boissons du temps passé est constitué aujourd'hui par une planche posée entre deux banquettes où un réchaud à gaz de camping tente de faire chauffer l'eau pour le thé ou le café. Dans certaines côtes la locomotive, poussive, a du mal à gravir le dénivelé et roule à la vitesse d'un âne qui sommeille en marchant. J'ai donc toute latitude pour regarder le paysage, avec une certaine nostalgie, en me souvenant que mes arrière-grands parents avaient emprunté, en 1890 lorsqu'ils ont quitté la France abandonnant tout derrière eux, un tronçon de cette ligne pour s'installer dans ce pays. Bon gré, mal gré, le train surnommé « la Rafale » arrive à Colomb Béchar. Cette appellation, si je ne me trompe, a vu son origine en Indochine, pendant la guerre. La locomotive et ses quelques wagons mettaient un temps infini pour parcourir quelques petits kilomètres de voies minées, souvent attaquées, ce qui provoquait de nombreux arrêts pour des vérifications de sécurité. Par dérision ce train ainsi dénommé, laissa en héritage le surnom à son frère d'Algérie, qui, comme je l'ai dit ne démerite pas. Ces petits retours en Métropole me laissent souvent assez de liberté pour rendre visite à mes parents à Saint-Maurin et dire bonjour à ma fiancée. Toujours à la recherche de

dépaysement et de mouvement, grâce à l'aumônier militaire, je peux aller au pèlerinage militaire de Lourdes, servant également d'encadrement à quelques appelés. Pour ce cas particulier j'abandonne le Sahara quelques jours pour atterrir à l'aérodrome de Tarbes-Pau. Prévenues à l'avance, ma mère et ma fiancée m'attendent à Lourdes. Pendant ce pèlerinage je passe la journée avec mes soldats et le soir avec les deux femmes. Nous logions alors chez la famille Alquier qui possède un hôtel, dont le fils Jacques allait devenir mon beau-frère puisque marié à la sœur de ma fiancée (vous me suivez ?). Sauf le cas particulier de ma mission en bateau et en train, tous mes allers-retours, y compris pour mes permissions normales, se font en avion. Soit avec le bon vieux Dakota, soit avec le Nord 2001, plus récent, mais qui n'a rien à envier à son ancêtre en ce qui concerne le confort. Une fois il m'est arrivé d'emprunter le Bréguet dit deux ponts, avion de ligne civil dont l'armée possède un ou deux exemplaires. J'apprécie beaucoup ces petits voyages qui rompent la monotonie de la vie courante de la base.



Ma fiancée et future mariée, Denise Moro

Il existe cependant d'autres échappatoires. Souvent des liaisons par véhicule circulent entre Hammaguir et Béchar. Elles ne sont pas dénuées de pittoresque. On part souvent au lever du jour. Le froid de la fin de nuit et le camion débâché nous obligent à prendre la capote voire une couverture. Ces protections sont vite abandonnées quand le soleil sort de son lit. Il faut environ deux heures de route pour franchir la distance. Les véhicules militaires ne sont pas construits pour des compétitions de vitesse et comme la majorité a fait les dernières guerres, il ne faut pas trop leur en demander. La mission terminée on reprend la route dans l'après-midi, en pleine canicule, pour rentrer avant la nuit. Arrive alors un incident typique dans cette contrée, appelé « vapor lock ». La chaleur aidant, l'essence n'arrive plus au carburateur. Elle s'évapore avant. Le remède consiste donc, le capot relevé, à l'aide d'un jerrican d'eau, d'asperger l'arrivée d'essence tout en roulant, pour la rafraîchir et lui permettre de jouer son rôle. On comprend que la route puisse être longue car les séances de réanimation du carburant sont nombreuses. D'autres ennuis peuvent aussi nous piéger. À l'aller tout est normal. Le Guir est invisible dans son lit sec. Pendant notre absence un orage change le cours des choses transformant la rivière invisible en puissant torrent, creusant les berges, emportant l'unique pont et nous empêchant, au retour, de rentrer à notre base de départ. Deux solutions s'offrent alors. Soit retourner à Béchar en

attendant la réparation de l'ouvrage, ce qui demande du temps. Soit les passagers sont débarqués à hauteur du pont et empruntent un hélicoptère (gros engin à deux rotors appelé « banane » à cause de sa forme) faisant la navette entre les deux berges pendant que le chauffeur et le véhicule retournent en arrière, en attendant de meilleures auspices. Ces petites aventures mettent un peu de pigment dans la vie courante. Les liaisons routières ont plusieurs buts. Elles peuvent être purement professionnelles, mais aussi médicales. En effet, médecins et dentistes se trouvent en base arrière. Obligation donc d'amener les consultants sur place. Je n'ai jamais eu à faire avec le toubib. Par contre je suis passé entre les mains du dentiste. Je l'aurais oublié si ma mémoire n'avait pas été marquée par la douleur. Le praticien n'y est pour rien. M'ayant averti qu'il n'avait d'autre anesthésie que celle qui a dépassé la date de péremption il m'a ôté ma prémolaire, me faisant pousser un cri qui n'avait rien de joyeux. C'était ça ou garder une dent pourrie avec les risques de conséquences fâcheuses. Souvent on profite de ces liaisons pour remettre à niveau son paquetage ou faire des courses personnelles.

Tous ces petits déplacements ne demandent que la journée. Mais il arrive que les circonstances en décident autrement. Comme je l'ai dit les véhicules sont vieux (il n'était pas question de les échanger, le site militaire saharien a devant lui une durée de vie limitée). Le moteur, l'embrayage, la direction, les freins où je ne sais quoi encore, tout peut lâcher à un moment ou à un autre, ce qui se produit parfois. On est donc obligé d'attendre sur place l'échange ou la réparation. Ces petits problèmes techniques ne sont pas pour nous déplaire. Je dis « nous », car nous étions souvent plusieurs dans le voyage. Ils nous permettent de passer un temps plus ou moins long sur place. Petites vacances improvisées dans un lieu civilisé.

L'éventuel lecteur qui parcours mon récit risque d'être fort surpris par les propos qui suivent. J'aurais pu ne rien laisser transpirer de ce petit passage anecdotique. Dans ce cas j'aurais été incomplet. Je n'ai nullement l'intention de convaincre qui que ce soit. On me croit sur parole ou on peut douter de mon honnêteté. Chacun prendra ce qui lui semble le plus plausible.

Une de mes escapades à Béchar, pour des raisons qui m'ont échappé, m'a permis de passer dans cette ville deux ou trois jours consécutifs. Il se trouve qu'à la base mère je redécouvre un Adjudant de ma connaissance. Celui-ci avait été mon Adjudant de batterie à Müllheim, alors que j'étais Maréchal des logis (Sergent). Déjà à l'époque j'avais apprécié cet homme, proche de ses subordonnés, un peu paternaliste, un peu frondeur, un peu « bandit » dans le sens du qualificatif que l'on donne aux jeunes qui s'amusent en faisant quelques écarts. Donc dès mon arrivée au Sahara, je retrouvais, tout heureux, l'Adjudant Moret, c'est son nom. J'ai quelques fois eu à faire à lui, même si notre travail n'avait rien de commun. Responsable du pool auto de l'ensemble des sites il m'a rendu quelques services et allait m'en rendre encore un peu plus tard. Pour compléter la description de la situation, il faut dire que l'immense majorité des gens mariés vivent en célibataires et que les célibataires ne peuvent pas

compter sur la « faune locale » pour trouver chaussure à leur pied. Passer le temps de liberté devient une occupation majeure surtout à partir de la nuit tombée. Donc lors de mon long passage à Béchar, sous l'impulsion de l'Adjudant, on décide de s'offrir une sortie, qui pour moi, sort de l'ordinaire et en fait constitue une première. Nous sommes trois. Je ne suis pas sur du nom du troisième larron, mais il me semble être l'Adjudant Morisse, d'Hammaguir. Sans que l'on me demande mon avis mes deux compères décident d'aller au bordel. Étant le plus jeune dans le grade le moins élevé, je suis le mouvement pour ne pas paraître idiot ou innocent. Bien sûr je n'ai pas été forcé, mais ma curiosité a été un élément moteur. Le nom de ce genre d'établissement ne m'est inconnu mais la fréquentation de ces lieux ne m'est pas du tout coutumier. L'intention de mon groupe n'est pas de rejoindre des femmes faciles, mais d'aller boire un verre dans une atmosphère très particulière. Bien décidé à ne m'occuper que de mon verre je suis quand même content de pouvoir vérifier les racontars sur ce genre de maison close largement ouverte, sans pousser à l'extrême mes investigations. Chacun peut me croire s'il le juge utile. Si l'abstinence est parfois dure à supporter, je reste un homme aux principes profondément ancrés. En premier lieu, je suis fiancé et je possède une idée certaine sur la fidélité et d'autre part mes convictions religieuses s'opposent à ce genre de divertissement. Mais rien ne m'empêche d'améliorer mes connaissances pour avoir des éléments plus complets sur le sujet. Le bordel (« lieu de prostitution », dit le dictionnaire), se trouve dans une rue ressemblant à un coupe gorge, un peu à l'écart du centre. Je suppose que notre guide connaît déjà les lieux car il nous y mène sans aucune hésitation. Cet établissement, pendant les jours réservés aux européens, est sous contrôle militaire, car tous les clients sont issus de l'armée. Il n'est pas nécessaire d'être en civil pour entrer dans le lieu. En arrivant aux abords, le regard est attiré par la présence d'une jeep portant l'inscription Police Militaire dans laquelle siègent un Sergent et trois hommes, généralement des légionnaires. Leur présence est utile. Il est fréquent, alcool aidant ou jalousie provoquante, que des bagarres aient lieu, où les galons sont impuissants. Il arrive parfois que le poing d'un simple soldat vienne s'écraser sur le nez d'un gradé. Il n'est pas question pour ce dernier de faire appel à la hiérarchie pour faire respecter son grade. Difficile d'avouer que l'acte réprouvé par le règlement en temps normal, ait eu lieu dans un bordel. Pour de multiples raisons il y a une certaine confidentialité à respecter. Avant même de rentrer dans ce lieu de perdition, on découvre devant la porte encore un homme habillé en kaki. Assis à une table, un infirmier du service de santé enregistre sur un cahier nom et unité d'appartenance des consommateurs entrants à qui il remet une potion, qui, si des rapports sont envisagés, doivent enduire leur sexe. Mesure de prévention. L'armée française suit médicalement toutes les prostituées reconnues pour faire un « travail d'utilité publique ». Je ne possède pas de statistiques mais la traite des femmes est un business lucratif pour certains, entraînant un roulement de prostituées, contraire à un suivi efficace. Malgré les précautions prises, si le sida n'a pas encore fait son apparition, la syphilis fait encore des ravages. Plus courante, douloureuse et gênante à dévoiler est « la chaude pisse » (je ne connais pas

le mot savant). Le préservatif n'étant pas démocratisé, le premier rempart, pour les abonnés, aux maladies sexuellement transmissibles est constitué par la petite potion remise par l'infirmier de service. Pour rentrer dans le cloaque, je suis la queue (je parle de la file d'attente). En France on s'imagine la maison de luxure comme un endroit avec une atmosphère feutrée, odorante et confortable où on choisit la « poupée » en nuisette pour passer un moment plus ou moins long suivant la profondeur du porte-monnaie, en fonction de l'urgence ou de l'étendue des fantasmes. Ici ce n'est pas le cas. Se dire que l'on se trouve dans un endroit perdu ou le luxe n'est pas à la portée de toutes les bourses. À défaut de la beauté il faut se contenter de matrones sans âge, usées. Avec un peu d'imagination on peut reconnaître le contour d'une femme en ces mammifères à deux jambes. Qu'importe les dorures et la douceur des caresses. Les clients sont nombreux. Pas question de faire relâche. Il faut assouvir dans un temps très court un besoin qui se transforme en bestialité. Je suis surpris en entrant. Je ne m'attendais pas à trouver moquettes et tentures, mais j'étais loin de penser qu'un lieu public à connotation immorale, aussi simple soit-il, puisse être aussi minable. En perçant le rideau de fumée on perçoit une grande salle où s'entassent quantité de militaires. Les uns sont assis devant des tables qui ne laissent qu'un étroit passage entre elles. C'est le parcours du combattant pour rejoindre le comptoir où trône la « mère maquerelle », occupée à encaisser les consommations et à distribuer les jetons donnant accès au lieu des ébats. La lumière a du mal à transpercer le nuage émis par des dizaines de cigarettes. Ce manque de luminosité a quand même un côté positif car on a du mal à constater la laideur des murs salis par des générations de fumeurs. Certains films de Gabin tournés dans les années 1930 peuvent donner une idée de l'ambiance. De cette grande salle, appuyé au mur à droite en rentrant, monte un escalier menant à une mezzanine qui chapeaute le bar. Ce petit étage supporte quatre ou cinq alvéoles. Ces petites pièces n'ont pas de porte à leur unique issue. Seuls des rideaux donnent une impression d'intimité pour les acteurs.

Appuyé au comptoir devant mon verre de bière, je contemple le spectacle, subjugué, essayant de mémoriser les faits et gestes. Les allées et venues du rez de chaussée au niveau supérieur des clients pour mettre « la pendule à l'heure » et ceux descendant au bout de quelques minutes n'ayant pas eu le temps de refermer la braguette, la dextérité de la patronne devant sa caisse enregistreuse, les soldats attablés dont certains subissent l'échauffement de l'alcool. Les pauvres femmes n'ont pas beaucoup de temps pour penser à elles. Parfois un petit creux se présente. Pendant ces moments-là, elles viennent s'appuyer à la balustrade de la mezzanine montrant au public leurs formes déformées avant de reprendre leurs activités permettant la vidange des bourses de l'un pour le remplissage de celles de l'autre (il faut savoir de quoi l'on cause). Ces femmes sont d'origine maghrébine : Algérienne, Marocaine ? Peu importe. Toujours accroché à mon comptoir, je discute avec Pierre ou Paul, C'est au cours d'un propos que j'apprends une histoire fantastique. Il y a quelques années, bien avant mon arrivée, un sous-officier arrive dans ce lieu, peu importe ses motivations. Dans l'une des prostituées il reconnaît sa sœur disparue

de France, certainement ayant subi le système de la traite des blanches. Se remettant de sa surprise et avant d'avoir une quelconque réaction la sœur avait disparue, volontairement ou pas. L'enquête qui a suivi n'a donné aucun résultat, mafia oblige.

Il est tard quand les trois compères regagnent leur chambre respective. Même si ce genre de sortie peut choquer, je reste content de ma soirée. Non seulement je n'ai pas dévié de mes principes mais j'ai découvert un univers particulier qui, s'il n'est pas très enrichissant intellectuellement, m'a permis d'être moins innocent.

Je crois avoir fait le tour des distractions que je peux trouver sur place. Ce n'est pas trop folichon pour un jeune homme de 24 ans. Je n'ai par contre jamais trouvé le temps long.

Je ne sais si elles rentrent dans ce chapitre mais je crois que je peux classer sous la rubrique les permissions concernant les divertissements et les détentes. Comme chaque militaire j'y ai le droit, ce qui me permet épisodiquement de revenir en France pour profiter de mes temps de liberté entre ma famille et ma fiancée à Saint-Maurin. Au mois de mars 1967, dernières vacances avant la fin de mon séjour au Sahara, je me marie, le 27 mars, dans le village où se côtoient parents et beaux-parents.



À côté des radars, Hammaguir

La fin du séjour

Les accords d'Evian en 1962 mettaient fin à la guerre d'Algérie donnant à celle-ci son indépendance. Certaines clauses permettaient à la France de garder pour un temps donné (quinze ans je crois), certains points particuliers comme, la base navale de Mers El Kébir, le terrain d'aviation militaire de Bou Sfer, Régane où avaient eu lieu les premières explosions de la bombe atomique française, et Béchar avec Hammaguir.

1967 mettra fin à la présence française, du moins pour ce qui concerne le Sahara, avant l'échéance prévue, pour des raisons qui m'échappent. L'abandon de ces derniers sites nécessitant le rapatriement du maximum de matériel sur la Métropole, il s'avérait utile de garder sur place le minimum de personnel pour remplir cette mission de retrait. C'est à ce moment que l'on retrouve l'Adjudant Moret. Grâce son intervention, car malgré son petit grade et compte tenu de la place occupée, il a la main longue, je suis désigné pour rapatrier vers Mers El Kébir, une modeste 2CV Citroën. Malgré la modestie de ma mission je n'aurais pas laissé ma place. En fait la valeur du matériel à convoyer est moins importante que celle permettant le fait de pouvoir être présent au déménagement C'est la première fois que m'est donnée la possibilité d'entreprendre par voie terrestre un parcours algérien de près de 600 kilomètres, dont je ne connais qu'une infime partie.

Début juin, mon paquetage étant bouclé, je quitte définitivement Hammaguir en grande partie déjà vidée de sa population. Arrivé à Béchar je prends livraison de mon véhicule où j'entasse mes affaires et quelques jerricans d'essence, car il n'est pas question de s'arrêter à une pompe, si elle existe, en cours de route, pour s'approvisionner en carburant. Le convoi se forme suivant un rythme individuel, la colonne s'étirant ainsi longuement sur la route. Je fais donc un voyage en solitaire. Je n'ai jamais aperçu le véhicule qui me précède ni vu celui qui me suit. J'ai tout le temps d'apprécier un paysage quelque fois perturbé par un vent, qui en freinant mon frêle esquif transporte le sable récolté sur son passage. Je peux néanmoins contempler des vestiges issus de l'armée française comme : réseau de barbelés, censé fermer la frontière algéro-marocaine pour éviter l'infiltration des rebelles instruits au Maroc, petits postes isolés en ruine, ressemblant à des bastions moyenâgeux où ont croupis des générations d'appelés du contingent et quelques cadres d'active, parfois aussi des restes d'insignes régimentaires en pierre garnissant l'emplacement d'anciens cantonnements dont les couleurs sont délavées par le soleil et laminées par le sable. Il fait chaud mais le voyage se passe sans incident même si mon moteur souffle de temps en temps. La route est carrossable et la circulation est quasiment nulle. Je passe sans problème Béchar, Figuig, Aïn Sefra, El Aricha, Bedeau (aujourd'hui Ras El Ma). Je n'ai jamais eu l'occasion de visiter ce dernier village. Pourtant son nom est profondément ancré dans la mémoire familiale. En effet c'est là que mon grand-père paternel et son frère ont passé une partie de leur vie en tant que chef cantonnier. C'est aussi là que mon père, adolescent, a fait ses premières armes de charron. À l'heure où je passe, il semble avoir été déserté par sa population, seuls quelques vieillards apparaissent assis sur le pas d'une porte, sirotant un café. Le seul mouvement apparent est celui du sable poussé par un courant d'air le long des ruelles désertes. Il faut dire qu'ici la nature ne fait rien pour retenir l'homme La seule richesse à une certaine époque était liée aux récoltes de l'alfa, cette plante qui a perdu toute valeur depuis qu'elle ne sert plus à la fabrication d'un papier pourtant d'excellente qualité et tombée en désuétude pour je ne sais quelles raisons, favorisant un reflux des hommes. Quelques dizaines de kilomètres plus au nord je traverse le village de

Chanzy (aujourd’hui Sidi Ali Ben Youb). À partir de là, je me retrouve en pays de connaissance. Ici habitait un cousin germain à mon père. Les visites avec mes parents étaient assez nombreuses. À une certaine époque, mon père commandant le dépôt de munitions de Moulay Ismaël avait sous sa coupe celui de Chanzy dont le cousin y œuvrait comme Adjudant, donc subordonné à l’autorité paternelle. J’ai reconnu sa maison située au bord de la route malgré ses modifications. Passé ce lieu où s’accrochent quelques souvenirs, j’arrive enfin à Sidi Bel Abbés. Il me tardait d’y parvenir tout en me demandant ce que j’allais y trouver. Cela fait près de neuf ans que j’ai quitté les lieux et pendant ce temps la ville a changé de main. Le centre-ville n’a pas beaucoup évolué alors que les abords démontrent la présence d’une population galopante. J’ai un petit pincement au cœur en voyant dans les rues le bérét des soldats algériens remplaçant le képi blanc des légionnaires qui ont marqué mon adolescence. Nostalgie sans doute d’une époque révolue. Je me suis un peu forcé à aller revoir ma maison car deux impulsions contradictoires s’opposent. Le plaisir et la hantise. Je retrouve facilement l’emplacement bien que l’environnement en soit modifié. Par exemple : le champ de manœuvre de la Légion à mon départ était encore une vaste étendue de terrains vagues, propices aux jeux de gamins, devenu maintenant un quartier d’habitation. Le champ d’oliviers à proximité de chez moi supporte aussi des ensembles de maisons identiques, sans âmes. Cet état de fait est inévitable compte tenu de la forte natalité des autochtones. Il en est de même en France. Il y a juste un côté sentimental qui se déchire. Ma maison n’a pas foncièrement changé. Extérieurement seul le crépis s’effrite et démontre un manque d’entretien. J’ai envie de faire demi-tour, mais une main invisible me retient sur place. Je me force à frapper à la porte. Une Mauresque entrouvre. Elle est étonnée de voir un français qui plus est revêtu de la tenue militaire. Je me présente. Après une surprise bien admissible, avec un sourire, pendant que quatre autres femmes se présentent, elle m’invite gentiment à boire un café. Mes pieds refusant d’avancer je décline l’invitation. Je ne veux pas voir ce que sont devenues les pièces occupées pendant les nombreuses années de mon adolescence. Au fond, j’ai peut-être mal fait de refuser la boisson que l’on m’offre aimablement. Après remerciements et avoir salué les femmes arabes je reprends la route, refusant même de revoir mon église pourtant tout proche, de peur de voir un minaret remplacer le clocher. Je n’ai rien contre la religion musulmane, mais je préfère garder intactes les images emmagasinées dans mon cerveau, même si celles-ci sont usées, comme une vieille photo jaunissante. Je n’ai aucune intention de réviser l’Histoire mais je ne peux gommer les souvenirs qui laissent parfois un goût amer compte tenu des circonstances qui ont favorisé l’abandon d’un patrimoine construit depuis trois générations. Je ne veux pas rouvrir une plaie à peine cicatrisée. En sortant de la ville, je passe devant la maison native de Marcel Cerdan (champion du monde des poids moyens de boxe en 1948 et pour la petite histoire un des maris d’Edith Piaf), qui porte encore la plaque commémorative. Je connais bien cette portion de route qui mène à Oran pour l’avoir empruntée maintes fois. Avant d’arriver dans la capitale de l’Oranie je m’arrête quelques minutes à Saint-Lucien (je ne me souviens

plus du nom arabe) devant une maison dont les murs et les arbres, s'ils pouvaient parler, pouffaient me reconnaître tant je les ai fréquentés. Elle était jadis habitée par un autre cousin germain à mon père, frère de celui de Chanzy. Je tourne encore une page d'un livre déjà ancien que les circonstances m'ont poussé à ouvrir. Continuant ma route, après avoir traversé Oran j'arrive à la base aérienne de Bou Sfer où se termine ma mission. Je suis en avance sur l'horaire prévu pour la remise de mon véhicule. J'ai devant moi une journée complète de liberté. J'en profite pour me promener aux alentours tant que je dispose de mon moyen de locomotion. Ainsi, j'ai l'occasion de redécouvrir Arzew, à peu de distance d'Oran. C'était auparavant une plage réputée où les cabanons des vacanciers avaient poussé comme des champignons. Il ne reste aujourd'hui qu'un champ de ruines, comme si le lieu avait subi un bombardement. Les murs des petites maisons jonchent le sable, désarticulées comme des squelettes aux ossements épars. Quelques pilotis pointent vers le ciel des moignons devenus inutiles. Il se peut que les destructions soient l'œuvre des européens, anciens propriétaires, appliquant la politique de la terre brûlée avant leur exode. Je ne suis pas sûr de mes dires et ça ne reste que suppositions. La seule activité visible vient du port, terminal gazier et pétrolier des oléoducs en provenance des gisements sahariens. Attristé par ce désolant spectacle, je reviens à Oran, sur le port, pour me restaurer. De petits bistrots proposent de simples mets à une population très éparse. Je m'assois, toujours en tenue, à une table devant l'un d'eux, choisi au hasard où un barbecue fumant attend un éventuel client. Pendant que je déguste mes sardines et gambas grillées, fraîchement pêchées, fruits de ma commande, la tenancière désœuvrée, femme d'un certain âge, prend une chaise et s'assoit près de moi, écartant largement les genoux, non sans avoir pris la précaution de placer entre ses cuisses un pan de sa large robe. Geste pudique qui permet une meilleure ventilation de l'entre jambe, car il fait chaud. Elle me regarde me délecter et au bout d'un moment, d'un air triste me demande « pourquoi les Français sont partis ? » Que répondre ? Si ce n'est « C'était écrit » Mektoub ! Le vin n'est pas encore tabou dans les cafés. Preuve d'une présence française à Mers El Kébir et Bou Sfer. Les militaires en poste doivent faire de temps en temps une « petite virée » dans une ville qui a gardé son charme, les séquelles de la guerre n'étant pas trop apparentes. En fin d'après-midi je remets mon véhicule au service concerné. Je passe encore une nuit à Bou Sfer pour prendre le lendemain l'avion en direction de la Métropole.

Le 8 juin 1967 je laisse l'Algérie ne sachant si un jour je pourrais de nouveau fouler son sol. Ce même jour, quelques heures plus tard, je suis à Istres. Muni d'une permission je prends le train pour Agen où ma femme Michèle m'attend à la gare. Je retrouve le village qui m'a accueilli, après l'exode familial, et mon père affaibli par un cancer généralisé. Après vingt jours de détente, une période d'acclimatation et une nouvelle façon de vivre, car jusque-là je n'avais pas eu l'occasion d'avoir ma compagne à mes côtés, je rejoins ma nouvelle affectation à Châlons sur Marne (Châlons en Champagne).

Sept ans après avoir franchi pour la première fois les grilles de la

caserne de cette ville de la Marne, je passe de nouveau la même frontière qui a vu arriver un adolescent civil célibataire et qui voit maintenant un militaire un peu plus chevronné et marié.

Conclusion de ce retour professionnel en cette terre d'enfance¹⁸

Mon périple saharien, d'un an presque et demi, a fait de moi un homme plus mature. La découverte d'un monde nouveau entrecoupé de péripéties personnelles m'a permis une approche différente de la vie, tant sur le plan professionnel que sur celui concernant ma vie intérieure. En dehors du côté psychologique marquant, il y a eu également une incidence financière non négligeable. Mon séjour m'a permis de faire campagne double. Cette caractéristique n'est attribuée qu'en état de guerre. Il faut savoir que pendant les événements d'Algérie, alors territoire français au même titre que la Bretagne, les militaires ne pouvaient prétendre qu'à la demi-campagne, puisque ne faisant que du maintien de l'ordre. Les termes ne peuvent être sous-estimés car avoir fait campagne double donne trois ans de service pour un an effectivement accompli, intéressant pour la retraite. Je m'estime heureux de la largesse que le gouvernement m'a accordé (quand je dis « je », c'est valable pour ceux qui ont été dans mon cas évidemment). Nous avions droit également à une prime de chaleur. Toujours bon à prendre. Pour celui qui sait lire entre les lignes, il peut s'être aperçu qu'il était difficile de dépenser sur place son argent. Ce qui veut dire qu'un être économique, c'est mon cas, peut faire de sérieuses économies. J'avais donc sur mon livret d'épargne un pactole honorable qui n'a pas eu de peine, à mon retour en France, à trouver le trou de sa tombe.

Avant de conclure je veux simplement dire que si je n'ai jamais eu de rapports profonds avec les Algériens, j'ai pu apprécier leur gentillesse (y compris la police) quand les circonstances favorisaient certains contacts.

Le 29 juillet 1967, au volant de ma voiture Ami 6 Citroën, stockée à Ferrussac, chez mon futur beau-père au début de mon escapade saharienne, puis beau-père par la suite des événements, je rejoins Châlons en Champagne vers un destin inviolable.

Je croyais en finir avec cet épisode. Eh bien ! Non. Il a encore marqué son passage dans mon existence. En effet, il a été le départ à un refus à emprunter l'avion. À partir de Béchar j'ai dû faire une soixantaine heures de vol, non homologuées (tant pis pour la retraite). Ces petits voyages aériens ne se sont pas toujours effectués en toute sérénité. Certaines fois la peur était au rendez-vous. Les faits suivants peuvent excuser mes frayeurs. La portance de l'air, en volant à faible vitesse en pleine canicule saharienne, favorise de nombreux et importants trous d'air. Du fait de la faible altitude du vol, les vents de sable secouent l'avion

¹⁸ Titre choisi par mes soins, non par CGA.

comme un prunier. Parfois c'est un moteur sur deux qui se met « en croix ». Si ce fait démontre que ce genre d'avion est sûr malgré ce genre de problème, il n'en reste pas moins que le trouillard que je suis n'en est pour autant rassuré. Une fois aussi, pendant une de mes festivités aériennes, le pilote, souvent commandant de bord, est venu nous conseiller de boucler notre ceinture, n'étant pas certain d'arriver à la destination finale pourtant proche, ne faisant plus confiance à la réserve de carburant pour atteindre le but. Il faut dire qu'il a eu juste le temps d'emprunter la piste d'atterrissement, pour finir, réservoir à sec, en bout de parcours, en roue libre. Ces petits incidents successifs n'ont pas fait de moi un voyageur aérien confirmé. Depuis ce temps-là je refuse d'emprunter un tel moyen, sacrifiant par-là de nombreuses opportunités de voyages touristiques.

Ce paragraphe, écrit plus de trente ans après les faits décrits, me permet de dire que j'ai tenu parole, optant pour des déplacements ne dépassant pas la surface du globe, préférant le plancher des vaches et la flottaison sur l'eau. La trouille, comme le vertige peut se combattre, mais je ne suis pas outillé pour ce genre de conflit entre moi et moi. À tout faire je préfère affronter la route et les pièges de la mer, même, et j'en suis lucide, s'ils représentent des dangers plus nombreux et (ou) aussi importants. D'existe des peurs incontrôlables et quelques fois de l'inconscience dans les prises de risque.



Dans la chambre d'un camarade aviateur, Hammaguir

Chapitre 3 - Une rencontre avec les tribunaux militaires¹⁹

Une « ratonnade » inacceptable : 1981

Comme d'habitude je suis incapable de mettre une date précise sur un fait mais j'ai quand même retenu l'année pour une raison particulière.

C'était cette année-là l'élection de M. Mitterrand aux plus hautes instances de la République. Cela a son importance. Venons-en aux faits. Ceux que je vais relater se sont déroulés dans la nuit du 2 au 3 septembre.

J'étais officier de permanence, en quelque sorte responsable de la caserne en dehors des heures ouvrables. J'avais, pour assurer ce rôle sur les lieux, avec moi, un sous-officier et un poste de garde composé d'un Maréchal des Logis (Sergent) et de quelques hommes. Non présent, mais en astreinte à leur domicile, il y avait au-dessus de moi l'OSI (Officier Supérieur d'Intervention) remplaçant directement le chef de corps, si celui-ci n'était présent en cas de problèmes graves. Si je présente ce petit organigramme, c'est pour une meilleure compréhension sur l'incidence faisant suite à l'affaire que je vais rapporter. Les locaux du service de permanence, avec ceux du poste de garde, se situaient près de l'entrée de la caserne.

Ce jour-là, plutôt cette nuit-là, rien de particulier n'était à signaler. Tout était calme dans le poste de police. Mon sous-officier de permanence, le Maréchal des Logis Chef Megherbi, se reposait dans sa chambre après sa ronde. Tout laissait penser à croire que la nuit allait être tranquille. Il allait en être autrement.

J'attendais mon heure de ronde allongé habillé, sans ma veste de treillis et ni ceinturon, sur mon lit révassant à je ne sais quoi. Mon arme et mes munitions reposaient sur la table de nuit, à portée de la main. Dans mon demi-sommeil j'entends une galopade passer sous ma fenêtre. Surpris mais pas inquiet, compte tenu de la direction pris par les pas précipités je me replongeais dans mon demi-sommeil. Je n'avais de soucis particuliers à me faire, ma garde ne m'ayant rien signalé d'intrigant. J'allais presque me rendormir quand mon esprit est mis en éveil par une autre galopade, cette fois-ci en direction inverse, c'est à dire vers la sortie. Sortant de ma torpeur, mes sens mis en éveil je perçois des altercations et quelques heurts qui n'avaient rien de commun. Il y avait anomalie. Sans prendre le temps d'enfiler ma veste et saisir mon arme, je me dirige vers le lieu du grabuge. Avec mes yeux moitié « pisieux » (excusez le terme), je remarque une quinzaine d'individus, armés de manches de pioche et de manches à balais,

¹⁹ Ce texte comportait le titre « 1981 » alors je me suis chargé d'en trouver un plus précis.

essayant de forcer le chef de poste à ouvrir le portail pour sortir. Jugeant la demande irrecevable, le chef de poste, de sa propre initiative prenait la mesure nécessaire en interdisant la sortie, surtout quand on connaît la raison de cette escapade. J'allais donc aux renseignements. Et là surprise. « Mes oreilles, elles m'en sont tombées ». Ces messieurs voulaient aller faire une « ratonnade » en ville. Que ça ! Bien sûr il n'était pas question pour moi de donner une quelconque autorisation (pour les non-initiés je précise que le mot Raton, hautement péjoratif, est donné aux Arabes d'origine algérienne en particulier). J'intervenais donc en demandant à cette bande de boys scouts de réintégrer gentiment leur casernement. Certains sont partis sans sourciller. Mais une poignée de lascars sont restés sur place me provoquant. Le ton montant je commençais à m'énerver. Les mots entraînant les mots, de plus en plus hauts, la situation devenait électrique. Soudain deux énergumènes se jettent sur moi, leur bâton haut levé pour me frapper. Devant leur avance je commence par reculer, jusqu'au moment où je me trouve acculé à la clôture. Arrivé là, pas d'autre solution. Je me précipite sur le soldat Varlette lui écrasant mon poing sur son nez qui éclate. Tombant en arrière il m'emporte dans sa chute. Dans un premier temps je me trouve allongé sur mon adversaire. C'est à ce moment que le second acolyte, nommé Lhomme, me décroche un magnifique coup de balai sur la tête. Ah ! j'ai vu beaucoup d'étoiles tout en perdant pendant quelques secondes ma lucidité et me retrouvant de ce fait en position d'infériorité, couché sous mon adversaire ayant réussi à faire un rétablissement. J'étais mal parti. Mes deux « cocos » avaient vingt ans et moi vingt ans plus. Ils ne faisaient quand même pas loin de 1,80m chacun. La scène avait été tellement rapide que personne n'a pu intervenir à temps. Heureusement, me voyant en difficulté, le chef de poste a réagi en faisant juguler mes deux agresseurs. Reprenant totalement mes esprits, en tant que maître des lieux, si ce n'est de la situation, j'ordonne que l'on enferme les deux individus dans les locaux disciplinaires, dans des cellules séparées. Celles-ci, vides heureusement, se situaient à proximité du poste de police et de la salle de permanence. Par la suite j'ai appris qu'au moment de mon agression le sous-officier de permanence avait été lui aussi menacé par deux autres individus (Augusti et Ferrand).

Après avoir vérifié que mes directives avaient été suivies, mon premier travail fut d'aller à l'infirmerie, d'abord pour soigner la magnifique bosse qui m'empêchait de mettre mon bérét, mais aussi pour faire constater l'heure et les résultats de mon agression sur le registre officiel. Après quoi, il fallait passer aux tracasseries administratives. En premier lieu j'ai rendu compte à mon supérieur hiérarchique puis entame le compte rendu de l'événement, puis brouillon du télégramme officiel pour Paris, car cet incident est qualifié de grave vu qu'un officier dans l'exercice de ses fonctions a été molesté, et la raison n'est pas en faveur des agresseurs. Entre-temps, je m'inquiétais de la santé de mes joyeux lurons en cellule. Le manieur de manche à balai dormait tranquillement. Mon boxeur adversaire, le visage en sang (il faudra certainement faire vérifier sa cloison nasale) était aussi au pays des merveilles, pourtant la température n'était pas des plus clémentes. Il faut savoir que la cellule ne comportait pas de

chauffage. Le lit ne se composait que d'une planche de bois, sans matelas. Compte tenu de cet incident imprévisible, il n'y avait pas de couvertures. Je me faisais du souci pour rien car mes ronfleurs étaient « antigelés ». Je l'ai appris par la suite au cours de mon enquête. Les soldats étaient sortis en bande, en ville. Boisson sur boisson ils s'en étaient pris aux fils de harkis. Ils avaient donc décidé de provoquer une bagarre avec volonté de représailles, après être venus à la caserne pour prendre les moyens adaptés. Et je me suis trouvé sur leur chemin. Je n'ai pas eu le temps de sentir leur haleine mais il est fort probable que s'ils avaient été à jeun, cette algarade n'aurait pas eu lieu.

Avant d'aller plus loin il y a deux conclusions (heureuses) à tirer.

1. C'était une chance que mon agresseur m'ait frappé avec un manche à balai (j'ai découvert l'arme du crime, en trois morceaux, le lendemain). Vu la force du coup, si un manche de pioche avait été employé, je ne serais pas là à écrire ces lignes.
2. C'était encore une chance d'avoir laissé mon arme sur la table de nuit. Si je l'avais eu au ceinturon je ne peux pas dire, devant l'agression menaçante, que je ne l'aurais pas employé.

Cet événement allait laisser quelques traces dans la période qui allait suivre, pour tous les protagonistes.

Pendant un mois je n'ai plus entendu parler de cette affaire, mais elle suivait son cours. Je savais que mes deux lascars étaient toujours en cellule puisque je les voyais parfois faire leur promenade, accompagnés par une sentinelle. Un jour, les gendarmes sont venus les chercher pour les transférer à la prison de Metz en attendant leur procès. De mon côté je n'étais pas inquiet mais restais inquiet. En effet je m'estimais dans cette affaire en légitime défense mais j'avais frappé le premier devant l'attaque. Toucher un soldat est aussi une affaire grave. En attendant que l'on statue sur mon problème je partais en permission à Lafox. Quelques jours après, les gendarmes sont venus me remettre un message de mon régiment me convoquant au TPFÀ (Tribunal Permanent des Forces Armées) à Metz, pour jugement de l'affaire. Je dois dire que je n'étais pas à l'aise dans mes petits sabots. J'arrive à l'heure dans les locaux judiciaires après une nuit de train. Je ne sais pas pourquoi, on m'a laissé attendre sur un banc de couloir pendant que mes agresseurs passaient au tourniquet. Au bout de ce laps de temps un homme vint m'avertir que l'affaire était close pour moi et que je pouvais repartir, sans autres explications. Je me demandais ce que j'étais venu faire. Il se pouvait que mes divers comptes-rendus écrits concernant l'incident devaient être suffisamment explicites pour permettre aux juges de me mettre hors de cause. Pour les soldats il n'en était pas de même. Ils écopaient de dix mois de prison ferme et d'une amende pour avoir voulu troubler l'ordre public, en état d'ébriété et frapper un officier dans l'exercice de ses fonctions. Ne demandant pas mon reste, je me fais payer mon remboursement du prix du train et retournais à Bitche dans une

voiture que le régiment m'avait mise à disposition. Je n'étais pas au bout de mes surprises. À l'arrivée, Mon Colonel me convoqua. Il avait pris des dispositions, à son niveau, concernant mon cas. Quel ne fut pas mon ahurissement l'entendant me dire que j'étais un officier de permanence dangereux. En conséquence, il m'interdisait l'accomplissement futur de ce service. En contrepartie je prendrais les fonctions d'officier supérieur d'intervention. En fait il me désignait, dans la hiérarchie du système, au-dessus de l'officier de permanence. Je n'ai toujours pas compris la logique de sa décision. Néanmoins je n'ai rien fait pour le contrarier étant content de la finalité de mon affaire. D'une part j'étais blanchi pour l'agression et d'autre part j'obtenais un service moins contraignant que la permanence mais avec des responsabilités plus importantes.

Je n'ai jamais revu mes gaillards. Ils ont dû terminer leur service militaire en prison. Par contre, le dénommé Varlette m'a fait parvenir une lettre écrite du fond de sa cellule. Il s'excusait pour les problèmes qu'il m'avait créés et espérait que ma carrière ne serait pas compromise. Je n'ai pas répondu à son courrier mais regrette l'avoir détruit.

Si je me souviens encore de 1981, c'est que cette année-là, M. Mitterrand était passé président de la république et que l'une de ses premières actions avait été de dissoudre les TPFA, estimant sans doute que les tribunaux spécifiques pour les militaires étaient inutiles. J'ai donc dû faire partie d'une de leurs derniers « clients ».

Cette histoire se termine donc bien pour ma vie et ma carrière.

Je ne sais ce que sont devenus les deux provocateurs du sous-officier de permanence. Ils ont dû purger une peine d'arrêts de rigueur pour menaces et provocations.

Il est intéressant, dans cette affaire de noter que mon adjoint porte un nom d'origine maghrébine. Cela tombait fort mal à propos.



*En tenue militaire, photo
d'identité N°4*

Chapitre 4 - Un militaire en pays lorrain²⁰

Bitche

Ce nom ne vous évoque rien ? Prenez une carte. C'est une petite ville située au bord de la frontière allemande entre Sarreguemines et Haguenau. Ni alsacienne ni lorraine, cette petite enclave a su garder son originalité. Je crois même que son patois, à forte connotation germanique est différent de celui des régions l'avoisinant. Cette cité a accueilli dans ses murs, entre autres, mon régiment, le 57^{ème} d'artillerie (Sol-Air). La période qui m'a permis de sillonner sa terre se situe entre 1979 et 1984. Sans vouloir commencer par la conclusion, je peux dire que ce fut une de mes meilleures garnisons sur mes presque quarante ans de carrière au sein du Ministère de la Défense. Je vais simplement souligner mon grade à cette époque affichant mes 37 ans, au début de mon séjour dans la contrée. Trois barrettes jaunes garnissaient alors mes épaulettes²¹.

Malgré son isolement géographique, et peut être grâce à ça, j'avais trouvé dans ce régiment une fraternité d'armes assez peu commune. Mais c'est aussi dans ce milieu que j'ai été confronté à des problèmes qui ont failli abréger soit ma carrière et ma vie. Je vais donc essayer d'en résumer les trois principaux.



*Lors d'une soirée à la caserne
de Bitche*

Des incidents marquants

Les années 1982 – 1983

Dans chacune de ces années se sont déroulées des histoires particulières. Pourtant il y a entre elles quelques ressemblances dans les

²⁰ Le choix du titre est ici encore personnel, comportant le mot « Autopsy » car ces textes proviennent du recueil autobiographique du même nom écrit par CGA.

²¹ Ce qui correspond au grade de Capitaine (corps des Officiers).

conditions qui ont favorisé les événements et la finalité. Si leurs prologue et épilogue sont communs, les circonstances de mes accidents, car c'est de cela dont il s'agit, n'ont pas d'origines identiques. Dans les deux cas mon régiment, le 57^{ème} d'artillerie, effectuait des manœuvres en terrain libre. Ce qui veut dire, en termes plus clairs, que suivant une certaine conception de la bataille fictive envisagée en haut lieu, les véhicules roues et chars se dispersaient dans la campagne avec des missions stratégiques précises. Concrétisation de l'instruction faite en caserne sur un terrain proche de la réalité, sans tir évidemment. Les champs et les routes faisaient partie du champ de bataille, avec l'attention qu'il fallait pour ne détruire ni récoltes, ni infrastructures. Malgré les inconvénients découlant de la restriction pour la préservation des biens et des sites ce système présentait l'avantage de manœuvrer en grandeur réelle sans être enfermé dans une enclave restrictive réservée aux militaires, appelée camp de manœuvre. Compte tenu de la position du régiment nos petites guerres se déroulaient en Lorraine. Les paysans ou les maires se faisaient parfois du souci dans les domaines, chacun les concernant, car on sait qu'une troupe en déplacement cause toujours involontairement des dégâts. Dans ce cas, les litiges et contentieux étaient réglés sur le champ par une équipe spécialisée pour la cause. Dans sa grande majorité la population, je n'oserais pas employer le terme militariste, recevait extrêmement bien les gens habillés de kaki et leurs véhicules souvent bruyants, ignorant les heures qui différenciaient le jour et la nuit. Tous ces renseignements n'ont pas un lien direct avec mes petits ennuis mais ils favorisent une meilleure compréhension sur le côté relationnel entre civils et militaires. Sans la bonne volonté des habitants, des maires et des services de sécurité je ne serais peut-être pas aujourd'hui en mesure de relater les faits.

Une atmosphère embrumée²²

1982

Remplissant les fonctions d'officier mécanicien dans mon régiment, j'étais chargé de l'entretien de tous les véhicules. À chaque sortie régimentaire il y avait, en fonction des effectifs sur le terrain, la totalité ou une fraction de mes hommes et de mon atelier avec les moyens appropriés pour remplir ma mission. Toujours bouillonnant, je faisais partie des festivités même si parfois le besoin ne s'en faisait pas sentir. L'action devait se passer dans le deuxième semestre de l'année en question, entre un lundi et un vendredi (les convois militaires étant interdits en fin de semaine). Je profitais de mon week-end de liberté pour aller voir ma famille à Lafox en empruntant le chemin de fer. Le voyage aller-retour, se faisant la nuit, demandait trente-six heures alors que ma liberté ne m'autorisait que quarante-huit heures. C'était surtout le retour qui était pénible. À Paris la correspondance était faite de telle sorte que je n'avais que peu de temps

²² Titre choisi par mes soins.

pour prendre le train en direction de Strasbourg et de l'Allemagne. Quand j'arrivais quelques minutes avant le départ il était rare de trouver une place dans des compartiments bondés. Cette fois-ci, comme d'habitude j'avais fait le voyage debout, c'est à dire avec une nuit blanche à la clé. On peut donc s'imaginer l'état de fraîcheur dans lequel je me trouvais en arrivant le lundi à huit heures. Le temps de me changer et je prenais la route pour la manœuvre. Comme d'habitude, je me trouve en fin de convoi, avec le dépannage, faisant office de voiture balai, pour aider ou réparer les « éclopés » qui s'égrenaient inévitablement sur l'itinéraire. En général c'était des « broutilles » mais il m'arrivait aussi de rejoindre le lieu de bivouac avec un camion ou un char en remorque. Je précise ces petits détails pour souligner simplement qu'après un week-end fatiguant où je pourrais compter mes heures de sommeil, ce petit voyage routier en Lorraine n'avait rien de reposant. Par la force des choses j'arrivais toujours le dernier au point de rassemblement, souvent à la tombée du jour pour les motifs évoqués. Et bien sûr, là m'attendaient toutes sortes de véhicules, comme les patients dans la salle d'attente du médecin. Tous, pour une raison ou une autre, étaient essoufflés. Les uns d'un type trop vieux présentaient une usure que je pourrais qualifier de normale si je ne décelais, parfois, un manque d'entretien flagrant, des autres trop neufs, encore en expérimentation, avaient des problèmes de jeunesse. On se trouvait sur la place d'un village dont le nom m'échappe. Il y a toujours des curieux bons enfants dans la population qui regardent un spectacle peu coutumier. Après avoir fait un diagnostic succinct des engins malades et juger des remèdes à employer en priorité pour que la majeure partie d'entre eux puissent faire la manœuvre le lendemain, je répartissais le travail à mes subordonnés qui avaient à peine eu le temps d'ouvrir une boîte de sardines. Il faisait alors nuit noire et l'éclairage urbain étant insuffisant pour accomplir des travaux demandant une certaine précision. On installait alors dans une camionnette un groupe électrogène pour pallier les déficiences de lumière. Mes paupières commençaient à flirter avec mes genoux. Après avoir fait le tour de mes équipes je décidais d'aller faire un somme dans la caisse de la camionnette sur un lit de camp. Prudent par nature je prends la précaution de vérifier la bonne étanchéité des bâches, car la nuit était fraîche, m'assurant aussi que l'échappement du groupe qui allait me berger quelques heures se dirige bien vers l'extérieur. Satisfait je m'endormais, comme une souche dit-on. Plus de bruit, plus de manœuvre, j'étais parti au paradis. Combien de temps étais-je tombé dans un sommeil profond ? Je ne saurais le dire. Je réalisais, dans un demi-coma, que j'avais un énorme mal de crâne. J'avais des difficultés à remuer jambes et bras et ma bouche ne pouvait prononcer un mot pour appeler. Demi-inconscient j'entendais que des gens me cherchaient, car je n'avais révélé à personne mon lieu de repli. Tant bien que mal je réussissais à me faire tomber du lit et en rampant j'arrivais au bord du camion et me laisser choir au sol ouvrant la bouche comme un poisson recherchant l'oxygène. Je ne connais plus la suite m'étant évanoui. Je me suis retrouvé à l'hôpital militaire de Metz. Par la suite j'ai appris que c'était les pompiers du village, avertis par je ne sais qui, qui avaient assuré mon transport. Je me suis réveillé sous une douche froide, entouré et soutenu par trois infirmières tentant de me

faire tenir une attitude verticale. Je devais encore avoir quelques réflexes. Reprenant petit à petit mes esprits sous l'action du jet glacé et les frictions des dames en blanc je remarquais que j'étais nu. L'explication est simple. Il paraît que dans le cas d'une asphyxie tous les muscles se relâchent et que le malade n'a plus de retenue aucune. Je m'étais donc entièrement vidé dans mon treillis et même mes rangers avaient eu leur part. C'était pour cette raison que les infirmières me lavaient à grande eau. À la fin de cette séance énergique, je ne peux pas dire que j'étais rétabli, mais j'avais recouvré ma lucidité. Aidé par des bras féminins je regagnais mon lit. En passant devant la poubelle je sentais une odeur pestilentielle. C'était là où avaient atterri mes effets souillés.

Après quelques jours de repos, ma copine, le médecin Capitaine du régiment, Nadine Plotton, est venue me chercher en m'apportant des vêtements neufs.

D'après les toubibs il paraît que j'ai eu de la chance, car si j'étais resté un peu plus longtemps dans l'atmosphère viciée j'y laissais ma peau. Je dois donc ma vie à l'esprit de conservation. Mais que c'était-il passé ? Lors de mon coucher j'avais bien pris la précaution de vérifier que le tuyau d'échappement était bien dirigé vers l'extérieur. Mais voilà, au cours de nuit, les vibrations l'avaient doucement fait pivoter pour finalement finir sa course dans la caisse de la camionnette où j'étais en discussion avec Morphée, libérant généreusement les gaz. Histoire simple qui m'aurait pu être coûteuse.



Lors d'une réception militaire

Tombé de haut

1983

Au départ, ma petite histoire ressemble à celle de l'année précédente. Cette fois-ci, le régiment au complet est sur le pied de guerre. Il va envahir la Lorraine en envoyant à droite et à gauche moult chars et véhicules divers. L'affaire est sérieuse. Si auparavant ce genre de manœuvre servait à aguerrir le personnel tout en testant les capacités des matériels, il n'en était pas de même dans ce mois de juin. Le concept de ce déploiement de force est bâti pour jauger la capacité et l'aptitude

opérationnelle du régiment, (C.A.O) grandeur nature. De son résultat dépendait la carrière du Colonel, et bien sûr, par répercussion, celles des subordonnés. Pour ce faire des myriades de personnes galonnées débarquaient pour juger et noter les hommes, le matériel et la philosophie employée pour entreprendre et gérer cette guerre non déclarée. C'est assez impressionnant de voir cette masse de personnes alignées, ces files de ferraille montées sur pneumatiques ou sur chenilles, attendant le coup de sifflet du départ.

Je fais partie de cette chaîne aux multiples maillons. Pour cette opération d'envergure j'ai vidé mes ateliers. Tout mon personnel est sur les rangs. Je ne me souviens plus de la composition exacte de mon bien. En gros, j'ai sous ma coupe une vingtaine d'hommes, le tiers étant sous-officiers. Mes moyens se composent de trois camions et remorques pour pièces détachées, de deux camionnettes pour les menues réparations, de deux chars de dépannage, d'une 403 Peugeot pour les liaisons rapides, d'un camion grue et d'un véhicule léger pour mes déplacements personnels. Il me faut soutenir une cinquantaine de chars et plus de deux cents véhicules à roue. Dans mon domaine je ne suis pas seul. Toutes les unités élémentaires possèdent ses propres moyens de dépannage, plus limités en possibilités. Ceci étant dit pour souligner l'ampleur du système. Compte tenu de l'étalement du régiment sur le terrain, j'ai divisé en deux mon entité, prenant une des branches à ma charge et laissant l'autre à mon Adjudant-Chef adjoint. Pour la petite histoire il s'appelle Villette. Je l'ai connu à Stetten (Allemagne) dans les années 1970. Il était alors Maréchal des Logis (Sergent) alors que je portais les galons de Sous-Lieutenant. Par le plus pur des hasards je me retrouvais être son patron direct comme Capitaine. Le trajet pour rejoindre les positions respectives s'est bien déroulé, sans trop de « casse ». Pour une fois je ne suis pas trop « pris à la gorge » et peux disposer de mon temps pour la recherche d'un gîte nocturne dans les meilleures conditions de confort possible, en attendant le début des hostilités, prévues le lendemain de bonne heure. Profitant d'une semi-liberté, je quitte, avec mon équipe, l'état-major où je suis rattaché pour vivre une vie plus libre. Toujours mon instinct de vieil ours épris d'indépendance. Ayant étudié ma carte, je choisis un coin pas trop éloigné de ma portion centrale pour des raisons de commodité (nourriture, carburant, médecin etc.). Pour employer des termes purement militaires, je « grenouille » dans le périmètre défini sur la carte et, en « jambonnant » le terrain j'arrive dans une ferme sise en pleine campagne. Le propriétaire m'accueille gentiment. Après lui avoir expliqué les motifs de ma venue, il m'offre pour la nuit une grange vide qui pourrait faire mon affaire. Le comblant en remerciements je vais occuper les lieux. Laissant ma troupe farmienter (qu'elle en profite tant qu'elle le peut), je pousse une petite reconnaissance un peu plus pointue. Pour comprendre ce qui va suivre il faut bien noter les détails. La grange en question est bâtie sur deux niveaux. Le propriétaire a mis à ma disposition le premier étage. Le rez de chaussée étant occupé par du matériel divers possède un grand portail où sont disposés, d'un côté une vieille herse et de l'autre un vieux moteur de tracteur. L'ensemble des murs est en bon état. Pour accéder à l'étage il faut

emprunter un escalier. L'ascension est assez difficile car les marches sont dans un état de pourrissement avancé. Avec d'infinites précautions j'atteins la grange. La pièce est saine. Elle comprend une ouverture unique, moins large que le portail du rez de chaussée, mais dans le même prolongement vertical que ce dernier. D'un coup d'œil circulaire, je juge que la place pour la nuit est bonne. Ma décision prise je rassemble mon monde. J'ordonne que le repas soir soit pris avant la tombée de la nuit. Quand cela est fait je donne mes ordres avant de sombrer dans le sommeil, à savoir :

1. Faire de suite les besoins indispensables.
2. Monter à l'étage (compte tenu de l'état de l'escalier) avec un certain intervalle entre les grimpeurs l'obscurité.
3. De ne pas fumer dans la grange vu la présence d'un peu de paille ou de foin.
4. Interdiction formelle de descendre pendant la nuit pour éviter les chutes.

Tout étant bien compris je pars en tête pour aménager ma chambre à coucher. Il me suffit simplement à déplier mon duvet. Pas question de se déshabiller pour dormir car les nuits sont encore fraîches en ce début juin, ce qui permet, entre autres, d'être disponible en cas de besoin immédiat.

Les hommes m'imitent et se placent instinctivement la tête au mur. Les premières heures de la nuit se passent sans incident. Tout le monde dort à poings fermés. Seuls quelques ronflements percent le silence. Je ne sais pas quelle heure il peut être quand je me réveille avec une subite envie d'uriner. Il fait une nuit à couper au couteau. Conforme aux directives que j'ai moi-même données pas question de descendre. Pour la même raison, ayant oublié ma lampe torche, je ne peux me servir de mon briquet pour m'éclairer

Il me faut pourtant faire quelque chose car l'envie devient de plus en plus pressante. Impossible de distinguer les corps allongés dans cette obscurité parfaite. Même la lune ne vient à mon secours. La seule solution que je trouve pour avoir un appui est de longer les murs pour accéder à l'ouverture afin de satisfaire enfin mon besoin. Comme un aveugle, tâtonnant du bout du pied pour éviter les dormeurs, je suis la paroi de la paume de la main. J'arrive ainsi à franchir une longueur, à passer un angle et me dirige vers l'ouverture dont j'avais retenu la position approximative lors de ma reconnaissance. Bien qu'avançant précautionneusement, toujours me guidant du pied et de la main, je n'arrive pas à distinguer la porte du mur dans mon demi-sommeil. Vient alors le moment où croyant avoir un appui je ne retrouve que le vide. Ce qui devait arriver arriva. Emporté par mon élan, mon corps bascule par la fenêtre, le bras gauche en avant et m'aplatis trois mètres plus bas, entre la vieille herse et le vieux moteur. Que se passa-t-il après la chute ? Je ne peux le dire puisqu'étant tombé dans un état comateux, emporté par la douleur. Je ne peux que relater ce que j'ai appris par la suite. Un certain Maréchal des Logis Millard,

inconsciemment entend des gémissements. Placé près de l'ouverture de la grange, se guidant à l'oreille d'après les sons, il se doute qu'en bas il se passe quelque chose d'anormal. Il descend l'escalier avec précaution et me trouve évanoui au sol. Il appelle alors des secours (tiens on a enfreint mes ordres. Mais c'est pour la bonne cause). Avec de l'aide il me charge dans notre 403 fourgonnette et me transporte à l'hôpital civil de Château Salins. De là, pris en charge par les pompiers du coin, je suis transporté à l'hôpital militaire de Nancy. Je n'ai repris connaissance que le lendemain après une anesthésie générale, avec un bras dans le plâtre. Pour l'analyse des dégâts se référer à l'extrait de registre joint. Deux ou trois jours après ma copine, médecin du régiment est venu me chercher, en me ramenant, toujours serviable, mes rangers laissés sur le lieu de l'accident car si je dors habiller j'ôte mes chaussures avant d'enfiler mon sac de couchage. Me voici donc en arrêt de travail pour un mois et demi.

À cet instant on peut tirer deux conclusions.

1. Le bras gauche tendu vers l'avant au moment de la chute (puisque je cherchais un appui) m'a servi d'amortisseur en arrivant au sol, évitant à ma tête, voire les cervicales, de subir le choc de l'atterrissement.
2. J'ai eu la chance de ne pas m'empaler sur la herse ou me fracasser sur la carcasse de moteur qui encadraient l'issue du bas.

Avant de partir pour les congés imprévus qu'on m'octroyait, j'avoue avoir été le sujet de moqueries de mes collègues, mi-riailleurs, mi-sérieux, m'accusant d'avoir fait la fête. Ce qui est absolument faux, n'ayant bu qu'une bière pour accompagner mon repas. La prise de sang faite à l'hôpital ne signale d'ailleurs aucune trace d'alcool. Il n'y a pas de fumée sans feu allez-vous dire. Il est un fait que je ne suis pas un saint et qu'il m'est arrivé de faire quelques écarts, avec ces mêmes camarades, mais jamais dans le travail. Pour la meilleure preuve je vais raconter deux anecdotes. Il m'est arrivé de sanctionner mon Adjudant-Chef Villette pour venir au travail en état d'ébriété. Bien avant mon entrée au régiment il existait dans mes ateliers, un bar (clandestin, dans le sens où il n'était pas reconnu officiellement), mais dont tout le monde connaissait la présence en fermant les yeux (encore un paradoxe). Lorsque j'ai pris mes fonctions, je me suis aperçu qu'il était ouvert en permanence et les raisons étaient nombreuses pour aller boire un coup à toute heure de la journée. J'ai donc mis un frein à cette coutume en autorisant l'ouverture du bar à horaires stricts pour la traditionnelle pause casse-croûte et pour l'apéritif après les heures de travail, auquel je participais parfois. Il était hors de question pour moi de boire pendant le service et encore moins de dépasser les doses raisonnables.

Bien que me crispant, je passe outre des quolibets. Ce qui complique l'histoire c'est que, pendant la manœuvre, mon Adjudant-Chef adjoint, bivouaquant à un autre endroit que le mien, presque qu'au même moment où je rejoignais mon hôpital, était évacué lui aussi sur un autre

lieu de soin, je ne sais lequel. Motif. Tombant d'une chaise, en arrivant au sol, percute le pistolet accroché au ceinturon, qui en se retournant lui casse deux côtes. Pendant que les deux « têtes » de l'atelier sont mises hors de combat, un Adjudant prend ma place et un autre Adjudant remplace mon adjoint. Malgré ce petit remue-ménage interne la manœuvre s'est bien déroulée. Conclusion : Personne n'est indispensable.

Il me fallait, après ces péripéties trouver un lieu de repli pour passer ma convalescence imposée. N'ayant plus de famille, j'ai pris pension chez ma sœur. Si jusque-là je n'avais parlé à personne de mes déboires précédents dans le cas présent mon plâtre me trahissait. Il m'a donc fallu raconter mon aventure qui a vite fait le tour de la famille. Bien sûr, peu de monde ne croit mon exposé sur les circonstances réelles. Les répliques ironiques ne manquant pas je laisse donc braire les ânes.

En dehors de cette anecdote comiquo-professionnelle, ce plâtre a marqué à sa façon un fait particulier. En effet, en ce temps, ma mère est hospitalisée à Bordeaux, en phase terminale. Ayant été la visiter, dans un de ses derniers moments de lucidité, elle m'a reconnu et a simplement dit en voyant mon plâtre « Toi aussi tu t'es cassé le bras ! ». Je ne vois pas pourquoi le moi aussi. Quoi qu'il en soit, ce sont les dernières paroles de ma mère que mes oreilles ont enregistrées. Peu de temps après elle s'endormait pour l'éternité. Je l'ai accompagnée à sa dernière demeure avec mon bras habillé de plâtre.

À ce stade-là mon aventure n'est pas encore terminée. Le poignet mal remis, je n'en connais la cause, me fait souffrir. Il est limité dans sa course, ne supporte qu'un poids léger et comme dirait quelqu'un, mon bras est défiguré dans son esthétique. Je suis donc passé en commission de réforme. Les défauts ayant été constatés et les séquelles reconnues, j'obtiens une pension d'invalidité de vingt pourcents, à vie et inaliénable. Elle me permet à l'heure actuelle de compenser mes dépenses en tabac sans pour autant rendre la souplesse et la force au poignet défectueux.



Repas des Capitaines avant ma mutation à Limoges, en 1984

Pour terminer je voudrais dire aux personnes qui ont mis en quelque sorte mes propos en doute que l'État ne m'aurait jamais octroyé, dans sa grande bonté, ses faveurs, si mon accident, en service, avait été

d'origine éthylique.

Dans tous les faits que je reporte dans ces quelques pages je crois que j'ai eu une grande part de chance.

Je ne sais pas si les anges gardiens existent mais les non convaincus ou les sceptiques peuvent toujours admettre qu'il y a peut-être un Bon Dieu pour les ivrognes.

Une histoire d'amour peu banale

De 1982-1987

C'est une sorte de coup de foudre qui a fait naître cette histoire d'amour entre un enfant et un Capitaine. Pour être plus juste, je dirais d'un enfant pour un Capitaine. Le lien que le bambin a tissé, sans que j'ose l'interrompre, a duré pendant près de cinq ans. C'est à mon initiative que la rupture s'est produite. Mais n'anticipons pas.

J'ai du mal, quand je ne prends pas le soin de noter, à fixer des dates, mais il me semble que mon affaire a débuté en 1982. C'est toujours au cours d'un exercice en terrain libre qu'est né cet épisode. Cette fois j'avais installé mon PC, avec hommes et matériel, à Honskirch (voir carte²³). C'est un tout petit village lorrain, ressemblant à tous les villages en cours de désertification. Il y a pourtant une école. Comme d'habitude, je cherche un toit pour avoir autre chose que le ciel comme couverture. Je ne me souviens plus de l'époque précise de la manœuvre mais il se trouve que l'on est en période de vacances scolaires. Je prends contact avec le maire du patelin pour quérir un abri. Le brave homme n'a rien à mettre à ma disposition mais me dirige vers l'instituteur, qui, peut-être pourra prêter ses locaux. Je m'empresse de suivre son conseil. Ayant frappé à la porte du fonctionnaire, une tête apparaît à la fenêtre du premier étage. D'abord surpris de voir une meute kakie, il comprend le fondement de ma supplique. Très gentiment il me laisse pour la nuit la classe unique qu'il me fait auparavant visiter. C'est une vaste pièce encombrée de tables d'élèves désertées et d'un tableau noir muet. Comble de luxe, il y a un chauffage que le maître des lieux met en route derechef et un lavabo avec eau chaude et froide. Que demande le peuple. Peut-être que le brave docteur en sciences scolaires avait-il des réminiscences de son service militaire pour prendre conscience de l'inconfort d'un sommeil sous une voûte céleste, pas toujours clément et par une température n'ayant rien d'Africain. Je suis très heureux d'être « tombé » sur un homme aussi compatissant. Pendant que mes hommes arrangeant la pièce pour la nuit je suis l'instituteur dans ses appartements pour boire le café et le traditionnel alcool du coin qu'il m'offre aimablement. Quand je pense et je dis que les militaires sont bien vus dans cette région, je ne crois pas être loin de la vérité. Nous sommes au milieu de l'après-midi. À la fin de la discussion avec mon hôte je rejoins ma bande. Ce dernier mot n'est pas dit au hasard.

²³ Commune française, située en Moselle, proche de la frontière avec l'Allemagne.

Je suis effectivement considéré au régiment comme chef de bande. En dehors de mon caractère indépendant j'ai un travail très particulier dont les horaires ne sont pas toujours conciliables avec ceux des autres. Pendant que ces derniers attendent la réparation de leur véhicule, cela pouvait demander des heures sur le terrain, étant donc en chômage technique, mes hommes travaillent sans tenir compte du temps. Alors que tout le monde se lève, nous on essaie de se mettre dans les plumes. Pas facile. Soit on se déplace suivant les mouvances de la manœuvre soit il faut subir les maints rassemblements, revues d'armes ou corvées diverses. Pour que mes hommes puissent se reposer un minimum et trouver un calme relatif, la seule solution consiste à m'éloigner de cette effervescence à laquelle il ne nous est pas possible de nous intégrer. Ainsi je vis en autarcie (ou presque), à la grande satisfaction de mon équipe. Moi je n'appellerais pas ça une bande, mais une famille un peu particulière dont l'officier (moi), les sous-officiers et les hommes du rang sont soudés, même si quelques fois il peut y avoir un grain de sable grippant certains rouages, comme dans toutes les familles.

Sur cet aparté je reprends le fil de mon histoire. Donc après avoir vérifié les installations pour la nuit et donné mes ordres pour le lendemain en fonction des directives reçues par radio, il me faut songer au repas du soir. Sans oublier le but de mon récit, je suis encore obligé de prendre un chemin de dérive, avant d'arriver à mes fins. De par ma mission sur la route, je suis toujours en queue de convoi, ce qui n'a pas que des inconvénients et me donne en particulier une certaine liberté. Je suis toujours en liaison radio avec mes subordonnés sur le réseau régimentaire étant obligé de rester à l'écoute pour suivre les éventuels ennuis mécaniques pouvant intervenir dans le convoi me précédent. Mais il m'arrive de prendre, sans autorisation, une fréquence particulière pour des besoins particuliers, sans témoins gênants. À un certain moment sur l'itinéraire je lance un de mes sous-officiers placé tout à fait en queue de ma rame à la recherche de victuailles (lait, viande, pain œufs, vin, bière etc.). Il faut dire que manger pendant des jours des rations fournies par l'armée, et payées par nous, devient à un certain moment indigeste, surtout qu'à l'époque aucun moyen de réchauffage n'est fourni. Manger froid des sardines va encore mais un cassoulet non chauffé n'a rien d'agréable. Il est donc nécessaire, à notre initiative, de s'approvisionner en vivres frais et pour cela il faut profiter des opportunités pour faire les courses ou les provoquer à l'occasion. Au niveau nourriture ma « bande » ne manque ni d'imagination ni de moyens. Bien avant mon arrivée au régiment et pendant des générations de sous-officiers composant mon atelier régimentaire, un des camions avait été équipé comme un mobile home aux formes et aux couleurs particulières. On y trouve gazinière avec four de récupération, casseroles, poêles, couverts, petit lavabo avec réserve d'eau, deux châlits avec matelas en laine certainement subtilisés à la réforme. La caisse du camion possède un éclairage alimenté, soit par batteries, soit par groupe électrogène. Bien que cela soit rigoureusement antiréglementaire, je me suis bien gardé de toucher à cette installation, me sachant pertinemment intouchable vu que Mon Colonel avait de son côté dévié la

destination première d'une camionnette pour s'en faire un dortoir de campagne. Fin de la déviation. Je reviens à Honskirch. À l'heure du repas chaque sous-officier se transforme en cuisinier soit à tour de rôle soit suivant sa spécialité. Les uns cuisent les steaks, d'autres les œufs, d'autres encore les frites et j'en passe. En ce qui me concerne je n'ai jamais tenu la queue d'une casserole et n'ai mis mon nez dans le menu proposé. Qui est le chef ? Non mais ! On me demande parfois mon avis. Réponse. Faites comme bon vous semble (autrement dit : démerdez vous) et dites-moi combien je vous dois. Je ne suis pas le seigneur qui se fait servir mais moi aussi j'avais mon rôle à jouer, indépendamment des besoins stomacaux. J'ai sur mes épaules la gestion d'un ensemble de problèmes, d'abord purement humain comme la nourriture, l'état psychologique et sanitaire de ma troupe, la répartition des tâches et également le maintien en condition du matériel qui va de la pièce de rechange à la surveillance de la consommation du carburant nécessaire. Je ne m'étale pas sur le côté purement militaire qui s'étend de la sécurité des transmissions, au camouflage de mon matériel, aux itinéraires à emprunter en passant par la garde rapprochée ponctionnant une partie de mes moyens en personnel nécessaires au travail purement technique. Alors à chacun son job et qu'on ne parle pas de la préparation de la nourriture à accommoder pour le bien-être du palais, même si j'en suis le premier bénéficiaire. Néanmoins il faut que je mette un bémol à mes propos. Dans certaines circonstances, je fais appel aux bienfaits de la cuisinière à gaz. Même si je ne mets pas mes mains dans l'huile de vidange, même si je ne tiens pas le tournevis, je reste le maximum de temps avec l'équipe ou les équipes œuvrant pour rendre le (ou les) véhicule(s) disponible(s) au plus tôt. J'ai toujours eu un pincement au cœur en voyant mes mécaniciens (tous grades confondus) essayer, alors que la température se trouve au-dessous de zéro, et souvent aux premières heures du matin, de dévisser un boulon presque inaccessible ou soudé par la rouille, avec maintes contorsions, la buée sortant des naseaux voilant la timide lueur des ampoules donnée par un groupe électrogène poussif. Souvent, étant le seul présent à la scène, hormis l'homme de garde, le restant du personnel ronflant avant de prendre la relève, je prépare un café « musclé » avec, il faut le dire, une grande rasade de mirabelle mijotée dans ce petit coin de Lorraine, histoire de réchauffer et de prendre une petite pose. Je reprends le fil de mon histoire.

Puisqu'il fait beau ce jour-là, la table est mise sous le préau de l'école. Les appelés ne sont pas mis à l'écart. Plutôt que de manger dans leur gamelle en aluminium on leur prête les couverts et toutes les installations disponibles car eux aussi pendant les escapades pour le ravitaillement profitent de l'aubaine. En compensation la corvée de vaisselle leur revient. Sans distinction de grade nous sommes assis à la même table. Les habitants du village passant dans la rue sont amusés à la vue de ces campeurs d'un nouveau modèle. Il y en a même un qui nous a apporté une bouteille de vin. Peut-être que la cohésion de la bande à Bouchet passe par ce biais-là. Le repas terminé alors que le soleil termine sa course diurne je pose mon postérieur sur le rebord du mur d'enceinte de l'école, fumant mon éternelle cigarette, les idées perdues dans le vague.

Passe à ce moment-là un homme tenant par la main son fils, un gamin d'environ cinq ans. Pas effarouché l'enfant se détachant du père, vient vers moi et m'apostrophe avec un fort accent lorrain. Il parle très bien pour son âge. C'est peut-être la première fois qu'il voit des militaires d'aussi près. Ses questions fusent. Qu'est-ce que tu fais là ? Tu restes longtemps ? D'où tu viens ? Je trouve le gamin charmant et mignon, amusé par son accent très prononcé. Je lui donne des bonbons et autres friandises vitaminées récupérés dans les rations de l'armée, puis les deux personnages s'en vont. Une heure après les voilà revenus. Le gamin veut à tout prix me revoir et visiter mes camions. Je les fais donc monter dans mon mobile home alors que l'un de mes sous-officiers fait des crêpes. Moment idéal pour faire goûter la spécialité du maître queue en tenue de combat et faire une meilleure connaissance. Le père, et donc l'enfant, s'appelle Dorkel (un nom bien du coin). Le bambin porte comme prénom Jean-Louis. L'heure s'avançant, le paternel décide de partir. Le fils, pas d'accord, veut coucher dans mon camion. Scène de famille où le rejeton n'a pas gain de cause. À la fin il veut bien abandonner les lieux à la condition de l'accompagner chez lui. Comme il n'est pas encore trop tard, j'accepte. Sa maison est située à une centaine de mètres de l'école. Je fais ainsi la connaissance de la maîtresse de maison et mère de Jean-Louis. Pas question de repartir comme ça. Avant de se quitter il faut boire le verre de l'amitié. Et nous voilà attablés devant un verre de mirabelle locale. Pendant ce temps, le gamin est accroché à mes basques. Si j'avais écouté mon hôte, le godet aurait eu beaucoup de petits frères. Comme j'ai eu l'occasion de le dire j'essaie de rester sur mes rails quand je suis en mission surtout quand la nuit se creuse et que pour le lendemain, qui se trouve être le matin, dans le cas présent, va poindre dans quelques heures.

Avant de continuer j'ouvre une petite parenthèse. Je réponds de suite aux questions que l'on ne me pose pas. J'ai déjà dit que mon travail ne me laissait pas de répit, surtout en manœuvre. Dans la plupart des cas c'est toujours vrai. Mais il y a parfois des temps creux dus à des impondérables intervenants pour couper la rigueur d'un travail continu.

Absence d'un responsable, manque de pièces et délais incompressibles pour les acquérir et j'en passe. Il existe même des mortes saisons où tout se passe bien dans le meilleur des mondes. Au moment où débute ma petite histoire, on se situe à la veille du grand jour permettant de mettre tous les éléments sur la base de départ, sans idée de manœuvre. Seul le déplacement du point A au point B pouvait créer des problèmes. Dans le cas présent, de la caserne au point de bivouac, aucun incident majeur n'étant venu entraver ma mise en place, j'ai une disponibilité assez large. C'est pour cela que l'on peut voir mes hommes vaquer tranquillement à leurs tâches et mes sous-officiers se permettre d'étaler leurs talents culinaires (peut-être insoupçonnés par leur épouse), en attendant un éventuel appel au secours pour un dépannage. Ceci étant pour expliquer cela. Je passe une nuit extraordinaire (pour des manœuvres). Sol pas trop moelleux mais chaleur diffusée par le chauffage de la classe exquise. En fait, j'avais deux solutions pour passer la nuit. Ou occuper un lit relativement douillet du camion en subissant

les agressions de la température, ou accepter la dureté du sol, pour profiter de la douceur atmosphérique d'une pièce où les inévitables ronflements servent de berceuse. J'ai donc opté pour la deuxième solution sachant pertinemment que tout somnifère est inutile, la fatigue remplissant largement ce rôle. 5h du matin, réveil général, branlebas de combat. Malgré l'heure précoce tout le monde est de bonne humeur. Le café a été chauffé par la garde, car il y a toujours un homme en éveil qui fait pour l'occasion office de radio. La liaison par les ondes reste permanente. Il peut arriver tant de choses dans une nuit. N'est-ce pas ? Au lever du jour, aucun incident, ni corporel ni matériel n'étant à signaler, on replie bagage. Avant de quitter les lieux, on nettoie la salle de classe pour la remettre dans un état comparable à l'arrivée. On ne se presse pas trop. Il faut attendre d'être averti de « la casse » sur le terrain pour intervenir. Néanmoins j'ai des créneaux à respecter ne serait-ce pour rejoindre ma future position en fonction de l'évolution de la manœuvre. La montre en main je vérifie l'état de la salle de classe avant de remettre les clés à l'instituteur en le remerciant profondément pour l'excellente nuit que nous avons passée grâce à lui. En attendant que toutes « mes billes » soient prêtes je fais les cents pas. C'est ainsi que j'aperçois Mme Dorkel venir vers moi pour me faire cadeau du journal quotidien (cette dame dépose à potron-minet les journaux du jour dans les boîtes aux lettres des habitants). Je suis surpris par cette offre et ne peux que me confondre en remerciements. Quand je juge que ma « caravane » est prête je lève l'ancre pour rejoindre la prochaine destination qui se trouve peut-être à une vingtaine de kilomètres de Honskirch. Je ne me souviens plus du nom de l'étape suivante. La journée se passe sans incident notoire et le train-train coutumier est normal pour ce genre de circonstances. Après le repas du soir, pris comme à l'accoutumée, dans une salle à manger improvisée, je vois une voiture civile s'arrêter près de mon campement. Avant que mes questions aient trouvé une réponse, dans mon esprit, sur l'origine de l'intrus, je reconnaissais M. Dorkel et son fils. Le père, un peu gêné, m'explique que son rejeton lui a fait passer la nuit sans pouvoir fermer l'œil, voulant à tout prix me rejoindre pour coucher, avec moi, dans mon camion. Malgré ses débats l'enfant avait fini par écouter Morphée, mais en se réveillant le matin avait fait remonter la mayonnaise pour inciter à se mettre sur ma piste. Je n'avais laissé d'adresse à personne en partant. Pour moi l'incident du gamin ne faisait partie que d'une « historette » passagère, sans lendemain. Après une révolution dans la maison il a fallu que le père cède aux caprices du fiston. Je ne sais comment il a fait et par quel biais il a pu passer mais il a fini par retrouver mon bivouac. À partir du moment de son arrivée le gosse n'a plus voulu me lâcher d'une semelle. L'heure s'avancant il faut bien une fin à tout. Détacher le « drôle » de mes « basques » n'a pas été une mince affaire. Pour essayer de le calmer je lui donne des bonbons, pendant que le père dépose sur notre table un litre de mirabelle de la part de Jean-Louis. Devant l'adversité (où il n'est pas en position de force), avant de partir l'enfant me fait une grosse bise en me disant que je serai pour toujours son « copain ». Je ne m'inquiète pas outre mesure de ses propos. On sait ce que sont les gosses. Ce que je tiens pour une passade va se terminer en

amour tenace. Allez donc savoir pourquoi !

Quelques mois après cet épisode, naît dans l'esprit de mes chefs une autre manœuvre dans les mêmes périmètres que la précédente. Évidemment je suis partant. Compte tenu de ma connaissance des lieux, je choisis Honskirch pour planter ma base. Étant dans le véhicule de tête de ma rame, qui vois-je en franchissant la frontière du village ? Jean-Louis et son père. Ils m'attendaient. À l'heure où j'écris ces lignes je me demande encore par quels moyens ils ont appris ma venue. Le « téléphone arabe » doit exister en Lorraine. Cette fois ci, l'école n'est pas libre. Je trouve tout de même un toit pour abriter ma troupe. L'ancien café du village « Au bon coin », florissant à une certaine époque, désaffecté depuis longtemps, nous offre son couvert. Je n'ai pas eu de mal à trouver cet abri, car le bar, ou ce qu'il en reste, appartient à la famille Dorkel. La bâtie comporte encore une belle assise, mais présente des rides de vieillesse non entretenues et des traces de larmes d'abandon. L'intérieur fait triste mine. L'humidité est la seule locataire. L'électricité est depuis longtemps coupée, mais l'eau est toujours présente, ce qui n'est déjà pas si mal pour des campeurs de notre acabit. Ce qui reste de l'ancien café ne se trouve qu'à cinquante mètres du logis des Dorkel. Dès sa classe terminée, Jean-Louis me rejoint et comme enduit de glu ne me lâche pas me tenant fermement par la main. Quand l'heure de la soupe sonne le père vient récupérer sa progéniture et du même coup m'invite à souper. La famille Dorkel est relativement pauvre et garde une simplicité toute paysanne. Le père est au chômage (fermeture des mines et des complexes sidérurgiques). Le repas est bon et copieusement arrosé. Pour la circonstance la grand-mère (environ soixante ans) a été invitée. Manger avec un Capitaine (pour eux c'est une sommité) et de surcroît le copain de son petit-fils est une affaire qu'il ne faut pas manquer. L'aïeule n'a rien à envier au fils. Elle lève allègrement le coude. L'accueil est chaleureux et l'alcool abondant. De son côté Jean-Louis, assis à côté de moi, au départ, a fini le repas sur mes genoux, me serrant comme si j'allais me sauver. N'étant pas en vacances, après avoir refusé maintes fois « goutte et regoutte », je lève le siège sans avoir promis à mon copain (maintenant c'est ancré) de venir le revoir. La nuit est bien entamée quand je rejoins ma « meute » endormie, en compagnie d'une bouteille de gnôle généreusement offerte à mon départ et qui fera certainement des heureux dans ma troupe.

Le temps passant je ne reviens plus dans la région pour faire des manœuvres, celles-ci ayant changé d'orientation ou se déroulant dans une profondeur moins importante. Mes liens avec le petit bonhomme ne sont pas rompus pour autant. Souvent Jean-Louis me téléphone à la caserne. De temps en temps je vais à Honskirch où je suis toujours reçu comme un roi. Je suis connu dans le village, et même en dehors de ses limites, comme un loup blanc. Personne dans la famille Dorkel (oncles, tantes, cousines, grand-mère ...), et chez les étrangers, ne m'appelle Mon Capitaine, M. Bouchet ou par mon prénom. Pour tout le monde je suis Copain. Les trois quarts du temps je ne sais même pas à qui j'ai affaire. J'évite de revenir trop souvent au village car j'ai du mal à en repartir. À chaque fois il me faut faire le tour de la famille épargnée dans le patelin et

à chaque fois il faut trinquer avec Pierre ou Paul. Bien sûr il n'est pas question de refuser sous peine de vexer. On comprendra facilement que mes visites au fil du temps s'écourtent et se distancent, même si je suis touché par la gentillesse et la chaleur de l'accueil que l'on me réserve à chacune de mes venues. Pendant notre promiscuité Jean-Louis reste toujours accroché à moi, comme s'il avait peur de me perdre. Je m'amuse à l'écouter parler. Parfois, même quand il me parle en français, j'ai du mal à le comprendre. Ça empire quand il intercale dans ses phrases des expressions patoisantes. Je suis obligé de passer alors par un traducteur. Les Dorkel sont venus rarement à Bitche. Moyens de locomotion difficiles. La seule fois dont je me souvienne se situe aux « portes ouvertes » organisées par mon régiment. Au cours de l'une de nos rencontres, les parents, toujours aussi prévenants à mon encontre, m'ont paru gênés. Ils m'expliquent que chez eux leur gamin devient insupportable. Le Copain est son leitmotiv et ne devient sage que quand il m'a au téléphone ou quand il me voit. Je me mets à leur place et comprends la situation, sans pourtant amener de remède.

Juillet 1984

Ma mutation arrive bien à propos. J'espérais que cette séparation physique allait couper les liens. Avec son entourage « je me suis mis le doigt dans l'œil ». Restant un peu naïf, j'espérais que cet amour platonique allait s'essouffler avec le temps et les centaines de kilomètres nous séparant. Je commets l'erreur de donner mes nouvelles coordonnées. Le cordon ombilical n'est donc pas coupé. Après un bref séjour à Limoges début 1985 je suis muté à Lille. Comme d'habitude je laisse mon adresse et Jean-Louis suit mon sillage. Je sais, par les parents, qu'il fait un scandale à la maison si sa mère ne prend pas la plume pour m'écrire en son nom. J'ai gardé dans mes archives quelques courriers. Pour l'année 1985 il me reste encore six de ses lettres. Elles commencent toutes par « Salut mon Copain » et se terminent souvent par « Viens me voir » ou « Jean-Louis qui ne t'oublie pas » ou encore « Je t'aime bien ». C'est presque un cri d'alarme. En dehors de ces lettres, je me suis encore déplacé à Honskirch pour une affaire particulière. Jean-Louis a un frère, Sébastien, un peu plus âgé (il aura une petite sœur plus tard). Le frangin faisant sa communion, il n'est pas question que je sois absent. L'invitation de Jean-Louis se fait par l'intermédiaire de la maman. Je reprends in extenso une partie de la lettre.

« Papa et maman veulent que tu dormes chez nous et Papa il a dit que pour ton Copain il y a toujours de la place. Alors on te garde une chambre. Tu es le bienvenu chez nous à n'importe quel moment... J'ai déjà un cadeau quand tu viens...Je t'aime beaucoup... Tu es toujours mon Copain même si je deviens grand garçon. ...Je ne t'oublierais jamais... ». Cela fait alors plus d'un an que l'on ne s'est revu.

Charmant non ! comment refuser une telle invite. J'ai donc fait le déplacement à partir de Lille. Je passe sous silence le déroulement des agapes. Heureusement qu'un lit m'attend car les cheveux en fin de soirée

font mal. La chambre mise à ma disposition est celle des parents qui finiront la nuit sur un canapé. Je retrouve qui dans mes draps ? Je vous le donne en mille. Le camarade Jean-Louis qui était venu se coucher un peu plus tôt. Malgré l'insistance parentale il a voulu à tout prix ne dormir qu'avec moi. Pourtant il ne m'a pas quitté d'une semelle de toute la journée. À peine allongé il m'agrippe au cou et ne me lâchera pas de la nuit. Pire qu'un fœtus dans le ventre de sa mère. Je ne suis pas très frais en me levant.

Cette nuit-là j'ai vraiment compris que le problème n'allait pas en s'arrangeant, malgré l'éloignement. Il fallait faire quelque chose pour essayer d'endiguer un débordement affectif mal sain et sans issu. Accompagné par ce tracas je reprends la route de Lille, non sans avoir reçu six litres d'alcool en cadeau. Ma famille d'accueil pense peut-être que ma voiture fonctionne à la mirabelle.

Pendant quelques temps j'ai tourné et retourné ce phénomène étrange qui a poussé un enfant à s'attacher à moi avec une telle force. Malgré la gentillesse des parents à mon égard je deviens pour eux un obstacle. De mon côté j'ai du mal à assumer une telle charge de tendresse. Je décide donc d'en parler ouvertement. Réaction par lettre du 5 juillet 1985.

« Pourquoi tu ne m'écris plus ? Pourquoi tu es fâché contre moi ? Je pense beaucoup à toi et je t'aime bien. J'ai même beaucoup pleuré parce que tu ne veux plus être mon copain. Je sais maman m'a dit que tu veux que je t'oublie. Moi je ne veux pas

Signature : Ton copain si tu veux encore ».

C'est dur de briser un lien si tenace. J'ai donc espacé mon courrier. Malgré cela j'ai eu quelques nouvelles en 1986, 1987. Je saute les étapes des longs silences et de mensonges, car il faut bien justifier d'une façon ou d'une autre le refus de se rendre à de multiples invitations. Je n'ai pas été à sa communion en 1987, de peur de ranimer un sentiment qui est loin d'être éteint.

Je n'ai plus revu Jean-Louis depuis la communion de son frère. La dernière correspondance que je possède de lui date du 10 novembre 1987. Le Salut Copain reste d'actualité. Il se fait encore l'interprète de sa famille pour me faire des bisous et termine sa lettre par le traditionnel « Je t'embrasse bien fort. Ton petit copain qui ne t'oublie pas ».

Là s'arrête une belle d'histoire d'amour impossible au partage, née dans le cœur d'un petit garçon. Je recherche encore les causes et les raisons.

Sans le vouloir j'ai peut-être à l'origine d'un sentiment dont je n'ai jamais su sonder la profondeur, en me prêtant à un jeu agréable mais pour moi sans lendemain. Je n'ai pas su me rendre compte qu'au départ de la portée d'un amour enfantin qui ne pouvait être, dans mon esprit que fugace. Quand des années plus tard je me suis rendu compte de l'ampleur des dégâts il m'a fallu prendre des dispositions définitives avant que le mal

soit encore plus important. Sans rien dire à personne (même aux parents qui adoraient leur gosse) je me suis réfugié dans un silence, comme un abonné absent.

À l'heure où j'écris ces lignes je ne sais ce qu'est devenu Jean-Louis. Il doit avoir aujourd'hui entre 22 et 25 ans. Il ne faut pas croire qu'après avoir lancé l'éponge que j'ai tout oublié. Plus de quinze ans après je n'ai pas fait place nette dans ma conscience. Les questions ne manquent pas. Ai-je eu raison de mettre aux orties la charmante affection que l'enfant avait à mon encontre ? Ce n'est pas moi qui ai le plus souffert dans cette affaire de relation homme-enfant. Même les parents ont été pris dans ce jeu involontaire. Je me demande comment Jean-Louis m'a perçu dans sa tête pour arriver à un certain moment à me préférer à ses parents. Il aimait le kaki et tout ce qui touchait aux métiers des armes, comme d'autres à son âge pensaient à Zorro, Tarzan ou à l'homme araignée. Peut-être qu'en me voyant vêtu de mon treillis, pistolet au côté, il s'est représenté l'idole qu'il s'était forgée dans sa tête ?

Tout cela me revient en mémoire et je me demande toujours comment une simple rencontre a pu se développer avec une telle ampleur. Ne connaissant pas la suite des événements je me demande aussi si je n'ai pas commis un impair en mettant une fin brutale à cette aventure. Quelque part, il me semble avoir agi avec une certaine lâcheté. On ne manipule pas avec légèreté un sentiment au gré de ses propres aspirations, même si celles-ci ont un fondement honnête. Peut-être que le jeune homme d'aujourd'hui porte-t-il les séquelles d'un échec sentimental consécutif à un abandon incompris.

Bien souvent je pense retourner à Honskirch sur les traces de ce passé relativement récent. Je ne sais pas ce que je risque de retrouver dans les ruines d'une enfance. Est-ce que cette coupure a été bénéfique ? Peut-être rencontrerais je larmes et rancœur.

Je crois que la peur d'un rejet s'oppose à l'envie d'en savoir plus.

Ce petit épisode a laissé dans ma vie une petite cicatrice, car une blessure d'enfant peut être préjudiciable pour le reste de son existence.



Mon copain assis sur mes genoux lors du baptême du frère, à Honskirch

Chapitre 5 - Grève, mon coup de gueule

Les revendications, le racisme, l'esclavagisme, la xénophobie

Les propos qui vont être tenus restent dans le domaine de ma responsabilité. Je ne suis pas un politique, un affairiste, un financier. J'ai été un touriste, quidam moyen, qui a pris en pleine figure cette très longue grève sans être responsable en quoi que ce soit. Ce que je vais rapporter est mon vécu dont j'ai tiré des conclusions personnelles. Je vais donc argumenter mes prises de position en expliquant le vent de ma révolte personnelle. J'aurais pu signaler simplement le fait sans m'appesantir. Mais je suis tellement écœuré que je me sens obligé de relater les fondements de mes pensées, en toute honnêteté.

La situation étant évolutive je découpe mon exposé en plusieurs phases.

Le début de la crise

Dès mon arrivée sur l'île²⁴, on m'avait averti qu'une grève se préparait. Le feu couvait. Pour moi une grève n'est pas une révolution. C'est très courant en Métropole. On est même les champions du monde en la matière. Je n'ai pas pris l'information à la légère mais je n'ai pas dramatisé. Je me suis quand même renseigné sur les revendications.

La cherté de la vie

Je m'en suis très tôt aperçu en faisant mes courses. Je savais au départ que les DOM, vu leur éloignement, ont des coûts supérieurs aux nôtres. Le transport des matières en est une cause. Cela n'explique pas tout. Sans avoir tous les éléments je pensais qu'il y avait exagération et me doutais que certains s'en mettaient plein les « fouilles ». La suite me donnera raison. Par voix officielle les prix sont supérieurs de quarante à soixante pourcents par rapport à ceux de la Métropole.

Il était donc demandé aux autorités compétentes de faire le nécessaire afin de savoir à qui allaienr les profits abusifs et d'œuvrer en sorte de ramener les prix à un niveau raisonnable qui pénalisent les plus petits.

²⁴ CGÀ parle de la Guadeloupe ici.

Le niveau de vie

Depuis longtemps j'avais connaissance d'un fait. Les fonctionnaires (toutes catégories confondues), mutés de Métropole dans les DOM, avaient une majoration de quarante pourcents de leur salaire. On donnera à ce phénomène l'appellation que l'on veut.

Il faut savoir également que le SMIC en Guadeloupe est légèrement inférieur à celui de celui de la Métropole. En ce qui me concerne je vois là une injustice profonde. Pour ne pas baisser le pouvoir d'achat (ce qui me paraît justifié) on augmente la paye des uns et on oublie les autres. Comment ne pas être frustré ? Donc les bas salaires demandaient un réajustement ce qui me semble légitime.

Au départ c'était les deux principales revendications qui en entraîneront automatiquement d'autres, ne serait-ce par le fait de savoir qui va payer l'augmentation des salaires les plus bas. Et là les dérapages commencent.

J'avoue franchement que, si on m'avait demandé de signer une pétition pour ces deux premières demandes, je l'aurais fait volontiers. Bien que n'ayant pas tous les éléments en main, j'estime qu'il y a iniquité.

Mais voilà. Si je reste ferme sur mes prix en ce qui concerne ces premiers points la suite va déclencher en moi une révolte qui va m'éloigner des grévistes.

Si au départ il y avait quelques revendications, plus de 140 ont été émises par la suite. On passe de la grève à une petite révolution où apparaissent racisme et xénophobie, avec le perpétuel rappel de l'esclavage. Alors là, les copains je ne suis plus d'accord avec vous. Même si je suis un petit et sans envergure je vais dire le fond de mes pensées, en relatant ce que j'ai vécu. Je suis certain que beaucoup seront de mon avis. Si le mot indépendance n'a pas été implicitement prononcé, un aveugle, de plus sourd, l'aura bien saisi. Et s'il y avait en France un référendum il est presque certain que vous gagnerez votre liberté. Mais les copains, vous êtes trop intelligents pour faire cette erreur.

La grève à outrance

Je ne m'arrêterai pas sur les coupures d'eau et d'électricité intempestives, répétitives longues et gênantes. Je m'étendrai peu sur l'arrêt de distribution de carburant qui a mis à mal l'économie touristique de l'île. Je m'arrêterai simplement (c'est mal dit) sur le côté psychologique qui a fait monter en moi une profonde répulsion suite à ce mouvement qui semblait pourtant légitime au départ.

Je n'ai pu fréquenter, compte tenu de la conjoncture, beaucoup de Noirs (je suis obligé de suivre la logique de certains influents pour faire la différence de la couleur de peau puisqu'on est là). Je vais citer trois

personnes avec lesquelles j'ai pu dialoguer en toute franchise sans heurt. Tous sont des Guadeloupéens Noirs.

- Ma logeuse Lucie.
- - Son fils Olivier
- Un artisan travaillant chez ma logeuse que j'appellerai M. X (je ne me souviens plus de son prénom).

Au plus profond de la crise j'ai pu discuter avec ces trois personnage.

Vers le début février les pompes à carburant étaient hermétiquement fermées. Est arrivé le moment où certaines d'entre elles, après des accords qui m'échappent, ont consenti à ouvrir le robinet quelques petites heures. Il faut le voir pour le croire. Dès l'aube une file interminable de voitures jalonnaient la route. Certains automobilistes, réservoir complètement à sec avaient recours aux bidons pour étancher un tant soit peu la soif de leur moteur resté au garage ou ailleurs. Si dans le premier cas les conducteurs ayant pu amener leur « cheval » à la mamelle de la pompe prenaient leur mal en patience, avançant au fur et à mesure des contraintes de la distribution, cela durant des heures, il paraît qu'il n'en était pas de même pour les porteurs de bidons.

N'étant pas présent je transmets intégralement, et sans déformations, les propos tenus par Lucie revenant essoufflée de sa quête d'essence, un jerrican à la main.

S'asseyant en face de moi elle me dit avec un sourire navré.

« Heureusement qu'il y avait des Blancs (gendarmes) à la pompe car les Noirs se bouffaient entre eux ».

Si je n'avais été assis je serai (comme on dit chez moi) tombé sur le cul.

Imaginons que ça soit moi qui tienne ces propos.

J'aurais certainement eu des ennuis.

J'ai tendance à croire que le proverbe disant que les loups ne se mangent pas entre eux soit, dans certaines régions, devenu obsolète. Mais il ne faut pas le dire.

À un autre moment petite discussion avec M. X. En gros il me disait

« Les Blancs détiennent tous les pouvoirs (c'est en partie vrai) ». À analyser les causes et les raisons.

Je ne suis pas tombé de la dernière pluie. J'ai lu pas mal d'ouvrages et vu quelques documentaires sur les rapports de commandement Noirs, Blancs dans les Antilles, à une époque très proche de nous, sans avoir une connaissance particulière sur le sujet ou une position précise. Le moment est donc venu de faire une réplique un peu narquoise je dois l'avouer, sans avoir l'intention de blesser, tout en restant compatissant...

« Je reconnaiss, dis-je, que le gouvernement a fait une erreur. Qui mieux qu'un Guadeloupéen Noir est mieux placé pour être préfet, par exemple, en Guadeloupe ? ».

Comme réponse j'ai eu droit, pour rester couleur locale, à un regard noir. Il n'est pas difficile de déchiffrer les mots que les lèvres n'ont pas prononcés. La conversation ne s'est pas éternisée mais la conclusion a appartenu à mon vis-à-vis.

« Si la Guadeloupe demande son indépendance je vais en Métropole ».

À chacun d'apprécier la réponse

La couleur de la peau n'a rien à voir avec le quotient intellectuel. Les Antilles françaises sont bien placées pour voir ce qui se passe autour d'elles. Elles sont aptes à observer leur niveau de vie en comparaison à leurs voisines, devenues indépendantes, ayant subi la colonisation d'autres nations européennes

En Guadeloupe si le mot indépendance affleure quelques lèvres il n'est pas nettement éructé. Pas folle la guêpe.

Un jour alors que je discutais avec Lucie arrive son fils Olivier tout excité. Sans entrée en matière et sans annoncer un préambule il vocifère :

« Ce sont les Békés qui sont partout aux gouvernes, possédant toutes les richesses et qui dirigent tous les Noirs comme des pantins ». Joignant les gestes à la parole il remuait ses bras de façon à mimer une poupée désarticulée.

Interloqué par son intrusion intempestive ses propos ont provoqué deux directions de raisonnement dans mon esprit. Sans perdre mon calme j'ai dévoilé, à Lucie et à son fils ma façon de penser sans détour.

Quand on prononce le mot Béké il est fait allusion automatiquement à l'esclavage. Ce dernier mot me fait toujours sursauter et j'ai fait comprendre à mes interlocuteurs qu'on commençait à m'exaspérer. J'ai donc fait mon exposé, dans un silence religieux :

« Je ne fais pas du négationnisme. Je suis contre tout ce qui concerne ce malheureux épisode condamnable. Maintenant au niveau où nous trouvons il faut rétablir un certain équilibre. Les Européens (Espagnols, Anglais, Portugais, Néerlandais et bien sûr Français) n'ont pas conquis l'Afrique pour obtenir une certaine main d'œuvre. Ils ont été sur ce continent, accueillis souvent, en tant qu'acheteurs, sans manœuvres guerrières, car ceux-ci savaient que c'était là que se trouvait la « marchandise » qu'ils cherchaient sans coups férir. Or s'il y a marchandise il est nécessaire d'avoir des vendeurs. M'adressant à Lucie je lui pose la question ? « D'après vous qui étaient ces vendeurs ? » Réponse sans ambiguïté « Les Noirs ». Je pose alors une autre question. « Pourquoi

condamnez-vous les Blancs (avec juste raison) sans même interPELLER le continent africain qui est au moins aussi responsable que nous dans cet infâme marchandage ? ». Pas de réponse. Pour être honnête (je ne l'ai pas dit), il me faut reconnaître que nous avons été loin d'être les meilleurs car les acheteurs d'alors étaient devenus à leur tour marchands pour une cause pitoyable qui est loin de faire notre fierté. Mais il ne faut pas oublier que les rois nègres d'alors étaient eux aussi, sur leur propre terrain, des esclavagistes. Pour leur propre compte.

Je reconnaîs que nous avons été très mauvais, c'est le moins que l'on puisse dire mais ce n'est pas une raison, des siècles après, de remettre sur le tapis, en permanence, une action abominable qui sert de prétexte aux Noirs pour inverser la couleur du racisme alors que les conditions de vie sont tout à fait différentes, avec des travers que l'on ne peut négliger.

C'est comme si j'en voulais aux Italiens parce que les Romains ont envahi la Gaule il y a plus de 2 000 ans faisant des autochtones des esclaves, sans déportation il est vrai (quoi que !).

J'admetts volontiers que nos aïeux avaient été abjects en réduisant des humains au stade d'animal. Mais est-ce suffisant de dire. Puisque mon père était un assassin, j'en suis un ? L'inverse est également vrai.

Il faut donc rester raisonnable. Des injustices il y en a partout. Il n'est pas besoin d'aller en Guadeloupe pour s'en apercevoir.

Il y a peut-être, et certainement, des « loupés » gouvernementaux dans la gestion des DOM. Ce n'est pas une raison pour détourner une grève, au départ compréhensible, en racisme et xénophobie. Ça n'arrange personne et dessert fortement l'île. Ce sont des armes qui peuvent se retourner contre vous car elles existent, latentes, en Métropole où vivent de très nombreux Antillais.

Je me souviens d'une phrase lancée au cours d'une conversation.

Je disais qu'en France (les Guadeloupéens aiment bien faire la différence entre la Métropole et leur île), il existe un Le Pen Blanc et précisais qu'en Guadeloupe il existait plusieurs Le Pen Noirs.

Mon interlocuteur n'a pas essayé de me contredire et a même fait un mouvement affirmatif par un balancement de la tête.

Sans changer de sujet je m'arrête sur le mot Béké et tout ce qu'on fait rattacher dans les îles à cette dénomination. D'après les on dit ces familles descendantes des tous premiers colons des Antilles et donc vraisemblablement possesseurs d'esclaves, détiennent toujours les pleins pouvoirs et les plus grosses fortunes. De plus paraît-il, ils profitent de leur puissance pour asservir le petit peuple. S'il n'est plus question de fouet on joue sur le travail et la paye, le tout agrémenté par une mauvaise considération des patrons. Pas facilement vérifiable à mon niveau. Une partie doit être vraie car il n'y a pas de fumée sans feu. Mais de là à mettre tout le monde dans le même sac il y a un grand pas à faire.

Suite à l'intervention d'Olivier. Je réplique aussi franchement que

possible.

« Les Békés sont les descendants des premiers colons ayant hérité de grandes richesses me semble-t-il comprendre. Ok ! 400 ans après, pour ceux qui ont pu conserver leur fortune, il faut savoir leur tirer le chapeau quelque part. Ce n'est pas le tout de posséder de la richesse, il faut savoir la gérer dans le temps. Les événements des siècles ont souvent effrité quelques patrimoines. Il doit donc exister des Békés modestes possédant de petites entreprises (ne voulant pas s'expatrier par amour de leur contrée) au même titre que des insulaires (mauvais mot car même les Noirs n'y ont pas droit) qui ont su ou voulu percer. D'un autre côté pourquoi on ne parle jamais d'anciens colons qui ont considéré leurs esclaves comme des gens certes asservis mais comme des humains ? Ils ne sont peut-être pas nombreux et ça ne vaut pas le coup d'en parler de peur de desservir une cause ? ».

Ceci m'amène à dire qu'il y a un affreux amalgame entre la couleur de la peau, l'origine, la quantité de Békés (à prendre) et la qualité des descendants d'esclaves. Tous ces ingrédients, mis dans un même sac et brassés, font ressortir une substance alimentant la psycho, qui va conduire des réactions personnelles ou collectives, ayant la même consistance discriminatoire alors qu'il serait important de discerner les particularités pour éviter peut-être de poser des clivages ségrégationnistes.

Au cours de la conversation la moutarde m'est montée au nez. Je n'ai pas pu m'empêcher de dire :

« Il y a des cons et des salauds partout quelle que soit la couleur de la peau. Je ne connais pas les pourcentages. Mais puisque les Noirs sont les plus nombreux il y a de grandes chances qu'on trouve le plus grand nombre dans cette partie de la population ».

Je ne peux m'empêcher de faire un parallèle entre les Békés et les Pieds Noirs. Les origines ne sont pas les mêmes et le contexte différent mais la finalité les met sur le même pied. Tous les Pieds Noirs étaient considérés comme colons. Ce terme est exact fondamentalement. Mais tel qu'il était employé il désignait des personnes riches qui, sans passer par l'esclavage, considéraient les « Arabes » comme une sous race, corvéable et peu payée. S'il est vrai qu'il y eut de grandes fortunes en Algérie, la grande majorité des colons étaient de petites gens (boulanger, maçons, fonctionnaires...) ne possédant pas une once de terre. Beaucoup ont quitté l'Algérie presque aussi pauvres que leurs aïeux arrivés à partir de 1830. Comme dans toute colonisation il y a eu des excès et des fortunes faites. La mémoire collective n'a conservé que ces cas en plaçant une étiquette diffamatoire sur le dos des autres colons essayant péniblement de gagner leur vie. Si les Pieds Noirs forment une race en voie d'extinction les Békés auront encore à subir les insultes et les affronts. À moins qu'ils écoutent les conseils des leaders syndicalistes de la grève leur demandant, sans ménagement, de faire leurs valises pour la Métropole.

Je vais arrêter là non sans dire que, en dehors de vacances perdues, la Guadeloupe m'a laissé une plaie vive me poussant à ne plus

remettre mes pieds (qui sont encore noirs) aux Antilles. La radicalisation et la manipulation des uns, la faiblesse comportementale et la précarité des autres les poussant à suivre un mouvement souvent musclé et pas toujours consenti, ont fini d'assombrir mon horizon.

Avant de tirer une conclusion je vais faire part de ma formule
« Les Antilles sont des îles paradisiaques qui ont enfanté un enfer ».

Enfer depuis l'arrivée des Européens qui, il faut le dire n'ont pas inventé l'esclavage, mais en ont largement usé. Enfer puisque pendant des siècles, les uns ont affronté les autres sans avoir compris que cet épisode douloureux de notre histoire, ne doit pas servir de tremplin pour attiser un racisme. Si on ne doit pas oublier l'esclavagisme il faut le prendre en référence pour éviter de recommencer.

J'en veux aux Guadeloupéens qui profitent de crises sociales, qui n'existent pas que dans les îles, pour mettre en avant la couleur de la peau majoritairement noire en l'occurrence. Les injustices existent certes, et encore pas que dans les Caraïbes. Revendications ? Ok. Grève pourquoi pas ! Pourquoi saisir l'occasion pour mettre en toile de fond l'esclavage afin de mettre en évidence une suprématie du Blanc qui, soi-disant, tient les guides dans l'île privant soit les Noirs de postes qui auront du mal à être pourvus en cas de défection « blanchâtre ». Il n'est pas question de comparaison d'intelligence. Le cerveau d'un Noir est aussi bien « équipé » que celui d'un Blanc. Il y a surtout une mentalité à changer, c'est évident. Il ne faut pas demander aux autres ce qu'on n'est incapable de faire soi-même.

Je me demande quelle serait la réaction de l'île si quelqu'un disait en Métropole « Tous les Noirs hors de France », comme l'a dit à l'inverse, un certain syndicaliste guadeloupéen à la TV incitant les Blancs à déguerpir ?

Enfin ! Il ne faut pas compter sur moi pour faire de la Pub pour les vacances.

Pour ce qui en douteraient je ne suis pas raciste. Je vais donner quelques arguments pour conforter ma position.

- J'ai des petits enfants dont le père est Cubain (couleur de peau café au lait).
- J'ai des petits enfants dont le père est Égyptien.
- Je n'ai jamais hésité à mettre les pieds en Afrique et dans les DOM.

Si j'étais raciste je réfléchirais avant de mettre mon argent de vacances dans des contrées qui se disent françaises que quand leur intérêt passe nettement avant une certaine conception d'un patriotisme qu'elles sollicitent en jouant sur une sensibilité qu'elles bafouent. Quelle que soit ma destination mon but est de vivre avec la population avec leurs

coutumes. Histoire de mieux la connaître sans passer par les médias. Si je n'aimais ni les Noirs ni les Arabes et je ne sais quoi encore je ferai autrement.

Dernière information et là c'est une première car je n'en n'ai jamais parlé.

Au cours de mon périple professionnel il y a eu un incident qui a failli abréger ma carrière. Pour faire simple et sans entrer dans les détails. J'ai stoppé (avec des moyens pas très réglementaires) une « ratonnade » organisée par des appelés du contingent. Cela m'a valu de passer au tribunal militaire (TPFA à Tribunal Permanent des Forces Armées dissous à l'arrivée de Mitterrand en 1981). Je m'en suis bien tiré mais mes galons de Capitaine ne sont pas passés loin de la poubelle. Certains, connaissant mon origine, ne comprendront pas mon intervention en empêchant des jeunes de « bouffer » de l'Arabe'.

Si on demandait mon avis je suis prêt à donner aux DOM (Caraïbes, Guyane, Réunion, Corse, îles de Ré et Oléron...) et à tous les TOM (Tahiti, Nouvelle Calédonie, Saint-Pierre et Miquelon y compris le territoire de Belfort) leur complète indépendance.

Que chacun prenne sa responsabilité et reste chez lui sans venir faire appel à un moment donné à celui qui a été rejeté, pour de multiples raisons quand on se trouve dans la « merde ».

Je plaisante ? ... À peine.

Suis-je raciste ou pas raciste ?

Chapitre 6 - Le racisme, colère et déception

Ma prise de décision

J'arrive à une période de ma vie où je ne peux plus laisser dire n'importe quoi à mon sujet. J'ai toujours passé mon existence à cacher mes troubles, mes désillusions mais aussi mes joies, comme si j'avais peur que l'on traverse ma carapace. J'ai peut-être laissé ainsi dans mon environnement, par mon comportement, par mes attitudes, par mes propos, une image qui ne correspond pas forcément à ce que je suis réellement. Bien sûr, j'en suis le premier fautif, involontaire. Si j'ai souvent calfeutré mes sensibilités, il y a des chapitres où je suis resté hermétique comme la religion, la politique ou le racisme. L'étanchéité n'étant jamais parfaite j'ai pu à certaines occasions laisser filtrer quelques paroles dénotant, frileusement, une orientation, sans pour autant définir le fond de mes pensées. Sachant ces sujets très sensibles et souvent source de conflit, j'ai toujours évité le piège de ce genre de conversation. Et si par hasard j'étais amené sur ce tapis glissant, j'ai fait en sorte de rester dans une prudente réserve en avançant parfois des arguments personnels pas trop percutants pour éviter des heurts prévisibles. Sans être partie prenante, je n'ai jamais rencontré des personnes prêtes à affronter des controverses avec calme et compréhension, sachant que chacune ne lâchera un pouce de terrain de ses convictions.

J'aurais pu longtemps rester dans mes retranchements si à moment donné on ne m'avait attaqué dans le dos, sans me laisser un droit de réponse.

Il n'était pas dans mes intentions, du moins dans l'immédiat, d'entreprendre un tel débat. Je l'aurais fait dans de meilleures conditions si un événement inattendu ne m'avait obligé à affûter ma plume. Je croyais avoir passé les étapes les plus difficiles de ma vie. Je me suis mis le doigt dans l'œil jusqu'au coude. Dernièrement ma fille Camille, en ce mois de juin 2003 avoue, après questionnement, m'avoir traité de raciste devant de tierces personnes. Je ne m'attendais pas à cette gifle. Je ne me doutais pas avoir laissé un tel cliché chez mes proches, aucune conversation sur le sujet ne pouvant établir une telle affirmation. Si je suis vexé, déçu, meurtri à ce point c'est que ce qualificatif que l'on veut coller à mon personnage, que l'on colporte, n'a rien à voir avec la réalité, même et surtout quand l'on prend au hasard certains de mes propos désordonnés, du moins je le crois. Ces a priori bâties sans fondement, mis, sans vérification, au niveau des certitudes, me semblent un peu légers pour « étiqueter » un individu qui ne se doute pas du label qu'on lui fait porter. En essayant de panser la peine de cette contrefaçon et la blessure laissées par une proche, balayant le sentiment de colère due à cette injustice, je vais tenter de faire le point

sur le motif de l'accusation. Je n'ai pas à me justifier sur un comportement que personne n'a osé ouvertement mettre en brèche, mais apporter, peut-être, des modifications de jugement à ceux qui se croient obligés, à partir d'éléments disparates, de se faire une image en fonction de leur propre état d'âme.

Racisme. Ce mot est mangé à toutes les sauces. Il est prononcé pour un oui, pour un non. En fait que dit le dictionnaire ? Idéologie fondée sur la croyance qu'il existe une hiérarchie entre les groupes humains, en particulier les races. Beaucoup de personnes le confondent avec xénophobie, qui lui, met en évidence une hostilité systématique à l'égard des étrangers.

Est-ce que quelqu'un, quelque part, peut me classer dans ces catégories ?

Le moment est venu d'expliquer ma position en espérant que mes propos pourront rétablir une opinion plus conforme à mes convictions.

Suis-je raciste ? Le qualificatif que l'on me fait porter ne correspond pas à ma vision des choses. Voici pourquoi. Mon éducation religieuse m'interdit de donner une quelconque supériorité d'une race sur une autre, d'après le principe que nous sommes tous frères, donc égaux, au moins à la sortie du ventre maternel ou au passage de la vie à trépas. Je n'ai jamais vu quelqu'un se faire mettre à la porte d'une église sous prétexte de différences. Au contraire des autres lieux de culte de confession différente, celle-ci a toujours accueilli, ceux qui, pour un concept ou pour un autre, à tort ou à raison, parfois avec abus ont demandé asile.

Ensuite j'ai emprunté une voie professionnelle dans laquelle la différence, si elle est apparente physiquement et dans les façons de penser, n'existe pas dans les relations. Sans vouloir parler de la Légion Étrangère qui est un modèle du genre, le métier des armes n'admet pas l'inégalité des individus basée sur leur origine. Il m'est arrivé dans ma carrière d'être dirigé par des officiers de descendance algérienne, par des sous-officiers à la peau noire. J'ai eu également l'occasion de commander des sous-officiers dont les parents étaient maghrébins (certains firent de bons camarades) et de soldats issus d'Afrique dite Noire. Tout s'est toujours bien passé dans un sens de la hiérarchie comme dans l'autre entre les origines diverses composant les rangs de l'armée française. Une seule fois j'ai eu un accrochage avec un appelé à la peau noire. Paradoxalement il s'agissait d'un habitant des Antilles, donc admis dans la population française depuis plusieurs générations, qui réfractaire au service militaire, rejetait tout ordre sous prétexte qu'il était soumis à des directives d'obéissance esclavagistes. Surprenant ! S'il fallait encore le démontrer, l'armée a été l'un des premiers bastions étatiques où le personnel féminin a été intégré dans la population portant l'uniforme avec, à grade égal, travail égal, paie égale, la discrimination des sexes pouvant être prise comme une sorte de ségrégation. C'est donc dans cette ambiance issue d'une éducation et d'une vie professionnelle que j'ai passé les soixante ans

qui ont blanchi mes cheveux. Il y a fort à parier que si cela ne m'avait pas convenu, pour une raison ou une autre, j'aurais changé d'orientation pour mener un autre combat. En dehors de ces considérations j'ai aussi mes convictions personnelles. Je ne voudrais pas plagier le chanteur Claude Nougaro dans sa chanson sur Louis Armstrong, mais j'ai toujours été convaincu que les hommes à la peau différente ont leurs os et leur sang de la même couleur que les nôtres, que les souffrances et les besoins ont la même intensité et cela quel que soit le continent. Celui qui veut faire un tri a tout prix peut faire comme Hitler, en plus de la pigmentation de l'épiderme, éliminer la religion qui gêne ou essayer de créer la race supérieure en favorisant les représentants, en fonction de la teinte des cheveux ou de la couleur des yeux.

Qui dans mon entourage, même le plus proche, peut émettre un souffle signifiant qu'à un moment quelconque j'ai proféré un seul mot essayant de convaincre que je suis le meilleur parce que je suis blanc ?

J'en suis intimement convaincu que le mot raciste n'est celui qui convient à mon personnage.

En réfléchissant bien je crois pouvoir deviner où se trouve l'épine qui me blesse, faisant réagir, à contresens, mes détracteurs. Comme dit plus haut, il y a dans l'esprit des gens, amalgame entre les termes raciste et xénophobe. Bien que ce dernier mot ne me satisfasse pas, en ce qui me concerne, je vais avoir du mal à expliquer ma position, même si je n'ai ni hostilité et encore moins de haine vis à vis des étrangers. Dans les lignes qui vont suivre je vais essayer de démontrer que moi-même j'ai été l'objet, à une certaine époque, d'un rejet.

Qui dit étranger dit immigration. C'est sur ce dernier point j'ai quelques prises de position particulières. Bien sûr mon analyse ne s'arrête pas sur l'individualité des cas mais sur la politique menée par la France et maintenant par l'Europe concernant l'immigration. Je critique surtout l'ampleur du phénomène et regrette que la qualité soit noyée dans la quantité. Pour tenter de me faire comprendre je vais quelques fois passer par des exemples simples.

L'exemple que je vais donner est volontairement caricatural. N'en garder que le symbole. Qui a un jour assisté à l'arrivée de criquets sur une région riche ? Qui a pu observer ce qui reste après le départ de ces innombrables bestioles. C'est le désert qui se déplace sous les ailes des affamés. Ma comparaison avec une immigration intensive est certes un peu excessive mais les dégâts, même s'ils ne sont pas toujours visibles aux yeux de ceux qui veulent rester aveugles, sont importants. Sans faire abstraction des Asiatiques et autres pays des ex pays communistes (comme quoi la couleur de la peau ne rentre pas en ligne de compte), si j'en crois les chiffres officiels, les Africains sont au nombre de cinq ou six millions²⁵

²⁵ Je ne sais pas d'où mon grand-père tire cette statistique mais une étude de l'INSEE datée de 2024 par Odile Rouhban explique qu'en 2023, 3,5 millions d'immigrés africains vivent en France, principalement originaires du Maghreb, avec des motifs d'immigration variés

(l'État lui-même n'est pas en mesure d'être plus précis) vivent sur notre sol. C'est une véritable invasion. Je n'ose prononcer le mot de peuplement. Cela ressemble fortement à une colonisation même s'il n'y a pas conquête. Le pays dit des droits de l'homme n'a pas les moyens de sa politique. Impossible de loger ces afflux massifs dans des conditions décentes. Quand les locaux existent ils sont insalubres, à la merci de différentes mafias mettant à mal ces pauvres gens déjà démunis. À défaut, en attendant mieux, se créent des bidonvilles. Ces plaies étant trop visibles, on loge les habitants dans des hôtels. Qui paye ces logements provisoires pour longtemps, la nourriture minimum indispensable, les soins de première nécessité... ? Évidemment ces gens ne sont pas des sauterelles et méritent d'être considérés comme des humains à part entière. Mais avec quels moyens ? Il ne faut pas jouer la politique de l'autruche. Ce n'est parce qu'on ne vient pas chercher la pièce directement dans notre porte-monnaie que l'on ne participe pas financièrement.

Tous ces pauvres immigrés, par des publicités mensongères ont cru que la France était le paradis sur terre. Quelle est dure la chute ! Il n'est pas étonnant, quand le phénomène reste la base des revendications qu'il y ait des mouvements de révolte poussés par les nécessités les plus primaires. L'Etat est lui-même pris à son propre jeu. Il est dépassé par l'ampleur du déluge. Que faire ? Les opinions politiques (car il n'y a que la politique qui peut essayer, si ce n'est juguler l'immigration, du moins la ralentir) s'opposent, surtout celles venant des extrêmes. J'y reviendrais. En attendant la solution on essaye de rassembler les gens dans des camps, comme dans le Pas de Calais (Sangatte) (le mot camp de concentration n'est pas encore rayé du dictionnaire). Mais comme l'image n'était pas bonne on les a essaïmés dans le pays, sans rien régler pour autant. J'en viens donc à l'approche de ce qui va être ma conclusion sur ce sujet. Il ne faut accueillir que le nombre de personnes pouvant être dignement reçues sur notre sol, avec tout le respect dû à tout être humain. Je vais donner un exemple simple pour argumenter ma position. Je me présente chez ma fille, ma sœur ou autre et lui demande asile ayant perdu toutes ressources et comptant sur son hospitalité et aide. Cela peut aller pendant un certain temps jusqu'à la résolution de ma situation. La réception changera vite si j'annonce que femme et enfants me suivent et compte sur elles pour nourrir, voire soigner tout ce monde pendant... ? On va donc me répondre que le logement n'est pas adapté et que les ressources ne sont pas suffisantes pour satisfaire tout le monde. Seul, cela aurait pu passer tant bien que mal mais tant de monde... ! Est-ce du racisme ou de la xénophobie ? À un certain moment tout le monde devient étranger à tout le monde même s'il existe des affinités. Pourquoi en serait-il autrement au niveau national ? Ne prendre que le nombre suffisant de migrants pour éviter de mettre en danger un équilibre me paraît être une

tels que la famille, les études ou le travail, et 26 % d'entre eux occupent un emploi moins qualifié que celui qu'ils avaient avant de migrer, malgré un diplôme parfois non reconnu en France.

solution offrant un compromis entre l'accueil et l'invasion.

En dehors des problèmes vitaux primaires pour les nouveaux arrivants, je n'oserais dire sur leur terre d'adoption mais plutôt sur leur terre de réception, d'autres problèmes surgissent.

Comment offrir un travail à tous alors que le pays est déjà en proie à un chômage galopant ? À moins de favoriser le travail au noir (origine du mot ?) favorisant l'esclavagisme moderne et toutes les conséquences qui en découlent.

Comment assurer une scolarité correcte si l'on mélange dans les mêmes classes, des jeunes ne parlant pas le français dans leur propre famille, sans mettre en danger le niveau de nos propres enfants ?

Les pays du tiers monde d'où sont issus la majorité des immigrants sont, paraît-il, les plus importants foyers du sida. Est-ce que des dépistages sont effectués à leur arrivée ? Tous les nouveaux venus ne sont-ils pas des vecteurs de maladies ?

La France n'a pas les moyens de sa politique. Territoire d'accueil, pays des droits de l'homme ! Belles images qui intoxiquent des milliers de pauvres gens, pour la plupart honnêtes, croyant trouver là la terre promise. Ils atteignent souvent, à grands frais, leur but, démunis, sans ressources, ayant perdu leurs repères, pour se retrouver dans des ghettos, endroits de perdition, où les attendent des prédateurs profitant de leurs misères.

Penchons-nous maintenant vers le côté psychologique et le mode de vie de ces déracinés. Ils amènent dans leurs modestes bagages coutumes et des moeurs étrangères en France et dont certaines sont interdites par nos lois. Les diverses religions sont très acceptables à condition qu'elles ne deviennent pas un sujet déstabilisateur dans un pays traditionnellement chrétien et laïc autrement cela ressemblerait à une croisade qui cacherait son nom, et certains intégristes s'en cachent à peine. S'il n'est pas question de faire oublier les racines, les us doivent rester dans les limites du convenable et du recevable. Il ne me viendrait pas à l'idée d'imposer ma façon de vivre chez quelqu'un qui me reçoit (l'inverse à l'identique).

Je n'aime pas les étrangers ? Celui qui dit ou pense ça est dans l'erreur. Je n'aime pas celui qui vient chez moi en pays conquis ou à conquérir. Par contre j'apprécie beaucoup celui qui essaye, et ce n'est pas toujours facile, de s'intégrer en apportant, aussi modestes soient-ils, ses connaissances, son savoir, sa philosophie.

J'ai parfois, il est vrai, prononcer le nom de Le Pen. Au son de ces syllabes beaucoup de gens se hérisSENT mais beaucoup évITENT de mettre au grand jour leurs arrières pensées drainées par sa politique, pour évITER les qu'en dira-t-on. Qu'ai-je à voir avec la politique de cet homme ? Je ne suis pas fasciste, je l'ai déjà fait comprendre. En aucun cas je suis pour le rejet automatique des étrangers qui d'après le Front National mettrait en péril la France. Pour moi c'est le contraire, à condition que cela soit fait à dose homéopathique. Nous avons peut-être des besoins de main d'œuvre. Il faut donc, à mon avis, trier le nombre indispensable en

fonction des qualités requises en obligeant les élus à respecter le mode de vie du pays d'accueil.

C'est le seul point, partiel, qui me rapproche de sa politique. Je pourrais aussi citer une phrase prononcée par M. Rocard, parti socialiste, alors Premier ministre « La France ne peut accueillir toute la misère du monde ». Je peux aussi admettre une certaine vue de l'extrême gauche sur les immigrés. On peut difficilement être socialiste et frontiste en même temps ! Ceci pour dire que je suis apolitique. Ce qui ne m'empêche pas de « piocher » à droite comme à gauche des idées qui conviennent à mes convictions. Je peux faire une simple comparaison. Ce n'est pas parce qu'une chanson me plaît sur quatorze que j'achèterais le disque complet. De même ce n'est pas parce qu'une idée qui me semble bonne que j'opteraï pour le programme complet d'un quelconque parti. Je prends donc uniquement, à partir de sensibilités différentes, la position qui est la mienne. Accepter les immigrés dans des proportions acceptables. Donc mener une bonne gestion des flux, tant sur la quantité, que sur la qualité et renvoyer chez eux ceux pouvant porter atteinte à la bonne marche du pays d'accueil. En contrepartie, il est indispensable de recevoir dans les meilleures conditions, ceux qui acceptent de faire tout le nécessaire pour mériter leur nouvelle nationalité. Pour moi la citoyenneté se mérite. Le Canada est un modèle dans ce domaine. Pourtant ce pays ne possède pas une étiquette raciste. Il faut donc faire le point des exigences analysant les moyens pouvant être mis en œuvre pour correspondre à notre capacité d'absorption en préservant notre personnalité.

Jusque-là j'ai essayé de faire une analyse globale, mettant en avant mes opinions dans un contexte que je qualifierai de politique. Or il s'avère que j'ai eu une vie personnelle qui a forgé certaines prises d'attitudes. Je suis donc obligé de faire un petit retour en arrière, vers mes vingt premières années de ma vie.

Comme tout le monde le sait je viens d'Algérie, au temps où ce pays était encore français. Je faisais partie de ce peuple que l'on a baptisé Pied Noir, dont personne, encore de nos jours, ne peut fixer l'origine de ce qualificatif. Je n'ai jamais aimé cette dénomination, car, comme prononcée à cette époque, elle avait une dominance péjorative, au même titre que l'Arabe traité de « Bougnoule ». Placés sur une balance ces deux mots avaient un poids identique dans l'insulte. C'est par l'intermédiaire de cette étiquette que j'ai appris ce qu'est l'exclusion discriminatoire, voire une certaine forme de rejet. La nature des causes peut être différente, les raisons sociales hétérogènes, les contextes historiques dissemblables, les effets sur l'homme restent blessants. Je me mets donc facilement à la place du bafoué et comprends aisément l'étranger soumis à ce genre d'outrage. Pour soutenir mon propos je suis obligé de faire resurgir de mon passé un petit épisode qui m'a profondément marqué et a, en quelque sorte modifié l'approche professionnelle que je m'étais initialement fixée. Suite aux événements d'Algérie je revenais dans le pays de mes ancêtres, la France. Les Métropolitains n'ont jamais compris que ce pays du Maghreb faisait, à cette époque, partie intégrante de la nation, prenant de ce fait ses

habitants pour des étrangers « envahissant » le pays ancestral. Certes beaucoup des européens rapatriés étaient d'origine espagnole ou italienne, mais une partie avait des profondes racines ancrées dans le sol national. Mon retour au pays a été très mal vécu. D'emblée j'ai été mis à l'index. Si mon patronyme marquait mon appartenance au pays Gaulois, mon lieu d'origine ne trompait personne et mon accent servait de passeport. Quand on connaît le pourquoi de cette mise éviction on comprendra mieux la blessure du bât. Encore une petite rétrospective. Vers les années 1930-1939 le sud-ouest de la France a été le témoin d'un afflux massif d'Italiens fuyant la misère pour les uns et la furie de Mussolini pour les autres (il faut rendre hommage à ces gens qui ont su par leur travail, malgré la ségrégation des autochtones, mettre en valeur et faire prospérer cette région). Eux aussi avaient été mal accueillis à leur arrivée. Malgré ce lourd handicap ils ont réussi à « faire leur trou » et à essaier. C'est à leurs descendants directs que j'ai eu à faire, à mon niveau. À mon époque c'était moi qui étais devenu étranger. Ils n'étaient pas plus doux que le furent les Français en recevant leurs parents. Mais moi, par obligation certes, je revenais chez moi, sur la terre travaillée depuis des siècles par mes aïeux. Je passe beaucoup de détails, mais si cette situation semble paradoxale, elle me permet de mieux comprendre les réactions des nouveaux arrivants qui dérangent une certaine façon de vivre. C'est peut-être pour cela que, même si je suis contre la politique actuelle sur l'immigration, l'étranger sera chez moi bien reçu, à condition qu'il vienne en ami, qu'il respecte mes règles (à charge de revanche).

J'ai beaucoup de mal à admettre la réaction de la famille, d'origine italienne, qui a mis ma fille à la porte pour le seul fait que le père de l'enfant qui va naître est Arabe. Je donne l'impression de dériver de mon sujet en racontant ma petite histoire. Pas tout à fait. Je me sers des cartes en ma possession pour démontrer que je suis au-dessus des querelles des races et de la couleur de peau. Encore une petite anecdote.

Un principe existait dans ma branche familiale directe. Les enfants devaient se marier avec des Français de souche. Les latins étaient difficilement admis et Arabes et Juifs étaient purement rejettés. Je ne sais pas quelles en étaient les motivations exactes. Peut-être que mes ascendants ne voulaient pas voir dans leur famille des religions dont les différences extrêmes poseraient des problèmes, ils étaient bien placés pour connaître les caractéristiques incontournables. Peut-être que dans l'autre cas ils ne voulaient pas de mélanges. Une certaine notion de la pureté du sang. En quelque sorte j'ai trahi les traditions. En effet mon ex-femme, d'origine italienne, bien que française à mon mariage, a été naturalisée après sa naissance, en France.

Pour terminer ce petit paragraphe il est à souligner que le mot Pied Noir, insultant au départ, a été pris à revers pour devenir un emblème. Reste à voir comment il est prononcé. Il peut être quelque part un repère, mais aussi une insulte comme le fut le terme de « Macaronis » ou « Rital » attribué aux Italiens quelques dizaines d'années auparavant ou « Polak » désignant les Polonais venus dans le nord pour faire le travail salissant et

dangereux de mineur que peu de Français étaient enclins à entreprendre.

En relatant ce petit fait je veux seulement démontrer que j'ai dépassé le niveau séparant les nations et les races.

Il me faut maintenant aborder un autre aspect de ma philosophie.

Pendant de longues années j'ai fréquenté les Arabes d'Algérie. La guerre dans ce pays n'a pas facilité les rapports entre les communautés. Comme dans tous conflits il y avait les pro-français et ceux qui étaient contre. Difficile à discerner les amis de ceux qui ne l'étaient pas. Difficile de percevoir qui faisait bonne figure devant et trahissait par derrière. Il n'y a pas de conclusion définitive à tirer car la population indigène tiraillée de tous les côtés était soumise à de formidables pressions pouvant aller de la simple menace de mise à mort à la mise à exécution. Pour nous européens la confiance était de plus en plus limitée pour laisser place à la suspicion. J'ai gardé de ces années une méfiance devenue instinctive à l'égard des Arabes, peut-être par mesure de conservation, car dans ces années difficiles notre vie en dépendait. On peut peut-être mieux comprendre en regardant ce qui se passe de nos jours en Israël où suite aux nombreux attentats tout Palestinien est un terroriste potentiel. Ce qui bien sûr est totalement faux. Il n'est pas question dans mon propos d'analyser les causes d'une guerre qui ne dit pas son nom. J'ai été tellement imbiber de cette méfiance que, même à l'heure actuelle, quand je rentre dans un établissement public je m'arrange pour avoir un minimum de monde derrière moi et promène un œil inquisiteur sur le comportement des gens qui m'environnent. N'est-ce pas ce genre de consignes que l'on donne quand le plan « Vigipirate » est activé ? Malgré les années passées, même si aucune situation ne l'impose, ce genre d'attitude est devenu tellement instinctive qu'elle est rentrée dans ma nature. Je ne crois pas être le seul dans ce cas. Beaucoup de gens, sans s'en apercevoir, adoptent une attitude similaire, même de nos jours. Il suffit que des Gitans, des Roms autrement appelés plus vulgairement Manouches arrivent dans notre milieu pour que chacun se mette sur son qui-vive. Cette population ayant une réputation plus ou moins mal fondée génère une défiance. Même si tous ne sont pas les voleurs que l'on soupçonne une vigilance s'impose et la prudence devient maîtresse du jeu. Pourtant, comme dans toute communauté toutes les catégories sont représentées. Difficile de faire la part des choses.

La guerre terminée il m'a fallu attendre d'avoir un peu plus d'années d'ancienneté pour mieux comprendre les difficultés séparant encore, et profondément, les deux communautés. La religion a été un atout majeur dans la discorde. J'ai essayé d'analyser, à mon niveau, le pourquoi des choses. À l'heure où j'écris ces lignes je peux dire que chaque dimanche, quand je le peux, je regarde à la télévision les émissions religieuses concernant chaque confession pour tenter de découvrir la pierre d'achoppement. Je suis sidéré en constatant que les doctrines, mis à part les caractères particuliers les distinguant les unes des autres dans les rites, ont une base morale identique. Ce n'est donc pas le fondement qui sépare mais bien l'application des règles. Et c'est là où le bâton me blesse quelque part.

Je n'ai donc rien contre la religion musulmane mais suis très préoccupé par les traditions et les mœurs qu'elle draine derrière elle. La supériorité de l'Islam, la prédominance du sexe masculin, l'asservissement de la femme etc. Ne pas profiter de l'occasion pour dire que je féministe.

Comment ne pas comprendre que je peux avoir un recul instinctif quand j'entends les mots Arabe ou Musulman. Ce n'est pas une aversion mais un simple déclic de prudence, surtout quand il s'agit de ma propre fille. Ce n'est pas parce qu'ils viennent en France qu'ils se débarrasseront de coutumes façonnées par des siècles.

J'en reviens au principal de mon sujet. Quand je vois une multitude d'hommes, sujet d'Allah, je dis bien d'hommes, car les femmes qui suivent (en règle générale, en même temps qu'un mieux vivre, cherche aussi quelque part une émancipation) je crains le pire. Les raisons de l'immigration sont multiples, la principale restant la fuite d'une misère galopante. Restons honnêtes, mes aïeux, dans des circonstances complètement différentes, ont fait le même chemin, mais c'était l'unique raison. Dans le cas présent, mêlés aux flots continuels de pauvres gens venant vers nous, se mélangent brigands, mafieux et fous d'Allah cherchant à mettre à mal le pays d'accueil par des actions subversives mortelles, très médiatisées ou des poussées extrémistes pas toujours visibles mais tout autant dangereuses. Pour moi ça devient de l'inquiétude.

J'ai eu l'occasion dans ma vie de voir des couples mixtes (musulmans et chrétiens). Je ne suis jamais entré dans leur intimité mais j'ai pu appréhender le résultat. L'échec. La religion ? Peut-être. Mais certainement le choc des mœurs a une large part dans l'insuccès. Mais les réussites doivent également exister.

Quand j'analyse mes réactions réflexes et le terrain au moment me concernant je ne peux garder qu'une attitude en retrait pour effectuer une étude plus approfondie sur des particuliers avant de prétendre prendre une position un peu plus saine en sortant l'individu de l'enveloppe caractérisant un ensemble.

Comme je l'ai déjà dit, je suis contre un afflux massif qui ne peut être que néfaste pour celui qui reçoit. L'arrivé, même s'il perd ses repères et vit avec des moyens précaires chez nous sait parfaitement qu'il vivra mieux en ne rien faisant que s'il était resté chez lui en travaillant sans compter ses heures pour un patron de la même couleur que lui. Oui le nombre est trop important pour moi.

J'accepte l'étranger qui mise sur une intégration intelligente car il amène en contrepartie avec lui, un savoir, une saveur, un parfum ayant un goût exotique. Il faut reconnaître aussi qu'il est parfois une source revalorisante dans le domaine, par exemple, des sciences, des arts, du sport et j'en passe. À notre contact il s'imprègne de notre culture sans pour autant abandonner ses racines. Mais je refuse une cohorte parmi laquelle se mélangent des éléments douteux qui se servent de l'Islam comme une arme cherchant le moindre prétexte pour déstabiliser les fondements de nos institutions. Le nombre est aux antipodes de la qualité

et si l'on y prend garde il y a de fortes chances de nous faire perdre notre propre identité. Et mon identité j'y tiens. Je respecte celle des autres mais tiens par-dessus tout à ne pas perdre la mienne.

Je crois avoir fait le tour. Pas tout à fait. On est souvent obligé de faire une généralité, malheureusement. Pourtant il y a des particularités qui méritent d'être prises en exemple, peut-être sont-elles plus nombreuses qu'on le croit. Il suffit d'écouter, de regarder. Sans douter des difficultés enjambées par les Arabes musulmans, on peut voir la distance parcourue par leurs familles, en peu de temps et avec combien de courage, pour arriver parfaitement à notre niveau de perception, sans pour autant oublier le pays de leurs ancêtres.

Je ne sais pas si j'ai pu me faire comprendre par mes explications un peu désordonnées je le conçois.

Je résume.

Je suis contre l'immigration massive et ses excès pervers qui, malheureusement gangrènent une grande partie des postulants. Pour les esprits chagrin je suis pour immigration contrôlée (ça va mieux ainsi ?). Je suis pour le renvoi instantané des perturbateurs, malheureusement souvent difficilement décelables, sans autres formes de procès.

Comment ne pas comprendre que quand ma fille vient me dire qu'elle a l'intention de se marier avec un Arabe dont elle porte un enfant masculin dans son ventre, je ne sois pas enclin à avoir quelques soucis²⁶. La religion manœuvrée, les coutumes moyenâgeuses, les traditions séculaires à elles seules me semblent être déjà des obstacles majeurs, si la raison ne l'emporte pas. On a toujours tendance à faire l'amalgame entre la masse et l'individu. Il se peut que le père de mon petit-fils, en attendant d'être mon gendre, sorte du lot. En attendant je reste assis sur mon observatoire.

Si tout ce que j'ai pu dire tient de la xénophobie, je veux bien être xénophobe. Je n'adhérerai pas pour autant au Front National. Je regrette simplement que les gens ne soient pas assez lucides pour voir la réalité en face. Si rien n'est fait, je ne suis pas voyant, mais dans quelques années, il y a de fortes chances, qu'une Saint-Barthélemy nouveau modèle se termine en croisade tendant à éliminer l'allo-gène. Il suffit pour cela d'analyser les inclinaisons se dessinant dans les cieux européens soumis aux problèmes de l'immigration. Il y aura peut-être alors un nouveau Simon de Monfort qui dira, comme dans Béziers lors de la lutte contre les Cathares, ne sachant qui étaient les bons et les mauvais chrétiens, « Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens ».

Ce genre de faits ou de méfaits ne date pas donc d'aujourd'hui. Sans vouloir prendre la totalité de l'histoire à rebours je peux restituer quelques épisodes douloureux, forfaits pas très élogieux pour notre pays,

²⁶ Ici, CGÀ parle de l'enfant de ma tante Camille (sa fille donc) et Ghassan d'origine égypto-palestinienne, mon cousin Maalek.

que seules quelques lignes piochées dans certains livres d'histoire dévoilent. Les causes de la haine de « l'autre » sont nombreuses et les raisons pas vraiment à la hauteur. Les crises économiques, les problèmes politiques, la religion, la différence de peau, les inégalités, la propagande, tout et souvent rien peut déclencher la chasse à l'homme différent. L'Histoire se renouvelle fréquemment.

Déjà, sous l'empire, suite à la défaite de Waterloo, les monarchistes marseillais s'attaquent aux Égyptiens arrivés là avec Bonaparte et exécutent des esclaves noires poussées à la prostitution par la misère.

En 1848 la crise économique entraîne des violences contre les Belges et en Alsace on s'en prend aux juifs réputés usuriers. En 1893 l'affaire Dreyfus déchaîne les passions antisémites.

Toujours en 1893 une chasse à l'Italien est lancée à Aigues-Mortes pour des raisons économiques.

Je passerais sous silence les génocides nazis de la Seconde Guerre Mondiale où la France s'est également brillamment distinguée.

Pourquoi ne pas parler des traques « anti-bougnoules », en Métropole, pendant la guerre d'Algérie, et après. La liste serait trop longue. Je vais en terminer par un fait personnel qui m'est arrivé en 1981, alors en garnison à Bitche. J'ai, étant en service, contré une tentative de « ratonnade » (Raton était aussi un qualificatif donné aux Algériens) lancée par des appelés voulant en découdre, après un verre de trop. Cette affaire a failli coûter ma carrière. Pour le raciste que je suis, je donne une mauvaise image de marque.

Les prétextes sont donc nombreux et parfois futiles pour, à un moment ou à un autre, déchaîner meurtres et persécutions. Notre époque n'est pas à l'abri de tels événements. Il faut dire que des éléments extérieurs, se mêlant à la foule d'immigrants, font tout pour alimenter un climat de suspicion en introduisant des menaces terroristes politico-religieuses, qu'ils mettent sournoisement en œuvre, parfois en les ponctuant par des attentats. Ce n'est pas rassurant de voir que dans certains pays d'Europe des tendances extrémistes prennent de plus en plus de poids. Comment rester de marbre quand on entend un député italien proposé que l'on tire au canon sur les embarcations des nouveaux arrivants, qui n'arrivent pas toujours.

Je ne suis pas remonté à Napoléon pour forger mon opinion sur ce problème, pour le moins sensible. Par contre la situation actuelle me laisse très perplexe. Je me répète encore, comme pour enfoncer un clou. Je suis persuadé, toutes raisons confondues, qu'il faut accueillir dans nos murs ces pauvres gens à la recherche d'une vie meilleure. Mais il faut le faire à doses contrôlées pour prévenir un encombrement trop important et triées suivant des critères précis où, parfois, il est utile d'étudier les cas particuliers qui ne sont pas pris en compte dans le contexte, le tout étalé sur des années. À mon avis cela permettrait, en dehors des éléments déjà

décrits, en évitant les concentrations, une meilleure intégration qui nivellera les différences comme cela s'est fait depuis des siècles avec les pays latins, russes ou slaves. Peut-être ainsi on atténuerait les substances pouvant générer des conflits xénophobes ou affaiblira les poussées des provocateurs.

Je me demande ce que l'avenir réservera à mon futur petit-fils, et à tous ceux qui sont dans son cas dont l'origine du nom et le teint de l'épiderme peuvent servir de cibles innocentes. J'espère que mes pensées ne sombrent pas dans le pessimisme et souhaite qu'un certain équilibre se fasse entre l'offre et la demande. Suis-je xénophobe ? Mes propos peuvent encore laisser des doutes. Si je peux essayer d'en enlever certains je peux encore faire valoir que la majeure partie de mes voyages s'est passée en Afrique, non pas en touriste avec un certain pouvoir d'achat pour fréquenter les lieux les plus luxueux. Au contraire, Camille pourra le dire puisqu'elle m'a suivi pendant dix jours au Maroc, je ne fréquente que la basse couche de la société locale, pour apprendre à mieux comprendre, sur le terrain, ce qui se passe derrière le miroir des palaces.

Peut-on expliquer aussi qu'à Montauban je réserve une chambre à l'art africain²⁷ ?

Il est évident que je laisse tout le monde à la hauteur de ses sensibilités. Je ne suis pas missionnaire pour convaincre. Je demande simplement à ceux qui me considèrent comme l'être avilissant auquel on colle une étiquette de raciste qu'ils n'ont pas étudié le problème, ce problème qu'ils jugent de loin, pétris dans conformisme arrangeant et qu'ils commencent à appréhender quand ils sont confrontés aux circonstances les mettant en positions instables, maudissant les conséquences sans avoir connaissance des causes. Car il y a des causes et peut-être qu'il faudrait commencer par là. On ne peut éradiquer une maladie que quand on connaît l'origine en évitant de fermer les yeux quand on sait où se situe le foyer d'infection. Comme pour un estomac il ne faut pas dépasser la quantité de nourriture admissible car il y aura forcément des vomissements intempestifs et ...incontrôlés.

Pour en finir je veux bien admettre que je suis maladroit avec mes mots. Je soupçonne néanmoins mon auditoire de n'avoir recueilli que les propos lui paraissant intéressants, en occultant mes phrases pouvant contrebalancer comme :

- Il faudrait que certaines familles françaises prennent exemple sur certaines familles arabes.
- Je préfère un bon arabe à un mauvais français.

Je voudrais simplement, en ce qui concerne le cas particulier de ma fille, et même en règle générale, dire que :

²⁷ CGÀ fait référence ici à la chambre du premier étage dans laquelle deux peintures représentants des Africains sont accrochées, toiles ramenées du Congo par son père. CGÀ m'a toujours dit être touché par la beauté de ces portraits.

Ma Méfiance n'est pas synonyme de Rejet. Elle me permet de prendre un certain recul pour mieux cibler la situation d'un particulier dans un ensemble dont la masse possède une mauvaise image de marque. J'ai employé le mot déception dans mon titre. Effectivement je suis très touché par la méthode employée par ma fille. Je prends ça pour une trahison et un coup porté dans le dos. Si elle avait eu un jugement raisonnable et un minimum de courage elle aurait pu me faire part de ses doutes, voire de ses convictions, en me laissant la possibilité de défense, avant d'aller colporter dans des familles extérieures ses certitudes que je réfute férolement.

Combien de personnes ont été exécutées sur de simples présomptions. Il est difficile de s'autocritiquer mais il me semble être un homme plutôt modéré, hostile à toutes tendances extrémistes. Je crois être assez tolérant en espérant que certains côtés de mon indulgence ne passent pour de la faiblesse et que ma sensibilité ne ressemble pas à des failles. Je ne sais si je suis dans la droite ligne. Qui peut me dire où elle se trouve ? Mais en toute conscience j'essaie de raisonner comme un citoyen voulant protéger son identité, en humain et également en père.

J'ai oublié de dire une chose. Si l'immigration forcenée apporte des nuisances elle draine aussi derrière elle des principes fondamentaux que nous avons oubliés :

- Le culte des morts.
- Le respect des vieux et des parents.
- L'aide du pauvre au miséreux.

Il faut rester humble et honnête. Nous avons également quelque chose à prendre pour changer nos comportements. Il y a là un apport qu'il ne faut pas manquer. La canicule de ce dernier été nous démontre bien que nous sommes pauvres aussi. Il y a peut-être un métissage à faire dans ce sens-là.

Montauban, septembre 2003



*Moi, déguisé pour le nouvel an
de 1990*

Chapitre 7 - Escapade spirituelle dans une institution catholique

Foyer de Charité de Lacépède

Du 16 septembre au 16 octobre 2003

Ce texte pourrait être joint à un de mes voyages. Celui-ci étant particulier j'ai préféré le classer sous la rubrique des réflexions car son origine est plus spirituelle que vagabonde, d'où une certaine connotation faisant partie de ma personnalité, s'intégrant mieux dans mon Autopsy.

Avant d'en venir au nœud du sujet il me faut remettre le contexte en place.

Vers le milieu de l'année 2003, j'avais prévu de faire un petit voyage, en cargo, vers la Finlande, en septembre. Pour cela j'avais pris mes dispositions. Mais voilà la vie fait parfois en sorte de contrarier les projets. En effet, ma fille Camille, pour des raisons que je n'exposerais pas ici, avait prévu de prendre un logement à Toulouse. Étant disponible j'avais donc concocté dans ma petite tête de lui donner un coup de main pour son déménagement. J'ai donc annulé mon voyage pour ce faire. Mais encore voilà, pour encore des raisons que je ne peux expliquer ici, nos desseins n'ont pu être réalisés. En ce qui me concernait ce n'était pas un problème important. J'ai donc demandé à mon agence de voyage de m'inscrire pour la Finlande pour le mois de novembre. Réponse : En cette période de l'année (pour des motifs non annoncés) les bateaux ne prennent plus les personnes âgées de plus de quarante ans. Bon ! Contre mauvaise fortune il faut faire bonne figure.

Pour occuper mes mains il n'y a pas de problèmes j'ai largement de quoi faire chez moi. Là où le bât blesse c'est que je ne possède pas la motivation nécessaire pour le faire. Il me faut donc occuper mon esprit. Alors j'ai fait un petit tour dans ma tête. Au moment où je naviguais dans les nimbes de la réflexion un vieux souvenir vint sourdre dans mes pensées. Un Foyer de charité ? Pourquoi pas ?

Et me voilà reparti en arrière en égrainant des années rétrospectives. Ma mère m'a fait connaître ce genre d'établissement, où elle-même, venait offrir sa bonne volonté, dans un climat où l'on peut retrouver une certaine stabilité spirituelle, en donnant une partie de sa vigueur tout en faisant profiter de son savoir, son expérience. Après sa mort, je ne me souviens plus des dates, j'avais déjà utilisé les bienfaits du foyer, pendant huit jours, pour des raisons psychologiques qui pour l'heure font partie de mon patrimoine.

Alors le moment venu, n'ayant rien d'autre à faire pour contrer certains problèmes personnels, très épineux, et pour éviter de sombrer

dans une certaine neurasthénie, après accord du responsable du foyer, me voilà arrivé, avec mes gros sabots, ce 16 septembre dans un établissement que je connaissais de longue date mais qui était tenu par des personnes inconnues.

Qu'est-ce qu'un foyer de charité ?

Je n'insisterais pas sur le mot foyer. Par contre charité peut porter à confusion. L'aide apportée n'est pas forcément matérielle, comme peuvent le faire le Secours Catholique ou les Resto du Cœur par exemple. C'est une maison d'accueil offrant une infrastructure pouvant héberger ou nourrir, des personnes en quête de ressourcement, des retraitants (encadrés ou pas), à la recherche de calme dans un milieu communautaire. Mais il peut aussi apporter son aide aux familles, se mettre au service des malades et aider les paroisses dans leurs missions, suivant les possibilités spécifiques.

Ne voulant rien inventer et pour être au plus près de la réalité je laisse la parole au rédacteur d'une brochure qui résume :

« Les foyers de charité sont des communautés de baptisés, hommes ou femmes qui, à l'exemple des premiers chrétiens, mettent en commun leurs biens matériels, intellectuels et spirituels, vivant dans le même esprit leur engagement pour réaliser, sous la conduite d'un prêtre, dans un effort de charité, une vie de prière et de travail, dans le monde ».

Pour moi, Charité telle qu'employée, à défaut de voir par son travers un mouvement de don concernant directement le corps ou le terre à terre (ce qui n'est pas exclu) se résume à un acte d'amour en offrant un oasis spirituel ouvert à tous.

Ouvert à tous ? Oui mais cela n'est pas précisé implicitement dans la brochure qui me sert de guide. Ces foyers ne sont ni des hôtels ni des lieux de restauration pour les gens de passage en quête d'économie de voyage. Tout le monde y est accepté, y compris les adeptes d'autres religions. Ils offrent un lieu de décontraction morale, d'une remise en cause personnelle, favorisant une étude particulière, et les motifs peuvent être nombreux. Mais il ne faut pas oublier que celui est d'obédience catholique. Même si aucun règlement n'oblige le transitaire à aider la vie communautaire dans les activités courantes, il est impératif de respecter le mode de vie du lieu qui est, il ne faut pas l'oublier, fait à moitié temps de prière. Le respect de tous reste essentiel, en particulier quand on est reçu ou accueilli. Aucune obligation, pour le quidam de passage, n'est faite pour assister aux cérémonies religieuses. N'est pas déjà une preuve d'amour dans le concept ?

On peut se poser la question. Qui est à l'origine de ces foyers, quand on sait qu'ils ont certes à la tête un prêtre, mais que le restant de la communauté est composé de laïcs.

Origine des foyers

Que les sceptiques ferment les yeux mais écoutent car, comme beaucoup de monde ils peuvent rejeter les dires, mais sont souvent incapables de prouver le contraire, ceci étant dit sans repousser leurs propres convictions.

Sans remonter au début du christianisme, je vais très brièvement résumer une histoire, très proche de notre ère. Le 13 mars 1902 naissait une dénommée Marthe Robin. Dernière-née de sept enfants, elle était issue d'une famille très pauvre de paysans, native d'une commune proche de Châteauneuf de Galaure, près de Lyon. D'une santé très fragile, à seize ans elle a sombré pendant 27 mois dans un coma qui est devenu par la suite répétitif (à moins long terme) pendant quelques années, suivi par un handicap physique complet lui imposant une immobilité totale, mais lui ayant épargné une atrophie de l'esprit et de la conscience. Très pieuse dès son plus jeune âge (ses parents étant croyants mais peu pratiquants) elle avait des relations avec l'au-delà. La Vierge lui était apparue, puis Jésus. Vers 1929 son handicap empirant il ne fut plus possible d'avaler une quelconque substance, liquide ou solide, sauf l'hostie. Cela a duré près de cinquante ans. En 1930 Jésus vint la trouver pour lui confier une mission. Je saute des étapes. C'est à croire qu'il faut mériter son ciel. Aucun cadeau ne lui fut épargné. Elle fut marquée dans sa chair par les stigmates de la croix. Ses mains, ses pieds portaient les traces de la crucifixion et sa tête portait les plaies de la couronne d'épine. La médecine n'a jamais démenti les plaies sans élucider l'origine !?

En 1936, suivant l'appel reçu, grâce à l'aide d'un prêtre que la Providence avait mis sur sa route, le père Finet, à partir de rien, et sans moyens, elle met en œuvre, de son lit de grabataire, les prémisses d'une spiritualité à base de laïcat qui, en rien, ne faisait concurrence aux monastiques. Apparaissait peut-être déjà le déclin d'un clergé, dont les raisons sont multiples et dont il ne m'appartient pas d'apporter une quelconque réponse, sans pour autant juguler un raisonnement personnel, que je garde pour moi.

Si, aujourd'hui, d'un coup d'œil circulaire on remarque l'œuvre accomplie par cette petite femme, que peu de monde connaît, on ne peut que s'extasier. Elle a permis (elle qui n'a jamais quitté sa ferme et encore moins son lit, sans support financier, sans comme l'on dit de nos jours de sponsors) au jour où j'écris ces lignes, elle mit en œuvre, de sa tombe, un esprit permettant la réalisation de plus de soixante-dix foyers répartis dans le monde.

Le 6 février 1981 décédait Marthe à près de 80 ans. Plus de dix mille personnes assistaient à ses funérailles. Discrète, elle ne semble pas avoir laissé de traces dans la vie religieuse des Français. Certes, elle n'a pas la notoriété de Bernadette de Lourdes ou de Thérèse de Lisieux. Sa cause est en étude, aux plus hautes instances catholiques pour son élévation au niveau de sainte.

Marthe recevait beaucoup au chevet de son lit. Son handicap physique n'altérait en rien la mobilité de ses neurones. Beaucoup venait, la visiter dans sa petite chambre, pour la sonder, l'expertiser. D'autres venaient pour se confier voire la consulter comme voyante ou cartomancienne. Elle se prêtait aux premiers en les menant à la réflexion, quant aux autres elle les dirigeait vers les spécialistes en matière de prévisions.

Ma mère a été la visiter. Comme tout le monde elle a été reçue. Mais je n'en sais pas plus. Qu'a-t-elle pu lui demander ? Qu'elle réponse a-t-elle eu ? I Don't know.

Ce long préambule permettant, peut-être, une meilleure compréhension, j'en viens à mon petit voyage m'amenant à avoir fréquenté le petit monde particulier dont Marthe est la Mère spirituelle.

Le Foyer de Notre Dame de Lacépède : description des lieux

Il se situe à environ quatre ou cinq kilomètres au nord d'Agen. C'est un ancien hospice pour enfants tenu alors par des religieuses. Au départ il y avait un ancien et très beau bâtiment en pierres avec une petite tour du plus bel aspect. Un peu à l'écart, un pigeonnier traditionnel de la région et une grange ou étable, le tout posé sur un promontoire, noyé dans les hêtres et les chênes. Le domaine possédait et possède encore, en arrondissant, une vingtaine d'hectares. Le terrain, très pentu, devait quand même à l'époque permettre aux sœurs de satisfaire leurs besoins en légumes, en fleurs pour garnir la chapelle jouxtant le bâtiment d'habitation. Les moyens donnés aux nonnes pour subvenir aux nécessités de l'hospice, devaient être modestes car elles élevaient porcs, poules et lapins dans une basse-cour aujourd'hui en ruines. Les modestes dépouilles de certaines de ces bonnes personnes reposent dans un petit cimetière érigé dans le domaine. Par manque de main-d'œuvre celui-ci est à l'abandon. Depuis le départ des religieuses, cela remonte à plus de cinquante ans, le site a bien changé. Le décor environnemental s'est drapé d'un magnifique bois de pins recouvrant les pauvres terres abandonnées où ronces et broussailles s'épanouissaient.

J'ouvre une petite parenthèse. Comme je l'ai dit auparavant, il y a une quinzaine années, j'ai fait un petit séjour dans ce foyer, alors sous la coupe du père Imbert. C'est à lui que l'on doit l'origine de cette pinède. Il m'avait alors demandé de biner les petits pins récemment plantés, pour aérer les pieds. J'avais donc à l'époque taquiné la terre recouvrant les racines de ces innombrables arbustes. Je suis sidéré quand, maintenant, je vois de magnifiques arbres resplendissant de santé offrant abri, si j'en crois les dires, à une faune de plus en plus nombreuse nécessitant parfois des battues.

J'en reviens à mon propos. La bâtie maîtresse, sa tourelle et la

chapelle, non seulement existent toujours mais elles ont été embellies par la mise en valeur des pierres. La vieille grange ou écurie a été réhabilitée, laissant place à une immense salle de conférence et en chambres individuelles. Accolée au corps au bâtiment principal, une aile de construction récente ressemble à un complexe hôtelier avec ses chambres particulières, en enfilade, comportant toutes les commodités, sans que cela ressemble pour autant à des suites. La communauté peut accueillir plus d'une centaine de personnes venant en retraite. Quand on arrive sur les lieux, par la route, une belle double haie, accompagnée par des platanes plus vieux que moi, vous accompagnent jusqu'à l'entrée principale. Un ancien puits salue en passant. J'ai parlé du logement mais si le foyer est censé être là pour satisfaire l'âme, il faut aussi assurer les besoins indispensables à un homme pour vivre. Pour avoir, si ce n'est un esprit serein, du moins apte à réfléchir, il faut éviter que l'estomac ne manifeste. Pour cela il y a une magnifique cuisine dans l'endroit même où existaient, dès l'origine de la bâtie initiale, les premiers points de cuisson. Tous les appareils modernes et indispensables sont là pour assurer une alimentation collective permettant une hygiène indispensable, tout en favorisant une diminution des efforts. Mais il y a toujours le Mais qui manque car beaucoup de manipulations se font encore manuellement.

Ne voulant plus revenir sur ce sujet je voudrais préciser que tous les locaux sont tenus dans un état de propreté frisant la perfection. Je peux dire que l'on peut être subjugué par le résultat, aux vues des moyens disponibles pour ce faire.

Composition humaine et rôle des composants du Foyer

J'aurais pu le dire avant dans la présentation générale mais j'ai préféré attendre ce moment.

Avant d'y venir, en prenant le risque de me répéter, je vais préciser que la mission de ce type de communauté s'appuie sur le fait que tous les retraitants sont tous accueillis, fraternellement. Croyants, incroyants ou « recommençants ».

Je vais maintenant présenter les personnes que j'ai côtoyées pendant un mois. Et comme d'habitude je vais, par mon petit grain de sel parsemer mon chemin de réflexions personnelles, d'analyses, de jugements qui, je tiens à le préciser, n'engagent que moi. Ce n'est pas en si peu de temps que l'on peut se faire une idée juste. En fonction de ses perceptions sensitives, on ébauche au moins une caricature des personnages. Donc à partir de ma propre personnalité je vais essayer de détailler ma façon de voir les choses.

Comme dit plus haut ces communautés sont d'obédience catholique. Compte tenu du concept la spiritualité est le point fort des activités. Pour cela il faut donc un prêtre pouvant assurer, suivant le dogme en vigueur, le rôle essentiel dévolu au représentant du Christ. Quand je

suis arrivé dans le foyer j'ai eu à observer et à fréquenter plusieurs types de personnages composant l'ossature du Foyer.

Le Père Dominique Bostyn

Ce prélat est environ âgé de cinquante ans. De taille moyenne il présente bien. Ses chevaux blancs, coupés courts, ne lui ôtent pas la jeunesse relative de son visage. Discret mais toujours présent. Je n'ai jamais vu une humeur assombrir ses yeux ou courroucer sa voix. Il a l'air de « mener sa barque » sans éléver le ton, car c'est lui le chef et responsable devant Dieu et ses supérieurs hiérarchiques. Je n'ai jamais été mêlé aux problèmes relatifs au fonctionnement du système, mais parfois j'ai assisté à des échanges. J'ai été un peu surpris sur la forme donnée aux prises de décisions. Mais je reconnaissais que je réagis comme militaire où les directives n'ont pas à être discutées. La divergence vient que d'un côté il y a un concept autoritaire et que de l'autre il y existe un esprit communautaire. La différence est quand même sensible mais la finalité revient et incombe quand même au chef. J'ai beaucoup aimé ses homélies. Toujours au top niveau et jamais discutées (du moins en ma présence). Je crois que c'est une fine mouche. Ce prêtre est le seul religieux. Mais pour construire une communauté il faut être plusieurs. Pour ce faire il y a des laïcs qui l'accompagnent. Il est temps de venir au statut de ces personnes ayant une voie très particulière dans le choix d'une vie religieuse passant nécessairement par une prise de position.

Le contrat

Car c'est quand même un contrat à mon sens. Celui ne se passe pas devant un notaire, mais entre Dieu et soi-même. Si je peux poser des questions, je ne suis pas apte à en apporter des réponses. Pour se faire je reprends quelques lignes d'un texte.

Pourquoi cette direction ? Réponse. Choix du Seigneur qui appelle et choix de la personne qui répond (on prend ou on laisse !). On peut éplucher le détail. En dehors de l'appel, quand il faut entrer dans la réalité comment cela se passe-t-il et quelles sont les contraintes, certes acceptées, qu'il faut affronter ? À ces questions générales je ne peux que reprendre un autre texte émis par la maison mère des foyers qui est un peu plus précise sur des interrogations qui n'ont pas attendu ma venue pour être posées.

- « Faites-vous un noviciat ?
- Nous sommes laïcs et notre formation se fait au fil des jours au cœur même de la vie communautaire, dans le travail, la prière et le conseil spirituel.
- Après votre entrée au foyer pouvez-vous vous marier ?
- Nous venons pour un don total à Dieu. Entré célibataire, marié ou veuf, chacun demeure dans son état de vie pour le Seigneur.

- Vous vous engagez pour un temps ou pour toujours ?
- Pour toujours. Au bout de trois ans environ, nous nous engageons définitivement dans notre communauté.
- De quoi vivez-vous ?
- Nous sommes au service des retraitants. Les dons qu'ils font aident à l'équilibre du foyer. Il peut arriver que certains travaillent à l'extérieur. Mettant tous nos biens en commun nous n'avons pas d'argent personnel. Cela implique de faire une vie de simplicité ».

Bien avant d'écrire ces lignes j'étais au courant de l'abandon de ces personnes au profit des autres. Néanmoins une question me perturbait. Pourquoi avoir choisi cette voie plutôt celle nécessitant le port de l'habit, les « clauses » étant très proches ? Réponse. « J'ai reçu un appel. J'avais certes le choix parmi les différentes voies proposées. J'ai préféré celle-là pour des motifs personnels tout en restant dans une ligne de conduite m'étant fixée ». Je comprends très bien cette réaction. Pour une meilleure compréhension je me ramène toujours, quand je le peux, à un parallèle plus bassement commun. En effet, voulant entrer dans l'armée je me suis engagé dans l'artillerie. J'aurais pu prendre la marine nationale. Même si la décision prise est privée, je reste dans le ministère choisi. La tenue et les missions divergent mais on suit la filière. J'ai beaucoup dérivé, mais je n'ai pas oublié le cheminement de ma pensée.

J'en étais aux adjoints du père. Suivant les foyers le nombre et les représentants de sexe opposés sont différents. Pour celui qui concerne Lacépède, pendant mon séjour, il est ainsi constitué.

Mireille

Jeune femme d'une quarantaine d'années. C'est la seule qui m'ait dit son nom de famille (Bonpain.) Il faut que je précise (avant d'aller plus loin) que dans le foyer chacun se reconnaît par son prénom et que le tutoiement est de règle (sauf pour certains réfractaires, comme moi. J'y reviendrais). Par contre il y a embargo, quand le père se fait vouvoyer (noblesse oblige). D'un autre côté, ce dernier me l'a avoué, il vouvoie les personnes plus âgées que lui, question de respect.

En dehors du dogme, elle est l'adjointe directe du père. Elle supervise un peu tout mais participe aussi aux tâches les plus ingrates.

Je continue.

Marie-Hélène

C'est la doyenne du milieu avec, je crois, ses 73 ans. Pauvre femme meurtrie par des ulcères aux jambes qui la font énormément

souffrir. Elle tient la place de comptable de l'établissement. Se déplaçant avec difficulté, refusant une quelconque aide, elle ne manque aucun office. Un après-midi passant près de son bureau, j'entends des plaintes diffuses et des mots, très clairs, appelant Maman. Pas très au courant j'entre dans la pièce trouvant la vieille femme se tordant de douleur et lui demande, gauchement, quelle aide je pouvais lui apporter. Devant sa réponse négative je repartais très touché par les plaintes d'enfants d'une vieille femme appelant sa mère au secours. Vraiment traumatisant, surtout quand on est impuissant. Quelques jours après elle partait à la clinique Esquirolle à Agen pour une opération exigeant une greffe de la peau. Elle reviendra 15 jours après. Son premier réflexe ? Malgré son infirmité résiduelle, son premier devoir a été d'aller à son bureau pour rattraper le retard dû à son absence. Après sa sortie de la clinique elle ne rejoindra que très tard sa chambre. C'est quand même beau.

Marie-Joseffe

Femme très discrète. 70 ans passés. Elle me rappelle un peu ma mère physiquement. Sa place principale est à la lingerie. Je ne sais si le mot convient. Des pas de velours, peu de paroles, jamais de commentaires et pourtant très ouverte. La différence d'âge avec le restant de la communauté et peut-être aussi son tempérament ne la poussent pas à s'extérioriser.

Même si le silence n'est pas de rigueur dans la communauté, chacun respecte le repli relatif de l'autre. Si j'en crois quelques paroles lâchées au hasard des conversations, aussi fugaces fussent-elles, ces deux femmes sont entrées dans la communauté assez tardivement, vers 37ans, après avoir eu une activité professionnelle et peut-être des relations sentimentales. Ce sujet reste hors de portée de mes questions et de ma curiosité.

Passons au complément de la communauté.

Colette

La définir n'est pas aisé. Peut-être 35 ans. Quelques problèmes de santé. Elle tient la place d'économie. C'est elle qui gère l'intendance, en ce qui concerne le nécessaire vital du système (commandes et gestion des denrées alimentaires, des produits d'entretien de toute nature, entrant et sortant de ses magasins). Parfois douce dans les rapports, parfois à « côté de la plaque » dans les répliques.

Blandine

Jeune femme d'environ 33 ans. Visage austère. La sévérité de ses

traits n'est pas repoussante. Je crois qu'elle cache derrière cette façade une attente. Vis à vis de moi c'est souvent elle qui a ouvert le rideau permettant une approche séparant le questionnaire et le questionné. Derrière la « rusticité » de son apparence on devine une sensibilité à fleur de peau.

J'arrête là le descriptif du cercle féminin. En effet il existe dans cette communauté un homme, en dehors du prélat déjà nommé.

Xavier

La quarantaine. Bel homme. Au même titre que ses consœurs pouvant adopter le voile, il aurait pu faire prêtre, il y a plus de vingt ans de ça. Il est dans ce foyer l'homme à tout faire. Le robinet qui fuit, la canalisation bouchée, le bourdon qui bourdonne, la fleur qui crie grâce, la tuile qui fuit, allant de la profondeur de la fosse septique pour aller au fait de la dernière tuile du toit, il est là...et j'en passe.... Il ne compte jamais ses heures. Je ne parle pas du temps de travail orienté par la loi des 35 heures largement dépassé. Pour lui le repos ne compte pas. La règle du foyer, certes, concède des moments de détente et de relaxation, mais les urgences et l'emploi du temps sont tels qu'il fait passer ses dépassements horaires au profit du bien-être de la communauté, et il n'est pas le seul à donner son temps au profit de la cause générale.

Voilà j'ai fait le tour des personnes contribuant, par une acceptation personnelle, au sort qu'elles ont délibérément choisi, pour assurer la bonne marche du foyer, au bénéfice de la religion et du salut de leur âme.

Maintenant je vais passer à d'autres personnages qui cherchent leur voie en prenant comme base la spiritualité. Pour des motifs divers ils viennent « papillonner » autour du noyau central qui leur tend ses bras afin qu'ils puissent se positionner voire se repositionner.

Ainsi, dans la population qui m'a accueilli à mon arrivée j'ai découvert

Francine

Jeune femme, menue, d'une trentaine d'années, mignonne de figure. Très réservée, elle ne peut s'empêcher de rougir comme une pivoine en prenant la parole ou quand on s'adresse à elle. Sa voix d'une infinie douceur m'a subjugué. Mais attention, on sent derrière qu'elle est ferme sur certaines prises de position. Je n'ai jamais posé de questions à son sujet. Mais en écoutant, en collationnant certains renseignements piochés à droite ou à gauche j'ai cru comprendre qu'elle avait fait des études de kinésithérapeute et peut-être même exerce-t-elle ce métier à Toulouse. Je crois savoir qu'elle a pris un congé sabbatique d'une année pour vivre au foyer en attendant de prendre une décision définitive pour « faire ses vœux ».

Il y a un autre satellite tournant autour du noyau central. Il s'agit de :

Daniel

Cet homme est légèrement plus âgé que moi. Célibataire, retraité de l'éducation nationale, il s'est « donné » depuis trois ans au foyer. Peut-être y a-t-il trouvé une famille qu'il n'avait pas. Peut-être en plus de la raison précédemment évoquée veut-il se rendre utile. Toujours est-il qu'il est près de la religion. Difficile à cerner le bonhomme. Même les communautaires se posent parfois des questions. Il ne se livre que très peu et semble parfois en dehors du système, ne faisant jamais de bruit. Travaillant toujours tout seul il participe néanmoins aux tâches générales communautaires. Je crois que derrière son air « d'ours solitaire » il cache une grande âme. J'ai eu l'occasion de discuter avec lui, sans témoin, pour des raisons ne dépassant pas les limites du jardin secret. Je crois, et je le comprends très bien, qu'il lui faut une certaine période d'observation, pour se dévoiler un peu. Comme un animal il a marqué son territoire, en ce qui concerne ses tâches. Quand par hasard ou par innocence je rentrais dans « ses plates-bandes » pendant ses absences, personne ne me donnait un feu vert. Il me fallait voir Daniel. S'il n'était pas là, soit je changeais d'objectif, soit je prenais des initiatives (qui n'ont, a priori, jamais été malheureuses).

Je vais enfin en terminer avec encore une jeune femme d'environ 35 ans. Elle est arrivée quelques jours après moi.

Claire-Agnès

Ce n'est pas son prénom de baptême. Comme toute religieuse, qui l'est encore, elle a choisi un prénom qui lui convenait en rentrant dans les ordres. Elle venait de la congrégation de religieuses, Bénédictines de Sainte-Lioba, installées à Simiane Collongue, dans les Bouches du Rhône. J'ai cru comprendre qu'elle ne supportait plus le voile, ou sa vie monacale. Elle est donc venue se réfugier au foyer, attendant je ne sais quoi de mieux ou de meilleur. Elle ne porte plus la tenue. C'est une femme bien charpentée. Sa solidité physique cache une fragilité psychologique. Il me semble avoir deviné qu'elle était issue d'une famille pauvre et déséquilibrée à tous les niveaux. Quand on la voit pour la première fois on croit avoir affaire à une simplette. Il faut se détromper. Elle a parfois du mal à exprimer ses pensées mais elle sait très bien ce qu'elle pense. C'est une femme très gentille, percluse de problèmes internes. Je ne sais pas si c'est Dieu qui a fait appel à elle ou si c'est elle qui a appelé à Dieu. Elle ressemble à un oiseau que l'on relâche après des années de captivité.

Voilà l'environnement où j'ai vécu pendant un mois. C'est très formateur. Je ne parle là que des personnes qui, pour un temps donné,

vivent ensemble. Je passerais outre sur les passagers, qui pour une raison ou une autre, viennent faire étape pour un repas, une nuit. Je peux dire que j'ai vu des figures que l'on ne rencontre pas ailleurs. Ceci étant dit gentiment car dans des visages souvent rayonnants se cachent des drames de toute nature. C'est là un bienfait de ce genre de foyer. La misère (sous toutes ses formes), quelque fois, si elle ne peut être combattue, trouve un petit refuge convivial.

De quoi, et comment vivent les membres de la communauté ?

L'argent, quel que soit l'endroit où le milieu, reste le moteur essentiel des conditions de vie. Les communautaires n'ont pas de biens personnels. Tous leurs besoins sont gérés par l'institution. Pour les nécessités du service le foyer dispose de deux voitures. L'une, un break, a déjà un âge respectable et un compteur bien pourvu en kilomètres, l'autre, une berline, a été offerte. Tous les membres sont vêtus simplement, la mode n'étant pas une priorité. Personne ne reçoit un salaire, le gain du travail se trouve dans la spiritualité. Quand on voit l'immensité des bâtiments, la qualité de l'infrastructure suivant les dernières normes en vigueur, le confort des installations pouvant rendre jaloux beaucoup d'hôteliers de France, quand on prend en compte les impositions, certainement conséquentes, on peut se demander d'où sortent les fonds nécessaires pour subvenir à toutes ces dépenses. Il ne faut pas oublier que, pour un domaine de cette importance, les frais d'entretien sont importants. Bien sûr je n'ai pas posé de questions directes mais par des biais qui me sont habituels j'ai pu avoir une idée sur le sujet, sans pour autant m'appesantir sur le fondement. Le foyer vit en autogestion, c'est à dire qu'il joue avec les recettes et les dépenses. Je devine, en ce qui concerne ces dernières, car je ne suis ni inspecteur ni comptable, leurs positions financières. Quant aux recettes, elles ont deux paliers.

Il y a celles venant directement de l'accueil et de l'hébergement. Le foyer ne faisant pas partie de l'Armée du Salut, demande aux passagers d'un voyage spirituel, de participer aux frais de réception. Je reprends un chapitre de la brochure. « L'existence du foyer avec ses frais généraux importants (fonctionnement, entretien, chauffage, mises aux normes...) repose sur le travail gratuit de la communauté et l'apport des retraitants. Merci à chacun de donner selon ses réelles possibilités ». Cette dernière phrase vient colorer le mot charité de l'enseigne de l'établissement. En effet certains retraitants sont d'origine modeste et, pour ne pas les exclure d'une spiritualité, parfois indispensable pour l'équilibre de chacun, la participation est laissée à l'appréciation. Mais il ne faut pas se tromper il y a quand même un prix de base fixé, car tous les retraitants ne sont pas au seuil de la misère. J'ai pu constater, ne serait-ce qu'en tendant l'oreille, que beaucoup avaient des situations que l'on peut qualifier d'honorables. Dans ce cas de figure il est intéressant, pour l'observateur lointain que je

suis, de s'apercevoir que la simplicité favorise, en améliorant, le mélange de personnes dont le niveau social est différent. Le cheveu blanc du pauvre est comparable à celui possédant des moyens plus conséquents. La différence est peut-être plus sensible en se promenant sur le parc de stationnement des véhicules. Si certains se font accompagnés, ce qui n'est pas visible, les modèles de voiture (et cela n'est encore pas une preuve tangible) peuvent démontrer un certain niveau de vie. Ceci étant dit j'en reviens à mes moutons. À ma question, une des retraitantes, avec laquelle je prenais le repas à la même table, me renseigna. Pour une retraite de dix jours, la pension demandée s'élevait à 470 euros. Sans dépasser le seuil du certificat d'études on peut dire que la journée est de l'ordre de 47 euros (pour les anciens, environ 315 francs). Raisonnons comme des personnes voyageant de A à Z pour leur plaisir. Moi qui suis pigeon voyageur je peux dire que le prix est des plus raisonnables. En effet. Il faut entrer dans le détail. Faisons le point.

Il y a le coucher. Certaines chambres proposées, sont prévues pour un couple, avec lits jumeaux. Je me souviens d'un propos d'un retraitant qui me précisait en souriant. Tout est prévu pour un isolement afin de permettre la réflexion individuelle, même nocturne, dans une même pièce. Il faut rester lucide mais... cet état de fait peut favoriser un exil momentané. Il existe aussi des chambres individuelles. Toutes ces pièces, où l'esprit se repose en même temps que le corps, sont desservies par des WC et douches mises à disposition, séparément des « dormitorums (?) ». Les lavabos sont inclus dans les chambres. Vous ne trouverez pas mieux, en ce qui concerne le confort, dans la chaîne d'hôtels F1. Tous les locaux méritent, je l'assure, d'avoir le label de propreté.

Si la détente est indispensable, il faut aussi nourrir le corps. Dans le prix de la journée sont inclus.

- a. Petit déjeuner. Ne pas compter trouver, œufs, saucisses ou autres ingrédients dont les anglo-saxons sont coutumiers. Par contre café, lait, thé, confiture, beurre, miel etc. à volonté.
- b. Les repas principaux : Aucun se ne ressemble. Tous les stades sont gravis, de l'entrée au dessert. Il n'existe pas le choix, ou fromage ou dessert. On prend l'un ou l'autre ou alors l'un et l'autre, l'option réside là. L'eau est celle trouvée au robinet, dont, suivant mes petites questions indiscrettes, la qualité est contrôlée (je m'occupe de ce qui ne me regarde pas car, l'eau et moi ! mise à part celle qui est bénite méritant respect, ou celle dite de vie, avec modération !). Le vin est servi normalement, mais ! Surveillance parfois obligeant (on me l'a dit), il est possible qu'à certains moments il y ait restriction. On a beau être pèlerin, il existe des personnes qui aiment bien le sang du christ, même s'il n'est pas consacré.
- c. Dans l'après-midi une collation est offerte. Café, thé, tisanes, petits gâteaux, jus de fruit....

Celui qui trouve mieux dans la notion d'hébergement, à qualité égale, et au prix indiqué, vienne me le dire et surtout me donner les adresses, surtout quand on vient chercher un petit quelque chose pas très courant, dans un cadre qui se prête à la réflexion et à la méditation.

Il est à souligner que la main d'œuvre est gratuite. En dehors des communautaires, des bénévoles viennent à la demande pour aider et soulager.

Le système doit être satisfaisant mais je n'ai aucune idée du bénéfice acquis quand tous les frais sont retirés.

Le foyer a d'autres ressources. Il y a les dons qui se présentent sous plusieurs formes. Les offrandes en argent mais aussi en nature. Ainsi les agriculteurs du coin ne sont pas avares. L'un fournit des haricots verts, des pommes de terre et légumes divers, l'autre des fruits ainsi de suite. Généralement il ne s'agit pas que d'un kilogramme.

Apparemment le foyer semble être bien géré mais il est visible que l'économie est de rigueur et que le gaspillage est proscrit, chacun y veillant à son niveau.

Passons à la deuxième partie de la question.

La vie communautaire est très organisée. En temps normal chacun connaît sa place et son rôle, sauf quand une modification d'emploi du temps intempestive vient perturber le bon déroulement du système.

On peut diviser la journée en deux parties.

Prenons d'abord l'aspect religieux.

- 7h00 : Prière du matin pendant une demi-heure.
- 11h00 : Messe pendant une heure.
- 18h-18h30 : Chapelet.
- 18h30-19h30 : Adoration du Saint Sacrement (exposition d'une grande hostie consacrée).

Si l'on fait les comptes, trois heures de la journée sont déjà occupées.

À cela il faut ajouter les bénédicences et remerciements à chaque extrémité des repas. La prière du soir se fait à l'issue du dîner et dure environ une demi-heure, à table.

Entre les intervalles laissés, chacun vaque à des occupations diverses, en fonction d'un calendrier prévisionnel établi, permettant un panachage des activités. La seule des rotations que j'ai pu constater concerne les fourneaux. Toutes les femmes, sauf Marie-Hélène, handicapée, manipulent les queues de casseroles, à tour de rôle, concoctant les menus mis au point par Colette qui a fait sa sortie d'ingrédients et d'aliments en conséquence. La communauté, et ses invités occasionnels,

ne mangent pas comme les retraitants. Tout ce petit monde se contente des restes complétés, suivant une nécessité dépendant de la quantité des reliquats disponibles. L'économie et le non gaspillage restent de rigueur. Tant que j'écorne ce sujet je précise qu'en un mois je n'ai jamais mangé de viande rouge. D'autres chairs sont privilégiées car moins dispendieuses. Je me suis amusé à observer le visage des cuisinières que la rotation avait désignées pour la confection des repas. Attentives à leur livre de recettes, car n'étant pas professionnelles de l'art, elles essaient de faire pour le mieux. Parfois le résultat n'est pas à la hauteur de leurs espérances, à leur grand désespoir. Devant moi, il n'y a jamais eu de drame, ni sur la qualité ni sur la quantité. Je n'ai remarqué une quelconque remarque au sujet de petits ratés ou du choix des mets. Par contre j'ai été impressionné par « le bon coup de fourchette » de ce petit monde. Quand les retraitants sont présents c'est une autre histoire. De vieilles mères de famille, bénévoles et aguerries aux combats culinaires, mettant à disposition compétence et expérience, sans oublier la bonne volonté, viennent prêter une main forte et efficace pour nourrir de nombreuses bouches. Si l'hostie peut satisfaire l'âme, l'estomac ne peut se contenter d'une minuscule pâte fine et fondante. Il lui faut le volume nécessaire et indispensable pour le corps. Quand le palais est, de surplus, content, ce qui est généralement le cas (mis à part des goûts particuliers), la satisfaction est globale, tant pour les préparateurs et la main-d'œuvre de service, que pour les consommateurs.

Les hommes ne sont pas concernés par le jeu des fourneaux. Sauf Xavier, dans un cas précis. C'est lui, (volontaire ou désigné ?), qui s'occupe toujours de la préparation des liquides (café, thé, lait etc..) des petits déjeuners. Petit détail qui l'oblige à se lever au moins une heure avant les autres, car, très assidu, il assiste à la prière du matin. Le premier des repas de la journée a lieu après celle-ci. Ce qui revient à dire que l'on s'occupe en se levant, en premier lieu, de saluer le Seigneur, l'estomac vide.

Quant à Daniel, il aide, en dehors de ses tâches spécifiques, dans tous les domaines concernant les actions inhérentes à l'accueil et au départ, voire l'amont et l'aval des retraitants.

Comme on peut s'en douter il faut jouer avec les personnes et leur caractère.

Parmi les travaux inévitables, il y a le nettoyage de la vaisselle. Des machines à laver, type collectif, existent bien. Mais leur envergure ne va pas au-delà des couverts et des plats de petite capacité. Pour les autres ustensiles de cuisine plus conséquents, et ils sont nombreux, il faut passer par le lavage et l'essuyage à la main. Pour les machines, seuls Xavier et Blandine en sont « les chauffeurs ». Elles demandent des connaissances techniques mais aussi une force suffisante pour soulever de lourds plateaux remplis de verre et de ferraille. Heureusement que les retraitants offrent leurs bras pour aider les communautaires dans leurs multiples tâches.

En général il faut compter, pour accomplir le nettoyage complet et le rangement, près de deux heures après le départ du dernier convive.

En principe, dans l'après-midi, il est donné une heure de repos au personnel, bénévole ou permanent. Souvent cette détente passe dans les pertes.

Je n'ai fait que brosser un tableau sommaire de l'occupation du personnel. Si l'on fait une synthèse la journée commence à 7heures pour se terminer vers les 22h. En principe le dimanche est le jour du Seigneur, donc travail concédé au minimum indispensable. Mais les impondérables, nombreux, viennent souvent, perturber le repos dominical. Toujours en principe, une journée permet dans la semaine, en fonction des activités planifiées, une autre détente pouvant permettre réflexions et activités personnelles est donnée. La marche du monde extérieur, vivant à un rythme difficilement conciliable, ampute et perturbe les petits moments de tranquillité difficilement acquise. Il ne faut pas chercher dans ce milieu une relation avec les 35h de travail préconisé par la loi. Pour une bouchée de pain la communauté, en deux jours pleins, remplis le contrat. Quand on voit que beaucoup de tâches, fastidieuses et pénibles sont demandées à des dames ayant les cheveux blancs ou à de jeunes femmes de petite corpulence, avec parfois des problèmes de santé, il faut le vivre pour le croire. Je ne peux que lever mon chapeau et les saluer. Et tout cela pour « satisfaire une ambition spirituelle » sans rien attendre du monde qui les entoure !

Après avoir fait le tour du propriétaire (j'ai passé des détails pour éviter d'écrire un livre), après avoir présenté la famille (et je précise encore que les appréciations portées restent ma propriété) il est temps que je parle de moi et de ma démarche.

Quelles furent mes motivations ?

J'ai déjà fait une approche au début de mon texte. Ayant abandonné mon voyage initialement prévu j'aurais pu, sans problème trouver une autre destination. Mais voilà il y avait une entrave. J'adore les déplacements en cargo. Pour ceux qui ont pu lire mes pérégrinations navales j'ai déjà exposé le fait que même en vivant parmi un équipage, on reste seul, et les motifs sont évidents. La solitude demande un équilibre psychique stable. Or, ce n'était pas mon cas en cette période. Ma tête, encombrée de problèmes personnels issus eux-mêmes d'une situation familiale chaotique, me laissait prévoir un comportement ne ressemblant en rien à une attitude m'étant coutumière. D'un autre côté il m'était difficile de rester entre mes quatre murs à Montauban. Je n'aurais fait qu'aggraver mes déboires en me cloîtrant. Moi, l'ours solitaire, faisant souvent cavalier seul, il me fallait une proximité et surtout occuper mes mains pour une cause dépassant mes propres besoins. Ma mère me disait souvent que l'oisiveté est la mère de tous les vices. C'est vrai. Mais mon inaction n'était pas de la fainéantise mais simplement, si l'on peut dire, une démotivation caractérisée, ce qui n'empêche pas, à terme, de rejoindre les dérives qui concluent indubitablement. Connaissant ma maladie et sachant où se

trouve le remède j'ai pensé au Foyer. J'en profite pour faire un coucou à ma maman, car, sans doute sans elle, j'en serai au stade de la recherche. Ce ne sont pas les solutions qui manquent, mais parfois c'est le temps qui commande et l'on peut rarement prévoir les situations à court terme. J'ai donc, après concertation avec les responsables, opté pour le Foyer de charité. Cela présente plusieurs avantages.

- a. Ce n'est pas loin de Montauban.
- b. Il n'y a pas de réservation à faire.
- c. J'étais sûr d'avoir une occupation. Connaissant les lieux à défaut des personnes, je sais qu'il y a toujours du travail. Sans avoir fait d'études sur la psychologie je sais que des mains occupées évitent au cerveau de « battre la campagne ».
- d. Il n'y a aucun contrat. Satisfait on reste. Dans le cas contraire on part et on dit quand même merci.

Et le coût ? J'en parlerai plus tard.

Pour en finir avec ce paragraphe je peux dire que c'est la solution qui, suivant le moment précis, m'a semblé la plus adéquate.

Question que l'on peut se poser. Et la religion là-dedans ?

J'ai toujours été profondément croyant, catholique puisque mes parents en avaient décidé ainsi. Mais je ne conteste pas leur choix, qui il faut bien l'avouer, ressemble plus à une perpétuation d'habitudes séculaires où l'église régnait en maîtresse qu'à une volonté particulièrement fondée. Il y a beaucoup à dire là-dessus mais, en dehors de l'héritage, toujours consenti, j'ai pu trouver dans ma pratique, rarement visuelle, non pas des solutions mais quelque chose qui ressemble à du réconfort. Je ne vais pas continuer dans ce sens car j'aurais beaucoup de choses à exposer. Le sujet n'étant pas là précisément, je peux schématiser en disant que si mon fond est très religieux, la forme elle, laisse beaucoup à désirer, du moins dans la ligne émise par l'église. Quelques explications plus tard. En venant dans ce foyer, expérience oblige, je savais ce qui m'attendait. Rien n'étant obligatoire dans la participation des offices, j'avais dès le départ l'intention de renouer, l'occasion se présentant, avec des rites qui m'ont surpris tant ils ont évolué. C'est la substance qui importe, n'est-ce pas ? La suite du texte apportera quelques compléments.

Mes conditions d'hébergement, clos et couvert et ambiance

La majorité de la communauté (sauf deux femmes logeant dans une vieille demeure, proche) loge dans le corps central du bâtiment le plus ancien. Je ne connais pas l'ensemble des logements. J'ai eu l'occasion de visiter la chambre de Marie-Hélène. Ce n'est certes pas une cellule de moine mais cette femme de 73 printemps trouve peut-être là la chaleur d'un petit chez soi confortable où j'ai vu des cadres portant les photos de

parents depuis longtemps disparus. Les commodités sont sur le palier.

J'en viens à mon cas. On m'a réservé une belle chambre, certes modeste par la qualité de l'ameublement mais spacieuse. J'ai à ma disposition : une armoire, un meuble bureau avec pour l'occasion une penderie, un lit deux places, une table de nuit avec bien sûr sa lampe de chevet, une petite table de travail. Le lavabo est présent et, comble de luxe une douche. Les WC sont à l'étage. Rien à dire. Mon seul problème réside que cette chambre se trouve au 3^{ème} étage, sans ascenseur, ce qui va me poser, du moins au début, quelques petits problèmes.

Passons du côté de la salle à manger. Toute la restauration se trouve dans le bloc central situé au rez-de-chaussée de la bâtisse la plus ancienne. Il y a là, outre la cuisine mais aussi une immense salle à manger pouvant contenir au moins 150 retraitants, plus une salle à manger pouvant recevoir la communauté et une autre pour des conciles plus restreints. Je mange donc avec le père, ses ouailles et parfois des invités de passage. Les places ne sont jamais fixes. Elles restaient à la discrétion de la personne de service qui, suivant son humeur, plaçait les gens en posant dans les assiettes des porte-serviettes personnalisées par des couleurs ou des motifs, changeant par périodes régulières ou en fonction des occupants de table. Il faut avoir l'œil pour repérer sa place. Mais il y a toujours une âme charitable qui désigne le siège du postérieur. Ce système me convient très bien. Car si les confidences ne sont pas de règle pendant les agapes, il y a quand même des échanges. Tourner ainsi de droite à gauche autour de la table, en fonction des jours ou des présences et de l'initiative du poseur de serviettes, permet de changer de voisin et de converser presque en tête-à-tête. En effet les occasions d'échanges sont peu nombreuses bien que la promiscuité reste constante. On se croise et on se croise à nouveau, échangeant de petits mots aimables ou répondant à des questions précises concernant le moment. L'ambiance n'a rien de comparable à celle d'un couvent où le silence est de règle. Ici, au contraire tout est vivant mais les interrogations sur le voisin ne sont pas les bienvenues. La curiosité concernant l'autre, est déjà un vilain défaut et il est irrespectueux de vouloir savoir ce qui se passe dans l'intériorité du voisin. Ne paraît ce que l'on veut bien laisser paraître. Là-dessus je suis un coffre-fort inviolable. Parfois, pourtant, je laisse la porte légèrement, et volontairement ouverte. Quelques exemples.

Le Père me demandant si j'avais été agriculteur je répondais par la négative et sans qu'il aille plus loin dans ses investigations, je précisais que j'avais été militaire. Jamais on ne m'a demandé mon grade. Une autre fois rencontrant Blandine qui remplaçait Marie-Hélène pendant son hospitalisation, à la comptabilité, et sachant que le foyer vendait des cartes téléphoniques pour les passagers, je demandais si elle pouvait garder les celles usagées, jetées, pour la collection de ma fille. Ainsi, non seulement le foyer savait que j'étais père de famille mais que j'avais au moins une fille, et j'ai récupéré, par ce biais, une cinquantaine de cartes pour ladite fille. De temps en temps je laisse s'échapper un élément de ma vie. Un jour on me demande d'aller chercher quelqu'un à la gare d'Agen. On s'ingénie à me

préciser où se situe la station. Je rassure tout de suite en indiquant que cela fait plus de quarante ans que je connais la région et que pendant trois ans j'ai été en garnison dans cette ville. Alors ! On a beau être réservé on n'en est pas moins poussé par un désir d'en savoir un peu plus. La suite logique de la discussion est de me faire préciser que j'étais originaire de la région.

Le mensonge étant un péché, et il serait indécent d'en commettre dans ce lieu, j'ai répondu que j'étais du nord, pas celui d'où est originaire le Père, mais celui de l'Afrique. Pour un esprit constructeur, à partir de ses fils conducteurs on peut commencer à dévider un écheveau, en résumant ainsi :

Il est originaire d'Afrique du nord, il est marié, il a des enfants, il demeure à Montauban, il a habité Agen et est à la retraite après une carrière dans l'armée.

On peut déjà évoquer l'esquisse de la caricature du bonhomme. Ils n'en sauront pas beaucoup plus. Bien qu'une tentative ait été tentée. En effet, un jour où il y a eu besoin de main-d'œuvre pour trier des prunes arrivées en masse le matin, je me retrouve devant la table de travail avec Claire-Agnes, la sœur en quête de ressourcement, et Blandine. Ce genre de travaux peut engendrer des échanges. Puisqu'il était sujet de prunes ce jour-là, j'ai révélé que ce fruit ne m'était pas étranger, l'ayant, dans ma jeunesse, côtoyé du ramassage à sa transformation en pruneau, jusqu'à la vente du produit. Les initiés me connaissant savent que la prune et les prémisses de ma vie familiale sont étroitement liés. Ai-je commis un faux pas ? Blandine me posant une question ayant trait à cette période de ma vie, j'ai redressé la barre en lui répondant gentiment, mais fermement, que l'on ne franchit pas la limite de mon jardin particulier. La pauvre fille a baissé le nez. Claire-Agnès, quelque temps après, pour ce qui la concernait, prenant ma réplique en référence, comme elle le dit elle-même, refusera de se dévoiler (on ne peut mieux dire pour une sœur).

Tout ceci étant pour dire que dans le système, les échanges concernant la vie personnelle ou son intimité restent dans le domaine du privé, à moins que l'on invoque la confession. Dans ce cas-là, on s'en réfère au Père, dont c'est l'une des attributions (que l'on peut toujours discuter).

Restons dans ce domaine. Quelques jours après mon arrivée, le Père demande à me parler, en privé. Je ne suis pas du tout surpris. En dehors de toute notion religieuse, en tant que responsable, j'en aurais fait autant, mais plus tôt. Il est indispensable de savoir à qui on a à faire, surtout quand on héberge. Dans ce genre de lieu, en recevant, on ne pose pas de questions, on ne demande aucun justificatif. La confiance règne en maîtresse. Je ne crois pas que l'on retrouve ça ailleurs. En me convoquant je ne sais si le prêtre voulait sonder ma personnalité ou sur ma spiritualité. Peut-être les deux. Dès que nous fûmes seuls je ne lui ai pas laissé l'avantage, en prenant la parole, devinant ce qu'il voulait savoir. À confiance acquise, confiance donnée. Je ne parlais pas sous le sceau de la confession mais sous celui de la confidence. Si ces deux mots ont une

nuance sensible il n'en reste pas moins que rien ne doit s'échapper de notre conversation. D'ailleurs il me l'a précisé. J'ai donc abordé ma spiritualité et ma vie personnelle.

Ma position vis à vis de la religion

J'avoue que je suis divorcé. Cet état de fait n'est pas dans la lignée suivie par l'Eglise, en vertu de l'Évangile qui dit « Ce que Dieu a uni l'Homme ne peut le défaire ». Je comprends très bien le chemin dogmatique. Le Père reconnaît que l'entente entre époux n'est pas toujours vivable et que la séparation est une solution parfois inévitable, sans rompre pour autant les liens du mariage. Mais il y a un mais. Je lui explique que bien que catholique je suis aussi un citoyen, soumis par force, aux règles républicaines, disant, en gros, que si au bout d'une séparation l'un des époux demande le divorce, l'autre ne peut le refuser. C'est exactement ce qui m'est arrivé. Séparé, au début de mon affaire conjugale, j'ai accepté la demande de divorce de mon ancien conjoint. Je comprends toutes les données émises par les uns et des autres. Mais il y a ceux qui demandent le divorce et ceux qui le subissent. Pris dans un piège entre le marteau et l'enclume, j'ai été rejeté par l'Eglise. Cela ne m'empêchant pas de rester croyant je suis venu, il y a quelques années dans ce même foyer, assistant à la messe, sans communier. Jusqu'au jour où, Monique, une ancienne communautaire, est venue près de moi, me susurrer dans l'oreille, que ma position de divorcé ne m'empêchait plus de communier, chose que je n'ai pas fait pendant mon séjour. L'Eglise avait évolué mais je restais frustré. J'avouais que j'étais un homme fier et n'admettais pas que l'on me mette à la porte pour me dire par la suite que je peux revenir. Je suis donc devenu comme beaucoup d'autres, croyant, mais peu pratiquant. Pourtant je ne manque jamais, lors de mes voyages, où même quand je passe devant une église de ma ville, de dire ma petite prière, à ma manière. Souvent, seul, devant ma TV j'assiste à la messe diffusée à l'écran. Je vis donc une religion que forge mon individualité et les remous extérieurs qui m'échappent du fait de la non-fréquentation. Ma venue dans le foyer me permet donc, en dehors de mon bénévolat, de renouer avec des principes religieux passés dans les « oubliettes » pour de multiples causes, dont l'Eglise n'est pas tout à fait responsable.

Je profite de l'occasion pour dire que je suis un peu perdu dans les offices. Je ne participe jamais aux chants, pour la simple raison que je ne les connais pas, en dehors d'une réserve personnelle ressemblant fort à de la timidité. Même la prière fondamentale concernant la Vierge a subi quelques modifications. J'en suis resté à celle que mes ancêtres récitaient et dont j'ai été imbibée pendant ma formation religieuse de mon enfance. Avant que l'entretien soit clos je tenais à préciser au prêtre que c'était moi qui étais redévable pour son accueil, car en dehors de mon aspect volontaire je comptais trouver dans son foyer le réconfort dont je ne savais pas puiser ailleurs. Je lui étais donc débiteur.

Mon bénévolat ? C'est vrai je suis venu pour aider. J'offre mes

bras, mon cerveau, ma force, sans compter. Dès le départ j'avais annoncé que je n'étais pas venu dans le foyer pour m'engraisser, pour passer un repos sans frais. Voilà donc l'essentiel de mon entretien.

Tous les matins j'assiste à la prière du matin. Comme tout le monde je suis l'office, et communié, puisque j'en suis maintenant apte. Je n'assiste que rarement au chapelet. Deux raisons à cela. D'une part pour réciter des prières réservées à Marie, je n'ai besoin de personne. Je peux le faire, sans aide, en accomplissant mon travail. On m'en a fait la remarque. J'ai répondu ce que j'ai dit juste avant. D'autre part, certaines de mes activités me donnaient tellement mal aux reins que je ne pouvais supporter les bancs d'église. Quant à l'adoration, je ne sais pas faire. En dehors de la dernière raison invoquée, je me sens inutile. Je ne rejette aucunement le concept, mais le silence imposé pour cette contemplation me rejette dans mes propres problèmes. Je suis venu chercher le contraire. Alors je préfère m'isoler dans ma chambre, en attendant le dîner, en face de mes interrogations, en demandant à Dieu de m'éclaircir l'esprit et donner une direction à suivre.

Il me faut maintenant en venir aux activités qui ont occupé mon temps et mon esprit, en faisant fonctionner mes membres et suer mon front pendant mon séjour.

Je commencerai par l'incontournable routine due aux intransigeances de la bienséance. Il faut une tenue correcte et propre pour assister à la prière du matin et participer au repas du matin. Suite à quoi il me faut changer de « peau » avant travaux. Les miens sont exclusivement extérieurs, donc salissants. Avant la messe, suivie du déjeuner, il faut de nouveau se changer. Suite à quoi pour l'après-midi il faut reprendre sa carapace de travailleur. Je saute les offices du soir, mais il m'incombe, pour dîner, d'avoir une tenue propre. Pour moi il ne s'agit pas d'une imposition. J'ai toujours eu l'habitude d'adapter la tenue aux circonstances. Je me vois mal aller me baigner avec un nœud papillon et aller à la messe en maillot de bain. Ce n'est pas dans ma conception des choses. Mais cela me pose un petit problème, car j'habite au troisième étage, et je l'avoue, au départ j'ai eu quelques difficultés. Depuis quelques années mon organisme n'était plus habitué à des dépenses énergétiques aussi importantes. Mes jambes commençaient à faire grève et mon cœur palpitait, comme si la Vierge lui était apparue. Avec le temps les premières en ont pris leur partie et l'autre s'est calmé s'étant rendu compte que l'aspect visionnaire n'était dû qu'à une envolée intempestive de son rythme. Quoiqu'il en soit mon compteur cérébral a fait ses calculs. En moyenne, dans mon séjour, j'ai grimpé, journalement, plus de trois cents marches. Mon cardiologue doit être content, lui qui m'avait prescrit du sport à la suite de mon incident cardiaque. Je n'ai rien contre l'ordonnance mais son accès n'est pas aisé. Bref ! Ceci ne concerne que le côté sportif. Passons à la suite.

Dès le départ j'ai été placé sous la coupe de Xavier, l'homme à tout faire et qui fait tout, quand il le peut. Comme je l'ai annoncé quelque part, le domaine du foyer est grand et possède donc de nombreuses allées et de massifs floraux. Comme dans la religion, par manque de moyens, la

mauvaise herbe est plus florissante et dominante que la pensée, que celle-ci soit issue de l'esprit ou de la terre. Pendant près d'une semaine, ma mission étant fixée et muni de quelques petits outils, je me suis attaqué aux racines du mal. Désherber certes, il fallait le faire. Mais pour éradiquer le mal il fallait aller en profondeur. Je n'avais pas besoin de conseils particuliers, et d'un autre côté ne voulant pas que mon action ne soit que provisoire, je me suis attelé à pourfendre le mal à sa racine. La couverture des feuilles superficielles de ces plantes indésirables venant troubler la croissance des fleurs domestiques ne m'impressionnait pas. J'allais donc par tâtonnements pour découvrir le pied nourricier, imbriqué entre les pierres, afin de l'extirper pour mettre fin à une vie ne convenant pas à tout le monde. Cette recherche m'a donné beaucoup de mal. Toutes les journées, plié au ras du sol, ont été un exercice qui n'a pas du tout plu à mes reins qui, depuis longtemps n'avaient pas subi un tel outrage. En fonction de quoi l'assemblée générale, sise dans ma cavité cérébrale, suite à des poussées syndicales de membres influents régissant le bon fonctionnement de mon organisme, a décidé de freiner certaines activités pouvant, à l'occasion, entraîner un chômage partiel. De ce fait, sous l'impulsion, j'ai minimisé, autant que possible, la fréquentation des bancs d'église, avec, comme accompagnement, les raisons déjà évoquées.

Il ne faut pas croire que j'ai passé mes journées à ramper sur le sol à la recherche d'une racine. Cela a duré une semaine, mais par la suite, les missions furent multiples. Je naviguais à la commande. La connaissance faite, il faut quand même un certain temps pour cerner un personnage, pour connaître ses capacités et ses réactions. En particulier Xavier me fixait globalement ses directives. Parti avec, sans vouloir faire contre je faisais sans puisqu'entre temps j'étais « harponné » par X ou Y. Claude, c'est moi, pouvez-vous aller au village chercher du pain ?

Claude, on ne peut faire autrement, pouvez-vous aller chercher, ou accompagner, quelqu'un à la gare ? et ainsi de suite. Parfois j'étais obligé d'abandonner mon travail en cours pour aider à la cuisine. Haricots verts à écosser, courges à peler, prunes à trier pour la conserve ou la confiture, pommes pour la même destination et j'en passe. Tout cela se compte par kilogramme. Tout cela s'effectue au coup par coup sans plan. Il y avait quelques fois des activités programmées. Pour les prunes, avant leur destination finale, il fallait les ramasser. Et me voilà parti dans un travail me ramenant quarante ans en arrière. De même pour les pommes, la compote est la destination finale. Mais la cueillette, même gratuite et autorisée, est à la portée de la main qui veut bien se tendre pour prendre le fruit et transporter les cageots, dans des allées trempées et boueuses. Cela me convenait très bien. Le seul point négatif réside dans le fait que mes muscles se plaignent d'un manque d'entraînement. J'ai fait pas mal de métiers dans mon séjour. Parfois les obligations de la vie du site sont dirigées, parfois elles sont la conséquence d'une maladresse. Exemple : par une journée d'orage je me suis précipité dans ma chambre (soixante marches, non comptabilisées, à monter) pour fermer mes fenêtres. Pour se faire mes doigts ont pris position sur le montant de bois, pendant que mon poignet forçait sur la vitre. La fenêtre a été fermée mais le verre n'a

pas résisté à la pression du poignet. On se doute du résultat. Pas tout à fait. Entre mon membre et la paroi de verre il y avait un voilage qui s'est aisément prêté à jouer la comédie en faisant apparaître dans sa trame une magnifique déchirure. Étant responsable de mes déboires, penaud par ma maladresse, j'ai remplacé le carreau et fait en sorte que le voilage soit changé par un frère plus neuf (ma bourse étant la seule bénéficiaire). On ne peut pas demander à Pierre de réparer les bêtises de Paul !

Je continue. L'éventail des travaux étant, dans la communauté, si ouvert, que par un hasard volontairement involontaire je me trouve embringué dans une mise en boîte. Pour être plus précis il me fallait enfermer dans des enveloppes les plannings des retraites pour l'année 2004 et différentes correspondances, diffusés dans toute la France. Il ne faut pas se tromper dans le conditionnement. Quand on voit qu'il y a plus de mille enveloppes on peut imaginer la manipulation. Je ne parle pas des adresses et des timbres. Cela a demandé, à moi plus d'autres, plus d'une journée, comportant heureusement des coupures pour tâches annexes. À l'occasion l'annexe c'est moi. Il faut amener ce monceau de courrier à la poste. Bien sûr on fait appel à mes services et à mon « cheval ». Pour affranchir tout ce courrier il faut des timbres dont la communauté de dispose pas. Pour pallier cette déficience on me remplit un chèque en blanc pour payer les frais inhérents aux dépenses postales. Je veux bien faire la démarche. À l'étonnement de tous je refuse le chèque proposé. Et j'explique. Je ne prends jamais sur moi, en plus quand il y a déplacement, de chèques de cette sorte, un accident ou une main malveillante pouvant profiter des circonstances d'un oubli ou d'un vol ... ! J'ai remercié tout le monde de la confiance m'étant accordée, mais j'ai préféré avancer la somme en payant à partir de mon compte, contre remboursement. À une confiance on peut opposer une autre confiance. À l'heure où j'écris ces lignes j'ai récupéré mes avances.

J'ai fait part de quelques-unes de mes occupations. En dehors de mon emploi de jardinier, j'ai, abandonnant mon râteau et ma binette, fais le commissionnaire, et parfois, ma maladresse aidant, tenu le diamant et le mastique du vitrier. J'ai aussi laissé sous-entendre que la cuisine ne m'était pas inconnue, soit pour effectuer les travaux de vaisselle, soit pour faire les tâches de légumier. En effet, compte tenu de l'ampleur des arrivées des dons de légumes et fruits, l'urgence de la préservation et du conditionnement n'est plus à souligner. Il fallait œuvrer de suite. J'ai déjà parlé des haricots verts, des prunes et des pommes, mais il y avait aussi les courges, les potirons, et suivant les arrivages, re-pommes, re-haricots verts. Pendant que les uns équeutaient les autres mettaient en bocaux ou préparaient les confitures ou la mise en forme pour la congélation. Un travail d'équipe pas toujours agréable à faire, à mon sens, compte tenu de son ampleur qui, il faut bien le dire, m'empêchait de fumer. Je ne cache pas que de temps en temps, je prenais une petite minute, pour aller griller, à l'extérieur, ma petite cigarette. Je passe sur l'épluchage des pommes de terre, la machine existante étant en panne, attendues pour le repas du jour.

Une fois on est venu me distraire de mon travail extérieur pour la

découpe de lapins. Ceux-ci, pas tout à fait en fin de décongélation demandaient certaine force physique pour les morceler sans employer le couteau favorisant un émiettement des os. Je reviendrais un peu plus loin dans le domaine concernant ce lieu où se mijotent les mets dont les muscles stomachaux sont demandeurs. Pas loin de la cuisine se trouve la cave. Ne pas voir en moi l'ivrogne en quête de besoin. Les circonstances ont fait qu'il fallait quelqu'un pour mettre le vin en bouteille, pendant l'absence de Daniel, le préposé, parti pour cause de vacances. Voyant en moi quelqu'un qui ferait l'affaire pour ce travail ingrat, et odorant, on me confie l'affaire. J'ai donc passé une journée pour transvaser des cubitainers de cinq litres dans des bouteilles de $\frac{3}{4}$. J'ai compté une manipulation de plus de 130 bouteilles. Il faut bien faire travailler l'esprit quand les mains font un travail automatique pas très enrichissant. Mais cela demande une attention. C'est ainsi que j'ai, perdu dans je ne sais quels nimbés, cassé deux bouteilles, vides, et gaspillé plus d'un litre de vin par débordement intempestif (chut ! Il ne faut pas le dire). Le hasard m'a donc désigné caviste. Je me suis ainsi aperçu, en fréquentant ce lieu où est entreposé le jus de raisin, qu'il y a de bonnes vieilles bouteilles qui sommeillent pouvant rendre envieux quelques sommeliers avertis. Pour fermer cette parenthèse je signale en passant que la communauté, tout sexe et tout âge confondus, aime bien boire du vin en mangeant, tout en appréciant la qualité supérieure quand elle arrive à table. Une vie routinière n'est pas agréable. Aussi, quand les cuisinières me lâchent, Xavier, mon directeur direct, me reprend en main. Me voici repartant avec un croissant sur l'épaule pour assassiner des milliers de ronces millénaires n'ayant jamais vu encore un adversaire aussi déterminé que moi. Pendant deux jours elles m'ont rendu la vie dure. Après la rébellion de mes membres inférieurs devant transporter un peu moins d'un quintal de ma chair la journée, et gravir des centaines de marches, après mes reins n'appréciant pas la courbure que je lui impose, voilà mes bras qui récriminent devant des ronciers aussi rébarbatifs que des troncs d'arbre. Avec beaucoup de difficultés et aussi beaucoup de temps, j'aurais, peut-être, pu finir la parcelle que l'on m'avait désignée comme ennemie. Heureusement d'autres besoins se font sentir, comme une diversion. J'ai déjà dit que parfois je jouais au commissionnaire. J'ai fait comprendre que de temps en temps, je coiffais ma casquette de chauffeur de taxi, en allant chercher ou prendre une personne à la gare. Agen, le Foyer, est une histoire d'un petit quart d'heure de trajet (à multiplier par deux car il y a un aller-retour), venant quelques fois s'ajouter aux heures de travail coutumières. Je me suis vu confier une petite mission beaucoup plus longue en kilomètres, donc en temps, dans des horaires « pas très catholiques »). Dans son planning le Père avait prévu un pèlerinage en Turquie sur les pas de Saint-Paul. Quelques personnes, avant de prendre l'avion, se retrouvent au Foyer à 3h du matin pour un rassemblement. Il fallait donc trouver des moyens de locomotion pour transporter ces personnes du Foyer à Toulouse. En plus des deux véhicules de l'institution, il y avait le mien. Et c'est parti pour Toulouse mettre le paquet de voyageurs dans l'avion. Au retour je m'arrête à Montauban, sur la route, pour passer la journée dans ma demeure. Il sera assez tôt le

lendemain pour rejoindre le Foyer. Dix jours après il fallait rechercher les pèlerins de retour de leur périple et ce, à minuit, à Toulouse. Je suis toujours partant mais je m'accorde, avant, deux petits jours, car quelques petits problèmes surviennent en tant que, disons, citoyen de la République. Au jour fixé pour le rapatriement prévu à minuit à Blagnac, je donne rendez-vous à Blandine et Xavier, les autres convoyeurs désignés, pour venir souper chez moi, chose qui a bien été accueillie. À l'heure convenue, pile, mes convives arrivent. Si je précise la ponctualité, c'est juste pour souligner que, si à mon niveau je reste un observateur, les autres aussi ne sont pas aveugles sur mon comportement. Et ceux-ci, je ne sais par quel biais, et j'en ai eu confirmation par la suite, se sont aperçus que j'étais assez rigoureux sur certains principes. Profitant de temps assez libre j'ai concocté pour mes invités un petit repas à ma façon. Connaissant leur simplicité j'ai donc fait un menu sans recherche particulière. Je leur ai proposé, sans demander leur avis, une salade de poivrons grillés, prouvant mon origine déjà dévoilée, accompagnée d'un gratin de pâtes de ma composition où des saucisses montaient la garde. Pour terminer, un fromage grec, noyé dans l'huile d'olive, « feta » je crois, précède une crème faite maison. Je n'ai pas eu besoin de faire la vaisselle. Comme s'ils connaissaient ma maison de longue date, mes invités, en deux temps, trois mouvements, ont résolu le problème. Il ne nous restait plus qu'à aller à la pêche aux pèlerins pour les ramener au bercail, vers les 2h du matin. Cette petite étape montalbanaise a eu une suite imprévue. Quelques jours après, pendant que j'étais en train d'œuvrer à l'extérieur, Colette, l'intendant(e) du coin m'apostrophe pour me demander si je pouvais préparer, pour la communauté, une salade de poivrons. Il faut préciser qu'elle est descendante de, disons, Pieds Noirs. Les nouvelles vont vite et le bouche à oreille, pour une communauté fermée est efficace. Que peut-on refuser à une femme ? Renseignements pris, il se trouve que le jour prévu, un dimanche, la table communautaire accueille quatorze personnes. J'accepte en prenant tout à mon compte pour faire le nécessaire, à commencer par l'achat des ingrédients de base. Ainsi le lendemain j'enfile mon tablier de ménagère pour acheter la base du plat au supermarché d'Agen. Cela me fait une coupure bénéfique, laissant mes muscles relativement meurtris au repos. Ensuite il faut assumer. Tel que je le fais, la préparation de cette salade demande du temps et est passablement salissante. Pour ne pas hypothéquer la cuisine utilisée pour les repas normaux, force m'est donc de profiter du repos de l'après-midi, pour élaborer ma mixture, sans aide pour la préparation ni pour le nettoyage. Le résultat a été apprécié, ce qui est déjà appréciable.

Ce sujet me permet de revenir sur un point. Si je ne prends que cette année en compte, et si je sais bien le faire, je passe, environ 47 dimanches à manger seul devant une assiette, quand j'ai le courage d'en mettre une. Où sont passées les cinq qui manquent ? Quand je fais le tour de la question, je peux répondre que certains week-ends ont eu lieu sur un bateau où les repas, bien que se passant en commun, ont la particularité de se retrouver seul, la langue étant une barrière. En dehors de cela, parfois, j'arrive à passer de rares dimanches en famille, quand j'ai le plaisir

de rencontrer mes filles, en fonction des allers des uns ou du retour des autres. Pour moi le dimanche, ou une fête particulière, en dehors d'un aspect religieux, a une appréciation symbolique dans les rapports familiaux, d'autant plus appréciables que rares. J'ai, ici, pendant un mois, retrouvé une valeur emblématique. J'ai donc marqué à ma façon le jour du Seigneur, pour rester dans le contexte. Un dimanche je porte à table un vin de précision, le suivant j'offre des huîtres à ceux qui en sont friands, compensant par du jambon du pays pour ceux n'aimant pas ces coquillages et enfin confectionne une salade de poivrons pour entamer le repas du dimanche qui suit.

Maintenant je vais aborder une fonction dont j'ai gardé la divulgation pour la fin. Il me faut remonter les années. Du temps de mon premier séjour j'avais remarqué la présence d'un escalier donnant de la cuisine à l'arrière du bâtiment central, pas visible de l'entrée. Derrière un crépi de ciment lézardé et miné par le temps se devinaient de magnifiques pierres. Les circonstances d'alors et le temps qui m'était imparti ne me permettaient pas de dévoiler l'idée germant dans mon esprit. J'adore les vieilles pierres et le fait de les voir voilées par un parement lépreux m'attristait. Mais bon ! Plus de dix ans après je retrouve le même escalier qui, on s'en doute, présente un aspect encore plus délabré, l'eau et le gel ne l'ayant peu épargné. À mon arrivée j'avais remarqué le magnifique travail de Xavier concernant la remise en valeur de l'intérieur des bâtiments en faisant, en particulier, resurgir à la lumière les pierres des vieux murs. Belle œuvre. Je savais à quoi je m'exposais en posant la question. Du temps, j'en avais à revendre, et... un travail conséquent. Je me suis donc aventuré à demander à Xavier, mon directeur et mon guide en matière de travaux, si je pouvais m'attaquer à la réhabilitation de l'escalier, si on veut bien me donner le minimum de matériaux indispensables. Je crois qu'il n'a pas pris beaucoup de temps de réflexion pour me donner son aval. Me voilà donc, muni d'une cassette et d'un burin pour abattre le crépi pourri, pour mettre à nu les pierres en les débarrassant de leurs joints mités. Le décapage fait, il a fallu consolider et rejoindre le tout en donnant un aspect ancien. Casser et refaire, c'est bien. Il y a aussi le nettoyage qui prend du temps. Xavier m'a aidé de par-ci, par-là en fonction de ses activités propres et m'a été utile par ses conseils (on a aussi besoin des jeunes) et surtout m'a assuré les moyens. Les travaux que je m'étais octroyés m'ont demandé plus de dix jours. Pas à temps plein car, comme dit, un arrivage intempestif de légumes, un coup de main à droite à gauche comme changer une ampoule, passer l'aspirateur ou bien d'autres choses coupaient mon rythme.

Bon an mal an, je suis arrivé à mes fins avant de partir. Mon escalier a repris une seconde jeunesse. Je suis content de mon œuvre et tous sont satisfais de ma prestation. Si rien d'autre ne peut marquer mon passage, grâce à cette restauration j'ai laissé ma trace, dans la pierre.

Il est maintenant l'heure d'en arriver à la conclusion.

Avant d'entreprendre le côté purement psychologique, quelques petites précisions d'ordre matériel.

Comme je l'avais annoncé au moment de ma venue au Foyer, je suis venu en tant que bénévole mais certainement pas pour me faire entretenir. J'ai donc été voir, avant mon départ Mireille, avec qui j'avais passé ce contrat moral lors de ma présentation pour lui demander ma facture. Aux vues de mes doléances j'ai reçu un non catégorique. J'ai donc été voir le chef. Après m'avoir entendu le prêtre suit le même cheminement que son adjointe. Halte là ! Tenant ma logique initiale je lui mets dans les mains un chèque de 500 euros lui précisant d'en faire ce que bon lui semble, pour le bien de tous, évidemment. Ce qui est dit est dit.

Pour être complet, avant d'atteindre le point final de mon récit, je vais être assez critique. Comme il en faut pour tout le monde, je commence par mes côtés positifs. On n'est jamais mieux servi que par soi-même.

En dehors de mes cadeaux dominicaux concernant les repas, je ne suis pas venu les mains vides au Foyer. J'avais auparavant fait mon tri chez moi. Ainsi j'ai retrouvé sur les étagères de mon armoire, deux chemises neuves, encore dans leur emballage d'origine. Elles étaient là depuis trois ou quatre ans. J'ai une qualité, voire un défaut. Je profite de bonnes soldes pour faire un petit stock, une suite pouvant être moins bénéfique. Je ne suis pas du genre cigale mais fourmi (voir La Fontaine il vous en dira plus). Entre-temps, Dieu qui m'avait auparavant fait bel homme, m'a encore amélioré en me faisant changer de gabarit. Donc, malgré les bienfaits du Créateur, mes chemises sont devenues inutilisables. Ce qui explique le transfert qui a bien été accepté. En farfouillant j'ai mis la main sur une certaine quantité de napperons que personne ne voulait dans mon entourage immédiat. De mes mains ils sont passés dans celles des femmes du Foyer qui en ont tout de suite vu l'utilité. Pour la petite histoire. J'ai revu dans le Foyer des porte-serviettes et des napperons que ma mère avait brodés et donnés il y a plus de vingt ans de cela. My Mother était une excellente brodeuse. Celles qui veulent bien se reconnaître ne me contrediront pas car elles sont venues prendre des cours chez elle (je parle en particulier de celle qui est la mère de mes enfants). Ce n'est pas tout. En cherchant bien j'ai découvert une paire de « rangers », quasiment neuve, qui a fait le bonheur de Xavier. Par contre j'ai fait un cadeau qui n'était pas destiné à en être un. J'avais une belle paire de bottes que je n'avais jamais utilisée. Par une journée de pluie j'ai dû, par le fait de mes travaux extérieurs, m'en chausser. Pour y entrer aucun problème. Mais il a fallu que je fasse appel à une aide extérieure pour les ôter, avec beaucoup de difficultés. On se demandait même, à un certain moment, s'il ne fallait pas l'intervention des ciseaux pour mettre mes pieds à nu. La fin a été favorable sans intervention mécanique, mais plus question pour moi de remettre ces chausses. J'en ai donc fait cadeau à Xavier qui a un pied un peu moins conséquent que le mien.

Donc je ne crois pas que d'un côté financier je suis redévable à ma maison d'accueil (cela reste entre ma conscience et moi).

Il y a maintenant d'autres concepts à prendre en compte. Je suis venu dans ce Foyer avec une mise à disposition, certes, mais il ne serait

pas honnête de ma part de dire que c'est le principal de ma démarche. Pour être plus franc encore cela ressemble plus à du donnant donnant, je fais une approche en offrant, mais j'espère une petite contrepartie. Il y a une petite nuance à prendre en compte. Moi je sais ce que je peux donner mais en retour je table sur quelque chose qui n'est pas forcément palpable.

C'est un peu ce qui se passe pour moi. Je n'ai rien à formuler de tangible. Pendant un mois je suis venu me réfugier dans un milieu, en donnant ce que je pouvais, pour une cause qui, j'espère est bénéfique. Je n'avais rien à demander en venant ici mais je recherche une stabilité, une motivation, une raison de mieux vivre. On a beau tout donner mais on attend toujours quelque chose. Est-ce cela la foi ?

J'ai donné un peu, mais j'ai aussi reçu. Les bienfaits du séjour.

Les bienfaits du séjour

Ma position est particulière, alors il faut se remettre dans le contexte.

Depuis des années je vis dans spirale individuelle me mettant hors de portée d'un milieu nécessitant une vie collective. D'un tempérament naturellement partageur, ponctuellement, je suis apte à vivre dans un cercle communautaire. Au-delà d'une certaine limite il est indispensable de suivre des lois régissant un ensemble. Loin d'être réfractaire à ce système, et plutôt pour que contre, j'ai été amené à vivre comme un ermite. Certains peuvent me taxer de maniaque. N'empêche que j'ai pris des habitudes depuis des années. Le fait de me plonger dans une vie communautaire, j'ai été contraint à un assouplissement de mon comportement. Étant relativement maniable, le passage a été, relativement facile. Ce n'est quand même pas évident. En dehors de la législation du lieu il faut « affronter » les personnes. Ce n'est pas toujours facile. Quelque part il faut être soumis. Mais cette soumission est laissée à l'appréciation du demandeur. Au même titre que personne n'oblige à venir, personne n'oblige à rester.

À mon niveau j'ai scrupuleusement respecté la loi du milieu, volontaire certes, mais nullement esclave, chose qui ne m'a jamais été demandée. J'ai été au service mais nullement aux ordres.

Je me suis donc mis au diapason, oubliant momentanément mes habitudes d'homme seul. Comme je l'ai dit, j'ai trouvé une petite famille, avec en passant un petit sourire, une parole gentille et parfois une attention particulière. J'ai découvert une ambiance feutrée, calfeutrée où la prière occupe beaucoup de temps. J'ai vu un petit groupe d'humains soudés dans la peine ou la compassion. Exemple quand Marie-Hélène était sur son lit de clinique, chaque jour, à tour de rôle, ses confrères ou consœurs allaient la visiter, chacun avec un petit présent, lui apportant toujours la communion. S'il le fallait encore j'ai appris la solidarité.

Si dans mon esprit beaucoup de choses cherchaient sa place, mon

corps n'en revenait pas des perturbations inhabituelles que je lui faisais subir. Avec le temps mes muscles, depuis longtemps soumis à l'inaction, se sont habitués aux exercices quotidiens. Mon cœur n'émet plus de palpitations incontrôlées au troisième étage, mes poumons n'ont qu'un essoufflement atténué. Il faut dire que les fumeurs, n'étant pas bien vus dans le milieu, j'ai diminué de moitié ma consommation journalière. Pour l'autre moitié il me fallait trouver un créneau allant bien pour m'esquisser. En ce qui concerne le corps il y en a encore un aspect qui m'a donné quelques problèmes. La nourriture. Je suis, par nature, un carnassier, un carnivore, comme on veut, ce qui veut dire que je ne suis ni herbivore, ni frugivore, enfin tout ce qui ressemble à un légume me laisse indifférent. Alors là je suis mal tombé. Au même titre que quand je suis en voyage, fréquentant des « restaurants » où aucune carte n'existe, je mange suivant ce que l'on me sert parfois subissant une restauration répétitive en fonction des restes. Mais les repas étant complets et copieux j'ai pu me « venger » sur un autre ingrédient, quitte à choisir, entre celui que je n'aime pas du tout à celui que j'aime moins. Il m'est arrivé de quitter la table (et je le répète, s'il le faut, que ce n'est qu'une affaire de goût) avec un estomac réclamant, encore, ce à quoi je répondais, on verra demain, en espérant que les autres convives aient fini la totalité des restes (le bis repetita n'est pas toujours à ma portée).

Résumons. Par le fait d'une alimentation régulière, équilibrée, pas toujours consentie, acceptée mais jamais rejetée, par le biais d'une activité physique plus intense que l'accoutumée mon corps a trouvé une seconde jeunesse. Mais en dehors de l'enveloppe physique il y a aussi le cerveau. Cela mérite une attention particulière.

Je suis arrivé au Foyer avec une morosité particulièrement développée. En mettant mes mains et ma volonté à la disposition du Foyer j'avais l'intention d'aider certes, tout en espérant, peut-être, par ce travers, acquérir une occultation de mes problèmes, sans rien demander en retour.

Résultats : à l'issu de mon voyage j'ai retrouvé une flexibilité de mon corps que je n'avais pas devinée au départ, une disponibilité dans un contexte communautaire, mais aussi une assise spirituelle me permettant d'affronter mes problèmes avec une meilleure approche. Bien sûr je ne m'attendais pas un miracle, quelque part j'ai accumulé une certaine ressource pour me mordre les doigts sans trop me faire de mal. C'est ce que je ressens pour moi.

Question religion ?

Je suis autant catholique qu'au début. J'ai été surpris par l'évolution de la messe dont les cantiques évoluent en fonction des lieux et des modes, mais aussi par les homélies où le prêtre s'évertue à expliquer l'évangile, en y mettant une pointe d'actualité ou un ferment de la vie courante, sans politiser les polémiques que font les événements. Je reconnaissais que ça a été un plaisir d'assister à la messe. Il y a longtemps que cela ne m'était pas arrivé de vivre en communion avec une communauté et communier au sens le plus restrictif de la religion

Quelques points négatifs

Pendant mon mois de présence personne ne m'a jamais proposé de laver mon linge. Heureusement que j'ai fait quelques haltes à Montauban pour faire ma lessive. Une fois pourtant, n'ayant pas eu le temps de la faire sécher chez moi, j'ai pendu mon linge mouillé dans le séchoir communautaire. Deux jours après on m'a remis mes vêtements repassés. Comme je n'aime pas demander j'ai fait en sorte, par la suite, de m'i débrouillé seul dans ce domaine.

Un deuxième petit point qui m'a étonné. J'ai calculé que pendant mon séjour j'ai parcouru près de 600 kilomètres pour le compte du Foyer. On ne m'a jamais proposé le remboursement d'une goutte de carburant. Je ne crois pas que ce soit un acte volontaire. Le système de fonctionnement est tellement cloisonné que dans les fonctions bien précises l'un ne sait pas ce que fait l'autre. Celui qui commande ne paie pas et celui qui est chargé de payer n'est pas forcément au courant de la commande effectuée. Quand par-dessus le marché la comptable est absente pour cause de maladie, les petits flous ne sont pas contrôlables. De toutes façons si on m'avait demandé le montant de mes frais engagés, j'aurais certainement répondu que Dieu me le rendra, ne pouvant faire qu'une estimation. On est bénévole ou on ne l'est pas ? Néanmoins, sur le principe j'ai été un peu interloqué.



*Moi, autour de ses cinquante ans,
photo d'identité N°5*

Conclusion

Je crois avoir tout dit. Je peux quand même donner un petit conseil à ceux qui ne savent pas quoi faire de leurs mains, qui ont un petit coup de déprime, qu'il y a toujours une place de libre dans ce genre d'établissement, soit comme retraitant, soit comme bénévole, pour un jour, pour une semaine ou plus.

Je ne suis pas senti meilleur en sortant mais ragaillardi pour mieux affronter les problèmes qui attendent au retour car ceux-ci n'ont pas disparu pendant notre absence. Le miracle ne se situe pas à ce niveau.

Compte tenu de ma jeune expérience dans ce domaine je tente de la poursuivre en Métropole voire sur d'autres continents SDLV (Si Dieu Le Veut, c'est ma façon de dire Inch Allah).

Chapitre 8 - Naître au mauvais endroit²⁸

Cela fait pas mal de temps que je n'ai pris la plume. La flemme peut en être la première responsable, mais peut-être aussi par manque de motivation incitant à noircir du papier. Il se trouve que les derniers événements qui se sont produits dans ces semaines passées et les jours qui les ont suivis, m'ont poussé à faire un retour sur moi-même. Certains dépassent, par leur importance, mes problèmes personnels, même si je prends en compte ces derniers qui font à eux seuls le sujet de mon écrit. Tout cela, m'a amené à faire un petit point concernant mon comportement et faire une analyse sur mes réactions à certaines de mes prises de position qui peuvent se refléter sur mon attitude physique ou sur mes réactions verbales influencées par une impulsion venant du cerveau, pas forcément contrôlable puisque instinctive et ancrée dans des gènes que l'on ne peut maîtriser, à moins que l'on bloque le système par une réflexion ou une recherche sur un point précis à un moment donné.

Je ne suis pas un adepte des sciences occultes ou un croyant prenant en considération une quelconque voyance qui pourrait guider mes pas. Mais j'ai un petit faible pour un petit « appareil » qui, de temps en temps, me fait un petit signe m'indiquant qu'il ne faut pas franchir certaines limites. On peut appeler ça, prudence, méfiance ou peut-être le flair. Le « pifomètre », appendice naturel qui est le point saillant de notre visage présentant des formes différentes suivant les personnes, peut faire office, le cas échéant de radar, prévenant des anfractuosités que la vie peut nous présenter ou à l'occasion, nous faire percevoir les dangers, avant l'heure, qui peuvent se présenter. Il se peut que cette notion soit née en faisant le parallèle avec le flair du chien. Je suis très sensible à ce mode de renseignements, qui sont souvent issus d'une expérience de vie. Je reconnaiss néanmoins, puisqu'il est difficile à chacun de nous de faire le tour complet de tous les problèmes, qu'il faut se fier à une intuition raisonnée et agir en conséquence, conformément à des aspirations qui nous souvent imposées et qui sont nées en même temps que nous et pas forcément comprises de tous.

Après ce long préambule j'en viens aux affaires qui me concernent et qui m'ont poussé à faire une analyse.

Passons les détails qui m'ont amené à modifier par étapes successives mes prévisions de vacances. Que soit le domaine financier ou celui concernant ma santé, il y a eu quelques anicroches qui m'ont obligé de changer d'orientation. Je n'abandonnais pas pour autant ma volonté d'évasion, tout en prenant en compte la hauteur de mes finances et mes possibilités offertes par ma santé. En fonction de ces critères j'ai opté pour un voyage en Hongrie après un passage en Savoie (accompagné de ma

²⁸ Ce titre a été choisi par mes soins, car le texte n'en comportait pas.

sœur pour cette première étape). Compte tenu du calendrier prévisionnel, mon premier point de chute se situait chez ma fille Nathalie²⁹ à Istres. Jusque-là pas de problèmes. Mais sans que je ne connaisse ni les causes et les raisons, j'ai passé la nuit du 6 au 7 de ce mois de septembre à faire l'aller-retour entre mon lit et les WC, rejetant dans la cuvette ce que j'avais ingurgité depuis 24 heures.

Cette gêne faisant suite à quelques problèmes du même genre avait déjà quelque peu affaibli ma volonté de déplacement. Cela aurait pu rester à ce stade. Après un petit déjeuner coutumier, j'allais faire un petit tour du côté de ma voiture garée pour la nuit sur la voie publique. Et là, surprise ! Du premier coup d'œil je me suis aperçu que mon moyen de locomotion avait été agressé. La vitre arrière, côté gauche, laissait paraître des joints d'étanchéité attaqués au cutter et une carrosserie portant les stigmates du passage en force d'un engin métallique de type pied de biche. Pour les fraudeurs l'essai n'avait pas été une réussite, novices ou peut-être surpris. Le mal a été réduit mais j'ai peu apprécié l'action. L'impact matériel, qui me coûtera quelques billets de banque, ne pas laisser insensible psychologiquement.

Je ne suis pas du type qui croit aux maléfices. Mais la concomitance de faits me laisse perplexe. Compte tenu des éléments je résume.

1. Avec mon état de santé actuel j'avais peur de rester bloqué en Hongrie.
2. Ne connaissant pas la météo qui m'attendait pendant mon voyage, le manque d'étanchéité de ma voiture, suite à l'effraction, ne m'incitait pas à prendre la route.

Après cette analyse j'ai pris la décision de retrousser chemin, tant pis pour mes vacances qui ne resteront qu'à l'état de projet abandonné. Pour moi, je ne voulais pas forcer un destin qui me faisait comprendre qu'il ne fallait pas insister. Suite à ma décision, j'ai enclenché la marche arrière, laissant ma sœur continuer sa route vers la Savoie pendant que je retournais dans mon chalet.

Je crois que mon flair a été bon si j'en juge les événements de portée mondiale qui allaient se dérouler quelques jours plus tard. Cela se passait le 11 septembre (je peux me rappeler la date car c'était le jour anniversaire de ma naissance). Les horribles attentats terroristes s'étant déroulés à New York et Washington ont mobilisé les opinions planétaires, désignant comme responsables les intégristes extrémistes islamiques où l'amalgame avec les musulmans n'allait pas tarder à naître. Le lien entre les événements et moi sera mieux compris avec l'explication qui suit.

Si on ouvre mon passeport on peut lire que je suis né à Bizerte (Tunisie). La situation explosive du moment avait poussé les gouvernements d'Europe à surveiller leurs frontières en ayant un regard particulier sur tout ce qui touche de près ou de loin les pays arabes, le

²⁹ La fille ainée de CGA, ma mère donc.

Moyen-Orient ou le Maghreb.

J'aurais pu alors avoir quelques problèmes en Hongrie voire en Autriche que je devais obligatoirement traverser, quand on sait que la politique actuelle de ce pays a une forte tendance à la xénophobie. Je remercie donc la Providence pour m'avoir guidé dans ma position de repli. Certains peuvent penser que j'ai une vision assez sombre et que mes inquiétudes ne sont pas toujours fondées. Il se peut que ma prudence soit un peu exagérée, mais j'ai des antécédents qui me poussent à réagir de la sorte. Le lieu de ma naissance m'a quelque fois désigné comme suspect aux yeux des autorités frontalières. Ma première expérience remonte au début des années 1980. J'étais alors Capitaine au 57^{ème} Régiment d'Artillerie à Bitche. Il m'arrivait parfois de sortir avec deux camarades, célibataires géographiques, leurs épouses, de nationalité allemande, vivant de l'autre côté de la frontière germanique. Un soir on décidait de s'offrir un petit repas à Strasbourg. L'estomac rempli, d'un commun accord on se dirigeait en Allemagne pour finir la soirée. Pour cela on prit la direction de Kehl, petite ville séparée de la France par le Rhin. Il n'y avait que le pont de l'Europe à franchir. Arrivés au poste frontière on se fait arrêter par la police allemande. Il faut se remettre dans le contexte de l'époque. L'Allemagne subissait des exactions de groupes révolutionnaires tels que la bande à Bader ou les Fractions Rouges, qui n'hésitaient pas à plastiquer les intérêts américains ou à perpétrer des attentats dans ce pays. La communauté européenne n'existe pas telle que nous la connaissons aujourd'hui. Il est donc évident que les policiers soient vigilants. On s'est donc soumis à la vérification des papiers. Mon premier camarade s'appelle Bentaiba. Comme le nom l'indique il est d'origine arabe d'Algérie. Il était rentré dans les harkis à l'âge de 17 ans après l'assassinat de ses parents par le FLN. Il était un de mes adjoints dans mon régiment avec le grade d'Adjudant. Son origine n'échappa pas au policier qui le fit descendre de voiture. Le deuxième passager c'était moi. Je rejoignais mon camarade à l'extérieur, mon lieu de naissance n'étant pas passé inaperçu. Le tour du chauffeur n'arrangea pas les affaires. Il s'appelait Derapamian, d'origine libano-arménienne alors Lieutenant dans mon régiment (j'avais connu le père avant le fils). Ce dernier était Adjudant-Chef alors que j'étais Maréchal des Logis (Sergent) en poste en Allemagne quelques années auparavant). Pour simplifier les affaires la voiture était immatriculée en Allemagne puisqu'appartenant à la femme de notre chauffeur. Le véhicule fut garé à l'écart pour une fouille en règle, pendant que ses occupants passaient au poste de police pour des vérifications plus poussées. On avait beau clamer notre appartenance à l'armée française, rien n'y fit. Assis sur une chaise on attendait la suite des événements pendant qu'un policier se penchait sur son ordinateur. La recherche n'avait pas dû être fructueuse. Au bout d'une heure, quand même, on retrouvait notre liberté. Notre soirée s'arrêtait là et on prit le chemin du retour, non sans avoir consommé une petite bière, histoire de dire qu'on n'avait pas fait le chemin pour rien. Je me mets à la place de la police qui tombe sur une brochette de « clients » comme nous. Mais j'avais beau être le plus français de nous trois, au moins dans le temps et l'origine, le mot Tunisie suffisait à lui seul à porter un certain doute voire

certaine méfiance.

Les années suivantes m'ont aussi amené à conforter ce genre de sentiments. Par exemple :

Au début des années 1990 une idée passant dans ma tête me propulsait en Espagne. Mon petit voyage touristique s'étant passé sans incidents notables et je me présentais au retour à la frontière basque. Je m'étais rendu compte sur le chemin de retour en territoire espagnol une prolifération de forces de police et militaire au fur et à mesure de mon approche de la France. Sans m'en inquiéter outre mesure. À la frontière, un homme armé en tenue me demande inévitablement mes papiers. Et l'on recommence. Descente de voiture, mitraillette sur le ventre (histoire de me rassurer) puis inspection du fonctionnaire avec un œil soupçonneux de l'extérieur et l'intérieur du véhicule. S'engage alors un simulacre de conversation. Comme il parlait français aussi bien que moi l'espagnol la compréhension a été douteuse. Néanmoins j'ai cru deviner qu'il me demandait ma profession. À sa question je lui répondais que j'étais fonctionnaire, ce qui était d'ailleurs inscrit sur mon passeport. Peut-être qu'il voulait me faire croire qu'il lisait le français aussi bien qu'il le parlait. Ce dont je doutais. À mon avis il m'avait très bien compris puisqu'il insistait pour savoir dans quel ministère je travaillais. Il commençait à m'échauffer. Même si je n'étais plus militaire je ne voulais pas lui dire que le Ministère de la Défense était mon employeur. Alors je me suis fait « plus con que nature ». Tout mot espagnol m'était devenu incompréhensible, même si j'avais perçu le sens de sa question. S'en suivit un dialogue de sourd. Peut-être énervé par un individu dont le potentiel intellectuel était au-dessous de la moyenne, d'un geste rageur il me fit comprendre que je pouvais repartir. Je ne me suis pas fait prier ayant parfaitement saisi la direction qu'indiquait son bras. Il y a une explication plausible sur la surveillance des autorités espagnoles sur son territoire. Le pays basque a toujours été pour l'Espagne une source d'ennuis. Les attentats terroristes nationalistes, encore de nos jours, défrayent la chronique. Or, à une certaine époque, les poseurs de bombes et les soldats de la mort suivaient un entraînement militaire en Orient, au Moyen ou Proche Orient, voire dans les pays du Maghreb. Il n'était donc pas étonnant que mon passeport posa quelques réflexions aux fonctionnaires chargés de la sécurité. Et ce n'est pas fini.

Pour mes périples, il m'est arrivé de choisir le Maroc comme destination. Si une fois j'ai passé la frontière comme une lettre à la poste, une autre fois j'ai eu le droit à quelques faveurs. Le scénario est toujours le même. On commence et on s'arrête au passeport. J'ai été invité à rentrer au poste de police. Pendant qu'une personne effectuait des recherches sur son fichier, une autre, et je la voyais par la fenêtre, faisait des ronds autour de ma voiture. Un quart d'heure après je ressortais aussi blanc que j'étais rentré et pus continuer mon voyage. Il peut y avoir encore une explication. Les pays d'Afrique du Nord sont tous frères sur le principe, mais les querelles intestines ne favorisent aucun rapprochement. Alors que venait faire sur le terrain un soi-disant français né en Tunisie ? À chacun ses

problèmes, mais c'est toujours le même « couillon » qui subit. Et je ne parlerais pas de mon voyage en Tunisie même, qui m'a valu un retournement complet de ma valise, alors que la majorité des passagers du bateau subissaient un contrôle de routine. Et je ne dirais rien sur les représentants de la République Ivoirienne qui ont mis quelques minutes pour m'accorder l'autorisation de descendre du bateau allemand sur lequel j'étais embarqué, malgré mon visa en bonne forme. Les raisons et les motifs étaient les mêmes.

Il faut quand même que je reste honnête. Je n'ai jamais eu de véritables problèmes très conséquents. Il est normal que les différents contrôleurs, quelle que soit la couleur de leur peau, de leur nationalité, leur religion, fassent leur travail. Mais à certain moment il faut comprendre que « ma casquette soit pleine » quand quelque part je suis mis à l'index, discrètement s'il le faut, parce que j'ai une étiquette particulière, alors que les « copains » peuvent garder « les mains dans les poches ». Je suis devenu tellement méfiant que, en 1999, me rendant en Pologne, j'ai sacrifié la belle barbe que je portais, pour que mon magnifique visage (Hum !) corresponde à la photo de mon passeport faite quelques années plutôt (sans système pileux apparent). Quand je fais un petit tour d'horizon, je m'aperçois que mes petits problèmes viennent du fait de l'origine de ma naissance jointe à des conjonctures mondiales dites d'obédience arabo-musulmane où personne ne se reconnaît dans les sinuosités politiques dont la parole appartient à celui qui a la plus grande gueule avec des moyens les plus appropriés pour arriver à ses fins. On pourrait croire que je déborde le sujet entamé en début de texte. Je ne le pense pas. En dehors des faits énoncés justifiant le repli stratégique qui m'a poussé à abandonner mon dernier projet d'évasion, je crois que ma bonne étoile m'a aidé à prendre la décision qui s'imposait. Je ne suis pas Mme Soleil (voyante réputée, paix à son âme), ne possédant pas de boule de cristal me permettant de positionner l'avenir et compte tenu des incertitudes déjà signalées, j'ai fait confiance à mon « pif ». Les événements mondiaux qui ont suivi ma prise de position, ne peuvent que me conforter dans mon choix.

Je ne voudrais pas terminer ce texte sans reporter encore deux petites anecdotes tendant à prouver que le fait d'être né en Tunisie m'a posé encore quelques petits problèmes et peut-être que tout n'a encore pas été dit. Ça dépasse le cadre de mon propos, mais ça confirme que mon lieu de naissance n'a pas toujours été une aide.

Pour constituer mon dossier de retraite je devais faire éditer un document constatant ma nationalité française.

Que cela ne tienne ! Muni d'un extrait d'acte de naissance j'allais au bureau concerné au palais de justice de Lille. Premier problème : un extrait n'était pas suffisant, il fallait une copie de l'acte de naissance. Le Français moyen ne peut savoir que dans certaines circonstances il est difficile pour les natifs de l'Afrique du Nord d'obtenir les documents officiels qui n'ont pas tous suivis l'exode des personnes. En principe les archives sont stockées à Nantes, quand elles sont arrivées à destination.

J'ai de la chance. Par courrier je parviens à recevoir le document souhaité. Retour au bureau concerné avec mon papier. Tout n'est pas aussi simple que prévu. La Tunisie, mon pays de naissance donc, ne faisait pas partie de la France. C'était un protectorat qui avait eu son indépendance en 1958, je crois. Pour ce qui veulent en savoir plus sur la signification de protectorat, prendre le dictionnaire. Je ne suis pas chargé de faire un cours sur des termes de politique coloniale. Bref, si je veux prouver ma nationalité, il me faut les certificats de naissance de mes parents. Recourir à Nantes qui me retourne qu'un extrait de l'acte demandé. Comme le dit le nom du document ce n'était qu'un extrait qui donne certains renseignements sans rentrer dans certains détails. Il prouve néanmoins que mes parents sont nés en Algérie. Contrairement à la Tunisie, l'Algérie, jusqu'en 1962 était territoire français, n'en déplaise à certains, soumis aux mêmes lois et à la même répartition départementale que la Métropole. Mais voilà, le fait d'être né en Algérie ne prouve pas d'être Français. En effet dans ce pays il y avait des personnes originaires d'Espagne ou d'Italie qui y habitaient, mais avaient refusé de se faire naturaliser. Donc en ce qui me concernait il fallait encore piocher dans le passé familial. Encore une petite lettre direction. Nantes pour avoir une copie de l'acte de naissance de mes grands-parents. Heureusement les archives existent. Finalement, après un an et demi d'aller-retour, j'ai eu le document nécessaire qui me permettait d'accéder à l'attribution de ma retraite. Entre temps je m'étais démené pour essayer de faire comprendre mon incompréhension sur le sujet, puisqu'ayant servi dans l'armée française pendant plus de 25 ans dont une grande partie en tant qu'officier. Peine perdue. Il est vrai que certains officiers servent dans l'armée française comme étrangers, voir la Légion Étrangère. Je n'ai encore pas compris qu'elle était la nuance qui séparait ces deux types de personnes, relative au droit à la retraite, ce qui m'importait c'était d'arriver à mes fins.

Enfin, la dernière anecdote est relativement récente. Comme je l'ai dit plus haut, l'Algérie était considérée comme territoire national. Ce qui n'empêchait pas certaines anomalies. Par exemple : chaque Pied Noir, comme tout le monde, était inscrit à la sécurité sociale, avec la particularité d'avoir dans les chiffres de reconnaissance le numéro 09, signifiant pour les adeptes, que l'individu était considéré quelque part comme un étranger. Quarante ans après la guerre d'Algérie, des associations faisant part de leur mécontentement sur ce genre de discrimination. Certaines catégories de Français obtenaient satisfaction auprès du gouvernement. Celui-ci acceptait la modification, cela date d'à peine deux ans, du numéro de sécurité sociale, afin de mettre en conformité avec les autres Français, les ressortissants nés en Algérie. Très bien pouvons-nous dire. Mais il y a des cas particuliers dont le mien. Je ne cesse de le répéter. Je suis né en Tunisie. Conséquence pour cette affaire spéciale ? Je présume être issu des mêmes père et mère que ma sœur. Elle, née en Algérie a eu un nouveau numéro de sécurité sociale alors que ma « pomme » ne peut y prétendre puisqu'ayant vu le jour dans un pays frontalier. Cherchez l'erreur ! Je ne me plains pas, je n'ai jamais eu de problèmes concernant mes soins, mais je me place difficilement dans la catégorie des Français puisqu'étant

répertorié parmi les étrangers vivants en France. Il ne faut pas s'étonner si les étrangers eux-mêmes me réservent parfois un accueil mitigé, même si, je le répète, je n'ai pas à me plaindre de la finalité, mais jusqu'à quand ? et je termine par où j'ai commencé.

À mon niveau je ne peux que me fier qu'à la perception de mon instinct tout en prenant en compte, quand c'est possible, les éléments qui m'entourent en faisant confiance à mon flair qui ne m'a jamais trahi. Ma méfiance est si prononcée que parfois j'arrive à noircir certaines situations. Mais il faut aussi préciser que si ma prudence est peut-être excessive à certains moments, elle m'a certainement évité bien des déboires dont je ne suis pas sûr d'avoir toujours appréhendés.

13 septembre 2001



Emplacement présumé de ma naissance. Les bâtiments ont disparu sous les bombardements alliés quelques jours après ma venue

Chapitre 9 - Le sens du commandement

Les actions et mes réactions. Les méfaits et leur contreire.

J'ai soixante ans lorsque j'écris ces lignes. S'il ne m'est pas toujours possible de jauger l'avenir, il m'est plus facile de juger mon passé, avec toutes les précautions s'imposant. Quand je me regarde dans un miroir, je n'ai que le reflet d'une enveloppe charnelle qui plaît ou ne plaît pas, mais il faut faire avec. Comme rien ne transpire de son contenu, pour mieux me comprendre moi-même, après certaines contorsions, je vais essayer de mettre en évidence certains traits de mon caractère pouvant révéler une des facettes de mon tempérament. Je me suis donc imposé une petite étude particulière qui, en passant par une analyse de documents et par le biais de souvenirs, permettra de faire un point ayant pu me nuire au cours de ma carrière ou, au contraire, contribuer à préserver ce qui pouvait l'être, en revenant sur mes rapports avec mes supérieurs et en examinant ma manière de réagir.

Sans rentrer dans le détail je peux dire que ma carrière militaire m'a permis d'atteindre le grade de Commandant et que mon cursus civil m'a porté au grade d'ingénieur divisionnaire. Les postes en découlant m'ont donné des responsabilités mais, contrairement à ce que l'on pourrait croire, on ne m'a jamais confié un commandement. Il y a bien sûr une explication. C'est le but de mon analyse pour faire apparaître « les pleins et les déliés » ayant influé sur une vie professionnelle, tout horizon confondu, par étapes.

Être ou ne pas être un chef

En commençant mon exposé je risque de surprendre. Je ne suis pas un adepte des sciences de divination et ne crois pas en la véracité de la prédiction, quels que soient les procédés employés. Par contre je suis enclin à être plus réservé en ce qui concerne l'astrologie quand celle-ci se contente d'étudier les lignes du caractère. C'est pour moi quelque chose de plus concret qui permet, à condition d'être honnête envers soi-même, de reconnaître le bien-fondé des grands traits caractériels dévoilés ou bien de contredire le cas échéant.

Il y a quelques années, j'ai fait appel au savoir de Mme Soleil, décédée depuis. C'était une astrologue de notoriété nationale. En demandant ses services je voulais connaître non pas ce que le lendemain me réservait, mais faire un point sur ma personnalité. J'ai été, et le suis encore, surpris de la justesse des détails se superposant avec ceux que j'ai pu tirer de ma propre dissection. Il n'est pas question dans mon texte de reprendre celui de cette dame. J'en tire seulement les passages principaux

qui, par leur exactitude, m'ont permis de faire un petit retour sur moi-même pour essayer de comprendre (voire de faire comprendre) mes attitudes passées, du temps de mes carrières échelonnées dans des environnements différents avec parfois des similitudes dans la diversité.

Dans l'étude qu'elle m'a transmise elle précise :

- Que mon manque de confiance fait de moi un meilleur exécutant que dirigeant, un meilleur second qu'une tête de peloton.
- Que je possède un sens critique acéré.
- Que je suis un éternel inquiet.
- Que je peux déplaire à cause de mon cynisme, ma vue perçante des problèmes et de l'analyse perspicace des défauts des autres.

Je ne peux qu'admettre les propos de l'astrologue. Ma propre autocritique m'a amené à ce même résultat. Ma façon de voir les choses, mes actions et réactions m'ont toujours posé des problèmes à l'encontre de mes chefs et patrons, à quelques exceptions près.

Comme le devine encore Mme Soleil, j'ai eu une enfance assez dure et dès ma prime jeunesse j'ai développé un instinct de rébellion (souvent latent) envers tout et n'importe quoi. Encore une fois je ne peux qu'approuver. J'ai beaucoup dans ma vie (et le fais encore), critiqué. Mais pour ceux qui veulent rester honnêtes, il faut reconnaître que je ne profère pas que des reproches, même si ceux-ci sont justifiés, malgré tout il m'arrive aussi que mes observations aillent dans le sens positif. C'est ce que j'appelle une critique constructive. Mon père aussi, quelques temps avant de mourir, m'avait traité de révolté permanent (je n'avais que 24 ans), ce que je reconnais aisément. Mes chefs également s'en sont rendus compte et m'ont rendu parfois la monnaie de ma pièce, par des moyens pas toujours francs. J'en viens donc maintenant à ma caractéristique professionnelle, qui a fait de moi un gradé mais non pas un chef, au sens premier du terme.

L'armée étant fortement hiérarchisée, chacun, un jour ou l'autre, devient un chef placé à des niveaux différents. Du temps où j'ai porté les galons d'officier, j'ai appelé chef ceux qui étaient au-dessus de moi (normal). Il s'agit donc d'officiers dits supérieurs, (encore une riaillerie) allant du chef de service au Chef du Régiment ou directeur d'établissement.

J'ai une philosophie particulière sur le rôle et le pouvoir du chef. S'il n'est pas le Bon Dieu sur terre, il doit représenter au moins l'Exemple pour les subordonnés qu'il a sous sa coupe. Je suis très exigeant. J'oublie quelque part qu'il n'en reste pas moins homme. Ce dernier qualificatif (qui englobe qualités et défauts) n'est pas suffisant pour lui faire oublier qu'il a envers ses subalternes des devoirs issus de sa responsabilité, une image et un comportement devant rester au plus près du modèle.

Je vais donc tenter de donner la définition, vue « de ma fenêtre », du chef tel que je le conçois et d'expliquer pourquoi je n'ai pu être qu'un bon second.

Je considère que le chef se caractérise par deux éléments essentiels pouvant être schématisés ainsi.

Le chef : récepteur-émetteur

Si l'une des deux branches est absente ou atrophiée il y a forcément déséquilibre. Ne parlons pas du cas où aucune des deux n'existe. Pourtant des exemples se dévoilent parfois.

Avant d'analyser chacune d'entre elles il faut préciser que tout chef est lui-même subordonné à une hiérarchie et qu'il doit être, quel que soit le niveau : un bon organisateur pour que les ordres reçus après étude, puissent être transmis aux échelons subalternes pour de meilleures conditions d'exécution.

Le rôle récepteur

La réception se fait aussi bien dans le sens montant que descendant. Le fait de recevoir les directives des échelons supérieurs n'est pas suffisant pour pouvoir bien remplir une mission. Il faut aussi savoir réceptionner toutes les informations, même venant du bas pour éviter des écueils possibles avant de les mettre ou les faire mettre en application. En effet, le chef n'est pas forcément spécialiste dans toutes les matières. Il est donc utile qu'il sache écouter les avis, voire les conseils, de ses adjoints ou subalternes, pour pouvoir choisir celui qui convient le mieux à la situation et trancher en dernier ressort en assumant la responsabilité de sa décision. Il faut donc qu'il soit perméable à toutes les idées et aux suggestions pouvant être opportunes en puisant dans le savoir et les connaissances de la filière subordonnée.

Le rôle émetteur

Le chef, à lui seul, ne peut tout faire. Il a donc à sa disposition du personnel placé sous sa coupe pour accomplir la charge qui lui a été confiée. Qu'il délègue ou qu'il ordonne, il lui faut savoir transmettre ses orientations avec clarté pour éviter toute équivoque. Qu'ils soient écrits ou verbaux les ordres ne pourront être suivis avec efficacité que si les moyens adaptés sont clairement définis.

J'aurais pu faire apparaître une branche particulière à mon schéma. Intitulée « le père du régiment ». Si ce que j'ai dit jusque-là peut être valable dans toutes les professions, le paragraphe qui va suivre, s'il peut s'adapter à tous les métiers, se tourne principalement vers le métier

des armes où pendant quarante ans j'ai eu un Colonel ou un directeur comme patron.

Le père du régiment

C'est une vieille expression qui désignait le Colonel commandant. Celle-ci est devenue désuète de nos jours. Pourtant, à mon sens elle a gardé toute sa valeur. On y voit poindre par définition une notion de paternalisme. Il n'est pas nécessaire que le « père » soit plus âgé que les « enfants », les cursus différents engendrant dans la pyramide des grades des disparités dans les âges. Un jeune papa n'est pas plus mauvais qu'un vieux père. En plus des difficultés professionnelles il existe toujours clans un régiment des problèmes de comportement ou familiaux parmi le personnel. Il est donc nécessaire que le chef de corps sache rester à l'écoute pour aider, guider et peut-être parfois jouer le rôle de confesseur. Comme tout paternel il doit aussi en être un exemple. Le « Faites ce que je dis et non ce que je fais » est une porte ouverte à la fermeture des esprits. L'équité devant être la règle, toute injustice doit être écartée.

J'ai simplifié au maximum le canevas de mes pensées relatives aux qualités devant être détenues par un chef telles que je les entends. Comme on peut s'en rendre compte je mets en valeur, au même niveau les connaissances du métier et le côté psychologique de l'action. Ce dernier point me semble être l'ingrédient indispensable qui graisse les rouages d'un engrenage malaxant le savoir et la compréhension.

Cela fait beaucoup de qualités à rassembler sur la même personne. C'est sans doute la raison pour laquelle les bons chefs sont rares pour appréhender l'ensemble de ces données.

Ma révolte contre les chefs

Dans ma carrière de près de quarante ans, j'ai eu plusieurs fois l'occasion de me heurter à mes supérieurs. Plutôt qu'épiloguer, je préfère raconter quelques petites anecdotes pour faire comprendre peut-être, les causes de mes révoltes et les raisons de mes répliques.

Pendant ma carrière militaire

Je comprends parfaitement que tout homme peut avoir des faiblesses mais je n'ai jamais admis les déficiences ou la mauvaise volonté entachant un comportement professionnel. Je n'aime pas, quand il y a incomptence dans un certain domaine, ce que je comprends facilement, que le chef à défaut d'ordres qu'il ne peut donner se camoufle derrière le traditionnel « démerdez-vous », sans même chercher à combler ses lacunes. Ce genre de réponse, toujours facile, démontre déjà, outre les difficultés pour remplir sa mission, que le climat relationnel ne peut qu'engendrer une dégradation des rapports...

Je vais raconter un cas pouvant accompagner mes dires. Cela se passe au 57^{ème} régiment d'artillerie à Bitche. Comme officier mécanicien, une de mes charges consistait à organiser l'embarquement du régiment sur un train pour aller en manœuvre. Travail délicat demandant une étude approfondie pour pouvoir faire rentrer chars, véhicules et personnel dans des wagons appropriés nécessitant des contacts divers avec des organismes militaires pour avoir le matériel d'embarquement et la SNCF pour les wagons concordant en nombre et aux tailles des besoins. Cette tâche demande des heures pour la préparation et les horaires de travail journaliers ne sont pas suffisants. Les heures supplémentaires ne sont pas comptabilisées. De toutes façons elles ne sont pas récupérables. À certain moment il me fallait passer par mon chef direct, le Commandant X chef des services techniques, pour qu'avec les contacts relevant des responsabilités de son niveau avec des établissements extérieurs, me faire parvenir les moyens manquant au régiment. Lui rendant compte de mes tracas sa réponse fut simple. Ce n'était pas son problème. En quelque sorte le démerdez-vous déguisé. Comme tout bon français je connais le système « D ». Je prends donc sur moi, le travail revenant à mon chef. Je suis arrivé à mes fins mais cela a demandé plus de temps. Le jour J étant arrivé (c'est un samedi) je fais mon embarquement sans problème. Quelle ne fut pas ma surprise en voyant Mon Commandant se diriger vers moi, en civil, décontracté, les mains dans les poches. Pour lui c'était un samedi normal et se sentant peu concerné par un travail découlant de sa responsabilité qu'il avait largement déléguée, il venait pour ainsi dire au spectacle. Faisant semblant de ne pas l'avoir aperçu, je continue ma besogne, le surveillant du coin de l'œil. Après avoir observé la situation comme un haut stratège, il s'approche de moi et me dit « Voyez-vous Bouchet, je ferai ça autrement ». Sans réfléchir, comme piqué par une guêpe, avec visage de circonstance où mes yeux lancent des éclairs, je réplique. « Vous n'êtes pas à ma place. Vous jugerez les résultats à l'arrivée. Et je peux vous dire que moi si j'étais à votre place je retournerais chez moi » et sur ceux je tourne les talons sans autre forme de procès. Je ne décrirais pas l'allongement du nez de mon interlocuteur (Cyrano aurait été jaloux), surtout qu'il y avait des témoins. Ma réaction instinctive démontre bien que je suis peu apte à digérer les « vacheries » que l'on me fait. Je pense que Mme Soleil a raison quand elle dit que si je suis capable d'arrondir quelques angles, je peux avoir des impulsions agressives dues à certaines frustrations ou rancœurs.

Un autre cas peut mettre en évidence mes affrontements avec mes supérieurs et en particulier encore avec mon chef des services techniques. Cette fois-ci il s'agit d'un Lieutenant-Colonel, tout à fait différent de son prédécesseur. Celui-ci porte un nom à charnière. En plus de son origine issue de la vieille noblesse de l'ancien régime, il est le fils d'un père qui s'est illustré dans la Deuxième Guerre Mondiale. Distant, froid, il ne lui manque que la perruque et la canne d'apparat. Plus grave, ce qui n'a rien à voir avec son nom, il est incomptétent. Semblerait qu'on lui ait donné sa place parce qu'on ne savait pas où le mettre ailleurs et qu'il ait atteint ce grade en reconnaissance des services rendus à la France par son

père. Malgré tout il est mon chef direct et suis obligé de faire avec. Il m'a fallu peu de temps pour jauger le niveau de son savoir et connaître son mode de commandement. Sachant à quoi m'en tenir je ne me suis jamais aventuré à lui demander quoi que ce soit, me contentant de lui rendre compte de mes faits et gestes.

La petite histoire qui suit se situe dans le même cadre que la précédente. C'est à dire que l'on me retrouve dans le rôle de l'officier d'embarquement. Je ne vais pas revenir sur le sujet déjà évoqué. Je vais simplement le compléter. Il faut savoir que réglementairement, quand il s'agit d'un train militaire, il y a un officier d'embarquement et un chef de train. Ce dernier a la charge de la discipline et de la sécurité des personnels et des matériels embarqués. Jusque-là tous mes chefs m'avaient délégué la responsabilité et les pouvoirs les concernant. Pour ce voyage qui n'a rien de touristique, juste avant de partir, monseigneur Lieutenant-Colonel, m'avertit que c'était lui le chef de train, alors que jusque-là il ne s'est occupé de rien. Connaissant le bonhomme, je ne me suis pas offusqué. Peu de temps après j'ai compris le sens de sa démarche. Comme d'habitude je répartis le personnel dans les wagons. Compartiments de 2^{nde} classe pour les militaires du rang et les sous-officiers et 1^{ère} classe pour les officiers. Je gardais pour moi et mon chef un demi-compartiment comme il en existait auparavant. L'heure du départ approchant et ne voyant aucun galon arriver je fais mon lit (duvet) pour la nuit. Cinq minutes avant la mise en route du convoi qu'est-ce que je distingue dans la lueur blafarde des réverbères ? Mon petit aristocrate dans une petite tenue civile ayant comme paquetage pour faire la manœuvre qu'une simple valise. Sans fausse honte il grimpe dans le wagon et me demande sa place. Après ma stupéfaction j'ai du mal à contenir un mouvement de colère. Voyant mon étonnement il me dit qu'il descend en cours de route pour aller dans sa famille. De mieux en mieux. Monsieur profite de l'occasion pour passer un week-end aux frais de la princesse sans faire le moindre geste pour la mission qui lui revenait. Sans se départir de son calme obséquieux il me demande de lui montrer sa couchette. Voici en gros les propos échangés.

- Moi : Mon Colonel j'ai réussi à nous préserver un demi-compartiment de classe.
- Lui : C'est très bien ça. Où est ma place ?
- Je lui montre notre « chambre à coucher ». Étonné de voir l'unique banquette disponible occupée par mon couchage il me demande où il peut dormir.
- Moi : (Avec toutes les différences dues à un supérieur de cette classe, avec un ton mielleux et railleur). Voilà mon Colonel, comme vous quittez le train en cours de route et compte tenu des pouvoirs que vous me déléguez, moi je couche sur la banquette et vous sur le sol (pour mettre un peu de vinaigre sur la plaie vu qu'il n'avait aucun équipement, avec bon cœur je poursuis). Je reconnaissais que le sol est un peu dur. Pour l'occasion je peux vous prêter mon sac de couchage. Je ne peux pas décrire la tête qu'il a pu faire, car l'éclairage n'avait pas encore été

enclenché dans les wagons. Il n'y a eu aucune résistance de sa part. Il aurait pu malgré tout me mettre au garde à vous. Il a donc passé une partie de la nuit avec comme oreiller un sac et mon couchage comme matelas. Pendant le voyage je suis obligé de descendre du train aux arrêts pour vérifier que le matériel est toujours bien arrimé. J'en profite, prétextant la pénombre du compartiment, pour bousculer le dormeur (petite vengeance innocente). L'attitude de ce genre d'homme me révolte. On ne peut exiger des appelés, faisant le métier des armes par obligation, sans vocation aucune, une tenue correcte et le respect du règlement quand on voit des chefs n'ayant aucun scrupule à contourner les règles les plus élémentaires de l'éthique militaire.

Ces deux exemples m'ont profondément marqué. Mais il y en eut de nombreux autres par la suite. Il ne faut pas donc s'étonner si généralement, mes rapports avec mes supérieurs furent houleux. Parfois j'ai été tangent au niveau de la correction purement militaire. Mais je me suis toujours arrangé pour éviter la faute professionnelle quel que soit le niveau de ma révolte. Je n'ai jamais été sanctionné pour mes débordements car il aurait fallu que le censeur soit lui-même blanc. Le fait de me heurter au pouvoir, même avec raison, ne m'a pas toujours été bénéfique dans ma carrière et en particulier dans mes notations.



*En 1969, alors Sous-Lieutenant, photo d'identité
N°7*

Des chefs exemplaires

Il m'est arrivé dans mon parcours professionnel de rencontrer des chefs qui de mon point de vue, méritent que leur passage, plus agréable soit souligné.

Toujours à Bitche, j'ai été sous les ordres d'un Lieutenant-Colonel se nommant Panot (dans le cas présent je peux citer les noms), chef des services techniques (encore un), que j'ai bien apprécié. Très près de son personnel, il n'hésite pas à prendre conseil avant d'ordonner. Toujours présent aux moments délicats, il a su faire passer son message sans pour autant perdre sa crédibilité. Sans dire que nous étions amis, il m'arrivait d'être invité chez lui à titre personnel.

Il y a eu aussi une autre personne qui a été pour moi un modèle et un exemple. Je n'ai jamais trouvé sur mon chemin un officier de cette envergure, tant sur le plan professionnel que sur le plan humain. Il faut remonter un peu plus loin dans le temps, lorsque j'étais en garnison à Châlons sur Marne, aujourd'hui Châlons en Champagne. Alors Maréchal des Logis Chef, j'étais sous la coupe directe du Capitaine Bucher. Le courant est tout de suite passé entre lui et moi. D'un tempérament calme il savait donner ses directives (je préfère dans son cas employer ce mot à celui d'ordres) sans éléver la voix, d'une façon claire et concise. Il était toujours soucieux du bien-être de son personnel. J'étais à l'époque instructeur radar et diffusais ma science à des élèves sous-officiers, des sous-officiers et des officiers. Une partie de mes cours se faisaient en salle. Ma spécialité demandait de bonnes bases de mathématiques, de physique et d'électronique. Compte tenu de mon faible niveau d'instruction, j'étais parfois dépassé par les événements. Mon Capitaine qui me connaissait parfaitement venait alors à mon secours comme un père ferait pour ses enfants. L'autre partie de la journée consistait à former le personnel sur le matériel. Ces heures de travaux pratiques se déroulaient dans un hangar, ancienne écurie ouverte à tout vent été comme hiver et bien sûr sans chauffage. Souvent la température était insupportable quand le thermomètre frisait le zéro. Mon radar étant souvent mis à forte épreuve par le passage de nombreux élèves et les pannes étaient fréquentes. Il n'y avait qu'un seul exemplaire de ce matériel et il fallait le remettre en état le plus vite possible pour la continuité de l'instruction. S'il y avait un manque de moyens il y avait aussi un manque de personnel qualifié. Personne n'étant formé comme dépanneur, c'était à moi que revenait la corvée de la remise en état, avec mes moyens assez limités. Je travaillais donc souvent jusqu'à minuit ou une heure du matin, vêtu d'une capote au col relevé et manipulant mon oscilloscope, mon contrôleur de courant, mes pinces avec des gants, alors que tout le monde était en famille bien au chaud. Pendant mes heures de travail nocturne en solitaire, Mon Capitaine venait me voir, abandonnant la douceur de son foyer, et me portait un thermos de café qui était toujours le bienvenu. Ce qui devait arriver arriva. Soumis à des conditions de travail désastreuses je taisais phlegmon sur phlegmon, nécessitant de nombreux arrêts de travail. En fin de course, il a fallu m'opérer des amygdales. Opération très douloureuse pour un homme de vingt-six ou vingt-sept ans, m'obligeant à une hospitalisation de huit jours. Pendant ce repos forcé presque tous les jours Mon Capitaine venait me rendre visite et quand ce n'était pas lui, son épouse prenait le relais. Par ces petits exemples il est facile de comprendre que cet homme savait allier le côté professionnel et le côté humain. Arriva le jour où notre relation fut rompue par la mutation de mon chef. Il fut remplacé par un autre Capitaine. Changement d'homme changement de relations. Ces dernières furent pour le moins tendues. Heureusement, ma réussite au concours des officiers allait y mettre un terme. Le hasard allait me remettre sur la route du Capitaine Bucher. Je vais dévier du sujet mais cette dérive permet de démontrer que malgré les années et malgré la séparation, mon ancien chef n'a pas oublié son ancien subordonné.

Année 1972-1973

Comme Lieutenant je retrouvais à Belfort mon ex-patron qui lui portait sur ses épaules des galons de Lieutenant-Colonel. Il commandait un établissement du matériel, moi j'étais au 74^{ème} régiment d'artillerie. Le sachant sur la place, je renouais contact. Toujours bien reçu. Un événement allait m'obliger à faire appel à ses services. Pour une cause inconnue, ma fille Nathalie était victime d'un purpura rhumatoïde. Grave maladie dont les chances de guérison n'étaient pas évidentes et peu assurées (un petit garçon de son âge, atteint du même mal, couchant dans la même chambre était décédé). Il se trouvait que la mère du Lieutenant-Colonel Bucher était pédiatre dans cette ville. Il m'a donc mis en contact avec elle qui par sa gentillesse et ses conseils a permis avec la qualité professionnelle de l'hôpital de Belfort, à mettre une fin à la maladie de ma fille.

Mon histoire avec cet homme ne se termine pas là.

Année 1985-1986

Ayant troqué ma tenue militaire contre un costume civil, je me retrouvais à Lille avec comme mission, le suivi de l'Hygiène et la Sécurité du Travail concernant l'arme du matériel, en 2^{ème} Région militaire Terre. Quelle ne fut pas ma surprise de retrouver, à Paris, mon ancien patron chapeautant l'HST, pour l'arme du matériel au niveau national. Quelque part il redevenait mon supérieur technique à distance. Je crois qu'il était aussi content que moi de ce hasard. Pendant quelques années, j'ai eu des contacts fréquents avec lui pour des raisons professionnelles. Lors de réunions dans la capitale il ne manquait pas, en public, de raconter nos années noires à Châlons en me faisant passer pour meilleur que je ne l'avais été. J'ai eu l'occasion de le recevoir chez moi à Lille. Muté en 1989, en quittant la ville du Nord, j'abandonnais aussi Bucher, alors Colonel. Je n'ai plus eu de nous elles de lui depuis. À la date d'aujourd'hui, il a dû quitter l'armée peut-être avec les étoiles de général. Il en avait le profil et les capacités.

Pendant ma carrière civile

J'ai un peu anticipé dans mon dernier paragraphe en relatant un petit épisode ayant marqué la césure entre mes deux carrières. Difficile de faire la part des choses à un certain moment.

Année 1985-1986

Cette période, pour des raisons que je n'expliquerai pas ici, a donc été la transition qui m'a amené à abandonner la tenue militaire. Le

choix de ma reconversion ne m'a pas délivré du commandement militaire puisque travaillant toujours pour le Ministère de la Défense. Naïvement j'avais cru qu'en changeant de statut je pouvais améliorer mes rapports avec mes supérieurs. La réalité me prouva le contraire, en pire. En plus de la gente galonnée restant toujours un adversaire à combattre, j'avais sur le dos le personnel civil qui faisait maintenant parti de mon entourage professionnel, fait nouveau pour moi. En dehors de ma personnalité un peu caractérielles, les avantages pécuniaires engendrés par ma seule reconversion, attisait la jalouse d'une classe comme de l'autre. En effet la loi m'autorisait à cumuler ma paye d'ingénieur, mon nouveau grade, avec ma pension de retraite militaire. Ce fait agaçait les membres de mon ancienne famille car je gagnais plus que mon patron, sans en avoir les responsabilités, pendant que les civils de ma corporation admettaient mal pourquoi ma paye, à travail égal et à niveau équivalent, était supérieure à la leur. Intérieurement je comprenais les uns et les autres, mais appréciais peu que l'on s'attaqua à l'homme qui ne faisait qu'appliquer une loi. Je passe sous silence les attaques, les quolibets que je n'étais pas toujours d'humeur à supporter, quelle qu'en fut l'origine. Comme dit plus haut, pendant ma présence à Lille, j'étais responsable HST, mon principal travail, auquel venaient s'ajouter d'autres missions, c'était une place que personne ne voulait, car peu valorisante et assez complexe par son étendue. J'aurais pu être totalement libre mais dans l'organisation du système il me fallait être intègre dans une cellule avec comme patron, un officier supérieur, car l'incidence de mes observations avait une répercussion sur des travaux et un budget qui échappaient à mes compétences. Je passerai sous silence les heurts et les accrocs coutumiers balisant mon itinéraire pour n'en garder que les principaux. Heureusement j'avais comme soutien non négligeable le général commandant mon établissement. Contrairement aux autres, dès mon arrivée, il m'avait « à la bonne » et le faisait savoir. Mais il ne se doutait pas que sa protection me créait des ennuis supplémentaires, en particulier avec des individus arborant plus de trois barrettes sur les épaules. Un seul exemple suffira pour mettre en évidence le climat qui régnait dans les lieux. Même les officiers ne m'ayant pas directement sous leur coupe ne me considéraient pas comme un des leurs et encore moins comme un cadre civil, situé au plus haut niveau de leur établissement. Le fait qui suit en est la représentation.

Une nuit, ma voiture garée devant chez moi avait subi une effraction. Vitres brisées, coffre forcé, poste radio arraché. Heureusement elle était encore en mesure de me déplacer, ce qui m'a permis d'aller au travail par mes propres moyens. À l'issue de ma journée je m'apercevais qu'une de mes roues arrière était crevée. Le coffre ayant été malmené pendant la nuit je ne pouvais accéder à ma roue de secours. Il me restait une solution pour pouvoir faire les quatre kilomètres qui me séparaient de ma demeure. En effet, malgré la fin du travail restait dans son bureau un Lieutenant-Colonel qui, je le savais, habitait relativement près de chez moi. Je savais aussi qu'il empruntait pour rentrer chez lui une voiture de service (et non de fonction). Sans hésiter je lui demande la permission de me

véhiculer. Je ne m'attendais pas à avoir une telle réponse consécutive à ma formulation. Sans aucune gêne je m'entendis dire qu'il ne faisait pas taxi et que de toute façon il ne me montait pas n'importe quel balayeur. Abasourdi, je rengainais ma hargne. Il est évident que j'ai fait mon chemin à pied mais il est toujours évident qu'à partir de ce jour-là il n'était plus question d'esquiver le moindre salut à l'égard de cet individu galonné. Je n'ai jamais compris cette animosité à mon sujet. Mes rapports avec mes supérieurs directs étaient aussi rugueux, ceux-ci n'admettant jamais les bénéfices rapportés par ma reconversion. Heureusement, bien que placé, pour une question de gestion, dans un canevas encadré, j'avais un emploi qui me rendait indépendant, mon seul intervenant direct étant en fait Mon Général. Ce genre de court-circuit, pas du goût de tout le monde, engendrait de nombreuses frictions. Par contre, toutes mes relations avec les organismes extérieurs dont j'avais la charge, étaient excellentes et ce, quels que soient les grades. Étant inattaquable sur le plan professionnel je subissais en dehors les assauts les plus ignominieux et les coups bas les plus inattendus. Je me forçais à garder des attitudes, si ce n'est respectueuses, du moins correctes afin d'éviter de donner emprise à des sanctions relevant de la faute professionnelle. C'était épuisant. J'ai fait quatre ans dans cette ambiance. J'ai malgré tout pu passer d'excellents moments en dehors de mon bureau. Si dans mon emploi j'ai eu de grandes satisfactions je dois en remercier Mon Général, Le Gall, bon breton aussi tête que dangereux pour les gens qu'il n'avait pas en affection. Heureusement je n'en faisais pas parti. En quittant Lille pour rejoindre ma nouvelle affectation à Montauban, j'espérais trouver un autre mode de vie, même si le milieu panaché de tenues militaires et de vêtements civils restait le même. Mon vœu fut vite déçu. Non seulement je n'ai pas obtenu la trêve escomptée, mais j'ai vu s'approfondir le mauvais côté que l'on me réservait et ce, sur un séjour nettement plus long.

Montauban

Sans vouloir commencer par la fin, je peux rapporter une partie de ma conversation avec mon dernier directeur avant d'abandonner définitivement mon épisode professionnel, en l'an 2000. Il me demandait de faire une conclusion sur mon passage dans l'établissement dont il venait de prendre le commandement. Difficile de faire en quelques mots un résumé de douze ans de présence. Pour faire vite il me fallait être marquant. En quelques phrases je lui exposais mon survol.

J'admettais que des erreurs de parcours puissent être faites, la science infuse n'étant pas à la portée de tous, mais j'avais du mal à supporter l'absence de psychologie dans les paroles et les actes des officiers dits supérieurs et j'ai souligné ces derniers mots. Je reconnaissais leurs compétences professionnelles, tout en regrettant amèrement que le côté meneur d'hommes n'ait été une des matières prodiguées dans leur formation. Les frictions et certaines démotivations auraient pu être évitées. Ne pouvant supporter un tel état d'esprit je n'hésitais pas, quand j'en avais le besoin ou l'envie de déserter, réglementairement, ce milieu que je ne pouvais plus supporter, en prenant parfois un travail à temps partiel, et

aussi une année sabbatique. Autant de temps de liberté qui m'éloignait d'un emploi qui me plaisait mais rendu pénible moralement, par la mise à l'écart, l'injustice frisant souvent la frustration. Je savais que par mon statut, j'étais un cas particulier. Rejeté par les militaires qui ne me considéraient plus comme l'un des leurs je n'étais pas accepté par le personnel civil qui me considérait comme quelqu'un mangeant à tous les râteliers. Possédant déjà un tempérament indépendant, l'attitude de mes chefs m'avait poussé dans des retranchements m'amenant parfois à une rébellion ouverte, frisant parfois la désobéissance

Pour étayer mes dires je vais donner quelques exemples.

Peu de mois après mon arrivée à Montauban je suis convoqué par mon directeur. Je ne retranscris que l'essentiel de l'entrevue. Mon chef me désigne comme secrétaire du comité d'hygiène de sécurité et des conditions de travail de l'établissement. Surpris je lui dis que je ne suis pas d'accord en précisant qu'avant mon arrivée j'étais responsable de l'HSCT de toute une région militaire et que le fait de remplir l'emploi de secrétariat qu'il me demandait revenait à une dégradation, sans motif. Et pour lui faire comprendre mieux ma position je lui demandais ce qu'il penserait si à lui, Colonel, on lui demandait d'accomplir la tâche du Caporal. Je quitte le bureau après m'être entendu dire que je serai convoqué après réflexion. Il n'a pas eu à me rappeler pour me faire part de ses intentions. Quelques jours après je reçois une magnifique note de service annonçant ma désignation au comité d'hygiène. Je n'attends pas la convocation pour me faire annoncer à mon patron. Courroucé, je lui annonce que je n'accepte pas cet ordre, pour les raisons déjà invoquées. La suite qui sera donnée à cette affaire importe peu.

Quelques jours après sort une autre note de service indiquant que la précédente était abrogée et portant le nom de mon remplaçant. Celui-ci fonctionnaire de catégorie C (qui n'est jamais devenu mon ami) remplace donc un fonctionnaire de catégorie A. Un certain équilibre a donc été rétabli remettant la mission au niveau requis. Mes rapports avec mon chef sont depuis restés assez tendus. Mes seules séquelles résultant de cette affaire apparaissent dans mes notations annuelles qui, si elles n'avaient pas baissé, elles n'avaient pas pour autant progressé. C'était la première fois que je désobéissais ouvertement.

Une autre occasion m'a encore permis d'enfreindre les ordres. Du fait de mon grade civil, même si je n'avais aucun personnel sous ma coupe, ou si peu, j'avais le droit d'être au moins considéré comme un chef de section. Or, quand il y avait réunion ou repas rassemblant cette catégorie de personnel, on m'oubliait volontairement. Arrive un jour où, pour certaines raisons il y a eu « rupture de stock » de chefs de section, pour un appel d'offre. On vient alors me chercher considérant que pour l'occasion, compte tenu de mon grade, je pouvais remplir la place manquante. Le pauvre Capitaine venu me contacter n'a pas du tout compris car ma réaction qui a été instantanée. Soulignant le fait que quand on a besoin de moi on sait où me trouver, alors qu'à l'accoutumée on m'ignore, il n'est pas question que je me rende à cette convocation et

que ceux qui ne sont pas contents fassent appel « à la force publique », façon de parler. Deuxième et dernière désobéissance. Il a fallu atteindre près de quarante ans de carrière pour montrer ouvertement mon mécontentement alors qu'auparavant j'arrivais à prendre sur moi, sans atteindre le niveau du refus. Je n'étais pas au bout de mes surprises.

1996

Lasse par un tel climat, je décidais de prendre un congé sabbatique. Mes économies et les moyens financiers dont je disposais me permettaient de me passer pendant un an de paye, voire plus. Un jour, celui qui allait devenir mon patron (habitant dans un voisinage très proche), au cours d'une discussion, me fait part qu'il serait heureux de me compter dans ses rangs si je voulais bien consentir à reprendre ma sacoche à l'issue de mon arrêt de travail. Après mûre réflexion, le moment arrivé, j'accepte la proposition. Encore une fois la tâche que l'on m'a réservée était toute nouvelle. Mon chef de service, un Lieutenant-Colonel avait la charge d'assurer ma formation avec l'aide d'un Capitaine occupant la même pièce que moi. Pendant plus de dix jours j'ai attendu que l'on veuille bien m'adresser la parole. Mon patron entrait et sortait du bureau m'ignorant totalement répondant à peine à mon bonjour quand il ne tournait pas la tête. Ce n'était pas une question d'humeur mais une attitude délibérée dont je ne connaissais pas la cause. Un jour, ne pouvant plus supporter ma position de potiche, j'avais le Capitaine que je rentrais chez moi et que celui qui avait besoin de mes services vienne m'y chercher. Sur ces paroles je quittais ma caserne me mettant dans une situation illégale. Ce harcèlement moral m'était insupportable. Ce mot harcèlement est inexact mais lequel employé quand une pression s'exerce par une ignorance complète ? Il n'y eut aucune poursuite punitive à mon encontre. En effet le jour de mon départ intempestif concordait avec celui de ma visite médicale annuelle. Le médecin trouvant ma tension trop élevée (17), m'envoya chez mon médecin généraliste. Entre temps, ma tension était montée à 19. Ma colère et ma hargne avait fait son effet. J'obtenais, sans le vouloir, un arrêt de travail de dix jours qui couvrait ma désertion momentanée souhaitée. À l'expiation de mon repos bienvenu je réintégrai mon poste. Pendant mon absence il avait dû se passer quelque chose. Je retrouvais un chef de bureau, qui pour être plus proche professionnellement n'en restait pas moins désagréable dans ses rapports humains. Je retrouvais à la place que j'avais laissée à l'orée de mon congé sabbatique où j'avais déjà fait mes preuves. À compter ce jour, jusqu'à mise à la retraite, compte tenu du peu d'enthousiasme que procurait mon travail au niveau plus élevé, du fait de sa spécificité peu connue, je retrouvais une indépendance totale. Mes relations avec mon supérieur se résumant à une peau de chagrin. Mes résultats obtenus restaient mon seul conduit.

Jusqu'ici il s'agissait d'attaques personnelles. Mais il y avait eu aussi des anomalies d'ordre général qui me faisait bondir. Je me souviens d'un exemple. Pour éviter que les voitures personnelles et militaires se parquent n'importe où une note de service éditée pour la cause imposait

un emplacement pour chaque catégorie de véhicule. Tous les personnels, tout grade confondu avaient obéi aux directives sauf un Lieutenant-Colonel qui jugeant que le parking défini pour les voitures militaires lui convenait mieux puisque plus proche de son bureau pour son véhicule personnel. Je n'ai pas manqué de lui faire remarquer que le règlement était valable pour tout le monde et que les plus hauts gradés devraient donner l'exemple. Cela n'avait rien changé au problème mais j'étais satisfait de faire part de mon sentiment. Ce monsieur était coutumier du fait. Un jour il s'est permis de réprimander quelqu'un qui arrive en retard à une réunion. J'arrivais à comprendre le motif de la réprimande, je trouvais seulement que c'était malvenu de la part du donneur de leçon. En effet ce dernier se permettait d'arriver avec une heure de retard au travail sous prétexte qu'il accompagnait un de ses enfants à l'école. Le patron était au courant de ses agissements mais ne faisait rien pour le remettre au pas. Donc ce monsieur ne modifiait rien à ses habitudes. Je me demande qui est le plus coupable. Celui qui fait ou celui qui laisse faire. Ceci étant dit, pour démontrer une certaine mentalité semblant remettre en place des priviléges abolis par la révolution.

Il est évident que mes réactions à ce genre de comportement n'arrangeaient pas mes contacts. Heureusement j'ai toujours trouvé à l'extérieur ce que je n'avais chez moi. Si mes chefs évitaient mon contact direct ils restaient néanmoins relativement honnêtes dans ma notation. Il n'est pas question de reporter ici quinze fiches de notation annuelle. Je ne prendrai seulement que quelques remarques émises par mes supérieurs pour essayer de mettre en évidence les éléments censés me caractériser.

- Période civile à Lille au Commandement et Direction du Matériel (CDM). Ma première notation était libellée ainsi. « M. Bouchet a été affecté comme chef de section Infrastructure. Toujours disponible, soucieux du détail, il fait preuve d'une grande conscience professionnelle. A fait un effort pour s'adapter à un travail nouveau pour lui. S'est imposé d'emblée aussi bien après des établissements que des personnels du CDM. Est un auxiliaire précieux pour son chef de service ».

Tout cela est très élogieux mais il existe quand même une faille. Il paraît que mon expression écrite laisse à désirer.

L'année suivante, coiffé d'une « deuxième casquette » je remplissais le rôle de délégué HSCT, emploi tenu jusque-là par un Lieutenant-Colonel. Paraît-il que j'étais apte à régler les problèmes courants en m'acquittant de mes tâches dans les délais impartis. Néanmoins il était encore nécessaire d'améliorer mon style écrit et l'organisation de mon travail. Le temps passant, on confirmait mes aptitudes et on reconnaissait mes compétences en précisant que j'étais toujours un collaborateur apprécié par mes chefs. Travaillant pour le bien commun, j'avais, paraît-il, un solide bon sens. Mes progrès dans le domaine de l'expression sont notables mais pas encore suffisants.

1989

Une certaine dérive apparaît dans mon comportement. Il était dit que confronté à un travail important dans le cumul de mes fonctions j'arrivais à faire face à l'essentiel malgré le départ de mon adjoint, non remplacé. Mais il y avait un mais. Je reprends les lignes textuellement.

« Cependant préoccupé par sa situation familiale, en particulier l'éloignement de ses enfants, M. Bouchet ne fournit pas un travail de qualité constant. Il doit faire abstraction de ses soucis personnels dans l'exercice de ses responsabilités ». Ce dernier paragraphe ne m'avait pas plus, car il masquait une grande partie de la vérité. Sur ma fiche de notation, à l'emplacement réservé aux notes, je répliquais.

« Ma situation familiale ne peut être seule être prise en compte pour justifier un comportement professionnel dont la courbe semble présenter une forme sinusoïdale. En effet, certains éléments, directement liés à mes activités ne sont pas étrangers aux démotivations momentanées qui me sont reprochées et que j'ai toujours combattues ».

Quelques explications sont nécessaires. Je reconnaissais qu'à l'époque il y avait des hauts et des bas dans ma façon de travailler. Je remplissais ma mission sans conviction et avec certains relâchements. Mais comme déjà explicité, je subissais souvent des agressions morales émises par un environnement insidieux, créant un déséquilibre sensible dans mes attitudes habituelles. On n'avait pas grand-chose à me reprocher dans mon travail technique, les résultats étaient probants, alors on essayait de me décontenancer pour m'amener à la faute. Ayant supporté cet état de fait depuis plus de quatre ans je commençais à arriver à saturation. Je devenais in-commandable et mes réparties, souvent acerbes ne plaisaient évidemment pas. Pour pouvoir échapper à cette atmosphère pesante j'avais fait une demande de mutation. Je posais un problème, nouveau, à mes supérieurs. Ils savaient que mon remplacement allait être difficile, non pas parce que j'étais indispensable, mais parce que les ressources étaient inexistantes. Quant à moi il fallait me justifier, sans heurter le commandement, en avançant les motifs réels de ma demande de mutation. J'ai donc mis en avant l'éloignement de mes enfants, ce qui pouvait présenter un cas social. Ce n'était pas mentir, car ceux-ci vivant à mille kilomètres, je ne les voyais pas souvent. Mes chefs avaient pris la balle au rebond, pour, à partir de mes problèmes familiaux, cacher la réalité qui les gênait un peu. Ce fait, engendrant encore une petite révolte, m'avait poussé à réagir sur ma feuille de notation qui était souvent une sanction, car jusqu'à la convocation de sa lecture, personne n'avait le courage de dire en face ce que l'on pouvait me reprocher. Finalement, grâce à une petite aide de l'assistance sociale, ma demande ayant été honorée, je quittais Lille en septembre, pour rejoindre Montauban où l'on m'avait accepté. Concernant cette dernière feuille de notes je n'étais pas au bout de mes surprises. Arrivant dans ma nouvelle garnison et compulsant mon dossier, je me suis aperçu que ma rubrique contestataire avait disparu, par le biais de montage de photocopie. Mes quelques mots avaient dû ennuyer certaines personnes. Ce genre de procédure est très grave. Mais donner

suite ne m'aurait que donner des problèmes supplémentaires. Si j'avais encore un doute de la fiabilité de mes ressentiments envers mes chefs, je suis maintenant convaincu que la malhonnêteté n'épargne pas les hautes sphères. Avant de clore mon épisode lillois il y a encore un fait, non signalé dans mes notations, que je voudrai mettre en exergue. On ne va jamais traire une vache qui ne donne pas de lait. On préfère, pour être sûr d'avoir de bons résultats, d'aller aux pis de celle ayant les mamelles bien remplies, même s'il faut affronter quelques rebuffades. C'était ainsi que mes patrons me connaissant bien, me désignaient, malgré les deux missions déjà citées, responsables du déménagement du CDM pour aller dans une autre caserne. Entre la préparation et la réalisation cela m'avait demandé six mois avec beaucoup de soucis et les moyens accordés se limitaient à dix hommes et deux camions. Ma mission bien remplie m'a valu une lettre de félicitations. Ceci étant dit pour démontrer que quand on avait un travail de confiance on savait où me trouver. Cela avait quand même été reconnu dans mes notations. Malheureusement ces dernières ne montrent pas le combat permanent que j'avais dû mener pour contrer certaines mentalités rendant ma vie professionnelle pénible, où la jalousie et une certaine notoriété, à l'extérieur de mon organisme, me valaient les embûches psychologiques tendues sur mon chemin.

C'était avec un moral mitigé que je quittais Lille. J'avais beaucoup apprécié mon séjour, à titre personnel, dans la capitale du Nord mais j'étais soulagé d'abandonner des bureaux devenus étouffants. Je comptais beaucoup sur l'avenir dans ma nouvelle garnison.

Période civile à Montauban à l'Etablissement du Génie

Avant de passer à l'analyse, comme précédemment, de l'opinion de mes supérieurs à partir des fiches de notation, je souligne le fait que ma nouvelle mutation apportait un changement de mission, m'obligeant à repartir de zéro. C'était ce que signalait ma première notation à Montauban :

« M. Bouchet, nouvellement affecté, a très vite pris la mesure de ses nouvelles tâches. D'un comportement parfait, il deviendra très vite, à ne pas en douter un collaborateur précieux ».

Mon principal travail consistait à reprendre à la base toutes les installations de tir de Midi Pyrénées pour les remettre à hauteur. Vaste travail. Estimant que je n'avais pas assez à faire dans une science jusque-là inconnue, mes chefs m'attribuaient une mission supplémentaire. Celle-ci consistait à gérer les crédits affectés aux nasaux de réhabilitation ou de construction, concernant les installations de tir. Cette opération jusque-là était confiée à un Commandant, qui, muté, laissait une place vide. Si j'en crois ma fiche j'avais su organiser mon travail et celui de mes adjoints. Par mes qualités personnelles, dit-elle, j'avais pu établir de bonnes relations avec mes correspondants en faisant sous souvent preuve d'initiative. Compte tenu de mon sérieux et étant digne de confiance je pouvais être

encouragé dans cette voie. Je saute les années où les appréciations, restant dans le même sens en changeant de mots. À un certain moment, on soulignait ma conscience professionnelle et mes compétences en laissant apparaître une nouvelle notion. « Il doit cependant, bien que peu disposé à encadrer et à former, s'efforcer de transmettre son savoir ». En lisant ces lignes, j'avais été sidéré car c'était faire abstraction des efforts effectués pour instruire mes collaborateurs ainsi que tous les officiers responsables des installations de leur régiment respectif. Bien que trouvant la plaisanterie amère, je restais cantonné dans un silence réprobateur, surtout quand on lit plus loin que mon aptitude au dialogue faisait de moi un spécialiste sollicité et écouté des organismes au profit desquels je ne ménageais ni ma peine ni mes conseils. Là où je n'étais toujours pas d'accord c'est quand on me disait peu apte à encadrer et à former. C'était oublier qu'à Lille, j'avais instruit tous les CHSCT (Comité d'Hygiène et de Sécurité des Conditions du Travail) des organismes se rattachant à ma position de délégué régional et qu'à Montauban j'ai initié à la politique des champs de tir concernant la conservation des installations et la sécurité des personnels tous mes correspondants et mes adjoints. Contrairement à ce que l'on pouvait penser j'avais toujours divulgué mon savoir avec mes méthodes. C'est à y perdre son latin. Bref.

En dehors des appréciations écrites, il existe sur la même fiche une autre formule de notation. Celle-ci apparaît sous forme de tableau où des croix peuvent se déplacer entre les notions d'excellent et d'insuffisant. Sauf en fin de carrière la majorité de mes croix se situaient sous la rubrique très bien. En particulier l'efficacité, le dynamisme, le goût des responsabilités, le sens de l'organisation. Pendant de longues années les critères suivants, le jugement, l'esprit d'équipe, l'aptitude à former et à encadrer, la qualité d'expression écrite et orale ont flirté dans la case bien. Il ne faut pas se leurrer car il était difficile d'aller plus bas dans le négatif sans remettre en cause ma qualité d'ingénieur. À l'occasion je pouvais être d'accord sur les critiques concernant le jugement et mon manque d'esprit d'équipe. J'en donnais toutes les apparences. En effet mes critiques relativement permanentes, ce qui ne voulait pas dire que j'étais dans le faux, ne plaçaient pas à tout le monde et je ne me faisais pas beaucoup d'amis en disant tout haut ce que les autres pensaient tout bas. Quant à mon esprit d'équipe, on ne m'avait pas laissé beaucoup de choix. Rejeté par les militaires et peu admis dans le milieu civil ma position ne pouvait être que solitaire, partageant peu de choses. Je reconnaissais que je ne faisais aucun effort pour adhérer à un groupe. Je pouvais donc admettre ce jugement. Mme Soleil avait bien étudié ses astres car elle me disait :

« Vous devez vous méfier de la jalouse de vos associés et partenaires de travail. Il vous arrivera d'être déçu, sinon floué. Vous devez apprendre à être autonome ne serait-ce qu'à cause de cela ».

Les pensées des chefs sont souvent aussi impénétrables que les voies du Seigneur. Quant à la notion d'encadrement je mettrai un bémol. Je ne dirais pas que c'était faux en admettant qu'il y avait un peu de vrai. J'y reviendrai plus tard. Sous la rubrique excellent, j'avais pour moi la

conscience et les connaissances professionnelles. Pourtant il y avait des rubriques où j'étais en parfait accord, en l'occurrence la qualité de mes expressions écrites et verbales. Et là resurgit l'éducation parentale. En effet dès mon plus jeune âge, on m'imposait de me taire ou de ne parler uniquement lorsqu'on m'y invitait, chose relativement rare. Je me suis donc replié sur moi-même. Suite à quoi j'ai eu toujours du mal à m'exprimer. J'ai toujours eu le plus grand gêne à faire des conférences ou à m'extérioriser en public. Je préférerais de loin écrire. Pourtant là encore j'étais sujet à critique et je ne peux que reconnaître les faits. Cette fois-ci c'était mon éducation militaire qui venait renforcer mon tempérament. On m'avait appris que pour être saisi il me fallait être précis et concis et aller à l'essentiel, sans ambages, ce qui rendait mes textes secs et souvent cassants. Mais si je ne savais pas le dire, par mes écrits, malgré leur rigueur j'arrivais à faire passer mon message. Petite anecdote sur le sujet. J'étais alors militaire. Je m'étais aperçu que quand je donnais des ordres verbaux à mes subordonnés j'étais mal compris ce qui donnait parfois des interprétations opposées à mes pensées. J'avais donc changé de tactique en établissant un cahier d'ordres que tout le monde pouvait et devait consulter. À partir de là il n'y eut plus de problème de compréhension. Cette formule devenait gênante quand je devais faire des rapports ou des comptes rendus et mes correspondants n'appréciaient pas toujours mes propos tels que transmis même si dans le fond je cernais le sujet. À la lecture de ces notations on pourrait dire globalement que j'étais bien vu. Mais si on analyse mes notes chiffrées (sur 20), en treize ans dans la fonction publique, je n'avais progressé que d'un quart de point, restant positionné sur mes quatorze et demi et me plaçant en dernière position dans le classement national mettant en concurrence les personnels de mon grade. En effet le système de notation chiffré permettait au commandement d'avoir une image comparative dans l'échelle de valeur concernant la même catégorie de personnels. Dans cette doctrine la régression était, sauf cas particulier, rare car elle demandait au noteur de nombreux comptes-rendus explicatifs, chose qui n'est pas très agréable. La stagnation était par contre monnaie courante. À cela, deux explications. Dans un cas il était estimé que le noté ne méritait pas une augmentation de son potentiel, point. Dans le cas suivant celui qui était amené à rédiger la notation était confronté à un problème de conscience. Je prends par exemple ma situation. À mon époque nous étions trois ingénieurs dans mon établissement. Le directeur ne pouvait pas faire n'importe quoi. Imposé par le système en vigueur il ne disposait, par an, qu'un quart de point pour l'ensemble de ses trois personnes. Le choix était souvent délicat et mes patrons successifs avaient trouvé la solution pour réduire d'un tiers leur problème. Tous partaient du principe qu'au point de vue carrière je n'avais plus rien à attendre, ayant atteint le summum prévu par mon statut. Ne pouvant plus espérer une progression professionnelle ils m'écartaient pour faire profiter le restant du peu dont ils disposaient. Ce qui explique la faiblesse de mon niveau en fin de carrière, très proche de celui attribué à mon arrivée. Il me faut avouer que cette politique d'économie, même si j'arrivais à en comprendre certaines raisons, ne m'a jamais convaincu. Quelque part je me sentais floué. Mais pire. Je savais que ce qui ne me revenait pas était destiné à des

personnes qui voyaient en moi, du fait de ma reconversion un opportuniste et me le faisaient sentir. Bien sûr, je sortais là du cadre de compétences professionnelles. En dehors de ce conflit humain il me semblait que cette injustice me desservait dans le sens où si l'on voulait comparer la valeur de deux personnes on se basait sur la note chiffrée. Lorsque l'occasion se présentait j'en faisais part, à ma manière, à mes supérieurs, un peu narquois voire provocateur dans des moments de mécontentement, en avançant que quoi qu'il arrive, ma notation n'avait rien à craindre.

J'ai beaucoup parlé de la considération de mes chefs en tant que civil, ayant sous la main la documentation utile, sans faire appel à mes souvenirs. Je ne peux faire de même en ce qui concerne ma carrière militaire. En effet, et je ne sais pourquoi, il m'était interdit de faire des copies de mes feuilles de notation. En me fiant à ma mémoire je peux dire que globalement mes deux phases professionnelles ont eu des caractéristiques à peu près semblables. Comme sous-officier j'avais franchi les étapes avec aisance, enfermé dans une obéissance passive. C'est en tant qu'officier que mon caractère a pu s'affermir et mieux se dévoiler, ayant les mains plus libres tout en restant bien sûr aux ordres, avec un côté un peu réfractaire n'admettant pas toujours les imperfections qui à mon sens, étaient difficilement supportables. Les anecdotes dévoilées plus haut démontrent à elles seules qu'étant conscient de mes devoirs et de mes obligations dues par les militaires de tout grade tout en étant souvent indisposé par les méthodes de commandement des chefs à mon égard. Si je ne me souviens plus du côté négatif de mes notations (car il y en avait bien sûr), je crois pouvoir écrire que malgré mes handicaps caractériels je restais pour mes supérieurs un adjoint précieux, ne comptant jamais son temps mais possédant un esprit fougueux, pas toujours agréable.

Point important. On ne m'a jamais demandé de prendre le commandement d'une batterie (égale à une compagnie) que mon grade pouvait faire prétendre. Cela dénote quelque part que je ne possédais pas les qualités requises pour commander 200 hommes. En dehors des caractéristiques de ma nature il faut dire aussi que je n'avais pas la formation technique nécessaire pour assurer un tel poste. Enfin il faut reconnaître qu'avec mes trois galons gagnés tardivement je ne pouvais entrer en compétition avec mes collègues de même rang, issus des écoles d'officiers. On réservait donc ces places de choix à ceux-ci, futurs Colonels, voire généraux, grades qui ne rentraient évidemment pas dans mon cursus. Compte tenu de mon origine, j'étais soumis, et c'était prévu dans mon statut d'officier technicien, à une carrière limitée dans le temps avec un grade ne pouvant dépasser celui de Capitaine. De ces trois considérations je ne retiendrais que la première pour mon analyse. Je n'étais absolument pas qualifié pour tenir le rang de chef d'un tel niveau. C'était un fait que je n'avais jamais contesté. Je m'estimais moi-même être un bon chef de « bande » considérant que je n'avais pas les atouts nécessaires pour viser plus haut.

Critiquer les chefs dont on a supporté les crises d'autorité, les

abus de pouvoir, les injustices et malhonnêteté intellectuelle est une chose. Mais il faut savoir se demander si en dehors des jugements négatifs à ne pas copier, quel aurait été mon propre comportement. De la critique je passe donc à l'autocritique. Je vais peut-être surprendre mais à mon avis j'aurais été un chef médiocre. Je vais essayer d'étayer mes dires. Il est évident que j'aurais évité de faire ce que je reprochais aux autres. Il me semble que j'aurais été un bon récepteur. Attentif aux autres, je restais toujours à l'écoute. Par contre du côté émetteur j'aurais eu des problèmes. Je suis obligé de me rendre à l'évidence. Bien qu'étant très directif, j'avais (et j'ai encore certainement) comme souvent souligné, de graves lacunes dans les façons de m'exprimer oralement. Ma qualité de transmetteur laissait (et laisse encore) à désirer et cela même en dehors du contexte professionnel. Autre défaut. Je sais très mal déléguer, préférant faire souvent moi-même ce qui pouvait revenir à mes subordonnées. Méfiance obsessionnelle ? Peut-être. Confiance limitée ? Peut-être dans certains cas. Il y a une autre faille dans mon individualité. Je possède une certaine fragilité se cachant derrière un aspect fait de froideur et de rigidité. Sentimental ? Oui. Voilà une qualité qui devient vite un défaut pour un chef. Punir m'est insupportable. Pourtant je reconnaissais que les sanctions sont souvent inévitables à un certain degré. Bien que la sensibilité son parfois perçue comme de la faiblesse je suis souvent plus apte à la clémence qu'à l'acharnement, préférant la morale à la répression. Et ce chemin est plus praticable avec vingt hommes qu'avec deux-cents. Pour « faire sortir l'escargot de sa coquille », je vais citer plusieurs exemples signifiants en faisant ressortir les réactions de ceux qui m'avaient supporté à différents moments de mon histoire militaire.

Comme je l'ai déjà souligné, pendant de longues années j'ai été à la tête d'une vingtaine de lascars, troupe composée parfois de sous-officiers noyautant une majorité d'appelés du contingent. Je me considérais et agissais plus comme un père avec ses enfants qu'un chef au plein sens du terme, bien que dans une famille le père reste chef. Ma position et mon âge assurant mon autorité, je n'avais qu'à hausser le ton pour faire rentrer dans les rangs les plus dévergondés (je n'ai jamais eu de rebelles caractérisés ou alors je ne les ai pas perçus comme tels étant pris dans une certaine ambiance). Tous connaissaient mes côtés incontournables (rigueur militaire, ponctualité, tenue, respect) mais aussi savaient saisir mes points fragiles. De mon côté je percevais leurs faiblesses et leurs capacités. Toujours sur le terrain, j'étais très proche d'eux et par voie de conséquence, ils me sentaient très près. J'étais comme un professeur préférant s'occuper de dix élèves plutôt qu'en survoler une trentaine. J'y gagnais, je ne parlerais d'affection, du moins une meilleure compréhension tandis qu'eux se sentaient à l'aise et souvent soutenus, car dans certains cas litigieux avec les autorités, leurs paroles ne pesaient pas assez pour se sortir de petits « pétrins » où ils s'étaient fourrés.

Limoges 1973

Officier d'ordinaire, chargé de nourrir 800 hommes par repas, je disposais d'environ de deux dizaines de personnes pour assurer la tâche,

sans aucun personnel d'active, ce qui veut dire que, sauf le chef cuisinier, employé civil, qui comme chacun avait des problèmes personnels et prétendait à des vacances sans être aux horaires militaires très fluctuants. Ce qui signifiait que j'étais seul pour faire le tour de mon problème de gestion et de discipline avec des appelés dont certains étaient cuisiniers comme moi j'étais évêque. Sans rentrer dans le détail je veux simplement faire ressortir que tout mon personnel travaillait près de douze heures par jour. Il faut simplement penser que quand le petit déjeuner était prévu à 7h00, il fallait que mes gens se lèvent deux heures avant. Quand les repas normaux se terminaient à 20h00, on peut deviner que deux heures après, mes gens travaillaient encore pour que tout soit prêt pour le lendemain. Je ne parlerais pas des horaires matinaux avancés pour X raisons, ni des repas tardifs pour des raisons Y. On ne peut décemment laisser une bande de gamins, aussi serviable soit-elle, œuvrer toute seule avec des problèmes qui dépassaient parfois le domaine de la nourriture. Je ne pouvais pas compter sur mon chef cuisinier civil (sans mettre ses capacités en doute) dont son domaine résidait à conduire le personnel dans la technique cuisine, dont le statut particulier était assujetti à des horaires fixes. Mes appelés aussi avaient droit à leurs permissions et étaient comme tout le monde sujet à des maladies souvent réelles et parfois factices. Il y avait aussi les manœuvres qui fonctionnaient la moitié de mon effectif. Il fallait faire avec le système et ses défaillances. Je n'ai pas compté mais 15h de travail journalier m'étaient courantes. Tout cela pour dire que j'étais souvent à prendre avec des pincettes et les premières personnes que j'avais sous la main étaient mes soldats en toque. J'évitais de passer mes nerfs sur des innocents mais s'ils faisaient un faux pas ils m'avaient sur le dos. Parfois mes cuisines se transformaient en ring de boxe. Il y avait d'abord le fait que ma bande de maîtres-queue vivait en permanence ensemble. En dehors des heures de travail, ils avaient la même chambre. Les origines différentes et la promiscuité permanente engendraient inévitablement des frictions. Il n'était pas rare de voir quelques poings partir. À moi de refiler le problème. Je me méfiais aussi lors de la distribution des repas qui se passait dans une chaîne où mes « cuistots » troquaient leur savoir-faire pour venir servir « les clients ». J'étais parfois obligé d'arbitrer le conflit entre l'homme qui se sentait lésé au service (et les raisons étaient nombreuses) et le serveur. Je ne compte pas les moments où je prenais un « exemplaire » de mon personnel par le col de la chemise pour le menacer de lui mettre une trempe s'il continuait à faire le « jack » (ça reste en famille, la méthode étant loin d'être règlementaire). Ça c'est que j'appellerais ma cuisine interne. Mais il m'arrivait de m'extérioriser pour défendre ma « bassecour ». Il n'était pas rare qu'un de mes hommes vienne me rendre compte qu'il avait été puni car il n'avait pas fait son lit ou nettoyé la chambre à l'heure, comme le prévoyait le règlement. Évidemment il était difficile à mon « cow-boy » d'assurer son service et de faire sa corvée. J'abandonnais donc mes fiches de cuisine pour aller affronter le Capitaine, confrère, responsable dans son unité de la discipline générale. Généralement l'entretien tournait au vinaigre, du moins dans les premiers temps. J'arrivais en fin de compte à faire comprendre que mon personnel ayant un emploi du temps particulier ne pouvait se plier à celui

du commun des mortels et que je prenais la responsabilité de tout pendant les heures que le jugerais propices, en fonction de mon emploi du temps, sans pour cela contrer les fondements de la réglementation et de l'hygiène découlant de son respect. Comme on peut s'en douter, j'étais un homme à part. Quant à mes hommes ils faisaient partie de la bande à Bouchet. Cela me laissait les mains assez libres. Ainsi j'accordais un départ avancé, en permission, à certaines personnes, en retenant parfois d'autres qui n'avaient pas rendu satisfaction dans la semaine. Bâton, récompense, tout en essayant de remplir ma mission. Voilà pour situer le climat.

Tout ayant une fin, mutation obligeante, je quittais les cuisines et Limoges. Avant de partir, il était environ 17h00, je ne me souviens plus du jour, un comité rassemblant l'ensemble du personnel des cuisines que j'abandonnais à son sort, était rassemblé devant une table où le champagne attendait patiemment mon arrivée. Au milieu de la table un gros paquet. Mon chef civil, avec des mots simples, comme savent le faire des gens simples, au nom de tous m'offrait le pot de départ. Dépouillant le paquet de son enveloppe de papier je découvrais une magnifique cocotte en fonte qui, suivant les dires, devrait me rappeler les bons moments, (et les moins bons), de mon séjour dans ces locaux où les vapeurs d'huile, les senteurs diverses des aliments en pleine cuisson servent de référence dans ma mémoire. Surpris par cette action qui m'avait été bien cachée, j'ai été ému par le geste quand j'ai appris que les sommes, pour le cadeau et la boisson, ont été engagées par les appelés qui, avec leur paye de misère, avaient tenu à marquer à leur façon mon départ. Jusqu'alors, comme de tradition, seul le régiment, voire l'unité d'appartenance, offrait un pot ou, et, un cadeau avant le départ. Jusqu'à maintenant, à ma connaissance, les appelés ne s'étaient jamais unis pour marquer leur séparation d'un cadre qui malgré tout n'était qu'un militaire d'active et qui, après tout, n'était qu'un représentant de l'État, les privant, d'une partie de leur vie particulière pour la mettre, malgré les inconvénients engendrés, à la disposition des besoins éventuels de la nation.

Bitche 1989

Toujours par le biais des mutations j'avais abandonné l'huile de friture pour me rapprocher de celle lubrifiant les véhicules. Pourtant, s'il n'y avait rien de semblable dans l'emploi de ces ingrédients, il y avait une similitude dans le comportement des personnes. Si dans le premier cas c'était nécessaire à l'homme pour assurer la vie, dans le second c'était utile aux véhicules aidant l'homme en général et dans le cas qui m'intéresse, les militaires, pour l'accomplissement de leur mission. Mais quel que soit le côté où l'on se penche, c'est toujours l'homme qui agit et pour moi, toujours dans le domaine qui m'échoit, c'est le soldat. L'histoire que je vais raconter est mignonne mais aurait pu avoir quelque petite conséquence, si une certaine confiance ne s'était instaurée entre moi, le chef de bande et un appelé placé sous mes ordres. Responsable régimentaire du pool auto je disposais de mécaniciens pour remplir ma mission mais aussi de personnel pour la gestion de mon entreprise. J'avais donc sous ma coupe

un appelé ayant rôle de secrétaire pour le suivi de certaines affaires comptables. C'était l'époque où le personnel féminin commençait à faire sa percée dans tous les domaines. Mon régiment avait accueilli dans ses rangs un(e) Sergent qui, d'office, a été intégré(e) au secrétariat du Colonel. Voyant ça de loin, pour m'amuser, je décidais d'appeler mon secrétaire ma « Miss »³⁰. Effectivement, je n'hésitais pas à l'affubler de cette étiquette à tout va. Alors Miss, comment allez-vous ? Allez voir ma Miss... Jusqu'au jour où ma « miss masculine » m'a demandé de me parler en particulier. « Elle » me priait de ne plus l'appeler ainsi parce qu'entre appelés on le prenait pour un pédéraste et on ne le surnommait en permanence la miss du Capitaine. Me rendant compte des dégâts involontaires que j'avais occasionnés je faisais le nécessaire pour ne plus continuer ce petit jeu. Chose dite, chose faite et je n'en ai plus jamais entendu reparler. Cette petite anecdote a l'air de sortir du sujet. Il n'en est rien.

Comme d'habitude tout a une fin. En juin, j'abandonnais mes ateliers pour me diriger vers une autre destination. De même que dans le cas précédent, en venant faire mes adieux à ma petite bande je découvrais une table garnie de verres qui n'attendaient que moi pour être remplis. Dans cette équipe, les sous-officiers assez nombreux s'étaient chargés du pot et du petit cadeau (un portefeuille en cuir). Je passe les petites plaisanteries charmantes. Malgré toute la peine que l'on peut avoir en quittant un milieu sympathique et attachant arrive un moment où il faut rompre les amarres. Je fais donc le tour de la table, serrant la main à tout le monde, avec les mots de circonstance. Arrivant devant mon secrétaire celui-ci refuse ma main tendue et me regardant dans les yeux il me dit.

« Mon Capitaine je n'ai rien à vous offrir mais si vous le permettez votre Miss vous fait la bise ». Et sur ce et sans attendre ma réponse, il me donne l'accolade, devant tous ses camarades, sous les rires de l'assemblée. J'en suis resté baba. En fait c'est peut-être le plus beau cadeau que l'on m'ait fait.

Pourquoi raconter tout cela. On semble être loin du titre de ce chapitre. Je ne le crois pas.

Par des chemins détournés certes, j'ai essayé de démontrer que même si on m'avait donné un commandement je n'aurais pas pu être un chef, du moins tel que ma conception des choses me permet de visionner. Moi qui étais divorcé depuis longtemps, très loin de mes enfants, j'ai trouvé dans mes petits groupes, dans un concept très particulier, un certain réconfort, une satisfaction morale dans un climat qui ressemble, même de loin, à une cellule familiale. J'ai dit au tout début que le chef est comparé à un père. Je maintiens, mais en ce qui me concerne, je ne pouvais en être

³⁰ J'aimerais faire un a parte ici. CGÀ a toujours aimé donner des surnoms aux personnes l'entourant, sans aucune volonté de blesser bien entendu. J'en veux pour preuve deux anecdotes. Aujourd'hui âgé de 82 ans, il fait référence ses auxiliaires de vie sous le doux nom d'« esclave ». Aussi, toujours cherchant le mot juste, il a décidé de nommer son voisin dont le nom de famille d'origine irlandaise est Treacy, du titre honorifique de curé...

un bon en m'investissant dans une famille trop nombreuse. Ce qui est dit prouve que mes limites étaient assez étroites et que si j'avais eu des préentions elles auraient été assez limitées. Je n'ai donc pu qu'approuver l'optique de mes supérieurs. J'ai été heureux de remplir les missions confiées avec les résultats escomptés par le bon exécutant que j'ai été, avec un commandement très restreint mais combien bénéfique. En fait, je crois que ma sensibilité, peut-être aussi mon esprit frondeur et critique, auront été mes principaux défauts en dehors des possibilités limitatives que m'offrait mon statut.

Mais mes supérieurs savaient analyser les situations (comme quoi tout le monde a des qualités) et se servir pour leur profit de mes cordes sensibles (comme quoi tout le monde n'est pas fou). Ils avaient su trouver en moi un palliatif qui arrondissait quelques petits ennuis ente appelés et cadres d'actifs. Deux exemples me reviennent en mémoire.

Belfort 1972

J'étais jeune Lieutenant, malgré mes treize ans de service derrière moi. J'étais chef de section (peu importe pour le cas présent de la spécificité). À côté de celle-ci il y en avait une autre commandée par un vieux Capitaine (Dubessay, décédé). Celui-ci avait subi la triste défaite de Dien Bien Phu (Indochine) et été retenu prisonnier par les Viets dans des conditions atroces. Il faut se remettre dans le contexte pour comprendre un peu la situation. À cette époque, la fin de la Deuxième Guerre Mondiale n'était pas très éloignée. La guerre d'Indochine n'était encore pas très loin, au moins pour celui qui l'avait faite ou subie, et plus récemment la guerre d'Algérie était encore présente dans les mémoires. Un appelé dénommé Germain faisait partie de la section de ce Capitaine. Ce pauvre appelé ne savait pas, lui qui fiché comme communiste, dans quelles mains il était tombé. En effet, le communisme était mal perçu dans l'armée, en général, et en particulier par ceux, militaires et de surcroit officiers, qui avaient supporté les tortures inimaginables, des vainqueurs vietnamiens. Le symbole, même moral, du marteau et de la faucille sur fond rouge leur était intolérable. Dès que le mot communiste était prononcé, c'était le cas pour ce Capitaine, on frisait l'explosion. Ce pauvre appelé, irresponsable, était prisonnier d'une nasse d'où, mis à part la désertion, il ne pouvait s'en sortir tant il était poursuivi dans tous ses retranchements. Pour parfaire le tableau, s'il faut le préciser cet officier était un alcoolique fini. Paix à son âme, mais les souffrances qu'il a subies peuvent expliquer d'un certain côté quelques dérapages. Bref mon Dubessay et mon Germain étaient à couteau tiré. Le Commandant d'unité (Capitaine Dedieuleveut) s'étant aperçu de la situation conflictuelle et en particulier ayant analysé les raisons, a muté l'appelé dans la section de Bouchet, estimant, m'avait-il dit, que je pouvais reprendre en main le malheureux appelé. En fait, je n'ai rien eu à reprendre en main. Le camarade Germain était bien communiste. Il était enseignant. Bien que ne refusant pas le service militaire, il n'avait pas voulu être Aspirant, se contentant de ses galons de Brigadier-Chef (Caporal-Chef). J'ai trouvé, le temps aidant, dans ce garçon de 1,90 mètres

avec une stature de rugbyman, un être formidable. Bien qu'étant antimilitariste par conviction de pensée. Il avait rempli sa mission avec une parfaite correction.

On ne voit pas où je veux en venir ? je continue.

Limoges 1974

J'en reviens à ma fonction d'officier d'ordinaire déjà évoquée. Un jour, un coup de téléphone (sans même qu'on ait demandé mon avis) annonce qu'on mute dans mon service un individu Brigadier (Caporal). On me fait comprendre qu'on se débarrasse de lui car son Capitaine ne pouvait plus rien en tirer, on me le confie pour essayer de le remettre dans la bonne voie, car il est « indécrottable ». Avec une publicité de cette sorte je ne pouvais que me tenir sur mes gardes. Une demi-heure après l'avertissement je vois se profiler un individu, nu-tête, veste déboutonnée, un pan de chemise passant au-dessus du pantalon, la cravate détendue. Le voyant s'approcher je me dis en moi-même « Ouh là, c'est en effet un drôle de client ». Effectivement, sans frapper, il entre, sans invitation dans mon bureau et annonce son nom. Je lui dis simplement que j'étais au courant de sa venue mais que je n'étais pas disposé à le recevoir. Alors, le poussant à l'extérieur et en attendant de le convoqué je lui suggère de se mettre en tenue correcte. Intérieurement j'étais un peu inquiet. Il n'est jamais agréable de savoir qu'une brebis galeuse peut entrer dans un antre. Je n'avais aucune raison de mettre en doute la source de mes informations, a priori. À travers la vitre de mon bureau, je voyais mon futur je voyais mon futur adjoint arranger sa veste, sa chemise et sa cravate. Ayant jugé que le temps était arrivé, à travers la vitre, d'un signe je lui fais comprendre que j'étais apte à faire sa connaissance. Il ouvre la porte et essaie d'entamer une phrase. Je l'arrête de suite lui précisant que :

1. On frappe à la porte, (question de principe).
2. Dans l'armée on rentre couvert, on salue, on se présente, en se découvrant, et on reste au garde à vous en attendant la suite qu'on lui proposera.

Alors vous ressortez et on recommence. Je n'aime pas trop ce genre d'approche mais il faut ce qu'il faut.

Compte tenu des renseignements que j'avais reçus sur l'individu, il fallait d'entrée frapper fort, de suite.

La comédie recommence, cette fois-ci dans la norme, du moins en ce qui concerne le cérémonial militaire. Et cette fois-ci je me suis fait affable. Ainsi j'ai appris qu'il était instituteur (lui aussi), qu'il avait refusé de prendre les galons d'Aspirant (lui aussi) et que son problème dans l'armée venait d'une totale incompréhension avec son Capitaine (encore faut-il que dans certains cas qu'il y ait compréhension dans un sens ... comme dans l'autre, quand on n'y met pas les formes). Dans la position où je me trouvais, je ne pouvais que prendre la situation comme on me l'avait imposée. Pris à l'improviste par cette arrivée imprévue, j'ébauchais

vite fait un cheminement qui pouvait me convenir, en échafaudant les solutions qui pouvaient m'arranger, en prenant en compte les capacités que j'avais perçues dans mon interlocuteur (qui n'avait jamais touché une casserole de sa vie et encore moins fréquenté, de près ou de loin, un point de cuisson de cette envergure). Et je ne me suis pas trompé. Lui ayant fixé mes buts et ce que j'attendais de lui, monsieur l'instituteur a dépassé mes espérances. Non seulement il m'a été un adjoint de première classe dans la gestion de l'ordinaire, mais il a su s'imposer vis-à-vis de ses camarades. Il a su prendre une ascendante telle, lui Brigadier-Chef (j'ai au fil du temps pu obtenir, aux sues des résultats, une augmentation de grade), sur ses camarades appelés, qu'il pouvait se permettre de faire des réflexions sur la tenue, la propreté, l'honnêteté. C'était un plaisir à voir. À un certain moment, je lui laissais les brides sur le coup. À défaut de cadres d'active, j'avais un support de toute confiance pour pouvoir me reposer un peu, sans arrière-pensée.

Ces deux petites anecdotes, mettant en valeur les capacités des anciens appelés qui, malgré leur conception de l'armée pas très favorable, ont fait un service exemplaire, démontrent, et j'en suis conscient, que je suis plus apte à faire un conciliateur qu'être un chef, à la condition de ne pas violer la rigidité de mes principes de base, qui se situent autour d'une certaine morale, du respect de l'homme et des lois.

Dans ma façon de concevoir les choses il me semble que pour comprendre, et être compris, il faut être proche et sortir du calfeutrage de son bureau. Je refais toujours le parallèle entre le chef et le père. Si dans la cellule familiale, celui que l'on appelle (ou on appelait) le chef de famille dirige en s'appuyant uniquement sur son autorité, il peut y avoir une obéissance craintive mais il peut y avoir aussi un esprit de révolte sous-jacent. Je ne crois pas qu'il faille voir dans la promiscuité une perte d'autorité et si parfois il y a une faille dans le système des rapports il faut savoir être lucide pour redresser la barre.

À titre purement professionnel, au niveau de responsabilité où je me situais, je n'ai jamais eu de problème. Dans le climat existant, dans mes cellules, les directives donnaient lieu d'ordres. Je n'avais pas besoin de hurler pour me faire entendre ni de menacer pour me faire obéir. Toujours d'après moi, il faut essayer de faire sentir que l'on peut compter en permanence sur le chef mais faire comprendre aussi que le chef sans ses subordonnés n'est pas grand-chose. Une place pour chacun et chacun à sa place. Si le rouage n'est pas parfaitement huilé il y aura forcément friction. Je peux imaginer ainsi l'esprit devant relier les différents organes en prenant comme exemple le cerveau et la main. Les impulsions émises par le donneur d'ordres ne peuvent être exécutées que si les doigts ne subissent aucune gêne. À l'inverse si les phalanges sont bloquées pour une raison ou une autre, le compte rendu effectué à la tête explique qu'il faut changer de stratégie ou adapter les moyens pour que la mission souhaitée soit remplie. Moins il y a d'étapes intermédiaires plus le courant passe mieux et avec plus de force. Enfin une dernière petite anecdote pour démontrer, si je le peux encore, la qualité du courant traversant les différents niveaux de ma

petite bande.

Bitche 1982 ou 1983, un vendredi après-midi.

Traditionnellement, c'était le jour, dans le régiment, où toutes les mains disponibles œuvraient pour le nettoyage général du quartier. Pour ce faire, je libérais mon personnel du travail normal pour les tâches appelées TIG (Travaux d'Intérêt Général). Je profitais de ma liberté et du calme pour mettre mes affaires à jour. Quelqu'un frappe à la porte de mon bureau. Sur mon invitation un soldat entre et me salue réglementairement. Je suis surpris car bien qu'étant rigoureux sur les modalités militaires, je ne voyais pas pourquoi il me saluait de nouveau, nous étant déjà côtoyés toute la matinée. Ce « Piou-Piou » n'étant pas la référence même du soldat modèle, je me demandais ce que cachait cet excès de zèle dans ce moment. Ne lui laissant pas l'initiative je lui faisais part de mon étonnement, car normalement il était censé être en permission de fin de semaine. Il m'expliqua alors que ne pouvant partir, plutôt que de s'ennuyer il préférerait venir travailler. « Voilà une intention quelle était bonne » ! Restant perplexe je lui demandais la raison qui le retenait. Il répondit qu'il comptait recevoir un mandat de ses parents et, celui-ci n'étant pas arrivé, il ne pouvait pas prendre son train. Le pauvre gars était dépité. Après m'être renseigné sur le coût de son transport, je déposais un billet de cent francs sortis de mon portefeuille dans sa main, le poussant à l'extérieur en employant mon langage coutumier « Foutez-moi le camp. Vite ! Mais attention en revenant lundi au boulot vous me rendez mon billet. Allez ! Déguerpissez ! ». À peine revenu de sa surprise et un après un salut réglementaire, avec un grand sourire, il disparaissait de ma vue. Ce jour-là, record du cent mètres avait dû être battu. Le lundi mon petit gars était là et sans même y faire allusion il me rendit mon billet se confondant en remerciements. La réciprocité était vraie aussi. Un fait me revient à l'esprit. Départ en manœuvre un lundi matin vers les six heures, en plein hiver lorrain. Ma nuit avait été assez courte, m'étant couché à trois heures après une petite fête. En démarrant, je donne mes consignes à mon chauffeur, qui n'était autre que ma Miss, citée plus haut. Au bout de dix minutes de route je m'endors, malgré le bruit effroyable du moteur et les courants d'air glaciaux qui circulaient dans la cabine. Il faut dire qu'à l'époque mon véhicule était une Méhari Citroën. Cette « caisse à savon » en plastique possédait bien un chauffage mais il ne fallait compter que sur le nom pour avoir l'impression d'avoir chaud. D'un autre côté, comme tous véhicules militaires, le mien possédait des vitres plastiques amovibles dont l'étanchéité permettait de canaliser vers l'intérieur l'air créé par le déplacement. Bref ! Malgré tout, ces petits inconvénients n'avaient en rien perturbé mon sommeil réparateur. Après quelques heures de route on s'arrêtait enfin pour la pause. Le calme engendré par l'arrêt du moteur me réveilla. Je fus surpris de me trouver enveloppé dans une couverture. C'est ainsi, qu'après quelques questions, j'apprenais que mon chauffeur avait provoqué une halte, ralentissant le convoi qui nous suivait, pour prendre dans son paquetage, la couverture protectrice que je trouvais sur

moi à mon réveil. J'étais tellement occupé à me battre avec Morphée que je ne m'étais aperçu de rien. C'était un geste que l'on ne peut oublier.

Je raconte ces petits faits pour mettre en évidence les bonnes relations que j'entretenais avec mon personnel, certainement due à la bonne connaissance des caractères. Même avec la meilleure volonté je n'aurais pas pu étudier les personnes et leur comportement en étant à la tête de plus d'une centaine de soldats et si je n'avais pas vécu dans la proximité aussi bien à la caserne que sur le terrain.

Ainsi donc, prenant en compte toutes les critiques que j'ai pu énumérer et pour faire bonne mesure, mettre en évidence les points faibles me revenant, j'admetts, sans me renier, que je n'ai été formé pour tenir une place de commandement.

Mes patrons successifs et Mme Soleil avait raison en me disant être un second exemplaire à qui l'on confie ce que l'on n'ose donner aux autres, parce que l'on sait que l'on peut compter sur moi.

Pour conclure cet épisode démontrant que tout n'a pas été facile dans ma vie professionnelle et sans vouloir rejeter sur les autres tous mes déboires, il faut admettre que les caractéristiques de mon tempérament ne m'ont pas été une aide.

Mme Soleil, dans son analyse, souligne des points, qui dans mes deux carrières, voire même dans ma vie normale... ont malgré la beauté des sentiments m'habitant, été des entraves pour une progression éventuelle tout en donnant un escabeau à ceux voulant atteindre les étages supérieurs sans naviguer dans des problèmes subalternes parfois assez gênants.

Je laisse encore à Mme Soleil le mot de la fin résumant les failles qui ont fait de moi ce que je suis.

- Timide on pourrait me reprocher de ne pas être assez expressif.
Ma gentillesse et ma servabilité sont sincères et durables.
- Suis capable de me sacrifier pour ceux que j'apprécie
- Ai tendance de rester dans l'ombre par manque de confiance en moi, pouvant me faire travailler dans des fonctions au-dessous clé ma valeur.
- Nerveux j'attache de l'importance aux petits problèmes.
- Je déteste les conflits et essaie toujours de trouver un terrain d'entente.

- Lorsqu'une décision est prise rien ne m'arrête mais attention aux pulsions agressives.

Ce n'est certainement pas la panoplie idéale pour faire un chef. Pourtant ce sont, au moins pour certains, des éléments de base que j'aurais bien voulu trouver pour apprécier mes chefs, en dehors des différences qui distinguent un homme de l'autre.

Faire le tour de quarante ans de carrière en quelques pages n'est pas évident. Mettre en évidence des attitudes que je juge répréhensibles concernant mes chefs n'est pas pour moi une manière de rabaisser qui que ce soit pour me mesurer en valeur. Je ne sais pas si c'est le système qui forge les personnes ou si ce sont celles-ci qui façonnent le système mais il apparaît que dans ce monde qui se veut libéral, en dehors du tempérament des chefs, il faut admettre que les responsabilités de plus en plus nombreuses, sont rejetées sur les épaules de ceux qui font à défaut d'être invité à faire. J'en ai assez dit sur mes supérieurs dans leur façon de procéder. Mais il faut que je précise le contexte dans lequel s'effectue le travail. En dehors des critiques que j'ai pu formuler j'ai construit une phrase forgée par mes années d'observation, résumant le climat dans lequel pataugent les exécutants de tous niveaux

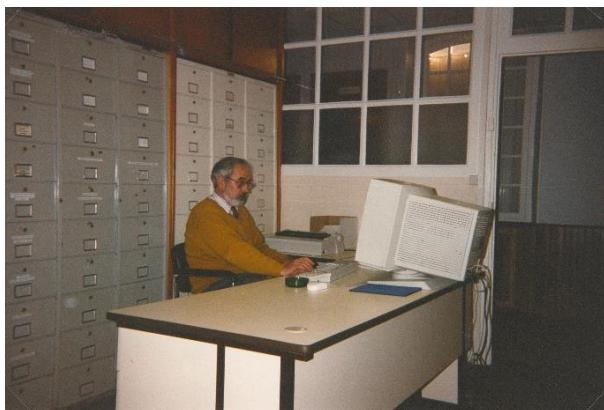
« Dans une situation nébuleuse, les chefs laissent toute initiative à leurs subordonnés. Si les résultats sont positifs c'est au chef que reviendra l'honneur. Dans le cas contraire les subordonnés seront sanctionnés puisqu'ayant agi sans ordre ».

Le « faites comme vous le sentez » est monnaie courante. Mais attention ! « Pas de couilles, pas d'embrouilles » (ceci dit pour la rime). Je ne voudrais pas trop caricaturer car il existe des personnes qui sortent du lot.

Je n'ai jamais fait la guerre mais il me semble, d'après mes nombreuses manœuvres effectuées, j'ai remarqué que le même homme réagit différemment suivant qu'il vit en caserne ou qu'il soit sur le terrain. Je pourrais m'étendre sur le sujet qui n'est pas le but de mon écrit.

En ce qui me concerne, avec tous les petits problèmes que j'ai subis, globalement je suis satisfait de mon itinéraire, même si je n'ai pas eu l'occasion d'effectuer un commandement, passage incontournable et oh combien captivant paraît-il (ce dont je ne doute pas). Je ne suis pas né pour être chef. Cette ambition ne m'a jamais marqué. Comme je l'ai dit je n'en avais pas l'envergure. Je préfère avoir été un bon second que faire, peut-être, pire que ceux que je mets au pilori³¹.

Montauban, février 2003



Mon bureau de travail de Montauban, en 1994

³¹ J'aimerais ajouter quelques caractéristiques, non décrites par mon grand-père dans ce récit, qui permettra au lecteur d'appréhender un peu mieux le « personnage ». CGÀ dit avec fierté ne jamais avoir subi de désagrément trop important en tant que chef dans sa carrière. Je crois que s'ajoutent aux qualités explicitées plus haut deux facultés innées, qui ont dû jouer un rôle important. Tout d'abord, CGA dispose d'un regard noir qui dissuade quiconque de désobéir (sûrement hérité des décennies de mes aieux à vivre au Maghreb...). Étant de nature discrète, ce simple regard met hors de cause tout plan ne correspondant pas au règlement. Pour vous conter une anecdote, CGÀ prenait un malin plaisir à simuler une tape sur la tête de ses petits-enfants, pour plaisanter. Ne sachant si c'était du lard ou du cochon, à cause de ce regard perçant, cet amusement momentané finissait régulièrement en larmes. Aussi, pour les plus téméraires, qui souhaitent, sûrement par pure folie, contrevenir à son autorité, son deuxième don entre en scène. Il a l'extraordinaire capacité d'être sur le lieu précis de l'infraction, quand bien même vous êtes resté calme et docile le reste du temps (j'en veux pour preuves des anecdotes personnelles ou racontées par ma mère...). Pour toutes ces raisons aussi, peut-être n'y a-t-il pas eu trop de débordements...

Chapitre 10 - Ma révolte (silencieuse)

C'est une anecdote, pas des plus amusantes, qui fait partie du voyage. Elle se passe certes en Martinique mais elle aurait pu avoir lieu ailleurs. Dans le cas présent le patron de mon hôtel y est pour quelque chose. C'est un Antillais métissé de noir et de blanc sans avoir une couleur de peau dominante. Là n'est pas le problème. L'homme, belle allure physique, est au départ peu avantageux. Son sourire ressemble à un rictus. Quand ses lèvres s'entrouvrent elles découvrent des dents bien blanches faisant ainsi penser à une porte de prison dévoilant une grille. Quand il parle il ne regarde Jamais dans les yeux. On ne peut pas refaire la nature. J'en viens aux faits. L'hôtel est un lieu public et comme il se doit il est interdit de fumer dans les locaux communs. Comme tout le monde le sait je suis un gros fumeur mais suis très sensible aux nuisances que Je procure à mon environnement et comprends le bien-fondé de la loi. Dans la chambre m'étant attribuée rien n'indique une quelconque interdiction. La première nuit je fume une ou deux cigarettes en prenant la précaution de le faire, penché par la fenêtre. Le lendemain le patron m'agrippe et me dit « Vous avez fumé dans la chambre. Je l'ai vu car il y a des cendres dans la glissière de la fenêtre coulissante ». Je lui réponds par l'affirmatif. Il me signale que c'est interdit même si je lui fais remarquer que rien ne le signale dans la pièce en question. Je prends note en précisant que je ne le ferai plus. Le lendemain du lendemain il remet ça. Cette fois-ci je réponds fermement que je n'ai pas fumé. Il me prend pour un menteur car, dit-il, y a encore des cendres sur la fenêtre. Le troisième jour ça recommence. Là ça commence à bien faire. Il m'amène sur le balcon de la salle qui sert de restauration et me désigne l'endroit où je pouvais assouvir mon vice. Une étincelle a éclairé mon esprit. Je me suis aperçu que les cendres de la première journée n'avaient pas été nettoyées dans la glissière. De ce fait mon taulier croyait que chaque soir je grillais ma clope. Alors de ma main gauche qui est plus adroite que l'autre, j'ai fait le ménage moi-même et depuis. Je n'ai plus rien entendu, à ce niveau-là. En dehors des crispations que me donnait mon infâme hôte ma révolte concerne les hôtels en général.

Jamais un hôtelier n'affichera à sa devanture « interdit aux fumeurs ». On reviendrait alors à certaines époques, dans des lieux différents, où étaient inscrit « interdit aux noirs » ou « interdit aux juifs ».

Pourquoi ne pas destiner certaines chambres aux fumeurs ?

Sur les navires, y compris sur celui où je suis, les fumeurs sont soumis aux mêmes règles que celles concernant les lieux recevant du public. Par contre les cabines sont considérées comme un domaine privé. Au même titre que quand on loue une maison il n'est pas demandé (pas encore) aux locataires de s'abstenir d'en griller une.

Je n'en ai pas fini avec mon taulier. Comme dit plus haut il m'a

indiqué l'endroit où je pouvais satisfaire mon désir. Effectivement, il y avait une table (parmi d'autres) qui possédait un cendrier. Cette table se trouvait près de la porte fenêtre donnant accès à la salle commune. Ne voilà-t-il pas que mon geôlier m'interpelle en me demandant (je ne dirais pas brutalement) de changer de table car ma fumée entrait dans la salle, vide. Je me suis retenu pour ne pas le mordre. Pour deux raisons. De un, je me suis mis exactement à l'endroit qu'il m'avait indiqué. De deux, ma fumée ne pouvait pas rentrer dans ladite salle. Je n'avais pas de girouette sur moi mais à deux ou trois cents mètres de l'hôtel se trouve le Fort Saint-Louis (pas le navire mais une fortification) dont le drapeau indiquait le sens du vent et ce dernier dévoilait la direction opposée à celle qui devait conduire ma fumée. Donc pas problème pour les chaises vides de la salle.

Il y a quand même quelque chose d'étonnant. Personne ne m'a refusé des chèques parce qu'ils sentaient le tabac.

Une petite dernière avant d'en terminer. Un soir je remontais dans ma niche après avoir acheté une pizza. En cours de route, dans l'escalier, je rencontre le maître des lieux. Il me demande où j'allais avec ma boîte. Je lui réponds « dans ma chambre ». Réaction « Il est interdit de manger dans les chambres ». Réaction à la réaction. « Je ne fais pas la cuisine mais manger simplement ». À quoi bon discuter avec des Bourricots si on ne veut pas faire d'étincelles ? Alors m'sieux-dames si vous voulez déshabiller une banane ou faire comme Eve croquer une pomme il ne faut pas le faire dans la chambre.

Bouquet final. Il trouve qu'une voisine de cabine (une femme de couleur X) est rentrée dans sa chambre avec la même boîte de pizza que la mienne (l'emballage était devant sa porte le lendemain matin). Que dois-je penser ? Racisme ou préférence sexiste ?

Au fait pourquoi dit-on de couleur. Le blanc n'en est-elle pas une ?

Dans mon titre de paragraphe j'ai qualifié ma révolte de silencieuse. Révolté on peut le voir, je le suis. Silencieuse pourquoi ? Deux raisons. La première je ne la dirais pas. La deuxième c'est que je n'avais pas beaucoup de choix pour trouver un autre nid. Dans le cas contraire je n'aurais pas traîné pour gîter ailleurs. J'ai donc étouffé ma ire pour éviter des excès de langage.

C'est dommage car ce chapitre a quelque peu endeuillé mon périple. Il faut dire que le courant ne passait pas trop bien entre le l'hôtelier et le touriste (peut-être un peu spécial) que je suis. S'il avait été alternatif (je parle du courant) il y aurait eu des hauts parmi les bas mais il a été continu sans pour autant avoir eu de disjonction dans le réseau.

Je terminerai en citant Victor Hugo qui a dit après sa mort

« Des cons il y en a partout. Celui qui ne le sait est fou ».

Ce ne sont que deux vers solitaires exceptionnellement bâtis en alexandrins de huit pieds.



Moi, fumant une cigarette à Montauban, en 1992

Chapitre 11 - Rancune ou rancœur ?

Puisque je suis dans le chapitre Autopsy, il me semble intéressant d'y inclure cet article analysant mon propre jugement, mes explications et mes réactions sur le sujet traité.

Dans les écrits, dans les propos, dans les comportements ou dans les réactions, il m'est difficile, moi qui ai peu de mémoire en ce qui concerne un lieu, une date, un nom, d'oublier un acte, m'étant préjudiciable ou au contraire réconfortant. Il y a toujours une petite case dans mon cerveau qui enregistre aussi bien le bon geste que l'on a eu à mon encontre que celui qui me contrarie. Dans le dernier cas il y a bien sûr des niveaux graduant la gravité suivant le seuil que mon tempérament accepte.

Si je suis très peu loquace dans le contexte le plus favorable, je reste, d'une façon visible, acide envers la personne qui m'écorche. Dans le premier cas je m'arrange toujours pour démontrer ma gratitude dans une fidélité à toute épreuve alors que dans le deuxième je suis peu enclin, dans un premier temps, à un pardon trop facile. Si au départ une explication ne suffit pas, j'essaie de montrer au contrevenant la profondeur de la blessure occasionnée, afin de ne pas la renouveler.

Mon entourage, et même les personnes les plus proches, ont collé sur ma peau l'étiquette de rancunier. Ce mot m'écorche et me fait mal. À rancune je préfère rancœur. Pour moi, dans ma petite tête de linotte, entre les deux mots il existe une nuance très sensible. J'admetts facilement l'assimilation dans l'interprétation des noms, mais il y a une petite différence dans la réaction de l'individu frustré. Je ne veux pas faire de mon raisonnement particulier une généralité mais je tiens à faire connaître ma façon de penser.

En premier lieu, pourquoi est-on amené à avoir de la rancune ou posséder de la rancœur. À mon avis c'est un réflexe involontaire qui amène à prendre une attitude de rébellion, se situant au niveau du mental, suite à une agression. Dans tous les cas il y a une déchirure interne. Cette agression extérieure peut être animée par une volonté délibérée de déstabiliser. La jalouse, l'égocentrisme, l'inconscience peuvent être également des éléments moteurs. La réaction est conditionnée par le tempérament de l'offensé. Deux positions peuvent être prises. Certaines personnes, marquées, accusent le coup reçu en se contentant de garder intérieurement sa peine, l'agirre voire l'éccœurement sans chercher à renvoyer la balle. D'autres, plus impulsives ou plus susceptibles préfèrent envisager, à plus ou moins long terme, une action de représailles à fort relent de vengeance.

Sans aller plus loin j'en suis toujours resté à cette définition qui est mienne. Pour moi rancune et rancœur sont sœurs jumelles. Le coup reçu a la même valeur. La réplique seule nuance ces deux mots.

J'en serais resté sur ma position personnelle, quant à la définition, si depuis quelques temps, au fil d'échanges de propos, ma qualité de rancunier ne revienne sur le tapis. Devenant perplexe sur mon assurance, je commence à me poser des questions concernant le bien fondé de mon raisonnement. Que faire de mieux, pour m'éclairer, que de consulter les dictionnaires à ma disposition.

En premier lieu je prends celui des synonymes de chez Robert.

Rancune : ressentiment.

Rancœur : ressentiment.

Comme aucun porteur de rancune n'est personnalisé, je me penche sur le mot rancunier, qui lui est un qualificatif dont là sa définition est : Haineux, malveillant, vindicatif.

Robert et Larousse, s'ils sont concurrents n'en sont pas moins complémentaires. Je recherche donc un affinage dans le dernier.

Rancœur : ressentiment que l'on garde à la suite d'une déception, d'une injustice.

Rancune : ressentiment que l'on garde à la suite d'une offense.

Comme dans le Robert, les deux mots sont donnés comme frères, en faisant apparaître néanmoins que dans la rancune pointent les notions d'animosité, de haine, d'inimitié.

Pour en savoir plus, quelques pages plus loin, sur le Larousse, je découvre les définitions suivantes :

Inimitié : sentiment durable d'hostilité. Haine. Aversion.

Animosité : malveillance. Désir de nuire.

À la lecture de ces lignes je suis réconforté. Je découvre que les deux synonymes ont une couleur différente. C'est un camaïeu aux teintes très proches faisant ressortir une petite variante très visible dans les réactions caractérielles.

Après cette petite analyse il faut me positionner dans un camp. Je me situerais dans la tendance correspondante aux personnes dont la rancœur n'a que pour seule conséquence d'encaisser les faits sans pour autant brandir le drapeau de la revanche. Ce n'est pas là une abdication. Au contraire. Il se forge dans mon esprit un sentiment de répulsion où se mélangent méfiance et rejet dépendant aussi de la profondeur de la meurtrissure.

Mais je me mets à la place de mes interlocuteurs qui tentent d'avoir une idée sur le sujet concernant ces lignes, quand ils me lisent. Il faut avouer qu'il y a de quoi être sceptique. J'ai souvent des propos à forte senteur revancharde. À mon avis il manque un mot dans la langue française, intermédiaire entre la rancune et la rancœur. Si on peut m'aider ? Pour cela il me faut m'expliquer. Plusieurs cas peuvent se produire. Il se peut que même blessé, compte tenu du peu d'incidence sur la suite des

événements, je remballe mon fusil tout en gardant mes sens en alerte. Je fais donc semblant de rien, tout en restant vigilant sur la suite des événements. Ça c'est le côté apaisement. Mais il y a des situations où je peux présenter une face vindicative. Je reconnaissais que la frontière est litigieuse sur la compréhension de mon comportement. Là encore je fais la part des choses, suivant que j'ai à faire à un étranger ou à un membre de ma famille. Je ne me fais pas un ennemi d'une personne vivant en marge de ma vie personnelle. Sois-je l'évite quand je peux, soit je l'ignore quand c'est faisable, sans pour autant effacer le préjudice dans ma mémoire. Il me faut dire aussi, pour être complet, prendre quelques références sur des principes existants ou que je me forge. Ainsi mes concepts religieux, m'aident, en essayant d'appliquer la prière du Notre Père, pour pardonner. Je reconnaissais que ce n'est pas toujours évident. Pour les personnes qui me sont plus proches, mes réflexes sont un peu différents. Mes liens me poussent à rester plus patient avant d'entreprendre quelque chose, en gardant mes frustrations, si ce n'est secrètes, du moins assez peu visibles et cela pendant des années. À la colère répressive je préfère la compréhension par des explications.

J'essaye de faire comprendre qu'il ne faut pas faire aux autres ce que l'on ne veut pas que l'on nous fasse, en m'ingénier de mon côté à appliquer le corollaire, c'est à dire, faire pour les autres ce que je voudrais que l'on fasse pour moi. Quand les paroles ne sont pas suffisantes je passe à la phase qui consiste à rendre les coups que l'on me donne. C'est là où le bât blesse. Tout le monde pense que j'applique alors la loi du talion « œil pour œil, dent pour dent ». J'arrive à comprendre de telles réactions. Mais quand le verbe ne passe pas il faut agir de façon à faire admettre aux vis à vis en question que la douleur est semblable pour tous. Que l'on soit noir ou blanc, époux, enfants, frères, le cœur, sentiments ou ressentiments provoquent une atteinte identique même quand les réactions divergent en fonction du caractère. Il faut donc trouver le moyen de transmettre le message, en faisant apparaître les mauvais coups. Je prends un exemple, pour mettre en évidence mes propos, que j'ai vu parfois être employé. Deux enfants s'amusent quand pour une raison ou une autre, l'un mord l'autre. Aux cris de l'agressé la mère arrive, se rend compte de la situation. Gronder l'agresseur ? Bon pour le principe mais pas toujours convaincant pour éviter la répétition de l'acte. La maman emploie donc un moyen pas très orthodoxe mais souvent efficace. Avec quelques explications elle mord, toutes limites gardées dans la puissance, l'agresseur pour lui signifier la douleur qu'il a engendrée. Analyse. Le fait de rendre coup pour coup n'est pas un acte de revanche. Et la rancune est tout à fait absente de la répression. Les paroles ou remontrances inutiles ont été remplacées par un acte faisant prendre conscience que le voisin est aussi sensible que l'on peut être. C'est par ce biais que je dis à l'autre que je vais faire moi-même ce qu'il m'a fait. Et c'est pour cela que l'on me traite parfois de rancunier. La recette que j'emploie n'est pas infaillible, car contrairement à la morsure du bambin, la blessure infligée n'est pas toujours visible. Beaucoup d'états psychologiques entrent en ligne de compte. Il est difficile d'en faire le tour. Les motifs et les raisons sont trop nombreux pour faire un bilan complet

entre ceux émis et ceux reçus.

En ce qui me concerne, après cette analyse succincte, je crois pouvoir me situer dans le groupe de personnes qui préfèrent la compréhension à la répression. Il m'arrive de rendre les coups, avec le simple espoir de voir se réaliser un équilibre entre les actions et les réactions, mais je n'ai pas la recette miraculeuse. J'ai des échecs souvent cuisants. Malgré ma souffrance, je fais en sorte d'éviter une rupture, du moins la retarder. Si situation perdure dans la répétition des faits, je rentre dans ma coquille, sans baisser pavillon pour autant car il y a quelque part également une notion de fierté qui sommeille. Mais attention, pour employer une de mes phrases favorites qui fait sourire, « je ne suis pas rancunier mais je n'oublie pas ».

Néanmoins il y a une chose qui m'étonne moi-même. Pour ceux qui veulent bien le reconnaître, quand des personnes que j'avais mises au rancard pour des motifs très personnels ayant parfois entraîné des baisses sensibles de moral à tous les niveaux, me demande un service, malgré ma rancœur, je vais vers la main demanderesse qui se tend vers moi. Je crois être là loin de la revanche rancunière. Je dirais même qu'à l'occasion il y a inversion.

Je ne sais quelle serait mon attitude envers un individu si j'étais atteint dans ma chair ou si l'un des miens subissait quelconques sévices.

Le raisonnement que j'ai tenu-là ne concerne que des comportements relationnels.

En conclusion je peux dire qu'en aucune manière je ne veux assassiner les personnes qui perturbent ma vie. Je ne suis pas peut-être toujours transparent moi-même. Mais il y a une certitude. Ma rébellion se situe surtout au niveau de l'injustice sans justification qui, par dérive engendre l'hypocrisie, voire la malhonnêteté. Cela je ne le supporte que très difficilement et s'il n'y a pas de riposte immédiate, il en résulte néanmoins un grand traumatisme interne. Je n'ai aucun modèle à donner mais si l'on se pose la question « comment réagirai-je si j'étais à sa place ? » peut-être qu'une partie de ressentiments seraient éliminés pour conserver un climat plus serein.

Alors. Rancune ou rancœur ?

Chapitre 12 - Un certain point de vue

Petite anecdote sans doute, mais réelle en ce qui concerne un petit fait raconté par la méthode Made in CGA.

Depuis deux jours je suis emmerdé car je ne peux plus pisser (hein, qu'elle est belle celle-là ?). En effet j'ai perdu mes lunettes. Quel est le rapport entre la vessie et les binocles ? Quand vous aurez mon âge et, si vous en êtes outillé, il faut comprendre que la vue est indispensable, pour un homme, pour récupérer l'outil qui va bien afin d'accomplir la vidange de la vessie et pouvoir le diriger le jet dans la direction adéquate. Devant ce problème d'épandage j'ai été voir d'urgence un enculiste pour remettre au point mes antennes visuelles au moyen d'appareils adaptés. Dans le cas présent c'est une femme Je reconnais qu'elle a le doigté car elle a vu par son coup d'œil d'astronaute qu'il y avait un problème assez important dans mon orbite gauche. Après les auscultations (restons dans la racine du mot), elle me demande de la revoir dans les six mois, très important dit-elle, avant de perdre les facultés (encore un), de vision gauchisante (voir PS). Ma réponse ne se fait pas attendre. Elle n'a pas perçu tout de suite que ma première approche a été difficile pour la voir. Quant à la revoir il faut qu'elle me donne les moyens d'avoir des lunettes. Quoi qu'il en soit elle a vu où se situait mon problème et dit faire tout pour que nos vues coïncident. Le problème est en effet important pour moi, car si ma vue devient défaillante je suis muet.

Conclusion

En ce qui me concerne, à partir de ce jour, je mets des bretelles à mes lunettes, à mon slip et à mes prothèses de tout genre. Si du point de vue de la tête il y a des lacunes il faut se munir et conserver les moyens mis à notre disposition pour avoir une bonne vision du monde.

Vous pouvez classer ce chiffon de papier dans la rubrique de mes réflexions. Certes le sujet est des plus banals, mais il y a deux points à souligner concernant mes réactions en fonction d'un événement, aussi petit mais coûteux soit-il.

1. J'essaie de tout prendre avec le maximum de sérénité avec des propos qui n'amusent peut-être que moi (mais c'est déjà pas mal).
2. Je suis fataliste. Non pas comme on pourrait le croire en rendant plus sombre un fait ou en prenant en dérision le problème qui me tombe dessus. Je prends les choses comme elles viennent tout en gardant avec le maximum de lucidité pour les résoudre et en faisant le nécessaire pour qu'elles ne se reproduisent pas. Se taper la tête

contre les murs ne résout rien. Si j'avais agi dans ce sens il y a de fortes chances que je n'aurais plus de maison.

Je décode mon texte. J'ai perdu mes lunettes. Vu les difficultés de vue j'ai été voir une ophtalmo qui m'a de suite pris. Par apport à ma précédente visite (qui date de cinq ans) il y a une baisse notable dans ma vision en particulier en ce qui concerne l'œil gauche qui risque à brève échéance de me poser de graves problèmes s'il n'y a pas un suivi (je n'avais pas besoin de lunettes pour voir que mon outil gauchisant devenait de plus en plus faible). Depuis quelque temps je m'apercevais que je ne voyais plus (avec mes binocles) les chiffres de gauche de ma déclaration d'impôts. J'avais la ferme intention d'aller voir un spécialiste. Mais voilà que le destin a précédé mes pensées. Je n'ai plus eu à me poser de questions. Quand il faut il faut !



Voyage en Tunisie en 1992 avec ma sœur Mauricette

Annexe 1 - Souvenirs, souvenirs d'un écolier en Algérie



Ecole Gaston Julia, classe de CM2 1951-1952 (?) doc. Jean-Pierre Martinez, envoi de René Rueda
1=Jean Lopez, 3=Diaz, 6=André Rodriguez, 9=Tabonnet, 10=Yves Maldonado,
11=Jean-Pierre Martinez, 12=Moncada, 13=Calou, 15=Berdegay, 16=Garcia, 20=André Perez,
22=Mme Vivier, 25=Joseph Santiago, 26=Winkler, 28=Moumen, 30=Ruiz

C'est inimaginable. Les souvenirs sont comme les volcans. On les croit endormis, voire éteints, quand d'un coup ils se réveillent. C'est ce qui s'est passé dans ma tête en regardant cette photo transmise par Internet. Je possède une des copies des originales mais enfouie dans mes archives personnelles où la poussière commence à devenir leur linceul. C'est grâce à l'intervention de ma sœur Mauricette (par courrier interposé) que mon passé a soudainement ressurgi, faisant ressortir de mes entrailles une apothéose d'images, de sons, de visages et d'anecdotes, comme un volcan crachant sa lave au moment où on s'y attend le moins.

Je vais donc commenter cette photo, qui fait partie de ma vie, en mettant en exergue quelques personnages y figurant. Ceux-ci, pour une raison ou une autre ont joué un rôle ayant marqué leur passage dans mon existence.

Je vais commencer par le premier d'entre eux. Il s'agit de moi. Évidemment ! Mais avant tout il me faut préciser que Molière va être frustré et que si je ne suis pas encore entré à l'Académie Française c'est qu'il y a une bonne raison.

En effet. Sans trop effriter la langue française je vais essayer de me faire comprendre en employant des termes plus faciles à dire qu'à écrire, en suivant des formulations qui me sont très personnelles. J'écris ce texte comme si je m'adressais à un vis-à-vis, donc en face de moi, avec mon verbiage coloré de mots qui, sans être grossiers, prend sa source dans le langage populaire, avec des travers argotiques, sans pour autant atteindre la vulgarité. A bon entendeur Salut ! Commençons par le début.

Ma pomme

Je figure sur la photo sous le numéro 24. Le texte dit « École Gaston Julia 1951-1952 ». Moi je dirais 1953. On ne va pas pinailler pour si peu. J'avais donc entre dix et douze ans. Il y a un fait certain. Pour cet âge j'étais au-dessous des normes de taille. En plus j'avais, comme on disait chez moi, des oreilles en chou-fleur ou en feuille de choux, c'est-à-dire très décollées. Ce qui attisait les moqueries de mes frère et sœur, sans oublier les parents qui ne s'en privaient pas. Pas méchant tout ça. Mais petite taquinerie pas toujours agréable. Je rassure le lecteur. La nature depuis a corrigé son erreur et je suis devenu la belle plante que l'on connaît (il suffit de se le dire pour se le croire). Ça c'était pour la présentation du personnage le plus important (hum). J'en reviens à ma photo.

Les gamins que l'on voit rassemblés pour la pose traditionnellement formaient une sacrée bande de « Loulous » dont je faisais partie. Je n'étais pas remplaçant et ne restais pas sur la touche, loin s'en faut.

Avant d'en arriver aux autres personnages : quelques petites anecdotes de l'époque. Les gamins restent des gamins. On est loin de la violence d'aujourd'hui, mais les mioches d'alors ne manquaient pas d'imagination pour faire des conneries. La culotte de l'institutrice.

La culotte de l'institutrice

Il y avait un problème dans ma classe. Tout le monde se demandait quelle était la couleur de la culotte de l'institutrice. C'était un coup à ne pas dormir la nuit. Il fallait à tout prix résoudre cette équation. Comment faire ? Pas question de soulever la robe de la miss. Même dans la graine naissante il y a toujours des inventeurs. Pour comprendre il faut situer les lieux. Les élèves de ma classe étaient assez nombreux et le local un peu exigu pour le nombre. L'enseignante avait, pas un bureau, mais une table perchée sur une petite estrade lui permettant, un tant soit peu, de surplomber son monde. En temps normal quand l'instit n'était pas à son tableau noir elle naviguait entre l'estrade et la première rangée de pupitres, et aussi dans les allées bordées par les pupitres pour faire valoir sa science ses conseils ou son autorité. Voilà pour la situation. Revenons à la culotte.

Chose étrange. En général les mauvais élèves se mettent au fond de la classe. Dans le cas présent tout le monde voulait se mettre en première ligne. Comme les places n'étaient pas attribuées les premiers se mettaient au premier rang. Pourquoi ça ? Explication. Il arrivait parfois que la maîtresse lasse de gambader de long en large dans sa pièce venait reposer son séant sur la chaise derrière sa table ouverte à tout vent, lui servant de bureau. Qui de mieux placé que le premier rang pour admirer les gambettes et si possible, enfin, de découvrir comment était vêtu le postérieur de l'enseignante ? Cette expérience n'a pas eu les fruits escomptés. La minijupe n'existe pas encore. Il fallait donc trouver autre chose.

Qui a dit que les gamins ne sont pas ingénieux ? Il y en a un. Qui ? Je ne sais, mais on mit au point une technique. Comme la maîtresse naviguait souvent dans les espaces libres, l'ingénieur en herbe avait trouvé un système : Mettre un petit miroir au bout de sa chaussure. Quand l'enseignante passait il suffisait de pousser sa jambe au bout de laquelle se trouvait le pied chaussé sur lequel se trouvait le miroir. Ainsi, après quelques contorsions on pouvait enfin, espérer, voir les dessous féminins. Les résultats n'ont pas été probants.

Par la suite, la maîtresse s'apercevant du manège, sans faire d'esclandre, est restée cantonnée près de son tableau sans franchir la frontière de l'estrade. Finalement l'anecdote est restée ancrée mais je ne me souviens plus de l'enseignante et je ne connaîtrai jamais la couleur de sa culotte.

Comme quoi une simple photo nous ramène sur un terrain que l'on croyait oublié.

Les mouches

Je suis encore obligé de passer par moi avant d'en arriver à ce qui se passait dans ma classe. Ce n'est pas « Noblesse oblige » mais comme j'étais toujours en première ligne c'est quand même une partie de ma vie, qui, je le reconnaiss, n'est pas des plus florissantes. Je saute donc de la classe à ma maison, bien qu'entre les deux lieux il existait un lien...

Dès mon plus jeune âge j'ai toujours eu horreur des insectes diptères aux formes trapues, aux antennes courtes, dotés de pièces buccales suceuses et piqueuses. Pour les simples d'esprit je précise que je parle des mouches. À l'époque où se situe mon récit il était quotidien de fréquenter les mouches vertes et les bleues. Autrement dit, pour mieux me faire comprendre, les mouches à merde et les mouches à viande. Heureusement que la « mouche tsé-tsé » était absente. On n'avait pas besoin d'elle pour faire la sieste. Mais elle aurait pu rendre service, à condition qu'elle soit domestiquée pour être employée, à dose homéopathique, pour servir de somnifère afin de s'endormir pendant les nuits chaudes et épuisantes des étés.

Outre le fait qu'elles pondraient leurs œufs sur les aliments, pour ce qui me concernait, elles étaient emmerdantes. J'avoue qu'à l'époque le côté hygiène ne me préoccupait pas. La gêne corporelle qu'elles procuraient m'était insupportable. La cuisine de la maison était dotée d'une « moucheticaire ». Malgré cette barrière on ne pouvait juguler l'intrusion de ces parasites dans un lieu qu'elles affectionnaient particulièrement. Elles trouvaient toujours le moyen de rentrer, ne serait-ce qu'en profitant des entrées et des sorties. N'est-ce pas la raison qui fait dire de quelqu'un qu'il est une fine mouche ?

J'avais donc fait de cet insecte un ennemi de premier ordre. Et pour le combattre je fabriquais moi-même mon arme. Certes elle existait dans le commerce mais je trouvais plus amusant de confectionner ma tapette. Pour les âmes mal pensantes je précise que ce mot n'a rien à voir avec l'homosexualité. Pour construire mon anti-mouches je prenais du fil de fer. Je façonnais un manche se terminant à son extrémité par une fourche à deux dents en forme de U. Je fixais un carton entre les branches de celui-ci. Voilà un ustensile qui allait faire un carnage dans la cuisine parentale. J'étais un prédateur de premier ordre, à la satisfaction de ma mère. Les insecticides de notre connaissance n'existaient pas encore. Seul bémol c'est que les mouches écrasées laissent des traces. Mais il faut savoir ce que l'on veut. De mon côté je comptabilisais les cadavres et souvent j'étais satisfait de ma chasse. Parfois j'abandonnais ma tapette pour capturer les mouches vivantes. J'étais très adroit dans cet exercice. Ma main suffisait. Je repérais une mouche en stationnement et d'un coup de poignet elle se retrouvait enfermée dans la paume de ma main, vivante. Par une habile manœuvre elle était emprisonnée dans une petite boîte. La suite dira le pourquoi de la chose.

Bien sûr je ne suis pas arrivé à l'extinction de la race. Mais j'étais si assidu et si expérimenté dans cette chasse que mes parents m'avaient baptisé « Gobe Mouches ».

Que pouvais-je faire de mes mouches précieusement conservées dans une boîte ? C'est de là où je pars de la maison pour me rendre en classe. Pour les âmes sensibles, ne pas lire ce qui suit.

Je certifie que ce n'est pas moi qui ai inventé la poudre. Par contre j'ai souvent été tenté de suivre l'expérience de certains « scientifiques » qui ont pu me renseigner. Dans le cas présent il n'est pas recommandé de suivre les conseils des prétendus maîtres concernant les possibilités d'emploi des mouches. Emmener ces insectes en classe n'était certainement pas pour les scolariser. Bien sûr il y a coup fourré là dessous. Explications.

Avant toute intervention il faut prendre un tout petit bout de papier. On roule l'une des extrémités au maximum pour en faire une très petite pointe. (C'est faisable car, avant d'écrire j'ai encore essayé pour m'assurer que je n'affabule pas). Une fois fait on sort précautionneusement la prison à mouches du cartable. Avec beaucoup de minutie il faut ouvrir la boîte et saisir délicatement l'insecte sans la blesser.

On la met dans la position idéale pour l'opération qui suit pendant que l'autre main introduit dans son anus (je ne sais si on peut dire ça pour une mouche) le papier préalablement effilé. Dernière étape. En faisant attention de ne pas se tacher les doigts, pour éviter les indices, on trempe le papier dans l'encrier incrusté dans le pupitre. Et la mouche et sa remorque sont lâchées. Les résultats du travail ne tardent pas à se faire attendre. Peu de temps après une exclamation de colère explose dans la classe. Cela demande une explication technique. La mouche libérée, mal en point, handicapée et alourdie d'un fardeau qui n'a rien de naturel, avait généralement suffisamment de force pour franchir une rangée de table et finir une course sur le cahier ou le livre d'un copain voisin, traînant derrière elle, dans un dernier sursaut, le papier imbibé d'encre qui ne manquait pas de souiller les documents ayant servi de terrain d'atterrissement. D'où la ire de l'élève récepteur. Bien sûr l'instit devant son indignation arrive pour faire le point de la situation. Et bien sûr, malgré ses investigations, malgré ses suspitions, car il (ou elle) connaissait ses clients, il (ou elle) n'arrivera pas à trouver le responsable. Il n'y a rien de plus bête qu'un élève qui fait semblant d'être innocent. Malheureusement avant de mourir, la mouche n'a pu désigner le responsable. En attendant les fauteurs de troubles gloussaient en se cachant derrière le dos du camarade placé devant lui.

Eh oui les gamins sont féroces. Heureusement que Brigitte Bardot, à l'époque, n'était pas au courant car on aurait été emprisonné pour abus sexuel et maltraitance des animaux.

Comme je l'ai dit je n'ai rien d'un inventeur. Il m'est arrivé aussi, avant d'être acteur, de passer par la voie des victimes. Dans ce cas-là, si mon cahier était taché par la traînée d'encre laissée comme héritage par la mouche moribonde, il ne me restait plus qu'à déchirer la page et recommencer l'écriture avant de me faire sanctionner pour mauvaise tenue de mes affaires scolaires.

Maintenant je vais farfouiller dans ma mémoire en faisant intervenir (toujours en ma présence) quelques enfants figurant sur la photo ayant laissé quelques souvenirs particuliers.

Le camarade Winkler (numéro 26)

Peu de souvenirs de mon collègue de classe si ce n'est un rapport physique qui m'a marqué. Je ne sais pour quelle raison il y eut entre nous deux un conflit, verbal au départ. L'orage qui s'annonçait s'est transformé en tempête. Au cours de notre altercation il me lance à la figure : « La putain de ta mère ». Là le verbe s'est transformé en bagarre. Il faut savoir.

La phrase prononcée était à l'époque la pire insulte. Cet affront n'existe pas en Métropole. Je crois pouvoir dire qu'il était originaire d'Espagne. La phrase originelle pour les adeptes de Cervantès ne laisse aucun doute concernant la traduction pour ceux qui ne parlent pas la langue ibérique. Il est à noter également que les pays latins bordant la Méditerranée n'admettaient aucune atteinte à la mère. La Mama. On peut

penser ce que l'on veut d'elle dans le milieu interne mais il est interdit qu'un étranger ne salisse ne serait-ce que son image. Il y a quelqu'un qui a dit (je ne sais qui, quand et pourquoi) « Toutes les femmes sont des putains. Sauf sa mère ». Le cliché est dur mais il met en exergue le fait qu'on ne touche pas à sa génitrice.

J'en reviens donc à mon affaire. L'insulte prononcée et, reçue, méritait sanction. C'était parti pour un round de boxe, juste devant chez moi. Sur ces entrefaites ma mère sort de la maison et aperçoit son gamin parler d'amour à coup de poing. Sa première réaction fut de nous séparer en demandant une explication. Mon adversaire parti j'ai eu droit juste à une petite engueulade, pour le principe. Chose exceptionnelle car en temps normal j'aurais eu droit à une punition. Mais elle avait compris que, pour une fois, j'avais agi pour la bonne cause en défendant son honneur...

Sauf cette algarade plus rien ne rattache dans ma mémoire au gamin d'alors.

Le cas Ruiz (numéro 30) et Ascencio (numéro 8)

Je suis obligé de faire un coup double car leur vie nous a de nouveau réuni quelques années après.

Néanmoins, auparavant, je vais faire un petit détour en m'arrêtant sur un fait m'ayant opposé à Ascencio, à l'école. Ne pas me demander la raison ou la cause de mon crêpage de chignon avec mon collègue. Ce dont je me souviens c'est que notre empoignade s'est déroulée sur les escaliers extérieurs de l'école. Ce qui est sûr c'est qu'au cours de notre explication mon adversaire m'a sournoisement mordu, sauvagement, le lobe de l'oreille. Il n'y a pas eu d'arrachement mais la blessure, plus impressionnante qu'importante, saignait abondamment. Je ne parlerais pas de la réception à la maison. À tort ou à raison j'avais toujours tort.

On va dire que je faisais souvent parler mes poings. C'est vrai. Mais j'ai été, rarement, provocateur. Par contre je ne laissais personne me marcher sur les pieds. J'avoue également que j'étais plus à l'aise dans la rue que devant mes cahiers, sans être pour autant un voyou. Il y avait à la maison un gendarme qui plaisantait rarement sur les dérives intempestives en se servant d'arguments frappants.

On va dire que je faisais souvent parler mes poings. C'est vrai. Mais j'ai été, rarement, provocateur. Par contre je ne laissais personne me marcher sur les pieds. J'avoue également que j'étais plus à l'aise dans la rue que devant mes cahiers, sans être pour autant un voyou. Il y avait à la maison un gendarme qui plaisantait rarement sur les dérives intempestives en se servant d'arguments frappants.

Ascencio et Ruiz. Le hasard de la vie m'a fait de nouveau les rencontrer des années après, en France. Beaucoup d'eau était passée sous les ponts depuis Gaston Julia.

Novembre 1960

Châlons sur Marne (en Champagne aujourd'hui). École des sous-officiers d'artillerie.

C'est à cette date et en ce lieu que je retrouve mes deux comparses, unis pour un an dans cette école militaire qui devait faire de nous des maréchaux des logis (Sergent). Nous nous sommes reconnus. Malgré notre proximité la vie de caserne nous séparait. Nous avions des spécialités différentes, des chambrées différentes et des emplois du temps qui ne correspondaient pas. De temps en temps on pouvait se saluer, civillement.

1961

L'Algérie française était au bord du gouffre. Les élèves que nous étions avaient droit à des vacances, dites permissions dans le jargon militaire. Si pour moi ma famille était en Métropole il n'en était pas de même pour mes deux collègues. Ils sont donc partis à Sidi-Bel-Abbès pour passer leur congé. À l'issue, seul Ascencio est revenu. Pour Ruiz, plus de nouvelles, a été considéré comme déserteur. Il a certainement dû opter pour l'O.A.S. (Organisation Armée Secrète) qui par des moyens pas toujours excusables voulait conserver l'Algérie au sein de la France (Pour ceux qui veulent en savoir plus compulsé les documents qui reflètent cette époque).

Quant à Ascencio je ne sais pas grand-chose. Je peux dire qu'à la fin de notre scolarité il a été muté dans le même régiment que moi en Allemagne vers mi 1961. Ladite guerre d'Algérie n'était pas encore terminée. Je sais qu'il a été affecté, régulièrement, dans son pays de naissance. Depuis plus de nouvelles. L'armée est une grande famille et l'artillerie fait partie de ses enfants qui un jour ou l'autre permet de se rencontrer. Peut-être que mon camarade, pourfendeur d'oreille, s'est-il lui aussi dirigé vers l'O.A.S. Qui sait ?

Le camarade Diaz (numéro 3)

Gentil garçon que j'ai bien apprécié. Sa famille habitait à 100 m de chez mes parents dans la rue Sambre et Meuse. Elle tenait un petit salon de coiffure où j'allais faire aérer mes poux de temps en temps. Comme la majorité de mes camarades, après le CM2, tout le monde s'est épargillé dans des voies différentes. La guerre d'Algérie et les vies particulières n'ont pas permis de suivre les cursus individuels de chacun. Parfois le hasard

désigne une piste. C'est ainsi que j'ai pu correspondre avec un membre de la famille de Francis, c'est (c'était) son prénom. Je ne vais pas m'évertuer à écrire. La lettre que je joins est assez explicite pour décrire en quelques mots une vie qui a été abrégée.

Madame Vivier

Mme Vivier (la Palisse ne pourra pas me contredire) était l'épouse de M Vivier. La première était institutrice et le second directeur de l'établissement.

Cette dame était très dure (ce n'était pas les sourires qui irradiaient son visage). Je dirais même méchante en atténuant un peu ce mot. Je n'ai pas de qualificatif intermédiaire. Je comprends, à postériori, sa sévérité (nous n'étions pas des agneaux) mais j'ai encore du mal à assimiler de petits dérapages. Avant d'en arriver à mon cas une petite anecdote.

Il y avait une hiérarchie dans ses punitions. Il y avait le fameux « Vous me copierez X fois - je ne sais plus quoi - à me remettre demain ». Il y avait aussi le « Allez au piquet ». Le puni se dirigeait dans un coin de la classe le visage vers le mur aux vues de tous, attendant la bonne volonté de la maîtresse pour rejoindre sa place. Mais il y avait pire. La règle. Mme Vivier était une adepte du supplice. Il fallait joindre tous ses doigts et supporter les coups du morceau de bois venant frapper ces extrémités très sensibles. Le nombre de frappes dépendait de la bonne volonté du bourreau. Une fois il est arrivé un petit incident dans le déroulement de la torture. La règle employée devait être vieillissante et présenter une faiblesse. Pendant un de ses exercices, elle se rompit dans l'action. Le calvaire du supplicié s'est vu raccourci pendant que le bourreau retournait à son bureau, la mine déconfite, avec des morceaux de bois dont elle a pu se servir pour faire rôtir ses merguez. Je ne parle pas des gloussements retenus des élèves.

Depuis j'ai appris que les règles étaient importantes pour les femmes et que les humeurs étaient parfois extériorisées. Ce n'est qu'une petite anecdote mais j'ai eu à faire à plus important avec l'institutrice.

Encore une fois ma mémoire me fait défaut pour définir le motif qui a poussé la maîtresse à me faire rester après le départ de tous les élèves. J'avais dû faire une grosse faute. Laquelle ? Je ne sais plus mais je me souviens de la fin de notre « entrevue ». Mme Vivier avait une bague avec un chaton en diamant ou pierre taillée je ne sais plus à quelle main. À un moment donné elle tourne sa bague vers la paume de la main et m'octroie une gifle, avec retour, laissant sur mes joues des griffures couleur de sang creusées par le chaton de la bague. Bien sûr à la maison il fallait expliquer. Pour la première fois, aux vues des dégâts et quelques soient mes torts, alors que jusque-là ma mère donnait toujours raison aux instits, elle est partie comme furie affronter la femme du directeur qui avait saccagé le faciès du plus beau des fils. Je ne sais pas ce qui s'est passé entre les deux

femmes. Je n'ai jamais eu de suite. Il m'a juste fallu attendre que mes estafilades disparaissent avec le temps. Je n'ai pas conservé de traces et la peau de mes joues, actuellement, ferait des envieux chez les bébés...

Un petit mot sur M. Vivier. Je le voyais souvent dans la cour de récréation. Celle-ci était assez exiguë et il était interdit de courir, de jouer au foot et bien sûr de se battre. Les contrevenants avaient à faire à la ceinture du directeur. J'ai eu droit parfois à apprécier la qualité de son cuir.

Il est temps maintenant de reclasser mes souvenirs dans leur poussière. Mais auparavant il me faut préciser une chose. Je ne sais pas s'il existe beaucoup de cas dans mon cas. La photo ne le dit pas mais j'ai triplé mon CM2. Vous ne me croyez pas ? Regardez l'extrait de mon carnet de notes.

J'ai une petite excuse. Suivre son père dans ses différentes mutations avec des coupures en cours d'année a été un petit frein. Cela est une petite excuse. Il faut le dire j'étais mauvais. En principe après un redoublement soit on passe en classe supérieure soit on va se faire voir ailleurs. Je ne sais pas à qui je dois la faveur d'avoir fait du "rabe". Au bout de la troisième année j'ai réussi à passer en 6ème (J'avais 13 ans. C'est que je n'étais pas en avance). À mon époque, le certificat d'études n'existant plus mais il fallait passer un examen pour entrer au collège. Je n'ai pas loupé la marche.

Pour le mot de la fin je peux dire que si j'étais très médiocre en primaire je me suis révélé excellent en secondaire. Excellent est le mot juste et je peux le prouver. Mais en quittant l'Algérie la chute a été mauvaise. Cela est une autre histoire.

Claude Bouchet, mai 2009

Annexe 2 - Sauver les meubles

Chaque objet ou meuble ancien dans une maison possède une histoire personnelle. Souvent leur passé est trop lointain pour que l'on puisse avec exactitude en avoir une identité complète. Parfois, avant que tout ne s'envole, quand ils passent de main en main, quand ils changent de milieu, de famille voire de région ou de continent, il est intéressant de consigner une partie de leur vie ; à leur tour alors ils peuvent faire resurgir des vies qui ont disparu ou des bribes d'existence occultées.

Je vais donc essayer, avec mes modestes moyens, d'établir un lien entre la vie de ces objets inertes et celle des personnes qui les ont côtoyés.

L'armoire (de Montauban)

Je ne connais pas sa date de naissance, ni le nom de l'artiste qui l'a façonnée. Ce que je sais, par contre, c'est qu'à un certain moment ce meuble a été étroitement lié à la vie de mes parents, et par incidence, à la mienne.

Il faut remonter à l'année 1959 pour que la rencontre ait lieu. 1959 peut paraître une date insignifiante pour le commun des mortels. Mais en ce qui concerne les miens, et moi-même, cette année a marqué un moment important de nos destinées. C'était à cette époque que mes parents avaient décidé d'abandonner une Algérie alors plongée dans une guerre sans nom. Fuir un pays au destin politique marqué serait le terme plus exact. Bien avant l'heure de la tragédie finale, mon père avait deviné la conclusion douloureuse d'une histoire concernée par chaque génération. Prenant les devants sur une fin tragique inéluctable, mes parents, après quelques recherches, décidèrent de s'installer à Saint-Maurin (Lot et Garonne) où ils achetaient, à crédit, une maison. Immense demeure aux multiples pièces. Pourquoi avaient-ils opté pour ce lieu ? Pourquoi une maison aussi grande alors que j'étais le seul enfant devant « s'envelopper » dans une échéance relativement courte ?

Les anciens propriétaires étaient bouchers. Ils se nommaient Cabrit (dire Cabrite dans le langage du coin). Soit ces derniers étaient arrivés en fin d'activité, soit leur profession n'était plus viable dans ce petit village, la vente du lieu. Tout était resté sur place ; le four, le pétrin et les ustensiles adéquats pour le métier.

Lors de l'acquisition de la maison toutes les pièces d'habitation étaient vides, à l'exception d'une chambre. C'est là que l'on retrouve notre armoire. Avec elle il y avait un lit avec sa literie complète, et une table de nuit. Je ne saurais jamais « savoir » pourquoi les vendeurs avaient laissé un

tel mobilier d'une valeur certaine, compris dans le prix de vente de la maison.

Depuis ce temps-là cette chambre n'a cessé de me suivre, parfois par personne interposée. Seul le lit, après d'incontrôlables transactions, a échappé à mon emprise. Je ne sais ce qu'il est devenu, mais mon ex-épouse pourrait apporter des réponses précises à son sujet.

Il faut dire que mon chemin a été assez sinueux et je me demande encore par quel mystère cette armoire est encore entre mes mains. On y reviendra.

Malgré sa simplicité extrême ce meuble est magnifique. Il est imposant par sa taille tout en gardant une certaine finesse. D'une excellente qualité malgré son âge et quelques attaques de bestioles friandes de sa substance, il fait encore l'émerveillement des personnes qui ont l'histoire personnelle souvent tannées en événements.

Comme je l'ai dit, je ne connais pas l'année où elle a vu le jour. Suite à des renseignements émanant de spécialistes, cette armoire serait née pendant la Restauration, succédée à la chute de Napoléon I^{er}. Aucune date précise ne peut être prononcée sur la fabrication de l'armoire. Celle-ci représente un style, poussé par une mode. Disons donc alors, que 1830 peut convenir à son année de naissance. En ce qui me concerne, j'ajouterais qu'il s'agit d'un genre campagnard, si l'on juge sa sobriété, exempte de fioritures, qui ne nuit en rien au spectacle qu'elle offre à l'œil.

D'autre part, il me semble, dans mes souvenirs assez flous, entendre Mme Cabrit dire que ce meuble, très ancien a été fabriqué dans un bois noble, puisqu'on noyer, dans la région (Lot et Garonne).

Je laisse le visiteur, le passant, admirer l'harmonie des formes, la simplicité des détails, la symétrie des noeuds du bois sans oublier la serrure, à nulle autre comparable.

1967

Mon père décédait. Quelques années après sa mort, ma mère mettait la maison en vente. Consciente de la qualité du mobilier de la chambre, alors complète, elle me la donna. À cette époque il n'y avait aucun problème à mon niveau. J'habitais alors à Lafox, (Roc de Monteil) à une vingtaine de kilomètres de Saint-Maurin. Cela se passait vers 1977.

Après des années, voire des décennies, de stagnation et de repos, le mobilier allait commencer un périple, dont la fin n'est encore pas programmée à l'heure où sont écrites ces lignes.

1982

Divorce. L'ensemble de mon patrimoine restait dans les mains

de mon ex-épouse.

1985-1986

Muté à Lille pour des raisons professionnelles je demandais la restitution de mes affaires personnelles. Sans rentrer dans le détail, je peux dire que l'armoire est venue me retrouver. Après réflexion cela ne m'a étonné qu'à moitié. En dehors de ses qualités esthétiques, ce meuble a un énorme défaut ; on ne traverse pas impunément les années sans tenir compte du changement de la façon de vivre des générations. J'avais oublié jusque-là, un détail d'importance qui m'était apparu à peine effleuré parce que non confronté aux dimensions du meuble les conditions d'accueil s'y prêtant. Or sa hauteur était supérieure à celle admise par les plafonds modernes.

Que faire ? Sentimentalement je ne pouvais me défaire du meuble. Conséquence, j'ai adapté mes vues pour l'achat d'une maison en étudiant la hauteur sous-plafond. Voilà donc l'armoire faisant le trajet vers le nord en partant de L'Afox (800 kilomètres).

1989

J'ai été muté à Montauban. Retour dans le sud-ouest après un autre périple de 800 kilomètres. La rapidité de mon déplacement ne m'avait pas permis de trouver un logement adapté à mon mobilier au moment opportun. Logeant au début dans un appartement type H.L.M, l'armoire démontée, a dormi dans un garage humide, pendant un an et demi. J'avais mal au cœur de la voir gisante, comme un cadavre décharné.

1991

Après un an de recherche je réussissais à trouver une petite maison dont la superficie correspondait aux besoins d'une personne vivant seule, pouvant accepter mon monument en hauteur et convenant au prix que je voulais mettre dans mon investissement. Cela n'a pas été évident de réunir toutes les conditions. Quoi qu'il en soit, j'avais trouvé une demeure à mon goût qui pouvait accueillir mon armoire qui allait pouvoir reprendre vie en tenant son rôle, enfin presque. Un meuble de ce genre est fait pour remplir une chambre à coucher. Compte tenu du son poids et de l'exiguïté de l'escalier aux chambres menant au premier étage, j'ai été obligé de le garder au rez de chaussée. Il a donc changé de destination. Au lieu d'attendre qu'on le « nourrisse » en linge il m'a permis de ranger ma vaisselle. Même s'il a pu se trouver frustré par la nouvelle mission que je lui avais imposée, il en a gagné en satisfaction, me faisant du même coup un homme heureux et fier. S'il avait été calfeutré dans une chambre où les visiteurs sont relativement rares, il serait passé inaperçu ou presque ; la nuit est faite pour dormir ; alors que dans la salle à manger il faisait

l'admiration de tout le monde, engendrant des conversations où je devais expliquer une partie de son histoire, et de la mienne. Bien qu'il restait disponible pour la fonction que je lui réservais, il était un peu malade. L'âge n'était pas en cause. Reposant depuis de décennies sur les mêmes bases, il s'était vu en peu d'années propulsés dans des lieux inconnus et lointains, obligeant à des démontages fréquents, subissant des climats divers et parfois stocké dans des endroits que sa vieille ossature avait du mal à admettre. En 1991, je lui ai fait subir un lifting complet chez un spécialiste. L'odeur des copeaux et de la cire a dû lui rappeler les souvenirs de jeunesse. En sortant de son « hôpital » il avait retrouvé ses jeunes années. Il était plus stable sur ses pieds et la corniche qu'il le coiffait avait retrouvé son assise. C'était une beauté qui égayait ma pièce me permettant un rangement appréciable tout en faisant mon émerveillement.

Avant de conclure sur une destinée qui va m'échapper, je ne voudrais pas passer sous silence un détail, qui pour moi a son importance.

Vers 1990 ma fille Claire m'a demandé si je ne voulais pas lui donner mon armoire, celle-ci étant stockée dans mon garage (je parle du meuble, bien sûr). Compte tenu des conditions de vie de cette fille en ce moment de sa vie et de son caractère, je n'ai fait ni ouf ni pour, j'ai refusé net. C'est rare de ma part. Mais je connais mon enfant. Elle n'aurait pas hésité à supprimer la corniche et encore mieux scier les pieds (je n'en resterais qu'à des considérations purement techniques) pour faire rentrer le meuble dans son appartement. Pour moi il n'était pas question de sacrifier une authenticité pour satisfaire une envie passagère et Dieu sait si les passages sont fréquents chez certaines personnes. J'ai donc conservé ma copine en ayant le sentiment que j'ai prolongé sa vie.

Le 23 Juillet 2001

Cette date tourne une nouvelle page pour mon armoire. Après ma proposition et l'acceptation de ma fille Nathalie et de son mari, elle a pris une nouvelle destination pour vivre dans un nouveau milieu. Cette fois-ci directement à Istres, nouvelle garde de mon genre (encore 400 kilomètres). Mon offre n'a pas été faite au hasard. Connaissant la manière de vivre sur la famille suscitée, je n'ai aucun doute de l'« amour » qui sera porté au meuble, surtout quand l'adoption est volontaire. En outre la crèche que l'on propose est conforme aux dimensions de mon bébé, qui, a priori ne devrait pas subir d'amputation qui entraînerait une mort certaine.

Je demanderais aux parents adoptifs de bien prendre soin de cette armoire. De lui prodiguer les remèdes qui lui conviennent quand les besoins s'en feront sentir.

Entre mon armoire et moi c'est presque une histoire d'amour. J'ai vécu avec elle plus longtemps qu'avec ma femme et mes gosses. Ah ! si elle pouvait parler, elle en dirait des choses. Peut-être vaut-il mieux

qu'elle reste silencieuse.

Je me sépare d'elle comme si je quittais une personne qui a vécu plus de vingt ans avec moi ; le cœur est gros, mais je sais que son avenir est préservé, d'où la direction de mon choix pour choisir les parents adoptifs.

On peut se poser la question : pourquoi m'être séparé d'un objet que j'affectionne ?

Il y a au moins trois raisons :

1. J'arrive à un âge, même si les statistiques prévoient un allongement de la vie, où je ne suis pas sûr de mon devenir. De mon vivant je préfère faire une répartition de mon avoir, aussi modeste soit-il, en essayant si possible de faire plaisir.
2. J'ai de moins en moins de besoins, en gardant néanmoins le minimum indispensable.
3. En ce qui concerne l'armoire en particulier, j'ai peur des inondations. Habitante à quelques mètres du Tarn, fille capricieuse de la Garonne, les débordements de cette rivière sont aussi imprévisibles que brutaux. Dans ce cas l'armoire aurait subi de gros dégâts irrémédiables. Ce n'est pas la peine de tenter le diable.

Pour en terminer, quelle peut-être la valeur de ce meuble ? Suivant mon ébéniste, il y a dix ans, il l'estimait à vingt mille francs. Mais il ne faut pas se leurrer. C'est peut-être le prix pour une maison qui peut accepter son gabarit, autrement elle est invendable malgré la prestance et sa qualité.



Ladite armoire

La ménagère

À cette histoire se mêle celle de certains acteurs qui ont suivi de près ou de loin la vie de ces cuillères ou fourchettes en argent.

Ma mère l'a écrite de sa propre main ; cette ménagère a été achetée avec un apport pécuniaire issu d'un héritage. J'ai beau me creuser la cervelle, je ne sais vraiment pas de quel côté pouvait venir cette succession. À ma connaissance (et à celle de ma sœur), toutes les branches composant ma famille n'avaient jamais eu un sou devant elles. Peut-être que cet argent émanait d'un « oncle d'Amérique ». Cette expression était courante, car pour beaucoup, les personnes qui émigraient sur le continent américain étaient censées aller vers un Eldorado où les richesses étaient à portée de main. Son origine doit venir de la conquête des Amériques par les Espagnols et les Portugais, il y a quelques 600 ans. Or, il se trouve, en ce qui concerne ma famille, qu'il y avait bien un grand-grand-oncle qui avait émigré vers ces horizons. Il s'agit du frère de mon arrière-grand-mère maternelle. Il s'appelait Bouchet, prénom Célestin. Le hasard a fait qu'une branche maternelle porte le même patronyme que celui qui vient du côté de mon père ; pure coïncidence seulement, car, hormis l'orthographe, il n'y a rien de commun entre les deux noms identiques. Le prénommé Célestin, suite à la mort accidentelle de son épouse avait quitté Tassin, vers 1900, accompagné de son fils pour se diriger vers le Brésil, pour, paraît-il effectuer le travail de chasseur de caïmans. Ceci est dit pour la petite anecdote qui sort un peu du contexte. Célestin était parti « les mains dans les poches », il est presque certain que l'héritage dont parle ma mère ne vienne de cette direction, car depuis son départ peu étaient nombreuses ces nouvelles, même sa sœur est décédée (vers les années 1950) sans savoir ce qu'il était devenu.

Revenons à nos moutons. En fait peu importe l'origine de l'argent qui a permis à ma mère d'acquérir la ménagère en 1935 à Alger. Pourquoi cette date et ce lieu ? Simple ! Mon père, militaire de son état, était en garnison dans cette ville avec le grade de Maréchal des Logis Chef (Sergent-chef).

1938

Dans le dernier trimestre de cette année, en même temps que l'obtention du grade d'Adjudant, mon père était muté à Toul, en Lorraine. Avec lui, il emmenait femme, enfants et bagages, y compris la ménagère qui effectuait ses 2000 premiers kilomètres en famille.

Août 1939

Début de la drôle de guerre. Mes parents étaient en premières lignes. Mon père devant suivre le recul des troupes françaises vers le sud, laissait sa famille obligée de prendre un itinéraire différent qui devait la

ramener en zone libre. Que faire des meubles et des objets les plus précieux. La conjoncture ne permettait pas un déménagement en règle et d'autre pales moyens utilisés par les civils en pleine débâcle étaient nuls ou dérisoires. Seul le minimum nécessaire et indispensable pouvait être emporté.

Avant la déclaration de la guerre mes parents s'étaient liés d'amitié avec un fermier des environs se nommant Gigleux. Ce fut vers cette famille qu'ils se tournèrent pour confier leurs biens les plus précieux (y compris la ménagère) quand leur départ précipité fut annoncé.

On viendrait les reprendre plus tard, si Dieu le veut !

Je ne vais pas revenir sur le périple de mes parents à cette époque. Pour ceux que ça intéresse, reprendre le document écrit par ma sœur concernant mon père³².

1946

La guerre est terminée. Mes parents se trouvaient à cette date à Oran, affectation de mon père qui était alors lieutenant. Ils étaient restés en relation avec la famille lorraine. Il fallait récupérer les biens laissés en France. En novembre, mon père partait seul vers la Métropole. Le 14 de ce mois, il envoyait à ma sœur une carte ainsi libellée :

« Je pense terminer mes affaires aujourd'hui et partir demain pour arriver le 16 à Marseille. Maman va être contente de retrouver à peu près ce qu'elle désire. Embrasse bien fort Maman et tes petits frères. Ton Papa ».

Vers le 18 la ménagère, entre autres, retrouvait son milieu, après avoir fait encore 2000 kilomètres. Elle en avait de la chance. Mes parents avaient bien misé en comptant sur l'amitié et l'honnêteté de la famille Gigleux. D'un autre côté, bien que la région de Toul ait été le théâtre de l'invasion allemande (et de tout ce qui découle des exactions d'une armée en campagne), et malgré les bombardements intensifs anglo-américains de la libération, la ferme où étaient stockées les affaires, avait été épargnée.

Une confiance totale et un hasard heureux avaient sauvegardé les quelques biens de cette famille « Pied-Noir » que le destin avait jeté dans la mêlée, loin de ses racines.

Depuis cette date la ménagère n'a jamais cessé de suivre la famille, toujours sous l'œil attentif de ma mère et ce, jusqu'à sa mort en 1984.

³² Écrit présent dans l'ouvrage « Les chemins de la mémoire ».

1948

Nouvelle mutation. Cette fois ci vers le Congo, à Brazzaville.

1950

Retour en Algérie à Sidi-Bel-Abbès. La ménagère, toujours dans les bagages, suivait.

Avec l'aller-retour on peut ajouter quelques 16 000 kilomètres à son compteur.

Je passerais sous silence les quelques déplacements dus aux mutations paternelles à l'intérieur de l'Algérie qui ne doivent pas excéder un parcours de plus de 1 500 kilomètres.

1952-1959

Enfin quelques années de repos à Sidi-Bel-Abbès.

1959

Départ définitif d'Algérie de ma famille vers la Métropole pour s'installer à Saint-Maurin (Lot et Garonne). Jusqu'en 1973 cette argenterie pouvait croire qu'elle allait enfin pouvoir jouir d'une vie tranquille. Le sort en avait décidé autrement

1973-1893

Nouvelle étape : mon père ayant quitté cette terre depuis 1967, ma mère, après avoir vendu la maison s'installait à Escassefort (près de Marmande). Le trajet n'avait coûté que 170 kilomètres. Peu d'affaires avait suivi ma mère dans ce déplacement. Après répartition entre les enfants ou par don, elle n'avait gardé que l'indispensable. Mais la ménagère était toujours dans ses bagages.

1983

Nouveau changement de domicile. Toujours accompagnée par son argenterie, ma mère s'installait successivement chez mon frère et chez ma sœur, en Charente-Maritime, à 300 kilomètres.

1984

Ma mère décédait, laissant chez ma sœur le peu de bien qu'elle avait conservé jusqu'à la fin de sa vie. La ménagère allait rester enfermée jusqu'en 1998, calfeutrée dans un placard, un peu oubliée.

1998

De graves problèmes familiaux poussant ma sœur et son mari à une séparation inévitable, obligaient la répartition de leurs biens. Ne pouvant tout garder de ce qui revenait de nos parents, elle me légua quelques affaires, dont la ménagère.

Voilà donc l'argenterie placée sous ma coupe. Quittant Lussant où habitait ma frangine, elle me suivait à Montauban où se trouvaient mes assises, histoire de faire encore 400 kilomètres.

Devenue ma compagne je l'utilisais de temps en temps, mais trop peu souvent, quand je recevais. Elle méritait à mon avis une vie mieux remplie pour un usage dont elle était destinée. Il ne sert à rien d'avoir de belles choses si on ne les met pas en valeur.

23 juillet 2001

Ma fille Nathalie, prenant au rebond la proposition de don que je lui avais faite, acceptait la ménagère qui reprenait la route pour 400 kilomètres afin de rejoindre Istres où stationnait depuis peu la famille de mon gendre.

Les dates annoncées ne sont qu'une approche des événements. Les distances énumérées n'ont pas été relevées avec un soin méticuleux, mais elles donnent une idée relativement précise des chemins parcourus. Si l'on fait les comptes, on peut s'apercevoir que la ménagère n'est pas loin d'avoir effectué les deux tiers de la circonférence de la terre, en empruntant souvent des moyens de transport, que beaucoup rêverait d'utiliser, comme les paquebots, tels qu'ils existaient alors et qui n'ont rien à voir avec les croisières de nos jours.

J'espère qu'elle aura une longue vie et que l'un des objets les plus précieux de ma mère fera encore le bonheur des générations à venir.

Compte tenu de sa vie mouvementée, si l'argenterie n'a rien perdu de sa valeur et de sa beauté, il ne faut pas s'étonner que l'écrin n'ait pas gardé la fraîcheur de sa jeunesse.

Montauban, 2001

Annexe 3 - Explications de l'institution militaire

Nathalie,

Je n'ai pas l'habitude, par tempérament peut-être, de raconter ma vie ou peut-être aussi parce que l'on ne m'a jamais posé de questions. Certes la curiosité, dit-on, est un vilain défaut mais, quand elle est employée judicieusement, elle n'est pas un péché mortifère.

D'un autre côté je ne vois pas la raison de répondre à la question que l'on ne me pose pas.

Bref.

Si j'en viens à écrire ce texte c'est qu'il apparaît, m'as-tu dit, qu'un fait nouveau va venir dans peu de temps compléter ton parcours professionnel.

Un stage chez les militaires à Tarbes, où, entre autres, tu apprendras les grades de l'armée et à manipuler certaines armes avec tirs réels.

Dans cette simple phrase je souligne trois termes

Grades-Tirs-Tarbes.

Je vais me servir de chacun de ces mots pour en faire des titres de paragraphe afin de te faire découvrir comment chacun d'entre eux a marqué une étape décisive dans ma vie professionnelle sur un terrain que tu vas découvrir et que j'ai jalonné pendant des années.

Il est évident que je vais entrouvrir de ce fait une partie de mon parcours souvent sinueux.



Ma fille Nathalie et ma pomme lors d'un repas à Montauban, en 2023

J'aurais pu toujours rester discret sur les sujets mais la circonstance m'amène à me dévoiler un peu. Histoire de te situer dans une atmosphère que j'ai respirée voilà plus de dix ans.

Les Grades

Je suis étonné, vu le contexte dans lequel tu as vécu, que tu en sois au stade de la découverte. Avec un père et un mari militaire ? Il y a quelques années je t'avais déjà fait part de mon étonnement.

Réponse.

« J'appelle tout le monde Monsieur ». Certes ce n'est pas impoli mais dénote une certaine méconnaissance, aux origines diverses. Même si on n'est pas catholique, il n'est pas indécent d'appeler le pape « Sa Sainteté », l'évêque « Mon Seigneur », de dire M. le Comte ou M. le Président à celui qui préside je ne sais quoi. Il en est de même avec les militaires. En s'adressant à un Général, on ne lui dit pas Mon Adjudant. Cela fait un peu ringard mais cela démontre aussi que, sans être virtuose, il faut rester au niveau des convenances qu'elles nous importunent ou pas. Et le système, même quand on est en dehors de la partie, permet de situer le niveau des personnages. Je pourrais t'en dire plus sur le sujet mais celui-ci n'est pas d'actualité.

Ceci n'est pas une critique. Simplement une constatation.

J'en reviens à mon cas. Je suis obligé d'y passer car c'est un préambule aux chapitres qui suivent.

J'en reste aux grades pour te situer ma place à un certain moment. J'ai quitté l'armée avec le grade de Capitaine (passé Commandant dans la réserve). En tant que civil, après un passage à Lille, j'ai atterri à Montauban (je passe beaucoup de phases m'ayant conduit de A à Z) il se trouve que, même n'ayant plus d'uniforme camouflé, j'avais un grade.

Je faisais partie d'un corps technique et avais l'appellation de I.E.F.D. (Ingénieur d'Études et de Fabrication Divisionnaire).

Je décortique.

Ingénieur

Titre pompeux en ce qui me concerne (je ne possède qu'un modeste BEPC). Mais il y a une histoire dans le titre. Même du temps de Vauban, les civils travaillant au sein de l'armée (architectes, bâtisseurs) étaient appelés comme tels avec assimilation à un grade d'officier. Le niveau d'indice de paye suivait celui de la classe (plus la classe était haute en chiffre moins la paye était élevée). Un ingénieur de 2^{ème} classe est moins gradé que celui de 1^{ère}. C'est comme dans les trains. On est mieux en 1^{ère}

qu'en seconde classe)

Je ne crois plus, au jour où j'écris, que la superposition puisse être faite. Mais quand j'étais Commandant dans la réserve j'étais dit ingénieur de la X^{ème} classe. Par contre, en tant que civil dans le Ministère de la Défense, à ce jour le titre existe toujours sans être amalgamé avec la hiérarchie purement militaire (statut différent tout en œuvrant pour le même patron).

Études

Pour étudier, j'ai étudié. Pas question de faire des recherches. Il a fallu que j'apprenne mon boulot, sans aide et sans formation.

J'avais beau dire en arrivant à Montauban, que je ne connaissais rien dans les champs de tir, responsabilité que l'on me donnait, je me suis heurté un mur. Réponse. Vous êtes ingénieur, ancien Capitaine, et formule classique « Vous vous démerdez ('exagère les termes mais le fond y est) ». Merci M'SIEU. Alors j'ai étudié, chez moi, pour essayer, au départ, de saisir les fondements de la science que je devais transmettre aux autres. Les débuts ont été difficiles mais quelques années après j'étais imbattable sur le sujet.

Fabrication

Ce mot existe dans mon titre mais je certifie que je n'ai rien fabriqué. Des idées ? J'en ai eu mais de là à les mettre en œuvre !

Divisionnaire

Là, le mot devient intéressant. Si les premières lettres du sigle soulignent (dans leur ampleur) une certaine technicité (non spécifiée) celui-ci annonce la couleur d'un grade, non apparent, sur les épaulettes d'un uniforme (dommage). Il est difficile de mettre en parallèle, même au sein du Ministère de la Défense, sur le même pied d'égalité, des personnages de niveau équivalent. Les responsabilités des uns et la compétence des autres ne permettent toujours pas une comparaison ou une tutelle. Chaque partie prenante, dans la promiscuité, a un seuil à ne pas franchir. En ce qui me concerne (en dehors des heurts hiérarchiques que j'ai dû affronter et combattre) le mot divisionnaire a eu une importance péculinaire. Comme je l'ai dit c'est un grade qui, s'il ne me donnait pas les responsabilités relevant d'un niveau de commandement, me situait, sur l'échelle des indices de paye située à la même latitude de celle d'un Lieutenant-Colonel. En dire plus sur le sujet de la paye réveillerait de vieux démons.

Ce long préambule d'où je viens d'évoquer les grades te permet

de me situer dans un certain contexte quand je vais entamer la suite des événements, à l'heure où j'ai été confronté, bon an mal an, à mes activités concernant les champs de tirs.

Tarbes

Si j'en viens à m'arrêter sur Tarbes et son proche environnement c'est que ton stage va se situer dans ces lieux que j'ai arpentés près de dix ans. Il y a en premier la caserne où tu vas certainement aller, en ville, puis un camp de manœuvres situé dans la commune de Ger qui se trouve à mi-chemin entre Tarbes et Pau, où tu as de fortes chances (vu de ma fenêtre) de commencer à t'apercevoir que tes pieds ont du mal à s'adapter à tes « rangers » si les épreuves physiques se font, telles que tu me l'as annoncé.

Cette garnison (terme militaire à découvrir) me ramène, en esprit, 150 ans en arrière. C'est là en effet que mon arrière-grand-père maternel a fait son service militaire. Je n'ai pas la date en tête mais il me suffit de chercher pour retrouver les traces que je possède pour situer le fait vers 1870.

Voilà donc pour les lieux.

Les tirs, pas de tirs et les champs de tirs

Voici un domaine qui m'a été particulièrement familier pendant plus de dix ans sans m'être pour autant toujours favorable. Dans ce paragraphe je vais rester dans la généralité. Je vais simplement tenter de te faire percevoir l'ampleur de mon œuvre (je ne dis pas chef d'œuvre) qui a contribué à faire du camp de Ger ce qu'il est (cela a dû s'améliorer depuis mon départ).

Il me faut t'expliquer sommairement mon rôle dans ce travail.

Comme dit au début de mon texte, on m'avait fixé comme mission, à mon arrivée à Montauban, de mettre toutes les installations concernant les tirs dans la région de Midi Pyrénées au « top ». Vaste programme Midi Pyrénées est région étendue et comportait cinq ou six sites comparables à Ger (pendant mon passage j'en ai fait fermer deux ou trois pour non-conformité et impossibilité de mise aux normes pour X raisons). À ceux-là il faut rajouter deux camps d'entraînement nationaux (Larzac et Caylus). Je dois avouer que mon boulot était immense car avant mon arrivée tout partait en décrépitude. En cela les hommes (du terrain) ne sont pas à mettre en cause. À l'époque il n'y avait pas de responsable désigné à temps plein et ceux qui étaient en poste se partageaient plusieurs tâches alors que les champs de tirs demandent une spécificité et un emploi permanent. J'étais bien placé pour le savoir.

Quelles étaient mes responsabilités ?

Difficile à dire. Car rien n'est écrit dans un quelconque bréviaire. Une chose était imposée. Faire une fois par an les visites des installations. Cela me demandait une dizaine de déplacements par an suivies d'un compte-rendu qui s'impose. Pour la petite histoire à ma prise de fonction je n'ai pas trouvé trace d'un compte rendu qui s'impose. Pour la petite histoire, à ma prise de fonction, je n'ai pas trouvé trace d'un moindre papier relatant une quelconque visite antérieure. Mais quand on va faire une inspection (car ce n'était pas une visite de courtoisie) il faut savoir de quoi on cause, soit pour améliorer l'existant, soit pour le condamner. Il fallait donc affuter ses arguments. Pas évident pour ceux qui, comme moi, ont dû, sans guide, faire les premiers pas. S'il n'était question que des visites programmées mon emploi du temps aurait été assez creux. Mais les impératifs avaient évolué. Aux plus hautes instances hiérarchiques-tir (Paris) on s'était aperçu qu'il fallait revoir de fond en comble les textes et les règlements régissant tout ce qui concernait les tirs. J'étais donc en première ligne. Ce qui en première conséquence a multiplié mes déplacements par dix en un an sans parler du temps passé à rédiger constats et études particulières (chaque tir, comme les hommes, était un cas. « Chacun avait des particularités qui échappaient aux autres »). Je n'en dirais pas plus sur mon emploi du temps si ce n'est souligner que j'étais loin des 35 heures.

Quelle était ma place dans ce monde multicouche

Comme annoncé j'étais ingénieur. Donc civil fréquentant exclusivement des militaires. Ces personnages, même en visite officielle et imposée, ne voyaient pas toujours d'un bon œil des pékins venir vérifier « la propreté de leurs bottes ». Mais le style a changé au fil du temps. Sans jamais raconter ma vie, mon origine professionnelle était connue et que, malgré mon changement de tenue, je n'étais pas un empêcheur de tourner en rond, étant à même de comprendre leurs problèmes sans pour autant tomber dans une camaraderie dépassant les limites de l'entendement réglementaire.

Mon siège se situait à Montauban à la caserne Guibert où trônait (et trône encore) l'Etablissement du Génie (dit EG couramment). Cet établissement a la particularité d'être l'équivalent de l'Equipement Civil, chargé des appels d'offres et de la surveillance des travaux en découlant dans les limites territoriales fixées par le découpage administratif propre aux militaires. Il est en outre, en quelque sorte, responsable du patrimoine territorial appartenant à l'armée dans sa circonscription. Par nature il était donc normal que je sois en son sein.

En dehors de ces considérations, les trois quarts du temps que ma carrière montalbanaise m'a accordé se résume à un simple bureau où de temps en temps on m'accordait un Adjudant-Chef, en tant que subordonné et en rupture de ban, aussi gentil qu'ignorant dans mon

domaine spécifique et souvent efficace malgré sa méconnaissance du sujet m'incombant il me faut aussi reconnaître qu'à mon niveau j'ai été une épine dans le pied de l'EG, dès mon arrivée. Il n'était pas obligé d'accepter ma venue mais il a fallu assumer. C'est lui qui avait accepté ma candidature par message interposé émanant de directions diverses. Il n'y avait pas de petit carré, à l'époque, figurant ma place dans l'ossature graphique de l'établissement. Il a donc fallu en créer un. Problème. Le petit carré construit (il faut la savoir les tableaux cellulaires sont faits à l'échelon national) me mettait aux ordres d'un Capitaine. Alors là l'Ours s'est réveillé.

Depuis quand un IEDF est commandé par un Capitaine ? Je n'avais rien contre ce dit Capitaine mais il y a des règles à respecter.

Les angles ont été arrondis, avec quelques grincements de dents.

Il y quand même quelque chose à préciser.

J'avais une mission. Bien ! Ma spécialité n'existant pas en tant que telle. Ma position faisait de moi une entité hors norme qui ne pouvait compter sur personne pour une quelconque aide de proximité. De la tête aux pieds de ma hiérarchie de base aucun n'était apte à me donner des ordres techniques. Mon chef direct se cantonnait à me donner des directives en me laissant toute latitude pour les interpréter avec obligation de rendre compte. Cela va de soi.

Si j'ai eu quelques problèmes relationnels directs à l'EG, en contrepartie j'ai eu une liberté totale. Je n'ai jamais abusé de la situation mais j'ai beaucoup apprécié une indépendance quasi-totale qui était en outre conforme à mon tempérament.

Quels étaient mes supports et mes relations internes

En quelques mots je me suis situé dans mon établissement à Montauban. Mais je ne pouvais agir seul dans un système Ce n'est pas moi qui ai écrit les évangiles ou inventé la poudre. J'avais beau avoir une grande autonomie j'étais soumis à des règles de sécurité incontournables que je ne pouvais inventer. Ma liberté d'action était donc dépendante de ma petite science et liée à des actions ou ordres externes à mon bureau.

À l'extérieur, j'avais trois correspondants principaux. Je mets de côté pour le moment les militaires jouant un rôle sur le terrain et qui attendaient, pas toujours paisiblement, que le nécessaire soit fait pour qu'ils puissent entraîner aux tirs leurs troupes avec un maximum de confort aux moindres risques.

Paris

C'est là que se trouvait (et se trouve encore) le bureau

(commandé par un Colonel) chargé, au niveau national, de tout ce qui régit l'ensemble des données concernant tout ce qui est relatif aux tirs, pour l'Armée de Terre (infrastructures de tir, règlements et lois etc.). Ses interventions allaient jusque dans les théâtres d'opération extérieurs. L'armée française devait entraîner, en Afrique ou ailleurs et il n'était pas question de tuer le bédouin qui passait son chemin. J'ai toujours trouvé en ce lieu un accueil formidable. Comme dit, n'étant pas la science infuse je me heurtais souvent devant des cas où la documentation (souvent en cours de réforme) ne pouvait répondre à mes attentes. Je suis donc souvent allé à Paris pour exposer mes problèmes. Généralement je revenais avec des solutions. À l'inverse, ce bureau parisien ayant une vue étroite sur ce qui se passait sur le terrain, venait à mon secours me dépanner sur place à Montauban. Et parfois il découvrait des choses qu'il n'avait jamais pressenties derrière leur porte-plume.

Bordeaux

Là j'étais confronté à la Région Militaire. Il y avait en ce lieu, à l'Etat Major, dans un bureau, un Lieutenant-Colonel que l'on avait « parachuté » sur un siège (pas éjectable) pour s'occuper de tout ce qui touchait les installations de tirs de tout le grand Sud-Ouest (superficie dont la région avait la responsabilité). Si ce monsieur galonné regardait de très loin ce qui concernait la technique de tir, il s'occupait de plus près des incidences financières pouvant découler des créations, des réfections, de l'entretien des champs de tir.

Il faut savoir que si les troupes étaient, disons simplement locataires des champs de tir de leur garnison, elles ne pouvaient subvenir financièrement aux refontes profondes. En effet le budget de fonctionnement d'un corps de troupe ne prévoit pas le tout de constructions nouvelles, d'entretien en profondeur des installations ou les dégradations diverses dues parfois à d'autres unités de passage. En effet les installations de tirs servaient aussi pour l'entraînement des gendarmes, de la police, des douaniers et parfois de squatteurs occasionnels peu scrupuleux. Donc si on voulait rester dans des normes sécuritaires il fallait payer soit les investissements nouveaux soit les mises en conformité ou les remises à niveau indispensables et réglementaires avant toute activité. Et pour cela il faut que quelqu'un mette la main au portefeuille.

C'était le rôle du Lieutenant-Colonel de Bordeaux. Certes il n'avait pas les fonds dans sa poche. Renseignement pris il en rendait compte à son Général. Ce dernier, avec sa bande de conseillers décidait de satisfaire Pierre ou Paul en fonction de l'enveloppe de crédits dont il disposait pour assurer équitablement la bonne marche de son territoire.

La procédure entre le souhait et la réalisation était assez longue. Pour la petite histoire. Quand des travaux éventuels devaient se faire sur mon domaine, après les délibérations d'usage, les commandes arrivaient à mon EG. Pas dans mon service. Ce n'était pas mon truc. Il y avait des gens

plus compétents que moi dans ce domaine. Je peux même rajouter que même le plus mauvais était de loin meilleurs que moi. Quelques étapes à signaler. Appels d'offres, ouverture des offres, mise en place des crédits. Et enfin les travaux. Il ne fallait pas être pressé.

Les militaires du terrain. Les utilisateurs

Souvent attentistes, ils faisaient ce qu'ils pouvaient jouant avec les cartes leur restant en main, souvent piaffants, en attendant l'évolution d'une situation leur permettant de remplir au mieux leur rôle avec tous les moyens utiles et indispensables.

Quel était mon rôle ?

Plusieurs cas :

Mission prioritaire : Les tirs

Il y avait donc les visites d'inspection annuelle. Mais il y avait un perpétuel remue-ménage dans les champs de tirs. Pourquoi ?

Il me faut parler avant tout des régimes de tir.

Qu'est-ce qu'un régime de tir ? C'est un document qui tient lieu de bible et il est destiné qu'à un seul champ de tir. On ne fait pas que lire. On l'écoute et on exécute ses ordres écrits. À ce niveau on ne demande pas d'être intelligent mais d'obéir sans murmurer. Il fixe toutes les conditions de tir pour un champ de tir particulier.

Ces petites feuilles de papier ont demandé beaucoup de travail d'étude. Un simple exemple. En général c'est l'utilisateur qui fait ses propositions en fonction de ses besoins. Or on ne peut pas faire n'importe quoi avec des armes de guerre. Cela n'a rien à voir avec un stand de carabines à la foire. Il faut donc ce que l'on appelle une expression des besoins. À sa réception j'examine le dossier de mon bureau, compas, décimètre, boussole et autres accessoires (l'ordinateur viendra plus tard). Ça ne passe pas. On améliore. Ça passe, une réunion appelée conférence militaire est programmée sur le site considéré. Sont présents : le responsable de Bordeaux, le chef de corps concerné ou son officier de tir et moi (Paris est intervenu occasionnellement, sur ma demande, devant la complexité d'un dossier). Quand tout le monde est d'accord sur les principes énoncés il m'appartenait de rédiger le régime en X exemplaires pour accord et mise en application destinés à Bordeaux, Paris et au corps concerné. Je passe des détails qui ont une certaine complexité.

Mais les situations changent avec le temps. L'évolution des armes, les performances des munitions, le concept de manœuvre, tout contribue à faire bouleverser un régime. Il fallait donc tout reprendre à zéro.

Je l'ai dit j'avais sous ma coupe deux camp nationaux, quelques mini terrains de manœuvre comme celui de Ger, des stands de tir. Tout le monde avait les mêmes problèmes. Et moi j'étais seul les $\frac{3}{4}$ du temps pour me déplacer, faire les rapports et étudier des centaines de régimes. Avec le recul je me demande comment j'ai pu tenir le coup. Je crois que les quelques satisfactions que j'ai pu avoir ont été un encouragement. L'aboutissement est une sacrée récompense.

Les différentes installations de tir

Les stands de tir fermés

- a. Stands balplas (balles plastiques) : nécessite une infrastructure légère mais réglementaire pour effectuer des tirs d'instruction. Ils permettent une accoutumance aux tirs, la connaissance de l'arme pour une instruction moins couteuse en munitions. Ce genre de stand peut se trouver dans les murs d'une caserne.
- b. Les stands lourds : bâtiments imposants pouvant supporter des tirs à balles réelles jusqu'à une distance de 200 mètres. Très pratiques car étant à proximité d'un corps de troupe. Ils deviennent de plus en plus rares. En effet ils sont très coûteux en entretien. Pour la petite histoire, ces stands sont déjà anciens. À une certaine époque ils étaient construits en dehors des villes. Or ces dernières se sont agrandies et maisons et lotissements entourent les stands. D'où nuisances sonores car les militaires s'entraînent le jour ou la nuit. D'où problèmes environnementaux et parfois litiges avec les municipalités.
- c. Les simulateurs de tirs : espèce de jeux vidéo au réalisme parfait. Les armes sont employées sans munition. Installations ne nécessitant pas d'infrastructure particulière.
- d. Les champs de tirs : se trouvent toujours à ciel ouvert. Ils sont spécialisés par types d'armes (armes de poing, fusil, lance-grenades, grenades, lance-roquette, mortiers, canons etc.). Suivant leur spécificité ils ont une appellation particulière

Petites définitions :

Pas de tir	Ligne où se situent les tireurs.
Zone de cibles	Pas de problème de compréhension. Les cibles peuvent être fixes, basculantes, pivotantes ou mobiles.
Zone de foulée	Terrain qui sépare le pas de tir des cibles.

Petite particularité : les tirs à blanc. Ce sont des tirs qui s'effectuent avec des cartouches en plastique sans balles ne présentant aucun danger, ni pour le tireur ni pour la personne visée. Elles sont employées pour les exercices de combat. Ces tirs nécessitent l'emploi d'un bouchon de tir à blanc (BTB). C'est un obturateur de canon qui permet de retenir les gaz issus du départ du coup pour faire fonctionner l'arme comme dans un tir normal.

Les pistes d'audace parfois annelées pistes du risque suivant les difficultés et les parcours du combattant

Ce sont des cheminements truffés d'obstacles de différente nature qu'il faut franchir soit à vitesse normale soit suivant un temps chronométré.

J'étais appelé à vérifier le bon état de ces installations. Ce travail n'était pas dans mes attributions légales. Mais je profitais, à la demande de mon correspondant galonné de Bordeaux pour l'accomplir avec bien entendu compte rendu à l'appui. Comme pour les infrastructures de tir le financement des réparations ou des échanges éventuels étaient supportés par la Région Militaire. Or il se trouvait que je n'avais aucune formation donc aucune compétence en la matière. J'avais donc trouvé une astuce pour remplir mon rôle. En effet les utilisateurs de ce type de circuit savaient pertinemment quels étaient les défauts et les faiblesses de leurs installations. Ils savaient également que j'étais le représentant qui pouvait faire débloquer des crédits. Il me suffisait donc de demander de me faire le point de leurs besoins et de le faire monter jusqu'au bureau responsable. Avant d'en arriver à cette étape finale, je vérifiais de visu, pour éviter de me faire piéger, si la demande correspondait à la réalité. De mon côté ce genre de visite complétait, à titre personnel, mes connaissances dans des domaines que j'ignorais jusqu'alors.

La qualité de mes relations

Plusieurs niveaux :

Avec Paris : pendant près de dix ans, malgré les changements de patrons, mes relations ont été excellentes favorisant des échanges fructueux ce qui facilitait énormément le travail malgré la distance.

Avec Bordeaux : je n'avais qu'un seul correspondant. Du fait de la réglementation on se fréquentait très souvent. N'ayant aucune aptitude en technique de tir, il me faisait entièrement confiance. J'étais son guide. Jamais un grain de sable n'est venu encrasser nos rouages.

Avec les corps de troupe : l'ambiance n'a pas toujours été au beau fixe même si en règle générale les rapports restaient cordiaux. Plusieurs raisons à cela. Comme déjà dit les militaires n'aiment pas voir un civil se

mêler de leurs affaires surtout, en plus, quand il s'agit d'un contrôle. Mais ils ont vite compris que non seulement j'étais un passage obligé mais aussi que j'étais une aide pour maintenir les installations en état, voire les perfectionner et surtout pour assurer la sécurité de leur personnel et celle aussi des civils stationnant ou circulant autour du champ de tirs. Il arrivait parfois que les contacts devaient orageux. Je n'avais aucun pouvoir de commandement, aucun pouvoir de financement, aucun pouvoir décisionnel. Mon rôle était de signaler un danger potentiel pouvant entraîner la neutralisation, au moins momentanée, d'un champ de tir. Ce qui était loin de satisfaire l'utilisateur.

Je me souviens d'une anecdote. Lors d'une visite j'avais fait part au chef de corps ma décision de faire fermer un champ de tir. Le Colonel s'était mis en colère. Je ne pouvais faire ça. C'était au moment de la guerre du Kosovo. Son argument de base était que ses hommes devaient s'entraîner avant d'aller au combat. Son observation était juste et je la comprends mais elle ne m'a pas fait changer d'optique. Ma réplique avait été assez âpre. J'ai essayé de lui faire comprendre que ses installations présentaient des dangers et qu'il prenait la responsabilité de faire tuer ses soldats avant même de partir pour la guerre. À lui de décider s'il devait passer outre mes observations. Quelque temps après le commandement suivait mes prescriptions.

Avec mon Établissement du Génie : le fait de mon travail particulier, d'être incontrôlable, de mon grade et de mon statut spécial (trop long à expliquer), de mon indépendance totale, ne m'a pas apporté que des amis surtout au niveau des officiers. Je ferais silence sur certaines altercations. Heureusement pour combattre quelques moments de révolte j'avais pour moi la satisfaction de savoir que l'extérieur avait apprécié mon travail, et ça se savait. Pour en terminer avec cette période, à ma mise à la retraite je quittais les rangs avec comme bagage une certaine fierté de partir sans avoir eu une seule remarque désobligeante concernant mon travail lors de mon passage montalbanais et surtout de ne pas avoir eu une seule victime à déplorer pendant cette période.

Conclusion

Je ne serais-pas revenu sur ce sujet si tu ne m'avais pas parlé de ton ou tes stages au sein de l'armée. Depuis ma rupture avec toute activité professionnelle je ne me suis plus penché sur un passé encore relativement récent. Parfois, quand le vent est porteur j'entends le bruit des rafales de Famas³³ issu d'un stand de tir (que je connais très bien) qui se trouve à quelques encablures de chez moi. Cela me rappelle, quelques instants, des bruits qui m'étaient familiers.

³³ Fusil d'Assaut de la Manufacture d'Arme de Saint-Etienne, fusils équipant l'armée française à cette époque.

Par mon petit laïus je veux juste t'apporter quelques éléments dans un domaine que tu ne vas pas tarder à découvrir. Je parle beaucoup de moi. C'est une partie de ma vie que je te dévoile pour la circonstance. Ce n'est pas pour me mettre en avant mais pour mettre en évidence ce que beaucoup de monde ignore.

Tu t'apercevras que tirer est un jeu simple un peu bruyant. On te donne une arme, des cartouches on te désigne des objectifs et Pan...Pan. On va au résultat et l'on mesure son adresse. Mais personne ne se rend compte qu'un gros travail a été fait en amont pour permettre, avec des mesures de précaution invisibles sur le terrain, de faire joujou avec des engins mortels sur parfois plusieurs kilomètres.

Si tu vas sur un champ de tir tu penseras à ton père.

Si tu es curieuse, voire un peu « culottée » car il faut oser, tu demandes au directeur de tir s'il peut te montrer un régime de tir. S'il ne t'en a pas parlé il peut être étonné de ta demande. Tu pourras lui en expliquer le motif.

Je vais en terminer en te disant que je suis content que tu fasses ces stages. Plusieurs raisons :

- Tu vas connaître un milieu purement militaire. Certes tu connais les gendarmes qui sont militaires aussi, mais militaires un peu spéciaux ne serait-ce que par leur mission. Cela te permettra d'avoir une idée un peu plus précise sur ces gens en treillis en abandonnant peut-être certains a priori pas toujours bien fondés ou, aussi, à l'inverse, être déçue par je ne sais quoi. Quel que soit le sens de tes observations cela est très formateur. Ça peut-être un petit plus avec peut-être le signe moins.
- Tu vas découvrir des activités inconnues jusque-là. Cela ne peut être que positif, si elles sont appliquées en respectant ses propres limites.

Dernier mot. Il est plus facile pour toi de jouer au militaire que moi essayer d'être infirmier.



Ma fille Nathalie pour Pâques en 1995

Annexe 4 - Souvenirs de croisières³⁴

Avant-propos

Ce carnet de voyage n'aura rien de commun avec les nombreux précédents que j'ai eu l'occasion de rédiger lors de mes pérégrinations. Cette croisière ne m'apportera rien de nouveau. En effet durant mes échappées maritimes j'ai parcouru la Méditerranée presque dans tous les sens passant dans le circuit prévu. Pour être plus complet elle m'a permis de mettre la première fois les pieds sur une île des Baléares. Je n'ai pas fait pour autant le tour complet de la question concernant la visite des berges de cette mer. Ceci n'est pas le sujet.

Pourquoi ce voyage est-il particulier ? Il y a au moins deux raisons qui ont motivé sa mise en chantier

Ma mémoire a engrangé de nombreux souvenirs. En effet j'avais à peine six ans quand j'ai emprunté pour la première fois un paquebot pour suivre mon père au Congo suite à une mutation. J'emploie le terme paquebot car à l'époque (3 ans après la Seconde Guerre Mondiale) l'aviation n'avait pas détrôné les voies maritimes. Par le même moyen deux ans après on prenait le chemin du retour. Plus tard j'ai eu l'occasion de prendre la mer pour quelques allers-retours entre l'Algérie et la Métropole. J'ai toujours été attiré, sans avoir une âme de marin et malgré mon jeune âge, par une certaine ambiance et étais aussi sidéré par l'immensité des cieux et de l'eau, quelques fois en colère. J'ai donc pensé que cela serait une bonne chose de faire découvrir à certains de mes petits-enfants un monde particulier où se côtoient un mode de vie sortant de l'ordinaire et certaines formes de plaisirs.

De mon idée il m'a fallu passer à l'acte. J'ai donc fait part aux parents de mes petits enfants de ma vision. « No problem » à leur niveau. Reste à voir ce qu'en pensent les enfants. Le Oui a été unanime. Bien ! Restait donc à mettre la musique en route et cela très tôt. Mais auparavant il a fallu harmoniser tout le système. Je veux simplement dire par là qu'il était indispensable de mettre en évidence les droits et les devoirs de chacun en fonction de chaque niveau. En effet des grands parents aux petits enfants il y a des sauts de générations. D'autre part l'éducation que j'ai

³⁴ Ce texte s'accompagne de quelques explications. Je n'ai pas passé beaucoup de temps avec mon grand-père, et encore moins de vacances en sa compagnie sans mes parents. Ceci sûrement être expliqué, (et à raison je le crois) par peur de ma mère de nous laisser, mes frères et moi, sous sa seule responsabilité. Néanmoins, férus de voyage en bateau, CGA avait pris la décision de partager sa passion à l'ensemble de ma fratrie, en nous emmenant sur une croisière « all inclusive » sur la Méditerranée. Je garde un bon souvenir de ses moments privilégiés avec lui et mes frères, bien que regrettant peut-être le peu d'escales réalisées. Mais cela est une autre histoire. L'écrit qui précède ces moments, n'est autre que la lettre adressée à mes parents avant de partir en vacances. Il fallait que chacun en prenne conscience, l'accepte, le signe ou le départ était refusé... Je vous laisse donc intégrer la teneur des règles à suivre !

reçue ne ressemble en rien à celle que mes propres enfants ont subie. Et à cela il faut rajouter les tempéraments spécifiques. J'ai donc rédigé la « Charte de bien entendu » qui suit. J'indique ainsi ma façon de voir les choses. À chacun de suivre mes conceptions exprimées (une morale plutôt basique) ou on reste libre de rester chez lui si ma façon de penser ne convient pas. Comme tout le monde est d'accord sur les principes je prends toutes dispositions pour que le projet devienne réalité.

Dans mon descriptif je resterai dans des généralités pour situer les contextes, pour commenter certains comportements tout en restant très critique avec des signes positifs ou négatifs. En effet je n'ai rien fait de particulier méritant des lignes particulières. Je suis resté dans mon rôle de gestionnaire de l'emploi du temps en fonction des impératifs et du temps libre, de vigile (pour ne pas dire garde chiourme) qui doit avoir un œil sur les comportements des gamins en toutes circonstances (il ne faut pas oublier que je suis responsable) et malheureusement j'ai parfois dû me comporter en gendarme avec menaces avant sanction.

Avant de relater le déroulement de la croisière je livre ce que j'ai appelé la « charte de bien entendu » et les signatures figurant sur le document démontrera que tous étaient avertis de la direction que j'allais suivre.

Un carnet de voyage est fait pour raconter les bons et les mauvais côtés, les satisfactions et les désillusions que l'on rencontre. Ce que je vais dire ne va pas plaire à tout le monde. Cela fait partie du jeu. À chacun de prendre, de comprendre ou de condamner.

La charte de bien entendu

Je vais essayer de m'exprimer le plus clairement possible en évitant tout faux fuyant.

Nous devrions, si tout le permet, entreprendre une petite croisière ensemble. Il me semble de mon devoir d'étaler les conditions, les règles à suivre et les devoirs de chacun pour que tout se passe pour le mieux. J'expose donc ma façon de voir les choses.

Nous serons quatre³⁵. Donc cela fait une petite communauté. Or il faut savoir que dans tout groupe, tout le monde ne peut commander. Il faut un chef. Dans le cas présent c'est moi le chef car :

1. C'est moi qui organise.
2. C'est moi le plus vieux
3. Et enfin et surtout c'est moi LE RESPONSABLE.

³⁵ Mon grand frère Louis, mon petit frère Pierre et moi-même.

Comme vous le savez je suis un grand adepte des règles de base. J'étais donc les principes fondamentaux que chacun de nous devra suivre impérativement.

Correction

Politesse dans les gestes et paroles envers quiconque. Y compris entre frères. Je ne veux en aucun cas des affrontements verbaux et encore moins de bagarres comme cela se produit. On peut avoir des différends sans en venir aux extrêmes.

Discipline

Incontournable. L'obéissance doit être parfaite. Plusieurs raisons

- a) Il y va de la sécurité et de la sûreté des personnes et des biens.
- b) C'est une histoire de confiance. Si on obéit aux règles édictées je peux vivre les yeux fermés tout en étant à l'abri d'un doute ou de méfiance. C'est pour moi une tranquillité de l'esprit.

Je ne tiens pas à me substituer en gendarme. Pour moi c'est aussi des vacances.

Ordre

Il n'est pas question-là de directives. C'est plutôt une histoire de rangement. On va vivre dans un vase clos relativement étroit. Il est donc impératif pour chacun que chaque affaire déplacée retrouve sa place de suite après usage. Personne n'est le « boy » de personne et tout le monde doit assurer ses tâches de façon que personne ne subisse les laisser-aller des voisins.

Respect

Dans ce genre de voyage le déroulement des journées est laissé à l'initiative de chacun. On dort, on lit, on écrit quand on veut. Aucun horaire n'est fixé. Mais comme dit plus haut l'espace vital est assez exigu. Il n'est pas forcément que tout le monde vive au même rythme. Il est donc important que la liberté qui nous est laissée n'empêche pas sur celle des autres.

Il va de soi que chacun s'occupe de son corps. Mais il est indispensable que chacun veille à ne pas salir l'environnement des autres.

L'heure c'est l'heure

« Avant l'heure ce n'est pas l'heure et après l'heure ce n'est plus l'heure ». C'est une vieille formule qui ne m'appartient pas. Par contre moi, j'en rajoute. « Arriver un peu avant l'heure évite d'être en retard ». Je n'admettrais pas comme le fait souvent l'un d'entre vous, entendre dire « Je termine, j'arrive ».

Quand on a un horaire fixé on s'arrange pour éviter ce genre de propos. Tout le monde n'est pas à la merci de tout le monde. Autrement on ne s'en sort plus et on risque de manquer son train.

Tout ce texte reflète les principes fondamentaux qui m'animent et auxquels je tiens beaucoup. Par contre il y a une autre chose à laquelle je donne une grande place. C'est le carnet de voyage. J'insiste pour que vous en teniez un, chacun dans votre coin. Ce carnet est personnel voire intime. Je n'irai jamais voir ce qui est inscrit. Je tiens à ce qu'il soit fait car outre d'être un excellent exercice de rédaction, il est la mémoire d'un épisode vécu.

Je vais enfin terminer. Je suis le chef. OK. Mais je ne suis ni tyran, ni dictateur. Hormis les passages obligés, avant de prendre une quelconque décision je demanderai votre avis. Vous êtes conscients que plus on est nombreux plus les avis risquent d'être différents. Il faudra donc que chacun y mette du sien. Suite à quoi, après avoir fait la part des choses, j'imposerai la conduite à tenir en souhaitant que certaines règles ci-dessus soient strictement respectées.

Je crois avoir été complet.

À vous d'étudier le problème. Votre signature suffira à me dire que vous acceptez mes conditions. Cette griffe équivaut à une parole donnée et celle-ci devra être tenue.



Photo avec le Commandant de bord et mes petits-enfants Duchesne (Louis, Pierre, et Antoine de droite à gauche) lors de la croisière

Annexe 5 - Un incident peu banal³⁶

Je me décide enfin à répondre aux gentils courriers des enfants. Je les remercie pour leur empressement, leur bonne volonté. Je vais faire part à chacun d'entre eux de mes observations suite à leur lettre dont je renvoie une copie. Je garde les originaux pour mon dossier personnel. J'ai aussi écrit conjointement un petit mot à chacun d'entre eux à mes observations.

Avant d'exaucer le vœu émis par Antoine pour raconter mon histoire vue de ma fenêtre - ma petite aventure - ma permis de constater plusieurs choses :

1. J'ai pu apprécier la gentillesse et la disponibilité de mes filles, qualités que je n'avais pu jusqu'à la situer dans une quelconque échelle de valeur.
2. J'ai pu constater la bienveillance de mon voisinage qui a fait le maximum pour m'(nous) aider dans un moment délicat.
3. J'ai pu me rendre compte qu'il est facile de mourir sans s'en apercevoir et sans souffrir. Pour la petite histoire. Ce n'est pas la première fois dans ma vie que je perds connaissance. En effet pendant mon activité il m'est arrivé d'être asphyxié par des gaz d'échappement puis de ne plus voir le jour (formulé) même si c'était en pleine nuit lors de ma chute d'un premier étage. Chaque fois j'ai été dirigé vers un hôpital par les pompiers (dont nous avons une digne représentante dans la famille) dans un état comateux. Ces expériences ont l'inconvénient de laisser voir des douleurs physiques contrairement à mon dernier incident qui à priori ne laisse pas de séquelles (à voir par la suite).
4. J'ai pu estimer l'aide et le soutien de quelques membres de la famille, en particulier de la cousine Renée.

Quelques petits points de détail :

1. Ce sont les gosses qui m'ont appris que JP était venu à Montauban. Pourquoi ce silence ? En ce qui me concerne je n'en ai aucun souvenir.
2. Joint à cette lettre un chèque à partager entre les trois grands. Pourquoi ? Très simple. Il était prévu dans mon emploi du temps de faire une mini croisière sur le canal du Midi. Les circonstances ne m'ont pas permis de la réaliser. Donc je donne à chacun le prix que m'aurait coûté la balade. Ils l'ont bien

³⁶ Cette histoire a eu lieu lorsque pour la première fois, mes frères (Louis et Pierre) ainsi que mon cousin Paul passions des vacances seuls avec mon grand-père à Montauban.

mérité. C'est une façon de tenir mes promesses. Je ne veux aucune discussion sur ce sujet.

J'en arrive à mon texte rendu personnel en décrivant les choses telles que je les ai vécues. Je vais écrire mon texte en suivant trois pans. Si mon problème est arrivé au moment où il y a un avant et un après. Il faut remettre le contexte en place.

Avant d'arriver au fait petite précision. Je tiens, en dehors de mes remerciements, à dire que j'ai été très heureux d'avoir eu les garçons. Ils ont été très obéissants, coopératifs et toujours ponctuels au rendez-vous. Qualités que j'apprécie, entre autres, énormément. D'un autre côté les voisins ont été charmés par leur comportement. Les parents peuvent être tiré satisfaction de ce que concerne les leçons pour avoir suivi les consignes à la lettre et avoir pris des initiatives qui allaient dans le bon sens.

Sur ce je vous laisse lire la suite en vous faisant de grosses bises.

Rétrospective des faits

Comme prévu dans les prévisions les garçons sont arrivés le 14 août à Montauban pour passer quelques jours avec moi, sans les parents. Le 15 midi est arrivé Paul, par le train, pour se joindre à la « horde ». L'après-midi s'est passée tranquillement sur place, chacun prenant ses dispositions pour faire « son trou ». Comme à mon habitude mes premières consignes ont été des paroles concernant la sécurité. J'avais à peine entamé mon « homélie » qu'Antoine me coupe la parole en me demandant un papier et un crayon. Je satisfais à ses besoins me demandant ce qu'allait me sortir cet « apôtre ». Peu de temps après il est rentré me tendant sa feuille. Il avait anticipé mes propos, connaissant mes habitudes. Je livre son écrit.

« Au cas où CGA se casse une jambe ou tombe dans les escaliers... Procéder de telle sorte :

- Pompier : 18.
- Police : 17.
- Samu : 15.
- Nom : Bouchet
- Prénom : Claude
- Ville : Montauban
- Cause : ...
- Adresse : 434 Avenue des Albarèdes »

Le 16 août

Ayant accepté mon projet de distraction annoncé la veille, nous voilà partis samedi sur Agen pour visiter le Foyer de Charité où il m'arrive de temps en temps de faire du bénévolat. Nous en sommes repartis à l'heure où il était temps de se mettre à table. J'avais prévu d'aller au restaurant. Comme l'ont dit les gosses mes tentatives restèrent frustrées. Soit les menus ne convenaient pas et raison primordiale les prix étaient excessifs. On est quand même cinq et il vaut mieux avoir les gamins en photo plutôt qu'au restaurant. On s'est donc rabattu sur un casse-croûte façon pique-nique. En effet cela nous a satisfait. Pour cela nous sommes allés à Saint-Nicolas de la Grave, où il était prévu une séance piscine en plein air. Cette dernière a été réalisée sur un peu tard. Pendant que les trois grands allaient se baigner je gardais Pierre qui était assez fébrile. Une heure et quelque chose après on reprenait la direction de ma chaumière. Cinq kilomètres avant Montauban je me sentais épuisé de sorte que j'ai dû m'arrêter sur le bord de la route pour prendre un peu d'air. Après cette petite pose dès dix minutes ça allait mieux et nous voilà repartis. Le temps d'acheter du pain et de la pâtisserie et on était à la maison vers 18h00. À point pour préparer le dîner. Tout allait bien. Les signes de fatigue étaient, apparemment, dissipés. Après le repas je me préparais pour laver la vaisselle quand est survenu l'incident aussi imprévisible que profond.

Pendant

Combien de temps a duré le pendant ? Ce n'est pas moi qui peux répondre. Je suis resté inconscient mais je ne sais combien de temps. Mes petits-enfants ont essayé de décrire les circonstances. Quant à moi, même après être sorti des nimbos au bout de x temps, j'étais loin d'être lucide et ma mémoire n'a rien enregistré. Quelques images restent ancrées mais impossible de les situer dans le contexte. Je ne me souviens ni de l'arrivée des pompiers, ni de mon transport, ni de l'arrivée aux urgences. Le noir complet.

Après

Combien de temps suis-je resté aux urgences ? Qui peut me le dire ? Le lendemain matin, je me retrouve en neurologie, je l'ai su après, pendu, façon de dire, à une perfusion. Comme pour la prise de sang faite auparavant, je n'ai rien vu, rien senti. Je commençais un peu à raisonner mais j'étais très loin d'avoir les idées en place et mon cerveau n'avait encore pas tout enregistré. J'ai passé ma journée à dormir profondément, mon sommeil étant entrecoupé par le passage des infirmiers, des toubibs avec une pose éveillée pour mes médicaments et prendre mes repas qui sont passé assez facilement. Après une nuit sans histoire, je me réveille le lendemain assez en forme. Suffisamment pour demander au docteur l'autorisation de rentrer chez moi. Celui-ci ne voyait pas d'objection pour

un départ l'après-midi. Je croyais prendre mon dernier repas et mes médicaments à l'hôpital, le midi. La suite prouvera qu'il en sera autrement. Le toubib le reconnaîtra plus tard. Il avait surdosé les médicaments. À 12h59 exactement je franchis les portes de l'usine à malades. Non ma mémoire n'est pas revenue. Je me fie à ma feuille d'hospitalisation. Je me demande encore comment j'ai pu atteindre ma demeure, à pied sous un soleil de plomb. Chaque pas était une embûche. J'avais des semelles de plomb et ma tête avait repris une partie de reperdu une partie de l'équilibre que j'avais retrouvée auparavant. J'avais retrouvé un second monde où tout restait flou. Tant bien que mal j'ai atteint ma maison. Je me demande encore aujourd'hui comment j'ai pu faire le chemin sans me faire écraser en traversant des artères à grande circulation. C'est à croire qu'il y a un bon Dieu pour les ivrognes (très vieille formule) ou alors mon ange gardien est efficace. Sur le pas de ma porte se trouvaient Renée et les deux filles de sa sœur venues passer quelques jours à Montauban. Elles étaient là car la Mémé d'à côté avait téléphoné pour prendre un cageot de prunes que quelqu'un avait déposé chez moi. À l'heure actuelle je ne sais toujours pas qui est la personne qui a eu ce geste. Elle a été surprise de me voir arriver dans mon triste état. J'étais totalement épuisé. Ma cervelle marchait au ralenti et aucun de mes membres n'obéissait les ordres de ma tête. Incapable, de mettre la clé dans ma serrure, c'est la cousine qui a ouvert la porte. Ne pouvant me baisser pour attacher mes lacets défait, c'est Renée qui s'en est chargé. Une fois à l'intérieur je me suis affalé sur une chaise essayant de tenir des propos cohérents. Cela m'a été rapporté plus tard mais il paraît que j'avais les yeux révulsés et mes jeunes cousines croyaient que j'allais mourir. Ensuite, Renée est-elle repartie ? Je ne m'en souviens pas. Sur ces entrefaites arrive un individu que je ne connaissais pas. Il se présente comme docteur et me dit autoritairement de retourner à l'hôpital. Je n'ai pas dit non, car je me sentais très mal. Par contre il y a un petit épisode que j'ai retenu. Avant de repartir, ce médecin ambulant alerté par celui de l'hôpital, m'a demandé :

« Vous avez un carnet de chèques ?

« Vous me devez 32 euros », je ne lui réponds pas mais lui tends le chéquier, en lui disant : « Remplissez-le vous-même, j'ai peur de décrire des bêtises ». Cette fois ci c'est lui qui s'est exécuté. Qu'est-il passé ensuite ? Encore un trou noir. Ce que je sais c'est que, c'est Renée, qui m'a ramené à l'hôpital et posé dans la chambre, que j'avais abandonnée. Il était 18h24. Le médecin, qui me suivait a reconnu son erreur sur le dosage de médicament.

Le 19, après une bonne nuit mes forces et ma lucidité, si ce n'est au top, sont ramenées à un niveau raisonnable. J'ai la surprise de découvrir Camille qui ne m'avait pas averti de sa venue. Plus de problème de déplacement. Mes jambes fonctionnent normalement.

Le 20, mon état général reste satisfaisant. Certes, ce n'est encore le printemps, mais je me sens être en mesure de me passer de l'hôpital. Le

médecin ne voit pas d'inconvénient, il a dû réfléchir à deux fois pour me donner l'accord de départ, qui celui-là sera définitif, du moins pour cette raison. À 15h00, je quitte les lieux, ramené par Camille qui, quelques heures plus tard, reprendra sa route de retour.

Petit à petit je reprends mes petites habitudes, en me ménageant quand même. Pas d'excès, pas d'efforts superflus. Je passe mon temps à essayer de combler mes trous d'ombre. Le 21, je fais mes courses. J'en profite pour acheter des boulettes (friandises spéciales de Montauban). J'en fait cadeau aux infirmières surprises de me revoir et ravis de mon petit présent.

J'en porte également à Mme Tracy, la voisine qui a si gentiment recueilli les gamins en attendant l'aller-retour des parents. Ayant appris que le colonel, mon voisin d'en face, s'était proposé de recueillir les enfants, je lui fais le petit mot de remerciement qui suit :

« Madame, mon colonel,

Je m'excuse d'être parti mais suite à mon incident ayant entraîné mon hospitalisation urgente je n'ai pu être plus rapide. D'un autre côté pendant près de deux jours ma mémoire n'a rien enregistré et je ne me souviens pas de mes faits et gestes de ce ceux d'autrui. En essayant maintenant de faire le point j'ai appris que vous avez eu la bonté de prendre en charge mes quatre petits-enfants restés seuls et quelque peu désemparés.

Je suis très sensible à votre geste et vous en remercie vivement. Je ne sais que faire pour prouver ma gratitude. C'est très réconfortant de se savoir être bien entouré. Comme je vous l'ai dit à votre arrivée vous pouvez compter sur moi si je peux vous être d'une quelconque utilité.

En réitérant mes plus vifs remerciements veuillez accepter mes salutations les plus sincères ».

Voilà une aventure qui se termine bien. Je ne sais comment remercier tous les intervenants. Je suis obligé de m'arrêter là car je ne peux relater ce qui m'a échappé.

Des données supplémentaires figurent au dos des lettres des enfants.

Montauban, le 1^{er} septembre 2009

Annexe 6 - La Guyane et ses bagnes

L'histoire des bagnes de Guyane a toujours eu pour moi un attrait particulier. Peut-être que cela est dû à la lecture d'évasions rocambolesques qui ont défrayé les chroniques en mêlant aventures, drames, échecs et réussites, avec une part de fiction que les romanciers et cinéastes ont su mettre en valeur. En dehors de cette considération, après des études scolaires relativement abrégées. J'étais simplement au courant qu'il existait un bânage à Cayenne. Mon voyage dans la contrée et mes innombrables heures de liberté, m'ont été bénéfiques pour étayer certaines lacunes sur la compréhension du sujet il n'est pas question pour moi de plagier les documents existants. Mon périple m'a permis d'acquérir quelques livres intéressants et utiles bien qu'ils ne fassent pas entièrement le tour de la question en laissant dans mon esprit des « blancs » que j'ai essayé de combler. Néanmoins je n'ai pas hésité à y puiser quelques éléments pour bâtir mon texte qui emprunte parfois un itinéraire personnel. Pour cela la bibliothèque, les archives guyanaises et internet m'ont permis d'éclaircir certaines ombres tout en apportant des informations complémentaires aux petits fascicules intéressants en premier lieu les touristes de message.

Il ne m'est pas possible de joindre toute ma documentation à ce texte. Par contre je vais essayer de résumer dans les grandes lignes, (pour mes lecteurs potentiels), ce que j'ai pu percevoir, dans mes lectures, mes recherches, en reprenant la trame des anciens écrits tout en y ajoutant ce qui n'apparaît pas dans mes références éparses.

En premier lieu je me suis intéressé à l'étymologie du mot bânage. N'étant pas académicien je prends un dictionnaire et pour rester au plus proche de l'époque, celui datant de 1847.

Bânage : Lieu où l'on tient les forçats à la chaîne, où l'on renferme les forçats après le travail.

Je cherche un peu plus haut. Le mot bagnard n'existe pas. On lui préfère le mot forçat. Je ne vais pas être plus royaliste que le roi. À partir de la même source je continue ma prospection.

Forçat : Homme condamné aux travaux forcés (peut s'étendre aux esclaves ou aux galériens en dehors du bânage).

Jusque-là, la philosophie de l'époque reste conforme aux idées de nos jours. Mais la suite est surprenante.

Je prends un dictionnaire Larousse de 2002.

Bânage : Origine italienne bagno signifiant Établissement de Bains. Pour celui ou celle qui peut me dire quel est le lien ayant amené le rapprochement de la baignoire au lieu de pénitence, je suis preneur. Entre le bânage et le bain de jouvence, il y a du chemin à faire. Mais, il y a un mais du moins pour l'explication que je me suis forgée. Grâce toujours au

dictionnaire je m'aperçois que le bain de jouvence est bénéfique pour rajeunir quelqu'un, lui redonner de la vitalité. N'est-ce pas ta clé de l'énigme. D'autre part il semblerait que l'eau ait un pouvoir purificateur (le baptême chrétien en est le symbole). Purger sa peine, éliminer les toxines, pour redevenir un homme neuf ? Qui peut répondre ? Le bain aurait pu être une solution mais les résultats n'ont pas été probants dans leur globalité.

Finie la théorie. Je passe à une analyse plus concrète

L'origine des bagnes de Guyane

Après avoir relevé de la documentation à droite et à gauche, je tente, avec mes modestes moyens, de rassembler les éléments amassés pour en faire une petite synthèse.

Avant 1748 les peines extrêmes, hors le bûcher, les tortures, la corde ou la hache (la guillotine date de 1789) s'exécutaient sur les galères.

Ce fut le 27 septembre 1748 que les portes du premier bagnes de France ouvrirent leurs portes à Toulon. Celui-ci fonctionna pendant 125 ans.

Suivit en 1758 celui de Brest qui lui ferma ses portes cent ans plus tard.

Rochefort, en 1767, à son tour est ouvert. Fermeture en 1852.

Ce furent les plus importants bagne retenus par l'histoire. Mais il y en a eu d'autres en Métropole. Par exemple,

- 1794 : Ouverture de celui de Lorient. Supprimé en 1830.
- 1798 : Ouverture de celui du Havre. Désaffecté en 1803.
- 1803 : Ouverture de celui de Cherbourg. Fermé en 1814.

Quand on regarde de plus près la localisation de ces centres pénitentiaires on s'aperçoit qu'ils sont tous situés sur le littoral. Il ne faut pas être un grand stratège pour comprendre qu'il y a eu un lien étroit entre les ports d'attache des anciennes galères et les l'implantation des nouveaux bagne. Ceux-ci étaient une plaie pour la population des villes où ils étaient implantés. D'autre part, les politiques mêmes « embastillés » représentaient toujours un danger pour les pouvoirs en place. Il fallait donc éloigner tous ces pestiférés du territoire national pour la tranquillité des gouvernements et pour la paix publique. Il fallait donc choisir une terre d'asile pour ces indésirables. Les colonies ne manquaient pas.

Le choix de la Guyane

Ce fut Napoléon III, entre 1850 et 1852 qui prit la décision expliquant ses raisons.

« Rendre la peine des travaux forcés plus efficace, plus lisse, moins dispendieuse, plus humaine en l'utilisant au progrès de la colonisation française ».

La suite dira que ces envolées moralisantes ont manqué de très loin le but annoncé.

Cette terre sud-américaine ne semble pas avoir été désignée au hasard. Bien avant la venue du second empereur de la France, la Guyane avait été la résidence obligée et surveillée de quelques têtes hautement placées dont les noms ont été effacés de la mémoire par l'usure des ans. On peut citer :

- Billaud-Varennes, Membre du Comité du Salut Public (1793). Déporté en 1795.
- Pichegru, Général. Président du conseil des Cinq Cents. (Directoire 1795-99). Déporté il s'évada et participa au complot royaliste de Cadoudal en 1803 (Chef des Chouans). Arrêté de nouveau il fut retrouvé étranglé dans sa cellule du Temple.

D'autres trublions politiques comme Barbé-Marot, Collot d'Herbois, Ange Pitou ayant été condamnés pour leur opposition du 18 fructidor (An V) ont même été oubliés par le dictionnaire.

Pour compléter une liste qui est loin d'être close on peut ajouter

- 1795 : arrivée de deux révolutionnaires.
- 1797 : arrivée de 376 déportés essentiellement des prêtres.
- 1798 : arrivée de 16 autres révolutionnaires.

C'est dire que la terre guyanaise était depuis longtemps le paradis carcéral des exclus de tout poil.

Si au départ il s'agit, pourrait-on dire simplement d'exil il faut attendre la loi 30 mars 1854 pour que la Guyane devienne officiellement le lieu de transportation des condamnés aux travaux forcés.

Dès l'application de cette législation la Guyane a vu naître sur son sol une multitude de centres pénitentiaires et non pas un seul bagne comme on a tendance à le croire.

La fluctuation des activités des bagnes

Comme le démontre les indications figurant sur les cartes, pendant près de cent ans les différents sites se sont ouverts, se sont

refermés pour se rouvrir de nouveau. À un certain moment on a failli croire à l'extinction de ces univers très spéciaux. On a failli seulement.

De 1852 à 1862, 12 500 forçats ont été déportés. Suite à une très forte mortalité, de 20 à 25%, la décision fut prise de ne plus envoyer les originaires de Métropole en Guyane qui furent alors dirigés vers un nouveau bagne en Nouvelle Calédonie, ouvert en 1863 pour la cause.

Un autre texte précis qu'entre 1852 et 1866, il y eut 6 806 décès.

Y a-t-il transfert d'un site à l'autre ? Personne ne le précise et on peut en douter. Ce qui est plus certain c'est qu'à partir de 1869 seuls les condamnés aux travaux forcés d'origine coloniale, réputés mieux supporter le climat équatorial, étaient conduits sur les infrastructures existantes sur la terre d'Amérique Latine.

- 1887 : Revirement stratégique. La III^{ème} République rouvre les bagnes de Guyane pour tous, en y ajoutant une nouvelle population pénale : les relégués (voir définition dans le chapitre suivant). La Nouvelle Calédonie fermera les portes de son bagne le 2 août 1931, année où les indochinois viennent compléter l'éventail des bagnards guyanais

Qui étaient les bagnards ?

Toutes les couches de la société ont été représentées sous l'uniforme des exclus. On part du petit malfrat sans teinte, en passant par des artisans, des notables, des médecins, des gens d'église, des militaires ou des hommes politiques. Ces individus ont été classés par catégories en fonction des méfaits reconnus nuisibles et immorales par la société ou par des quidams ayant eu des vues révolutionnaires ou indépendantistes.

La classification qui suit range les contrevenants à la morale ou au pouvoir, dans des cases très spécifiques.

Ce classement n'est pas très étanche. Il existait dans chaque catégorie des sous divisions. La personnalité du condamné, ses compétences dans certaines branches, son savoir-faire pour gagner la confiance des geôliers, restaient des atouts pour obtenir des places privilégiées, à l'intérieur du cercle de pénitence. Il faut dire aussi que des petits arrangements, toujours pas très légaux convenaient à certains « tortionnaires » ou fermant les yeux. C'est ce que l'on appelait alors « La débrouille », le Système D actuel.

Contrairement aux métropolitains, comme décrits dans les Misérables de Victor Hugo, les bagnards condamnés aux plus lourdes peines ne portaient pas de boulets et n'étaient pas enchaînés. À une exception près. Avant 1906, l'on punissait les évadés par le port de la chaîne muni d'une boule de 3,5 kilogrammes. À partir de cette date la sanction allait évoluée dès l'achèvement des cellules de réclusion sur l'île

Saint-Joseph.

Les îles du Salut les plus réputées des bagnes du fait de la notoriété de ses occupants n'ont pas été, à mon avis, les plus meurtriers. Ce n'était pas le paradis sur terre pour autant, loin s'en faut. Il faut comparer ce qui est comparable. Ce petit archipel a la particularité, cela ne s'invente pas, d'avoir un isolement insulaire limitant les évasions. Ses accès difficiles et la proximité des requins en ont été ses meilleurs gardiens sans être d'une étanchéité extrême pour autant. D'autre part elles bénéficiaient d'un climat nettement plus salubre que celui du continent distant de 17 kilomètres. Cet éloignement n'était pas sans poser quelques problèmes à l'administration pour les besoins essentiels à la bonne marche d'une communauté hors du commun.

Elles se composent de trois îlots chacune d'entre elles ayant eu une destination particulière dans le domaine pénitentiaire qui a évolué au fil du temps.

L'île Royale

C'est la plus importante au point de vue superficie portant en son sein les responsables de l'application des lois régissant la particularité du domaine carcéral due à l'insularité.

Contrairement à ce que l'on pourrait être tenté de croire cette île, en particulier, ne représentait pas le summum de l'enfer. Elle avait l'avantage d'être dans une zone qui restait supportable. Les détenus venant de Saint-Laurent du Maroni, par exemple, appréciaient comme une délivrance le fait d'y être mutés. Les transportés effectuaient un travail forcé, certes par obligation, mais sans commune mesure avec la fatigante, comme on qualifiait les travaux durs qui étaient pratiqués dans certains camps à l'intérieur de la Guyane. Compte tenu de l'exiguïté du territoire, à défaut de pouvoir abruter les hommes en épuisant leurs forces physiques, l'administration essaya de spécialiser en y installant des ateliers. Outilage, constructions ou réparations, tailleurs, cordonniers, chapeliers. D'autres étaient boulanger, bouchers, infirmiers. Certains plus chanceux étaient utilisés comme écrivains, comptables ou peintres. La compétence et la bonne conduite (naturelle ou sournoise) favorisaient les placements et aussi fournissaient les moyens d'avoir de l'argent ou de préparer une évasion. La place la plus recherchée était celle de garçon de famille, sorte de bonne à tout faire chez les surveillants ou fonctionnaires.

Les garçons de famille touchaient, parfois semble-t-il, des gratifications en nature.

Cette semi-liberté fictive ne représentait pas pourtant le paradis sur terre, en comparaison des autres centres. Le cancer était à l'intérieur de cette communauté forcée et fermée. Rackets, prostitution forcée des plus jeunes, homosexualité, vols, règlements de compte, assassinats, racisme restaient monnaie courante. Cette microsociété avec sa hiérarchie,

ses veinards, ses débrouillards ne faisait pas la part belle aux plus pauvres ou aux plus faibles.

L'île Saint-Joseph

Cet îlet était la thébaïde du bagne. Seul l'esprit restait libre. Travaux forcés ? Pas du tout mais réclusion permanente pouvant se perpétuer pendant de longues années. Isolement total nuit et jour. Surveillance perpétuelle dans des espaces confinés parfois pendant vingt jours, sans lumière puis dix jours dans un cachot demi clair. Silence absolu. Les peines étaient infligées pour fautes commises au bagne. Nourriture. Pain sec durant deux jours et ration le troisième. Le condamné devait passer la nuit la cheville prise dans une entrave fixée au bas flanc. C'était disait-on, le bagne du bagne.

Saint-Joseph a eu le privilège d'être choisie comme lieu de réclusion, d'asile de fous et de cimetière des adultes (surveillants et religieux). Les damnés et les condamnés devaient se contenter de servir de nourriture aux requins.

En 1895, il y avait 441 personnes bagnards dans l'île. En 1945, bien que désaffectée, il en restait encore 25.

L'île du Diable

Peut-être la plus connue du grand public car réservée aux détenus que l'on voulait isoler du monde extérieur. Les lépreux en premier lieu puis les politiques ensuite pour trahison, espionnage, complots, attentats, subversions diverses portant atteinte à l'état. Le plus célèbre d'entre eux fut le Capitaine Dreyfus, le plus proche de nous dans le temps. Condamné abusivement pour trahison, après plusieurs procès retentissants qui avaient fait la une de la presse de l'époque dont le fameux « J'accuse » de Zola, il fut reconnu innocent après quatre ans de bagne pour rien (du 14 avril 1895 au 9 juin 1899).

Avant lui plusieurs têtes politiques avaient tracé le chemin. Par exemple :

- Charles Delescluse : un des premiers à séjourner sur l'île du Diable. Condamné à dix ans pour s'être opposé au coup d'État de 1851, il fut gracié en 1859. Il devint maire du XIXème arrondissement de Paris, député. Il périt sur les barricades en 1871.
- Charles de Rhudio : condamné pour avoir participer à l'attentat d'Orsini contre Napoléon III. Il s'évade en 1859. En 1864 il s'engage dans l'armée américaine. Il fut l'un des rares survivants de la bataille de Little Big Hom qui vit la défaite du Colonel Custer contre les tribus indiennes conduites par Sitting Bull et

Crazy Horse. Mon dictionnaire n'a pas retenu son nom.

Après Dreyfus il y eut, entre autres :

- Benjamin Ullmo : enseigne de vaisseau condamné en 1908 pour trahison, cette fois-ci justifiée. Il resta quinze ans dans l'île. Le dictionnaire l'a aussi oublié.

Les autres détenus sont restés dans l'obscurité de l'anonymat.

Sur cette île pas d'obligation de travail. Les gestes étaient libres mais la liberté de mouvement très limitée et la surveillance proche et omniprésente. Toute liaison avec l'extérieur était impossible. La côte inhospitalière pour toute embarcation avait comme gardiens les requins. Le seul cordon ombilical la reliant à l'île Royale était un transbordeur filaire et aérien servant à l'acheminement de la nourriture et à la relève du personnel pénitentiaire.

En 1924 il y avait 24 déportés politiques. Pendant et après 1940 il y en avait 33.

Les autres pénitenciers

Les autres bagnes étaient répartis sur l'ensemble du territoire. Les hommes aux peines les plus lourdes étaient dirigés vers les travaux les plus pénibles (déforestation, construction de routes et canaux, carrières, briqueterie). Les conditions de vie, les mauvais traitements, la pénibilité des travaux, les maladies et épidémies eurent raison de nombreuses vies. La mortalité excessive obligea l'administration à fermer certains sites.

Les plus favorisés restaient les relégués.

La place des femmes au bagne

Les femmes tiennent peu de place dans les documents que j'ai pu compulsier. Peut-être est-ce dû à leur faible nombre en regard de celui des hommes ou peut-être étaient-elles considérées comme négligeables. Pourtant elles aussi ont fait l'objet d'une transportation.

Il est à souligner qu'aucun féminin n'existe pour Les mots bagnard et forçat.

Néanmoins ces bagnards en jupon n'étaient pas forcément innocents. Prostitution, vol, soupçons de sorcellerie, détournement, voire meurtre faisaient partie de leur palmarès. La Guyane leur réservait un sort très particulier.

Le principe de l'éloignement des femmes indésirables hors de l'hexagone n'était pas nouveau même si le prétexte restait identique.

Favoriser le peuplement d'une colonie nouvellement acquise en attendant des familles fuyant le sol national dans l'espoir d'un avenir meilleur

En 1620

Samuel de Champlain, après la prise de possession du Canada par Jacques Cartier, sous François 1^{er} (1534) entreprend la colonisation en comptant, entre autres sur la fécondité des dames et demoiselles encombrant les geôles françaises.

1682

Louis XIV, après l'exploration de la Louisiane par Cavalier de la Salle, n'hésita pas à employer la même méthode.

1830

Suite à la conquête de l'Algérie, la France n'a eu aucun scrupule à suivre l'exemple des régimes précédents pour offrir un exil exotique. Possibilité de rédemption ou condamnation ? Il faudrait étudier cas par cas. Il n'est pas sûr que tous les départs furent faits sur la base du volontariat

L'Administration Pénitentiaire

L'appellation, à elle seule suffit à définir son but et son rôle. Comme toute administration elle était très hiérarchisée. Elle dépendait du très puissant ministère des colonies. Elle avait en outre la tâche de débarrasser la société de ses « parias », la mission de développer la Guyane, d'assurer le relèvement moral des individus qui lui étaient confiés par les cours d'assises. Enfin elle devait justifier un budget plus que déséquilibré vis-à-vis des députés français.

Le gouverneur de la Guyane

Bien qu'il ne fût pas directement impliqué dans l'appareil pénitentiaire, ce personnage de haut rang, chargé par le gouvernement, avait tous les pouvoirs exécutifs sur le territoire. Il était nommé pour deux ans. C'était en quelque sorte le gouvernail qui guidait le navire sur la route définie par le Capitaine.

Le directeur de l'Administration Pénitentiaire

Désigné par le Président de la République, c'était l'équivalent d'un préfet investi d'une mission très particulière. Il supervisait et dirigeait l'ensemble des camps de la Guyane. Il était assisté par un sous-directeur, désigné par arrêté du ministère des colonies, ainsi que par des chefs et de sous chefs de bureaux, recrutés par concours et eux-mêmes secondés par des commis d'administration.

Les commandants de camps

Ces personnages, directement sous les ordres du directeur se répartissaient, à trois, la responsabilité de l'ensemble des sites pénitentiaires et vivaient généralement sur le territoire qui leur était imparti. Ils étaient aidés par un chef de camp et bien sûr par des agents administratifs pour la partie gestion. Et comme de bien entendu ils disposaient de la force pour faire respecter lois, règlements et directives diverses, à commencer par les leurs.

Les surveillants

Surveillance, punitions voire répressions étaient les domaines réservés à ces gardes chiourmés (terme de galère). Ils étaient censés faire observer une discipline rigoureuse mais parfois, par besoin personnel, par sympathie vis-à-vis de certains bagnards ou quelquefois par profit, certains ont contourné la mission assignée, en « fermant les yeux » ou à l'occasion en mettant la main au porte-monnaie, ce qui arrangeait bien certains adeptes à la « cavale » tant sur le plan matériel que sur le côté financier.

Ils avaient une mauvaise réputation qui collait à leur peau alors qu'il y avait parmi eux la même proportion de bons ou de mauvais que dans toute autre administration ou corps militaire. Napoléon III, fort de belles phrases y était sûrement pour quelque chose en affirmant « Qu'il fera garder les bandits dans les bagnes d'outre-mer par plus bandits qu'yeux ». Ils n'étaient pas tous des tortionnaires sadiques décrits dans quelques écrits de bagnards.

Ils étaient recrutés selon des conditions précises. Trois ans de présence antérieure, au moins, dans l'armée, être âgé de 25 à 40 ans, savoir lire et écrire et justifier une bonne conduite. Aucune formation ne leur était accordée pour passer du stade militaire à celui de surveillant.

Ils vivaient en famille mais leur vie rude suivait le rythme des condamnés, supportant les mêmes maladies et un taux de mortalité élevé, surtout chez les enfants.

Mal payés, leur effectif était loin du compte exigé par la législation.

Les lignes qui suivent sont surtout valables pour les îles du Salut

dont la position géographique nécessitait une procédure particulière.

Pour pallier aux déficiences de personnel de surveillance, l'administration fit appel à des contremaîtres (aide « piochée » dans la masse des condamnés). Ceux-ci étaient souvent des bagnards d'origine arabe rejetés par leurs comparses du fait même de leur race et des us et coutumes en découlant. Cela n'est pas sans rappeler les « capos » des camps de concentration pendant la Deuxième Guerre Mondiale. Des condamnés « houspillés » par d'autres condamnés. Il est évident qu'il y eut des compensations pour ce « travail » que le règlement ne portait pas dans ses interlignes. Ces supplétifs occasionnels étaient au départ armés de bâtons et de machettes. Suite à de nombreux abus (quelques petits règlements de compte à mettre à l'actifs sans doute) ils en furent dessaisis pour jouer le simple rôle de « porte-clés » qui leur donnait encore un certain avantage sur les autos détenus.

Les autres corporations dépendant de l'Administration Pénitentiaire

Certains corps de métier ou certaines institutions étaient soumis au respect des règlements intérieurs de l'Administration Pénitentiaire pour lequel ils œuvraient, sans toutefois être liés, de par leur entité ou par leur spécificité à son autorité directe. Ils possédaient des vocations particulières ou étaient mises à disposition tout en ayant leur propre autorité de tutelle.

L'armée

Le gouverneur avait à sa portée une force militaire. Toujours par ignorance je ne peux estimer ses effectifs. Mais sans me tromper je peux souligner la présence d'un régiment d'infanterie coloniale. Pour la petite histoire, il existe encore de nos jours des régiments héritiers. On les reconnaît sous l'appellation de RIMa (Régiment d'Infanterie de Marine) ou RPIMA (Régiment Parachutiste de l'Infanterie de Marine). Depuis la fin de la guerre d'Algérie, en 1962, le terme colonial a laissé place à marine. Il faut mettre les appellations au goût du jour de la politique. Quelle que soit l'époque, la dénomination de « Marsouins », tradition oblige, persiste pour désigner ces fantassins appelés à intervenir sur des territoires extérieurs à la Métropole (l'armée de métier a atténué la différenciation dans les missions des différentes armes). Donc l'Île Royale avait sur son territoire un détachement (au départ de 140 hommes pour atteindre la cinquantaine par la suite). Ils avaient leur cantonnement particulier, des domaines réservés, et semblaient vivre en autarcie partielle. Aucun document en ma possession précise une quelconque intervention musclée. S'il y a eu révolte en 1894 des détenus de Saint-Joseph il ne semble pas que l'armée soit intervenue. Les surveillants ont pu à eux seuls contenir les émeutiers en laissant quatre morts sur le terrain (11 du côté adverse).

La médecine

La Guyane possédait sur son territoire des hôpitaux, des infirmeries ou ce que l'on peut appeler pompeusement des centres de secours dont l'importance dépendait de leur localisation, elle-même assujettie au nombre ou à la qualité des habitants.

Les îles du Salut étaient encore un cas particulier. Hors leur insularité qui par nature l'éloignait des lieux de soins continentaux, leur surface exiguë portait une population nombreuse dont les origines sociales ne permettaient pas une promiscuité. Il fut donc construit deux hôpitaux sur l'île Royale. L'un réservé au personnel libre, appelé hôpital militaire (construit en 1862-1963) et un autre portant le titre d'hôpital des transportés (achevé en 1867). Comme toute l'infrastructure existante sur les îles, les bâtiments furent construits par les bagnards. Libre à chacun de juger la pertinence du choix concernant la construction de l'un avant l'autre.

Les médecins, peu nombreux, aux moyens limités et souvent secondés par des aides puisées dans les ressources du bagne, avaient fort à faire pour combattre les fléaux. La peste (importée par les esclaves noirs 2 ou 300 ans plus tôt), la typhoïde, le paludisme. Pourquoi personne ne parle de maladies vénériennes alors que la prostitution et l'homosexualité étaient monnaie courante. Tabou ? Les autres maladies plus anodines, pour notre époque mais pas moins mortelles à celle invoquée, ne sont pas soulignées. Dans certains cas il fallait que le « *toubib* » devienne chirurgien. Personne ne parle non plus, par exemple, appendicite, césarienne, amputation... Il existe peut-être une documentation particulière sur le sujet.

Par contre l'île Royale, sinistre par réputation, avait la possibilité d'augmenter, au moins ponctuellement, sa population. Il y avait une maternité sur place. Si les bagnards ne pouvaient se reproduire, les familles de la population dite libre ne restaient pas inactives. Le bagne, la mort, la vie, tout se croisait sur cette minuscule partie du globe.

Restons dans le domaine médical.

La population carcérale offrait un terrain d'expérience ou d'études favorables. N'étant pas spécialiste en la matière je suis obligé de retransmettre un texte qui ne m'appartient pas.

« Rien avant 1925, ..., il y eut un médecin qui pratiquait l'intervention chirurgicale plus souvent qu'il ne fallait (le condamné n'est-il pas cobaye). L'on faisait aux îles du salut trois, quelquefois quatre ou cinq, trépanations de la mastoïde par mois. Cela dura près de deux ans. Les réclusionnaires fournirent la clientèle. Ils trouvaient l'avantage de sortir de leur tombeau, le médecin lui de se faire la main ».

Quelques décennies plus tard les médecins nazis se sont également fait la main, pour faire avancer la science, était-il dit, en prenant eux aussi les bagnards des camps de concentration et d'extermination

comme terrain d'exercice. Est-ce que tout a été dit ?

Avant de poursuivre il faut parler du « plan ». C'était le coffre-fort du bagnard. Je cite encore.

« De l'argent, ils en ont tous. Et bien caché. À cet effet ils utilisent un tube de métal long de cinq ou six centimètres et du diamètre d'une pièce de vingt francs (?) qu'ils s'introduisent dans l'anus. Cet ustensile est employé dans l'argot du bagne « plan ». C'est l'équivalent de ce que dans les maisons centrales de Métropole on nomme « bastringue ». Il peut servir aussi à cacher de petits outils perfectionnés et démontables qui, en peu de temps, coupent un barreau de fer. Il sert, comme l'on dit, à celer l'argent qui doit financer la « belle ».

Quel est le lien entre le « toubib » et le « plan » ? Il est à préciser que le fameux cylindre était introduit par l'anus pour souvent se réfugier dans l'intestin. Cet élément étranger et métallique était peu apprécié par le corps même si parfois il était rejeté, disons naturellement. Je ne peux détailler les manipulations, par ignorance. Ce qu'il a de sûr c'est qu'il y avait des conséquences sur la santé. Je continue à citer.

« Parfois les médecins étaient requis par les fonctionnaires de l'AP (Administration Pénitentiaire), pour délivrer le forçat de son plan et contrarier les éventuelles évasions. Comment les surveillants étaient-ils avertis ? Chez le bagnard, ce petit cylindre était tout de même un objet gênant qui fatiguait celui qui le portait. L'on reconnaît le porteur par le cerne de ses yeux. Pour l'expulser les docteurs employaient une bonne dose de sels purgatifs ».

Question : après avoir repéré le fautif et récupéré le « plan » que deviennent l'homme et le « butin » ?

Petite anecdote concernant le « plan ». Ce n'est pas une invention. Il est dit que, quand il y avait un mort d'origine carcérale, les fossoyeurs (façon de dire) avant l'immersion du cadavre pour le régal des requins, sautaient sur son ventre pour lui faire « cracher » post mortem, le petit tube. Il n'y a pas de petits profits. Ce qui ne sert plus au mort peut à l'occasion rendre service aux survivants. Logique dans le raisonnement, mais pas forcément compatible avec la morale. Compte tenu des conditions de vie des bagnards il semble normal qu'il faille faire feu de tout bois. Un mort n'a pas besoin de laisser passer, faut-il un billet de banque, pour franchir l'autre côté de la barrière.

Il y a encore un domaine qui concerne la médecine. Le côté psychiatrique. En parcourant mes livres je découvre qu'il y a eu sur l'île Royale une maison de fous et un asile d'aliénés. J'ai du mal à saisir la nuance. Les pierres des murs encore existants peuvent, peut-être, se remémorer ce qui s'est passé exactement dans l'enceinte qu'on leur demandait de garder. Il n'en reste pas moins que les médecins consciencieux, à défaut de pouvoir soigner en profondeur les perturbations du cerveau, devaient minimiser les nuisances, avec leurs moyens en étant assisté par une personne aux compétences très aléatoires,

surtout poussé par des motivations n'ayant rien à voir avec la médecine. Il leur fallait posséder les nerfs solides pour accomplir leur tâche.

Quelques chiffres : Les aliénés sur l'île Royale étaient 14 en 1928 et 17 en 1941.

Les bourreaux

Je ne sais si la réglementation avait prévu au départ, dans le détail, le personnel chargé de la mise à mort des bagnards ayant commis au plus un meurtre ou, moindre, des évasions, vols, outrages à surveillants... Néanmoins les textes prévoient ce genre d'incident. Un TMS (Tribunal Maritime Spécial), juridiction d'exception pouvait se mettre en place. Le verdict encouru dépendait de cette cour souveraine. La mise à mort était évidemment la peine capitale. Là aussi était prévu le matériel indispensable pour séparer la tête du corps. La guillotine. Il y en avait deux en attente. L'une à Saint-Laurent du Maroni, l'autre sur l'île du Salut. Quand l'occasion se présentait, il fallait trouver la main d'œuvre. Pourquoi chercher loin quand on a ce qu'il faut sur place ? Dans la masse des reclus il y avait toujours des volontaires pour cet ouvrage funeste. Ce métier ne demandait pas de longues études et procurait certains avantages.

« Le forçat exécuteur touchait cent francs par exécution et bénéficiait de priviléges à savoir, un logement à part (pour échapper à la vindicte des autres détenus). Il pouvait porter la moustache, ne pas avoir le crâne rasé, et enfin la tenue rayée n'était pas obligatoire ».

Par déduction on peut comprendre que le système pileux n'était pas très bien vu dans le système carcéral. Que faisaient ces bourreaux en dehors de l'entretien des machines de mise à mort, des exécutions qui n'étaient quand même pas journalières ? Rejetés de leur société de renégats, pas forcément acceptés par ceux qui les employaient, ces personnes avaient la faculté d'être enterrées décemment. Deux d'entre eux ont leurs tombes dans le cimetière de Saint-Joseph. L'histoire de l'un de ces coupeurs de tête montre que l'on peut périr par le même moyen qu'ils utilisaient pour ôter la vie aux autres.

Les cimetières

Les maladies et les épidémies ont la particularité de mettre au même niveau, sans distinction, toutes les couches de la société, sans différenciation d'âge, de sexe ou de position sociale. Souvent elles mettent fin à une existence sans tenir compte de la richesse de la couleur de la peau ou de la religion. C'est à la suite du dernier souffle d'un corps que les particularités se dessinaient sur ces terres d'exception.

Les bagnards ont eu des destins différents en passant de vie à trépas. Existe-t-il des cimetières particuliers sur le continent, pour ces clients pour l'éternel ? J'en doute mais c'est à vérifier. Par contre sur les

îles du Salut, les sites mortuaires existent. Au risque de me répéter, il y a à Saint-Joseph plus de 200 sépultures conservant les ossements des surveillants et leur famille, des religieux voire de bourreaux. L'île Royale porte les tombeaux des enfants, cibles privilégiées des maladies, enfin, l'île du Diable possède un petit cimetière où de rares déportés reposent. Maintenant, il faudra interroger les descendants des requins de l'époque pour connaître le nombre exact de cadavres qui les ont nourris et faire le point des évadés qui, par manque de chance pour les uns en faisant un régal pour les autres, ont participé aux économies de cercueils.

Les religieux

L'église catholique en particulier a toujours suivi de près les troupes militaires en campagne. Bien sûr elle menait sa mission d'évangélisation mais aussi se mettait au service des plus déshérités pour soulager les souffrances en y apportant ses moyens et son savoir. Il m'est difficile de faire le point complet des religieux et religieuses en place en Guyane. Mes documents me permettent simplement de souligner leur présence à Saint-Laurent du Maroni et à Mana au bagne des femmes, à l'île Saint-Louis près de Saint-Laurent pour soigner les lépreux. Ils accompagnèrent aussi les bagnards dans les îles du Salut. Les Jésuites s'installèrent avec eux jusqu'en 1874, sur l'île Royale.

La maison des sœurs : les religieuses appartenant à l'ordre de Saint-Paul de Chartres avaient eu en charge les hôpitaux du bagne. Elles étaient 11 en 1864, 8 en 1895. Leur maison dite « le couvent » (datant de 1859) servait également d'hôpital et de maternité aux femmes des surveillants (et autre personnel dit libre, je présume). Les sœurs restèrent sur place jusqu'à la séparation de l'église et de l'état (1905). Qui a remplacé cette main d'œuvre dévouée et qualifiée ?

La chapelle : elle a été inaugurée en 1855. Elle accueillait l'ensemble des habitants de l'île. Les transportés occupaient les quatre premières travées et étaient séparés de la population libre par une clôture en bois tourné.

L'Armée du Salut : son action est à souligner surtout dans les derniers balbutiements du bagne. Elle y a pris une grande part en aidant les retours des libérés les plus nécessiteux en Métropole

L'école

Il y a eu une école sur l'île Royale. Bien peu de personnes en parlent.

Les libérés

Ils sont à classer dans deux catégories. Il y avait ceux qui avaient totalement payé leur dette à la société et il y avait les « doublants ». Ces derniers étaient des forçats condamnés pour moins de sept ans. Libérés, ils étaient tenus à rester sur le territoire le temps équivalant à leur condamnation. Tous ces hommes étaient libres mais leur liberté ressemblait à une autre sanction. Dépourvus de tout, sans attache, ils étaient voués à une mort certaine. Peu ou pas de travail pour eux. Certains pouvaient bénéficier d'une concession de terre cultivable pour cinq ans renouvelables. Ce privilège pouvait prendre fin pour tout écart de comportement. Ces concessions accordées avec parcimonie étaient souvent révocables. Très peu d'ex-bagnards réussirent dans ce domaine.

D'autres arrivaient à reprendre le métier, sur place, qu'ils avaient dû abandonner en France pour accomplir leur peine. D'autres enfin avaient trouvé une voie très particulière en se faisant « chasseurs d'hommes » employés par l'administration. Des anciens bagnards pourchassant d'autres bagnards évadés. Évidemment toutes reprises étaient monnayées. La majeure partie des libérés, sans ressources, sans travail, finira dans la rue aux prises avec l'alcool, (Cayenne était appelée Tafiaville, venant du mot créole tafia, rhum de médiocre qualité), la drogue avec évidemment les cortèges de méfaits en découlant. Il y avait des œuvres caritatives pour soulager une légère partie de la misère. La première était l'Armée du Salut.

Les libérés ayant remplis toutes les conditions pouvaient rentrer en Métropole. Encore fallait-il en avoir le moyen car le gouvernement ne prenait pas en charge leur rapatriement. En 1934, le retour coûtait environ 2 000 francs (750 francs de voyage, cinquante francs pour le passeport plus les frais divers), environ 1 300 euros (valeur 2005). L'Armée du Salut était encore en première ligne en aidant, partiellement, certains détenus à rassembler la somme.

La fin des bagne et le bilan

Le début de la fin

1923

Un journaliste, écrivant des articles pour le Petit Parisien, quotidien de l'époque, s'était intéressé aux bagne de Guyane. Sa visite sur place lui avait permis, à force de persuasion et de combativité, de pénétrer dans le domaine très fermé des spirales entourant le cercle très particulier et pas très accessible concernant la vie des bagnards. Il s'appelait Albert Londres. Ses révélations allaient mettre en émoi une certaine partie de la population et en premier lieu les milieux gouvernementaux. Ce fut le début du procès de l'institution régissant les modalités des conditions

d'incarcération des condamnés. Ses articles appuyés par d'autres têtes pensantes dans le même sens, incitèrent, au départ, les législateurs à apporter des adoucissements dans les règlements du bagne. Pendant des années le journaliste, aidé par le salutiste Charles Péan (un des responsables de l'Armée du Salut) et Gaston Monnerville (Député de la Guyane) a mené un combat incessant pour faire abolir un système dépassant de loin la condition humaine.

1938

Après de nombreux débats houleux dans les assemblées et sous la pression de plus en plus vive des réformistes, le 17 juin de cette année est promulgué le décret portant la suppression de la transportation en Guyane.

Il y a loin de « la coupe aux lèvres ». De l'application du décret à la suppression totale de ces milieux particuliers et la fermeture des installations, vont passer quelques années.

Les dernières années « d'exploitation »

Il faut être expert pour naviguer sur les nuances de la langue française. Les mots changent d'orientation en fonction des circonstances dictées par les événements et par ceux qui sont à la tête de la république. Transportation interdite ? OK. Le Général de Gaulle (1944) a dû trouver un autre terme qui ne contournait pas la loi. Il offrait un séjour en Guyane à ceux qui avaient collaboré au régime de Vichy pendant les heures douloureuses que vivait la France pendant la Seconde Guerre Mondiale. Il ne m'appartient pas de juger ni le pourquoi ni le comment mais il y a une chose de sûre. Le bagne agonisant avait encore des sursauts de vitalité.

1946

C'était la date officielle de la fermeture des bagnes de Guyane. Toujours pareil. Entre la décision et l'application il y a eu un certain délai.

Il faut attendre 1953 pour que les derniers bagnards détenus prennent le navire « San Maltee » pour mettre « la clé sous le paillasson » avant de revenir en Métropole. Quel fut leur destin ou au moins leur avenir immédiat ?

Le bilan

Franchement je suis perdu. Chacune de mes références m'offrent des relevés différents. Ils ne sont pas forcément contradictoires mais ils

s'appuient sur des bases différentes. Leur authenticité n'est pas à mettre en cause. Je livre donc le produit au prix où je l'ai acheté dans le désordre.

Île Royale

1864	1 200 condamnés
1945	222

En 1938 il y avait 5598 condamnés étaient encore recensés en Guyane.

Île de Saint-Joseph

En 1895 il y avait 441 condamnés. En 1938,-71 Réclusionnaires habitaient la « colonie de vacances ». En 1945 il y en avait encore 25.

Tous ces chiffres ont été pris dans mes documents d'étude, mes seules bases, au départ. Entre temps j'ai pu feuilleter différents livres dans la bibliothèque de Cayenne et relever les renseignements suivants :

HOMMES	Guyane	Transportés	52 000
		Relégués	15 000
Nouvelle Calédonie	Transportés	20 000	
	Relégués	10 000	
	Déportés	4 500	
FEMMES	Guyane (dont 35 coloniales).	Transportées	394
		Reléguées	519
		Déportées	7
Nouvelle Calédonie	Transportées	200.	
	Reléguées	457	
	Réclusionnaires	85	
	Déportées	24	

Les évasions

Dans ce domaine il y a aussi « à boire et à manger ». Il me semble que les chiffres mélangeant les tentatives d'évasion et la réussite. Il aurait été aussi intéressant que quelqu'un puisse faire la différence entre les « habitants » des îles et ceux séjournant sur le continent. Si l'intention était la même, les moyens, de par leur disparité, n'étaient pas identiques.

Il est dit que depuis la naissance des bagnes, 9 000 détenus ont tenté la « cavale ». Il est dit aussi qu'en 1938, 2 611 individus ont forcé les barrières. Aucun document, à ma connaissance ne précise le degré de réussite. Certes il y a eu des évasions spectaculaires. Certaines, bien qu'étant un fiasco, ont su intéresser un public, par médias interposés, pour faire la une des journaux. Qui peut prononcer le pourcentage de réussite sur l'ensemble des tentatives d'évasion ? Et quelles sont les raisons des échecs ?

La page des bagnes est de nos jours tournée. L'inventaire ayant été très grossièrement effectué, il ne reste plus qu'à tirer la conclusion

Conclusion

Pendant plus d'un siècle la Métropole, à grands frais, s'est débarrassée de sa « vermine » gênante (les raisons n'ayant pas toujours justifié la hauteur de ses punitions). Rien n'a été réglé pour autant. Les échecs de cette politique d'incarcération ont été la réponse à une volonté d'assainissement d'un climat social et politique qui parfois pénétrait dans la demeure des plus humbles. Tous les effets recherchés et motivant ces déportations ont manqué leur but

- Échec de la mise en valeur des terres.
- Échec de la réhabilitation des hommes (et femmes).
- Échec de peuplement.

Il ne reste plus que des ruines sur les sites concernés. Seuls les touristes avertis vont marcher sur les traces des bagnards et de leurs geôliers, toutes classes confondues. Les livres d'histoire ne soulèvent qu'un petit voile pudique sur cet épisode. Il faut dire qu'il n'y a rien de glorieux. Pourtant il a marqué un siècle et ce siècle n'a pas marqué les comportements. Plus de bagne de nos jours en France. Certes. Les moyens de rétorsion ont changé mais les hommes sont restés les mêmes.

Les pages suivantes, empruntées sur divers documents, donneront des renseignements complémentaires

Mes sources

- Les bagnes de Guyane par IP Fournier Les îles du Salut par S Clair-les Îles du Salut par E. Epailly
- Le guide du tourisme Le Petit Futé-Le guide des restaurant et hôtels de Guyane-internet.

Nota bene : les archives d'Outre-Mer à Aix en Provence détiennent l'ensemble des archives concernant les DOM-TOM et les anciennes colonies françaises.



Un repas avec mon petit-fils Antoine en septembre 2024

Annexe 7 - Historial du bagne de l'île de Ré

Monde de pierre, de fer, de bois et de souffrance. Bruits de chaînes et de grilles, de serrures, que l'on ouvre puis l'on referme, de sabots raclant le pavé des cours. Odeur de centaines de condamnés rassemblés dans des salles tristes. De cet univers, nous avons voulu raviver la mémoire.

Dix scènes présentent les personnages grandeur nature en cire, de l'histoire de la Citadelle de Vauban, jusqu'à l'abolition des travaux forcés, en passant par la révolution et Mirabeau, qui fut des plus célèbres prisonniers du bagne. Présentation d'objets fabriqués par les bagnards, chaînes de pied etc. et une collection de photos sur la vie des forçats dans l'île de Ré.

Le bagne naît des galères.

Les condamnations aux bancs de rame, à la « chiourme » sont instituées en France en 1564 et ce type de châtiment va durer près de deux siècles : 70 000 galériens connurent cet univers de misère, de crasse et de mort.

Mais au XVIII^{ème} siècle, les progrès de la navigation et les nouvelles conditions de guerre, rendent les galères coûteuses, inutiles et vulnérables.

Le 27 septembre 1748, une ordonnance prévoit de nouvelles conditions de détention.

L'article 11 mentionne que les condamnés seront logés « à terre, dans des bagnes, salles de force et autres lieux qui seront destinés à les enfermer » et l'article 25 précise qu'ils « seront employés à tour de rôle, aux travaux de fatigue des arsenaux, suivant les ouvrages auxquels ils pourront être destinés ». C'est ainsi que s'ouvrent en 1748 les bagnes de Toulon, de Brest, et en 1767 le bagne de Rochefort, conçu pour 500 forçats. Au moment de la révolution française, le bagne de Rochefort devient trop petit et l'on achemine une partie des détenus vers la citadelle de Saint-Martin.

Sous le Directoire, en 1798, Saint-Martin devient un lieu de transit vers Cayenne et le directeur Bonaparte prend la décision d'en faire un lieu de la déportation qui remplacera définitivement les bagnes portuaires sous Louis-Napoléon Bonaparte.

À la suppression du bagne de Toulon en 1874, tous les forçats à

destination de la Guyane et Nouvelle-Calédonie partirent de Saint-Martin, à raison de deux à quatre départs par an, et cela jusqu'au 17 juin 1938 où un décret-loi prévoit que les peines de travaux forcés seront désormais subies en France dans une maison de force.

Vauban (1633-1707)

Sébastien Le Prestre de Vauban devient ingénieur du roi Louis XIV en 1655, c'est le point de départ d'une fulgurante carrière marquée par la faveur royale. Il devient Commissaire Général des fortifications en 1678. Il est à l'origine d'une révolution dans l'art d'établir les forteresses fondées sur un tracé en étoile.

C'est le 29 juin 1681 qu'il pose lui-même la première pierre de la citadelle de Saint-Martin. Au son des tambours et des fifres, à l'emplacement de celle détruite par Louis XIII après le siège de 1628. Homme de cœur au fait de la faveur royale, après avoir participé à 138 combats, avoir été blessé huit fois, il propose un nouvel impôt qui doit toucher toutes catégories de sujets (y compris les privilégiés) pour remédier à la misère du royaume. Cette proposition lui vaut la disgrâce royale et l'exil loin de la cour. Il mourra deux ans plus tard, en proie à un grand désespoir.

Mirabeau (1749-1791)

En 1768, le chevalier d'Auban, commandant de l'île de Ré, reçoit un prisonnier, Gabriel de Riquetti, Comte de Mirabeau, condamné pour une dette de jeu de 89 livres, et pour être entré en guerre contre son Colonel pour une fille. Il sera interné sous le nom de Pierre Buffière à l'âge de 19 ans. Il réussit à enjôler d'Auban et obtient un régime de faveur. Il peut ainsi avoir des permissions pour aller à La Rochelle, où ses frasques sont vite connues. C'est dans cette prison qu'il écrit son premier ouvrage. Le gouverneur d'Auban le surnommera « Monsieur le Comte de la Bourrasque » et obtiendra du Ministre Choiseul qu'il parte pour l'expédition de Corse.

Le ferrage

C'est le « Chaloupier » qui fixe la chaîne de 1,50 mètres faite de 18 maillons et lourde de sept kilogrammes. Chaque détenu nouveau dit accouplé pour une durée de trois ans à un ancien détenu (il attend sur le banc). Les deux chaînes sont réunies entre elles par trois anneaux métalliques que l'on appelle « organœux ». Si le forçat fait preuve de bonne conduite, il est mis en « demi-chaîne », neuf maillons, les fers qui l'associent à son compagnon sont rompus, le bout libre de sa moitié de chaîne est fixé à sa ceinture. Ensuite chaque matin, il faudra présenter sa jambe au rondier qui frappera du marteau la manille et les chaînes, et à la

note qu'elles donneront, il sera si la lime a mordu le fer. C'est dans la cour de la citadelle, juste devant la chapelle, que Bernard, cul de jatte, apprend par l'aumônier de la prison qu'il va partir à Cayenne malgré son infirmité.

Scène reconstituée d'après le dessin du forçat Clémens, interné au bagne de Rochefort de 1834 à 1852.

Les prêtres réfractaires

Ils arrivent à Saint-Martin par groupe de cinq à huit. Ils ont refusé de prêter serment à la Constitution Civile du Clergé et sont condamnés. Dans la prison, ils vont coucher par deux et seront au total 1 023, dont une grande partie sera libérée. Sous le Directoire, un groupe de prêtres, en transit pour Cayenne, est embarqué le 5 août 1798, après avoir passé plusieurs temps à Saint-Martin. Les Anglais arrêtent le navire le lendemain, et libèrent les réfractaires, ce qui mécontente le directeur Bonaparte, alors membre du Directoire, et le pousse à faire de Saint-Martin le lieu définitif de la déportation.

Mutinerie

Rares sont les mutineries au bagne de Saint-Martin. Toutefois une révolte éclata, ce qui provoqua l'exclusion des révoltés vers d'autres prisons (Nantes, etc..) puis de revenir à Saint-Martin pour embarquer à destination de Cayenne.

Les cages

Deux fois par an le bateau-cage « La Martinière » relie la France à la Guyane. La Martinière fait la traversée de 1922 à 1938 (elle remplace le Loire) et appartient à la société Nantaise de navigation qui a passé un accord avec l'état en 1891. Longue de 120 mètres, large de seize mètres, avec un tirant d'eau de dix mètres, elle est dotée de quatre faux ponts pour huit cages appelées « bagnes ». Elles peuvent contenir jusqu'à 670 déportés qui couchent dans des hamacs et bénéficient d'une promenade quotidienne par groupe sur le pont. Chaque cage est traversée par un réseau de tuyauterie pour envoyer des jets d'eau brûlants sur les récalcitrants. Le voyage dure environ trois semaines et le moment le plus difficile est le passage de la zone tropicale à cause de la chaleur. On met alors à la disposition des détenus des tonneaux d'eau dans lesquels on a mélangé du rhum pour atténuer l'odeur. À l'arrivée, avant le débarquement chaque détenu passe une visite médicale d'hygiène.

Évasion à Cayenne

Entre 1922 et 1936, on compte 1310 évadés non réintégrés.

L'évasion se fait toujours dans les premiers temps du séjour, quand le déporté est encore costaud. Il faut traverser la zone de végétation tropicale pour rejoindre le canot volé ou acheté. On fixera un mât taillé dans un tronc auquel on accrochera une voile cousue dans des sacs de farine. Il faudra prendre la voie royale de l'évasion : l'océan, soit vers l'Ouest (Guyanes Britannique et Hollandaise, Trinidad, Tobago et surtout le Venezuela) soit vers le Sud (Brésil). De nombreux évadés périrent (marécages, tempêtes, requins). S'ils sont repris, ils se voient attribuer une peine de réclusion supplémentaire. Le sieur Laporte, dit d'Artagnan, s'évade deux fois, il est condamné pour chaque évasion à quarante ans supplémentaires. Il récidive et s'échappe, se réfugie en Australie, reprend la mer, et est arrêté à nouveau à Bordeaux. Renvoyé au bagne, il mourra après plus de cinq ans de travaux forcés et de nombreuses autres tentatives d'évasion (la dernière à l'âge de 70 ans).

Annexe 8 - La Côte d'Ivoire

Impressions et observations générales concernant la Côte d'Ivoire

Les propos qui vont suivre sont issus de mes observations personnelles, des échanges avec M. Noé et de la presse locale parcourue sur une période d'un mois. Ils peuvent être entachés d'erreurs d'interprétation, de jugement ou par colportages partisans, verbaux ou écrits. Une analyse particulière devra être faite en profondeur pour corriger éventuellement les inexactitudes si l'on veut se situer au plus près de la vérité.

Je ne peux tirer une conclusion complète sur le pays ne l'ayant pas parcouru, mais la visite d'Abidjan pendant deux jours, m'a permis de me faire une opinion grossière sur la ville et ses habitants, me permettant aussi d'avoir une petite idée générale sur l'ensemble du pays.

La population

Les ivoiriens, dans leur ensemble sont d'une grande gentillesse, surtout envers les Français qu'ils portent, quoiqu'on en dise, en grande estime. À mon avis il y a plusieurs raisons à cela. Ils ont encore besoin de notre savoir et de notre science et il faut le dire de notre pouvoir financier pour faire fonctionner un pays à l'économie flageolante. Ils ont devant eux une référence et un appui (qui se fragilise au fil des ans) et ils sont conscients que notre civilisation, présente sur leur territoire depuis plus d'un siècle, malgré ses défauts, est encore une aide précieuse. Le niveau le plus instruit de la population essaie de prendre modèle sur le système européen, en tentant de prendre le même standing de vie, sans en avoir les moyens. Beaucoup de personnes et en particulier les femmes, ne rêvent que d'aller vivre en France, si possible aux bras d'un mari français. Pour elles la France est le paradis. La facilité relative de notre vie est déjà pour elles un luxe inabordable dans leur pays. Les images en provenance de Métropole ne font qu'utiliser leur envie de mieux être. Les couleurs vives et au choix sans fin, entassées dans les nombreuses échoppes et magasins. À la périphérie immédiate de la ville on peut découvrir des ateliers travaillant le bois. Paraît-il que les menuisiers et ébénistes sont d'une rare qualité. Il faut aller à l'intérieur du pays pour trouver des ateliers de confection d'articles traditionnels.

Les femmes

Elles sont peu visibles dans le quartier dit européen

appelé « plateau ». Par contre dans les quartiers limitrophes, populaires, elles donnent l'impression d'être le nerf de l'activité. Rarement oisives, elles sont toujours en mouvement. Outre les travaux qui leur reviennent d'office (surveillance des enfants, ménage, entretien, etc.) beaucoup d'entre elles pour améliorer le quotidien ou simplement subvenir à leurs besoins essentiels se transforment en cuisinières de guinguettes du type très spécial. Installées sur les trottoirs, à touche-touche, devant des braseros de confection locale, elles s'évertuent à cuire des mets simples et traditionnels, à très bas prix, à base de poisson, de manioc, de riz, de bananes. Les clients nombreux et souvent peu argentés trouvent là de quoi se restaurer à peu de frais.

Si l'on regarde de loin cette foison hétéroclite de foyers activés par une foule en pagne souvent débordant sur la chaussée, la vétusté des installations, on pourrait prendre ce spectacle comme une projection de la misère ainsi qu'essaient de le prouver nos chaînes médiatiques. Certes le cadre tend à conforter cette thèse, mais en fait ce n'est qu'une vue de l'esprit. C'est simplement une façon de vivre et je ne suis pas sûr que cela se ferait autrement avec des moyens plus importants. Les hommes sont absents des cuisines improvisées. Les fillettes sont les aides. Ce qui prouve que ce genre de travail reste l'exclusif des femmes. En plus de la préparation ce sont elles qui font le service. Il n'est pas question de couverts. Après le choix du client elles enveloppent les aliments dans une feuille de banane et ce dernier repas en picorant à même à sol pour finir un festin toujours répétitif et peu conséquent. Du début de la journée jusqu'à des heures tardives l'activité culinaire reste intense.

Quand les femmes ne sont pas prises par leurs activités ménagères ou qu'elles s'en libèrent momentanément, elles déambulent un fardeau sur la tête, souvent encombrant et lourd, emportant leur misère accrochée dans leur dos. Image africaine typique. Sur les abords elles apparaissent timides et réservées mais n'hésitent pas à lier conversation. La majorité d'entre elles ne laissent apparaître que peu de surface de peau, un pagne moulant leurs formes avantageuses, les couvre de la gorge aux chevilles. Dans le quartier un peu plus « chic », on croise de temps en temps des passantes, le plus généralement jeunes, habillées à l'euro-péenne.

La prostitution est présente. Elle est tolérée mais reste discrète. Les prostituées de bas étage, toujours bien mises, sans effet commercial particulier, « butinent » au gré de leur humeur, travaillant à leur compte. Cela je peux le dire car j'ai moi-même subi leur « agression ». Paraît-il qu'il existe des lieux spécialisés qui offrent le clos et le couvert pour les connaisseurs et les nantis. Les tarifs ne sont pas les mêmes et toujours paraît-il, qu'on y trouve la sécurité hygiénique en même temps que le plaisir recherché.

Les hommes

L'homme reste, et parfois essaie de le rester, le maître. Possédant un esprit machiste au plus profond du terme, il n'accepte pas d'être cocu

même si lui-même s'autorise à avoir des maîtresses. Le pouvoir lui appartient traditionnellement et n'admet pas qu'il lui soit disputé. Il est imbu de sa personne et fait tout son possible pour épouser une femme socialement moins élevée, moins instruite, de façon à garder son emprise, de crainte d'être surpassé dans un quelconque domaine. La majeure partie de la population masculine porte de pauvres vêtements. Il existe aussi une certaine élite vêtue à l'euro-péenne. Les vêtements ne font pas à eux seuls la différence. L'allure pompeuse des porteurs les distingue également. Ces adeptes, aux soi-disantes mœurs évoluées, avec un air suffisant se font cirer les chaussures en tendant négligemment les mains au manœuvre d'occasion, comme des pousseurs nantis. Les anciens, ceux qui ont vécu la colonisation, cheveux grisonnants ou d'un blanc étincelant portent encore des tenues à la coupe coloniale (veste boutonnée). Peut-être une nostalgie du passé ou un modèle à copier.

On dit que la France est un pays d'alcooliques. Cela est certainement vrai. Je peux dire que la Côte d'Ivoire nous égale presque. L'argent ne manque pas pour l'achat de boissons. Ceci reste l'apanage des hommes pendant que les femmes besognent. Il y a encore un fait qui peut surprendre l'euro-péen. À la fermeture des bureaux ou des magasins, le midi, les hommes, après s'être restaurés suivant leurs coutumes, s'allongent devant leur lieu de travail ou s'affalent sur des marches d'escalier pour faire leur petite sieste en attendant la reprise de leurs activités. D'autres, musulmans, profitent de cet intermède pour faire leur prière, tournées vers l'Est comme le veut la religion, sans s'occuper de ce qui se passe autour d'eux. Les femmes et les enfants ne se manifestent pas dans ce genre de détente.

Les enfants

Les enfants sont très nombreux dans les rues. Les plus jeunes en âge de marcher jouent, barbotant dans les flaques d'eau de pluie ou de rejets ménagers retenus par les trous de la chaussée. Dès qu'ils sont aptes à se débrouiller tout seul, c'est-à-dire relativement tôt, ils aident la mère dans les menus travaux. Il est parfois surprenant d'en voir certains porter de lourde charge malgré leur jeune âge. En principe tous les jeunes sont scolarisés. Beaucoup d'entre eux ne vont à l'école que lorsque les parents peuvent les libérer ou leurs propres envies les y poussent. Les enfants des classes les plus aisées sont plus assidus. En règle générale les fillettes restent à la maison, prenant usage tôt à remplir le rôle de mère de famille pendant que les garçons louent leurs services à quelque patron ou deviennent cireurs. Les enfants des rues sont souvent habillés de vieilles hardes qui sont passées de frère à frère. Là encore les vêtements sont le reflet de l'aisance des parents.

Les valeurs

Les valeurs religieuses

Dans son ensemble le peuple est marqué par une religion venue de l'extérieur au détriment des croyances ancestrales. À part égale, on trouve l'islam et le catholicisme, en plus faible proportion le protestantisme. Ceux qui se distinguent par la croix ou le croissant n'hésitent pourtant pas, à un moment ou à un autre, à rehausser le fétichisme primitif et faire appel au sorcier tribal quand le besoin s'en fait sentir. Religions et croyances occultes font bon ménage et ne choquent personne.

Valeurs humaines

La famille est la base de la société. Tout passe par l'ancienneté et la sagesse proverbiale des parents. En cas de problème, il y a toujours quelqu'un pour prendre en charge la veuve, l'orphelin, même si cette obligation morale pèse lourd dans un système familial déjà handicapé. Les vieux ne sont pas laissés à l'abandon. Le pauvre et l'infirme ont leur place dans la société. L'imposant a souvent droit à une pièce du passant même s'il ne demande pas l'aumône. L'humilité oblige à reconnaître qu'il y a dans cette façon de vivre quelque chose à prendre en compte dans notre société que l'on dit avancée.

Les transports

Le train

Le transport ferroviaire, semble-t-il reste du domaine des souvenirs. Son existence est moribonde. Si l'on en juge l'état de la gare d'Abidjan, il est fort probable que les utilisateurs ont dû se résoudre à trouver un autre moyen.

La voie routière

Les seuls transports en commun sont les cars. Que ce soit pour les liaisons urbaines ou pour les déplacements vers l'intérieur il faut s'y prendre à l'avance pour avoir une place assise. Quelle que soit l'heure ils sont bondés. Difficile à faire passer une feuille de papier à cigarette entre deux passagers. Ce qui permet, d'après mon guide improvisé, l'élosion de gestes taquillons que la proximité favorise, bien que réprouvés par la morale. Quant aux personnes assises, elles devront faire une estimation judicieuse pour sortir à temps et éviter les mouvements d'humeur d'une foule compressée dont les déplacements intempestifs de reculade font la

joie des adeptes aux attouchements involontairement volontaires en toute légalité et provoquent le courroux des puritains. Les pressions charnelles ne sont pas conformes à leur désir.

Les taxis

Ne pouvant être considérés comme des transports en commun, ces voitures promènent cependant un nombre de passagers qui dépasse les normes. Comme les cars, outre les courses en ville, ils conduisent en brousse passagers, bagages, volaille, etc. À en croire les journaux, ils sont souvent la cible des agressions de bandits de grand chemin adoptant les mêmes techniques que les brigands de chez nous, il y a plus d'un siècle. Si vous débarquez à Abidjan, ne cherchez pas une station de taxis. Ce genre de lieu n'est pas indiqué. Par contre, sur appel téléphonique ou en attendant sur un trottoir, on ne peut les manquer. Ce sont des véhicules rouge-orange qui pullulent dans la ville. Ils sont toujours à l'affût d'un client et n'hésitent jamais à vous héler pour vous proposer leur service.

La voie fluviale

Un autre transport en commun est très usité dans cette ville. Il s'agit des navettes qui font les bords de la lagune d'une rive à l'autre. Elles sont à l'image de leurs homologues terrestres. Aux heures de pointe, impossible d'y loger une poule. On se demande même si le pilote voit son chemin. Compte tenu de la vétusté de l'esquif motorisé, de la surpopulation, des moyens de secours mis en place, on se demande où se trouve la sécurité.

La ville

En sortant du port la ville moderne nous tend la main. Au moment de son édification elle devait être très agréable. Bâtiments, routes échangeurs sont encore la preuve de la bonne organisation et de l'harmonie à l'ébauche du système. Lorsque l'on s'avance un peu on peut être surpris. Dénormes nids de poule criblent le revêtement, les barrières de sécurité défoncées montrent leur ossature rouillée et incomplète. De loin on pouvait admirer la blancheur des immeubles. La proximité nous fait voir qu'il ne s'agit que d'une apparence trompeuse dans leur ensemble. Bâtiments à la peinture défrichée, parfois noirâtres laissant apparaître de larges plaies humides. D'immenses avenues bordées d'arbres magnifiques restent encore en bon état. Il faut savoir que ce sont celles qui desservent le côté environnant la présidence de la république et des ministères. Si la première présente un bon aspect, les autres sont à l'image de la plus grande partie de la ville dite européenne. Panneaux illisibles, néons pendants. En dehors de ces axes les rues ont triste mine. Trottoirs défoncés, immondices

de toutes sortes accumulées sur le bas-côté, égouts béants, sans parler de la corruption a fait prendre à ce pays une dérive difficile à corriger. L'aide de la France (c'est un ivoirien qui me l'a confirmé) a été dilapidé au profit de personnes ou de clans pour une puissance personnelle ou tribale. Petit à petit, une certaine modernité arrive à pénétrer, mais se heurte en permanence à un système qui n'a pas franchi la porte du siècle. Certains ivoiriens bien intentionnés, montrant des capacités certaines ne peuvent à eux seuls combattre des mentalités séculaires orchestrés par soixante-dix ethnies différentes. Confrontés à des compromissions du plus haut niveau, à des abus de toutes sortes, les intellectuels et les bons penseurs sont impuissants devant les forces qu'ils ne peuvent juguler. Enfermés dans un système étanche, ils sont appelés à leur tour à dévier. Quand on pense que la Côte d'Ivoire est réputée pour être un des pays d'Afrique le plus stable et en voie de progression, on peut se demander ce qui se passe ailleurs (ces lignes n'engagent que moi).

La sécurité

La pauvreté et la mauvaise gestion du pays ne sont pas les seules plaies qui ravagent le pays au détriment du petit peuple. Sans tenir compte des problèmes de frontières dont la perméabilité permet la fluctuation de la population chassés par la guerre et la misère, l'intérieur du territoire est soumis à une insécurité permanente. Pour s'en convaincre il suffit de prendre les journaux locaux. Vols et meurtres font la une des quotidiens (ce qui n'est pas fait pour rassurer l'Homme blanc). Les forces de police facilement débordées (quand elles ne sont pas de mèches avec les auteurs des délits) sont encore rendues plus inefficaces par le manque de moyens les plus élémentaires. Pour pallier à cette insuffisance policière, le gouvernement accepte, faute de mieux et du bout des lèvres, l'aide d'une milice composée de gens du peuple appelés Dozos. Ces derniers sont investis par la population et règnent sur un territoire bien précis qu'ils connaissent parfaitement puisqu'eux-mêmes en sont originaires. Ils sont payés suivant le bon vouloir des habitants. Gare à ceux qui ne veulent pas participer au financement. Les Dozos ne bougeront pas d'un pouce s'ils sont témoins d'une agression, d'un vol concernant des personnes qui n'ont pas voulu payer leur tribut. Constitués en groupe d'autodéfense, ces Dozos deviennent à leur tour des bandes organisées, avec leurs règles et leurs otages défiant le pouvoir central. C'est donc la loi de la jungle qui s'impose où s'affrontent rivalité et pouvoir au détriment d'une population qui ne sait plus à quel saint se vouer, et, subissant pression et arnaque, est poussée à choisir par la force des choses le clan le plus favorable.

Ethnies et puissance sont indissociables. Danger pour ceux qui se trouvent dans le camp le plus faible.

Conclusion

Je ne suis pas resté longtemps à Abidjan, mais le peu vécu dans cette capitale me pousse à ne plus y revenir. Il est dommage qu'un pays attrant repousse. Il faut employer des mots contradictoires pour souligner la contradiction d'un peuple qui se plaint dans sa médiocrité en priant l'amélioration qu'il souhaite vienne surtout des autres, sans toucher à leur culture ancestrale qui allie fainéantise, manque de rigueur, corruption, etc. Alors qu'avec sa gentillesse naturelle, il pourrait faire de ce pays magnifique un semblant de paradis.

Annexe 9 - Conclusion d'un périple en Espagne, Portugal et Maroc

Je ne voudrais pas fermer cet épisode sans faire une petite synthèse sur mon périple. J'ai décrit, souvent sans rentrer dans le détail mes impressions, sans pour autant divulguer mes impressions d'ensemble. J'ai beaucoup « avalé » de kilomètres (plus de 5 000 en dix jours) à des vitesses variables. Le conducteur, par principe, absorbé par la conduite du véhicule, ne peut apprécier en totalité le panorama se déroulant sous le capot de sa voiture. D'un autre côté je n'ai pas « navigué » pour rechercher des sites particuliers. Malgré la vitesse de mes déplacements, ma consommation kilométrique, mes haltes éphémères j'ai pu avoir un aperçu sur les pays traversés. Ce que je vais donc écrire est le reflet de ma vision. Je serais peut-être dans l'erreur, mais vu de ma fenêtre je transmets mes perceptions telles que je les ai ressenties.

L'Espagne

Sur deux décennies j'ai pu constater une évolution formidable. Fini le temps où on y allait pour passer des vacances parce que moins chères qu'en France. Il reste quand même quelques exceptions. Le gouvernement français ayant fait la différence, le carburant, le tabac, l'alcool sont plus abordables que chez nous. Jusqu'à quand ? Ces ingrédients n'étant pas nécessairement vitaux, le reste peut se situer à notre niveau national. Hôtels, restaurants, globalement, n'ont rien à envier à nos « ardoises » locales.

À deux ans d'intervalle j'ai trouvé une campagne changée. Contrairement aux statistiques évoquées, disant que la péninsule ibérique subissait une dénatalité, les agglomérations subissent un essor phénoménal. De nombreux lotissements, immeubles sortent de terre comme des champignons, dénaturant souvent des espaces jusque-là préservés de la folie des hommes. Est-ce l'effet de l'Europe ? En dehors de mes préceptes écologiques et financiers, j'ai été subjugué par le confort de la circulation. L'Espagne possède un réseau routier formidable. Les routes à quatre voies sont nombreuses et gratuites. Par contre les autoroutes, en très bon état, et souvent plus onéreuses que chez nous, n'offrent pas le même confort que les nôtres. Je veux juste signaler là le nombre et les services proposés sur les parcours (sans parti pris).

Le Portugal

C'est la deuxième fois que je parcours le pays, suivant des orientations différentes, à quelques années d'intervalle. Difficile à faire une comparaison. Il y a encore quelques années ce pays était le parent pauvre de l'Europe du Sud. Durant mon parcours j'ai pu remarquer que la campagne n'a pas beaucoup évolué. Par contre, ce pays semble mettre tous ses atouts vers le tourisme. Dépourvu d'énergies primaires, peu favorisée par la nature de ses sols, il s'ouvre aux amoureux de plaisirs balnéaires et il en a les moyens, vu sa position géographique et son climat. Compte tenu de ce côté conjoncturel la mise en œuvre d'une politique touristique est visible par les innombrables constructions s'érigent sur les rivages, dans un style voulant préserver l'authenticité patrimoniale. La modernité poussante, ne semble pas faire oublier le passé qui reste encore très présent.

Le Maroc

Beaucoup à dire sur le pays. Je me répète encore mais j'ai évité dans ce voyage tous les centres sentant le touriste à plein nez. La plus grande ville que j'ai côtoyée est Oujda, qui est mal placée et qui n'a rien d'attirante pour aspirer des adeptes recherchant un dépassement doré. Pour me déplacer de point en point, suivant la direction de l'itinéraire que je m'étais fixé, même si comme je l'ai dit j'ai dû le modifier, en tant que conducteur j'ai eu deux visions sur le réseau routier. Un gros effort a été entrepris sur les grands axes drainant une grande masse touristique. Tanger-Marrakech-Fez-Meknés. Depuis ma dernière venue, il y a exactement deux ans, j'ai perçu une dégradation du réseau secondaire. Quant aux routes, que j'appellerais tertiaires, c'est, sans jeu de mots la déroute.

Suite à mes déplacements dans le cœur profond du Maroc beaucoup de réflexions issues de mes observations circulent dans ma tête.

Le fait de circuler en dehors des trajectoires ignorées des tour-opérateurs, m'a permis de m'arrêter dans des établissements, conformément à mes désiderata, que beaucoup de personnes ne voudraient fréquenter. Je parle des hôtels et des lieux de restauration. Celui qui aime la simplicité est servi. Celui qui recherche un minimum de confort et d'hygiène doit mettre la main au porte-monnaie et choisir des itinéraires un peu plus conformes à ses aspirations. Volontairement j'ai opté pour la solution me rapprochant de la population. Aux prix que j'ai indiqué dans le décompte de mes journées il ne faut pas s'attendre à être servi comme un roi.

Les hôtels

J'ai toujours choisi, quand je ne suis pas pris par un horaire m'obligeant à prendre le premier venu, les hôtels se présentant sur mon chemin. Souvent une simple pancarte signale leur présence. Il faut avoir l'œil pour suivre ou alors il faut user de la parole pour se faire indiquer la position du lieu d'hébergement. À quelques exceptions près ce sont des bâtisses tristes. Il faut dire qu'à la période que j'ai choisie pour « naviguer » le climat ne prête pas à sourire. Cela ne change rien au cadre. La première impression, malgré la pauvreté des lieux est la propreté. Cela peut paraître étrange quand on fait la comparaison avec l'environnement. La deuxième sensation est la rusticité des locaux, sauf exception rare dans la catégorie. Je ne m'étendrais pas sur la disposition des pièces qui varient suivant les lieux. Mais toutes les installations ont un point commun. Pas de chauffage. Par contre les couvertures sont en nombre suffisant pour ne pas mourir de froid. Bien qu'étant au Maghreb la température, en cette saison frise le zéro. Pas d'eau chaude. Ceux qui veulent être bien réveillés peuvent prendre une douche froide. Ne pas compter sur la serviette de toilette ou sur le savon maison. Il fallait prévoir. Le plus gênant sont les toilettes. Souvent pour les besoins il faut aller sur le palier. Attention aux moins précautionneux. Quand vous avez épousé les ressources pour éliminer ce que les intestins refoulent, il faut penser à l'essuyage annal. Là problème ! Il n'y a jamais de papier toilette. Il peut y avoir des solutions de rechanges, si vous avez le nécessaire. Si vous possédez votre portefeuille sur vous au moment de l'évacuation, vous pouvez toujours vous servir des coupures de billets de banque. Les pièces de monnaie par contre, ne sont pas recommandées surtout quand on ne possède que des pièces d'un centime. Il reste quand même une autre alternative. Les WC marocains de basse classe, souvent cabinets dits à la turque, possèdent un petit robinet et un petit récipient. Celui-ci a deux rôles. Je ne crois pas me tromper mais, à défaut de papier, l'eau permet le lavage des parties intimes des utilisateurs de ces lieux d'aisance. À vous de savoir si vous serrez la main ou pas des visiteurs sortant de ce palace de soulagement. Le récipient a un deuxième usage. Souvent les chasses d'eau sont inexistantes. Alors on évacue dans des canalisations qui vont je ne sais où les excréments, par la force du jet émis par l'impulsion donnée par un bras poussant le récipient. Suivant la propulsion, ou tout part, ou il reste de petites séquelles s'accrochant aux parois de la porcelaine, au plus grand profit du suivant. La balayette dans ce pays reste encore un luxe. J'en viens donc à l'hygiène. À mon avis il y a deux facettes. Il y a la salubrité publique et l'hygiène alimentaire.

La propreté des villes et de l'environnement

Mon dernier voyage m'a fait dévier des grands pôles urbains. Je vais quand même dire un mot sur ces villes, vision de mes précédentes incursions en pays marocain. Les grands axes urbains sont généralement bien entretenus. Mais essayez de faire un détour par les bordures

s'éloignant des rues les plus fréquentées ! Vous serez surpris. J'éviterais de parler des médinas. Un service nettoiement existe, bien que très modeste. Mais entre deux passages des fonctionnaires les rejets, pas toujours odorants, jonchent le sol. Là je parle des agglomérations attirant dans leur centre névralgique des nuées de personnes poussées par des publicités mettant, heureusement, en avant d'autres valeurs. J'en viens maintenant à ce que j'ai perçu dans mon voyage, sur le même sujet. Je dois émettre quelques nuances suivant les contrées traversées. Globalement c'est infect. L'insalubrité est quasi générale. On se croirait au Moyen Âge. Les rues des villages, voire villes moyennes offrent un spectacle désolant. Pour être honnête, je n'ai jamais vu de rejets excrémentiels (le tout à l'égout doit quelque part exister) mais les autres eaux usées dévalent leur chemin pour venir stagner dans les replis d'une voie capricieuse. Toutes les ruelles et les venelles servent de dépotoirs où flottent toutes sortes de détritus. Pour moi, sans avoir d'arguments pour ou contre, il me semble qu'il y a un défaut d'éducation collective et surtout un manque de moyens certainement liés à la déficience de financement. Maintenant je suis loin d'être convaincu que si les moyens existaient il y ait une amélioration notable. Il faut quelques décennies pour changer les mentalités.

La restauration

Que les âmes sensibles s'éloignent de ces milieux. Celui qui est fragile, dans ces lieux que je fréquente risque de mourir de faim s'il suit l'hygiène locale imposée. En général les lieux de restauration sont très passagers et les nettoyages très épisodiques. Il ne faut pas regarder la propreté des couverts. Il vaut mieux prendre de l'eau minérale à la condition qu'elle soit décapsulée devant nous. On a beau prendre le maximum de précaution, on ne peut échapper à tout. Le thé, le café sont faits à partir de l'eau locale. Certes le feu aseptise. Grillés ou bouillis, les éléments n'ont pas perdu totalement leur pouvoir irritant et l'homme apporte de son côté ce que la flamme a pu éliminer. Pour les soucieux, les délicats il faut éviter de me suivre sur les sentiers que je parcours.

La population

À mon niveau de visiteur je divise la population en deux parties. Il y a celles des villes accueillant les hordes touristiques et il y a l'autre, celle perdue dans les campagnes. De cette division j'en ai tiré deux comportements. Autant que possible j'évite la première catégorie. D'une part je n'apprécie pas la foule, d'autre part je n'aime pas être importuné. Il n'y a pas moyen de parcourir rues et ruelles des agglomérations sans se faire agresser par des nuées de bambins, peut-être aux ordres de réseaux constitués, réclamant avec force quelques pièces ou voulant à tout prix cirer des chaussures propres. Difficile de se défaire de ces insectes à deux pattes, qui, s'ils n'obtiennent pas gain de cause, deviennent désagréables et insultants. Je sais, on m'a déjà fait le coup en faisant jouer la corde sensible.

Nous les nantis venant passer du bon temps dans un pays qui essaie de sortir de son marasme, pouvons faire un petit geste. Certes ce n'est pas une petite pièce qui viendra grever notre budget, il faut bien l'avouer. Mais être âme charitable nous condamne à se « coltiner » des membres de bandes demandant leur part. Les Arabes ont été les premiers à utiliser le téléphone sans fil et les nouvelles concernant la possibilité d'obtenir un peu d'argent vont plus vite que la vitesse du son. Il faut reconnaître aussi que l'immense partie des citadins vivent au seuil de la misère. Les mendians, les éclopés plus ou moins faux, s'attachent à nos basques et souvent sont durs à décrocher. On ne peut passer à côté de la multitude de marchands, ambulants ou pas, qui appellent, interpellent et s'ils réussissent à attirer notre attention sont près à déballer leur magasin pour vendre un article dont le prix est descendu d'un cran. Je ne suis pas un adepte du marchandage et j'ai horreur qu'on me force la main. Le fait de regarder un étalage se traduit souvent par de longues palabres soit pour faire entendre que l'on ne veut rien, soit pour faire comprendre que si on est à la recherche d'un objet, il est nécessaire d'un moment de réflexion, sans être opprassé par un laïus dépassant souvent le but de notre recherche. C'est épisant. Pourtant j'adore l'artisanat local et suis souvent sidéré par la qualité des produits proposés, fabriqués encore avec des moyens ayant à peine dépassé la frontière moyenâgeuse. J'éviterais de parler de la difficulté pour se garer, pour ceux qui comme moi, se déplacent avec leur véhicule. Je ne voudrais pas non plus insister sur la nécessité d'avoir une vigilance permanente, car les vols à l'arraché sont monnaie courante. Je sais qu'en évitant ces milieux je manque beaucoup de choses, car, en particulier, les principaux monuments et vestiges se situent dans les grandes villes qui ont en fait, et c'est normal, leurs principaux atouts attractifs. Je me suis aperçu, car pour pouvoir faire un choix j'ai dû marcher sur les pas des touristes, que pour bien s'imprégner de l'histoire, de la culture d'un pays une documentation, aussi fournie soit elle ne suffit pas. L'aide d'un guide est indispensable si l'on veut aller au fond des choses. Or au Maroc il y a des personnes qui sont agréées pour accompagner les gens et celles qui s'improvisent guide. Reconnaître les bons des mauvais tient de la gageure. Il faudrait mener une enquête sur l'authenticité des documents, soi-disant officiels, prouvant l'appartenance à la corporation. On m'a déjà rétorqué que pour éviter ce genre de piège il me fallait faire partie d'un groupe organisé où tout est organisé et sécurisé. Cela est fort probable sur l'organisation mais ce système vient à l'encontre de ma façon de vivre. J'aime trop mon indépendance et ma liberté pour les sacrifier au nom de l'instruction. Mes connaissances sont alimentées par mes lectures et des émissions éducatives télévisées qui me font mieux connaître les édifices en restant chez moi qu'en étant sur place. Par contre les mots et l'image ne suffisent pas. Il faut se rendre sur place pour apprécier à leur juste valeur le peuple et ses coutumes, le climat soutenant le mode de vie, pour percevoir les odeurs et se faire une idée des mets locaux. La découverte individuelle n'est pas restrictive. Compte tenu de tous les paramètres évoqués je laisse à ceux qui le veulent les chemins définis par les tour-opérateurs (il faut bien qu'ils gagnent leur vie) pour suivre en solitaire les méandres des itinéraires, pas toujours biens indiqués

sur les guides routiers. Il faut bien pimenter la sauce pour donner une impression d'aventure. J'ai donc privilégié la méthode campagnarde et les risques inhérents. Je crois avoir découvert par ce biais le Maroc populaire et populeux. Je ne vais pas revenir sur la rusticité des établissements d'hébergement et de restauration, l'insalubrité. La pauvreté règne en maîtresse mais ici tout est simple, authentique. Peut-être due à la période de fin d'année, pendant la majeure partie de mon circuit je n'ai pas vu l'ombre d'un individu ayant la couleur de ma peau venant d'Europe. Souvent à la fin de mon parcours journalier je me promène seul dans les rues à la lueur de pauvres réverbères. Je ne dépare pas dans le paysage car personne ne fait attention à moi, apparemment rien ne passant inaperçu. Beaucoup de personnes m'ignorent, quelques-unes se hasardent à me parler, m'interroger. On n'est jamais venu me demander l'aumône. C'est souvent moi qui suis le plus demandeur. Renseignement pour dormir, renseignement pour manger, pour me diriger etc. On a toujours été attentif à mes requêtes, poli et souriant. C'est ainsi qu'en évitant les dorures des circuits empruntés par des vacanciers avides de métamorphoses momentanées, sans oublier un certain confort, je me suis plu, pas toujours rassuré par les embûches possibles, à parcourir ces chemins où la nature n'est pas forcément hospitalière.

Un fait particulier a accroché mon attention. J'ai été surpris par le grand nombre de petits élèves, dans les petites villes, villages ou sur les routes campagnardes. Pour les reconnaître ce n'est pas difficile. Ils portent tous de petits cartables dorsaux. Je me demande ce que ceux-ci peuvent transporter tellement ils sont plats. Peut-être une trousse, un cahier et aussi un petit casse-croûte pour le midi. Les écoles, dans les bleds perdus se trouvent éloignées des habitations. Je vois mal les élèves faire de nombreux kilomètres, quatre fois par jour, pour s'instruire. Je ne vois qu'un casse-croûte pour minimiser à ces jeunes jambes les distances. C'est la première fois, pendant mes voyages marocains, que je remarque tant d'enfants se dirigeant vers un puits de science. Il y a peut-être un effort de scolarisation faite au niveau gouvernemental. Je n'aurais pas de réponse à ma question car je n'ai personne à qui la poser. Mais il y a un mais. J'ai pu observer que tous les enfants n'étaient pas logés à la même enseigne. Pendant que certains petits écoliers usaient leurs chaussures pour rejoindre leur classe, ou revenir, d'autres gamins (filles ou garçons), du même âge, sont au travail. Les uns assurent la corvée d'eau, d'autres surveillent des troupeaux de moutons. Les aiguilles de la pendule scolaire ne doivent pas marquer la même heure pour tous. J'ai encore une question sans réponse. Quel est l'avenir de la jeunesse qui a la chance d'apprendre les rudiments de l'écriture et du calcul ? Quand je vois l'éloignement des paysans du moindre petit bourg je me demande comment les écoliers pourront faire pour poursuivre des études secondaires. Le pensionnat ? Faut-il que le territoire soit capable d'en offrir. Et quand bien même ! Est-ce que les parents pourront subvenir aux besoins de leur progéniture ? Je ne vois qu'une solution et j'en ai perçu le résultat. Arrivés à une dizaine d'années les enfants sont mis sur le marché du travail. Les filles resteront à la maison pour aider la mère aux tâches ménagères, en attendant la volonté du père

pour un mariage convenable voire avantageux, les garçons seront mis dans les mains d'un patron, qui tout en exploitant la situation donnera un petit subside qui aidera, un peu, la famille de l'apprenti. C'est un peu de l'esclavage moderne. Ce mot est peut-être un peu fort mais n'est pas loin de la vérité. Je ne peux qu'écrire ce que j'ai vu, sans autres formes de procès. Les patrons d'un commerce sont des maîtres indéboulonnables. Ils surveillent, commandent (avec l'autorité que lui confère son statut) et empêchent. Celui qui coupe la viande, fait cuire les brochettes c'est le gamin. Si on veut payer il faut aller voir le chef, le seul autorisé à manipuler la monnaie. Une fois j'ai été choqué. C'était en pleine brousse. M'arrêtant devant une mesure je commande des brochettes. Dès que prête je mange la viande préparée par un très jeune serveur. Mon repas terminé je paye le patron installé à sa place de commandement. Avant de partir je glisse une pièce dans la main du gamin. Me disposant à sortir je suis sidéré de voir le chef du lieu subtiliser mon pourboire au gamin. Dans les grandes villes ce n'est pas mieux, surtout chez les artisans. Ferronniers, menuisiers, tanneurs, travail des terres cuites, filatures, j'en passe, beaucoup emploient une main d'œuvre extrêmement jeune, corvéable à merci et rentable à souhait. Bien sûr le système est condamnable mais si l'on réfléchit bien, le temps n'est pas très loin où nos parents arrêtaient l'école au primaire, pour les plus chanceux, pour subvenir aux besoins familiaux. On a certes évolué depuis mais la comparaison des situations permet de mettre en évidence un décalage d'un siècle qui aura beaucoup de mal à être comblé.

Un autre point m'a étonné. J'ai remarqué que beaucoup de Marocains, quelle que soit l'importance de la ville, passent par les points de vente de nourriture à emporter ou à consommer sur place. Dans ce dernier cas le plat le plus en vogue est le poulet-frites. Ce qui est surprenant c'est de voir que le volatile et les pommes de terre sont engloutis à l'aide des doigts, les couverts étant inutiles. La plupart du temps il n'y a pas de serviette, mais certains établissements possèdent un lavabo permettant de se laver les mains. Si rien n'est prévu il faut que le consommateur envisage le nécessaire d'essuyage.

On parle beaucoup en France des femmes et du voile. Qu'en est-il au Maroc ?

De mes observations j'ai pu constater que dans les campagnes les femmes sont très peu visibles. Celles que l'on peut croiser sont souvent voilées. Dans les villes comme Oujda, par exemple, beaucoup de jeunes filles ou de jeunes femmes ne sont pas couvertes et cela ne semble choquer personne.

Les forces de l'ordre

Les casquettes des policiers et des gendarmes fleurissent en nombre dans les villes et sur les réseaux routiers. Les barrages sont innombrables. Je dois reconnaître, que malgré la faute de conduite signalée, je n'ai jamais été arrêté. Il semblerait que les étrangers ne soient pas la cible privilégiée. Par contre les autochtones sont soumis aux

contrôles serrés. L'autorité a l'air d'être musclée dans le pays.

Certaines personnes qui vont lire mon texte vont dire que nous n'avons pas visité le même Maroc.

Il est fort probable que nos opinions divergent. La seule explication réside dans le fait que le procédé de découverte est différent et que les approches peuvent s'opposer.

À ce jour je crois avoir parcouru une grande partie du pays d'est en ouest avec des poussées jusqu'à Marrakech. Je ne suis pas sûr que je referais ce genre de périple dans les mêmes conditions. Pourtant il me reste encore beaucoup de choses à découvrir dans le sud. Mais j'ai du mal à prendre, seul, certains risques. Je ne crains pas de malversations sur ma personne. J'entrevois simplement les difficultés en cas d'accident ou de panne de véhicule de problèmes physiques, de maladie. La seule solution qui puisse me satisfaire est de participer à des randonnées ou à des safaris organisés sur place au risque de perdre une partie de mon indépendance. Projet à mijoter.

Fin de la conclusion ou conclusion de la fin

L'année 2003 se termine comme elle avait commencé. Pendant près de 365 jours j'ai fait beaucoup de déplacements alternant bateau et voiture, parcourant avec ces moyens près de 40 000 kilomètres (le tour de la terre) et mettant le pied sur trois continents. Il a fallu pour se faire jongler avec les tenues vestimentaires les plus diverses pour passer de -20°C à +40°C. En quelques mots je vais faire un résumé en citant les pays dont j'ai foulé le sol.

Voyage en bateau

1. Cargo : Canada en passant par l'Italie pour le retour.
Près d'un mois de mer.
2. Croisière : quinze jours. Grèce, Croatie, Monte-Négro, Italie. Je peux aussi signaler la Sicile et la Corse.

Voyage en voiture

(Aller-retour) Traversée de l'Italie, Autriche, Hongrie, Espagne, Portugal, Maroc.

Si je compte bien cela fait dix pays différents. Pour arriver à mon montant kilométrique il faut ajouter à l'intérieur de l'hexagone quelques parcours m'ayant amené à le traverser d'est en ouest.

Ces deux modes de voyage m'ont amené à faire une petite analyse comparative entre la route et la mer

Depuis quelques mois j'ai fait en sorte de consigner mes dépenses, du moins celles concernant mon clos et mon couvert. Pour mieux comprendre mon étude il faut se mettre dans ma peau et prendre en compte les critères suivants

1. Je voyage seul.
2. Je choisis en général (ce n'est pas toujours le cas car les circonstances ne me sont pas toujours favorables) un lit et un couvert qui, qualité-prix, restent conformes à mon tempérament et à la hauteur de mon portefeuille.

La route

Hormis le Maroc où les prix ne peuvent avoir de concurrence, au détriment de la qualité, je crois pouvoir dire qu'une journée de voyage se tient, suivant les secteurs traversés et les pays, entre soixante et cent euros. Ce n'est qu'une moyenne issue d'une courbe fluctuante. Dans ce que j'ai dévoilé je ne mets en évidence que le coucher et les repas. Quand je choisis le système routier il faut inclure dans la facture le carburant, l'autoroute. Cela se paye en monnaie sonnante. Mais il y a des dépenses plus insidieuses. Je compte que dans l'année j'ai fait 20 000 kilomètres en voiture. Ce qui revient à dire qu'elle est passée deux fois au garage pour vidange. Je ne parle pas des organes tels que les pneumatiques, les plaquettes de frein etc. Si vous avez un doute dans ma comptabilité, il ne faut pas oublier, dans le cas présent, la traversée, aller-retour de mon carrosse et de ma noble personne, qui m'est revenue, à peu près à 180 euros, pour passer de l'Espagne au Maroc et vice versa.

La mer

Quand on regarde les tarifs proposés on peut avoir une hésitation. Je ne m'attarderais pas sur les croisières mais m'appesantirais sur les traversées en cargo, mon transport maritime préféré.

Les coûts sont aussi très fluctuants. Ils varient suivant la destination, la compagnie ou la cabine (quelque fois les cabines dites singles sont plus onéreuses) et parfois l'époque de l'année demande un supplément. Si l'on ne va pas chercher midi à quatorze heures la journée oscille entre soixante-dix et cent euros. Compter beaucoup plus pour une expédition aux pôles, par exemple.

Si je me suis amusé à faire cette comparaison c'est en premier lieu pour faire un point personnel, mais aussi pour faire admettre à certains de mes contrevenants que l'un dans l'autre je trouve un équilibre financier entre ces deux modes de transport. Aux plus récalcitrants je fais une simple démonstration.

Je veux aller de Toulouse à Bruxelles avec mon véhicule (je ne

parlerais pas de l'avion car ma phobie ne me donne pas de moyens de comparaison. Je ne peux parler que de ce que je connais). Si on n'est pas un fou de la pédale et qu'on est un tant soit peu prudent, il faut compter au moins une journée et demie. Or 24 heures comportent deux repas, à environ quinze euros chacun et une nuit. À ma connaissance l'hôtel le plus abordable, sans faire de pub, est celui faisant partie de la chaîne Fl. Compter 27 euros, en moyenne car les prix varient d'une région à l'autre, plus le petit déjeuner. On en est à environ soixante euros, sans faire de folie. Je ne m'amuserais pas à faire paraître le carburant, les frais autoroutiers et ceux qui se déclinent sur ma note de frais.

Tout compte fait, en ce qui me concerne, mer ou terre, ce n'est pas le décompte financier qui m'arrête trouvant un équilibre entre les deux moyens d'évasion. Mais il faut comparer, en dehors de cet aspect, ce qui est comparable. Ces deux modes de transport ne sont pas à mettre en parallèle, les attentes n'étant pas de même nature. Je n'expliquerais pas les différences ici sur les motivations de mon sujet choisi, ceci n'étant pas le but. Je me suis écarté du sujet de mon dernier voyage pour clôturer une année bien remplie sur le plan touristique.

Je vais terminer sur une note un peu plus anecdotique.

Les pays de l'Europe que j'ai pu traverser ne posent pas de problèmes concernant les visas. Quelques pays encore, pas pour longtemps, préfèrent le passeport au permis de conduire. Ce document reste encore incontournable. Je serais incapable de compter les mains qui ont consulté le mien, ni les doigts qui l'ont feuilleté. Il a trois ans d'existence et il est presque rempli par des visas divers. Mais voilà ! la multiplicité des tampons d'origine diverse me fait paraître un peu suspect aux yeux des contrôleurs des différents pays où je mets le pied. Je fais l'inventaire des visas qui m'ont été accordés.

Chine, Hong-Kong, Sri Lanka, Taïwan, Corée du Sud, États Unis, Canada, Égypte, Maroc (deux fois)

Quand on fait le tour de ces pays, pas tous recommandables, on peut apercevoir le spectre du terrorisme, de la drogue, du banditisme, de contrebande, d'émigration clandestine, de filières mafieuses. Il faut se mettre à la place des surveillants de frontières quand, en outre, le passeport appartient à un natif de Tunisie possédant la nationalité française. Il y a parfois de quoi se poser des questions. Heureusement que mon long passage en Algérie ne figure pas.

Je crois avoir dit ce que j'avais à dire sur mon dernier voyage de l'année en faisant un petit récapitulatif sur ce qui l'a précédé. Ce petit compte rendu est fait en début 2004. À ce stade je peux dire que ce millésime a bien débuté et que les projets d'escapade ne manquent pas. Mais de ce qui se passe dans la tête à la réalisation des rêves il y a parfois un long chemin qui ne mène pas forcément au but assigné. À voir et à suivre.

Montauban, février 2004

Annexe 10 - Étude comparative entre la France, l'Italie, l'Autriche et la Hongrie

La Hongrie est de loin le pays le plus avantageux financièrement. À mon avis il n'y a que le gasoil qui est à peu près comparable au prix du notre à ce niveau. Toujours à mon avis c'est l'Italie qui détient le pompon. Le diesel tourne en moyenne à 0,86 euro, hors autoroute. Chez nous on trouve le même prix sur les grands axes ou pompes privées, mais les grandes surfaces offrent des prix qui environnent les 0,75 euro. Encore à mon avis c'est l'Autriche la mieux placée. On trouve tous les prix. Il existe même des pompes qui proposent le carburant à 0,67.

En ce qui concerne les réseaux routiers tous les pays offrent des voies secondaires en très bon état. Quant aux autoroutes le problème est divers. En Hongrie, elles sont pratiquement inexistantes. En Autriche celle que j'ai empruntée sur près de 300 kilomètres est gratuite (il semblerait que certaines parties du réseau soient payantes). En Italie le réseau autoroutier est excellent mais payant. J'aurais bien voulu étudier la différence avec nos prix. Mais voilà contrairement à la France les tickets ne comportent pas la distance franchie. Je suis donc forcé d'avoir un a priori. Il me semble que le prix du kilomètre est plus élevé en France. Encore faut-il pouvoir comparer ce qui est comparable car même chez nous, en fonction de la société et du nombre d'ouvrages d'art il existe des écarts sur les taxes kilométriques. Sans être chauvin j'ai une préférence pour notre système routier. La qualité et les prestations me semblent meilleures

Dans ces trois pays l'allumage des codes est obligatoire même en plein jour. Personnellement je suis pour cette mesure. Quant aux limitations de vitesse elles varient partout en fonction des difficultés de l'itinéraire et sont toujours bien indiquées aux moments opportuns.

La signalisation routière quel que soit le pays, est très bonne. Il y a de petites différences et des particularités mais tout est net. La meilleure preuve, malgré la méconnaissance des langues, je me suis toujours repéré aisément et lorsqu'il y a eu égarement il ne s'agissait que d'erreurs m'incombant.

Les codes de la route ont un règlement identique. À quelques nuances près. Hormis la France, le triangle de signalisation est obligatoire dans les trois autres pays.

Si un jour vous allez en Autriche, mis à part les mots hôtel, restaurant vous ne serez pas pris au dépourvu par d'autres. Pour ce faire coiffer chercher le mot « friseur ». Celui-ci, disparu depuis longtemps de notre langue, est resté ancré chez nos camarades. De même WC est largement dépassé par « toilettes ». Enfin, Si vous cherchez la gendarmerie il suffit de demander la gendarmerie, avec la même orthographe.

Ma conclusion

Comme à mon habitude, quand je fais ou termine quelque chose il y a toujours un petit retour sur moi-même. En premier lieu je me demande combien mon voyage m'a coûté. J'ai noté quelques éléments (après avoir fait des arrondis).

Dépenses autoroute (tous pays confondus) : 130 euros, (je n'ai pas toujours emprunté ces voies).

Dépenses de carburant : je n'ai pas noté mais j'ai pu faire une moyenne en fonction de la consommation théorique et en prenant comme base le gasoil à 0,80 euro le litre. Environ 120 euros. La consommation étant directement dépendante de la vitesse, je peux dire que sur autoroute ma vitesse moyenne était de 110 kilomètres par heure.

Au fur et à mesure j'ai divulgué mes frais de restauration et d'hébergement. On peut se faire donc une idée de mes dépenses dans ce sens. Il faut dire que je ne peux préciser des dépenses annexes que je n'ai pas comptabilisées.

On peut considérer que ce genre de périple n'est pas très avantageux. C'est vrai il peut y avoir mieux. D'autant que je n'ai rien trouvé de spécial, à mon goût dans ce pays. Mais pour le savoir il fallait y aller.

Je ne regrette rien car, où que j'aille, il y a toujours des découvertes à faire et, ce n'est pas le moindre, dans ces échappatoires je trouve une liberté totale, j'oublie mes soucis et mes problèmes, je suis autonome. Pour moi l'indépendance et la liberté, même si le portefeuille reste maître du système, valent de loin, et passent en premier, tous les plaisirs, et si ceux-ci se mêlent de la partie j'en suis d'autant plus satisfait.

Montauban, novembre 2003

Annexe 11 - Terres Australes Françaises, la Nature, les blessures engendrées par l'Homme et les remèdes apportés pour panser les plaies

Il restera toujours des cicatrices.

Avant-propos

On peut poser la question. Où se situent les Terres Australes Françaises ? Je doute fort que les réponses aient un pourcentage positif. Peu de personnes peuvent situer ces îles dans l'océan indien. Pendant longtemps j'aurais été incapable de répondre, dans le cas où on m'aurait posé cette interrogation. L'école, le lycée, ne m'ont pas informé de leur existence et je le regrette beaucoup. Je les ai connues bien après ma scolarité (j'en donnerais l'explication dans un autre chapitre). Beaucoup plus tard j'ai pu les saluer, enfin, sur place.

Ces petits territoires n'ont pas beaucoup marqué l'histoire de la France. Pourtant des Français, grâce à eux, bien qu'en faisant passer leurs intérêts avant le patriotisme (ou prenant celui-ci en compte pour faire avancer leurs projets), ont permis au pays d'avoir dans son giron des terres qui posent des problèmes environnementaux mais qui apportent une base solide pour étudier, analyser, comprendre, approfondir, surveiller, sauver, prévenir et aussi pour condamner des pratiques, en essayant de sensibiliser, afin de ne plus commettre à nouveau les erreurs du passé.

Vaste programme Coûteux en moyens et en hommes travaillant pour des causes différentes mais allant souvent dans le même sens pour le bien de la nature, de la nation, des hommes en général.

En dehors de ces aspects « économico-politico-bienfaisants », le passé a laissé la trace d'une histoire (voire des) sur ces territoires. Rien ne transpire dans les manuels d'histoire pour pouvoir saluer le courage de certains hommes et femmes, et enfants peu concernés par les affaires mais involontairement entraînés dans une épope qui a parfois tourné à leur désavantage. Leurs faits et gestes restent comme des pions anodins sur l'échiquier national. Pourtant les îles sont stigmatisées par des tombes devenues de plus en plus anonymes, usées par le temps et les éléments. Seuls quelques écrits font remonter en surface quelques noms que la mémoire oublie. Bien des personnes ont marqué leur passage, par leur travail et parfois ont laissé leur vie, sur ces terres qui ont vu naître, pour certains des espoirs pour une existence future meilleure, n'ayant pas grand-chose à perdre en Métropole alors que d'autres ont perdu leurs illusions dans des défaites amères et coûteuses.

On peut parler d'essai de colonisation. Pour une fois celle-ci s'est faite sans guerre. Les indigènes n'auront pas souffert de la conquête et d'une quelconque subordination, et pour cause, aucune peuplade n'a habité ces territoires. Seuls les animaux endémiques ont eu à supporter le poids de l'homme et des calamités qu'il a drainées derrière lui.

Je me suis arrangé jusque-là pour placer dans ma chronologie les faits les plus marquants s'étant déroulés dans les journées. Il m'a fallu attendre la fin de mon périple pour avoir le maximum de renseignements afin d'encadrer au mieux les sujets ne pouvant être dépecés' jour après jour. À l'issue de mon séjour dans les îles australes, je suis donc en mesure de faire une analyse globale. Il va sans dire que j'écris en fonction de ma sensibilité, de ma perception des éléments et aussi des connaissances que je possède. Mon voyage m'ayant apporté beaucoup d'éléments je mets ceux-ci en parallèle avec mes acquis, tout en engrangeant les nouveautés pour placer en finalité, en fonction de mes convictions, le résultat de mes réflexions. Les personnes ayant vu ou vécu les mêmes choses que moi peuvent avoir une approche différente dépendant de leur niveau de réceptivité. Étant l'élève et le maître de ma propre philosophie je reste responsable de mes propos.

N'ayant pas d'ordre préférentiel pour construire mon texte, je vais le tronçonner en parties n'ayant pas forcément de lien entre elles, en essayant néanmoins de conserver une certaine logique.

Mon aventure

Ce mot peut paraître excessif. Je le fais mien car je n'ai pas d'autres termes à ma disposition. J'y mets donc une définition qui m'est particulière. Pour moi l'aventure est une approche du futur, vue en points d'interrogation entrecoupée de points de suspension. C'est une affaire qui se prépare sans avoir tous les atouts en main. Il faut avoir une base de départ et un but. Ces deux points définissent une direction à suivre. Entre les deux il y a une grande partie d'inconnues. C'est aussi un projet demandant une prise en compte de moyens à définir en fonction des besoins décelables et souvent ceux qui peuvent être supposés. Je n'ai rien d'un Christophe Colomb, explorateur et aventurier, qui possédait ces critères de base pour découvrir un espace énigmatique. S'il savait d'où il partait, il avait un objectif qu'il n'était pas sûr d'atteindre (l'histoire l'a prouvé). Pour moi le cas est très différent. Je n'ai ni sa témérité ni sa hardiesse. Je suis trop prudent, voire froussard dans quelques circonstances, bien que parfois une certaine inconscience m'ait poussé à prendre des risques inconsidérés dus à un manque de préparation, de méconnaissances ou à un fatalisme quelque fois provocateur. Adviendra ce que pourra.

Dans le cas présent ayant un parcours parfaitement jalonné où les embûches sont quasi inexistantes (certes où il y a la vie il y a la mort) je

considère mon voyage austral (entre Réunion et les îles) comme une aventure. Je n'allais pas vers une (erre inconnue et non répertoriée) Je me dirigeais simplement vers des îles qui m'étaient méconnues. Mon déplacement ne représentait aucun danger (sauf contradiction du destin). J'étais pris en charge à Z. donc pas de préoccupations du jour et du lendemain. C'est de ce côté-là que le mot moyen prend sa place, car rien n'est gratuit. À ce niveau-là je peux mettre Découverte comme synonyme à Aventure Tout étant organisé, encadré, il ne me restait plus qu'à découvrir des terres que peu de personnes connaissent et un environnement qui ne m'était pas familier.

J'avais mon point de départ, mon but et les moyens de mes prétentions. Je possédais donc les bases d'un aventurier sans avoir à supporter le moindre souci du déplacement et de ma subsistance.

Il me faut reconnaître que j'ai eu la chance de faire mon voyage pendant l'été austral ce qui m'a dispensé de subir les rigueurs d'une nature tapageuse.

Mes impressions et mes états d'âme

Mes découvertes ont débuté dès le départ de la Réunion en mettant le pied sur le Marion Dufresne. Ce n'est pas un cargo, ce n'est pas un navire de croisière mais il a un peu des deux. Si je connais les deux catégories de navires le type du dernier m'est totalement étranger pour la simple raison qu'il est unique dans le monde (voir descriptif). Pour les mêmes raisons les personnes que j'allais fréquenter n'étaient pas de la même trempe, peut-être conditionnées par les missions du bateau, que celles que j'avais l'habitude de côtoyer dans mes multiples voyages. Dès le premier jour je me demandais comment j'allais pouvoir slalomer dans ce milieu peu familier et si j'allais facilement m'y intégrer. J'avais 28 jours à passer à bord dans cet environnement. Mes petites inquiétudes devaient être visibles car il y a eu des répercussions plus tard. Un autre sujet me tracassait. Normalement, quand je prépare un périple, je me documente. Cette fois-ci je n'avais rien fait. Je commence certainement à avoir des faiblesses. Pourtant j'aime bien savoir où je mets les pieds et posséder un minimum de renseignements avant d'entreprendre. D'un autre côté je savais qu'êtant pris totalement en charge je n'avais pas de soucis à me faire et pouvais vivre le jour le jour sans me casser la tête. La facilité favorise la fainéantise. Je me suis rendu compte, tardivement, que j'aurais pu prendre quelques renseignements qui m'auraient bien servi par la suite. Il faut dire aussi, cela peut ressembler à une excuse, que j'avais pris une décision. Depuis que j'avais quitté Montauban, mon esprit était un peu embrumé par des soucis. Je savais que je partais pour six mois. Je laissais derrière moi une maison relativement isolée, sans surveillance. En outre, celle-ci étant située très près du Tarn, rivière capricieuse sujette à des inondations intempestives, ne me laissait pas tranquille. Cela je le savais très bien avant de partir. J'avais mesuré mes risques en comptant un peu, beaucoup, sur

la chance. Il n'empêchait que ça travaillait dans ma tête. Et puis je laissais derrière moi une famille. Ne sachant pas moi-même où j'étais au moment M je ne pouvais être joint. Il n'y avait que moi qui pouvais, à l'occasion, téléphoner tout en sachant qu'en cas de problème je n'avais que peu de ressources pour y remédier. Tout ça tourbillonnant, sans pour autant m'assombrir, fatalisme obligeant, j'avais pris la décision de faire l'impasse sur tout en embarquant sur le Marion. Pendant un mois j'ai fait le vide dans ma tête. Et j'y ai réussi. Mais il ne faut pas se tromper. Si je me suis libéré de mes soucis potentiels je n'ai oublié, ni famille, ni amis. Plus de quarante correspondances écrites en une vingtaine de jours peuvent prouver, s'il le fallait que mon esprit, en éliminant certaines données, n'a pas pour autant occulté quelques liens.

C'est donc avec un esprit débarrassé de tous problèmes inhérents à ce que j'ai laissé en amont que j'ai entamé ce voyage particulier pour essayer de m'infiltrer dans un système tout à fait nouveau.

Découvertes et cohabitation

Deux plats de résistance qu'il me faudra assimiler, avec le moins de grimaces possibles, pour que mon périple devienne un régal.

Comme je l'ai dit j'ai embarqué les « mains dans les poches » sans aucune préparation. Néanmoins j'avais en possession un petit document fourni par mon agence de voyage. Succinct, synthétique, il donne un aperçu global de ce qui attend le touriste. Comme je le trouve relativement bien fait, je le livre intégralement au lecteur qui, comme moi, pourra avoir une petite idée de ce qu'il va découvrir.

Renseignements généraux

Géographie

À 13 000 kilomètres de Paris, à 2 000 kilomètres de toute terre, à 5 000 ou 6 000 kilomètres de tout continent, les trois îles des Terres Australes et Antarctiques Françaises (T.A.A.F.) semblent inaccessibles. En effet, aucune liaison aérienne n'est assurée sur ces îles et seule une liaison maritime permet le contact entre les bases scientifiques des îles.

Situées entre les 40^{ème} Rugissants et les 50^{ème} Hurlants, elles se trouvent perdues au milieu de l'Océan Indien. Ces latitudes correspondent à celles de la France dans l'hémisphère nord. Toutefois, la dissymétrie des masses terrestres entre les deux hémisphères donne de très grandes différences météorologiques (à noter que la Terre Adélie sur le continent Antarctique, se place sur le cercle polaire sud, soit plus éloignée du pôle que le Cap Nord en Norvège). Le froid en provenance du continent gelé n'est arrêté par aucune terre. Les vents sont en moyenne plus forts et plus

froids.

Kerguelen

C'est l'archipel le plus grand et le plus austral. Situé à 49° Sud à la frontière de l'Océan Indien et l'Océan Antarctique, il est la zone émergée d'un grand plateau sous-marin.

Constitué de la Grande terre et de nombreux îlots, la superficie totale est de 7 200 kilomètres carrés, soit l'équivalent de la Corse.

Exceptée la péninsule Courbet, Kerguelen offre un caractère escarpé avec de nombreux fjords.

Son point culminant est une superbe montagne de 1 850 mètres d'altitude. Le mont Ross est très escarpé et recouvert de magnifiques glaciers suspendus, laissant descendre vers la mer de grandes langues glaciaires.

Le calot et glacière de Cook culminant à 1 049 mètres recouvre une grande partie de la Grande Terre à l'ouest, du côté des vents dominants.

À noter aussi la fameuse Arche des Kerguelen, malheureusement effondrée aux alentours de 1910, au grand désespoir de M. Kauffmann (voir bibliographie).

La base de Port-aux-Français est le seul endroit « habité » de l'île. Une impression un peu austère au premier abord laisse vite la place à une chaleureuse ambiance. Le personnel est en effet renouvelé tous les six mois ou un an et la mixité a été inaugurée en 1995. Quelques dizaines de bâtiments assurent la vie sociale et professionnelle des quelques 70 « habitants » temporaires.

Crozet

L'archipel des îles Crozet, d'origine volcanique, regroupe cinq îles. L'île des Apôtres et l'île des Pingouins sont quasiment inabordables. L'île aux Cochons est aussi très hostile et ne fait que dix kilomètres de diamètre, mais accueille la plus grande colonie de manchots royaux au monde : plus d'un million d'individus. Le groupement de l'île de l'Est et de la Possession sont les deux îles principales. Seule la baie du Marin sur l'île de la Possession qui accueillit dans les années 60 la base de Alfred Faure, permet aux navires de mouiller temporairement.

L'île de la Possession, de forme circulaire, culmine à 934 mètres. D'un diamètre d'une quinzaine de kilomètres, elle abrite de nombreuses criques et baies très typiques, aux falaises souvent abruptes.

Le jardin Japonais et la baie Américaine font partie de ses plus

beaux sites. La base Alfred Faure héberge une vingtaine d'habitants sur le même principe que Port-aux-Français.

Saint-Paul et Amsterdam

D'origine volcanique, ces deux îles très rapprochées sont les moins australes du groupe. Elles sont situées en effet à 37° Sud, leur conférant un climat plus tempéré, le climat plus froid de ces voisines subantarctiques ne se retrouvant alors qu'au-dessus de 500 mètres d'altitude sur l'île d'Amsterdam. Seul point commun : la force du vent et la dureté de la mer qui rend tout débarquement en bateau des plus périlleux par gros temps.

Saint-Paul est un volcan de deux kilomètres de diamètre, culminant à 244 mètres. Le cratère est en partie effondré, rendant accessible son « lagon » par une passe étroite qui fait de cette île un véritable refuge pour les naufragés. Les sources d'eau chaude et des terres chaudes montrent encore une activité certaine.

Une température estivale permet de se baigner dans le lagon en compagnie des otaries ou de flâner sur les pentes du cratère dans de grandes herbes en compagnie de gorfous sauteurs (manchots). Quelques albatros nichent à la belle saison et les pétrels et puffins colonisent à nouveau cette île qui a été récemment « dératisée » et « délapinisée » pour permettre le retour de ces oiseaux menacés pour certains de disparition. Une première pour une île de cette superficie !

Il n'existe aucune occupation humaine permanente sur cette île et seuls subsistent les restes des habitations et de l'ancienne conserverie de langoustes des tragiques « oubliés de Saint-Paul ». Une maison est encore debout servant de refuge pour les missions scientifiques ponctuelles et pour tout marin cherchant un abri dans le lagon.

Amsterdam n'est guère plus grande avec 56 kilomètres carrés de surface et ses dix kilomètres de diamètre. Cette île se présente comme un cône volcanique tronqué à 600 mètres d'altitude, formant alors un plateau et une caldera culminant au plus haut à 881 mètres. La partie sud-ouest de l'île s'est effondrée formant des falaises impressionnantes.

Ainsi, le site d'Entrecasteaux au Sud est un magnifique cirque protégé de toute part par des falaises vertigineuses de plus de 700 mètres par endroits. C'est dans ce site enchanteur que se réfugient des dizaines de milliers d'albatros à bec jaune et de gorfous sauteurs.

Martin de Viviès, anciennement La Roche Godon, est une base d'aspect très sympathique avec des jardins fleuris et des bâtiments colorés qui lui donne un air méditerranéen. Elle héberge une vingtaine d'habitants temporaires, de la même manière que les autres bases.

Histoire

Les îles Kerguelen furent découvertes par Yves de Kerguelen de Trémarec en 1772.

Aucune population n'a jamais existé sur ces îles. Plusieurs tentatives d'exploitation seront plus ou moins bien menées. Il reste essentiellement les ruines de l'ancienne station baleinière de Port Jeanne d'Arc aux Kerguelen, ainsi que quelques traces de la conserverie de l'île Saint-Paul. À noter cette terrible aventure des « oubliés de l'îles Saint-Paul », où périrent de nombreux ouvriers abandonnés pour raison économique. Ces îles furent donc essentiellement marquées par l'exploitation intensive des richesses marines : baleines, éléphants de mer, otaries à fourrure, langoustes et par des tentatives d'élevage de moutons aux Kerguelen. Après-guerre, les missions scientifiques prirent le dessus et aboutirent à la situation actuelle.

Climat

Un rappel important : les saisons sont inversées dans l'hémisphère Sud. On est donc en été au mois de décembre et en automne au mois de mars.

Si Saint-Paul et Amsterdam bénéficient d'un climat relativement clément (les 25°C sont courants en été), il n'en est pas de même pour Crozet et Kerguelen.

Ces deux groupements d'îles sont situés sur la convergence subantarctique, l'endroit où les eaux chaudes de l'océan Indien plongent sous les eaux froides de l'océan Antarctique.

On y trouve donc un climat frais avec une légère amplitude thermique dû à la masse océanique : aux alentours de 2°C en hiver et 10°C en été.

La zone située entre les 40° et les 60° Sud est réputée pour ses vents continus et violents d'ouest en est : une moyenne de vent de quarante kilomètres par heure est normale, des bourrasques de cent kilomètres par heure sont courantes. Le temps est donc très changeant, faisant alterner dans une même journée plusieurs grains de neige et du ciel bleu même en été !

En lisant les lignes qui précède on a l'impression d'avoir fait 'le tour du propriétaire' La réalité est tout autre. Si l'approche reste bonne il est indispensable d'aller sur place pour mieux se rendre compte de la particularité de ces îles.

Chaque touriste était venu avec une motivation différente Les recherches de l'un ne correspondent pas forcément avec les aspirations de l'autre.

Je ne suis pas un scientifique. Je ne possède aucune spécialité dans un quelconque domaine, même si mon expérience professionnelle m'a fait flirter avec quelques spécificités locales. Mes connaissances limitées ne m'empêchent pas d'avoir des impressions, des impulsions, des conclusions qui resteront bonnes tant que personne ne vienne les contredire.

Le touriste encadré, ne peut faire ce qu'il entend, pour aller quand et où il veut. On le guide et on lui montre ce que l'on veut bien lui montrer. J'étais libre de mon choix. Je suis ou ne suis pas le programme proposé. Ne pas suivre aurait été une erreur, car dans ces terres hostiles et dangereuses il aurait été imprudent de vouloir naviguer à son rythme. En plus j'aurais manqué beaucoup d'occasions de m'instruire. Par contre, en fonction de l'emploi du temps préconisé et des possibilités mises à disposition, je pouvais m'isoler pour des contemplations personnelles ou soustraire de mes réflexions des conclusions qui, je l'espère justes, car ne possédant pas tous les éléments, ne seront pas trop loin de la vérité, suivant mes convictions. Beaucoup de sujets ont éclairé ma lanterne. En faisant défiler mon raisonnement tel que l'a perçu mon intellect je vais essayer de décrire mes observations accompagnées de mes réactions, qui ont une valeur relative, mais qui dénotent au moins mon point de vue. Les thèmes différents montreront l'éventail, peut-être la complexité et le coût, des problèmes de ces terres australes où l'homme a fait du mal mais où l'homme a du mal à réparer les dégâts qu'il a occasionnés.

Ma découverte de la nature

En mettant les pieds pour la première fois sur les îles, bien qu'en utilisant les moyens modernes de l'homme, mon esprit s'est dirigé rapidement sur un environnement millénaire. Chaque île est très spécifique et chacune d'elle ne ressemble pas à ses sœurs. Mais avec le recul, je leur trouve un air commun. La rudesse de la nature.

En arrivant on est subjugué par leur beauté sauvage faite d'aridité. Pas un arbre écorché (sauf Amsterdam) l'horizon. Même de loin on devine la roche à nu. Pourtant le vert est prédominant. Effet d'optique. Sur terre on s'aperçoit vite que l'herbe est une denrée rare. Seule une petite végétation locale arrive à teinter un sol très pauvre. J'ai eu la chance de découvrir ces îles sous un ciel clément (chose paraît-il exceptionnel). Même l'océan y a mis du sien. Aucun remous coléreux, n'a entravé mes approches.

Je ne suis pas un virtuose dans le domaine de la photographie et par conséquent je ne suis pas très outillé pour reproduire des images reflétant ce que j'ai pu ressentir. Je trouve que les cartes postales, même les mieux réussies, ne sont qu'un pâle reflet de la réalité. Le poète le plus performant restera toujours fade pour tenter toute description. Le lyrisme dans lequel il s'épuisera à mettre en valeur cette nature, ne compensera jamais la magnificence du décor. La télévision propose souvent

d'excellents documentaires sur les sujets animaliers ou sur la nature. Les changements de température, les variations du temps, les odeurs ne seront jamais sensorielles.

Comme on va pouvoir le voir, je vais « ratisser » large pour décrire une nature qui mérite une attention particulière. Les propos qui suivent vont tenter de faire une description la plus pointue possible où mes observations vont se confronter avec ma sensibilité, à défaut de connaissances plus poussées.

Le côté environnemental et l'aspect écologique

Mes écrits sont issus de quelques recherches provenant des explications données sur place ou puisées dans certains documents. Il est évident que ma synthèse reste toujours sujette à caution.

Pendant des siècles bien que connues et peu explorées, ces îles australes ont été négligées par l'homme. Mal situées par rapport aux grands axes de navigation, et hostiles, elles n'offraient aucun intérêt commercial ou stratégique. Seuls des navigateurs en voie de perdition ou des marins naufragés ont mis le pied sur ces terres qui semblent avoir été abandonnées par Dieu lui-même. Certains astrologues ont aussi vécu quelques temps sur ces îles pour des observations célestes. L'histoire de ces hommes, qui n'ont eu qu'un passage éphémère, sauf ceux qui reposent éternellement sous un linceul de pierres balayé par le vent, mérite d'être connue mais ce n'est pas le but de mon propos.

Il faudra attendre le XIX^{ème} siècle pour que l'on s'aperçoive qu'il y avait moyen de tirer quelque chose de ces îles surplombant un océan, souvent très difficile.

« Préservées pendant longtemps de toutes activités humaines les terres australes françaises (TAAF), parce que converties récemment, ont connu aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècle une période d'occupation humaine qui a entraîné des modifications de leur écosystème (Dixit Mme Girardin, Administrateur des TAAF puis ministre de l'Outre-Mer, jusqu'en mai 2005). »

Auparavant, seuls les animaux acclimatés à ces territoires menaient en toute tranquillité la vie que Dame Nature leur avait octroyée. Dès son arrivée, avec des vues bien précises, l'homme a été l'unique artisan des outrages qu'il a fait subir à cet univers qui ne manquait pas pourtant de montrer son hostilité. Poussé par ses envies de puissance, par ses besoins de profits, il s'est attelé à des tâches qui ont toutes échoué, laissant derrière lui des traces profondes qui perturbent encore, et encore pour longtemps, la faune et la flore, en détruisant l'équilibre naturel.

Les méfaits volontaires de l'homme

Il n'est pas dans mon intention de reprendre l'histoire complète, et très intéressante, des différents acteurs ayant métamorphosé la fragile stabilité de l'écosystème. Je prends juste le temps de faire quelques petits rappels, pour mettre en évidence l'ampleur des dégâts.

L'archipel des Kerguelen

Il est composé d'une grande île comportant une montagne s'élevant à près de 2 000 mètres avec un glacier nommé Cook, appelée Grande Terre et de près de 300 îlots. Celle-ci était appelée « Ile de la Désolation » par les premiers navigateurs. Il n'est pas besoin d'un croquis pour décrire la vision des marins. Pourtant la vie existait. C'est le milieu animal justement qui allait attirer un armateur havrais pour venir s'implanter, air XX^{ème} siècle sur cette terre inhospitalière et construire l'unique usine baleinière que la France ait connue. En effet la richesse de ses parages en cétacés, a fait se précipiter des flottilles de chasseurs vers le sud de l'océan indien. Un complexe de transformation de ce mammifère marin en huile, sur place, présentait des avantages. Construite en 1908, cette usine fonctionna à peu près normalement pendant trois ans. Dans cette période, 442 baleines furent traitées (plutôt mal). L'huile qui en était tirée alimentait principalement le côté sud-est des USA pour son éclairage urbain. Elle servait aussi pour l'industrie textile, les moteurs thermiques, l'horlogerie ou pour faire de la margarine. Rien n'était perdu dans la dépouille. La viande parfois consommée sur place et les ossements étaient transformés en farine animale. Le fanon caractérisé par sa souplesse, était employé, nos grands-mères l'ont bien connu, pour les armatures de parapluie, ombrelles ou corsets et parfois comme ressorts de lit ou canapé. Les campagnes de chasse poussées à outrance provoquaient la raréfaction des animaux. Au fil des ans l'affaire devenait de moins en moins rentable. Il a donc fallu se rabattre sur une autre race marine dont les représentants, nombreux sur l'île, pouvaient compenser le manque à gagner. Les éléphants de mer allaient payer un lourd tribut dans ce retournement de situation. Si la course aux cétacés demandait aux hommes un certain courage, la tuerie des pinnipèdes ne reste pas à la gloire des phoquiers. Animal paisible, peu farouche, l'éléphant de mer n'offre que peu de danger pour les traqueurs. J'ai été subjugué en lisant un passage du livre « les oubliés de Saint-Paul ». Il est rapporté que l'huile issue de la graisse des phoques servait, entre autres, à la fabrication de glycérine dans les manufactures d'explosifs en Allemagne. Ce qui avait mis un doute dans l'honorabilité du propriétaire de l'usine des Kerguelen, pouvant approvisionner un pays qui ne devait tarder à devenir ennemi. Jusqu'où on peut aller ?

Heureusement trois éléments allaient venir au secours des pinnipèdes, ce qui a certainement évité l'extinction. Entre 1914 et 1918, pendant que les hommes se faisaient la guerre, les mammifères marins

eurent un peu de répit. La découverte du pétrole remplaçait la source énergétique fourme par l'huile. Puis l'apparition des navires usines sonnait le glas des complexes terrestres.

Pourtant une nouvelle usine vit le jour en 1957, avec l'appui de la classe politique (y compris de Gaulle), sans subvention de l'Etat, à Port aux Français. Construite par un nommé Pechenart elle vécut jusqu'en 1962. Bien que jugée rentable (à quel titre ?) elle mit la clé sous la porte (en 1962) et jusqu'à nos jours l'exploitation des animaux n'est plus d'actualité. Pendant les cinq ans que j'ai vécu cette installation transformant des animaux en huile, 3 000 éléphants de mer sont passés de vie à trépas (cf. Le livre Les oubliés de Saint-Paul). Il faut saluer là M. Pechenart qui, bien que perdant beaucoup d'argent, a préféré fermer son établissement plutôt que continuer à tuer, se rendant compte du massacre écologique qu'il avait organisé.

L'éléphant de mer ne semble plus aujourd'hui menacé mais on est passé pas loin de la catastrophe.

Deux petits faits qui peuvent rester dans le domaine de l'anecdote. Je ne pourrais y revenir plus tard. Je resterai dans le vague ne pouvant statuer précisément. Cela se situe dans les années 1970, plus ou moins dix ans.

Il était envisagé de construire une piste d'atterrissement sur l'île. Le coût et la rentabilité n'ont pas été jugés satisfaisants, le projet a été abandonné. Le plus surprenant c'est qu'un politique de l'époque avait émis l'idée de transporter sur l'île des détenus sous haute surveillance (environ 400) (cf. le livre des oubliés de Saint-Paul). En faire un bagne moderne quoi ! Ce n'était pas l'idée qui avait surpris. Après tout. Pourquoi pas ? L'aspect financier a été l'origine du rejet du projet. Heureusement que parfois l'argent freine beaucoup de desseins qui n'auraient fait qu'augmenter les nuisances dans une terre qui ne demande qu'à vivre dans la tranquillité

L'île Saint-Paul

Peut-on l'appeler une île ? Il ne s'agit que d'un cratère de volcan dont les lèvres sortent l'océan et dont l'âme est noyée par les eaux. Elle fut appelée à un certain moment l'île d'Or tant les promesses de réussite étaient nombreuses puis a été dénoncée comme appartenant au diable quand les espoirs se transformaient en deuil. Pourtant malgré sa modicité elle a eu un attrait spécifique. Je ne sais ni pourquoi ni comment ses eaux sont particulièrement poissonneuses. Langoustes et morues y prolifèrent. Cela n'avait pas échappé à l'armateur havrais, déjà cité, nommé Boissière et dont j'aurais l'occasion de reparler. Industriel averti, économiste aux illusions parfois utopiques mais quelque peu aventurier, il avait décidé de fonder sur ce lambeau de terre une usine de conserve de langoustes. L'idée était bonne et les ressources phénoménales. Passant de l'idée à la réalisation, la conserverie a fonctionné pendant quelques années. Le

gisement de langoustes dans ce coin-là semble inépuisable (encore de nos jours la pêche est abondante mais étroitement surveillée). Si j'en crois mes références, 28 000 crustacés étaient péchés par jour. La langouste étant nécrophage il fallait trouver les appâts adaptés. En premier lieu les poissons, dont la population était nombreuse et variée, faisaient l'affaire. Mais pourquoi compliquer la vie quand on peut faire plus simple ? On pouvait capturer des proies plus faciles, avec moins de fatigue, se trouvant à portée de main. Les manchots allaient faire les frais de l'opération. 400 par jour passaient de vie à trépas pour attirer dans les nasses les langoustes qui elles, allaient finir en boîte.

Si la population de langoustes, à ma connaissance, n'est pas au bout de l'asphyxie, celle des manchots aura eu du mal à survivre sur un territoire aussi exigu que ce fameux volcan. Les phoques dans la région n'ont eu également la vie belle. Sa graisse servant de carburant a dû éclairer les modestes taudis des ouvriers ou alimenter quelques machineries. 6 000 éléphants de mer, paraît-il, ont été dilapidés en une saison (une saison correspond à quelques mois).

La conserverie a fermé ses portes (vers 1930) car les hommes, loin de toute civilisation, n'ont pas su gérer leur avantage et n'ont pas pu résister aux maladies, rendant à la nature la sérénité qu'elle avait avant leur arrivée. Bien avant l'exploitation intensive de la langouste il y eut sur place des opérations prospères de salade de morue L'histoire humaine est parfaitement décrite dans ma référence. Quant aux animaux ils ont retrouvé une vie normale où leurs seuls prédateurs sont inscrits dans la chaîne alimentaire régissant la vie des uns au détriment de celle des autres.

L'île de Crozet

Peu de vestiges permettent de dire que l'homme a intensément violé la nature. Il n'en reste pas moins qu'il a marqué son passage. Des indices ne laissent aucun doute de ses activités. Comme partout les phoquiers ont établi des bases pour transformer en huile la graisse des animaux. Restent un petit four et par-ci, par-là, des chaudrons qui ne trompent personne sur leur utilisation. Je ne connais pas beaucoup l'histoire de ces chasseurs mais il me semble que le travail se faisait à titre artisanal comparé à l'usine baleinière bâtie à Port Jeanne d'Arc à Kerguelen.

L'Ile d'Amsterdam

Je laisse aux curieux le soin de chercher l'origine de ce nom qui peut paraître bizarre pour une possession française. Le temps imparti sur place étant assez restreint, je n'ai qu'une vision sommaire de mon environnement. Cette île n'est pas le lieu de prédilection des éléphants de mer et des manchots. Par contre les otaries pullulent. Celles de cette île (en particulier) ont le malheur de posséder, contrairement à leurs cousines des

autres îles, une petite fourrure très prisée par les sujets asiatiques. Il n'est pas besoin d'un dessin pour dire que leur peau représentait une valeur marchande prisée. Pourtant ici aucun indice n'indique la présence d'une usine de traitement. Je manque peut-être d'informations. La mode, en périclitant, a sauvé de l'hécatombe une espèce très menacée. Quoiqu'il en soit ces pinnipèdes vivent heureux sur cette terre d'origine volcanique qui semble très assoupie.

Voilà ce que je peux dire, en fonction de mes modestes moyens, sur les méfaits volontaires de l'homme qui, en voulant puiser dans les ressources de la nature, pour acquérir une certaine notoriété, conforter une fortune voire, plus modestement, essayer d'avoir une vie meilleure que celle menée jusque-là en ne pesant pas toujours les risques encourus. Ambition, fierté, peut-être aussi par provocation, tout cela a failli saigner à blanc un univers paisible. Pour des raisons ou d'autres toutes les tentatives ont échoué. Il est dommageable que souvent l'homme ne voit pas plus loin que le bout de son nez. Pour des causes multiples, il a rebroussé chemin laissant derrière lui des traces indélébiles. La nature, elle-même, a du mal à résoudre les problèmes résultant de son passage, même avec l'aide et la compréhension, tardives mais pas encore inutiles, de l'homme lui-même.

Les paragraphes suivants éclairciront peut-être mes sous-entendus.

Les méfaits involontaires de l'homme sur la faune et la flore. (Sur terre)

Il y a des faits où l'homme, par son insouciance ou inconscience et les effets collatéraux de ses actes, a obligé la nature à ingurgiter des introductions d'animaux dont elle se serait bien passée et qui digère très mal encore les conséquences.

Les rats et les souris

Depuis qu'il a su naviguer sur les mers, cela ne date pas d'aujourd'hui, il a drainé derrière lui, sans invitation, des passagers clandestins indésirables. Je veux parler des rats. Ces rongeurs nuisibles n'étaient pas du goût des navigateurs qui voyaient, dans certains cas, fondre leurs réserves. Il faut reconnaître aussi que ces animaux servaient de viande fraîche quand toute nourriture faisait défaut à bord. Aux escales les rats abandonnaient le navire. C'est ainsi qu'ils ont débarqué dans les îles australes. Ceux qui n'avaient pas de billets de retour sont restés sur place fondant des familles aux myriades de ramifications. Les descendants sont toujours sur place, sans titre de séjour, causant de gros dégâts à l'hôte qui les a reçus, bien à contre cœur. J'aurais l'occasion d'en reparler.

Pour la petite histoire, je signale que le transit des rats est toujours

d'actualité. Si vous avez l'occasion de vous promener dans un port de commerce, vous vous apercevrez que toutes les amarres reliant les navires aux quais portent des plaques de métal ou de carton. Ces barrières sont destinées à interdire aux rongeurs la montée à bord, illicitemment, sans mot de passe. M'étant renseigné sur l'efficacité du système il m'a été répondu ironiquement que les barrages sont actifs mais ... que les rats ne sont pas fous. Quand certains chemins leur sont bloqués, ils font comme nous. Ils empruntent l'échelle de coupée. Ce qui veut dire que le navire n'est pas étanche à la pénétration des rongeurs. Ils ont donc profité de l'homme sans que celui-ci ait la moindre intention de transfert.

Si les souris sont moins agiles que les rats pour jouer les acrobates sur les cordages en suspension, elles sont très habituées pour se faufiler dans le moindre bagage. Sans anticiper sur la suite de mon texte, je peux dire que, si je n'ai pas vu de rats, j'ai aperçu quelques souris, en particulier sur l'île Saint-Paul.

Par contre il y a bien eu volonté d'importer des animaux sur les îles pour y développer des élevages, question d'avoir de la viande fraîche qui ne pouvait être trouvée sur place mais surtout pour essayer de faire un commerce à grande échelle. Toutes les expériences ont échoué et les hommes sont repartis laissant derrière eux des animaux en toute liberté. Ce geste honorable a beaucoup eu de répercussions sur l'environnement. Devenus sauvages, en s'acclimatant, ils allaient s'accroître bousculant une nature qui n'avait rien prévu pour eux.

D'autres essais ont suivi, avec des motivations différentes, pour étudier la possibilité d'acclimatation de certaines races de ruminants. Là encore, les bêtes ont été lâchées en pleine nature. Expérimentation, certes, dont la finalité n'avait pas été prévue. Je reviendrai sur les conséquences

Quels ont été les herbivores introduits ? Voici les éléments, à partir de documents concernant les diverses importations animales que j'ai pu découvrir, sans en avoir noté les références.

Les ovins

1891

L'armateur Boissière ne manquait pas d'imagination, et il faut le reconnaître avec un certain courage personnel et financier (se référer aux ouvrages concernant son œuvre). Après ou peut-être avant (je ne possède pas la chronologie en tête) l'exploitation des baleines, des phoques, des langoustes, il installait une bergerie aux Kerguelen à un endroit appelé Port Couvreux. Après des années d'exploitation l'essai transformé en échec (1932) était suivi par l'abandon du site, libérant avant le départ les quelques rescapés du cheptel. Le mauvais choix des terres, paraît-il, expliquait les raisons du manque de réussite.

1952

Pourquoi ? Par qui ? Dans quel but ? Une autre tentative a eu lieu, contrairement à l'essai initial, sans berger pour encadrer les troupeaux. Ceux-ci, malgré la rareté des herbages et la rigueur du climat ont pu survivre et multiplié leur descendance.

Les bovins

1871

Cette fois-ci c'est l'île d'Amsterdam qui est concernée. Un colon réunionnais nommé Heurtin avait tenté, à titre personnel, d'installer une exploitation agricole avec élevage de bovins. Son expérience avait, aussi, mal fini. Difficultés d'acclimatation, problèmes de survie et également mal du pays, il laissait derrière lui bœufs et vaches avant de retourner dans sa contrée natale. Une fois encore, malgré une nature hostile, le cheptel, au fil des ans, s'est extrêmement multiplié en toute indépendance.

Malgré ces essais d'élevage intensif, aux conclusions négatives, d'autres personnes, à titre individuel ou poussées par des organismes d'état (je ne sais lesquels), ont tenté des études, à partir de 1950, qui laissent les réponses en suspens. Les animaux qui vont être cités ne concernent que l'archipel des Kerguelen. Pourquoi ? À mon humble avis ce territoire, vaste (aussi grand que la Corse) et où la pénétration des hommes a été la plus importante, se trouve dans la partie la plus australe, c'est à dire que le climat se rapproche au mieux de celui du terrain originel des races que l'on a voulu transplanter.

Les mouflons

Ils sont partis de leur Haute-Corse natale vers 1950. À l'heure où j'écris ces lignes ils existent toujours mais restent très difficiles à compter.

Les rennes

Eux viennent de Laponie. Ils ont fait le voyage entre 1952-55. En ce qui me concerne, je sais qu'ils sont encore en vie puisque j'ai en l'occasion de les rencontrer dans mon assiette. Leur viande est excellente. J'ai appris également, en dehors des agapes, que leurs troupeaux sont incontrôlables tant leur nomadisme est fréquent. Mais paraît-il, il y a une autorégulation dans leurs troupeaux, celle-ci étant conditionnée par la rareté de la nourriture. Ce n'est qu'une information verbale.

Il ne faut pas croire que j'ai fini de faire le tour des animaux qui sont venus coloniser, très souvent involontairement, ces terres australes. Rats, bovins, ovins n'en sont qu'une partie. Il y a encore deux races de quadrupèdes qui encore, et peut-être pour longtemps, vont encore poser

des problèmes à la société. Celle-ci a bien voulu, épisodiquement, en fonction de la volonté et des finances les prendre en compte, certainement suite à une prise de conscience plus ou moins collective. Il a donc fallu, pour circonscrire les dégâts, faire des essais dont la conclusion n'a, pour le moment, que des effets limités, dans certains lieux et dans certains domaines Les lapins.

Étonnante l'histoire de ces quadrupèdes qui représentent, à mon avis, le fléau le plus important des îles L. importance de la population et les dégâts occasionnés restent de nos jours une préoccupation de premier plan.

Étonnant à plusieurs titres. Avant de raconter la source de l'introduction il me faut signaler une petite anecdote qui a fait que depuis des siècles ces mammifères sont honnis par les navigateurs.

Il paraît, (légende ?), que du temps de la marine à voile, un navire transportant des lapins (pour quelles raisons ?) avait subi une grande famine. Végétariens par nature ils n'en sont pas moins rongeurs quand la nécessité l'oblige. Faute de nourriture ils ont attaqué les structures en bois du navire. Ne supportant pas les méfaits des dents des lapins poussés par la faim le bateau, prenant l'eau, a sombré. Depuis le mot lapin ne fait plus partie du dictionnaire des marins. Devenu tabou il est interdit de prononcer son nom sur des vaisseaux de la marine française

Bien avant ce voyage je connaissais cette petite histoire, mais je l'avais oubliée dans un coin de ma mémoire. Je l'ai redécouverte en venant sur les îles où Le lapin ne peut être ignoré. D'une façon ou d'une autre il revient sur le tapis. Conformément à la tradition il n'était pas question de l'appeler par son nom. Pour la première fois j'entendais le sigle BLO. Pour ne pas être poursuivi par la malédiction la Bête aux Longues Oreilles remplace le nom de ce petit mammifère. Jamais question de le manger sur un bateau, quelle que soit sa nationalité. Dans tous mes voyages je me suis passé d'une viande que j'apprécie bien.

Étonnante aussi leur introduction dans les îles. Si j'en crois certains écrits, il paraît que ce sont les Britanniques qui ont lâché, il a quelques siècles, ces mammifères pour assurer une certaine nourriture aux naufragés Ce qui peut surprendre c'est que les Anglo-saxons ne consomment (paraît-il) pas cette viande. Ou se trouve la réalité ? Ce qui est sûr c'est que les lapins ne sont pas venus à la nage pour peupler outrageusement une contrée qui n'avait pas besoin d'eux.

Ces mammifères végétariens sont très prolifiques. Quand nous traversons l'une de leurs zones favorites ils sont des centaines à fuir notre approche. Il y en a qui ont conservé la couleur du pelage de leurs ancêtres mais, par quel fait, il y en a des tout noirs. Quand on regarde de plus près, on distingue d'innombrables terriers. Qui peut dire le nombre de kilomètres creusés en sous-sol ? Non seulement ces animaux, par leur nombre, épuisent le peu de végétation qui arrive à survivre sur cette pauvre terre mais ils minent le terrain par des galeries insondables qui favorisent une érosion qui ne demandait aucune aide Les chats

La présence de ces animaux est incontestable, en particulier aux Kerguelen. On a bien signalé le fait au touriste que j'étais sans en donner la cause. N'ayant pu poser la question sur le moment j'en reste à mes supputations qui, je crois, ne doivent pas être loin de la réalité. Avec l'arrivée des hommes, les rats (et souris) étant une infection, il avait bien fallu trouver une solution pour les combattre. Quoi de mieux qu'un chat ? C'est peut-être le seul quadrupède importé qui n'a pas dû souffrir de la pénurie de nourriture adaptée, rats peut-être, lapereaux certainement mais aussi oisillons et poussins (c'est comme ça que sont appelés les petits des manchots). Ceci ne faisait pas l'affaire de la faune locale. Comme les autres animaux les chats ont été abandonnés sur place. Ne dépendant plus de l'homme ils ont retrouvé leur félinité originelle en reprenant leur indépendance, faisant souffrir cruellement la faune endémique. L'homme lui-même est devenu un ennemi qu'ils fuient. J'ai eu l'occasion d'en apercevoir un, de loin et vite fait. Je n'en sais pas plus.

Les porcs

Cet ongulé n'a pas de descendance sur les îles. Pourtant sa présence a été effective. Il suffit d'aller à Port Jeanne d'Arc où l'usine baleinière a été construite pour visiter une porcherie qui a été sauvée avant que le temps n'efface tout.

Quoi de plus courant ? Dans la ruralité française de l'époque chaque famille avait une porcherie jouxtant la demeure. Cet animal, omnivore, solide et rustique, a l'avantage d'être entièrement consommable. Il me paraît donc normal, compte tenu des circonstances, de le faire suivre. Je n'ai que deux explications à donner sur sa disparition sur les îles. Soit il a fini dans la casserole avant le départ des hommes, soit il est mort de maladie par le seul fait qu'il soit omnivore, c'est à dire se nourrissant de tout. Or sur les îles il n'y a pas tout. L'aliment le plus abondant reste la viande (Phoques, otaries, manchots...). Au même titre qu'un carnivore ne mange pas d'herbe, un omnivore, comme l'homme, ne peut se contenter que de viande, sous peine de carences sévères entraînant la mort. Si je ne connais pas le nom scientifique donné à cette cause pour un cochon, on peut la rapprocher au béribéri qu'au scorbut qui ont poussé les hommes à prendre une concession éternelle sur les terres australes. Quoiqu'il en soit le porc n'est plus d'actualité dans les îles. À défaut d'informations je ne peux que supposer.

Les Poissons

Les ressources en eaux douces ne sont pas identiques sur les îles. Saint-Paul (qui elle possède des sources d'eaux chaudes dont on peut apercevoir les petites fumerolles) et Amsterdam en sont les parents pauvres. La mieux pourvue reste Kerguelen où les rivières ou ruisseaux sont nombreux et bien approvisionnés. La tentation ayant certainement été trop forte, des essais d'introduction ont été faits.

1955

La truite fait son apparition dans les terres australes. Venant de Biarritz elles peuplent maintenant certains cours d'eau. Truites de mer ou d'eau douce ? Celle que j'ai pêchée se trouvait à l'embouchure de la rivière. Alors ? Elle a fini dans mon assiette et je l'ai trouvée très savoureuse. Quant à la taille, une seule peut facilement rassasier deux personnes.

1983

Un élevage de saumon a été tenté. Échec. Inadaptation ou maladie ? Plus de suite. Il me semble que d'autres espèces ont trouvé leur place. Mais ma mémoire me fait défaut et je n'ai pas toujours le nécessaire sur moi pour prendre des notes. Mais ce dont je me souviens c'est qu'il y a des périodes de pêche et celles-ci sont réglementées par notes de service.

Questions que je me pose

En fonction de mes acquis, de mes lectures, je crois pouvoir dire avoir fait le tour des animaux qui ont été introduits dans les îles. Le mal occasionné sur la nature est énorme et les solutions envisagées pour en réduire les conséquences ne sont pas évidentes. En faisant le tour de la situation il y a quelque chose qui m'interroge car il manque des pièces à mon puzzle. Dommage de ne pas avoir été assez percutant dans les moments précis de mon présent sur les îles pour résoudre les questions que je me pose. Dans les quadrupèdes cités deux espèces restent en suspens.

Le cheval

La plus noble conquête de l'homme, dit-on. Aucun document n'en parle. Rien ne m'a été dit à son sujet relatif à sa présence dans les îles. Depuis qu'il a été dompté il a toujours suivi son maître, dans n'importe quelle expédition Conquête, découverte. Pourquoi ce silence ? Je suis d'autant plus étonné que cet animal, outre ses compétences dans le transport des charges, dans la traction, offre aussi une viande de boucherie. Il aurait pu peut-être survivre au même titre que ses amis à corne, ruminants comme lui dans ces terres australes ? Il y a certainement des éléments qui m'échappent.

Le chien

C'est encore le silence complet à son sujet. Pourtant lui aussi est un proche de l'homme. Si dans notre civilisation, contrairement aux asiatiques, il ne finit pas dans les assiettes, il aurait peut-être servi aux bergers, par exemple. Il semble avoir été oublié dans les bagages ou peut-

être n'a-t-il pas laissé d'impact particulier pour que le souvenir signale sa présence et son utilité. À moins que toutes mes sources n'aient pas été exploitées.

Heureusement que les interrogations que je me pose restent au niveau de mon incompréhension. S'il fallait rajouter ces animaux remis à l'état sauvage a ceux qui ont été, suivant les époques, rendus libres, il ne resterait plus, dans ces pauvres îles, que la lave à brouter pour les uns et que des os blanchis à grignoter pour les autres.

Les animaux à plumes

Le livre de M. Floch Daniel le signale. Poules et canards ont suivi à l'île Saint-Paul. L'intention n'était pas de faire un élevage intensif. C'était un des moyens d'avoir des produits frais pour la consommation sur place. Les conditions climatiques, les ravitaillements de plus en plus aléatoires contribuant à affaiblir les hommes, voire les tuer, n'ont pas permis aux volatiles de survivre. Les stocks de nourriture étant avariés, les conserves devenues immangeables, leur viande a certainement été appréciable, mais pas suffisante, pour assurer l'équilibre énergétique des bipèdes. De toute façon la subsistance était problématique. Pour ces bêtes ailées la survie était impossible vu que les ressources locales en graines étaient inexistantes et les arrivages extérieurs problématiques. Encore une supputation. Qui veut prendre la parole ? On sait simplement qu'elles étaient arrivées à bon port et qu'elles n'ont pas pu proliférer.

Par contre ce qui est intéressant c'est le rapport annuel de l'environnement dans les TAAF, de 2003. Un poulailler, dans l'île d'Amsterdam, existe à l'heure actuelle. Je l'ai vu, de mes propres yeux. La beauté des poules ferait pâlir d'envie le volailler vendant son produit sur les marchés. Là encore il ne s'agit pas d'un commerce ou d'une production industrielle. Les hivernants se font plaisir en variant leurs menus (viande et œufs frais) sans toujours dépendre des conserves et du surgelé. Je cite le document.

« Ce poulailler, d'environ une centaine de poules, est le seul subsistant sur les trois bases australes depuis l'arrêt d'importation de volailles vivantes en provenance de l'extérieur il y a une dizaine d'années ».

Première observation

Il semblerait que la communauté ait pris conscience des risques, à tous les niveaux, engendrés par des animaux venus de l'extérieur. Pour souligner mes dires je reprends un passage de mon article

« Parcage du poulailler avec pose d'une volière afin de supprimer le risque de contamination de la faune sauvage par les skuas ».

Par contre la limitation des poulaillers a certainement une raison.
Laquelle ?

Deuxième observation

L'homme devient conscient des risques qu'il fait courir à la nature. Je ne peux que m'en réjouir car à l'heure même où j'écris ces lignes, la menace de la grippe aviaire plane sur la terre et la souche semble-t-il se situe au niveau des volailles domestiques. Je ne suis pas spécialiste en la matière mais j'ai compris que cette maladie se transmet à l'homme et aux autres animaux. Pas besoin de bateaux, d'avions, pour que le virus se transmette d'un continent à l'autre. Les oiseaux migrateurs restent un vecteur important. À moins de les tuer tous, personne n'a pu encore empêcher les grands voyageurs ailés de traverser les océans.

Je ne peux qu'être satisfait que l'action des TAAF, dans ce domaine particulier qui va dans le bon sens Parole de néophyte.

Problèmes posés par les importations d'animaux

Je suis persuadé que l'homme en amenant avec lui des animaux indésirables qu'il n'avait pas invités, comme les rats et ceux qu'il avait domestiqués, pour des raisons de gain, de vie ou d'études, n'ont pas voulu volontairement nuire à une nature qui ne pouvait fournir des conditions de survie sans apport extérieur. S'il a puisé, sans réserve dans la faune locale, des ressources pour alimenter sa puissance ou s'il a voulu essayer des méthodes d'élevage il n'a été que rarement conscient des méfaits qu'il laissait en arrière, après son départ.

La multiplication des descendants de ces races alloïgènes, si rien n'est fait ou fait à temps, va finir par appauvrir ces îles, en éliminant le mince tissu de verdure ou détruisant une partie de la faune Là où le bât blesse c'est que Dame Nature n'avait pas prévu cette immigration. Rien n'était programmé pour la recevoir et la nourrir Elle avait étudié la mise en place des espèces d'animaux et un environnement adapté pour nourrir l'ensemble, (l'apparition d'étrangers a créé un bouleversement dans le cycle normal. En effet les animaux introduits, mis à part l'homme qui se trouve dépassé par les événements, n'ont pas de prédateurs. Par nature une espèce est toujours le garde-manger d'une autre espèce. Si un rouage du cycle vient à se gripper l'ensemble de l'engrenage se bloque, mettant en danger la marche normale d'un système dont le déséquilibre peut engendrer une catastrophe écologique difficilement maîtrisable. Si un chat mange quelques rats l'inverse n'est pas vrai. Apparemment les rongeurs sont loin d'être en danger. Mais qui chasse les chats, moutons, bœufs, rennes, mouflons, lapins, truites ? Compte tenu de sa très faible population l'homme ne peut faire que de petites ponctions dans les hordes d'animaux qui font parfois son ordinaire. En dehors de l'aspect culinaire celui-ci

possède bien d'autres moyens pour limiter certains méfaits mais il n'est pas au bout de ses peines malgré sa science. Suite aux prochains paragraphes.

La faune (sur terre) et la flore indigène

La faune

J'ai été enchanté de pouvoir approcher et découvrir des animaux que je ne connaissais que par le biais de documentaires animaliers diffusés par la télévision. Les voir vivre dans leur milieu naturel, en toute liberté où l'homme n'intervient, de nos jours (si ce n'est quelques petites ponctions dans les populations, pour étude), dans leur système d'existence, semble être irréel.

Mon analyse n'a comme base que mes observations et parfois je me rattache à quelques écrits découverts par-ci, par-là, pour compléter un aperçu qui réserve encore beaucoup d'interrogations.

Les manchots

On en compte, d'après le dictionnaire, 18 espèces. Dans les îles australes je n'ai pu qu'en repérer quatre. Les royaux, les papous (moins colorés que les royaux ils sont plus sauvages, timides et farouches au point d'abandonner leurs progénitures si on les approche. Leur poussin ressemble à une peluche), les gorfous sauteurs (pourvus d'une huppe à plume jaune, de caractère craintif ils forment des petites colonies dans les falaises) et ceux dits macaronis, portant des aigrettes collées, comme le style italien des années 30 des cheveux gominés d'où leur nom. Chaque espèce possède, en dehors du « smoking » qui leur est commun, de « maquillages » distincts. J'ai remarqué et je regrette de n'avoir pris de note, que la couleur des pattes diffère en fonction des ethnies. De même leur tempérament et leur mode de vie diffèrent. Chaque variété possède son territoire. Certaines cohabitent sans se mélanger. À mon avis les manchots les plus nombreux, les plus abordables et les plus amusants sont les royaux. Ils vivent généralement en immenses colonies comportant des milliers d'individus en bordure de l'océan. Ils sont très accueillants. Quand ils nous voient arriver, ils se dirigent vers nous, par petits groupes, avec une démarche chaloupée, comme s'ils venaient nous serrer la main (pas commode pour un manchot). Malgré une apparence très détendue ils restent très prudents. Ils gardent une distance, qu'ils croient raisonnable, d'environ 50 mètres. Elles ne se doutent pas, ces pauvres bêtes, que dans l'intervalle qui nous sépare, il suffit que l'on tende le bras pour les saisir par le cou. Arrivés à proximité ils observent d'un regard pétillant où l'on pourrait voir poindre une lueur d'intelligence. On peut se demander qui est le plus étonné. Eux ou nous. Ils sont très curieux. Si l'on ne fait pas de mouvements brusques ils tournent pour nous examiner sur toutes les

coutures. Si on reste dans la posture d'une statue ils s'enhardissent alors et du bec ils viennent tâter nos vêtements comme s'ils voulaient juger la qualité du tissu. Mais pas question de les caresser car la crainte prenant le dessus, ils s'éloignent. Ils ne savent pas non plus que si on voulait leur faire du mal, sans être un coureur professionnel, on pourrait facilement les attraper, tant ils sont maladroits sur terre. Ils passent leur temps entre l'eau et les berges. Même s'ils sont classés dans la famille des oiseaux leurs ailes atrophiées ne leur permettent pas de voler. Autant ils sont malhabiles sur terre autant ils sont bons dans l'élément liquide. C'est phénoménal l'aisance et la rapidité avec lesquelles ils se déplacent dans l'eau où la curiosité reste active. Quand le bateau arrive, ils viennent par nuées nous saluer, nageant parfois sur le dos ou faisant des pirouettes aquatiques qui ne manquent pas de panache. Un signe de bienvenue à leur façon.

Quand ils ont fini de s'amuser ou de se nourrir, ils reviennent sur les berges. On peut alors les croiser se dandinant, comme des touristes sur la promenade des Anglais ou on peut les surprendre en train de faire la sieste. Pour se faire, ils ont deux positions. Soit ils sont couchés sur le ventre, leurs ambrions d'ailes écartés, soit en position verticale, la tête enfouie sous l'aile (généralement gauche si j'ai bien observé). C'est encore un point de vulnérabilité. Quand ils sont somnolant ils semblent oublier tout ce qui les entoure. C'est ainsi que j'ai pu les caresser. Pendant leur somme, doucement, je suis arrivé par l'arrière. J'ai pu passer ma main sur leurs plumes tellement serrées qu'on croirait toucher une carapace, ce qui n'enlève rien à la douceur de leur parure. Surprise, la bête sort brusquement de son sommeil et regarde l'intrus d'un air ahuri en semblant crier « Ciel ! Un Homme ! » et s'éloigne en courant, si l'on peut dire, comme le ferait un ivrogne. Très amusant.

Cet animal est aussi classé dans les piscivores. Là j'avoue mes lacunes. Il se nourrit de poissons certes. Mais lesquels ? Je ne peux répondre. Autre question ! Quels sont ses prédateurs ? La nature ne lui a octroyé qu'un adversaire à ma connaissance. L'orque que l'on appelle aussi épaulard. J'ai eu l'occasion d'en apercevoir de loin. Cet animal, grand carnivore, n'hésitant pas à s'attaquer même aux baleines, va à la chasse en groupe, comme si un scénario de combat avait été établi pour rabattre les proies dans le piège tendu. Il y a aussi les skuas (dont je reparlerai) s'attaquant surtout aux poussins. Cela aurait pu suffire mais il ne faut pas oublier l'homme et les animaux qu'il a drainés derrière lui. Il y a les rats qui sont friands d'œufs, les chats qui trouvent les petits manchots à leur goût. Et l'homme là-dedans ? Là j'ai posé la question. Est-ce qu'un manchot est comestible ? Réponse. On ne mange pas les manchots. Cette réplique ne me convient qu'à moitié. Depuis l'installation des bases sur les îles il me semble effectif que le manchot a eu une paix royale (pour faire référence à son grade) de la part des hommes. Mais cela n'a pas été le cas dans tous les temps. Quand un naufragé atteint la côte sans en avoir à se mettre sous la dent il y a fort à parier que ce noble animal a dû faire les frais d'un estomac affamé. Plus près de nous lors d'une mission en Terre Adélie en 1951 (Pôle Sud) le manchot, bien que celui-là soit empereur, a agrémenté les repas (cf. Blizzard de M. Barre). D'après cette référence la

meilleure partie reste le bréchet, un peu comme le magret dans un canard. Ce qui me laisse à penser que si le besoin s'en faisait sentir l'animal a du souci à se faire. J'ai déjà dit qu'il servait d'appât pour la langouste. Mais j'ai oui dire que parfois il servait de combustible dans les fours des phoquiers Est-ce vrai ? Finalement pour une raison ou une autre le manchot n'a jamais été tranquille et ne peut même pas dormir en toute quiétude quand les touristes, comme moi, ne le laisse pas en paix pendant sa sieste.

Je ne peux terminer ce paragraphe sans y apporter une précision que j'ai apprise en regardant un document à la TV. Sur les îles on dit qu'une concentration des manchots s'appelle une « manchotière ». Bien que ce mot soit très révélateur il n'existe pas sur le dictionnaire. Par contre on y trouve celui qui semble réglementaire Rookerie d'origine anglaise signifiant grand rassemblement saisonnier de certains animaux marins, comme entre autres, les manchots. Ce qui veut dire, à mon avis, que si le premier terme, même n'étant pas reconnu dans la langue, précise la spécificité, l'autre regroupe, moins précisément, des assemblées d'espèces différentes Faut-il en avertir l'Académie Française ? Comme quoi mes découvertes d'un côté me poussent à en faire d'autres ailleurs et plus tard.

L'éléphant de mer

Ce n'est pas ce que la nature a fait de plus beau. C'est une affaire de goût, la beauté n'étant qu'une relativité faisant partie des paramètres caractérisant un, homme. En effet malgré sa corpulence et son apparence peu attrayante, ce phoque est très paisible et inoffensif pour l'homme Le mâle est énorme et peut dépasser les deux tonnes. Il a la particularité de porter un embryon de trompe, certainement origine de son nom. Les femelles paraissent minuscules à côté avec leurs 300 ou 500 kilogrammes. Elles et leur progéniture ressemblent à des saucisses portant de grands yeux tristes, comme ceux d'un-chien battu, parfois larmoyants. Ce pinnipède ne semble pas avoir d'ennemi sur terre. Il partage en toute amitié, avec les manchots, les plages de sable ou de galets. Même le skua profite de sa présence en se nourrissant du placenta lors d'une naissance il est tellement peu farouche qu'on est obligé de le faire bouger quand il barre le chemin pendant sa sieste. Son déplacement sur le sol est lourd et maladroit. Il ne faut pas oublier que la peur peut être mauvaise conseillère et surtout se méfier des mâles qui, en tant que gardiens de troupeau et chefs d'un harem comportant un nombre important de femelles, peuvent à un certain moment se sentir menacés. Qui sont ses prédateurs ? Pendant de longues années l'homme a puisé dans ses rangs jusqu'au point de menacer l'espèce. La facilité de l'approche, une confiance inconsidérée et le manque d'agilité de l'animal, en faisaient la proie idéale du chasseur qui voulait, à moindre frais et par facilité, alimenter ses cuves à huile Aujourd'hui cet ennemi a déposé les armes il ne reste que les orques qui patrouillent le long des côtes au moment-des repas. Il y a quand même une chose qui me chiffonne Si chacun d'eux, a un moment donné, peut servir de nourriture, il y a des cas où l'âge, une blessure ou la maladie amène le

spécimen à finir ses jours sur terre. Je n'ai jamais vu pendant mes déplacements de carcasses d'éléphants de mer. Les charognards sont certes nombreux et affamés mais au point d'avaler les ossements d'un animal de cette taille sans laisser de traces. Peut-être ont-ils un cimetière particulier ? Encore une question que je me pose. L'homme a chassé l'éléphant de mer uniquement pour sa graisse. Il y a eu de cas où sa chair lui a permis de survivre. La viande a été décrite comme difficilement mangeable tant le goût est mauvais. Une mission dans l'Antarctique confirme et précise que seuls, les reins, le foie et le cœur sont comestibles voire bons les petits sont appelés « bonbons » par les hivernants.

L'otarie

Bien que faisant partie de la famille des pinnipèdes cet animal n'a pas beaucoup de ressemblance avec son cousin l'éléphant de mer. Elle possède une tête très fine où scintillent des yeux intelligents. Nettement moins corpulente elle est dotée d'une agilité surprenante, même sur terre. J'ai pu considérer deux tempéraments différents, en fonction des îles.

- Kerguelen : on ne peut l'approcher de très près. Très craintive, elle se tient à distance respectable. Bien que reculant à notre approche, elle semble se montrer aggressive. N'attaquant pas, elle montre des signes de mécontentement. Je ne crois pas que le mot agressivité convienne. La méfiance et la crainte poussent à être sur ses gardes même quand elle bat en retraite. Mais si elle est surprise ou qu'elle est poussée dans ses retranchements elle peut mordre.
- Amsterdam : c'est là où j'ai vu la colonie d'otaries la plus nombreuse. Comme dit ailleurs son pelage lui a valu beaucoup de désagréments. Comparé à sa cousine je lui trouve encore une petite différence (ceci étant vu de ma fenêtre). Ici elle me semble moins craintive. Ne pas se tromper. Cela ne veut pas dire qu'on peut les caresser. Pourtant les petits, tout noirs, ressemblant à des peluches, sont tentants, même s'ils ne bougent pas quand on est très proche. L'homme ne lui fait pas peur et la cohabitation reste proche. Il faut même grillager certains refuges pour éviter qu'ils soient squattés. Ces animaux, nombreux, se confondent avec les rochers. Il faut regarder où l'on met les pieds. Ils n'ont pas peur, certes, mais ils peuvent avoir des réactions inattendues et les attaques, même défensives, peuvent être craintives. Pour éviter tout incident, il est préconisé aux marcheurs de se munir d'une canne ou d'un bâton. Non pas pour battre les animaux, mais pour les tenir à une distance respectable.

Si les otaries, sur terre, restent relativement distantes, il n'en est pas de même dans l'élément liquide. Je ne suis ni baigneur, surtout quand l'eau est froide, ni nageur, mais j'ai retenu les émotions de certains touristes qui ont eu le courage de se baigner. Ils ont été émerveillés par l'accueil

chaleureux réservé par les otaries. Joueuses, taquines, la proximité ne les gêne pas. Reste à savoir qui s'amuse le plus ? Les otaries ou les hommes ? Je crois que j'ai manqué une partie intéressante du spectacle. Mais on ne peut pas se refaire.

Le skua

C'est un oiseau de grande envergure d'un plumage brun foncé. Pas sympathique. Ce volatile avec son œil perçant, froid et son bec crochu ne laisse aucun doute sur sa force. Tout antipathique qu'il soit, il a un rôle primordial à jouer dans les « cachotières ». Malgré sa taille il ne s'attaque pas aux vivants en pleine forme. Il leur préfère ceux qui sont en fin de vie ou malades, pour les aider à mourir. Les cadavres font surtout son plat de résistance. L'entrée ou le dessert se trouve ailleurs. Il fait partie de la famille des stercoraires. Je ne suis pas devenu subitement intelligent. C'est le dictionnaire qui m'aide. En plus d'être nécrophage et il est scatophage c'est à dire qu'il vit et se nourrit d'excréments. J'ai la réponse à la question que je me posais. Les lieux de rassemblement étant peuplés d'innombrables habitants j'ai été étonné par la propreté des sites. Le sol est quasiment propre comme si un service de nettoyage œuvrait régulièrement pour éliminer les fientes des manchots. Seule une odeur prenante dénote que la population locale n'est pas constipée. En plus peu d'ossements ne subsistent sur le terrain. Le skua est un parfait éboueur. Palmipède, l'élément liquide ne lui fait pas peur. Histoire de varier ses menus il lui arrive d'aller voler les proies péchées par ses voisins. Pendant mes randonnées j'ai pu suivre certains de ses agissements. Il n'est pas agressif, pour l'homme, mais il surveille. Il m'est arrivé de voir qu'il me survolait d'assez près. De la façon dont il tournoyait autour de moi j'avais l'impression de deviner ses pensées. « Quand est-ce que tu crèves ? j'ai faim, moi ». Il lui arrive de rester tranquille au sol. Toujours aux aguets il stationne près des refuges, appelés cabanes ici, attendant une éventuelle invitation. Il prend alors la posture d'une poule couvant son œuf. Une fois, en m'approchant, assez près sans qu'il soit émotionné pour autant, je lui lançais quelques morceaux de pain. Il n'est pas regardant sur le menu. Tout ce qui rentre fait ventre. Je me suis fait sermonner par mon guide. Il est interdit de nourrir les animaux me dit-il. Bien Chef ! Cela me semble normal. Il faut laisser la nature se débrouiller toute seule. C'est un des buts de la politique actuelle menée sur les îles, du moins en ce qui concerne la faune et la flore endémique. Pour en terminer avec ce sinistre volatile il faut dire qu'il a un côté amusant. Pour s'envoler, il lui faut une grande piste de décollage. Battant des ailes et s'aidant des pattes il a beaucoup de mal à prendre l'air Quant à l'atterrissement on se demande toujours s'il ne va pas piquer du nez en bout de course.

Le chionis

Je n'ai pas trouvé ce nom dans le dictionnaire. C'est une petite bête à plumes qui se situe, en taille, entre le poulet et le pigeon. Comme ce

mot semble barbare, les hivernants l'appellent « pougeon ». De blanc vêtu il a la démarche d'une poule. Il se nourrit de la même façon que son copain le skua. Mais ne faisant pas le poids il se contente de ses restes. N'ayant pas les pattes palmées il reste exclusivement terrien.

Les autres oiseaux

« La communauté d'oiseaux marins des îles australes françaises est unique par sa diversité et sa richesse » (cf. rapport annuel, sur l'état de l'environnement dans les TAAF, août 2003). Malheureusement un fléchissement considérable des populations de plusieurs espèces est enregistré (même référence que ci-dessus) L'homme est conscient du problème et fait en sorte de limiter les dégâts pour préserver ce qui peut encore l'être. J'y reviendrai. Dans cette faune ailée, piscivore, on trouve :

- Les albatros à sourcils noirs, les albatros à tête grise, le grand albatros, le pétrel gris, le pétrel à menton blanc, le pétrel géant concurrent du skua, le cormoran. Je les ai vus ces volatiles, de loin, mais je suis incapable de les discerner. Ma découverte est récente et il faut un œil averti pour les répertorier Tout ce que j'ai pu retenir c'est que certaines espèces font des milliers de kilomètres et restent très longtemps en mer.
- Les sternes. Je ne les ai pas cherchées mais je les ai, involontairement, trouvées. Un jour, me promenant près du littoral, alors que j'étais en refuge au lieudit du Laboureur, je me suis fait agresser. Ces oiseaux, de la famille des mouettes, ressemblent étrangement à l'hirondelle par sa taille et sa queue en aronde Ils sont d'ailleurs appelés hirondelles des mers. Seules différences, la couleur, grise ici, et les pattes palmées. Sans le moindre soupçon je marchais sur la plage de galets quand j'ai senti que des volatiles s'attaquaient à ma chevelure, en venant par l'arrière. Surpris et inquiet j'ai eu la sensation que les sternes m'en voulaient. Je n'ai compris la raison que plus tard Ces oiseaux nichent dans les galets et leur nid est indicible, sauf pour un œil averti. M'étant approché trop près, la garde a voulu chasser l'intrus que je représentais. Pour se faire les volatiles s'y incitent à plusieurs en visant la tête. Fait extraordinaire, j'ai remarqué qu'ils n'attaquaient pas de face, mais toujours par derrière. C'est à croire qu'ils connaissent le recto et le verso. Comme je ne suis pas un caméléon je ne pouvais voir ce qui se passait dans mon dos Oblige de me débattre comme un épouvantail pris dans une tourmente pour les effaroucher, je m'éloignais, non pas apeuré mais pas forcément rassuré. Quand les bestioles ont jugé que j'avais dépassé leur zone de contrôle elles m'ont abandonné à mon sort. Un peu plus tard je vis la même scène mais cette fois-ci il s'agissait d'un cormoran, je crois, qui avait eu l'audace de venir faire trempette dans les eaux territoriales de la nichée. Lui n'a pas eu de cadeau. Même plus corpulent, devant le nombre, il

a dû rebrousser chemin. Braves bêtes ! Elles ne sont pas grosses mais elles savent se défendre.

Passons maintenant à un autre genre d'animaux.

Les insectes

Les mouches

Elles ne sont présentes, sauf avis contraire, qu'aux Kerguelen. Elles étaient annoncées sans ailes. Je ne voudrais pas contredire les spécialistes mais j'en ai vu des ailées. Pour preuve c'est qu'elles arrivent à monter, sans escabeau, sur les vitres des fenêtres. Elles ne sont ni nombreuses, ni agaçantes. Les vents, souvent très violents ne jouent pas en leur faveur. Je me demande à qui elles doivent servir de repas.

Les papillons

J'ai été surpris d'en voir à Amsterdam. C'est l'île la plus fleurie, mais comme les fleurs ont été introduites je présume qu'ils sont venus avec elles sous forme de chenilles ou de chrysalides.

La mante religieuse

Je me demande également par quel biais ces bestioles qui mangent leur mâle sont arrivées à Amsterdam. Je n'en ai vu qu'une et en pleine forme. Mais pour en faire une il en faut deux. Alors ? Autres questions. Quels sont ses prédateurs ? De quoi se nourrit-elle ? Certainement pas d'éléphant de mer.

La faune marine

J'ai déjà évoqué les orques, ces redoutables chasseurs, ennemis des éléphants de mer, otaries et manchots. J'ai pu en apercevoir une bande, au loin, en plein exercice. En fait, je n'ai vu que leurs nageoires dorsales qui sortaient de la surface de l'eau, signalant leur déplacement. J'ai parlé aussi des langoustes. Ce filon, dit inépuisable, n'est pas une légende. Notre bateau, pendant les rotations entre Amsterdam et Saint-Paul, avait posé quelques casiers d'environ un mètre cube. Lors de leur remontée ils étaient pleins à craquer. Ces crustacés étaient énormes, deux ou trois kilogrammes chacun. De cette taille ils sont trop gros pour être commercialisés, du moins en l'état. Ils ont quand même fini dans la chambre froide du navire. Par contre j'ai eu l'occasion, à plusieurs reprises, d'avoir un tête-à-tête, avec celles d'une taille courante, au moment des repas. Quant aux morues elles sont aussi nombreuses que décrites plus haut. Là encore j'étais

présent pour m'en apercevoir. Le bateau avait jeté son ancre près de l'île Saint-Paul. Comme il n'y avait rien à décharger sur le site, étant inhabité, pendant que les passagers allaient visiter l'île, par rotation, les marins en profitaient pour lancer leurs lignes. Au bout d'une heure le pont était tapissé de morues, entre autres.

Il y a d'autres espèces qui parcourent ces côtes d'une incroyable richesse. Je ne suis pas assez instruit pour faire l'état des lieux, mais je peux citer quelques spécimens :

- Le poisson bleu. C'est ainsi que les Réunionnais le nomment. Certainement à cause du reflet bleuté de ses écailles Lui aussi a fini au bout de la ligne pour que je puisse faire sa connaissance.
- Le cabot : très gros poisson pouvant atteindre quarante ou cinquante kilogrammes.
- La raie de Paurrey.
- Le barracuda appelé aussi le brochet des mers : carnassier de premier ordre. Lui aussi j'ai pu le voir au bout des lignes. Le plus petit avoisinait le mètre. Quelle gueule impressionnante ! Ses mâchoires sont plantées d'une multitude de petites dents empêchant à la prise tout mouvement de recul. Les pêcheurs eux-mêmes se méfient en décrochant l'hameçon car il est encore dangereux même à l'air libre.
- Le calmar ou calamar : vit en eau plus profonde et fait, paraît-il, le repas des mammifères marins.
- La pieuvre ou poulpe : je sais qu'il y en a car j'en ai vu une atterrir sur le pont du bateau accroché(e) à la ligne.
- Le dauphin de Péron : j'ai pu en apercevoir un qui voyageait en solitaire dans les eaux entourant les îlots.
- Les moules : la nature est bonne mytilicultrice. J'ai pu m'en rendre compte sur le lieu où se trouve la cabane du Laboureur. Au point de jonction d'un ruisseau et de l'océan existe un immense tapis noir. Un champ de moules. Il suffit de se baisser pour les cueillir. Il y en a dénormes. J'ai ramené une coquille qui fait quinze centimètres. En plus elles sont très goûteuses. Si j'en juge le tas de coquilles vides et souvent cassées se trouvant à proximité, je me doute fort que ce mollusque fait le régal de certains volatiles.
- La légine : j'en finis avec ce poisson qui se conjugue au féminin. Elle vit dans les fonds et remonte de temps en temps, sans paliers de décompression. Il vit, paraît-il, 25 ans. On la pêche entre 500 et 3 000 mètres. La zone de 100 à 500 est réservée à sa reproduction qui ne commence que vers l'âge de douze ans.

Je ne l'ai jamais vue en entier mais j'ai eu l'occasion de « l'apprécier » quand une tranche de son corps était dans mon assiette.

Il a une chair très blanche et grasse. Quant à son goût il n'est pas dans mes cordes. Si ça ne tenait que de moi je la laisserais en paix mais a priori tout le monde n'est pas de mon avis, tant elle est pourchassée. J'aurai l'occasion d'en reparler.

La flore

Les espèces endémiques

La végétation est de type herbacé. Les vents violents empêchent une plus grande taille. Pourtant elle est suffisante pour camoufler certaines crevasses qui sont pour un marcheur non averti autant de chausse-trappes dangereuses. La seule fleur vraiment conséquente est l'acaéna (inconnue sur le dictionnaire) qui fleurit en été sous forme de boules rouges qui s'accrochent facilement aux vêtements. D'autres plantes et lichens tapissent abondamment les terres. Certaines îles ont leur spécificité.

Les îles Kerguelen et Crozet

C'est là que l'on trouve le chou dit des Kerguelen qui figure sur le blason des TAAF. C'est surtout à Crozet qu'il est le plus présent. En effet sur la Grande Terre les lapins l'ont tellement ravagé que les spécimens rares existants sont très protégés. Cette plante très recherchée par les marins et les hommes amenés à rester sur l'île, était connue, si ce n'est pour guérir du scorbut du moins s'en prévenir et limiter les dégâts.

L'île d'Amsterdam

Seul arbuste autochtone et emblématique des TAAF le phylacine se trouve nulle part ailleurs dans le monde. D'après les navigateurs du XVII^{ème} siècle cet arbre formait une ceinture continue sur la façade est de l'île. Ces boisements naturels ont été fortement réduits par des prélèvements de bois, l'action des bovins sauvages et par des incendies. Le dernier a eu lieu en 1974 réduisant la forêt à une peau de chagrin.

Sous l'action du vent les arbres ne dépassent pas quatre ou cinq mètres et semblent souffrir tant ses branches sont noueuses et tordues à l'extrême.

Les plantes introduites

Ne possédant pas grand-chose sur le sujet, je ne parlerai que de l'île Amsterdam sur laquelle j'ai quelques éléments tirés d'ouvrages. Dans les plantes introduites on trouve :

- La houlique laineuse. Si j'en crois le dictionnaire elle fait partie de la famille des graminées et peut servir de fourrage.
- Le chardon.
- Le liondent, espèce voisine du pissonlit dont les fleurs jaunes marquent profondément le paysage en été.

Par mes propres observations j'ai remarqué aussi :

- Une plante qui ressemble tant par la forme qu'à l'odeur une sorte de menthe sauvage.
- Des géraniums, certainement apportés par un amateur de fleurs ou un nostalgique. Le climat devant leur convenir, ils ont largement débordé les bacs à fleurs pour aller s'étirer en pleine nature. Certains pieds sauvages sont énormes.
- Une plante grimpante dont la fleur ressemble un peu au pétunia qui prolifère aussi librement.
- Des aloès gigantesques.

La base étant déjà très colorée par les peintures des bâtiments, ces trois dernières plantes donnent vraiment l'aspect d'un village méditerranéen, quand le ciel est dégagé.

Des arbres ont également été introduits. Certains, dont je ne connais pas le nom, servent de coupe-vent pour protéger les jeunes plantations et aussi, surprenant, des pommiers. Ces derniers, peu nombreux, ont la particularité de pousser dans des endroits bien abrités du vent, c'est à dire dans les fonds, qui suite à des ruissellements, recueillent la meilleure terre. Ils donnent des fruits pas très gros mais mangeables.

Les remèdes apportés suite aux dégradations volontaires ou involontaires

Prise de conscience

Après le départ des industriels en faillite, des bergeraux exploitations peu rentables et en mal de vivre, les terres australes ont été abandonnées par l'homme vers 1930. Il ne fallait rien attendre de ces terres. Si le sol a prouvé que l'homme était indésirable, le sous-sol a démontré qu'il ne fallait pas compter sur lui. Pas de minerai, pas de pétrole. Même le vent, source gratuite d'énergie, ne peut être domestique pour faire tourner des éoliennes, tant il est colérique, puissant et instable. La France, en dehors des données économiques, même si des impulsions géopolitiques lui avaient forcé la main, s'est rendue compte que la position de ces îles, même peu rentables, offraient de bonnes bases d'observations et de recherches. Dès 1950, pour les Kerguelen et Amsterdam, 1962 pour le Crozet, elle installait de façon permanente des

districts avec une population panachée de militaires, sans armes, de civils de tout poil pour la vie courante et de scientifiques spécialisés dans le biotope. C'est à ces derniers qu'était donné la charge d'étudier, en dehors de tout aspect marie à une notion de puissance ou d'avancée technologie, quoique, (ce qui n'est pas exclu), comment résoudre le problème écologique local, afin d'éradiquer le maximum de problèmes laissés par les prédecesseurs, tout en essayant de redonner à la nature, si ce n'est sa virginité, du moins de lui fournir les moyens de retrouver une certaine stabilité la rapprochant des conditions de sa naissance, en préservant sa faune et sa flore

L'écologie et protection de l'environnement sont des concepts relativement récents, du moins dans l'esprit des non-initiés. L'idée, faisant son chemin a gravi les échelons de la hiérarchie concernant les élus, quelle que soit la position de ces derniers qui commencent à prendre conscience des dangers. Ces sciences sont les promoteurs des régies à appliquer pour éviter l'élimination d'un écosystème bien rodé pouvant laisser place à des invasions difficilement contrôlables. Si ces doctrines n'ont rien à voir avec une politique-politicienne, il est néanmoins nécessaire de posséder une politique de gestion allant dans leur sens, demandant des moyens, en évitant tous clivages divisant les dirigeants, étiquetés idéologiquement avec un appétit personnel les éloignant des objectifs de la conservation et de la protection de la nature

Dire que rien n'a été fait jusque-là serait faux. Que des actions aient été menées tardivement ? Certainement, car souvent les bonnes volontés sont limitées par les finances. L'éloignement des îles des continents n'arrange pas les choses. Je peux même dire, en fonction de mes lectures et de ce que j'ai pu voir que des régies, qui ne demandent aucun financement et peu de moyens pour les mettre en œuvre, sont établies. Reste au particulier le soin de les suivre et ce n'est pas évident. Question d'éducation individuelle

Depuis quelques années des expériences, pour réduire les nuisances, pour limiter les dégradations et préserver ce qui peut l'être, ont été entreprises avec de bons résultats restant encore limités. Les territoires sont vastes, perdus de par leur éloignement. Les moyens fournis, pour ces mêmes causes, ne sont pas toujours à la hauteur des besoins.

On peut toujours douter de l'efficacité d'une politique mais je crois qu'il ne faut pas être pessimiste, même si cela va demander du temps et de l'argent. Les avancées, à petits pas, sont significatives. Si certains scientifiques étudient le pourquoi et le comment de la vie des animaux et des plantes, d'autres, peut-être les mêmes, essaient de faire le nécessaire pour régénérer et préserver ce qui a failli être perdu. Mon paragraphe suivant donnera certains détails, loin d'être complets, sur les actions déjà entreprises.

Démarches et interventions ayant été menées pour réduire les dégâts sur la faune et la flore endémiques et protéger l'environnement

L'exploitation rapide de la faune indigène conjuguée à l'introduction de vertébrés terrestres, carnivores ou herbivores, a entraîné des changements majeurs dans l'ensemble de l'écosystème, (cf. le rapport sur l'environnement dans les TAAF, juillet 2003). Pour entreprendre une quelconque action de protection il a fallu étudier le mode de vie des animaux (Par exemple les déplacements, la reproduction, la nourriture). Pour pouvoir les suivre, on passe souvent par le baguage. Des procédés modernes permettant de mieux les situer par la pose d'appareils internes ou externes donnent aux satellites la possibilité de transmettre des données concernant les itinéraires empruntes par les individus, indiquant les lieux d'alimentation, de nidification. Pas aisément de raconter la vie des volatiles, comme les albatros qui passent des mois en mer en survolant des milliers de kilomètres, sans passer par ces moyens. Tous les éléments recueillis permettent de mieux connaître cette faune aux multiples facettes, pour préserver leur vie et leur reproduction.

L'introduction de troupeaux de ruminants a été un élément déterminant concernant l'altération de l'environnement. Le surpâturage et le piétinement ont entraîné une raréfaction des plantes autochtones au profit des plantes introduites, générant souvent une dégradation presque irréversible d'une grande partie des sols. Les lapins sont loin d'avoir arrangé les choses.

Parallèlement aux suivis et aux études menées pour réhabiliter la nature, il a fallu avant tout protéger les éléments endémiques ayant survécu aux différents fléaux.

Le contrôle des espèces introduites

La gestion des troupeaux

Chaque île a eu une particularité résultant d'essais d'implantation. Mais toutes subissent (ou ont subi) des dommages de la même origine. Il fallait donc diminuer l'importance des troupeaux sauvages qui, pour survivre, n'ont pas d'autre solution que de brouter une herbe rare. La politique actuelle n'est pas d'éliminer la totalité des cheptels. Il fallait garder le seul bienfait qu'ils procuraient aux hivernants, ravitaillés en conserve ou en surgelé. La viande fraîche reste la bienvenue, et comme l'opportunité se présente, alors autant en profiter.

Actions sur l'île d'Amsterdam

Le problème principal se situe au niveau des bovins. Ceux-ci

n'ayant pas de prédateurs attitrés, la seule solution pour limiter le nombre appartient à l'homme. En 1988, mille bovidés ont été abattus. En 2003 le troupeau estimé à 623 têtes a été ramené à 500. C'est dire la densité de la population sur une très petite île. Pour mieux préserver la flore, pour faciliter le comptage, pour étudier leur situation sanitaire et compte tenu de la réduction des individus, les troupeaux ont été parqués dans une zone bien précise de l'île dont la frontière se traduit sur le terrain par une très longue clôture. L'homme s'est rendu compte des méfaits d'une race d'animaux qui, bien que nés et acclimatés sur l'île, représentent un danger pour l'équilibre naturel. Il n'en reste pas moins humain. L'eau étant rare sur cette petite terre, il a construit de petites citernes au ras du sol, qu'il alimente, pour permettre aux animaux de s'abreuver.

Actions dans l'archipel des Kerguelen

Les maux sont plus nombreux par rapport à ceux de sa consœur.

- Les moutons : mis à part l'homme personne ne mange de mouton sur l'île. En l'année 2003, après réduction, le cheptel se composait de 800 têtes ayant donné naissance à 417 agneaux qui ont alimenté les différents districts.
- Les rennes et mouflons : comme déjà dit leur recensement est difficile. Comme on me l'a dit verbalement l'autorégulation semble être le facteur principal d'une planification de la race. Mais un document sur lequel je prends appui signale que malgré tout, en 2003, 11 mouflons et 28 rennes ont été abattus. Le nombre de victimes démontre à lui seul, en comparaison des autres espèces, que ces deux races de bêtes à cornes ne représentent pas une population nombreuse.

Problèmes concernant les lapins, chats et rats

Il ne s'agit plus, ici, de politique de gestion. C'est l'élimination pure et simple qui est envisagée.

Les lapins et les rats ont totalement été éradiqués dans l'île Saint-Paul, ce qui a permis une recolonisation des pétrels qui étaient en voie de disparition et une politique de restauration des communautés végétales. Aux Kerguelen des essais ont été effectués sur une petite île. Un projet plus ambitieux est à l'étude concernant le golfe du Morbihan. Les moyens employés sont les piégeages et tirs. Le plus efficace retenu est l'empoisonnement par appâts pour les lapins et les rats. Il est pensé que l'élimination de ces animaux, repas favori des chats, aura une incidence sur la longévité des félidés. Ce qui ne me semble pas évident, ceux-ci ayant encore les volatiles à se mettre sous la dent. Mais je ne suis pas spécialiste en la matière. La technique d'empoisonnement par épandage est lourde à mettre en œuvre, nécessitant une quantité importante d'appâts, un fort potentiel en vol d'hélicoptère (qui n'existe pas sur place) et un risque

double sur l'avifaune. En outre le terrain à traiter est immense. En attendant que les moyens techniques soient mis en place, que le financement soit assuré, les animaux ont encore de bons jours devant eux.

La gestion des ressources de l'océan

Pendant que l'on essaie de panser les plaies sur terre, d'autres drames se jouent en haute mer. Là encore la faune marine est en danger. L'action de l'homme en est toujours l'élément moteur mais parfois celui-ci est dépassé par ses menées

Pour mieux comprendre il me faut faire un petit détour avant d'en venir au sujet.

Le statut maritime des terres australes est très particulier. Suite à des accords mondiaux, les eaux territoriales d'un pays s'étendent à trente miles (environ cinquante kilomètres) de ses côtes. Dans les TAAF, le problème est différent. L'océan Indien est très vaste et sa surveillance très difficile. Le braconnage intensif reste pratiquement incontrôlable si les trente miles étaient conservés. En effet, sorties de ces limites, les eaux deviennent internationales et donc appartiennent à tout le monde et les poursuites des bateaux braconniers impossibles. Afin de préserver le stock de poissons, des accords ont été passés, en particulier avec l'Australie et de l'Afrique du Sud, pays riverains immédiatement concernés. Mais il ne faut pas se leurrer. Il y a toujours un impact économique et financier, pas toujours avoué, derrière le voile écologique. Après entente avec les autres nations les eaux territoriales, dans cette région, ont été étendues à 400 kilomètres, appelée Zone d'Exclusivité Économique (ZEE).

Compte tenu de la dispersion des îles françaises, la surface à surveiller et à réglementer devient énorme. Ce qui ne va pas sans poser des problèmes à la Marine Nationale dont le port le plus proche se trouve à la Réunion, à 4 000 kilomètres de là, pour traquer les pirates œuvrant sans permis de pêche. Quelques-uns ont pu être arraisonnés, mais combien passent entre les mailles du filet ? Quelle est cette mine d'or que beaucoup convoite ?

Explications. Si les éléphants de mer n'intéressent plus personne, si la fourrure des otaries n'est plus en vogue, si les baleines ont obtenu un petit sursis, la légine, ce poisson des bas-fonds est devenu la cible privilégiée des pêcheurs de tout poil. Les autorités françaises ont été très sensibles aux prédictions trop exagérées. Elles délivrent des autorisations de pêche au compte-gouttes limitant les quotas, plaçant des observateurs sur les chaluts afin de contrôler le tonnage admis. C'est compter sans les braconniers. Il est estimé que la pêche illicite représente des prises au moins égales au double de celles autorisées. C'est énorme quand on compte en milliers de tonnes

La légine est la cible visée mais sa pêche cause de gros dégâts collatéraux en particulier chez les albatros et les pétrels qui vont très loin

chercher leur nourriture. La première méthode de pêche était le chalutage Le chalut n'étant pas sélectif entraîne une capture importante du stock de poissons juvéniles et de poissons moins nobles, non recherchés, qui sont rejetés morts dans l'océan. À la vue de cette mortalité inutile quelques émotions sont nées chez les responsables concernés. Ce mode de pêche a été remplacé par des palangres. Ces ustensiles sont constitués de fils de taille et de longueur étudiées portant des hameçons adaptés placés eux aussi à des distances calculées. Cette méthode permet effectivement de limiter la prise de poissons jugés indésirables. De ce fait les navires ne s'appellent plus chalutiers mais palangriers. Mais voilà, le problème que l'on résout d'un côté en soulève un autre ailleurs. Cette fois-ci ce sont les oiseaux qui vont devenir des victimes innocentes et non voulues par les hommes. Bien avant la mise en place de systèmes de pêche, un fléchissement considérable de la population de certaines espèces était déjà enregistré. Or la palangre n'a fait qu'aggraver leur situation En effet les oiseaux, attirés par les appâts, plongent sur les hameçons et sont entraînés sous l'eau où ils se noient. Quand on sait qu'une saison de pêche dure trois mois et que l'estimation d'oiseaux tués est de 50 par jour et par bateau, on se rend compte des dégâts.

Pour éviter ce carnage qui ne profite à personne, des solutions ont été cherchées et des essais, avec des moyens d'effarouchement effectués. Banderoles, jets d'eau, faisceaux laser, ballons bondissants Autant d'astuces pour éviter que les volatiles ne se laissent piéger. Je ne connais pas le résultat des opérations pour les albatros, mais le problème reste entier pour les pétrels qui ont une vie nocturne. Il y a encore beaucoup de soucis à se faire.

La Marine Nationale, donc, a beaucoup de travail pour accomplir sa tâche, si l'on fait la somme des eaux territoriales entourant les D.O.M, les TOM et toutes les îles disséminées dans toutes les mers et océans, dont beaucoup de monde ignore l'existence, avec des moyens limités, pour faire respecter les lois et faire valoir les droits du pays.

La gestion des déchets

Les problèmes ont été pris en compte et des solutions ont été déjà appliquées en attendant que des projets plus performants aboutissent pour préserver la faune et la flore, la qualité de l'environnement, ayant des incidences directement visibles sur tout ce qui vit et parfois des actions insidieuses agissant à retardement La vie étant étroitement liée à la pollution de l'air, de l'eau, de la terre, les habitants actuels des îles (avec l'aide des autorités concernées), font maintenant le tri de leurs déchets et de leurs rejets intoxiquant le sol et l'atmosphère. L'élimination des solides et des liquides ne se fait plus par enfouissement Tout ce qui peut être incinéré est fait à partir d'incinérateurs, dernier cri, minimisant au maximum la pollution atmosphérique Je n'ai eu besoin de personne pour m'en rendre compte. Quand j'avais une certaine liberté dans mon emploi du temps, 'je fouinais' sur les bases, ne recherchant rien de particulier mais

observant ce que l'on me donnait à observer C'est ainsi que j'ai pu m'apercevoir que les ordures étaient triées par conteneurs spécifiques. Boîtages, plastiques, verres, déchets divers. Ce que je n'ai pas vu à terre je l'ai vu à bord. Citernes contenant des huiles usagées, grosses ferrailles inutiles et rouillées dont certaines avaient quelques décennies, en âge. Ce qui veut dire, pour être plus clair, que la presque totalité des rejets sont embarqués sur le navire pour être rapatriés à la Réunion, pour recyclage, libérant ainsi les îles de toute pollution. À ce stade je reste sceptique car j'ai quelques doutes sur la capacité de la Réunion à posséder les moyens nécessaires pour recycler les matières.

J'espère me tromper, mais si c'est le cas, le côté positif reste penché vers les îles qui bénéficient de la prise de conscience des hommes, tout en regrettant que le problème soit déplacé.

Les actions individuelles

Il serait malhonnête de ne compter que sur l'Etat pour mener des actions de préservation et protection. Le particulier a aussi son rôle à jouer. En premier lieu suivre les directives et consignes pour éviter de souiller la nature en rejetant sur la terre ou dans les eaux tout ce qui le gêne. Ainsi, si la cigarette est autorisée, il était formellement interdit de jeter le mégot. Nécessité pour le fumeur de se munir d'une « mégotière » (j'invente le mot) portative. Des règles étaient à suivre concernant les animaux : Ne pas les nourrir, les déranger, ne pas les toucher, d'abord pour éviter les accidents mais aussi, comme on l'a vu, certains peuvent abandonner leur progéniture. D'autres actions préventives étaient menées. Par exemple. L'hélicoptère était le moyen le plus fréquent pour aller du bord à terre. Il était imposé avant de monter dans l'appareil de désinfecter ses chaussures dans une solution liquide appropriée afin d'éliminer le transport de microbes, germes ou de bactéries. Sage précaution. Mais le scepticisme m'habite encore. En effet je me suis surpris à commettre une erreur, en fonction des directives. Avant de prendre l'oiseau de métal j'avais fait ce que demandé. Mais comme je savais que le terrain était inégal, j'avais pris une autre paire de chaussure dans mon sac à dos. À un certain moment j'ai dû changer de soulier et j'ai mis ceux qui n'étaient pas passés à la désinfection. Je ne crois pas avoir été le seul à faire ainsi. D'un autre côté je me pose une question. Les conteneurs débarqués ont fait peut-être le tour de la Réunion voire d'autres pays avant de finir sur les îles. Et eux, pourtant vecteurs de graines, de pollens, d'insectes et de je ne sais quoi encore, ne sont pas lavés. Je me demande donc qu'elle est l'efficacité de l'action menée. Encore une fois je ne suis pas spécialiste et ne fais que transmettre mes interrogations. Le marcheur était aussi sensibilisé sur les précautions à prendre lors de ses déplacements. La flore méritait quelques attentions. Surtout ne pas toucher aux choux dit des Kerguelen et en général la laisser tranquille. Certaines îles possèdent un terrain tourbeux, très fragile. Règle à respecter quand on est en groupe. Marcher les uns derrière les autres, en marchant sur les pas du prédécesseur. Même quand

il y a des travaux ou simplement qu'il faut aller d'un point un autre, les scientifiques construisent des caillebotis, (près d'un kilomètre à Amsterdam), pour éviter de marcher dans les tourbières.

À tous les niveaux l'écologie et protection de l'environnement ne restent pas que de simples mots.

La nature et ses pièges

La nature, dans ces îles n'est pas douce, mais à mon avis elle reste honnête. Ceux qui avaient essayé d'y vivre, surtout les involontaires, se sont vite rendu compte que l'homme ne peut y passer sa vie. Il faut arriver à nos jours pour, avec les moyens dont nous disposons, pour la contraindre à nous accepter, avec toutes les nuisances que nous drainons derrière nous. Mais, si pour une raison ou une autre, une base ne peut être alimentée pendant un certain temps et un temps certain limitant ses moyens d'existence, on retournerait vite au niveau des naufragés d'il y a quelques siècles. Même si les terres offrent quelques possibilités de survie, avec le temps et sans aide elle aura vite le dessus. -

L'océan est souvent hostile, le climat est rarement clément et la terre tend aussi ses pièges, en permanence. Je ne parle qu'en tant que touriste, c'est à dire un homme qui découvre mais qui écoute les conseils et vérifie leurs bien-fondés.

Premier conseil : hors la zone d'habitation, le bitume n'existe pas. Sorti de la petite agglomération on se trouve nez à nez, brusquement, avec un paysage inconnu, comme si on se heurtait à un panneau peint. Reste à suivre les instructions. Ne pas s'éloigner des sentiers, tracés peut-être par les animaux. Sans qu'il ne laisse apparaître le terrain camoufle des chasse-trappes invisibles. Des creux, des trous, des cavités, je n'oserais pas parler de gouffres, dont les bords sont dissimulés par une végétation rampante rendant la surface du sol parfaitement uniforme. Il n'y a que le pied malheureux qui, à retardement verra qu'il n'a plus d'appui, au moment venu. Une petite anecdote.

Il m'a été rapporté, il n'y a pas de fumée sans feu, qu'un docteur d'un site, je regrette, je ne me souviens plus duquel, cela date d'un an ou deux, est parti pour expédition lucrative ou pas ? Il a fini son excursion dans une crevasse où il s'est 'cassé'. Comme le docteur est le seul représentant de sa spécialité, il a été obligé de se 'recoudre' lui-même, en attendant son rapatriement, à la prochaine rotation du navire. Il faut le faire.

Deuxième conseil. Prendre la météo avant toute sortie. Mêmes si les districts disposent de station météo (Météorologie nationale), il reste très difficile de déterminer le temps sur place. En effet il n'y a pas de prévisions. Les météorologues relèvent les éléments atmosphériques (vitesse et direction du vent, pression, hygrométrie, à des altitudes différentes) qui transitent vers une station centralisant les renseignements

provenant de différentes sources dans le monde, afin d'établir des prévisions telles qu'on les transmet à la TV. Il est donc toujours possible d'avoir au moment M les conditions atmosphériques, sans pour autant en déduire le temps qu'il va faire. La nature dans les îles est tellement caractéristique qu'elle peut jouer des mauvais tours par des excès colériques imprévisibles. On peut partir en randonnée avec un ciel bleu et subir une tempête de neige en cours de journée. Il en est de même pour le vent qui peut devenir violent d'un seul coup. Et le petit ruisseau traversé à l'aller devient infranchissable au retour.

Être désorienté, chuter ou pris dans une tourmente, tout est possible. À la vue de toutes les embûches et des risques encourus il est interdit à tout marcheur, randonneur ou scientifique, de sortir de la base sans être muni d'une radio. Suivant les positions, des 'cabanes disséminées par-ci, par-là sur le terrain, peuvent servir de refuge confortables et réconfortants, en attendant une accalmie ou pour mettre un blessé à l'abri. Elles sont très bien équipées en nourriture (conserves), en eau, en gaz et en groupe électrogène pour satisfaire, sans crainte, les besoins essentiels pour quelques jours.

Que puis-je dire d'autre sur cette nature blessée ? Que puis-je dire d'autre sur les plaies que l'homme essaie de panser ? Les photos jointes compléteront mes dires et donneront une autre dimension à mes écrits.

Le temps imparti aux touristes n'est pas suffisant pour approfondir. Néanmoins j'ai pu prendre conscience de certains problèmes pour avoir un aperçu de ce qui méritait d'être fait (en gros), de ce qui est ou a été fait (toujours en gros) et de ce qui est envisagé d'être fait (à suivre).

Avant de venir sur ces îles je n'avais aucune idée de la situation. Cette approche fait partie de mes découvertes. J'ai beaucoup appris sur la nature, sur les dérives subies et le redressement envisagé.

Je n'étais pas au bout de mon étonnement. Les sujets ne manquent pas. La suite de mon texte dévoilera les autres facettes d'un miroir insoupçonné.

La Gestion du patrimoine

Les TAAF portent quelques vestiges signalant le passage de l'homme. En 1993, après la prise conscience sur la nécessité de sauvegarder des traces du passé, une mission du patrimoine a été créée pour en faire le recensement et préserver ce qui pouvait encore l'être. M. Le Mouël, ethnologue et archéologue, nommé à la tête du nouvel organisme entamait l'inventaire des différents sites et faisait le point des actions à entreprendre.

On peut être étonné de la présence d'un ethnologue quand on sait que les îles n'ont jamais porté dans leur sein une quelconque peuplade, aussi loin que l'on peut remonter dans le temps. Par contre le savoir d'un

archéologue reste utile, même si des fouilles, comme on l'entend généralement, n'ont pas lieu d'être effectuées, par le fait même de l'absence de toute civilisation antérieure. En effet, s'il n'est pas nécessaire de creuser la terre, il est indispensable de gratter la surface du sol, sur peu de profondeur, pour extraire différents objets ensevelis depuis des décennies. Personne n'est donc mieux placé qu'un archéologue, qui par expérience a l'œil et le flair nécessaires. En dehors de l'aspect recherches et inventaire, notre monsieur est chargé de la restauration et de la conservation de tout ce qui peut être sauvé. Enfin un rôle d'historien lui est confié. Après avoir fait parler la terre en exhumant les choses qui ont résisté au temps, il faut donner une âme aux ustensiles et retrouver leur histoire.

Quelles sont les actions qui ont été entreprises et les projets en attente ?

Le plus sensible et le plus vulnérable se situe à hauteur des bâtiments construits au début du XX^{ème} siècle et qui ont énormément souffert.

Ile des Kerguelen

Le site le plus important est celui de l'usine baleinière de Port Jeanne d'Arc. Des actions ont été entreprises (voir les photos) mais beaucoup de travaux restent en attente. La bergerie de Port Couvreux : Elle reste présente dans les têtes mais ne peut espérer, en l'état actuel, une action de sauvegarde à court terme.

Ile Saint-Paul

Il ne reste rien de la conserverie de langoustes. Par-ci, par-là, des couvercles de boîtes, soudés entre eux par la rouille, finissent de pourrir. De toutes les cabanes construites pour les ouvriers, il n'y a plus de vestiges des superstructures. Cependant il est interdit d'aller sur les lieux car le sol, non encore prospecté, peut encore délivrer les indices d'une vie passée.

Ile de Crozet .

Cette île n'a pas été industrialisée. Seul un petit four, pour l'huile, révèle la présence de chasseurs d'éléphants de mer. Quelques planches pourries, se dévoilent sur le sol, signalant l'assise d'un baraquement. Ici aussi le danger d'anéantissement est présent.

Explorer, préserver, restaurer, conserver. Quatre actions à mener. Il en reste une autre. L'inventaire Recenser, compter, répertorier, classer. Cela paraît classique. Ce qui l'est moins c'est la découverte, dans deux îles, de pierres gravées.

Iles d'Amsterdam et Saint-Paul

Si les installations industrielles dans les autres îles ont une histoire bien connue, car relativement récente, ici, de nombreux pétroglyphes signalent le passage, souvent de naufragés, qui ont laissé leur marque sur la pierre. Plutôt qu'un long discours, je préfère laisser M. Le Mouël s'exprimer dans l'article qui suit.

Parmi la centaine d'inscriptions gravées dans la pierre et qui forment aux îles Saint-Paul et Amsterdam un ensemble unique dans le territoire, celle que l'Inventaire patrimonial du territoire a enregistré sous le N°4186 est originale, non seulement par sa taille mais encore par son contenu textuel.

Sur la rive nord du lac du cratère de Saint-Paul, à proximité immédiate de l'actuel abri des TAAF, se dresse un imposant rocher dont la base, au contact de la mer, est gravée d'une échelle de marée datée de 1791. Près de deux mètres plus haut, côté terre, ce même rocher présente une surface plane quasi verticale définissant un panneau de 155 x 75 centimètres qui porte l'inscription ici représentée. Pour la commodité de lecture, nous en redonnons l'énoncé :

PELLEFOURNIER
ÉMILE
MAZARIN
DE NOYAREZ / GRENOBLE / CANTON DE SASSENAGE
DÉPARTEMENT DE l'ISERE.
1844

Les lettres, bien incisées et d'une profondeur égale de 0,4 à 0,6 centimètre en sont régulières et d'une hauteur de neuf centimètres, à l'exception de celles de « GRENOBLE » d'une taille légèrement moindre. L'inscription se développe selon une direction N/S.

Le contenu textuel lui-même est bien différent de celui des autres inscriptions rencontrées sur les deux îles. Celles-là, en effet, se rattachent à deux types majeurs, soit qu'elles se résument à un simple nom de personne le plus souvent suivi ou précédé d'une date, soit qu'elles racontent une histoire, presque toujours celle d'un naufrage dont, à l'évidence, les survivants souhaitaient faire mémoire et laisser trace.

Certes, par sa longueur et sa nécessaire concision lapidaire, le texte de Pellefournier s'apparente à ceux des naufragés, mais par le contenu, il en diffère radicalement. En effet, alors que les textes des naufragés, dans leur quasi-totalité, mettent en exergue le nom du bateau et la date du naufrage, souvent aussi le nom du capitaine, Pellefournier se présente sous son seul nom et se réfère à des repères terriens plutôt que

marins ... Pas de message à communiquer, mais le seul témoignage d'un passage dont on ne saurait d'emblée dire les raisons, et d'un séjour, la longueur. Une langueur peut-être, teintée de nostalgie, certainement.

Au pied du Vercors, « Noyarey, village fleuri en pays dauphinois », ne conserve aucune mémoire vivante de son héros. Le patronyme familial même en a disparu, hormis sur une pierre tombale qui porte les noms associés de son épouse et d'un de leurs fils. Puis les archives sont là pour nous dire que, contrairement à ce que consignent plusieurs autres documents dont le registre de conscription, il n'y naquit pas : Emile-Jean-Baptiste dit Mazarin, bien que d'une longue lignée de Nucérétains, vit le jour à Grenoble en 1819. Mais c'est bien à Noyarey qu'il se maria en 1852 et qu'il mourut en 1891. Cultivateur peu fortuné, il cosigne le 4 octobre 1840 un acte notarié par lequel, viendrait-il à disparaître, il fait don de ses biens à ses parents qui, quant à eux, à leur décès, lui léguent le patrimoine familial. Sans doute faut-il voir là une prudente démarche-habituelle à l'époque-avant son départ sous les drapeaux. Pour sept ans, il intègre l'Armée le 22 octobre 1840 sous le numéro matricule 1165 du contingent du département de l'Isère. Le « jeune soldat de la classe de 1819, d'une taille de 1,69 mètres, au poil brun, aux yeux roux, au front bombé, au nez aquilin, à la bouche moyenne, au menton rond, et au visage ovale » devient fusilier le 21 juin 1841 puis est affecté au Grenadier le 23 juillet 1842.

Il fut démobilisé à Bourbon le 1^{er} janvier 1847 et l'on peut penser qu'il effectua là tout ou partie de "son temps". Toutefois les archives militaires ne nous ont pas permis d'en déterminer la durée à la Réunion même. Mais la présomption est plus que forte pour suggérer que l'Emile Pellefournier du 3^{ème} Grenadier et l'auteur du pétroglyphe de Saint-Paul furent bien un seul et même homme, l'un de ceux du contingent : « quatre soldats et un caporal du 3^{ème} régiment d'infanterie de marine qui furent embarqués sur l'Olympe Capitaine Dupeyratj et qui formèrent un poste à Saint-Paul et logèrent dans le bâtiment que (M. Camin et Mieroslawski) s'étaient engagés à construire ».

On se souvient que, le 3 juillet 1843, le capitaine Martin Dupeyrat « prit possession au nom de la France de l'île Saint-Paul et y arbora le pavillon national (...) en présence des hommes de la garnison sous les armes qui lui rendirent les hommages d'usage, et des principaux membres de l'équipage de l'Olympe qui signèrent avec lui ». Sur le document officiel de prise de possession, pas plus que sur les autres documents d'archives consultés ne figurent les noms des soldats de la garnison.

Suprême revanche d'un petit et d'un sans grade. Emile Pellefournier a laissé son nom dans la pierre. Et c'est le seul vestige matériel qui subsiste de cette prise de possession de l'île Saint-Paul. Au nom de la France.

Jean-François LE MOUËL
Archéologue au CNRS-UMR 6569-Patrimoine historique des TAAF

En le lisant on peut s'apercevoir que l'archéologue revêt la tenue du géologue, non pas pour suivre une lignée, mais pour découvrir l'homme qui a passé une partie de sa vie sur les îles. Si cette pierre est lisible, il n'en est pas de même pour les autres. L'usure du temps, l'érosion, ont effacé une partie du texte, laissant paraître simplement un nom, une date. Comme il faut remettre à sa place le personnage dans son contexte il est nécessaire de se plonger dans la documentation pour pêcher les renseignements. Les livres de bord, les carnets de voyage, les mémoires, sont des pistes sérieuses pour mettre une histoire sur le signataire de la pierre gravée. C'est là où l'archéologue, après la terre, fouille le papier. L'inverse est aussi vrai. Les événements racontés sont aussi des indices intéressants. En effet, alors que rien ne le laisse supposer sur le terrain, grâce aux révélations écrites des siècles plus tôt, il est possible de retrouver traces et vestiges laissés par les aventuriers, militaires ou naufragés. Les morts aussi ont laissé un message, par personne interposée. Une croix, avec des inscriptions, de moins en moins lisibles, laisse paraître quelques renseignements balisant les recherches.

On peut déjà apercevoir les qualités demandées au chef de la mission du patrimoine. Celui-ci pourrait certainement les justifier, dans des conditions normales. Mais voilà, dans les îles, rien n'est normal. Quels sont les freins ?

Il ne faut pas oublier que les TAAF dépendent toujours de l'extérieur. L'archéologue est subordonné au CNRS qui se trouve à 13 000 kilomètres de là. S'il envisage de préserver, de conserver, il lui faut des moyens. Finances, personnels qui ne peuvent être ponctionnés dans les districts, transport. Il faut jouer avec les rotations du Marion Dufresne. L'hélicoptère reste le seul moyen pour amener le matériel d'un point à un autre. Et celui-ci est lié au navire. Vaste problème de coordination, toujours dépendant d'une bourse que l'on veut bien délier, à doses homéopathiques, de temps en temps. Pendant que les hommes discutent, comptent légitèrent, la nature continue son œuvre inexorable. Elle n'attend pas les décisions des hommes.

Les ennemis déclarés :

1. Les éléments naturels

Difficile à les classer par ordre d'importance, chacun ayant un impact particulier. L'océan s'occupe principalement de tout ce qui empiète sur son territoire ou qui se trouve sur les berges. Ses violences et ses pouvoirs de destruction ne laissent aucun répit aux constructions qu'on a voulu lui imposer. Les éléments aérologiques s'occupent du reste. La salinité et l'hygrométrie de l'air, avec le temps, finissent à avoir raison des matériaux les plus solides. J'ai été sidéré de voir, en particulier à Port Jeanne d'Arc, l'état des métaux, 70 ans après la fermeture de l'usine. Le fer employé, pourtant d'une épaisseur importante, est réduit à une fine couche où la rouille prend plaisir à la découper en une dentelle qui s'effrite au

toucher. Quant aux bois, choisis par leur résistance, ils montrent que les limites des possibilités ont été atteintes. Enfin il y a le vent. Ce n'est pas le moindre des ennemis. Il couche au sol tout ce qui lui offre une résistance. Je me demande comment des baraquements, déjà affaiblis par la corrosion, tiennent encore debout.

2. Les hommes

Il s'agit des hivernants ou de « voyageurs » de passage, pour une raison ou une autre. À proprement dit, ils ne sont pas animés par une volonté de détruire. Mais quelque part, ce sont des prédateurs, pas toujours conscients de leurs actes. Peu sensibilisés par l'histoire, par inculture, ils prélèvent, surtout à Port Jeanne d'Arc ou Port Couvreux, une poignée de porte, un robinet, un outil trouvé par hasard sur le site, histoire d'avoir un souvenir de leur séjour dans les îles ou de leur passage. On ne peut pas appeler ça de pillage contrôlé, mais de plaisir commémoratif qui va aller, pour un premier temps sur une étagère, puis le temps passant au grenier, puis le temps passant encore jeter à la poubelle car devenu objet indésirable et incompris par les générations suivantes. Cette pratique met hors de lui M. Le Mouël, et je le comprends. La moindre pièce, anodine, reste le reflet d'un savoir, d'un style, d'une position sociale, que sais-je encore, qui, même si l'époque considérée n'est pas trop éloignée de la nôtre, apporte des éléments que nous avons oubliés. Et puis, s'il faut restaurer à l'identique, il est indispensable d'avoir un modèle, surtout quand au siècle dernier presque tout était fait d'une manière artisanale. Une campagne de sensibilisation a été lancée pour que les objets soient restitués pour, c'est dans l'air, alimenter un futur musée, en complétant l'histoire d'une époque.

Je ne peux faire qu'un survol car le sujet est vaste. De par ce fait je reste incomplet. Même si je relatais tout ce qui est engrangé dans ma modeste cervelle, il me faudrait écrire un livre dont je reste persuadé qu'il soulignera mes nombreuses lacunes.

Quoiqu'il en soit, cet épisode historique fait partie de mes découvertes. Je regrette que mon séjour ait été si court, car je suis accroc de l'histoire. Celle de ces îles me rappellent mes lectures d'adolescent, (navigateurs, naufragés). Les drames aussi, que je soupçonne sulfureux mais restant secrets, parce qu'encore trop récents m'intéresseraient. Quelque part, je peux être taxé de voyeurisme.



Truite pêchée et mangée dans la cabane de Ratmanoff

Annexe 12 - Mes impressions, mes observations de la Martinique

Les lignes qui suivent ne sont que le reflet de ce que j'ai vu, senti ou ressenti. En aucun cas elles présentent une exactitude parfaite pouvant servir une base sur laquelle on pourrait prendre appui pour bâtir une analyse rigoureuse et complète. En outre, n'ayant pas cheminé dans la campagne martiniquaise, mes remarques portent uniquement sur Fort de France centre. Je n'ai pas visité les banlieues périphériques. Il appartient au lecteur éventuel de compléter voire de me corriger.

Aperçu sur la ville

La ville n'a pas de cachet particulier. Il existe certes de beaux édifices comme la cathédrale ou le musée Schœlcher. Il n'y a rien de typique dans les quartiers dont les rues se coupent à angles droits. J'ai relevé deux points positifs. En premier la propreté des rues. Un exemple à suivre. Les services municipaux sont très efficaces et les habitants utilisent les nombreuses poubelles mises à disposition. Ce qui n'est pas le cas par exemple à Montauban. Ensuite les cabines téléphoniques. Comme partout les téléphones portables les ont détrônées mais elles sont nombreuses et en excellent état de fonctionnement.

La population

La population à peau noire ou métissée est largement majoritaire. Si les blancs ne sont pas nombreux c'est, à mon avis, qu'il y a deux raisons. Les Métropolitains vivant sur place occupent peu de place. Quant aux touristes ils sont quasiment absents. D'abord nous sommes en basse saison et le climat ne se prête pas au tourisme dans cette période. Ensuite depuis la révolte de 2009 les Antilles n'ont plus la faveur des croisiéristes et les navires se font très rares. Enfin il y a la crise mondiale qui a limité les budgets des vacances. Dans la foule restante on trouve des indiens et des Asiatiques en majorité des chinois tenant boutiques ou restaurants.

Avec mon esprit un peu tordu j'ai fait une observation concernant le mélange des races et des cultures marchant par couple (peu importe les liens unissant les hommes ou les femmes). Il est fréquent de voir un Noir et une Blanche (ou l'inverse). Banal. Il arrive de rencontrer un Jaune et une Blanche (ou l'inverse) Relativement courant. Par contre il est rare de voir un Noir et une Jaune (ou l'inverse). Qui peut m'expliquer ce phénomène ?

Autre constatation. Les militaires sont présents à Fort de France. C'est une population fort discrète. Je n'ai jamais croisé un uniforme en ville ni vu un véhicule signalant la présence de l'armée. Comment se fait-ce ?

L'Alimentation

Le marché traditionnel est une étape à ne pas manquer. Les odeurs, les parfums, les couleurs. Paraît-il qu'il y a 75 variétés de fruits et légumes. Les noms m'échappent.

Côté boucherie

Je n'ai rien à acheter puisque je ne cuisine pas. Que ce soit au marché ou au supermarché j'ai fait les constatations suivantes. Le lapin est inexistant sur les étals. De plus aucun restaurant n'en propose. Idem pour certains abats. Les animaux du coin ne doivent posséder ni cœur, ni foie, ni cervelle. Par contre certaines petites guinguettes font des plats à base de tripes ou de rognons.

Dernière surprise

Passant devant les congélateurs d'un supermarché j'aperçois bien en vue des groins et des queues de porc. C'est un côté du cochon, que ce soit du côté familial ou du côté commercial, qui a échappé à mon estomac.

Côté poissonnerie

Grosse lacune à mes visites. J'ai manqué et je le regrette le marché aux poissons. J'en ai aperçu quelques-uns dans les rayons des supermarchés remarquant simplement que certaines espèces sont introuvables en Métropole.

Un point qui a trait à l'alimentation

La cuisson des plats. Je n'ai jamais vu la fumée d'un barbecue. Je n'ai jamais perçu le fumet d'une grillade. J'ai simplement remarqué que beaucoup de mets sortaient des fours électriques. Normal pour les pizzas. Difficile de les faire cuire au barbecue.

La mendicité

Je n'ai pas vu de mendiants tels qu'on peut les rencontrer en Métropole. Il y a des hommes loqueteux dont la misère transpire à travers leurs vêtements usés. Mais ils restent affalés sur un banc ou sur un devant de porte, silencieux, sans tendre la main. Par contre certains ne se gênent pas pour vous arrêter. Ce sont des hommes souvent jeunes vêtus simplement mais correctement qui demandent poliment une cigarette. Me promenant moi-même avec une clope au bout des doigts je ne pouvais pas dire que je ne fume pas. Je n'ai pas fait les comptes mais je ne suis pas loin d'avoir laissé un paquet entier en donnant une cigarette à l'un ou à l'autre. J'avais toujours eu droit à un sourire et à un merci. Si j'allais dans le sens de leur demande c'est que j'ai deux raisons. Primo, je ne m'estime pas plus pauvre en essayant de faire plaisir si plaisir il y a. Secundo, je me méfie des réactions en cas de refus de ma part. J'ai connu des DOM où le fait de ne pas donner suite à la demande m'avait valu des insultes en frôlant l'agression physique. Je n'ai pas connu ça en Martinique alors que j'étais en panne de tabac moi-même. Chose surprenante. Je n'ai pas vu une femme mendier. C'est peut-être une affaire d'homme ?

Le réseau routier

Les routes sont souvent étroites et tortueuses mais en excellent état. Il existe une route à quatre voies (appelée autoroute) entre Fort de France et la ville de Le Lamentin (où se tient l'aéroport à huit kilomètres). Très grande circulation sur cet axe. Particularité : une travée particulière est réservée aux transports en commun ce qui évite les inévitables bouchons à certaines heures.

Les animaux

Pas vu un chat ni dans les rues ni en boucherie. Pas vu un chien, même pas le petit toutou qui promène sa mémé au bout de sa laisse. Les seuls animaux que j'ai pu apercevoir en ville sont des pigeons, des tourterelles et des petits oiseaux endémiques, noirs, pas plus gros qu'un moineau et très familiers.

Cela prouve qu'il n'y a pas de prédateurs dans le coin.

Comme je l'ai annoncé mes propos ne portent que sur Fort de France. Il se peut qu'à l'intérieur de l'île il en soit autrement.

Annexe 13 - Retour sur un voyage avec ma fille Camille

La seule prétention de ce modeste récit est de figer sur le papier un petit voyage, avant que la mémoire ne s'évapore. Chacun ayant une manière spéciale de raconter, une façon de présenter les écrits, il est possible, à travers mes lignes, de distinguer des points particuliers concernant mon tempérament et le mode de vie choisi. Il se pourrait que des personnes soient surprises par mon étalement de détails, en insistant sur le niveau de mes dépenses. Je ne suis ni pingre ni avare et possède encore des moyens permettant de voyager dans de meilleures conditions. Comme je l'ai dit, je ne suis pas le genre de touriste qui vit dans sa tour d'ivoire en évitant de regarder ce qui se passe dans les caves du bâtiment. Il m'a donc semblé intéressant, que ceux qui veulent entreprendre ce voyage dans mes conditions, sachent à quoi s'attendre, en ayant déjà une approximation. Le plus long et le plus pénible est la traversée de l'Espagne, si l'on veut arriver au plus tôt au Maroc. Puis sur place le kilométrage dépend du temps disponible, de l'itinéraire choisi, des visites à effectuer. En ce qui concerne mon périple voici, à epsilon près, le détail du parcours.

- | | |
|-----------------------|-----------|
| - Montauban-Algésiras | 15550 km. |
| - Ceuta-Ceuta | 950 km. |
| - Algésiras-Montauban | 1900 km. |

Cela fait donc 4 400 kilomètres en neuf jours.

Sur ce parcours Camille a tenu le volant sur 10% du trajet. Certes le partage n'est pas équitable. Il me faut avouer être trouillard en voiture, surtout quand je ne conduis pas. Pourtant Camille est raisonnable et prudente. De toutes façons je ne suis pas tenable quand je suis à côté du chauffeur. Je n'arrive même pas à dormir même étant fatigué. Néanmoins ces petites alternances de conduite m'ont fait découvrir une chose. Quand j'étais au volant Camille n'arrêtait pas de monter le chauffage, que je baissais peu de temps après. La manœuvre du va et vient se répétait fréquemment. À un certain moment je me demandais si c'était moi qui faisais des grossesses nerveuses avec des bouffées de chaleur incontrôlées ou si c'était ma fille qui avait du sang de navet. Le fait de passer sur le siège passager m'a fait comprendre que la répartition du chauffage n'est pas identique de chaque côté de l'habitacle. Plus chaud vers le chauffeur. Il a donc fallu trouver un compromis. Dans le cas extrême Camille se drapait dans un vieux dessus de lit qui se trouve en permanence sur la banquette arrière.

Si je veux faire des généralités, je peux dire que l'Espagne possède un magnifique réseau routier tandis qu'au Maroc, en dehors des axes reliant les plus grandes villes, les routes sont de qualité moyenne mais parfaitement roulables si l'on prend certaines précautions de conduite. En

ce qui concerne la population, il est à souligner la gentillesse des Marocains, toujours prêt à rendre service en étant généralement souriants. Jamais d'agressivité, même verbale. Le pays semble faire de gros efforts de modernité mais ne peut cacher une misère sous-jacente et le désœuvrement d'un peuple au chômage, conséquences qui poussent à une forte immigration dont nous sommes les témoins en France.

J'ai été très heureux de faire ce voyage avec Camille. Plusieurs raisons à cela.

Côté pratique. Elle m'a bien aidé en se servant de son espagnol scolaire. Mes connaissances sont très limitées dans cette langue, malgré la fréquentation en Algérie d'une population en majorité andalouse. J'ai donc pu compléter mon vocabulaire de quelques mots essentiels. C'est elle qui se chargeait de demander le chemin, de faire l'interprète à l'hôtel ou au restaurant et c'est encore elle qui réglait les additions. À ce sujet, je me suis pas mal amusé. À tous les deux nous formions un couple atypique. Un bonhomme vieillissant comme moi accompagné d'une jeune fille. Il y avait déjà de quoi surprendre. À l'hôtel il fallait préciser que nous voulions deux chambres. Au restaurant c'était toujours à moi qu'on présentait la note. Je prenais un malin plaisir en faisant comprendre, d'un air dédaigneux, que c'était la femme qui payait, ce que faisait Camille en sortant les billets. Non seulement le vieux bougre « se sortait » une jeune mais il se faisait entretenir. Il y avait de quoi surprendre.

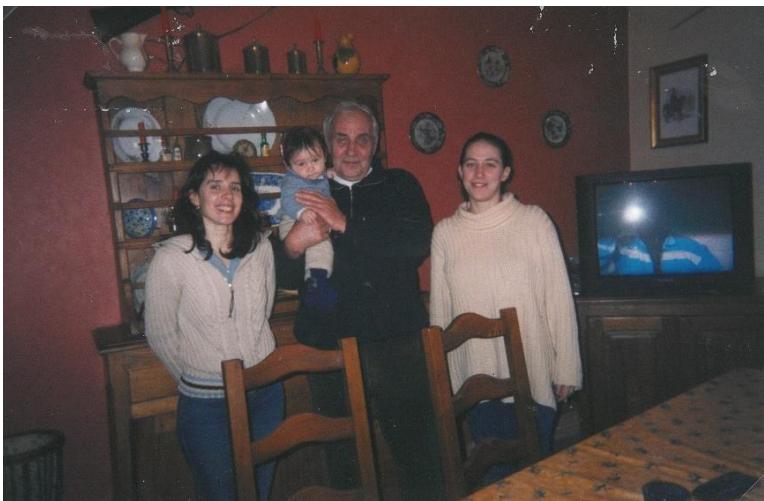
Sans elle je n'aurais jamais visité les villes comme nous l'avons fait. Aussi étrange que cela puisse paraître, voyager seul ne me pose aucun problème, mais j'ai horreur d'aller à un spectacle, visiter musées ou des villes ou monuments, églises mises à part, sans être accompagné. Ne pas chercher à comprendre, je ne peux donner aucune explication.

Enfin j'ai une raison plus profonde à être satisfait de la compagnie de ma fille.

Du fait de mon statut de divorcé, et cela depuis de longues années, je ne l'ai vue que par épisodes généralement de courte durée. Cette fois-ci, pendant dix jours et pendant une douzaine d'heures par jour, on a vécu ensemble. Ce qui m'a permis de mieux cerner le tempérament de Camille, en direct. J'ai été très satisfait de cette expérience unique, certainement la dernière, dans ces conditions. Quelles que soient les circonstances et les situations, elle s'est toujours montrée avec une bonne humeur, toujours ponctuelle (point qui a beaucoup d'importance pour moi). C'est vraiment agréable de voyager avec une telle compagne.

Pour en terminer, je voudrais aussi souligner ce fait. Depuis douze ans c'est le premier Noël que je ne passe pas seul. Maintenant, avec nos destins différents, nos routes se séparent. Il y aura bien un certain moment où un rond-point permettra de les faire se rencontrer de temps en temps

Montauban, janvier 2002



*Deux de mes filles Nathalie et Camille et mon petit-fils Maalek alors bébé en 2005
à Montauban*

Annexe 14 - Bilan de mon séjour en Guadeloupe

Déception sur plusieurs points et vacances gâchées

Explications

Mon logement de location. Ma première impression à mon arrivée a été bonne. Mon contrôle a été visuel et je n'ai pas fait d'état des lieux approfondi. La suite me montrera le nombre d'imperfections et leur importance.

La façade du studio est à première vue est avenante. Il y a la porte d'entrée avec son rideau PVC qui ne fonctionne pas. À côté de cette issue se tient une petite baie vitrée dont le rideau PVC est baissé. Il restera toujours dans cette position-là. Voici pourquoi. Si la baie est bien présente la vitre n'existe pas. Pas visible du premier coup d'œil car un rideau en matière synthétique, à l'intérieur camoufle bien le manque. Le fait est gênant. En effet les bruits extérieurs ne sont plus amortis. En outre, compte tenu de la position de la prise téléphonique, l'appareil à parler au loin a été mis juste sous cette fenêtre. C'est dire que la sonnerie, même à 6h du matin me sert de réveil.

- L'interrupteur qui commande la petite terrasse servant à tous les locataires se situe chez moi. Or il se trouve que ce même interrupteur commande l'ampoule qui m'éclaire à l'intérieur. Alors deux solutions. Soit je laisse allumé pour ne pas gêner les voisins voulant œuvrer sur cette terrasse ou j'éteins pour éviter d'attirer les moustiques dans mon appartement. J'ai opté pour la deuxième solution. Et cela me permet de me coucher sans demander l'avis au voisin.
- Problème de réfrigérateur. J'en ai déjà parlé.
- Autre incident et pas des moindres. La douche. L'évacuation de l'eau est quasiment bouchée. On a beau se laver le corps les pieds baignent dans l'eau sale qui mettra plus d'une heure à s'évacuer. Pire. La sortie d'eau du lave-linge est branchée sur l'évacuation de la douche. L'eau de lavage et de rinçage ne pouvant s'évacuer celle-ci remplit le bac à douche entraînant avec elle tous les résidus annexes traînant dans les canalisations. Je ne décrirais pas la couleur de l'eau stagnante avant sa très lente évacuation. Je ne parlerais pas du tapis de crasse laissé par ce liquide quand il a fini d'être évacué. En quarante jours je n'ai pris que deux douches. Je me suis contenté de mon gant pendant le reste du temps.

- L'eau chaude. Très petit filet dans la salle de bain, inexistante dans la cuisine.
- Le comble c'est que ma logeuse connaissait tous ces problèmes puisque c'est elle qui occupait mon studio juste avant mon arrivée. Elle ne m'en a pas pipé mot.
- Le réchaud à gaz. Il a dû faire plusieurs voyages chez Emmaüs avant d'atterrir chez elle. Le manque d'email mouchette la carcasse et sur quatre brûleurs il y en a que deux qui fonctionnent, à petit feu.

La miss Lucie aurait pu, c'était la moindre des choses, me signaler les problèmes. Certes elle m'a fait un prix. 180 euros la semaine. On ne trouve pas ailleurs à moins de 300 euros et encore.

Quand la grève est arrivée me bloquant dans mon nid peu douillet j'ai eu l'intention de résilier mon contrat et rentrer chez moi. J'aurais pu avoir un autre navire. Ce n'est pas la place qui manque. Mais ma logeuse n'aurait jamais pu me rembourser. Elle n'a pas un rond devant elle. Comme je l'ai dit dans mon compte rendu journalier elle a même demandé une avance à son patron pour payer ses dettes. J'ai donc pris mon mal en patience en attendant le terme prévu. La grève.

Réflexions sur la vie de l'île

Je n'ai pas assez de recul pour avoir une opinion définitive et relativement juste sur les us et coutumes des Guadeloupéens. Mes rapports avec les habitants, par manque de connaissances et pour fait de grève ayant limité mes contacts, ont été très maigres. Je me fie donc à mes observations qui peuvent n'avoir qu'une valeur relative. Je n'ai que Ste Anne comme point de repère.

La population

En règle générale je l'ai trouvée charmante. Sainte-Anne étant une ville très touristique, les commerçants sont donc majoritaires et de ce fait ils ont tout intérêt à être affables. Mais en dehors de ce contexte j'ai remarqué aussi que les passants inconnus que l'on croise sur le trottoir sont polis et parfois disent bonjour. Par contre, est-ce un jugement hâtif, il me semble que les mélanges Blancs-Noirs ou Noirs -Blancs pour ne vexer personne, ne sont pas très coutumiers. Difficile de distinguer les Guadeloupéens des vacanciers. Je ne peux en dire plus sur le sujet.

Les conducteurs

Je leur tire mon chapeau. Très respectueux des piétons voulant traverser les voies, même en dehors des passages. Ils n'hésitent pas à s'arrêter invitant le piéton à passer de l'autre côté, avec un geste de la main parfois accompagné d'un sourire. Il ne faut pas oublier de dire merci. Souvent les bouchons sont nombreux et il arrive aussi souvent qu'un automobiliste risque d'être bloqué en arrivant d'une voie secondaire donc non prioritaire. Il est de règle d'inviter celui-ci à s'infiltrer dans la file principale.

Le travail et l'argent

D'après les statistiques La Guadeloupe se situe juste derrière la Réunion dans la rubrique du chômage (entre 25 et 30%). Paraît-il qu'il n'y a pas de travail. À ce sujet je suis très sceptique. Le travail au noir et magouilles sont monnaie courante. Avant d'approfondir le sujet sans pour autant passer à autre chose, j'ai éclairci un de mes points sombres. Je n'ai jamais pu faire le lien entre le noir du travail et celui de la peau. Il n'en existe en fait aucun. La définition m'a été donnée par mon voisin antiquaire. Travailler au noir est œuvrer dans l'obscurité, dans l'ombre pour rester incognito afin de ne pas déclarer ses activités et ne pas payer d'impôts voire faire du profit en fonction du niveau où l'on se situe. Je reviens à mes moutons.

J'ai l'occasion de discuter du sujet avec un artisan travaillant chez ma logeuse. Infatigable. De 8h du matin à 17h il ne prenait que cinq minutes pour avaler un petit quelque chose. Je lui ai demandé puisqu'il avait beaucoup de travail pourquoi il ne prenait pas un ouvrier.

- Réponse. On n'en trouve pas
- Ma réaction. Mais il y a beaucoup de chômage.
- Re-réponse. Il y a du travail mais il n'y a que les fainéants qui n'en trouvent pas. Ils préfèrent travailler au noir.

Mes relations avec cet homme étaient bonnes. De temps en temps j'allais lui porter un verre de vin ou on buvait une bière ensemble (Il n'aimait le rhum. Étrange). Un climat de confiance et de sympathie s'était tissé entre nous. Il m'avoue qu'il possède une petite ferme où il élève quelques bovins et des poules. Rien d'anormal a priori. Mais voilà il abat lui-même ses bêtes (ce que la loi interdit), qu'il les découpe et va les vendre, au noir.

Je me demande même si le travail qu'il effectue chez ma logeuse ne passe pas par ce détournement nébuleux. En effet quand je fais faire des travaux chez moi c'est l'artisan qui porte les matériaux nécessaires. Or ici, c'est la logeuse qui se débrouille pour fournir ce qu'il faut. Lui fait les travaux et effectue la pose, sans bourse déliée. Ainsi pas de trace. Pas de devis, pas de facture et bien sûr pas de garantie et de recours. Tous les contrats se

passent de bouche à oreille tandis que les billets transitent d'une poche à l'autre. Il n'est alors pas étonnant que les bourses du conseil général ou autres soient dégonflées et qu'il est demandé de l'aide extérieure pour pallier à l'essentiel.

Annexe 15 - Partez en cargo³⁷ !

Beaucoup de personnes ont été étonnées de me voir voyager par ce moyen. Ce mode de locomotion est peu connu par le grand public. Et beaucoup se demandent comment l'on peut faire couper ce service et ses dix doigts dans un monde aussi restreint et les possibilités sont très limitées.

En fonction de mon tempérament, de mes craintes et de mes désirs, je ne peux qu'apporter des réponses très personnelles.

Le choix des moyens

Sur un continent les procédés pour voyager sont multiples. À pied, à cheval, en voiture, en train, par voie fluviale et pour les plus pressés, l'avion. Pour changer de continent les conditions sont plus restrictives. L'avion est le plus usité à notre époque. Les chemins de mer sont également en vogue, surtout en ce qui concerne les croisières. Rares sont les personnes qui savent que les cargos prennent aussi des passagers, mais dans des conditions autres que celles des paquebots où les divertissements sont les seules préoccupations des promeneurs.

Par tempérament j'aime bourlinguer par monts et par vaux. En Europe pour visiter les pays je ne prends pas le train ; manque de liberté et dehors des grands axes. Bien sûr il y a possibilité de louer des véhicules localement. Encore faut-il maîtriser la langue du pays pour que cela puisse se faire dans les meilleures conditions de compréhension. Les voyages organisés en bus existent aussi. Là encore mon « foutu » caractère d'indépendance me fait échec carte possibilité. Je tiens à aller où je veux quand je le veux. Je pourrais encore prendre l'avion. Il n'est pas question que j'emprunte ce moyen. J'en ai une frousse bleue. Je n'ai donc plus le choix. Il me reste donc que ma voiture personnelle. Grâce à elle j'ai pu rejoindre l'Afrique (après une petite traversée en ferry pour traverser le détroit de Gibraltar). Même dans ce cas précis j'avais mes limites. Intrépide mais pas casse-cou. Le Sahara a été une barrière qui m'a empêché d'aller plus loin. Finalement par le choix que je m'impose mon moyen de transport mais possibilités d'évasion, en dehors du vieux continent, sont relativement restreintes. Il m'a donc fallu trouver un biais en empruntant les voies maritimes. Les seuls paquebots qui sillonnent les mers sont des navires de croisière. Ce genre de traversée n'est pas ma tasse de thé. En outre ces bateaux ont des aménités frustes pour les vacanciers en faisant du cabotage. De plus pour attendre le bâtiment (visite des Amériques par exemple) il faut prendre l'avion qui nous amènera au port

³⁷ Ceci est la conclusion du carnet de voyage aux Antilles, datant de novembre 2000.

d'embarquement. Je retombe donc dans ma phobie des voyages aériens. Ma seule ressource, si je veux voir du pays, en évitant les inconvénients décrits, est d'emprunter un cargo. N'allez pas dans une agence de voyage traditionnelle pour avoir des « tuyaux » sur ce genre de transport. Aucun renseignement ne vous sera donné. Dans mon propos il pas prévu de vous renseigner sur le sujet. Pour ce genre d'expédition le choix de destination est très varié. On peut faire le tour du monde sur des bateaux de nationalités très diverses. Quel que soit le but que l'on se soit assigné, la première condition est d'être en bonne santé (il n'y a pas de médecin à bord) et aussi avoir un emploi du temps très élastique et ne pas être un forcené des horaires précis. L'inconvénient le plus important sont les escaliers du large de temps sans forcément avoir satisfaction.

Un autre critère me poussait à opter pour ce genre de voyage. On connaît généralement la marine nationale avec son travers militaire, on perçoit parfois les difficultés des marins pêcheurs mais peu de bruit surgit en ce qui concerne la marine marchande. Et c'est ce dernier point qui m'intéressait particulièrement. Marginal par essence, confiné dans ce domaine par une vie professionnelle et familiale, j'étais curieux de savoir comment se comportait ce milieu vivant en vase clos, en marge du monde. Une première expérience m'en avait donné une petite idée. Mais je me suis aperçu qu'en fonction de la nationalité du navire et de l'équipage qui l'habitait, chaque bateau avait une façon de vivre particulière. Il serait trop long et complexe de faire une analyse complète, chaque cas étant particulier. Pourtant tous ont un point commun. La solitude. Les marins se croisent de temps en temps, chacun ayant des exploits spécifiques en des lieux différents. Les repas sont peut-être les seuls moments d'échange. Les sorties sont inexistantes, hormis quelques heures au port quand le travail ne les absorbe pas. Les distractions à bord sont quasiment nulles et les ondes sont généralement muettes en ce qui concerne la radio. Les isolements sont palpables avec des images de télévision. Les cassettes vidéo ou les DVD peuvent à l'occasion divertir. Les liaisons téléphoniques avec les proches ne sont pas possibles, car il n'est pas question d'hypothéquer la radio du bord et d'un autre côté les coûts sont prohibitifs. Les téléphones portables sont impuissants donc inutiles. Alors, après les ressauts de cette pointe que la tablette courante, chacun s'isole dans sa petite cabine. Parfois des petits groupes se rassemblent par affinité. Pourtant cette claustrophobie n'empêche pas ces hommes d'être affables et souriants quand on les rencontre. Ils ne font rien pour éviter la conversation que l'on engage se prêtant même de bonne grâce à répondre aux questions que notre curiosité poussée à poser.

Travail, solitude, gentillesse voilà ce que m'a permis de découvrir ce monde un peu mystérieux. Je ne crois pas que l'on puisse aller découvrir avec le commandant d'un avion pendant son travail. Je ne crois pas que l'on puisse converser avec les mécaniciens ou les cuisiniers sur un navire de croisière. Les marins de la flotte commerciale permettent une promiscuité qui est riche d'enseignements du côté humain et du côté professionnel ou toute une foule de renseignements sur un monde nous échappe.

Comment tuer le temps

Avant d'emprunter ce moyen de locomotion il faut d'abord se connaître soi-même.

Celui qui est sujet au mal de mer est déjà certain qu'il va devoir affronter un calvaire. Il aura trop de difficultés à supporter ses maux pour penser à un quelconque passe-temps.

Celui qui ne sait pas profiter du calme offert pour faire reposer son esprit en le laissant vagabonder en toute nonchalance trouvera le temps long.

Celui qui ne sait pas s'isoler en écoutant avec relaxation de la musique, en se plongeant dans la lecture ou qui n'a pas d'activités personnelles (travail d'écriture, crochet, tricot ou autre), ne fera que subir ce monde qui navigue dans des mouvements silencieux.

Celui qui ne sait pas apprécier la beauté de l'élément liquide sous toutes ses formes et ses couleurs s'ennuiera à coups surfs.

Celui qui n'est pas assez curieux pour analyser et comprendre le monde qui l'entoure ne trouvera aucun attrait à ce genre de voyage et sera vite lassé.

À tous ceux-là il n'est pas conseillé d'entreprendre une telle aventure avec un tel moyen de déplacement.

Il faut savoir que sur le bateau le passager n'est pas la priorité première du Commandant. Certes il n'est pas oublié et tout en général est fait pour que la traversée lui soit la plus agréable possible en lui offrant le maximum de confort (qui dépend, il faut le dire de la compagnie en ce qui concerne les aménagements et du commandant dans le domaine de l'accueil et du quotidien). Le passager est libre de son emploi du temps. Il fait ce qu'il veut en évitant de perturber la bonne marche du navire et en respectant le règlement intérieur du bord. Ainsi chacun à sa convenance, suivant ses aspirations, s'occupait comme il l'entendait. Desaix nous proposait quelques moyens pour tuer le temps. J'ai déjà parlé de la petite piscine, de la minuscule salle de sport. Je n'ai jamais vu mes compagnons de voyage profiter de ces installations. Comme dit aussi, une salle de jeu était à disposition. Celui qui le désirait pouvait passer quelques DVD disponibles à bord. Pour les adeptes de la lecture, outre quelques livres disponibles au salon-fumoir, il était possible de se servir dans la bibliothèque des officiers ou quelques centaines de livres attendaient. Les ouvrages n'étaient des plus récents mais c'est peut-être ce qui faisait son charme. Pour celui qui ne rêvait que détente et délassement il suffisait de s'allonger sur son lit et écouter la musique diffusée nuit et jour par la radio du bord ; des haut-parleurs étaient encastrés dans les cloisons de chaque cabine et dans la plupart des locaux du coin vie du navire.

Je me suis amusé à observer mes compagnons de voyage. Comment passaient-ils leur vie ?

Le Martiniquais était toujours au chevet de sa femme dont l'impuissance limitait les déplacements. De temps en temps le couple prenait l'air dans les endroits extérieurs les plus proches de leur cabine. De temps en temps on voyait le mari seul sur la passerelle ayant abandonné son épouse pour quelque temps. Pour eux les journées passées en grande partie dans leur chambre devaient être longues.

Le Suisse quant à lui était souvent et longtemps à l'avant du navire scrutant la mer à la suppliant peut-être de tempérer. Il passait beaucoup de temps à la passerelle se documentant sur tout ce qui s'y passait, et je crois, avait des conversations privilégiées avec le capitaine.

L'Anglais lui aussi aimait bien venir à la passerelle qui était en fait le point névralgique du bateau où toutes les informations transitaient. Lui restait souvent dans sa cabine ; peut-être y disait-il sa messe ? Quand le temps s'y prêtait, il s'allongeait sur une chaise longue pour essayer de faire bronzer une peau qui était, il faut le dire, assez pâle. Je crois que pour lui sa plus grande distraction était la lecture car il se déplaçait souvent avec la livre à main. À certains moments, par hasard, tous les passagers se trouvaient à la passerelle ; Les uns pour connaître la météo du jour ou et celle à venir, les autres pour s'informer de l'heure probable d'arrivée au port et enfin tous pour essayer d'être au courant des petits potins du bord, puis chacun repartait dans sa direction en attendant l'heure du repas souvent précédée par l'apéritif pris au salon. L'Anglais participait très peu à ce genre de festivités. La dame parfois venait prendre un petit verre. Les plus assidus étaient le Suisse, le Martiniquais et moi-même. Les mêmes se retrouvaient dans le même lieu après le repas pour déguster un digestif ou parfois certains discusions-mêmes. Le temps longtemps. Il faut maintenant que je parle du plus beau spécimen des passagers, c'est à dire moi-même. Je me trouvais tout à fait dans mon élément. Solitaire dans ma vie courante, je n'étais géné par le genre de vie que je menais sur le bateau. Mais j'avais pris soin néanmoins certaines précautions, pour combler les moments creux inévitables, en particulier j'avais emmené mon ordinateur portable et ce n'était pas les écrits qui me manquaient, ne serait-ce qu'à commencer ce compte rendu de voyage. Je savais aussi, l'expérience étant là, qu'il y avait sur un bateau beaucoup de choses à découvrir. Par contre le fait de ne pas me savoir le nombre et la qualité des autres passagers m'empêchait un point d'interrogation qui n'était pas pour me déplaire. Le fait d'être un ours mal léché ne m'empêchait pas d'apprécier une compagnie nouvelle qui ouvre un champ de découvertes formidables. Mon sens de l'observation m'apporte beaucoup de sensations. Ainsi je passais beaucoup de temps, « scotché » comme l'on dit maintenant, au bastingage à admirer la mer chaque jour. Elle n'est jamais égale à elle-même. D'une platitude passionnée, elle passe sans transition à un déchaînement qui transforme sa peau lisse en vagues qualifié d'huiles. Comme une belle femme elle se pare chaque jour de couleurs différentes, suivant l'éclat de l'astre solaire, de l'heure de la journée et de l'habit que porte le ciel. Un lever de soleil est peu ressemblant au précédent. J'ai passé de longues heures, sans lassitude, à contempler les changements, dans un climat de quiétude intérieur profond. Il est également agréable d'observer

les poissons volants frisant la surface de l'eau, de découvrir une bande marsouins qui accompagnent pendant quelque temps le navire. J'aurais été content d'apercevoir des baleines qui, par-à-il, croisent parfois la route. J'en serais pour mes frais encore cette fois. Malgré mes longues heures passées à scruter la surface je n'ai pas vu le moindre jet indiquant la présence de mammifères marins. Pour diversifier mes occupations je changeais parfois de sujet. Ma curiosité maladive me poussait à en savoir plus sur le monde qui m'entourait. Mes activités professionnelles passées guidaient mes pas. J'en ai assez dit sur la météo, mais il y a déjà de nombreuses années j'avais été officier d'ordonnance. C'est à dire que tout ce qui touchait la nourriture m'intéressait. Personnel, cuisine, économat, recettes, moyens divers. Tout était sujet à question. J'avais été aussi officier mécanicien. De même tout ce qui touchait les machines intéressait au maximum, et les problèmes de sécurité étaient aussi un de mes pôles d'attraction. Aux multiples questions, aux multiples réponses, s'ajoutaient de multiples réflexions qui encombraient mon cerveau pendant beaucoup de temps. Afin de panacher mes passe-temps, j'utilisais aussi mon style pour mes correspondances. La période de fin d'année approchant, je commençais à rédiger la cinquantaine de cartes de vœux que j'avais l'intention d'envoyer en rentrant sur le continent. Enfin la lecture me prenait aussi beaucoup de temps. J'ai dévoré au moins une quinzaine de livres pendant le voyage. À toutes ces occupations il faut ajouter les escales brèves remplies et les nuits sans sommeil quand l'océan avait décidé de ne pas nous laisser dormir. Comment voulez-vous que l'on s'ennuie dans ces conditions.

Vous qui voulez tenter ce genre de voyage prévoyez dans vos bagages un solide état d'esprit et des remèdes efficaces contre l'ennui. Si vous n'avez pas ces armes indispensables, il vaut mieux rester à la maison ou choisir un autre mode de transport. Mais je suis sûr que cette expérience manquera à vos connaissances générales.

Point de vue

Pourquoi avoir choisi les Antilles comme destination ? Je pourrais répondre pourquoi pas les Antilles ? Comme beaucoup j'avais vu des reportages sur les îles, j'avais eu accès à pas mal de revues sur ces contrées. Tout décrivait la contrée comme paradisiaque. À priori je n'avais rien contre. Au contraire. J'ai tellement de choses à découvrir dans le monde qu'il faut bien commencer par un bout. En fait je n'ai pas été tout à fait décidé, du début. Comme je l'ai dit, je veux bien aller n'importe où, mais j'en choisis le moyen. J'ai donc commencé l'oser mes vues sur un cargo. Ensuite j'ai opté pour la nationalité du navire. Par expérience je savais que la langue usuelle (très importante pour les échanges à bord et, il faut bien l'avouer aussi la façon de se nourrir qui a son importance bien que cela puisse passer sur un plan secondaire à un certain niveau). Les deux principaux critères ayant été appréciés, j'avais quand même regardé les

destinations. Comme je l'ai dit, encore, à l'heure actuelle on peut faire le tour du monde avec des navires français. Autre paramètre qui avait son importance ; le coût. En fonction de tous ces éléments je me suis fixé les Antilles comme destination.

Avant de partir j'avais des a priori sur ce que j'allais découvrir. Mais plutôt qu'avoir des idées préconçues il vaut mieux aller voir sur place pour avoir une idée plus précise. La personnalité de la population m'intéressait beaucoup. Mes escales ont été trop courtes pour pouvoir appréhender les problèmes et fréquenter les locaux. Mais j'ai eu la chance pendant une dizaine de jours sur le bateau d'avoir un Martiniquais à mes côtés. Grâce à lui j'ai pu avoir une approche qui m'a permis de me forger une opinion. Faire une synthèse, en si peu de temps, concernant les Martiniquais et les Guadeloupéens, serait faire injure aux uns et aux autres. J'ai été surpris en l'apprenant. De ma petite province métropolitaine j'étais persuadé que le tout formait un tout. Loin s'en faut. Ces îles distantes d'une centaine de km, si elles ne sont antagonistes n'en sont pas moins rivales. Je ne sais si le terme jalouse peut être employé. Je ne vois pas à mon niveau ce qui peut les différencier. Qu'on me le dise ! Quoiqu'il en soit, je vais retransmettre ce que j'ai pu retenir sans faire de distinction entre les îles, car pour le petit voyageur que j'ai été, les différences ne me sont pas apparues très sensibles.

La première impression a été fort désagréable. Le passager qui débarque du bateau a comme première image une impression de saleté, voire d'abandon. Le manque d'entretien est flagrant pour ce qui concerne les horizons publics. Les abords des ports de commerce et même la périphérie la plus proche des villes sont couronnés par des masures qui ne tiennent debout que par la bonne volonté du hasard. Taudis couverts de tôles ondulées rouillées, poubelles éventrées, tout ce qu'il faut pour décrire un bidonville ou la poursuite et les dégringolades de tout genre doivent avoir un terrain de développement des plus favorables. Est-ce une idée ? Elles sont loin les cartes postales incitant les touristes. Ce qui est étonnant, pour celui qui sait observer, c'est de voir sortir de ces entrelacements de bidonvilles dorés et peu engageantes des hommes en costume cravate pour défourcher un véhicule rutilant et pas éloigné du dernier modèle, chassant sur leur passage quelques coqs effarouchés. Il faut savoir, cela étant dit au passage, puisque l'on parle de volailles, que les combats de coqs sont très prisés dans la région, même s'ils sont interdits par la loi française. Sans vouloir faire de polémiques, il semblerait que nous n'ayons pas la même France. Je ne suis pas resté longtemps sur place pour me faire une idée exacte de la situation et j'évite d'avoir une opinion globale sur le sujet. Je n'ai eu que très peu à faire avec les autochtones, si ce n'est avoir des relations émérite client et commerçant. Mais cela suffit parfois pour avoir une petite idée. Les femmes sont beaucoup plus agréables que les hommes. Rien à voir avec la beauté, mais si cela est un plus il ne faut pas se plaindre. Les jeunes filles sont généralement très jolies et savent mettre leurs charmes en valeur. J'ai beaucoup apprécié les veilles personnes. Les seconds contacts que j'ai pu avoir avec elles étaient les rencontres inopinées sur les trottoirs où deux passants se heurtent involontairement,

surtout dans une foule grouillante. Des excuses plus qu'il n'en faut, même si elles ne sont pas fautives et aussi le sourire qui va avec. J'ai aussi beaucoup apprécié la beauté des roses noires épinglees et rayonnantes qui nous bouclent en jouant. Je reconnaiss qu'entre les deux extrêmes, les vieux et les jeunes, les générations intermédiaires m'étaient antipathiques. L'arrogance, presque insultante, dans les propos même anodins, m'irritait l'épiderme. Faut-il en tirer une conclusion comme tenu du peu de temps passé dans une contrée qui je m'en excuse, n'a rien à voir avec notre pays même si, histoire et politique obligent, elle était classée comme département français. Peut-être que mes aversions n'ont pu être contrées. Ces derniers ont cependant été confrontées par les longues conversations que j'ai eu avec mon camarade martiniquais du bateau, pendant quelques jours (je dis camarade, proximité aidant, car je n'aurais jamais pu m'en faire un ami). Chaque fois que je pouvais discuter avec lui, certains mots étaient incontournables et qui que soit le sujet il fallait y passer. Esclave, esclavagisme et tout ce qui peut suivre dans la lignée. Il ne se cachait pour en mettre la responsabilité aux français. J'ai été en mauvaise posture pour lui prouver le contraire. Je tentais de lui dire et de lui faire comprendre que moi, même si un de mes ancêtres avaient commis des erreurs, je ne me considérais en rien responsable. Une réplique en valant une autre, je lançais que de toute façon la république avait fait son possible (avec l'argent des métropolitains) pour essayer de mettre les descendants des esclaves européens ne vont en soit (avec l'argent des métropolitains) pour essayer de mettre les descendants des esclaves européens ne vont en soit (avec l'argent des métropolitains) pour essayer de mettre les descendants des esclaves au même niveau que le français moyen et que les Antillais usaient et abusaient de la situation. Dans un moment de calme et entre deux verres de punch il m'avouait que les Antillais ne pouvaient se suffire à eux-mêmes et ils en sont incapables. De par sa propre expérience il me racontait qu'un repas des Antillais sur sa coupe il ne pouvait pas se faire obéir sans l'intervention d'un blanc. Quelque part j'ai vu en arrogeant qu'il avait dans ce sens-là. J'ai du mal à me faire une opinion d'ensemble. À défaut d'idées divergentes je resterais donc sur mes positions. Le Antillais sont complexes par leurs racines apparemment éclipsées (imaginaiement je flirte avec turpitude. Tous ceux qui ont la peau noire ne sont pas descendants de ces hommes que l'on a importés d'Afrique. Beaucoup, comme mon interlocuteur du bateau, sont d'origine hindou, la couleur de la peau, même noire, peut être un indice). Ils se servent de ce complexe comme une arme. Mais ils ne se doutent pas qu'à une certaine échéance comme avec parmi eux se retourner contre eux. Ils n'ont qu'à regarder ce que deviennent leurs compatriotes des Antilles anglaises qui ne se sont pas très éloignées d'eux, après avoir eu leur indépendance. Leurs habitants ont pourtant les mêmes origines que les premiers esclaves des Antilles françaises, mêmes si les « prédateurs » n'avaient pas, à l'époque, la même nationalité ». Il y a une chose qu'il ne faut quand même pas oublier. Autant je ne me sens pas responsable des actes de mes aïeux autant les Antillais n'avaient eu aucun pouvoir d'intoxication sur leurs descendants. Ils ont ce qu'il faut pour être des français, à part entière, à eux de mettre la main à la pâte, leur spécificité ne doit pas pour eux être une vraie ni une

plus-value. Il faut excuser ce petit moment d'humeur mais en tapant ces lignes, même avec un peu de recul, je ne peux m'empêcher de bondir. Cela étant dit j'ai trouvé, en particulier en Martinique, un pays magnifique. Il est dommage que les rêves spécialisés ne se contentent que d'offrir un aspect qui ressemble au paradis. Il y a beaucoup d'autres choses à voir à côté. C'est peut-être moins commercial mais c'est nettement intéressant. Ce territoire est encore en partie sauvage. Peut-être le doit-on encore à la nonchalance de ses habitants qui préfèrent les aides au maniement du râteau. C'est une façon de faire pour conserver la nature.

Fait particulier

Comme j'ai pu le laisser sous-entendre quelque part dans mon texte, la sécurité dans ma vie professionnelle a été une de mes préoccupations majeures dans certaines fonctions qui m'avaient été confiées.

Protection des personnes, conformité des machines, entretien des installations (un peu comme un inspecteur du travail).

Prévention des accidents.

Sauvegarde et protection de l'environnement, en particulier, l'élimination des déchets, qu'ils soient industriels ou autres.

Il n'est pas dans mon propos de faire l'historique de ma carrière, mais il est un fait que les aspects qui l'ont marquée ont sensibilisé ma façon de voir. Il n'était pas question pour moi, sur le navire, de me mêler en quoique ce soit sur les sujets concernant ces problèmes. Mais toujours, par curiosité, j'avais toujours un œil attentif sur ce qui se passait à bord ayant trait à ces domaines spécifiques.

Par exemple : pendant notre escale à Dunkerque, une inspection a eu lieu, par un organisme extérieur, sur tout ce qui concernait les grues du bord. Du bastingage où je m'étais accoudé je regardais faire. La tenue vestimentaire mise à part, il semblait me revoir à une certaine époque, en train d'ausculter, de sonder, d'interroger tout en prenant des notes. Dans mes observations, j'avais remarqué que la gaine de protection d'un câble de grue était usée, certainement par des frottements successifs, et que le câble lui-même commençait à être entamé. Personne ne l'avait remarqué. Peut-être qu'il n'était visible que de l'endroit un peu reculé où je me trouvais. Ce n'était pas à moi à signaler le fait, en tant que passager je n'avais à me mêler de l'affaire. Tout ça pour dire que l'aspect sécuritaire m'intéressait en premier plan.

Pendant le voyage, au cours de mes promenades, j'assistais aussi à la vérification et à l'entretien des bateaux de sauvetage ; essai des moteurs, vérification de l'état des embarcations etc. Je me rendais compte, malgré ses imperfections, l'esprit sécurité était bien ancré sur ce bateau. À

ce sujet, la passerelle était aussi une source de renseignements. Tous les documents de bord étaient disponibles. Cahier de marche de l'homme de quart, carnet de bord du commandant, documents météorologiques, inventaire du chargement et aussi la liste des visites périodiques de sécurité dont les opérations avaient été faites ou restaient à faire, le point des exercices, abandon du navire ou instruction incendie. Je me rendais compte que le suivi était sérieux. De mon côté je menais une petite enquête personnelle pour vérifier que les comptes rendus étaient conformes à la réalité. J'inspectais, par exemple, et par sondage, certains extincteurs pour en vérifier la date de la dernière vérification ; même approche pour les canots pneumatiques et les combinaisons de survie. Il m'est même arrivé, avec mon air débonnaire de voyager curieux, d'estimer la propreté de la cuisine et de l'état des installations. Globalement je peux dire que tout était suivi très sérieusement. Un point particulièrement marquant attention : le respect de l'environnement. À mon premier voyage en mer en 1996, j'étais étonné de voir, qu'en pleine mer, tout passait par-dessus bord ; bouteilles, ferrailles, etc. et j'étais surpris, dans ce dernier voyage, de m'apercevoir que rien de la sorte ne se passait ainsi. La passerelle m'a encore fourni les renseignements, en lisant les consignes précises affichées, qui précisait le procédé imposé d'éliminations des déchets. Je n'ai plus les détails en tête, mais grossièrement les directives étaient suivies. Tout ce qui pouvait brûler passait par l'incinérateur du navire. Les huiles usées, les ferrailles, les résidus de peinture et j'en passe, étaient stockées à bord pendant les inter-escales et ensuite déchargées une fois à quai dans des bennes qui avaient été commandées pour cet effet. Les résidus de nourriture étaient empaquetés dans des sacs bien particuliers. C'était des efforts faits non pas les dirigeants, mais les organigrammes-là étaient très sévères. Tout ça, pour que les opérateurs de bennes à la renflouer, n'aient en les consignes précises là où ils devaient les jeter. C'est évident que ces documents pouvaient être accédés. Je n'ai pas les retours en salle, ensuite les efforts officieux, faits par des membres de l'équipage pour encore assurer l'efficacité des directives et les horaires de ramassages dirigés par le plan. Et tout ça, pour être écologiquement responsable. C'est une façon de faire pour conserver la nature.

C'était ainsi, accoudé au bastingage pour admirer le paysage, j'avais pu surprendre des matelots jeter par leur hublot, canettes et détritus divers. Plus facile à faire que s'embêter à les porter à la poubelle. Si par hasard on me demandait mon avis, je donnerai encore un bon point en plus au commandant pour le sujet que je viens de débattre. En écrivant ces lignes je me suis posé des questions me concernant. Mon esprit d'observation, involontairement ou peut-être par réflexe, m'a poussé à faire cette analyse. Après avoir passé en revue les petits détails concernant les aspects sécuritaires, sanitaires et environnementaux qui ont pu nourrir une partie de ma vie professionnelle, j'en arrive à la conclusion suivante :

« J'ai certainement dû être un « mec » extrêmement emmerdant à un certain moment, pour tous certes et dans le respect des lois, passant parfois pour un type dangereux étant capable et en mesure de faire cesser

toute activité pour non-conformité ou (et) non application des directives en vigueur. » Mais ceci est une autre histoire. Déformé peut-être par une formation qui a fait partie de mes activités, j'en ai gardé des séquelles qui n'ont comme seules conséquences, qu'une analyse et une conclusion n'intéressant personne.

Conclusion

Pour conclure l'histoire de ce voyage, qui pour des raisons différentes m'a marqué en hypothéquant quelques mois de ma vie, il faut que je raconte un petit passage qui m'a amusé intérieurement. Après quelques heures de proximité, voire quelques jours, il est courant que les passagers et le monde environnant, sans divulguer le *for intérieur*, dévoilent un peu de leur vie. En particulier, les questions les plus usuelles, au cours des conversations ou le punch permet de délier les langues, sont :

« Êtes-vous marié ? Avez-vous des enfants ? » ainsi de suite. En général je n'ai pas besoin de questionner. Les autres l'ayant fait avant moi, il me suffit de tendre l'oreille pour avoir les réponses. Chacun ayant dévoilé son état civil et sa situation matrimoniale on passe à la question suivante. « Mais au fait, que faites-vous dans la vie ? ». C'est ainsi qu'en mettant en œuvre mon pavillon auditif j'apprenais que le Martiniquais avait débuté sa vie dans la marine nationale, avait fait plusieurs séjours en Afrique comme assistant de je ne sais quoi ? et, après avoir passé dans un garage avait frôlé avec les vigiles je ne sais plus où. C'est ainsi que le Suisse dévoilait qu'il était travaillé dans une banque, avant de prendre, il y avait très peu de temps, sa préretraite (Un Suisse, aux yeux des français, qui n'a pas travaillé dans une banque est très peu qualifiable de Suisse). Et c'est ainsi qu'on découvrait que l'Anglais était (curé) anglican. Mon tour arrivant, je déclarais que j'avais été militaire (sans précision de grade) et que maintenant je disposais de mon temps. Quelque part j'en laissais quelques-uns sur leur faim. Et le fait m'amusait beaucoup. Jusqu'à la fin personne n'a su qui j'étais réellement. J'entretenais un flou artistique. Étais-je caporal ou général ? Mes cheveux blancs pouvaient a priori éliminer la première hypothèse. Personne ne m'a directement posé la question relative à mon grade. Pourtant à monsieur météo, comme on était devenu copain, je lui avais précisé que quand je faisais son métier j'étais jeune Lieutenant ; reste à savoir si j'étais un Lieutenant jeune ou si j'avais eu les galons tardivement. Pourtant mes interlocuteurs passaient, lors des conversations par certains biais pour en savoir plus. Mes réponses étant tellement évasives que je n'ai jamais donné de détails. Je laissais dans mes propres tellement de sous-entendus, prenant position pour les patrons, résumant certains comportements, leur donnant ma position sur le respect, par exemple des horaires et de la tenue vestimentaire pour les repas en leur donnant comme référence celle qui était portée par le commandant et ses officiers puisque les faits une petite note. Mais en contrepartie je leur donnais une autre image. Pour troubler leur esprit j'avais des comportements qui les noyaient

un peu plus. Je levais facilement le coude pour porter le verre aux lèvres, aussi bien qu'un marin en goguette, je débarrassais les tables et lavais les verres comme quiconque. Un Général n'aurait jamais fait ça. Que penser d'un individu qui se permet des histoires à l'occasion grivoises tout en prônant de comportements exemplaires ? Mes copains ont débarqué sans savoir qui j'étais réellement. Les officiers quant à eux, n'ayant réussi à me percer, ont toujours eu envers moi un comportement des plus courtois et des comportements que l'on réserve à certaines personnalités.

Mon allure décontractée bien que toujours correcte, contrastant avec des propos tantôt de corps de garde tantôt d'homme du grand monde, le tout agrémenté par un visage souvent sévère, pourtant auréolé d'un sourire amusé voire narquois, a laissé tout le monde dans un doute, vite oublié. À chacun sa route.



Un exercice d'évacuation lors d'une croisière sur la Méditerranée en 1983

Annexe 16 - Un moyen de transport particulier

Beaucoup de personnes sont étonnées quand je décris le moyen de transport que j'emprunte pour mes déplacements lucratifs. Un certain nombre ne comprend pas la peur qui me saisit au simple fait de prononcer le mot avion. C'est pourtant en partant de cette donnée, que je ne peux maîtriser, que je suis amené à choisir le cargo pour aller d'un point à un autre sur les différents continents. La première question qui se pose dans l'esprit de mes correspondants est de savoir ce que l'on peut bien faire sur un bateau, pendant trois mois, alors que rien n'est organisé pour les distractions des passagers. En effet, les escales touristiques et les activités offertes sur un navire de croisière ne font pas partie de la mission d'un navire de commerce. Dans ce genre de transport les passagers sont très bien traités en ce qui concerne le clos et le couvert, pour leur permettre une traversée dans les meilleures conditions de confort. Par contre il leur appartient d'occuper leur temps à leur convenance, en utilisant en plus de leur passe-temps favori, les petits moyens mis à leur disposition (petite bibliothèque, DVD, ou petite piscine, à l'occasion).

Il faut donc, pour effectuer ce genre de périple un profil particulier et une motivation qui reste un peu hors normes, sans se laisser piéger par des termes publicitaires tels que escales touristiques employées souvent par les agences proposant ce genre de voyage. Je reviendrais ce sur ce sujet particulier où le pittoresque des arrêts est souvent limité à peu de chose. La mer fait peur mais la mer attire aussi. Il est facile de voir à travers elle, le calme, la plénitude. Mais il est moins aisément de s'apercevoir que pour l'apprécier dans sa quiétude et ses colères, des personnes vivent dans un espace clos, aux limites étroites, aux champs d'action définis par les frontières des fonctions et où les surfaces communes sont réservées aux repas réunissant le personnel, pour un instant, souvent par catégories. Sauf affinités particulières ou réunions provoquées (comme les pots par exemple) chaque membre de l'équipage, y compris les passagers, n'ont que leur cabine (dont le confort est soumis aux règles de la hiérarchie, les passagers étant considérés comme officiers), pour vivre une vie choisie par les uns pour en faire un métier et par les autres comme une distraction.

Faire un voyage d'une dizaine de jours est effectivement un délassement. Pour peu que l'on soit curieux et que l'on s'intéresse à la vie du bord, les journées ne sont pas assez longues. Mais vivre trois mois avec les mêmes personnes, dans une caisse métallique, où les problèmes de l'équipage n'ont rien à voir avec ceux des passagers et inversement, il faut être armé moralement, prendre toutes les précautions pour que le temps à passer ne devienne pas un ennemi insupportable. Ne pas perdre une partie de sa vie tout en évitant de devenir un « emmerdeur » potentiel pour un environnement qui travaille n'est pas chose évidente.

Il m'est donc apparu nécessaire d'expliquer ma position pour avoir choisi un voyage avec ce type de transport, dans un délai aussi long.

La motivation qui a conditionné mon choix

Chaque individu ayant son propre tempérament, il ne m'appartient pas d'épiloguer sur chacun d'eux. Par contre il y a un cas que je connais bien. C'est le mien, du moins j'en ai l'impression.

Depuis de très longues années je suis habitué à vivre en solitaire. En parallèle j'ai eu une activité professionnelle, qui par la force des choses m'a obligé à côtoyer une foule de personnes venant de tous les horizons. Bien sûr j'ai eu des chefs et aussi des subordonnés. Ma vie sentimentale n'a pas été couronnée du succès que j'escroquais, mais cela aurait pu être pire. Côté travail, ma dernière quinzaine d'années, tout en m'apportant la satisfaction de bien gagner ma vie, a colporté avec elle beaucoup de nuisances psychologiques. Les deux modes de vie, comme quoi on n'est jamais content, additionnées d'un tempérament, frondeur, révolté, curieux il me faut bouger pour essayer de comprendre les autres (est-ce possible ?). Le seul moyen est d'aller sur le terrain. J'ai donc commencé par m'occuper de mon cas. Bien que vivant seul, dès que les circonstances vitales me l'ont permis, j'ai voulu que ma solitude soit noyée dans des milieux inconnus. Je me suis donc lancé dans des voyages en solitaire. Je voyais beaucoup de choses avec des moyens différents. J'ai essayé une croisière. Rien à dire sur le confort du voyage et les activités proposées. Ce n'est pas mon milieu. Les riches et les faux riches, les noeuds papillons et les cigares aux volutes bleutées façonnées par une « bouche en cul de poule » ne me sont pas très attirants. J'ai fait aussi les clubs Méditerranée. Sympa, simple, mais pas encore mon genre. Difficile le mec ! Il reste quand même le fait de s'enrichir intellectuellement, si l'on peut dire, en fréquentant des milieux étrangers ayant toutefois des apports, sur les personnes, sur les lieux ou les pays que j'ai pu traverser. Toujours pas entièrement satisfait de ces expériences j'ai aussi tâté un nouveau mode de vie. Sans aller très loin j'ai fréquenté, ce que l'on appelle dans le milieu catholique, un foyer de charité. Ce n'est pas un monastère. C'est un lieu où tout le monde est accepté pour des motifs différents. C'est avant tout un lieu de prières, de calme, de réflexions personnelles ou participation à des colloques. Même les non catholiques sont acceptés. Tenu par des laïques qui ont le rôle de moines ou de moniales sans en porter la tenue mais en ayant fait des vœux, cet endroit est idyllique pour la réflexion personnelle. Rien n'est imposé mais il est de bon goût d'aider à la marche de la maison. Pendant la semaine passée dans ce petit paradis de tranquillité, j'ai eu le temps de faire un tour de moi-même, mais je n'ai pas pu trouver la solution cherchée. Malgré la présence de personnes, très sympathiques, compte tenu de la rigueur du lieu je me trouvais souvent seul, sans possibilité d'échange tous azimuts. Au moins ma curiosité a été satisfaite. J'ai pu voir et apprécier comment des personnes dont peu de gens connaissent l'existence, se dévouent pour

autrui, à tous les niveaux, avec des moyens dépendants de la bonne volonté des uns et d'une aide, aussi modeste soit-elle, des autres. De toutes mes expériences passées, je peux en tirer deux conclusions demandant peut-être modification par la suite. Si j'ai vu beaucoup de choses à certains moments je me suis toujours retrouvé seul, sans partage ou échange possibles. Cherchant une échappatoire, par inadvertance, j'ai trouvé un article concernant les voyages en cargo.

Après ce long préambule je reviens à mon sujet initial.

J'ai connu cette façon de voyager il y a plus de six ans. À l'heure où j'écris ces lignes ce mode de transport commence à être connu. À l'époque il fallait avoir eu vent d'une certaine filière. Peu importe le trajet effectué pour arriver à mes fins. J'ai senti que ce moyen me permettrait, peut-être, de satisfaire une partie de mes fantasmes. Lesquels ?

J'ai dans le sang ce que l'on appelle « la bougeotte ». Je ne vais pas revenir sur ma phobie de l'avion.

La voiture, souvent empruntée, a mis en évidence certaines limites. Je suis loin de l'avoir écartée de mes prévisions, mais j'attendais de trouver autre chose pour varier mes plaisirs et satisfaire mes envies de changement.

Par contre le bateau m'a toujours attiré. Mon premier voyage maritime longue durée a marqué est né à mes six ans pour aller au Congo. Les traversées (aller-retour) Algérie-France, Continent-Corse, France-Angleterre-Irlande, France-Tunisie, sur paquebot ou ferry, ont marqué ma vie, toujours avec le même plaisir. En dehors du côté agréable, ce mode de transport a surtout été un vecteur pour m'amener d'un point à un autre pour des raisons touristiques. Par la suite mes déplacements ont pris une autre dimension plus en rapport avec des aspirations dépassant, sans les oublier, le pittoresque.

Bien sûr la découverte des océans, des continents, des peuples et de leur vie, tout ça est un attrait indéniable. Comme j'ai voulu voir ce qui se passe dans une vie simili-monastique, j'ai été tenté de percevoir au plus près la vie d'une catégorie de personnes qui vit en marge de la société. La marine marchande française devient une peau de chagrin et les personnes qui la servent sont oubliées. De par ma nature et peut-être par ma volonté je vis, en quelque sorte, à ma manière, en marge d'une certaine société. C'est peut-être pour cela que je voulais connaître une partie de ceux qui sillonnent une frange d'une vie traditionnelle. Ce milieu marin m'étant inconnu en profondeur j'ai souhaité franchir les étapes successives, avec difficultés croissantes, afin de jauger un système pouvant en fin de course m'être préjudiciable, sans prendre quelques précautions.

J'ai donc entrepris un premier voyage direction la Côte d'Ivoire sur un bananier allemand. Contenté par le voyage de 20 jours j'ai été pris au piège des langues (Anglais ou Allemand) que je ne maîtrise pas. Ce fait ayant limité les échanges, j'ai opté, pour ma deuxième traversée, pour un porte-conteneurs français où les rapports humains furent plus aisés.

Pourtant, cette fois-ci encore, la vingtaine de jours nécessaires pour l'aller-retour des Antilles ne m'a pas permis d'appréhender totalement la vie des marins. Fort de ces impressions, pour ma troisième tentative j'ai encore emprunté un navire battant pavillon français, pour un déplacement s'étalant sur le quart d'une année. Je crois avoir fait le tour, pendant ce périple, d'une grande partie de la situation que j'avais envisagée au départ. J'y ai apprécié la qualité de la vie, l'accueil de l'équipage composé d'hommes m'étant étrangers, à une exception près. J'y ai trouvé le calme recherché, un isolement souhaité à certains moments ou une proximité à d'autres. J'ai compris, en partie, les problèmes spécifiques des marins vivant dans un milieu sans jupon (dommage ou heureusement ?) et quelques-uns de leurs problèmes personnels. Ce sont des hommes comme tous les autres L'éloignement de leur famille qui ont également les contrariétés de tous les couples, les difficultés et le coût des communications, la durée du trajet, tout a une incidence sur le moral et leurs comportements, même s'ils font en sorte de ne rien laisser transpirer. Je me suis enrichi dans le domaine technique maritime. J'ai mis le pied sur des continents inconnus et pu, à quelques moments, fréquenter des peuples différents et entrevoir certaines de leurs coutumes. J'ai donc acquis des points positifs même si un compagnon de voyage est venu entacher ma sérénité morale et juguler à certains moments mes dispositions relationnelles. Globalement je ne regrette pas mon choix tout en reconnaissant que trois mois de mer est un temps qu'il ne faut pas dépasser, pour un marin de mon acabit.

Comment passer son temps ?

En tant que passager, seuls les repas rythment régulièrement les journées. Les escales, quand les horaires d'accostage le permettent et que le temps disponible à terre est suffisant peuvent couper la routine qui s'installe pendant les jours de mer pouvant atteindre plus de dix jours sans arrêt. Il faut donc avant le départ être conscient que le premier ennemi que l'on peut rencontrer est l'inactivité. Aussi faut-il être armé pour éviter l'ennui. En ce qui me concerne mes expériences précédentes m'ont mis sur la voie. On peut toujours être inventif pour essayer de combler les creux prévisibles. Faut-il encore pouvoir estimer les sources des moyens possibles, pratiquement inexistant pour une longue période. Il est donc utile de posséder des dispositions psychologiques adaptées et avoir un tempérament trempé pour pallier à une insuffisance de recours et éviter des chutes de moral dues au désœuvrement. Pour moi, il me semble être, dans ce genre d'exercice, privilégié. En effet, depuis de longues années j'ai été habitué à vivre en solitaire. Toutes mes occupations et distractions ont eu comme seul témoin mon ange gardien. J'ai toujours su dans ces conditions occuper mes mains et remplir mon esprit sans sombrer dans un déséquilibre nuisible. Sur le bateau je me suis surpris à rester de longs moments accoudé à la rambarde, regardant la mer sans la voir, perdu dans je ne sais quel désert. Observer l'élément liquide s'étendant jusqu'à

l'horizon, peut être également sujet de réflexion. Chaque jour il offre une physionomie différente suivant son état de colère, l'éclairage du ciel, les couleurs changeantes au fil des heures. Sa faune, pour celui qui sait examiner peut-être un spectacle intéressant. L'insensible trouve évidemment ce genre d'observation dérisoire et sans intérêt. Il est clair que la majeure partie de mon temps ne se passe pas à m'émerveiller devant la nature surtout quand la température n'est pas très clémence et que les conditions de navigation ne poussent pas à rester à l'extérieur. On peut toujours observer les éléments à l'abri, à travers les sabords, ce qui a aussi son charme tout en présentant des sensations pas toujours agréables pour ceux qui ne sont pas disposés à supporter les mouvements intempestifs du navire. Régulièrement je fais deux fois par jour à la passerelle pour me mettre au courant des faits, approfondir mon instruction sur les notions de navigation ou tout simplement discuter avec Français et Roumains. Je n'y reste pas très longtemps, pour éviter de perturber le travail. Quand le temps le permet, je fais le tour complet du bateau, histoire de me dérouiller les articulations en faisant les 500 mètres possibles. Je prends également plaisir, avant les repas, d'aller aux cuisines pour renifler les plats qui allaient nous être présentés et échanger propos et idées avec le chef des lieux devenu une de mes relations privilégiées avec le maître d'hôtel. Ces deux hommes faisant partie de l'équipage, je ne voudrais pas passer sous silence les excellents rapports que j'ai eus avec les officiers qui m'ont gentiment adopté et me l'ont prouvé en me rendant de menus services et en m'invitant à titre personnel à boire bière ou apéritif dans leur cabine personnelle. Cela fait aussi partie des moments occupant le temps d'une manière agréable. Au bout des trois mois j'ai pu connaître le bateau de A à Z. La vie en mer serait au bout du compte monotone si de temps en temps l'appel de la terre ne se faisait pas. Les 24 entrées ou sorties des ports effectuées ont toujours été pour moi, outre un dérivatif, un beau spectacle où les paysages nouveaux s'allient à la diversité des manœuvres pour accéder aux quais. Les heures diurnes ou nocturnes offrent toujours un tableau particulier. La nuit, en particulier, le spectacle est féerique sous les lumières et projecteurs qui dessinent des côtes souvent découpées. Quel que soit le moment, cela peut aller à trois ou quatre heures du matin, je suis toujours présent, à des endroits différents pour évaluer la difficulté de chaque poste, au moment de l'accostage. Manœuvres, pilotage, approche des quais sont attractifs et instructifs, car aucun port ne se ressemble. Je profite de l'occasion pour me faire une idée sur les méthodes de commandement et la réaction suivant les ordres donnés. Je suis stupéfait par l'exécution des directives où tout le monde agit sans proférer un mot. Tout semble réglé comme du papier à musique, chacun suivant sa partition.

Ces petits arrêts sur la terre ferme, sans être conséquents en longueur pour des visites approfondies, me permettent de me dégourdir les membres en faisant quelques kilomètres, et d'avoir une petite idée sur le pays d'accueil. Comme on peut le voir les horaires de la vie courante sont assez élastiques. Il n'est pas étonnant que certains jours se passent en récupération du-sommeil perdu la nuit. Si l'on fait les comptes, les activités décrites ne sont pas suffisantes pour remplir un temps étalé sur trois mois.

J'espérais compter sur la coopération de mon compagnon de voyage pour effacer quelques heures d'inactivité. Toutes mes propositions sont tombées dans le vide. Les jeux de société comme le scrabble, sont trop vulgaires pour son niveau de connaissance, paraît-il. Alors il me faut faire sans lui. Pas de télévision, pas ou peu de radio, je me rabats sur la lecture, grâce à la petite bibliothèque du bord. J'ai avalé quantité de livres. Sans les avoir comptés je ne dois pas être loin des 80. Cela m'a permis de découvrir des auteurs inconnus et de lire des œuvres dont la notoriété des écrivains n'est plus à faire. Loin d'être une contrainte pour tuer le temps à tout prix ma lecture devient une drogue. Dès la fin du repas je me replonge dans les pages abandonnées, parfois il faut bien l'avouer, abandonnées pour une longue sieste. La tenue de ce carnet de voyage demande aussi pas mal de temps. Il m'arrive par moment d'être fatigué de ne rien faire. Alors passant sur mon ordinateur des CD prêtés par un officier, j'écoute de la musique laissant planer mon esprit vers des rives lointaines où aucune frontière n'existe. Parfois aussi, pour ne pas m'encombrer le cerveau, je regarde quelques DVD disponibles à bord. Là-dessus il ne faut pas oublier mes petits ennuis de santé qui m'ont hypothéqué quelques petits jours et de longues nuits, la douleur obstruant mon esprit et nécessitant quelques récupérations de sommeil (car j'ai eu la précaution de prendre des somnifères en vue d'éventuels maux de mer).

Si je fais un point général, je peux dire que tout compte fait mes occupations diverses m'ont permis d'éviter de tourner en rond à la recherche d'un quelconque passe-temps.

Repos, décontraction, retour sur moi-même, connaissance des autres, visites, expériences nouvelles, découvertes multiples, étude des personnes, analyse des événements le tout sans soucis du lendemain, l'ensemble de ces ingrédients ont comblé beaucoup de mes aspirations. Il me semble ne pas avoir perdu mon temps, même si le gain est peu apprécié par tous, dans cette école de vie pratique. Un seul regret. L'impossibilité de partager mes observations, mes sentiments et leur contraire. Tout cela me laisse une marge d'erreur que je ne pourrais pas corriger.

Conseils pour entreprendre une telle escapade

Ce genre de voyage n'est pas à la portée de tous. Il y a des impératifs incontournables. Il faut avant tout être en bonne santé. Les passagers de plus de 70 ans doivent justifier plus que les autres une bonne forme. Les femmes enceintes et les enfants en bas âge ne sont pas admis. Tout le monde pourra comprendre ces précautions élémentaires quand on sait qu'il n'y a pas de médecin à bord et que les escales, à distance inégale, ne peuvent toujours fournir les soins adaptés. Et bien sûr les sujets au mal de mer doivent s'abstenir. Il faut avoir une grande disponibilité. Les compagnies font le maximum, c'est leur propre intérêt, pour respecter les créneaux prévus. Mais il existe tant d'impondérables qu'il ne leur est pas toujours possible de tenir leurs engagements. La meilleure preuve est que

mon départ a eu lieu plus de quatre jours après les prévisions et que durant le trajet, malgré l'action du commandant, le navire n'a réussi qu'à récupérer deux jours. Malgré cela, après son retour au « bercail », le navire aura encore quatre jours de retard pour son prochain départ, pour cause de réparation. Il faut donc prendre en compte cet état de fait, sans oublier les incidences financières qu'impose un report. Le domaine coût étant abordé, il est utile de souligner que toutes les bourses ne peuvent supporter les frais engendrés par le voyage lui-même. Pour entreprendre ce mode de transport il faut passer par une agence spécialisée auprès des compagnies maritimes, assez discrètes par leur nombre. Sans mettre en doute leur honnêteté les renseignements fournis, hormis les transactions financières, sont assez souvent incomplets ou erronés ou comportent des noms irremplaçables mais pompeux dans leur emploi. Le passager ne possédant que les formulaires colorés d'une teinte attractive peut être pris au dépourvu au dernier moment sans possibilité de retour, mis devant le fait accompli.

Quelques exemples

Dans les informations erronées ou trompeuses Dans le descriptif qui m'a été fourni il est question d'une piscine. Il ne faut pas se leurrer au départ et s'attendre à trouver un bassin aux dimensions olympiques. Mais quand le mot est prononcé on peut deviner une rétention d'eau convenable et chauffée permettant de petites trempettes. Dans le cas présent le trou d'eau existe bien mais est inutilisable pour cause technique. Il faut se mettre à la place d'un passager qui a misé sur cet équipement pour se distraire et se délasser. Je peux aussi citer le terme gymnase employé. C'est une petite pièce quelconque dont les moyens pour entraînement physique se limitent à une table de ping-pong et d'un vélo de salle. Tant pis pour l'adepte à la musculation espérant trouver quelques installations pour son maintien en condition. Encore un mot trompeur qui place l'athlète même vicilissant devant un vide devant être comblé par un moyen à sa convenance s'il en trouve. Le prospectus indique aussi qu'une chambre, la plus chère, est équipée d'une TV. Faux : le poste n'existe pas. Celui qui cherche l'isolement ou une vie sans partage en est pour ses frais.

Dans le cas des renseignements incomplets. J'ai relevé les manques suivants. Il aurait été intéressant de savoir qu'un poste de TV ou pas, aucune chaîne nationale ou internationale ne peut être captée, le navire n'étant pas équipé pour les recevoir. Si aucune cabine n'en possède, il existe un poste dans le salon réservé aux passagers. Ce qui est dit plus haut reste valable. L'écran sert uniquement de support pour le lecteur DVD dont le salon est équipé et dont les disques (au choix limité) peuvent être empruntés à bord. Encore faut-il le savoir pour le cas où le passager voudrait faire son petit stock au départ. De même il existe une bibliothèque comportant trois ou quatre cents livres offrant un éventail d'auteurs assez large. Si je l'avais su plus tôt je me serais soulagé de quelques kilogrammes de papier avant mon embarquement. Enfin il est à

souligner que les cabines sont équipées de deux petits appareils qui ont leur utilité. Le premier est un téléphone intérieur qui a l'avantage pour des raisons particulières d'appeler ou d'être appelé, sur le réseau interne uniquement. Le deuxième est un petit poste radio n'ayant que la bande FM. Bien que limitatif, il permet suivant la région du globe de recevoir Radio France Internationale (pratique pour avoir quelques nouvelles en langue française) ou pour écouter les musiques « exotiques » que l'on peut entendre lors des escales ou lorsque les côtes ne sont pas trop éloignées. Encore une fois j'aurais pu éviter de m'encombrer de mon appareil radio inutile, si l'on m'avait averti que la cabine en possédait un.

N'étant pas un jeune premier dans le système je me suis renseigné, téléphoniquement, pour avoir des précisions. Je n'ai pu que m'incliner devant l'évasivité des réponses.

Ces observations ont leur importance car elles influent directement sur la construction d'un emploi du temps pour un voyage où les heures peuvent durer plus de soixante minutes. Mais il y a encore un côté pervers dans la présentation d'un périple qui, offrant un voyage hors du commun, présente un moyen de découvrir les pays accostés en fonction des escales. La description est idyllique.

Empruntant pour la première fois un itinéraire aussi compliqué, il me faut avouer que je me suis laissé prendre au piège du rêve. Passager certes je ne reste pas moins un touriste potentiel. J'admets volontiers que mon agence m'a fourni les escales et la durée des étapes. Qui dit escale dit visite des lieux. Malheureusement je suis resté ancré sur la notion du mot employé par les croisiéristes. Compte tenu de l'élasticité des horaires déjà évoquée j'aurais dû me méfier. Je crois que n'importe qui aurait pris mon chemin de travers. J'ai simplement oublié que le navire de commerce est assujetti à des contraintes que ne connaissent pas les bateaux affrétés spécialement pour les touristes. Les cargos ont une mission particulière où les passagers et l'équipage ne sont que des marchandises secondaires dans le cas précis du travail à accomplir. En quelques mots on peut expliquer cela sans oublier que les intermédiaires entre le commandant et le quidam qui embarque sur son cargo doivent être suffisamment honnêtes pour une mise en garde entre les possibilités touristiques offertes dans les meilleures conditions et la réalité des faits dépendant des impondérables réduisant, voire anéantissant, les évasions souhaitées.

Cela aussi a un impact sur l'aménagement du temps. En plus dans ce dernier cas le côté moral peut être atteint car dans ses perspectives de voyage, le passager estime les escales comme aussi importantes que le voyage.

Il est donc indispensable que le voyageur soit au courant des facettes offertes, celles cachées et aussi celles qu'il lui faudra découvrir.

Conclusion

Sans vouloir me répéter, cette période vécue m'a été quelque part constructive même si certains côtés sont venus la ternir. Comme pour tout, il faut, avant d'entreprendre, savoir où l'on pose ses sabots, en connaissant les méandres et les embûches de l'idéologie qui pousse vers une entreprise aux contours pas toujours visibles. Pour cela il faut des embases morales assez solides et des supports psychologiques sans lesquels on ne peut vaincre des vicissitudes insoupçonnées, pourvu que la santé y soit. Vaste programme !

Certains dans ce bas monde me prennent ou essaient de me faire passer pour un fou. D'autres me taxent d'originalité. Si je mets les premiers au défi de me le prouver, je consens que les seconds sont assez près de la réalité.

En effet il n'est pas courant d'avoir des idées comme les miennes.

Quoi que l'on puisse penser m'importe car j'ai trouvé dans ce voyage ce que je recherchais.

Changer de monde en essayant de trouver un milieu qui m'était tout à fait inconnu et découvrir autre chose que mon environnement coutumier.

Voir comment vivaient des hommes dans un univers très particulier en essayant de comprendre, apprendre.

Assouvir mon plaisir de naviguer et voir ou entrevoir un pays dont les mœurs et les coutumes m'étaient étrangers.

Connaitre mes réactions dans des circonstances que je n'avais pas l'habitude d'affronter.

Jauger mes capacités pour essayer de combler certaines lacunes. Parfaire mes connaissances.

Ce voyage m'a été très instructif à tous les niveaux. Il n'est pas impossible qu'un jour je réplique au jeu en essayant de faire varier les plaisirs.

Je ne conseille pas ce genre de vacances aux personnes qui ne peuvent supporter un certain isolement. Par contre pour ceux qui recherchent le calme, le cargo est le moyen idéal pour le repos du corps et de l'esprit tout en se perfectionnant. La mer pour ceux qui savent l'observer et les marins, pour ceux qui veulent les connaître ont beaucoup à nous apprendre.



Photo d'identité N°8

Annexe 17 - Conseil d'un voyageur invétéré³⁸

Avant de clore ce carnet de voyage je me suis aperçu combien l'ignorance peut être une mauvaise compagne. C'est une sacrée lacune de ne posséder de langues étrangères. Alors je terminerais par un conseil. Parents, poussez vos enfants à les apprendre. Quant à vous, l'âge n'est pas un handicap pour réviser vos acquis, pour perfectionner vos connaissances ou tout simplement vous forcer à mettre le pied à l'étrier. Il n'est jamais trop tard. Et je m'adresse aussi aux étrangers. Mes conseils sont également valables pour vous. Si vous aviez fait des efforts, j'aurais moins de problèmes pour vous comprendre en français.



Mon Chalet de Camurac, où mes petits enfants ont appris à skier

³⁸ Ce conseil a été prodigué dans la conclusion du carnet de voyage retracant le périple canadien de CGA, daté d'avril 2003.

Il semblerait, selon certains, qu'à la naissance, notre destin nous prend en main, et cela jusqu'à la fin de nos jours. Le sort qui nous est réservé pendant notre vie ne nous appartiendrait pas. Nous serions une voie où il n'y aurait pas d'aiguillage.

Beaucoup de personnes, croyantes ou non, essaient de percer le secret de leur avenir, soit pour essayer de juguler leur destin, soit pour espérer voir poindre après des méandres tortueux un espoir pour s'y accrocher.

Les méthodes qui nous sont proposées sont nombreuses et font l'objet de transactions mercantiles qui sont souvent un abus de confiance. Je ne suis pas un adepte de ces séances de divinatoires en ce qui concerne l'avenir. Mais, inconsciemment, je crois qu'au premier jour de la conception de notre vie, nous sommes différenciés des autres par une estampille particulière, caractérisée par un MOI à nul autre pareil. À ce niveau, j'ai une septicité assez marquée, ce qui prouve que s'il n'y a pas de conviction il y a doute. Il me semble qu'à partir des influences astreales, il est possible de faire les contours d'une personnalité et de ce fait, voir les pièges qui peuvent se présenter en fonction de la conjecture caractérielle. C'est pour cela, sans mettre les pieds dans l'horoscope fantaisistes et parfois malsain, j'ai eu à certains moments de ma vie l'occasion de me faire un bilan astrologique.

Je ne suis pas un exemple de modèle, une référence.

Mon éducation, ma vie professionnelles, mes sinuosités familiales, mes préceptes philosophico-religieux, mes constatations extérieures et mes observations m'ont amené à analyser les « folles herbes » qui s'épanouissent dans notre « jardin environnemental ».

Les injustices, mes doutes, mes révoltes m'ont permis de faire une petite analyse que je concrétise en mettant tout cela par écrit.

Je n'ai fait la guerre et j'en remercie le ciel. Je n'ai jamais eu dans ma ligne de tir un homme à tuer de sang-froid même pour me défendre. Mes récits guerriers sont donc inexistants. Je n'ai juste que quelques petits faits à mettre sur ces pages. Ils ont seulement la particularité d'être personnels et sortant un peu du commun. Ces petites anecdotes peuvent parfois porter à sourire mais certaines ont failli être grave de conséquence.

En dehors du fait d'écrire ces petites aventures, pour celui et celle que ça intéresse, peuvent mettre en exergue certains points de ma personnalité. Je lève un voile sur mes sentiments, ma réserve, ma timidité, ma curiosité, mes ressentiments voire mes extravagances, et encore je ne me dévoile pas entièrement, car, comme tout le monde, j'ai mon petit jardin secret.